

Âmes

Tristan Garcia

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TRISTAN GARCIA

ÂMES

Histoire de la souffrance

I

roman

nrf

GALLIMARD

TRISTAN GARCIA

ÂMES

Histoire de la souffrance

I

roman

nrf

GALLIMARD

À Agnès, mon âme

Pour notre enfant

Chapitre 1

NAISSANCE DE LA SOUFFRANCE

*Quelque part, il y a 2 milliards
d'années*

Ça n'a jamais vraiment commencé.

Il n'y a pas eu de fulgurance, misérable ou grandiose.

Depuis son explosion, la matière entière avait dormi l'œil fermé, d'un sommeil agité et inconscient ; rien n'assistait aux péripéties de la chaleur et de l'énergie, le monde n'était pas mort, il n'était pas vivant.

Il n'y avait pas de témoin, pas de miracle, rien de mieux que des causes et des effets ; peut-être qu'aucune loi ne les enchaînait. Tout était toujours différent. Le temps seul retenait ce qui s'était passé, conservait l'avant dans l'après et empêchait l'univers d'être instantané à chaque instant. Pour le reste, l'espace était déchaîné. Ce qui se trouvait anéanti ici restait ignoré là-bas : aucune solidarité. Toutes choses déchirées, liquéfiées, sublimées ou s'enflammant, l'univers variait. La nature n'existait pas, seulement des masses locales qui obéissaient à des principes différents, et à chaque échelle de la matière un royaume indépendant.

À la périphérie d'une lumière qui avait commencé à brûler, il se forma une chose grossièrement sphérique, agglomérat de roches entrées en collision et de poussière tournoyante, qu'auréolait une fine couronne de gaz turbulent, comme une boule de souffle : dans le monde à la fois sourd et muet depuis son explosion était apparu un trou d'air, et ce trou c'était la Terre.

À la surface de la planète allaient et venaient du vent, de la couleur et du bruit, qui s'évanouissaient dans l'oubli. Rien ne respirait l'atmosphère de nitrate et d'oxyde de carbone, nul ne voyait les rayons filtrés par les épaisses volutes de fumée, personne n'entendait craquer de froid la croûte basaltique de lave figée dans le feu de l'action, entaillée de crevasses où prospéraient les congères de glace sèche. Du

fond des océans alcalins à la cime des montagnes baignées de nuées acides, un nouvel élément volage a longtemps trémulé avant de se stabiliser et de devenir l'eau, l'eau de la pluie qui s'écrasait par gouttes lourdes comme les pierres, ruisselait, gonflait le fleuve et les mers qui pesaient contre la terre fracturée. À la fin des grands bombardements cométaires, tout a refroidi. De temps en temps, les parties solides de l'enveloppe, que le bouillon du magma forçait à s'écarter par un côté et à s'affronter par l'autre, tremblaient encore sous l'orage, et un séisme agitait les étendues marines.

Dans l'océan, un milliard d'autres commencements se sont produits. Rien n'en est resté sauf ceci, qui a persisté un moment, s'est reproduit et a gagné en intensité : la vie, simple fracas régional dans le chaos général.

Vague cacophonie chimique de ce qui grouillait translucide parmi les couches liquides, avant d'être scindé, décomposé puis recomposé, ça a proliféré par embranchements, sans hasard ni logique d'ensemble, mais de proche en proche. Spectacle sans auteur, sans partition ni spectateur, la vie n'a été qu'un chahut de la nature terrestre.

C'était remuant, et ça ne souffrait pas.

Aucun instant décisif n'a coupé le temps en deux, rien n'a fait basculer le monde d'un état d'insensibilité absolue au frémissement de la toute première sensation. La douleur n'a pas surgi de l'absence de douleur, soudaine, brève et violente, à la façon dont la foudre frappe : personne n'a souffert le premier.

De la mécanique du vivant a plutôt émané un bruit de fond, tel un bourdonnement, et du bourdonnement a émergé une ligne mélodique audible à elle-même : la sensibilité.

Peu à peu, dans la brume béate du sensible, quelques cellules ont accentué la différence entre leur concert de vie enzymatique et la surdité du monde environnant. À mesure que de l'énergie et de l'information s'échangeaient entre dehors et dedans, le frêle cloisonnement qui permettait de distinguer les deux camps s'est renforcé ; contre le monde, ça a commencé à être soi.

Au sein de quelques éponges, par vagues ionisées, des ondes de calcium ont diffusé leur message dans le brouhaha chimique ; à la façon dont les ridules se propagent dans l'eau agitée, les signaux confus ont progressé puis, comme le ressac après avoir heurté un obstacle, ils sont revenus au cœur de ces formes fragiles, spongieuses, et le soi s'est

contracté : ça a réagi.

La vie a bâti un pont chimique sur l'abîme de la matière : petit à petit, le pont est devenu un barrage, opposant une résistance au flot des causes et des effets. Il s'est formé un arc réflexe, qui s'est enflammé ; cet arc de feu, c'était l'arc nerveux.

Un incendie intérieur s'est propagé dans la sensibilité engourdie. Mais rien n'était assez soi-même pour pouvoir l'éprouver. En vain, durant des milliers d'années, la souffrance a appelé.

Et puis quelque chose a répondu.

Ça devient un ver

Chapitre 2

LE VER

*Quelque part sous la mer, il y a
530 millions d'années*

Quelque chose va.

Le courant lourd, lent, sourd des fonds marins le contrarie et le contraint, sans déformer la silhouette diaphane de son corps ovale et plat, qui ressemble à une gouttelette oblongue de moins d'un centimètre d'envergure, qui refuserait avec obstination de se dissoudre dans l'immense océan. Moelleuse mais tenace, la chose résiste à toutes les forces qui l'emportent, la compriment et la font dériver au gré des rivières sous-marines.

La chose flasque et résistante à la fois vit du mouvement vague des mers, varie mollement suivant la pression, le froid, le chaud et la densité du milieu.

Soudain le sol tremble, l'eau frémit, mais la chose tient et se redresse.

C'est un ver incolore, un ver plat qui dérive depuis quelques heures et qui effleure de l'extrémité de ses cils ventraux, au hasard des montées et des descentes, le sol noir sous la mer aveugle. Dans la confusion d'une nuée microbienne, le ver a déjà frôlé une éponge, les épines ou la sclérite d'un mollusque. Seul au-dessus des algues vertes et des coraux, à bonne distance d'autres formes de vie, il ouvre le chas de sa bouche et laisse s'engouffrer quelques particules de plancton dans l'impasse calfeutrée de son intestin. Ce qui y pénètre n'en sortira pas. Dénudé d'anus, le ver va de l'avant à l'aveuglette. Au milieu marin opaque, il oppose son corps transparent qui se tient droit, avale et n'évacue rien, assimilant les aliments grâce à son seul boyau. Il ne chie jamais, il absorbe. Parfois il frissonne. Quelque chose de fort le parcourt, plusieurs dizaines de cellules sensibles sur son dos devinent du changement. Autour du gouffre étroit de sa bouche une série de

flagelles tressaute, avant que la sensation ne le galvanise : l'électricité le traverse de bas en haut. Le filament qui vibre à la façon d'un feu follet l'agite et donne l'impression qu'il y a quelqu'un — à qui ? à lui seul.

Avec faiblesse et irrégularité, il se sent exister.

De nouveau, la terre tonne et tremble : le ver flageole.

Le cul oblate et la tête en pointe, il se laisse porter, flotte, stoppe et se redresse. Il sait le haut du bas. Quand le milieu ondoyant le fait tourbillonner, le ver pointe dans la direction que lui indique une perle amyloplaste, ce minuscule statolithe qui remue au creux de son ventre dans un sac tapissé de poils innervés. Dès que l'animal accélère et perd le sens de l'orientation, la bille pèse à l'intérieur du sac, incurve quelques fibres auxquelles elle indique le sens de la gravité et qui transmettent l'information à la tête de l'organisme. Dans une amorce de cerveau, un bubon nerveux où se nouent toutes les ficelles sensibles, le ver se repère. Le bas, c'est là où il sent ; le haut, là où il sait.

Le ver sans cul a son orient.

Entre le néant plein d'en bas et le néant vide d'en haut, tout ce qui existe pour lui c'est de l'eau. C'est de l'eau aux mille manières, au fond de laquelle il descend, s'aplatit et s'étend. Cilié à la surface du ventre, le ver se dirige dans un monde vif, stimulé sans cesse par un océan d'oscillations : à peine un cil vibre-t-il que son organisme entier devient solidaire de la vibration. Il éprouve l'impression fulgurante de l'unité. Il devient l'auteur, la scène et l'acteur d'un petit univers résistant qui échappe à l'univers, un théâtre autonome de sensations qui l'électrisent et le gouvernent : le ver est dans le monde, mais le monde est dans le ver.

La chose se sent infinie. Mille modulations du chant thermique, la mélodie de la pression sous-marine, le staccato frénétique de la salinité, le trouble, le glauque et la clarté jouent sur la corde de ses nerfs une musique qui chatoie. Et l'agrément de la ronde infinie, irrégulière, des variations de l'environnement lui suffit. Mou, doux et ferme à la fois, le ver va, doué d'une sensibilité infime.

Mais il suffit de sentir un peu pour croire qu'on sent complètement.

S'il se trouve averti que quelque chose s'oppose à lui, il se ressaisit et se contracte. La fois suivante, il se détournera de cette région où un corps adverse l'a contrarié dans sa danse. La douleur le prévient : la douleur sait. La chose nage, évite les obstacles urticants, crochus ou brûlants que ses cellules nerveuses lui signalent.

Minuscule impasse de la matière, maigre cloaque où brûle l'incendie de ses premières sensations, animé par une symphonie encore aphone, le ver éprouve une inquiétude primordiale. Il n'est pas seul. Tout autour de lui de la masse stagne ou rôde, et ça le menace. Cette masse, c'est le monde. Dans l'entrelacs nerveux qui lui sert de tête, il le pressent à peine : rien ne conspire contre lui et il n'y a pas d'ennemi. Tout ce qui se trame tout autour, ce sont des enchaînements physiques, des réactions chimiques qui rassemblent et qui désassemblent, qui construisent et qui détruisent en toute innocence. La masse universelle des corps néglige l'existence du ver, et à tout moment elle peut le crever et l'anéantir sans même le savoir.

Ni mal ni fatalité, quel est le malheur originel ? Que la sensation se trouve toujours prisonnière d'une partie trop fragile du tout.

Tu es bien peu de chose.

Petit paquet têtu d'expérience qui traverse son environnement indifférent, le ver se trouve à la merci du moindre événement contraire.

Encore une fois l'eau gronde, tremble et résonne. Près d'une faille volcanique qui entaille l'écorce de la planète, l'effondrement d'un palier sous-marin, sous le choc sismique, provoque un éboulis. Commence un lent ballet chaotique et brumeux, au rythme des spasmes étouffés de la Terre, et s'ensuit une cascade poussiéreuse de hasards qui charrient des rocs granitiques de toutes sortes, amortis par les flots, dont s'éloignent après le premier choc quelques fragments de roche acérés. Un instant, ils demeurent en suspension dans les profondeurs obscures et mornes. Puis un petit éclat de granit parmi d'autres, aiguisé et sans raison, tranche la chose fragile au gré de sa dérive. Dans l'univers, ce n'est presque rien. Dans le ver, c'est la fin de tout.

La déchirure viole l'illusion dont ses nerfs l'enivraient.

Lentement, comme si toute la nature muette hurlait à travers lui, la souffrance devient stridente dans l'espace confiné du ver. D'abord entaillé à la surface de ses chairs, le ver sent le tissu musculaire crevé qui se répand en désordre, le méat qui se vide, qui dégorge le produit de sa digestion inachevée, et finalement les couches tissulaires laminées qui perdent toute leur tenue. Il est foudroyé par la dernière des douleurs. C'est la plus inutile, quand la destruction devient inéluctable mais qu'elle n'a pas encore eu lieu ; il n'y a plus rien à faire. Durant moins d'un centième de seconde, il endure une éternité d'horreur. Les cils

hérissés, le voilà transpercé par un influx si fort qu'il le fait sentir plus vif que jamais au moment précis où il entre dans la mort. Seul témoin de son propre gâchis, le ver foudroyé se raidit. Coupé net en deux, il sent le haut qui fait défaut au bas, la tête qui manque à son cul.

Auparavant il y avait un ver, à présent il n'y en a pas tout à fait deux. Bientôt il n'y en aura plus du tout. Tu es détruit, tout est fini : la bouche ultrasensible couronnée de cils souples et élégants, l'unique organe qui t'ouvrait au vaste monde — cette bouche n'a plus de forme. La dentelle de ton épiderme lacérée, l'ordre harmonieux des milliers de cellules qui travaillaient à te fabriquer une vie, ce peu de vie qui était pour elle-même infinie, la disposition symétrique de ta silhouette larvaire, cette pelote de nerfs qui te servait d'esprit : oubliées, déjà. Quelque part loin de toi gît une autre partie de toi. L'intestin est béant ; bouche, ventre et tête ne communiqueront plus jamais.

Le ver n'est plus, tout est séparé.

Une moitié devient le prédateur

Une moitié devient la proie

Chapitre 3

JURAMAIA

*Quelque part sur la terre, il y a
160 millions d'années*

C'est une mammifère.

L'autre bouge dans sa bouche. Puis, à mesure qu'elle l'avale, elle sent la petite masse de vie paniquée du lombric s'avouer vaincue, gigoter à l'intérieur de sa gorge encore enflammée par la faim. Enfin, écrasée par la rangée antérieure de ses dents hérissées comme autant d'éclats de roche irréguliers le long de sa mandibule, la chose à l'agonie, presque inerte, devient de la bouillie morte qui nourrit en elle la vie. Elle mord, elle mâche, elle mastique aux aguets et cesse un court instant d'avancer à couvert le long de la branche, du bras souple mais solide de l'arbre qui soutient le monde. À peine a-t-elle profité du sentiment fugace d'être rassasiée qu'elle se rétracte, inquiète, et guette l'ennemi. Le gros de son corps épouse la tige de la feuille lobée, grignotée aux entournures, à l'embranchement de laquelle elle se tient le dos rond — et sa queue tendue, fine et pointue, la multiplie par deux.

Peu rassurée par la pénombre forestière du monde humide qui l'enveloppe — un rien l'humilie, tout ou presque lui paraît plus grand qu'elle —, elle frétille du museau, et la barbiche de longs poils blancs clairsemés le long de sa mâchoire frémit, comme clignent les cils devant les yeux : la voilà prévenue du danger.

Il rôde quelque chose de grand.

Dans la forêt où naissent et s'élèvent toutes choses, à la hauteur des premières branches épaisses, noueuses, des arbres qui sont les piliers renversés du sol, qui le poussent et le repoussent, elle ne connaît jamais le repos. Ni brève ni longue, l'existence est inquiète et violente, parce qu'il n'existe pour l'animal rien de définitif, si ce n'est la mort. Tout juste née, déjà elle tremblait, elle chassait et elle était chassée. Chaque fois que la faim a été calmée par la nourriture, elle s'est endormie et la

faim l'a réveillée.

Le bruit signifie une menace, le silence aussi, peut-être pire encore.

Dès qu'elle n'entend plus le long des cils et des poils la circulation symphonique des sons de la forêt, à la distance d'une bonne course alentour dans toutes les directions de l'espace, qui lui permettent de se situer parmi les rets infiniment fins du mouvement de tous les êtres, des vers dorés et des feuilles rougies, des arbres et de l'ennemi, elle s'arrête. Palpitant dans la cage osseuse de son long corps soyeux, elle entend trembler le cœur gonflé de sang qui pompe la vigueur de la joie et de la paix qui ne durent jamais. Il diffuse la semence de la peur dans chacun de ses membres. Il actionne la machinerie dont elle est à la fois le geôlier, la geôle et le prisonnier : le cliquetis sanguin, musculaire et nerveux de l'éternelle inquiétude. La respiration sifflante, elle tremble sur ses quatre pattes qui faiblissent, se crispent contre le rameau souple de la base solide du monde : l'arbre. C'est l'arbre qui, avec la voix grave du vent, lui psalmodie l'alerte. La musique du danger semble modulée par l'écorce moussue et flûtée qu'un animal furtif vient de frôler, et dont il a occulté au passage une cavité grave qui lui sert parfois de maison. Oui, l'ennemi est bien là. Embusqué derrière le corps du monde, il approche de l'embouchure de la branche gris cendre, puis l'attend patiemment. Agrippée au rameau où sont serties bourgeons, tiges et branchettes, qui vibre sous le poids de son corps tendu, elle tressaille, prise au piège du pied ramifié, buissonneux, qui ne mène nulle part. Elle se sent abandonnée par le regard du ciel. L'œil de la lumière rayonnante faiblit, lui qui réchauffait son pelage mordoré et qui la rassurait toutes les fois qu'elle craignait le vide, le néant, l'obscurité qui précèdent le sommeil. Elle s'est montrée téméraire. Portée par le midi et enivrée par une chaleur intérieure, par le désir de partir fureter plus loin que son habitude, la voilà descendue trop bas dans l'univers. Au-dessus d'elle, la lumière de la futaie fuit à peine par la claie refermée des brassées de feuilles qui dessinent un plafond de pénombre uniforme. La branche inférieure plonge dans les ténèbres. Par-delà le nœud épais des voies de circulation où elle a erré aujourd'hui, autour du tronc subéreux, l'étage où elle est née, où elle dort et se nourrit, semble aussi loin d'elle que le ciel lui-même ; c'est l'infini qui la sépare de l'infini.

Un sifflement pathétique s'évanouit de sa gueule dans l'ombre interrompue par quelques rares bandes du feu lointain qui émane

encore du grand œil lumineux, par-dessus les plus hauts des grands arbres. Afin d'affronter la force ennemie, elle fait mine de grogner, courageuse. Qu'il se montre donc.

Lorsqu'il lui apparaît enfin, vaguement visible à l'œil céleste, il progresse avec beaucoup de précaution entre les ramilles fourchues, le long de la branche basse et trapue où elle l'attend. Grand comme une seule feuille de l'arbre, de la couleur des écorces gris-vert, plein et parfait, le museau allongé, c'est un semblable ! Il vient à sa rencontre, chassé par l'œil qui regarde jusque tout en bas, dans les enfers du sol, à travers la voûte émeraude de l'après-midi qui tarde. Deux fois plus large et plus long qu'elle, son semblable avance assuré, en équilibre sur la crête étroite des fissures du liège, à l'orée de la ramée sur laquelle elle se tient. Il l'a vue, il la voit, que voit-il vraiment ? Il la sent désormais comme elle le sent. Son pelage dorsal révèle de fiers reflets d'amarante. Au-dessus de ses deux yeux noirs, qui brillent aussi fort que le regard solaire du ciel, elle aperçoit une violente cicatrice et le duvet ras de la jeunesse perdue, qui lui donne le front haut. Il lui semble instantanément qu'il est la deuxième moitié de quelque chose de brisé en elle, qu'elle a laissé échapper ou qu'elle n'a jamais connu.

La réconciliation l'enivre de joie.

Dans le plaisir de se frotter au semblable, dans la caresse consentie, il y a l'excitation du pelage, de la peau, des nerfs et du cerveau à entrer en contact avec — de l'autre côté de soi — un pelage, une peau, des nerfs, un cerveau presque symétriques. Chacun devient l'hémisphère d'un monde complet. Comprimés l'un contre l'autre, les deux corps qui vivent et qui palpitent, les organismes dont le sang ardent réchauffe la peau, dont les poumons fougueux font monter et descendre la structure rigide des os, dont les poils rétractiles se hérissent, enracinés dans l'épiderme fourbi de mille fiches nerveuses, s'enveloppent, se rassurent et remplacent la matière indifférente par la chair qui sait comprendre la chair. Elle a peur, cependant, de la fusion brève et soudaine ; elle tremble lorsqu'il cesse de l'entourer et de la comprendre pour la prendre et pour la pénétrer. Un cri de surprise lui échappe — elle le savait pourtant, elle le sentait —, mais elle demeure silencieuse pendant que le semblable, qui est si différent d'elle, qui est plus fort et plus pressant, l'ouvre et cherche à tâtons sa profondeur la plus intime : toute son unité est perdue, elle a mal, il met du temps, elle regarde droit devant elle, les cils battent la chamade par-dessus le globe

obscurci de ses yeux, elle s'agrippe en dernière extrémité au branchage épais et strié qui plonge dans les feuillages violacés, tandis que l'autre enfonce en elle quelque chose qu'elle reconnaît sans le connaître, et qui lui coupe la respiration avec brutalité. Haletante, le museau qui frissonne, les oreilles qui se dressent frénétiquement, elle voudrait se retourner sur-le-champ pour partager avec lui le moment d'infini — qui n'a pas eu lieu, tout juste entrevu. Lorsqu'elle se redresse et cherche en reniflant le long de la branche tourmentée jusqu'au tronc rassurant, il n'est déjà plus là. Elle se sent à la fois lourde et éventrée, traîne sa panse sur ses pattes arrière cambrées, ankylosées, et guette l'œil immense et blanc au-delà de la forêt aveugle, en vain : rien ne la regarde, la voilà seule.

La nuit tombe. Blottie et laissée à l'abandon contre le tronc crevassé du monde, elle geint, affalée sur le flanc. Après l'irruption qui l'avait à la fois emplie et vidée, elle se sent incapable de reprendre avec le même allant le chemin en spirale des branches, des branchages, des rameaux et des ramilles, sous la coupole vert glauque de l'univers connu. Elle a vieilli d'une moitié de vie le temps d'à peine quelques variations de la lumière. La température a baissé. Il fait frais comme avant la venue du froid, et elle sait qu'elle a elle-même changé parce qu'elle est devenue capable de percevoir le changement du temps, qui lui fait tout éprouver par avance au passé.

Au-dedans d'elle travaillaient à la fois la vie du ver qu'elle avait chassé, éventré, tué et mangé, et la vie nouvelle que son semblable avait introduite, qui naîtrait et qui vivrait après elle. La chose précédente l'avait nourrie, et elle nourrissait la suivante.

Elle lécha l'extrémité de ses pattes griffues. À mesure qu'elle se lavait, sa jeunesse s'en alla dans l'air. À l'odeur de la peau rose et légèrement ridée, elle reconnut le parfum oublié de sa propre mère.

Petit à petit se dénouaient au creux de son ventre le passé et l'avenir, le meurtre de la proie et l'ensemencement par le semblable. La chose de demain fit brûler le brasier de son appétit, plus impérieux qu'auparavant. Alors que le froid remontait du sol vers le ciel, l'angoisse et la faim dégringolaient de la gorge sèche au fond des tripes humides ; il fallait qu'elle mange. Acculée à telle extrémité, elle s'aventura un étage plus bas, où les insectes cornus le soir venu rejoignaient les enfers.

Déboussolée après avoir perdu l'innocence de la première moitié de la vie, elle fureta, fébrile, le long de l'escalier astringent et raboteux qui

couronnait la jambe de son monde, suivant une ligne parmi d'autres sur l'écorce aux champignons noirs à demi rongés. Rien ne la rassasiait : elle voulait de la viande. Encore méfiante elle reniflait, en équilibre à la tombée du soir, et tâtonnait du bout des pattes avant lorsque, chassée par le besoin dans les ombres glacées du sous-bois, elle crut que l'œil étincelant de la lune lui était adressé. Elle se sentit exister. Puis, à la lumière brusque, elle aperçut quelque chose.

Petit être haut perché, elle éprouva avec une brièveté qui valait toute la durée de sa vie un sentiment absolu, qui chassa toute inquiétude. Elle regardait quelque chose, mais elle voyait le tout.

Émerveillée, elle s'immobilisa.

C'était la fin par avance qu'elle découvrait au-delà du monde, c'était la logique de la chaîne dont elle représentait un anneau minuscule, plus proche de l'origine que du terme, qui se déployait partie par partie, et pourtant d'un seul tenant. Tout émergeait avec simplicité : elle ne pouvait ni le voir, ni l'entendre, ni le toucher, mais l'ensemble lui apparaissait dénué de laideur et de beauté, de tristesse et de joie. Sur le fond du néant, elle voyait le monde comme si c'était son enfant.

Ensuite le néant fit du bruit.

C'était l'ennemi.

À cause de quelques secondes de distraction durant l'illumination sélène, l'obscurité avait profité de son égarement pour souffler sur la lune et reprendre l'ascendant. Tout avait été déséquilibré par la nuit froide. Elle manqua de chuter dans la mort du sol, où l'ennemi était énorme. Elle voulut fuir. Grise d'angoisse, le cœur gonflé et enflant jusqu'aux barrières de la cage thoracique, elle sentit son corps fini, la toute petite partie qu'elle incarnait de l'enchaînement complet dont elle avait déjà oublié la vision sous le coup de la panique. L'ennemi venait de la griffer et de lui trancher la queue. Endolorie, elle courut sur la crête de la branche principale au bras tordu qui descendait au tréfonds des taillis, des racines maîtresses et des feuilles mortes ; puis, perdue, elle chercha à remonter à l'aveuglette jusqu'aux étages intermédiaires du monde, à mi-chemin du sol et du ciel, où se trouvait sa place. Mais elle s'était aventurée si loin dans les profondeurs qu'elle s'égara. Elle plongea un peu trop dans l'hiver, bientôt ralentie par du bois sec, épineux et le désert marron-gris de la bruyère. Derrière son cul, lourd, lent et régulier, l'ennemi approchait.

Peut-être que le semblable aurait pu surgir à l'improviste. L'autre

animal aurait su la sauver, défier l'ennemi immense, le monstre de nuit, le néant aux yeux noirs. L'amant l'aurait enveloppée comme il l'avait déjà fait. Il l'aurait comprise et protégée, il l'aurait enrobée de vie jusqu'à ce que la vie au fond d'elle retrouve la paix. Mais il n'existait aucun havre absolu en ce monde, et le semblable avait disparu. Elle n'était la reine de personne. Après avoir erré tremblante d'impasse en impasse, le ventre alourdi par sa future progéniture et par la nourriture, hagarde et affaiblie, sifflant dans le vide, espérant que l'arbre l'entende et que le ciel la voie, elle hésita une dernière fois. Un pas en arrière, une patte vers l'avant. Elle émit une longue plainte inutile. Elle supplia la grâce de la nature, pria la puissance de l'ennemi de lui accorder encore un peu de vie. Tout son corps se révolta contre la nécessité de l'anéantissement, contre la perspective de n'être bientôt plus que de la viande.

Comme toujours, la peur afflua en elle. La peur l'éveilla, fit battre les cils, redressa le poil, repoussa désespérée la sensation de la douleur et du vide. En dernier recours, elle battit en retraite intérieure, se roula en boule au creux de son propre pelage ventral. Elle se blottit contre un semblant d'âme dans le corps condamné et chercha l'indestructibilité. Elle espéra échapper au monde en rentrant en elle-même ; mais l'heure était venue. Avant que la griffe ne lui ouvre le dos, il lui restait l'illusion de pouvoir être à la fois mangeur et mangé — puis elle ne fut plus que la proie, rejetée hors de son émerveillement dans la réalité de sa condition de victime.

Il n'y avait pas de justice.

D'abord elle résista et défendit pied à pied ce qu'il lui restait de corps à mesure que l'ennemi en arrachait de pleines parties, disloquant les membres inférieurs de son organisme. Hélas, elle sentit le sang lui manquer. Alcoolisée par le désir de survivre, la révolte, la rage, elle dessaoula vite de dépit et de douleur. À court de veines et d'artères, anémiée elle tomba dans le vertige, glissa de la branche du monde et demeura suspendue au-dessus du vide : elle ne tenait que par la gueule qui la tenaillait assassine entre ses rangées de dents saillantes comme autant de roches acérées.

Son bassin se fractura, elle se désarticula. La lutte finale ne dura pas longtemps mais, comme si sa perception avant d'être détruite se trouvait ralentie et affinée par la destruction imminente, elle retint et découvrit en elle-même les moindres détails de la scène : l'odeur mêlée

de son propre sang, qui lui devenait étranger, et du tanin nocturne des arbres qui assistaient indifférents à son supplice, les formes et les taches de couleur baveuses, lentes, acides, allongées, qui picotaient le fond de ses yeux exorbités, qui lui permirent de détailler avec impartialité le tableau final de sa vie, juste avant que le tout ne parte au néant. Elle retenait avec plus de vivacité que jamais son monde de sensations, d'images et de bruits, quand l'autre animal ouvrit la gueule afin de l'y engouffrer et de la réduire à une masse négligeable de matière et d'énergie. Prise d'une convulsion incongrue, elle couina et gigota, glissa de guingois entre deux canines, sans espoir de se dégager de l'emprise tyrannique de son destructeur avec qui elle s'apprêtait à ne faire qu'un. Sa fine cage thoracique rompit sous la pression de la mâchoire impitoyable où s'enfouissait peu à peu sa tête tremblante. Elle abandonna l'air frais de la forêt où elle était née pour pénétrer tout entière dans l'haleine fétide qui annonçait sa corrosion par les suc digestifs du prédateur. Au tout dernier moment, soulagée de n'avoir plus à lutter, elle cessa de s'agiter. Avant d'expirer, presque impavide, elle émit un léger son chuintant qui s'échappa par la flûte de ses poumons broyés.

C'était le soupir de la créature épuisée, parvenue au terme de la journée, après avoir lutté avec l'angoisse du matin au soir, qui voit arriver le réconfort et la délivrance temporaire de la nuit, sans même penser au jour qui suit.

*La mammifère devient une femme,
elle est bleue*

*L'ennemi devient un homme,
il est rouge*

Chapitre 4

FRONT HAUT

*Quelque part en Europe, –
39000*

Ils n'ont pas la même tête que nous.

Toujours poursuivie, c'est une vilaine petite silhouette qui va sur ses deux pattes et qui se souvient avoir été animale : la voilà maintenant différente, puisque c'est moi. Les hanches larges, maladroite, je suis lourde et pleine, prête à dégorger une bête ou un dieu, je n'en sais rien, j'ai reçu la vie mais je ne l'ai encore jamais donnée, c'est la première fois, j'aimerais avant de mourir faire naître. Mais je suis trop lourde, je le sais : mère, aide-moi à devenir mère — malheureusement mère tu n'es pas là, ni personne d'autre.

Je me suis réveillée, pourtant je n'avais pas dormi. De jour en jour j'ai continué à errer. Qui va encore avec moi ? Je suis la seule à être seule, je suis chassée et je m'efforce de me regarder comme la bête me voit, ainsi qu'une petite proie laide et décharnée, pour parvenir à lui échapper une nouvelle fois. Dès que j'entends rouler la roche crayeuse et les lapilli le long de la pente enneigée, dès que le silence se tait, dès que je reconnais le bruit de la respiration qui siffle, qui feule, qui frémit, de ce qui sans cesse me poursuit, je sais que c'est après moi. Par pitié, laisse-moi vivre. Je réfléchis : mets-toi à la place de ce qui veut te manger.

Personne ne sauvera ce qui dit moi.

Mon cœur désire s'arrêter, mais il bat. Moi vivante, je n'ai pas cessé d'avoir peur. Ma tête espère s'éteindre, hélas elle enflamme une lumière froide dans mon corps et ne le chauffe jamais. Il ne peut plus dormir et lorsqu'il manque de repos il ne sait pas ce qu'il manque. J'essaie de ne pas me souvenir avoir mangé un jour, pour que la faim ne me soit pas plus difficile à supporter que d'avoir à respirer. Misère, la bouche négligée ne reste pas sèche très longtemps, et la salive avide se souvient pour moi : l'ennemi a faim aussi. Fatiguée d'être fatiguée, j'ai

oublié la forme des plaines, à force de montagnes, et l'odeur de la viande, à force de la mienne.

Des figures et des signes de l'autre côté de mes yeux, à l'arrière de ma tête, me hachent la voix intérieure, rendent ma vision confuse, brouillent ce que j'entends et interrompent ce que je touche : ce que je sens du monde est plus clair pour l'animal ennemi que pour moi.

J'aimerais être moins que moi, il me semble que je vivrais plus et mieux.

À l'angoisse de la nuit succède l'inquiétude du jour. Le ventre à lui seul pèse autant que tout le reste de mon corps. Abrutie par la lumière aveugle, je laisse mes pieds noués dans du cuir lacéré, la peau dure creusée par les brûlures, suivre la neige de plus en plus blanche qui monte à la tête de la montagne, et je boîte après chaque pas, je trébuche tous les dix pieds, dix pas, je tombe quand je ne sais plus compter. Une fois parvenue au bout de mon souffle, je le cherche en furetant comme fait le fils du daim dans l'air du matin gris. Mais l'air résiste à ma bouche et à mon nez comme au visage de l'animal malheureux qui voudrait boire, et qui trouve le lac glacé. Même les étoiles ont gelé. Par-dessus mes épaules le ciel est si froid qu'il fige le crissement des cailloux, qui glissent sous les pattes de la bête ennemie : elle feule, frémit, elle feint le bruit du faux frère, elle fait semblant, elle attend, elle veut me manger le foie, le ventre, elle espère se nourrir de moi, et son souffle chasse le battement du cœur affolé au fond de mon oreille.

Tordant le cou tel l'enfant qui réclame l'attention de sa mère absente, je tourne la tête qui me pèse, et qui hoche aussi frêle que le fruit à coque sous la branche du printemps, mon crâne mal cuirassé de peau penche, vacille et voudrait dévaler la pente droite et blanche du dur chemin auquel je suis condamnée, toujours dans le sens de la peine qui monte, alors que l'espoir en moi dégringole. Ici ont disparu les rennes de la vallée et les rêves que je faisais quand j'étais fille de ma mère. Tout le passé travaille dans mon dos mais, plutôt que de me pousser vers le haut, il me tire par le cou, il m'alourdit à cause de la nostalgie des choses disparues. Invisible, il me retient et je dois lui résister pour grimper cul par-dessus tête la cime des sommets, le plus loin possible de la chose ennemie qui poursuit celle qui s'appelle moi.

S'il ne naît pas, l'enfant de la mère que jamais je ne serai ne me plaindra pas. Il ne versera pas une larme pour celle qui doit escalader,

dernière de son genre et dernière de son espèce, la montagne où le monde finit. Personne ne se souviendra de moi, de la femme qui vivait sur mes jambes courtes et endurantes, hélas trop arquées, et de la chose que j'étais autour d'un ventre rond. Désespérément je cherche l'entrée de la sortie, après que tout a été perdu ; mais tout est à ce point perdu que je ne peux pas me rappeler quoi.

Pourtant je n'ai pas toujours vécu ainsi, à demi nue et affamée ; hier, ils étaient noirs, fiers, nombreux, le sang sèche sur mon cou en lieu et place des cheveux qui m'ont été arrachés par la griffe recourbée et pointue, et je vais les mains vides, calleuses, épuisées, qui ne peuvent ni prendre ni lâcher, à cause des phalanges coupées. Les souvenirs sont à ma tête comme les parties manquantes de mes mains. J'essaie de me souvenir de l'arme, de la pierre souveraine où l'image était gravée régulière de ce qui frappe, tranche, défie et tue l'ennemi, mais la pierre n'apparaît plus devant mes yeux, seulement derrière, à l'endroit du crâne où les formes des idées naissent sans mourir, mais n'existent pas en réalité. Je me souviens aussi de la longue branche ferme, entaillée à l'extrémité où la pointe avait été liée par le lien de cuir comme l'homme à la femme qu'il aime : elle m'apparaît là où les formes, derrière les yeux, sont parfaites mais n'ont pas de corps ; aujourd'hui, je me présente désarmée, je ne chasse plus, je suis chassée et je n'ai rien de mien.

Il faudrait que je chante mon malheur et que je danse ma peine, mais on a cessé de m'écouter, puis de m'entendre, et il n'y a plus d'yeux dirigés contre ma peau grêle : d'abord les miens, ensuite les hommes, les animaux qui vont à quatre pattes, enfin les arbres précoces et les tardifs, les fleurs du miel et les fruits du jus sucré, le printemps et l'été, tout s'en est allé, il n'est resté que pierres plates, rochers, quartz, et pierres encore, et la montagne noire sous la neige blanche, tous sourds à la femme de plainte, étrangers à la femme de pleurs, hostiles à celle qui réclame — au vide on ne demande rien.

Pourtant je n'ai pas cessé de soupirer depuis que l'ascension a commencé et, en m'éloignant du monde d'hier dans l'espoir de donner naissance, je ne soupire pas pour qu'on m'entende dire moi, mais parce qu'à l'intérieur de ma poitrine l'air ne supporte plus de demeurer enfermé : il me fuit. Je suis une cage à demi ouverte, j'aimerais que l'esprit sorte aussi, mais je me trouve encagée dans le corps qui s'entrebâille de partout, un corps lourd de maigreur, dont le peu de

poids me pèse, et je tourne le dos à ce que le vent me siffle de périlleux : les cailloux qui roulent et annoncent au fond de l'anfractuosité que l'autre est encore après moi, il part et puis revient toujours en assassin.

Hélas, je suis jeune et je ne sais pas à qui supplier un peu de sympathie au fond de la grotte qui m'abrite au soir tombé. Quand une voix parle, qui résonne chaque fois que je soupire, elle soupire avec moi, la montagne répète, elle parle de concert mais ne répond pas à ma voix, car elle n'a jamais mal dans la pierre comme j'ai mal dans la chair.

Mes aïeux, je voudrais exprimer et sortir de ma gorge, des poumons qui brûlent de feu froid, dans la grotte phtisique de ma poitrine, le mal qui est le mien, le souffle de ma souffrance — mais depuis longtemps je n'ai pas partagé de semblable à semblable, même le mot le plus simple qui s'échappe de ma bouche pour supplier un dieu, il ne sort qu'à moitié de mon gosier épuisé de prier faute de mieux, et il me semble que c'est l'enfant, dans le corps de la femme, qui parle plus clairement que la mère la langue de demain, mais qu'on n'entend pas encore, et je pose la main à plat au-dessus de mon ombilic, je m'efforce de procurer à la progéniture la paix, le calme, la douceur. Ce que l'enfant est à la mère, la mère l'est à la grotte, et même s'il ne faut pas que j'endorme ma conscience, je rêve que la grotte calcaire me tient dans le creux de sa main aussi. J'aimerais être comprise, je ne comprends plus rien.

Le jour m'épuise, la nuit m'ankylose.

Avant que le fourmillement qui remonte le long du bras ne me transforme à mon tour en pierre, je relève mon corps en carence, et l'enfant qui niche dedans. Qu'il est lourd, méchante chiure de ma chair ! Il n'a pas fait la demande d'être et de naître, pauvre chose auprès de laquelle je fais excuse de ma pénitence. Au hasard des heures, l'image derrière les yeux des jours d'enfance me revient, dans la maison installée entre les hautes perches de bois où j'ai grandi. Nouées avec les tendons que renforcent les nerfs du gibier, les omoplates de la bête me protégeaient du ciel, avant de tomber, puis les arbres verts et vivaces de la forêt, puis le ciel nu, la neige qui voltige, et puis plus rien : les miens ont disparu, le borgne, le bègue, l'estropié, la mère et le père mangés, et le semblable aussi, qui était entré en moi à la tombée de la nuit ; il y a introduit l'enfant, après quoi il m'a perdue.

Me voilà acculée dans une fissure effilée de la roche, une brèche granuleuse à l'abri des vents givrés violents.

Parce que je cède épuisée à la nuit intérieure, les yeux me referment, j'entends les cailloux granitiques et les lapilli rouler le long de la pente à pic, et je devrais sursauter, sans avoir la force nécessaire pour le faire : je demeure immobile. Après les cailloux, après les lapilli, ce sont les os qui cliquettent, et le vent qui devient de la voix.

Il n'y a pas un ennemi, il y en a deux, il y en a trois, ils sont aussi nombreux que mes doigts, y compris ceux qui sont coupés, ils sont encore plus nombreux... D'abord je crois avoir retrouvé les miens, ma famille, et je crie — mais je reste seule dans le silence.

C'est une compagnie d'hommes qui m'a chassée, débusquée dans mon antre et qui me dévisage le ventre. Ils se tiennent debout à l'entrée de la crevasse des basaltes et des spilites, appuyés sur des jambes et quelques bâtons sculptés, tous enveloppés dans la peau tannée des animaux qu'ils ont tués, ils n'ont pas l'habitude du froid qui se déchaîne. Ils ont marché la bouche fermée, méfiants, les armes lourdes à la main, et ils ont marqué une pause dans la tempête, à l'entrée de l'anfractuosité où je gis en lamentations.

Plus grands que moi, plus droits, la peau sombre, ils dominent. Quand ils soufflent, sifflent, ouvrent la bouche, je me sens comme l'enfant qui pleure — ils sont les parents.

Le plus jeune me regarde. Il a le front haut. Pauvre que je suis, maigre et pourtant large, je ne sais pas aller, sauter, marcher droit et dominer comme ils font. Pourtant lui, l'homme jeune et fort, s'accroupit devant moi, et il me tend la main, habile, franche, épaisse et fine à la fois.

Sa tête n'est pas comme la mienne ; s'il est beau, je ne le suis pas.

Ceux-là ne sont pas identiques à moi, mais pas différents non plus. Plus j'ose regarder le visage de Front Haut, plus et mieux je me souviens du mien, combien il est laid, comme l'animal qui marche à quatre pattes devant celui qui se déplace sur deux jambes. En cercle presque aussi parfait que là où naissent les formes, les hommes savent disposer devant leurs yeux ce qu'ils ont derrière la tête, et ils entourent la femme nue qui gémit la plainte répétitive de celle qui a faim, qui a froid, qui est fatiguée et blessée, quémande leur aide, les hommes plus nombreux que je ne peux compter me contemplent, et l'un pousse du bout de son long bâton de pin sous mon menton, pour me montrer : ils échangent mot contre mot dans le vent glacé, ils sifflent du souffle qui signifie, et je guette les expressions de leurs petites têtes dures, rondes et brillantes,

à la peau aussi noire qu'à la mort du feu, dont vont et viennent méfiants les yeux gris comme les perles incrustées dans leurs cheveux épais, tirés vers l'arrière, qui descendent en cascade jusqu'à la fourrure luxuriante d'où pendent les os d'animaux aux formes régulières d'idées sculptées. Leurs choses caquettent, la claie et la treille de bois bruissent contre les anneaux et les nœuds qu'ils portent aux hanches et qui chantent leur science ; moi je suis sèche, brûlée par le feu, par le froid, pâle et noircie comme le charbon, entaillée, purulente là où est l'oreille que j'ai perdue, des doigts en moins, j'aimerais rendre la parole qu'il me manque, où est-elle partie ?, il ne me reste qu'à pleurer comme une femme.

Je m'humilie.

L'homme qui porte le front haut et les tibias de bêtes tuées qui s'entrechoquent dès qu'il bouge, parce qu'il n'a pas peur d'être présent, il ne s'excuse pas, il reste droit, il attend la violence sans dire hélas ; ce n'est pas comme moi. Quand il s'arrête, il m'observe, appuyé sur un genou couvert de peau tannée et de cordes entremêlées de nombreux savoirs, dans la neige qui lui cède en chuintant, et il me sourit en me comparant par le regard à un animal effrayé. L'homme tient délicatement mon menton entre deux doigts, il hésite à le caresser, caresse-le ! voudrais-je l'encourager, et descends entre ce qu'il reste de mes seins pour poser ta main immense et soyeuse sur le ventre malade, le ventre foutu. Il me parle, il comprend que je ne comprends pas, mais garde la paume contre la peau tendue de mon abdomen prêt à craquer, et je pleure, car je suis si seule.

Il me retient par le cou, lent et doux, et pour la première fois depuis que je peux me souvenir, je m'abandonne, quelque'un m'endort.

Rien ne dure très longtemps, la douceur non plus, mais il en reste un souvenir plus profond quand elle est perdue, et un regret plus grand ; il faut se relever, repartir et marcher, lorsque Front Haut m'a soulevée du sol, puis enveloppée dans une peau de biche faite cuir, je tremble de froid et d'envie de fuir. J'ai eu honte de ma saleté. Il ne m'a plus touchée et m'a poussée entre les reins pour que j'avance sur le sentier invisible qui s'enfonçait dans la glace lisse, translucide et piquante, puis il m'a tendu par-dessus l'épaule un peu de neige fondue afin de me laver le visage. J'avais la peau attaquée, abîmée de celle qui ne connaît que la difficulté, le vent du froid et le froid du vent, et les griffes féroces, les morsures, la blessure ou la fièvre. J'ai posé un pied

devant l'autre en chancelant. Quand je n'ai plus rien dû combattre, j'ai exhalé mon souffle, je me suis effondrée inconsciente. À peine ai-je connu le réconfort que j'étais évanouie, de travers par terre, trop faible pour poursuivre la marche.

Après mon réveil, bien que j'aie cru la montagne sans fin, la neige meuble sous nos pieds a repris forme de plaine au sommet. De part et d'autre de la blancheur, deux pointes jumelles dominaient dans le ciel. Ainsi que le creux entre les seins de la femme bien portante, ou le creux de la nuque entre le crâne et les omoplates de l'homme qui dort, le col de la chaîne des montagnes permettait de voir à la fois aujourd'hui et hier, devant et derrière. Front Haut a frôlé ma taille pour me faire pivoter. Le bras droit sur mon gauche, il m'a appris à me tourner, à me retourner, à voir ce qui se trouvait dans mon dos passer devant mes yeux, et j'ai ri jusqu'à ce que je ne sache plus ni qui, ni où, ni quoi... Sur le point de tomber vertigineuse de joie, il m'a rattrapée et m'a assise avec soin sur un monticule de neige bien tassée ; il me protégeait.

Quand je ris, on devine que je n'ai presque plus de dents, et je me cache la bouche avec le dos de la main, qui ne possède plus tant de doigts que cela.

Souvent Front Haut glissait deux doigts fins et épais à la fois entre mes lèvres gercées, scarifiées et mon absence de menton, puis ouvrait grand ma bouche, inspectait mes gencives, il écartait les paupières de mes yeux, et je riais encore. Il me souriait parce qu'il savait que j'aimais sentir sa main immense, calme et chaude, contre ma nuque velue et râpée par la froidure, gémir et ne plus résister à rien. Puis il était temps de rouler comme une pierre ronde le long du chemin interminable. Il me parlait. Moins vite, aurais-je voulu lui répondre, mais il parlait sans que j'en tire connaissance, et j'imaginais dans son âme et son esprit d'étranger qu'il savait ce qui a été et qu'il savait ce qui sera, la lune et la nuit, le jour et le soleil, montagne et vallée, ce qui est en haut et ce qui est en bas, j'avais l'image qu'il dominait, plus parfait que le monde, qu'il allait sans crainte sur la crête où les vents soufflent le contraire, s'affrontent et où, en flageolant comme font les feuilles bien lobées des arbres d'été, nous penchions d'arrière en avant, d'avant en arrière, au gré des bourrasques enneigées ; nous allions non pas au sommet du monde où trône le ciel, mais dans la gorge où le monde parle, sur le col où l'homme se tient à sa place, plus haut que terre et plus bas que ciel,

à l'endroit depuis lequel on voit la plaine du jour qui n'est plus et la plaine du jour qui n'est pas encore. Voilà ce que j'aimais entendre sans comprendre dans la voix grave couverte par le bruit des rafales moqueuses, dans la bouche de l'homme qui maîtrisait tout et qui fixait pour moi à travers l'air changeant, âpre et impitoyable, la direction, le sens, le but, la fin de notre marche. Avec lui la confiance se tenait droite. Après m'avoir montré le pays, il m'avait chauffée, nourrie de viande sèche et salée, il avait soigné mes dents cariées branlantes, de brûlante il m'avait rendue tiède, pacifique et paisible. Jamais il n'a cessé de me parler la langue qui n'était pas la mienne, sérieux et souriant à la fois, Front Haut à la peau sombre qui n'avait pas l'habitude d'un froid aussi sévère, qui ne quittait pas son cuir et sa fourrure, les joues rouges, irritées, frappées et transies par le vent, moi je l'aimais.

Il n'a pas voulu apprendre ma langue, car j'étais seule à en faire parole. L'homme vivait avec ses semblables, qui étaient dix et plus encore, plus que je ne saurais compter, en échangeant soir et matin de la bonne parole, qui était à la mienne comme la main est au doigt : pour un mot de moi, il en possédait cinq articulés, grâce auxquels il pouvait non seulement pointer la chose, mais la prendre, l'appréhender, la déplacer, la transformer. Ainsi, toutes les fois où Front Haut me tenait entre les mains, à la nuit tombée et à distance respectueuse du feu nourri, afin de me couvrir de sommeil, à l'abri des vents opposés, je me sentais semblable à cette dame d'argile sculptée qu'il frotte jusqu'à la rendre douce, plus douce que la peau d'un enfant, et qui se balance suspendue à sa ceinture, comme la mère de sa mère, entre le collier de dents d'un vieil ennemi et l'os troué d'où parfois il impose son souffle à l'air, le souffle du chant de ses doigts, quand il dit au revoir au jour, chaque soir, et bonne journée au matin. Il fait science de l'harmonie du vent.

Mais sur le col du monde, où se trouve la juste place de l'homme, personne ne tient en équilibre longtemps. Après plus de journées que j'en peux compter, les semblables et compagnons de Front Haut ont cessé les discussions entre eux, ils ont commencé à parlementer avec ceux aux yeux de qui ils sont aussi peu visibles que je le suis aux leurs, les êtres supérieurs. Puis ils ont dit aux dieux adieu. Les hommes ont choisi de choir de l'autre côté du monde, qui m'est inconnu, par une passe étroite entre les aiguilles de glace aiguës, et un long, très long chemin tourmenté qui sinue, semblable à un cheveu qui flotte sur l'eau,

qui tourne et retourne au fil des flots, mais au flanc des monts blancs et gris. Voilà le chemin étroit. À chacun de mes pas inscrits dans ceux de Front Haut, la chose en moi pèse un peu plus lourd, et il me semble que l'enfant s'est réveillé, qu'il a vécu, qu'il est devenu un homme dans mon ventre, un homme grand, noir et beau comme Front Haut, qui hoquette et qui remue aussi fort qu'une bête qui m'aurait déjà dévorée si je ne la portais pas à l'intérieur de mes chairs ; j'ai peur.

Après plusieurs nuits et après plusieurs pluies, les hommes qui descendaient alertes et inquiets dans la vallée ont perdu le chemin où marcher. Ceux qui allaient devant eux naguère, devant leurs mères et les mères de leurs mères, étaient morts de faim, de froid, de fatigue, à l'intérieur d'une caverne étroite incrustée de quartz qui luit dans le noir. La gorge de pierre des dieux les avait avalés, avant d'en recracher le crâne et les os sans la peau, ni l'âme ni l'esprit, que les hommes ici et aujourd'hui inspectaient avec le soin et le respect que les hommes doivent aux os des autres hommes. Aussi, ils étaient envahis par l'anxiété que ceux qui précèdent lisent dans les traces des ancêtres qu'ils suivent : vivants, dites-moi, est-ce que les morts allaient tels que vous, exactement tels que vous ? Si oui, ils sont morts ici et vous y mourrez aussi. Vous n'êtes pas meilleurs que les morts.

Front Haut cherche derrière ses yeux une image nouvelle que ceux qui marchent avant lui n'auraient pas vue ni sue, pour passer outre l'impasse de sa connaissance. Il ne dit mot, garde les yeux ouverts et ne voit rien dans la forme du tout, accroupi par la misère en compagnie de ses compagnons, sous l'auvent de la grotte, de stalagmites et de congères de glace, à trois pas de distance de moi, grosse de deux ventres pour une seule femme, que l'impuissance et la servilité ont allongée sur une peau de vieil ennemi, j'attends. Qu'est-ce que je peux ? Je suis de celles qu'on décide et qui ne décident pas, dans la compagnie de celles qui ne sont pas mes compagnes, les autres femmes emmitouflées et qui n'ont pas l'habitude ni la connaissance du froid, les veines du sang bleui sous leur peau sombre, imagée, empreinte de formes et de couleurs qui approchent la perfection qui n'existe que derrière la tête, tracée sous leurs yeux de biche, sur leurs joues multicolores d'oiseau, elles possèdent toutes la beauté qui ne m'appartient pas. Quelques-unes portent comme moi ceux qui marcheront après nous. Jeunes, nous sommes lourdes. Les vieilles femmes légères parlent avec les hommes, assis en cercle presque parfait, consultent les os des hommes

précédents, les os des animaux suivants, et tous chuchotent.

Ainsi sont les hommes, qui voudraient dire : nous mourrons un peu plus loin sur le chemin, et nos enfants encore après, et les enfants de nos enfants toujours plus bas dans la vallée. Mais j'observe avec circonspection les hommes tourner en rond et chercher le but, moi qui vais derrière eux et qui n'ai jamais eu derrière les yeux la forme finale du chemin.

Est-ce que l'homme commence où je finis ?

Après plusieurs nuits et plusieurs pluies, personne n'avait fait mieux que les ancêtres qu'ils suivaient et qui étaient morts. Parfois la falaise qui précède le vide, parfois le mur qui annonce l'immobile arrêtaient nos pas et la nourriture était devenue rare. Les hommes étaient de mauvaise humeur, ils ressemblaient aux nuages noirs avant l'orage. Aux yeux des hommes sombres, j'existais plus que l'animal mais moins qu'eux, et ils ont cessé de nourrir ma petite bouche, même si j'avais deux estomacs. Pourtant, Front Haut qui n'avait pas de femme où mettre son sexe, le seul qui était seul parmi les siens, il a fermé sa gueule à la part de viande séchée et salée qui lui revenait, de graines et de cosses aussi, et il me l'a donnée ; il devenait maigre et faible. Le pauvre attendait impuissant dans l'impasse sous le vent, la neige, la glace et la nuit, afin que moi je reste à la lisière de la vie. Pourtant j'étais inutile à l'homme, car je n'étais plus qu'un ventre derrière quoi je me cachais.

Au moment où Front Haut s'enfonçait dans la nuit qui vient après la vie, les hommes, ses compagnons et semblables qui avaient observé avec minutie les os des pères de leurs pères, y ont trouvé la forme d'une idée : ils ont brûlé les os, et grâce à la poudre calcinée ils ont fait apparaître, en soufflant et en suivant du bout des doigts les anfractuosités du rocher, un maître renne. Ils ont appelé le renne, ils l'ont suivi au fond de la grotte humide où nous étions condamnés, pour aller en procession derrière la bête invisible, les hommes à bout de forces ont fait basculer un, deux, trois rochers aussi lourds que mon ventre : une passe serrée comme le sexe de la femme est apparue. Dans le couloir étroit semblable à la glotte de l'ennemi vaincu jusqu'au trou de son cul quand le chasseur y enfonce le doigt avant de le retourner et de l'écorcher, dans l'obscurité nous sommes descendus, les femmes après les hommes, et moi après les femmes.

Nous avons marché dix pas, et la nuit devant nous est passée

derrière nous ; dix fois nous avons marché dix pas, jusqu'à ce que je ne sache plus compter, et plus de fois que je ne saurais compter, nous avons marché plus de fois que je ne sais compter, et toujours la nuit devant nous passait derrière nous, et jamais la lumière que nous avions abandonnée dans notre dos ne ressurgissait devant nos yeux. J'avais peur de la nuit qui suit le jour et que le jour ne suit pas, je tremblais et je me plaignais à la manière de l'animal qui s'humilie : Silence ! m'a frappée du poing un homme, et Front Haut affaibli a retenu sa main pour m'épargner, et Front Haut a craché et Front Haut, pendant que je pleurais, a fait naître le feu dans la nuit, c'était un petit feu, un feu qui ne dure que dix fois dix pas, mais à la lueur du feu Front Haut a souri, il m'a laissée passer devant lui, et la main rose, chaude, calme posée contre ma nuque, puis entre mes reins, il m'a aidée à marcher, en brandissant le flambeau par-dessus mon épaule, pour que je distingue la route de la lumière entre les ténèbres, il me semble alors que très fugitivement, bien que la torche n'éclaire qu'à trois pas tout autour de moi, j'ai découvert que toute l'obscurité du monde luisait, que le noir brillait aussi fort que l'astre maternel dans le ciel, et j'ai compris qu'il y aurait une fin au terme du chemin, la tête enivrée par la lumière, j'ai vu qu'une fois que tout serait fini, l'oubli se souviendrait, le vide serait plein, le noir clair comme une étoile, et la mort vivante.

Front Haut a dit une vérité parfaite que je n'ai pas su entendre, puis il a soufflé sur la lumière, tout s'est éteint, et j'ai continué d'aller, clopin-clopant, le ventre gonflé, l'enfant jouait dedans.

Il n'a pas plu, il n'a pas neigé, le jour a cessé de succéder à la nuit, l'ombre restait tapie dans l'ombre, et lorsque le début s'est trouvé plus loin du souvenir qu'il ne l'était de l'oubli, la fin promise par la vérité a surgi : parmi les hommes épuisés cliquetaient de joie, comme les oiseaux qui se frottent les plumes au matin, leurs os taillés et leurs anneaux gravés, les dents de l'ours gris et du chien noir, le bois des cerfs suspendu au poignet, au cou et à la ceinture, des hommes dont le cri est devenu deux, et les deux un seul long cri allègre, il est sorti des poumons de la gorge libérée une rivière de formes qui montait, descendait, qui allait et venait et qui chantait comme chante l'oiseau du matin heureux. Oh, j'aurais aimé harmoniser à la manière élégante et forte des hommes qui dominent, mais aussi bien demander aux cailloux de couler comme de l'eau, à quatre pattes d'en être deux, aux oiseaux aux ailes déployées de vivre sous les eaux, et à ceux qui nagent de voler :

le bruit de ma voix était à la leur ce que l'étranger est au semblable, et je me suis tue.

Depuis que les hommes et moi avons tourné le dos à nos yeux dirigés vers la montagne blanche, froide, souveraine des cieux, je ne trouve plus trace de l'image parfaite derrière ma tête des aïeux de mes aïeux. Je ne garde de ceux qui furent identiques à mon identité aucune autre empreinte que les deux fois trois sillons du silex tranchant inscrits sur mes pommettes, lorsque Front Haut les frôle sans caresse afin de me peindre la face avec le bleu d'une pierre d'azur. Pour me souvenir de mes semblables, qu'est-ce qui me reste ? Une trace d'absence qui me démange la tête, les deux phalanges en défaut au petit doigt, l'enfance dans le ventre et voilà tout. Ce que nous faisons, les miens et moi, ne me revient pas. Tout avait un sens, mais je l'ai perdu ; et ce qu'ils font eux, les hommes, possède un sens que je ne peux jamais attraper à pleine main, car je ne sais pas où leurs pas assurés les mènent, ce que le geste du dominant vise au-delà de sa domination, et où conduiront les paroles de ceux qui portent les dents d'ours à la ceinture et des femmes bleuies par le froid qui les suivent. Seulement lorsqu'il se dirige vers moi, je connais le but des mouvements de Front Haut : c'est moi et mon enfant gros comme tout ce qui vient.

À l'entrée de la vallée qui verdoie, qui jaunit aussi, Front Haut m'a sortie du sommeil. Ragaillard, il avait le torse large, les mains épaisses et fines à la fois, rouges de l'ocre pilé par les vieilles femmes qui maîtrisent les hommes qui maîtrisent les jeunes femmes. Ils partaient chasser le remerciement des dieux dont les hommes sont tous les animaux.

Au cœur de son poing, Front Haut portait un deuxième bras de bois.

La main taillée dans sa main de chair tenait la lance fine et forte de bois hivernal, dont la pointe de pierre affinée avait été chauffée par le feu. Quant à ses compagnons, ils brandissaient des épieux en bois solide de sapin, des pierres de frappe rondes comme une idée, suspendues à quelques cordelettes tressées et de longs couteaux qui franchissent la peau. En silence en suivant le soleil rose des heures les plus fraîches du jour, hommes et femmes ont traversé la plaine dont le vêtement de neige a été troué çà et là de taillis nombreux, de buissons épineux, jusqu'au pied de la forêt où les proies vivent. Dans la clairière, Front Haut a offert son genou au sol humide et désigné le dessin d'un

cerf dans les hautes herbes cuites par le froid : un mâle dont un autre chasseur maquillé d'ocre se souvient, respire, goûte et reconnaît les urines âcres, le long des racines squelettiques de l'arbre cendré, avant de casser les branchages et les piquants du bois qui porte des chardons, à hauteur d'un grand homme assis sur les épaules d'un grand homme. Enfin les fougères couchées ont indiqué à Front Haut que le cerf s'était allongé, et qu'il dormait souvent ici ; il restait à l'attendre sans être trahi par le vent, en réclamant la discrétion des dieux.

Je ne connais pas leurs dieux, je ne les vois pas.

Il existe un cercle qui n'est visible qu'à ceux qui se tiennent au dedans et dans lequel je ne suis pas invitée, car je ne pouvais pas regarder ni toucher le cercle tant que je ne l'avais pas pénétré. C'était le cercle de leurs dieux. Du début à la fin de la journée de la chasse que j'endure assise sur un rocher moussu à moitié enterré dans la terre molle, mal assortie à la harde des hommes, je sens le flux et le reflux de la nausée de ma progéniture, la main aux phalanges qui manquent reste posée sur le ventre qui craque comme l'outre trop pleine, et que le froid fait éclater veine après veine, envieuse de la nourriture et pourtant dégoûtée, je regardais incapable les hommes qui ont la capacité allongés, assis et debout de s'entretenir en prière avec leurs dieux. Enfin, un compagnon de Front Haut, orné de la riche parure d'un oiseau, se couche ainsi qu'un homme mort, les jambes repliées sous les cuisses, le premier bras étendu le long de son flanc, l'autre main posée contre l'épaule opposée, bouche ouverte. Il appelle le cerf. Et le grand cerf apparaît en compagnie de sa méfiance. Haut comme plus d'hommes que je ne peux compter, et éclairé par le soleil qui hurle qu'il est brillant, entré dans le cercle de la clairière, il brame la mort.

Quel cerf monstrueux est-ce donc là ? ai-je tremblé.

Mais le bras du bras de Front Haut surgit, et du bras de chair sort le bras de bois. L'homme projette son arme d'os, de bois et de pierre taillée, il la lance aussi loin que le regard, comme si en jetant un œil au dieu, il pouvait l'atteindre et le transpercer, d'abord aux côtes, puis au cou et enfin à la tête. Le dieu animal s'effondre, ses quatre pattes tremblent, faillissent, le voilà à genoux, il brame, il est à terre, il gît, il vit encore. Même ma peur a été achevée, vaincue. Écartant les doigts à demi coupés dont j'avais recouvert mes yeux béats, j'entends les hommes faire usage du cri et de la parole, en cercle autour de la bête du dieu à l'agonie, que les hommes lui consacrent leurs mots pour dire

merci à la vallée d'avoir mis un terme à la montagne. Ils aiguisent la lame des longs couteaux, ils parlent soulagés, excités du silence de la journée, ils rient, ils posent les mains sur l'animal du dieu, ils lui prodiguent la bonne parole, ils finissent sa vie, ouvrent son ventre. En plaisantant, Front Haut plonge son épaule dans l'épaule du cerf, cherche le muscle et les os, en passant par l'abdomen, le chemin des tripes, puis remonte son poing sous le ventre qui palpite, et tranche net le foie sanguinolent. Il arrache le cœur, qu'il donne en offrande au plus vieux des hommes, qui n'aime pas me regarder, père des pères. Bientôt les femmes autorisées qui m'ignorent rient les mains rouges, roulent la peau en chantant dont le sang coule jusqu'à une panse écartée puis scellée. Et Front Haut dont la bouche scintille de pourpre est heureux. Comme si je n'existais pas, il s'assoit dans l'herbe parmi la boue, face à mon ventre, il parle à l'enfant qui remue en moi, il agite devant lui de la viande, et je sens la progéniture qui bouge comme le cœur du dieu cerf palpitant : bientôt tout ce qui est prisonnier à l'intérieur surgira au grand jour. Je contemple la peau du cerf grand et fier que l'homme domine, la face contre terre : qu'est-ce que je deviendrai, dis-moi, toi le cerf qui savait ? Puis l'enfant réclame de manger et comme s'il agrippait mes poumons des deux mains, il bloque ma respiration, le ventre coupé, je me tiens ainsi qu'une femme qui fait la femme tête baissée. L'homme ! L'homme ! je dis dans la langue de ma bouche, prisonnière de mon prisonnier : l'homme ! Aide-moi ! Je sens que l'âme lui vient et que la vie sort de moi.

Ensuite le ventre se calme avant la tempête. Il n'est pas encore temps.

Plus les hommes ont avancé dans la vallée du printemps, moins la femme, cette vilaine petite silhouette différente de leur grâce, est parvenue à marcher après eux. Front Haut, qui connaît la bonté, a cassé quelques longues branches vertes mais droites des arbres à fleurs qui offrent un fruit, il leur a donné la douceur d'une peau aussi tendre que la jeunesse à l'aide de sa lame aiguisée. Sans me rendre le regard que je lui proposais pour lui présenter mes excuses d'être deux fois le poids de moi-même, il a noué les cordages en tendons de cerf et la peau de deux lièvres, solide et souple, afin de construire à la femme un second squelette de bois, sur lequel je pouvais m'allonger quand il me traînait derrière lui. Tâchant désespérément de ne pas gémir, de ne pas vomir et de ne pas chier mon intériorité, car la chiure me sortait du cul

comme l'eau sort du torrent, je sentais la merde de ceux qui ont mangé de la mort. Mais Front Haut m'a tirée derrière son dos, fort comme il était, à travers la forêt, à travers la clairière, à travers la plaine inconnue qui ne connaît pas de fin. Quand le filet de merde et de sang que j'abandonnais avec ma honte sous mes fesses s'est épaissi. Pour ne pas crier je mangeais ma main, mais ça a senti si fort que les hommes et les femmes ont reniflé ma production et se sont approchés de la chose. Front Haut a parlé. Après quoi une vieille mère grise a répondu, elle qui possédait la puissance de ne plus avoir d'enfant. La vieille lui a donné de la main à la main, en dressant un, deux, trois doigts, quelques feuilles séchées, un tronçon de racine terreuse, du sang de cerf dans l'outre scellée et un sirop d'eau bouillie au fond d'une jarre de terre cuite. À l'écart des autres, l'homme a préparé une pâte que du bout du premier doigt, après m'avoir ouvert la bouche et relevé les trois dents qu'il me restait, il a introduite sous ma langue, et puis avec la force mais aussi la douceur qu'il m'imposait, il a refermé les vilaines lèvres scarifiées de la femme qui n'est pas tout à fait une femme. Hélas, je n'ai pas osé demander à ses bras de me prendre pour qu'ils me rassurent. Ridiculement assise j'ai attendu qu'il attende, à quelques pas du feu chantant le retour du printemps, il a protégé mes mains amputées entre ses mains puissantes, et puis le goût du sang, de la chose bouillie, et l'amertume ont soulevé le cœur de ma poitrine, qui me rappelait l'organe palpitant du cerf, et j'ai vomi mon cœur, ensuite j'ai regardé l'organe avec intérêt : il était bleu, il battait et en relevant les yeux j'ai aperçu la douleur qui avait disparu du monde.

Enfin j'ai vu les dieux dans la fièvre.

Je n'ai pas été soulagée. Tout d'abord, la souffrance encore logée en moi a gagné en force. Mais après un moment j'ai cessé de voir ce qui est visible. Masquée derrière le voile de mes yeux, semblable à la merde par le cul je me suis extirpée sale et tremblotante de moi-même, écartant le trou de mon cul comme quand on ouvre la bouche pour que résonne la parole, je puais l'odeur des tripes, couverte par ma propre chiure, j'ai passé par l'embrasure de mon cul ma grosse tête et mes épaules étroites, puis l'énorme ventre et les cuisses maigrelettes. Je me suis redressée près du feu, je possédais tous les doigts à la main droite, l'intégralité de mes dents dans la bouche, et je parlais la langue des hommes : Dis-moi, Front Haut, est-ce que tu seras le père de mon enfant ? Et j'ai compris le mot de sa réponse : il a dit oui. Est-ce que tu

protégeras ce qui sort de ma chair comme si ça sortait de la tienne, et le fruit de mon espèce comme le fruit de ce à quoi tu appartiens ? Il a dit oui. Oh que j'étais soulagée, la peur m'avait quittée, je vivais dans le cercle visible seulement du dedans où les dieux des hommes apparaissent : ils sont grands, fins, couverts d'une seconde peau qui n'est pas celle de l'animal, car ils ne tuent personne. Ils ne connaissent ni le mal ni la peine, dans leur ventre et dans leur bouche, derrière leurs yeux et au plus profond de leur tête, ils n'ont pas de mot pour la souffrance. Moi-même je sens que j'oublie ce que c'est, alors je les remercie et je rentre chez moi en passant par la porte de mon sexe, j'ouvre mes grandes lèvres pendantes, j'écarte la voie qui mène à mon ventre chaud et la tête la première je rends visite à mon enfant. Peu à peu, il fait plus froid, il fait noir, et le ventre est vide. Mon petit, me suis-je enquis, où es-tu ? Viens me voir. Mais je ne comprends plus tout à fait les mots qui sortent de ma bouche, et la peur revient lentement, la confusion aussi, les figures et les signes qui entrecoupent ce que je vois, ce que j'entends, ce que je sens, devant et derrière mes orbites. Il me vient une envie de rendre, et un filet vert puis jaune s'écoule de mes lèvres épaisses, qui ne sont pas piquetées d'os minuscules comme le sont celles des plus belles femmes, mais scarifiées. Et je porte à la bouche ma main droite, à laquelle manquent des phalanges, je tousse, je m'étouffe, mes yeux identiques au reflet de l'eau immobile me renvoient subitement l'image inversée de mon visage : maigre mais large, ma gueule d'animal prend la forme d'une pointe de flèche, je ne ressemble pas aux hommes, mon front est bas, il pèse contre mes yeux, c'est un surplomb rocheux sur le vide, une barre de peau claire mais velue, disgracieuse. Moi qui suis habituée à voir les hommes, je me découvre telle qu'ils me voient : un monstre, semblable à la hyène tachetée.

La fièvre est terminée et Front Haut me relève, recroquevillée pardessus mon ventre, hagarde, je me suis endormie sans sommeil, le feu s'est consumé, les hommes veillent, mâchent, me surveillent. Il me semble qu'il ne me reste guère qu'un trou à la place de la face, mais je suis bien celle qui est moi, et quand je murmure : L'homme ! L'homme ! Aide-moi..., ce ne sont pas leurs mots. Rien ni personne ne me regarde, l'homme non plus que les yeux brillants du ciel : il n'y a pas de dieux pour moi. Dans l'obscurité celui qui gardait les cendres et les braises a bâillé, Front Haut respirait lourdement, à côté de moi, j'ai

tendu la main pour chercher la sienne, mais il a grommelé. Je ne sentais plus la sale merde, et un peu de la souffrance avait fui loin de moi avec les heures passées.

Les yeux enfin m'ont refermée, et puis la vieille mère grise s'est approchée et elle a reniflé ma pisse : de l'eau coulait de moi, il pleuvait entre mes cuisses, le ventre a fait gronder l'orage, et à ma grande surprise je me suis tordue de douleur, j'ai hurlé après l'homme, j'ai réveillé Front Haut, je lui ai griffé la peau, je l'ai insulté : c'était l'aurore.

À mesure que le soleil montait, l'enfant descendait.

Front Haut m'avait attachée à la terre et entourée de cailloux blancs. J'étais isolée. Spectateurs tout autour de moi, les hommes assistaient, restaient silencieux quand ils m'observaient, échangeant parfois de voisin à voisin lorsqu'ils se détournaient de moi, assis en demi-lune ouverte devant mes jambes écartées maintenues droites, encordées par des nœuds en tendons de cerf. L'homme s'épongeait le visage inondé de sueur et laissait la vieille mère grise se pencher au-dessus de mon sexe pour tirer la chair nouvelle de ma chair ancienne. Moi, je leur attribuais le nom de la fiente des hyènes, je leur découpais le scrotum par la parole et je menaçais d'enfoncer un bâton épineux dans le cul de leurs femmes et le trou de la bite de leurs fils, en parlant la langue des mères de mes mères. J'ai ordonné à Front Haut qui regardait mon sexe mais pas moi de soulager la femme qui était à la peine, et qu'on ouvrait en deux. Mais s'il osait tendre la main vers ma gueule, je lui en arrachais la peau avec les dents. Le malheureux ne disait pas une seule parole, il épongeait le sang et s'accroupissait, supportant le flot nauséabond de chiasserie dans lequel baignaient mes cuisses étiques, entre lesquelles la vieille tâchait à grand-peine de séparer l'enfant de la merde en sifflant, en ruminant et en récitant toujours les mêmes formules. Tais-toi la vieille ! Ferme ton cul qui me fait la conversation ! Mes larmes qui sont devenues rouges ont interdit à mes yeux de voir, après quoi mes oreilles se sont bouchées comme si je chutais au fin fond de l'eau noire, j'aurais souhaité devenir deux pour me tenir moi-même dans les bras de la consolation — à cet instant je ne désire plus la joie, seulement le terme de la douleur. Mais je n'étais encore qu'une seule femme, jusqu'à ce que Front Haut rugisse victorieux, après avoir appuyé son genou devant le trou écarté, entre mes jambes nouées aux deux bâtons enfoncés dans le sol couvert

d'excréments. Il a arraché à mon cri une chose luisante, éclairée par le soleil du matin, qui a crié et qui m'a laissée muette. Puis il a levé au-dessus de sa tête l'enfant encore lié à moi par le cordon. À la lumière de l'aube, j'ai deviné la forme du fils de la femme. Sèche mes larmes ! ai-je glapi dans ma propre langue, car mes poignets étaient encore maintenus au sol, serrés fort par la corde âpre qui m'entaillait la peau. Montre-moi le fils de la femme ! Et j'ai respiré en contemplant mon œuvre tenue à bout de bras sur le fond du ciel bleu comme une idée, après que Front Haut a tranché le cordon d'un coup de lame chauffée dans le feu. À tous les hommes de l'autre côté des cailloux blancs qui m'encerclaient, il a présenté mon enfant, le fils de moi. Mais je ne voyais pas son visage, il me tournait le dos : montre-le-moi maintenant ! J'ai espéré pleurer de joie, j'ai tant voulu être soulagée que j'ai presque cru que la douleur était parvenue à la fin ; peu à peu j'ai compris qu'elle était infinie, parce qu'elle continuait de me déchirer le ventre et le sexe comme auparavant, j'ai rugi et Front Haut s'est retourné, dos au soleil. Je ne distinguais plus que son ombre, et la forme lointaine de mon fils. L'homme s'est penché par-dessus l'épaule de la vieille femme grise qui marmonnait devant mon trou béant, dont elle écartait les peaux comme les pétales de la fleur fanée, les lèvres pendantes du sexe fatigué, mon sale cuir tanné en plein soleil : après l'enfant, il y avait encore un enfant.

Ce que j'ai gueulé hors de ma gueule n'avait aucun sens, mais tous les hommes accroupis en demi-lune devant moi, à l'écart des petits tas de cailloux de ma prison, l'ont compris et ils s'en souviendront. Ils se sont tus.

Le ciel, la plaine, le monde n'a plus entendu que moi.

Écoutez !

De rage, plus de fois que je ne saurais compter j'ai voulu arracher mes liens, le cuir, les tendons, les cordes qui me retenaient moitié nue, allongée contre le sol rocailleux et poussiéreux, sous un arbre cendré, j'ai montré les dents, j'ai aboyé et je haletais en redressant la gueule afin d'en exposer les trois dents qui me restaient aux hommes silencieux : Front Haut, où es-tu ? Saloperie ! Chiasserie ! Lorsque le second fils a fait son apparition au-dessus de mon cul, j'étais sèche, vide, je n'avais plus rien à donner à personne. Même le souffle m'avait abandonnée, je n'étais qu'une peau retournée. Hirsute, blanche comme l'os, recouverte par la poussière du sol que mes gesticulations et ma furie avaient

soulevée, le cul irrité, fiévreux de la merde dans laquelle il avait baigné, j'ai suivi Front Haut des yeux : il lavait les deux fils de l'homme avec le soin méticuleux d'une rivière. Présente à la femme les fruits de son sexe : donne, donne-les-moi ! L'homme..., ai-je murmuré. Attribue-moi l'œuvre de mon labeur.

Le soleil, calme et blanc, montait à la tête du ciel, et le soleil a été spectateur au milieu de la plaine, sous l'arbre cendré, de ce qui s'est passé quand la femme a réclamé le dû de son don, et le produit de sa douleur. S'il parlait, le soleil dirait : Jamais aucun homme n'a répondu à la femme.

Sans se presser, Front Haut a franchi la ligne de cailloux de la couleur du lait et porté les jumeaux qui hurlaient après l'air, qui pleuraient après leur mère sur le traîneau de cordage et de bois grâce auquel il m'avait traînée de la montagne jusqu'à la vallée qui sent l'herbe fraîche, la terre grasse, la poussière et la cendre. Une fois brisé le cercle des pierres et des hommes silencieux, chacun a empoigné son arme, la hampe, la lance, l'épieu, la peau roulée, chacun a tiré derrière lui, chacun a poussé devant lui, les hommes et les femmes ont repris leur longue marche à travers la plaine.

L'homme !

Le dernier, Front Haut a tourné son dos à mes yeux harassés et je l'ai appelé, d'abord durement puis avec douceur. Toi qui as le front haut, toi qui connais la femme et la mère de tes fils, regarde-moi ! L'homme ! Je ne pouvais plus me mouvoir. Il a commencé à aller, quittant l'ombre de l'arbre cendré pour entrer dans la lumière des herbes jaunes et vertes, emportant les deux petits, l'intérieur de mon âme et l'intérieur de mon esprit. Parce que le cuir, le tendon, la corde enraccinaient dans la terre et la merde sèche mes poignets, mes chevilles, mon corps de travers, épuisée j'ai supplié : Reviens, l'homme ! Je ne savais pas assez de ses mots, juste assez des miens et, clouée à la terre, vidée, encore dégoulinante et dégueulasse, ouverte en deux, j'ai compris qu'il avait oublié de me libérer. Aussi j'ai cessé de briser ma voix contre l'air dur comme de la pierre, essoufflée j'ai souri et j'ai attendu qu'il se tourne : l'homme reviendrait trancher le lien mauvais, soutenir la mère et se lier à la femme qu'il aime.

S'il te plaît !

À dix fois dix pas de moi, j'entendais pleurer mes deux petites choses. Inquiet, Front Haut a tiré de sa ceinture une outre scellée en

foie de cerf, il a versé de l'eau claire au creux de sa main puis rafraîchi le visage de mes deux fils, avant de siffler une belle femme à la peau sombre qui marchait parmi les derniers de la harde : elle s'est approchée, elle portait déjà un petit d'homme dans le dos et elle a posé mon premier enfant contre son sein gauche, mon autre enfant contre le sein droit ; non sans peine, Front Haut l'a assise à ma place sur le traîneau qui traverse les monts et les plaines, il a chargé le poids des cordes noueuses et effilochées sur ses épaules dures au mal. Et l'homme a avancé.

Lorsqu'ils sont devenus plus petits que le dernier arbre du pays, à plus de pas que je ne saurais compter, j'ai compris que je ne reverrais ni Front Haut, ni le premier, ni le second de mes deux enfants. Alors j'ai crié assez fort pour que le cri transperce la plaine, plus loin que les rangées d'arbres en fleur, au-delà de la limite marquée par les empilements de cailloux, par-dessus les montagnes et dans la vallée qui suivra, jusqu'à ce qu'ils ne marchent plus que dans mon cri, ils ne pouvaient pas l'ignorer et, dans quelle langue je ne sais pas, j'ai lancé contre lui pire que le meurtre, le mot qui grandit à mesure que je regarde la silhouette ignoble de l'homme qui diminue sous le soleil de midi :

« Maudit ! »

Le ciel est témoin que j'ai hurlé sans museler ma gueule, que j'ai mordu ma langue et que j'ai craché la dernière de mes dents pourries, pour que ma parole le poursuive à ma place :

« L'homme, maudit ! Maudit jusqu'à la fin, et encore maudit après ! Meurs, reviens, souffre et meurs encore. »

Par la colère j'ai déchiré le ciel de ce qui me restait de souffle :

« Souffre ! Souffre ! »

La première, c'est la voix qui m'a abandonnée. Puis l'air s'est fait rare, les poumons faibles, les pleurs secs et les mouvements saccadés, les tremblements immobiles, parce que je demeurais seule et dernière de mon espèce, loin à la traîne de l'homme, inutile et moins que morte, attachée sous le grand arbre cendré. Enfin derrière ma tête, à l'ombre des rochers et de la bruyère, j'ai entendu crisser les cailloux et rouler les lapilli. J'ai écouté le silence crier. Alors le bruit de la respiration qui siffle, qui feule, qui frémit, qui fait le faux frère et que j'avais oubliée après quelques journées en compagnie des hommes, a fait taire le silence à son tour : la bête était là après moi.

Le vieil ennemi revient toujours.

*Le père devient roi,
il est rouge*

*La mère devient prêtresse,
elle est bleue*

Deux fils deviennent deux hommes

Chapitre 5

UR

Mésopotamie, – 2950

Arrivés dans la première ville, les jumeaux se font passer pour un seul homme, mais l'un sert le père, le roi et le Soleil, l'autre la mère, la prêtresse et la Lune.

Ceux qui dupent seront dupés.

C'est le temps des héros.

Les deux frères marchent dans le désert.

Ensemble ils sont nés, ils ont grandi, ensemble ils ont marché. Jumeaux, ils vont côte à côte, ils ne craignent pas le soleil, le froid de la nuit, la morsure des bêtes sauvages — et les charognards, ils les mangent.

Il est impossible de les distinguer. Lequel est le reflet de l'autre ? Leurs cheveux noirs longs comme ceux d'une femme, mais gras comme ceux d'un homme, leurs longs cheveux noirs épais retombent sur leurs épaules, et rien de plus ne pèse contre leur dos, car ils sont libres, ils sont heureux, l'air au-dessus d'eux siffle léger. Ils ont traversé les vallées, ils sont allés par les forêts de cèdres éclairées. À l'ombre des abiétinées résineuses, des genévriers dont l'huile lave les morts, ils ont marché les pieds nus, ils ont dormi à même le sol moussu d'argile et d'humus et ils ont appris à vaincre les bêtes sauvages à la façon des bêtes et des sauvages. Un jour, au sortir des bois feuillus, ils ont vu le monde et le monde leur est apparu sur une plaine infinie de lumière et de nuit. Ils ne se posent pas la question de la fin ni celle du début. Ils vivent par le milieu, là où ils sont réside le centre de tout. Lorsqu'ils mangent, ils sont joyeux, lorsqu'ils jeûnent les voilà légers. Et quand ils s'endorment, ils aiment contempler la partie intérieure de leurs paupières, quand ils se réveillent ils apprécient que les paupières se relèvent : dès qu'ils regardent ils touchent de loin ce qu'ils voient et déjà ils tendent les mains pour attraper ce qui naît à l'horizon. Rien ne leur résiste très longtemps. Bien sûr, ils savent qu'ils vont mourir, mais ils attendent que leur mort se montre pour l'affronter. Pour l'heure, elle les fuit car elle les craint.

Nous ne connaissons pas la peur, disent-ils lorsqu'ils parlent. Ils

parlent peu.

Un jour, les fils de leur mère rencontrent au bas des montagnes aux cheveux de pin hérissés, descendant de la nuque où pousse le duvet des steppes, un premier pâtre maigre et pâle qu'ils font fuir, car d'apparence ils sont forts, rudes et taillés tels des géants dans la pierre.

Ceux qui demeurent en bas connaissent la peur, disent-ils. Et ils rient des pâtres poltrons. Ils mangent les génisses saignantes du pasteur sans les cuire, ils digèrent la viande crue allongés dans les pâtures d'astragales et d'astéracées et se demandent où sont parties les étoiles brillantes durant la journée, puis ils n'y pensent plus.

Les jumeaux qui n'ont pas connu le ventre où ils ont été conçus croient qu'ils n'ont pas de mère, et comme ils ont grandi dans les pays sauvages à l'écart de toutes les tribus, ils ont fini par croire qu'ils n'ont pas de père non plus. Pour dire je ils disent nous ; aux yeux des autres ils sont deux, pourtant en eux il n'y a qu'un seul homme, et c'est toute l'humanité.

Ils se suffisent mais le monde abonde. Quand les hommes avancent, le paysage change. La nature cultivée prend des formes droites et des couleurs distinctes les unes des autres, et plus ils pénètrent à l'intérieur des cultures, plus le sol leur paraît découpé selon une étrange régularité qui n'est pas celle de la nature des choses. Ils découvrent pour la première fois un campement, signalé au loin par la fumée filiforme qui s'échappe des toits de chaux et dessine dans le ciel la trace grise de la main industrielle de l'homme.

Quelqu'un a dessiné le paysage. Qui ? Des générations d'hommes installés. Ils ont versé les semailles, ils ont dressé l'animal. Les deux frères ne laissent derrière eux ni pâture, dévastée, ni moutons, dévorés, ni pâtres, assassinés. D'épées, de haches, de cognées et de boudriers, ils n'ont pas besoin pour frapper du poing, du gourdin en bois de chêne ou avec la pierre lourde de la montagne ; dans la campagne, ils sèment la crainte, ils récoltent la peur. Mais qui peut dire cruel celui qui inspire aux autres ce dont il n'a pas lui-même idée ? Ils ne font qu'étendre leur être là où les autres hommes se croient enracinés.

Au sentiment de la maison ils disent non. L'un et l'autre marchent le sexe apparent ; indifféremment ils baisent femmes de l'homme et femmes du bouc, car ils n'ont pas le désir du semblable, mais l'envie de tout ce qui vit. Ils restent dans l'ignorance de leur propre visage, de la figure de leur corps et de la couleur de leurs yeux : chacun reconnaît

l'apparence de son frère, mais ignore que c'est aussi la sienne. Ils ne se savent pas. Nul soupçon d'avoir été mis au monde ne tracasse leur esprit, ils n'ont pas de plan général, et ils fendent le monde du chemin présent pour consommer et pour détruire. Gaillardement ils taillent en pièces le lion et le mouflon, l'ours brun et l'homme blanc. La cruauté de leurs gestes n'apparaît que dans les yeux de ceux qui les voient faire, et qu'ils font taire.

Ils les tuent.

Quand ils avalent pour la première fois du pain cuit et de la bière volée aux villageois égorgés, ils ne font pas de différence avec le blé, l'orge et le lait : la culture des hommes est pour eux un empire de la nature semblable aux autres ; sans distinguer les arbres et les baraques, le poil puant des fouines et le voile parfumé des filles, ils progressent des steppes rares vers les plaines habitées, qui boivent les fleuves, où des semblables venus des quatre vents ont retourné le sol nourri, mis le harnais aux animaux, ourdi des parcelles et tramé des enclos.

Là, année après année, la terre accumulée, la boue et les branches rompues ont permis aux hommes de monter fascines, talus et barrages afin de détourner le cours des eaux ; çà et là, les ardoises, les galets entassés ou imbriqués ont servi de clôture aux animaux fuyants et nombreux. Or tout muret sépare dedans et dehors, ici et là-bas, nous et eux. La chose finit cimentée par le sable, le gravier recuit ; bientôt les palissades de bois maintenues par les tendons tressés du gibier paraissent encordées, clouées et orthogonales. À mesure que s'étalent les villages, les anciennes maisons rondes prennent la forme du carré : l'arrondi brisé par un angle droit permet de distinguer le mur qui porte et le toit qui recouvre. L'homme ajoute une pièce rectangulaire à une autre dès qu'il naît un enfant, et ça fait famille. La famille fait une alliance, et l'alliance un pays. La nécessité et l'ingéniosité permettent d'aménager les courettes en dur où l'on vit bien : les jardins florissants, les arrière-cours ombragées, les riches vergers protégés d'une intrusion étrangère.

Ainsi des territoires sont nés des murs. Et devant la culture des murs, les deux frères tapent du pied pour faire choir le barrage, lorsque l'enclos leur interdit le passage, et si la chose leur résiste encore, ils l'escaladent.

Puis ils approchent de clôtures si solides qu'ils ne sauraient les abattre et si hautes qu'ils ne pourraient y grimper : pour passer, il

faudra aller par la porte.



C'est un berger albinos qui leur parle le premier de ces murs si hauts et si puissants, qu'il appelle les murs d'Ur. Aux deux héros, il apprend plusieurs mots. Le malheureux garde les chèvres qui aiment brouter en harde l'herbe même la plus sèche, et l'homme trop pâle les supplie de ne pas équarrir pour leur bon plaisir les bêtes qui sont ses seuls biens. Pour les supplier, il leur enseigne à ouvrir la bouche et à parler la langue d'Akkad. « Gal », répète-t-il en tremblant quand à genoux devant eux, à l'entrée de sa tente tendue en peau de mouton retournée, il désigne leur grandeur.

Ils ouvrent la bouche tour à tour, et ils disent « Gal », tant bien que mal.

Puis l'albinos indique la grandeur de l'un ajoutée à la grandeur de l'autre, et il fait signe vers ce qui excède encore une telle grandeur :

« Lugal », dit-il.

Et les frères répètent :

« Lugal. »

Enfin il referme le pouce et l'index en cercle, imite la muraille de la ville et leur apprend le mot « Ur ».

Au matin qui suit, il les conduit à Ur. Sur le chemin qui a pris la dureté granitique de la route pavée, des marchands, des hommes en armes, des porteurs d'étendard agitent le bleu lapis-lazuli, bleu comme le cœur de l'air et de l'eau, et les deux frères s'arrêtent, fascinés par l'apparition sur la ligne de l'horizon aussi gonflé que le ventre de la chèvre par la chaleur et par l'humidité, qui gondole et qui ondule, des murs de briques crues disposées en boutisse, bien encastrées mais qui saillent comme si la force du soleil était passée par magie dans la carapace de terre durcie et parée de picots. Pour la terre cuite le berger remercie Enlil, qui règne sur l'atmosphère. Là, à quelques kilomètres encore de la cité, quelques chalands invoquent aussi Ea dans la chaleur. Tenant à la main une poignée de serpents qui frétille dans l'air caniculaire, ils ont brûlé la terre jusqu'à la cendre, et les deux frères regardent sans comprendre les hommes agités qui enterrent vivantes les vipères, tout en prononçant parole sur parole, les doigts écartés, les mains jointes et la tête qui dodeline.

Des enfants, dix pas plus loin, jouent aux osselets.

Leur guide, le pauvre berger, ramasse une pyramide de corne et d'ivoire, qui tient au creux de la main, et sur les quatre faces de laquelle se trouvent gravées des encoches : il leur présente l'objet et leur affirme que c'est le sort.

Ils étaient curieux des murs, ils sont curieux des mots, les voilà devenus curieux du sort.



Le destin voudrait qu'ils attendent, mais les frères sont impatients. Ils n'ont pas assez la notion du temps, ou peut-être qu'ils l'ont trop : ils ne cherchent pas à le retenir.

Derrière les hauts murs, à la lueur du jour carmin finissant, les voyageurs contemplent le spectaculaire chantier de la tour chargée d'étages irréguliers qui monte rampe après rampe jusqu'au séant du ciel. À la tour du géant d'En-men-lu-ana travaillent, explique le berger blanc de peau, les mécréants de Sumer, ceux qui viennent du sud et qui vénèrent An dont le siège se trouve à Uruk, la cité qui a élu Inanna pour hétaïre. Or les gens d'Akkad qui dominent la terre n'aiment pas les hommes de Sumer dont les dieux sont différents, non plus que les nomades d'Amurru qui se multiplient par l'occident.

Alors ils les comptent, ils les parquent à la façon des moutons, ils s'en méfient, les surveillent et les retiennent sur le seuil de la ville enclose.

Défiant la région méridionale, une immense porte en bois demeure fermée la nuit et dans la journée des soldats en uniforme qui portent une masse d'armes au poing l'ouvrent et vérifient marchandises et marchands. Sous la tente mal couturée du berger, l'un dit à l'autre, qui contemple la porte énorme :

« Mon frère ! Comme c'est étrange. Les arbres, les grands résineux gris de la forêt, ils sont devenus une montagne ! »

Et c'est vrai : la porte haute comme la colline a été taillée dans le bois du cèdre.

« Mais la pierre, mon frère, a volé la forme de l'arbre. »

C'est vrai aussi : les colonnes qui soutiennent le poste de la garde ressemblent à des sapins de roc.

Le bois devient de la pierre, la pierre devient du bois. La nature est

inversée par la ville.

Bientôt, leurs têtes désorientées leur causent de la difficulté, ils souffrent de l'esprit, car ils comprennent de moins en moins cette civilisation dont ils se sentent exclus. Plus que tout les deux désirent entrer pour comprendre, et pour être compris. Enivrés soir et matin par les signes sonores que les hommes prononcent tout autour d'eux, les frères jumeaux espèrent s'aventurer à l'intérieur de la civilisation inconnue comme d'un cercle magique qui n'apparaît que lorsqu'on le franchit : de l'extérieur, on leur en parle, pourtant ils ne parviennent pas encore à l'entendre.

« Apprends-nous, berger ! » supplient les deux frères.

Parce qu'il a encore peur d'eux, l'albinos leur enseigne sa langue.

Tels des enfants, les deux frères dorment sous la tente du berger à la peau blanche et aux yeux gris, parmi les ouvriers du chantier qui chôment, en attendant d'être employés par la ville d'Enlil. Puisque les soldats du Lugal prélèvent chaque soir une dîme aux vagabonds, le berger albinos ne déclare qu'une tête pour deux hommes, et demande à l'un de rester à l'ombre de la tente quand l'autre en sort, et inversement. Ni l'un ni l'autre n'ont la notion de l'argent, mais ils se sentent commandés par les mots qu'ils désirent apprendre de l'albinos, et dans cet environnement dont ils dépendent, ils obéissent. Ils se font donc passer pour un seul homme.

Le berger leur donne un nom : l'Un et l'Autre.

Le jour l'Un sort ; la nuit c'est l'Autre.

Chacun à leur tour, ils font connaissance de leurs semblables sumériens. L'Un de jour puis l'Autre de nuit apprennent le jeu de dé. Ils n'ont pas de chance au jeu, mais à la lutte à mains nues ils sont si forts que les hommes parient sur eux. L'Un combat un champion de Sumer et le bat ; l'Autre affronte un champion d'Amurru et le terrasse aussi. Tous les deux, on les confond, on les craint et grâce à la bourse des voyageurs ils gagnent leur droit d'entrée dans la ville.

L'Un pénètre le premier.

Une heure après, l'Autre se présente à la porte en cèdre. Il est si semblable à son semblable, il est si peu différent que l'officier de garde dit :

« Toi ! Tu es entré déjà une fois, et je ne t'ai pas vu sortir. Comment as-tu fait ? »

Il ne répond pas.

Et les militaires se regardent interloqués, peut-être en présence d'un être surnaturel, auquel ils laissent franchir le seuil de la cité.



À présent, ils vont sans le berger blanc de peau comme les farines du blé : celui qui les a introduits a disparu. Derrière les hauts murs, les deux frères égarés décident de se séparer et chacun suit son chemin, l'Un à sa gauche, l'Autre à sa droite.

Le premier parvient au grand marché de la cité où, depuis le bord de la plaine, drainés par les canaux, affluent les produits de la terre cultivée. Jusqu'au canal-frontière du dieu des récoltes, la ville et son roi sont souverains. Contre la protection du roi, le pays lui doit du bois de construction, des céréales riches et de la viande fraîche. Attelés par le collier passé au cou et dirigés grâce aux rênes qui sont nouées à l'anneau à travers leurs narines, les animaux font procession sur la place du marché, et l'Un croit avoir le vertige devant l'abondance de biens et le grouillement des hommes dont il sait si peu, et parmi lesquels sa force se trouve submergée par le nombre.

Tandis que l'Un erre à travers la place des échanges, l'Autre parvient à l'esplanade du temple d'Eanna. Voici un temple de brique et de mosaïque que des cônes d'argile recouvrent comme la cuirasse sur le dos du lépidoptère. Ne connaissant pas l'usage, l'Autre, pris d'une envie pressante de soulager sa vessie, pisse dans la cendre, au bord de la rue dont le caniveau charrie l'eau de la lessive, l'eau du bain, l'eau des ablutions jusqu'au canal de dérivation. Brisée en deux par l'âge, mais encore portée par son esprit, une vieille femme lit ses urines, elle ouvre la bouche et elle dit :

« L'homme urine sur les briques, l'homme retournera à l'argile.

— Que dis-tu, la vieille ? »

Et l'Autre ne prête pas attention à la prédiction, car il n'a pas idée de l'uromanie et de l'avenir qu'on devine dans ce que l'homme pisse et rêve. La vieille lui propose de « lire », et il ne comprend pas ce mot qui désigne la science des mots.

Sur les marches derrière la vieille se tient une jeune fille à la bouche lippue et verbeuse, qui est courtisane et servante attachée au service de la prêtresse d'Eanna, et qui racole les hommes pour le plaisir des femmes. L'Autre, qui ne sait rien des dames et qui n'a pas connu sa

mère morte en couches, croit voir une apparition de souffle fragile, un rêve du songe éveillé, et confond par la pensée la jeune et la vieille devant le fronton blanchi du temple :

« Quand tu seras dans la nécessité, dit la voix de la jeune fille qui paraît parler par la bouche de la vieille comme les démons dans les rêves matinaux, frappe à la porte du sanctuaire, franchis le seuil de graviers blancs, et la prêtresse d'Eanna t'accueillera. »

Il voudrait répondre, mais il reste silencieux.



À l'autre extrémité de la ville occupée à la construction de la tour, sur le grand marché à la viande et au grain, l'Un trouve querelle sans la chercher. N'ayant pas entendu parler de la propriété et conseillé seulement par la faim, il décide de cueillir une pomme sur l'étal d'un marchand aussi facilement qu'on l'arrache à une branche. Comme par les mouches quand l'homme a chié il se trouve bientôt cerné par une nuée de mécontents, puis de gardes glabres qui arborent le casque plat, la cotte de mailles et la jupe plissée des serviteurs du Lugal En-men-lu-ana. Excité par le désir de combattre, l'Un commence à frapper l'homme contre l'homme, crâne contre crâne. Puis il bat en retraite, repoussé par la foule caquetante qui lui donne des coups de becs de pie. Il n'en a pas l'habitude, après avoir traversé les forêts silencieuses et le désert avare. Parce qu'il est déstabilisé, l'étranger marche à reculons, bute contre un grand et large taureau blanc, qui trône à l'entrée du marché, un anneau d'or à la corne.

Ceux qui parlent se taisent, ceux qui se taisent ferment les yeux, ceux qui ferment les yeux tournent le dos. Dans une arène qui l'ignore par respect pour le taureau furieux, l'Un est seul, et il a hâte de prouver sa vigueur et sa valeur. Jamais il n'a rencontré dans le monde un être plus fort que lui ou son frère, aussi attend-il le grand animal cornu en se postant sur ses deux jambes avec des manières de lynx.

Or les taureaux des villes ne sont pas ceux des champs, ils sont différemment intelligents : le taureau feinte. Au moment de plonger à la droite de l'homme inconscient du danger, la feinte lui permet de marquer comme la danseuse un pas de retrait, après quoi il encorne près du foie le héros malheureux ; l'homme ébloui perd son sang.

Alertés, les soldats au manteau clouté et au casque de cuir plat dressent une ligne au travers des étals bousculés et séparent la foule frémissante, qui demeure dos à la scène où le taureau blanc comme le lait tourne autour de l'étranger :

« Écrase, égorge, achève-le ! » hurle une femme dans la foule.

On lance un caillou, on parle de le lapider afin de précipiter son agonie. La main portée au manche de l'épée à la lame incurvée, un certain Lu Baba, un officier monté sur sa charrerie à quatre ânes, paniqué par le brouhaha ingouvernable des badauds, ordonne à l'escorte de reculer et de laisser le dieu aux cornes triompher de l'idiot qui l'a défié.

Bien sûr l'Un a mal, mais il n'a pas encore peur.

À la seconde charge de la bête qui martèle le sol battu du sabot et dont la masse fait trembler les étendards du marché, au lieu d'esquiver par la droite ou par la gauche, puisqu'il sait qu'il n'aura pas le temps d'échapper à la corne virevoltante, l'Un se poste entre les deux yeux du taureau. Encaissant par le torse le choc du front adverse, il se saisit des cornes de part et d'autre. Ainsi positionné, il pousse en ahanant telle la femme qui fait sortir l'enfant. D'abord ni l'homme ni l'animal ne bougent et leurs forces contraires s'annulent. De colère, le taureau verse soudain sur un côté, et l'homme brise une corne à l'aide d'un seul bras : par la gauche, l'animal embroche entre les côtes l'homme trop téméraire, tandis que par la droite celui-ci poignarde la bête sous la tête. L'animal dégorge à son tour du sang, étourdi il erre en rond sur la scène improvisée du grand marché.

On murmure.

Sévèrement touché au flanc et le pas hésitant, l'Un cherche l'ombre d'une rue avec l'intention d'y reprendre son souffle. Il s'écroule à l'écart de la foule, à l'entracte du combat. Adossé au pilier de bois où flotte encore l'étendard officiel, il croit défaillir de douleur, car l'animal l'a ouvert à un endroit proche du cœur. Pour la première fois il lui semble qu'il ne vaincra pas.

« Mon frère ! »

Incliné au-dessus de lui, l'Autre prend l'Un entre les bras. Il pleure sur sa blessure des larmes qui ne la referment pas.

Enragé, l'Autre sort alors de la rue où l'Un s'était réfugié : il marche avec fureur sur la place du marché où la foule qui gronde attend, guette le combattant, tout en suppliant le taureau d'en finir avec le lâche

étranger.

Surpris ainsi qu'on l'est par la lumière après avoir attendu trop longtemps dans l'ombre, l'homme tient à la main la corne à l'anneau d'or qu'il a empruntée à son frère. Exposé à tous les yeux, il se tient interdit au milieu des planches et des tréteaux renversés devant la bête blessée. Il est intact, et les gens remarquent que l'étranger ne porte pas la moindre trace d'une blessure au flanc gauche.

La plaie se sera refermée d'elle-même. Cet être-là est indestructible.

Est-ce que le taureau le croit aussi, ou bien est-ce qu'il a compris que l'homme en cache un autre ? Toujours est-il qu'épuisé par sa moitié d'égorgeement, ronflant chaque fois qu'il traîne la patte, l'animal rendort sa colère et s'expose amolli à l'Autre, qui n'a plus qu'à enfoncer entre les yeux et jusqu'au cerveau du taureau sa corne ornée d'or pour l'abattre. Et sur la tête de l'animal effondré, dont la langue pend hors de la gueule, il pose le pied à plat.

Il triomphe.

La rumeur grandit dans la foule.

Parmi les hommes attroupés, les hommes les plus forts faiblissent, et parmi les plus forts, les meilleurs perdent leur prétention : comme ils aiment le sang, ils espèrent et respectent la hiérarchie. Tous dans le peuple parlent désormais d'un demi-dieu qui aurait vaincu seul le taureau blanc sacré, une apparence d'être humain dont les plaies ouvertes se referment sans le moindre soin, qui ne connaît pas la fatigue et auquel la force ne peut rien refuser.

Au taureau, le peuple substitue ce héros étranger.

Pourtant le héros, quand la foule veut le célébrer, s'échappe de côté dans l'ombre. Il ne sait pas encore qui il est : il ne comprend pas ce que le peuple voudrait faire de lui. Tandis que la garde royale de Lu Baba contient à grand-peine la foule et réprime son mouvement, l'Autre, affolé par les spectateurs qui espèrent le porter en triomphe, recule à l'écart des regards. Sans nulle part où se réfugier, le nouveau héros dépose son frère en travers de son épaule et marche hagard jusqu'au temple d'Eanna, où les femmes officient.

Il frappe à la porte du sanctuaire dont le seuil est marqué par du gravier blanc.

La première fois que l'homme voit la prêtresse d'Eanna, il la désire.

Mais il ne sait que faire de ce désir, car il ne suffit pas de la voir pour être comblé, il ne suffirait pas de la posséder, ni même de la tuer : le moyen d'étancher cette sorte de soif amère lui est inconnu. Pour cette raison, parce qu'il la veut et parce qu'il ne sait pas quoi vouloir d'elle, l'étranger tombe tout de suite en sa dépendance.

Elle le sent, puis elle le sait.

« Alors tu as vaincu le taureau ? » demande-t-elle, drapée dans un voile bleu du Nord, debout auprès de l'autel aux feuilles d'or et aux clous d'argent de son sanctuaire.

Et le héros répond que non : ils étaient deux combattants, ils sont donc deux vainqueurs.

« Peu importe. »

Pour qu'on ne reconnaisse jamais que son visage, la femme des dieux ne laisse apparaître rien d'autre de son corps. Elle sait attirer l'attention d'un homme vers sa bouche. Elle parle bien et beaucoup, avec un timbre de voix enivrant comme le vin. La servante aveugle qui lui sert d'oreilles en ville lui a apporté en même temps que l'étranger blessé et l'étranger qui portait le blessé la nouvelle d'un peuple en liesse, qui célèbre le héros et qui le cherche dans les rues. Après lui avoir fait grâce de l'hospitalité de la Lune, elle décide d'en tirer parti.

« Vous êtes deux ici, mais dehors vous ne faites qu'un. »

Tout en parlant, la dame l'invite au bain, elle traverse les vapeurs devant des statues de femmes nues, en direction du bassin d'émail et d'eau brûlante où elle lui fait frotter le cuir afin qu'il redevienne de la peau, et la peau jusqu'à ce qu'elle redevienne douce.

« Tu as vaincu le taureau », murmure-t-elle. Et un chœur de jeunes femmes psalmodie tout autour de lui un long chant de louanges qui l'hypnotise.

Est-ce qu'il se méfie ? Il ne sait pas craindre : les femmes, elles, sont soumises depuis longtemps à la crainte. Elles ont appris à manier le mystère quand le pouvoir leur a été refusé.

Des trois courtisanes au service de la prêtresse d'Eanna, l'une est aveugle (pour ne pas voir les secrets de sa maîtresse), la deuxième sourde (pour ne pas les entendre), la troisième muette (pour ne pas les répéter). De corps elles apparaissent à l'homme aussi charmantes que leur maîtresse, mais chacune des filles arbore un visage disgracieux : les dents de guingois, le nez retroussé tel le museau de la truie ou les

oreilles décollées. Elles servent de mains, de bouche, de seins, de cul et de con à la prêtresse. L'aveugle, c'est sa bouche et ses oreilles : elle possède des talents de ventriloque (il s'agit de la jeune fille que l'étranger a déjà rencontrée sur les marches du temple, puis qui l'a accueilli à la porte du sanctuaire) ; la sourde prête ses doigts à la prêtresse du culte ; la muette lui a fait don de son sexe. Lorsque la maîtresse suce, c'est du bout des lèvres ouatées de sa servante ventriloque, qui ne voit rien à ce qu'elle goûte. Si elle donne le droit de la pénétrer, c'est entre les cuisses de biche de celle qui n'a pas la faculté de gémir par elle-même. La prêtresse se réserve le droit d'exprimer par la voix son propre plaisir intime, quand la muette fait l'amour en son nom.

Aux femmes qui lui servent de substitut elle commande à distance, ainsi que la Lune qu'elle prie et qui ordonne aux mers, aux marées et aux ménorrhées depuis les cieux.

Des hommes, elle se fait obéir alternativement par la peur et par le désir : cependant que l'un des jumeaux, convalescent, reprend des forces dans les beaux appartements aux draps de laine, la prêtresse piège l'autre dans la conversation ; elle l'attire et l'effraie.

Elle pense, elle parle.

« Quel est ton nom ? l'interrompt-il, troublé par le vin sucré et les caresses lentes et répétées de la servante sourde, qui sert de doigts à la prêtresse.

— Mon nom c'est Moi, je suis celle qui dit "je".

— Mais alors quel est mon nom ? s'enquiert-il. J'ai l'habitude de dire "je" aussi...

— C'est Toi quand je suis là, c'est Lui quand je n'y suis pas.

— Nous sommes deux...

— Tu es Toi, et l'autre c'est Lui. »

Il réfléchit.

En le cernant sans cesse de signes qui possèdent deux sens, elle le désoriente : dans l'élément étranger du langage tel un animal terrestre qui tenterait d'avancer dans la mer en marchant, il panique, il sombre et se ridiculise bientôt.

« Que veux-tu ? » implore-t-il.

Mais la servante sourde continue de lui flatter le thorax, lui pince les tétons et l'échauffe un peu plus.

« Je désire, répond Moi, prêtresse d'Eanna, que tu sois roi à la place

du roi. L'homme qui porte le front haut ne respecte pas la déesse, ni les gens de l'Ouest, ni les gens du Sud. Je désire, répète-t-elle, que tu sois le roi du roi, que tu domines ceux qui me dominent. Étranger, je désire que tu ailles voir le roi. Et je veux que tu l'illusionnes. »



Après un bref rituel d'accueil, le roi ouvre la bouche et il dit devant toute la cour :

« Sois le bienvenu. Je suis le monarque exceptionnel, prestigieux comme le Soleil et solide comme le soubassement de la terre, rejeton du Lugal, Lugal moi-même, et Lugal du Lugal, plus homme que les hommes, aussi dieu que les dieux, je domine, j'excède, je protège, et je donne de la corne ainsi que le buffle. De l'eau je suis le fleuve, qui démonte les murs de pierre ; de la pierre je suis le mur moi-même, et des murs je suis la ville.

« Tel est le fils du Lugal, Lugal lui-même, dont le nom est En-men-ana, fils du fils des premiers, et lui-même le premier. »

Puis le roi, Lugal du Lugal, referme la bouche, interrompt ses prétentions et observe l'homme sauvage qui semble assez jeune pour s'attarder auprès des portes de l'enfance qui viennent à peine de se refermer. À la suite du désordre suscité la veille par la victoire de l'homme sur le taureau, les gardes armés du roi ont cherché partout le vainqueur afin de calmer dans le peuple les ardeurs qui incitent à la sécession. Mais l'étranger victorieux avait trouvé refuge au temple où Eanna reçoit la corne votive et les libations des femmes. Lorsque les hommes, sous la conduite du violent Lu Baba, sont entrés dans le sanctuaire de celle qui dit « Moi », le motif d'une guerre a été soulevé une fois de plus par les partisans de la divine et les Sumériens séditieux qui triment à l'édification de la tour, pour un dieu qui n'est pas le leur. Or le roi a fait quérir l'étranger : le roi désire, le roi doit être obéi et les soldats qui roulent sur le char ont traîné les servantes par les cheveux afin d'accéder aux appartements où l'homme les attendait. Ils l'ont arraché à la mauvaise influence de la prêtresse.

Le voilà qui paraît devant eux.

L'étranger est grand. La forme de son corps, la montagne et la forêt l'ont dessinée à l'image du géant des récits d'antan. L'homme aussi vigoureux qu'un bœuf, qui a vaincu le taureau blanc à mains nues, se

tient debout la tête haute dans la salle principale du palais d'En-men-lu-ana, le pieux, le fervent suppliant des Grands Dieux, le descendant du sublime An et du seigneur Enlil, semence éternelle de royauté. Il attend au centre de la salle rouge écarlate de majesté, décorée de reliefs qui expliquent à l'œil la généalogie du roi au front haut. Devant la frise généalogique se presse une foule inquiète d'administrateurs, de secrétaires, de comptables, debout ou assis sur de simples tabourets, curieux de l'inconnu. Dominant l'estrade, assis sur le trône et sous la tiare, le roi à la barbe tressée et au chignon luisant d'huile guette l'étranger qui attend les bras ballants et qui contemple ébahi tout autour de lui la richesse du bois précieux incrusté d'ivoire des coffres, des bols en cuivre, des vases en or et en argent, de la bakélite, des choses inutiles, des harpes derrière lesquelles il n'y a pas de femme (car les femmes n'ont pas été conviées à la réception de l'étranger), et des plateaux sculptés que le roi fait mander, dépliant sa jupe en peau de mouton, un kaunakès brodé, avant de trinquer à celui qui a vaincu un taureau : l'homme nouveau.

« Ouvre la bouche et parle, maintenant. »

Mais les mots sont des pierres blanches marbrées de noir dans la bouche de l'étranger, qui en ramasse quelques-uns sous sa langue encombrée : ses maladresses font rire la cour des obligés du roi.

« Silence ! »

Le roi qui porte le front haut et dont la semence n'a donné au ventre des femmes que des filles, et pas un seul héritier, regarde l'homme et il croit voir son fils.

« Celui qui rit encore de l'étranger, je fais chauffer le cuivre et je lui ferme sa bouche avec un couvercle de métal en fusion, pour qu'il ne parle plus jamais.

« Laissez-le dire. »

L'Autre ne peut pas correctement s'exprimer, mais il est beau, grand, fort comme le souvenir que le roi aimerait conserver de sa propre jeunesse, du temps où à la tête des chars il allait à la guerre prouver sa valeur, monté au faite de la montagne, descendu dans le puits et remonté aussitôt, traversant sans crainte le cercle enchanté de racines, de feuilles et de roseaux, tracés par les magiciens de l'ennemi, lui qui dépend aujourd'hui de ses oblats, des consacrés, des hiérodules et surtout de la prêtresse, qu'il trouve perverse et qui lui veut du mal. L'homme qu'il a été reconnaît dans l'homme d'aujourd'hui son image

et son substitut, comme dans le miroir le père qui voit l'enfant.

Alors le roi En-men-lu-ana, Lugal du Lugal, appelle le scribe à son service, qui va vite et bien sur la tablette, pour entendre sa parole et enregistrer l'étranger :

« Au sixième mois, trente-cinquième année du règne d'En-men-lu-ana, inscrit sous le sceau, qu'il appelait kisib, du scribe du roi, le fils d'Ur-nigin-gar, l'homme qui portera le même nom que lui et revêtira son écharpe, qui était un saklu venu de la montagne et des forêts, qui avait le cheveu long et qui n'était pas coiffé, la barbe sans tresses, à qui la sueur servait d'huile, et pour qui les mots étaient semblables à des pierres, est désormais par la volonté du roi fait fils et substitut du roi... »

Le souverain dicte à celui qui court vite et bien sur la tablette d'argile, qui tient comme pour planter une aiguille sous la peau le calame à angle aigu de la surface fraîche où s'impriment les signes. Et le roi voit que l'étranger ne sait rien du don d'Enki, qui a légué aux hommes le *me*, l'essence et le nom de chaque chose.

L'étranger ne connaît pas l'écriture.

Il est la tablette vierge, et le roi, le calame. Aux dix scribes qui maîtrisent la science des signes, qui savent faire passer Ga dans En pour qu'il se lise Men et donne « la couronne », le roi annonce qu'An et Ki, ciel et terre, père et enfant iront désormais de concert :

« Tu es fort. J'ai été plus fort que toi. Mais grâce à moi, tu deviendras plus fort encore. »

Il nomme son fils, son substitut, à la tête de la garde royale, garant du chantier de construction de la tour d'En-men-lu-ana. Puis il parle de la tour : jusqu'à présent, les limites tracées par les murs et les murets marquaient les frontières du royaume ; désormais, le royaume s'étendra aussi loin qu'on pourra apercevoir le sommet de la tour à étages. Quiconque, dans la plaine et le désert, lèvera les yeux et verra la construction aux terrasses empilées devra dire : « Je suis le sujet du roi. » Plus haute sera la tour, plus vaste sera le pays. Et celui qui construira une tour haute jusqu'au ciel régnera sur la terre entière.

« Va et défends la parole du roi dans la ville », commande le souverain à l'enfant qu'il a décidé d'adopter. Il veut le revoir chaque soir, il a envie de la compagnie de l'étranger qu'il vient d'adopter, parce qu'il s'est languì trop longtemps d'un fils à qui léguer le sens de sa vie.

Afin que la paix soit respectée, le roi fait ensuite porter au temple d'Eanna, d'où s'élève la Lune à la nuit tombée, des rations de viande

rouge et de poisson blanc, un bélier reproducteur à sacrifier, accompagné d'un sceau cylindrique et de dix hommes à un quart de gur royal d'orge chacun, dont l'orge était de trois gur, sous le contrôle de Lugal-Gibil, le brûleur de roseaux, sous la direction d'Atu, de Lu Baba, chefs d'escorte (Lu Baba, à l'annonce du décret grimace de déception : il espérait être nommé chef de la garde et il est déjà jaloux), du nouveau fils du roi, chef de la garde.

« Qu'il aille porter ma bonne volonté à la Lune, conclut-il, qu'il honore en mon nom les prostituées puis qu'il revienne au roi.

« Parce que l'homme est à moi, tout m'appartient. »



C'est l'aube, belle et chaude.

Quand le point du jour redevient brillant, l'Un et l'Autre se réunissent enfin : au temple bleu d'Eanna ils célèbrent leurs retrouvailles dans les appartements où il fait toujours frais, et le frère tombe dans les bras du frère.

« Il faut que je te raconte... J'ai combattu un taureau sur la place du marché !

— Je sais, je l'ai vaincu après toi ! Je t'ai porté dans les bras jusqu'au sanctuaire. J'ai rencontré celle qui s'appelle Moi, et j'ai rencontré le roi. Il m'a adopté. »

Après qu'une heure a passé, le convalescent est riche désormais de l'expérience de son frère bien portant, et ils mangent la main dans la main comme deux enfants.

Voilée de bleu, la prêtresse apparaît, encadrée par les servantes d'Inanna, les courtisanes et les prostituées qui célèbrent Sin la Lune en l'absence de Samas le Soleil, et même en bijoux les prostituées joyeuses ne peuvent égaler le visage de leur maîtresse. À son tour le frère convalescent en tombe amoureux. Son frère a dit vrai : il voit la beauté incarnée. Sous le voile, elle a maintenant les mains libres. Pour se lier à la déesse, elle a fait forger par des esclaves deux anneaux d'or et d'argent entrelacés, qu'elle porte au doigt. Elle n'appartient à personne d'autre qu'aux dieux avec qui elle s'est mariée. Les hommes ne sont pour elle que des moyens de s'entretenir avec les divinités. Maniant avec dextérité la corne votive qui regorge d'onguent à base d'huile parfumée, la prêtresse bénit le lieu où ils consomment la viande du

taureau abattu dans la journée, dans l'antichambre du temple de la Lune. Elle ne manifeste aucune surprise quand elle voit les deux étrangers réunis, car elle connaît les mystères originels du nombre. Ce qui pour l'homme du commun est une contradiction, c'est pour elle la vérité.

Elle les regarde, elle voit l'avenir.

« Vous pouvez être tous les deux à moi, annonce-t-elle, mais je ne peux pas être à tous les deux. »

L'Un et l'Autre se taisent. Ils ne voient pas la moindre différence entre eux.

Certes, l'Autre est intact et l'Un est encore blessé : convalescent, il porte une cicatrice au flanc, sous le cœur.

« Il faut que vous demeuriez semblables en apparence, explique la prêtresse, et je me chargerai d'infliger à l'un la blessure de l'autre, puis de la lui soigner. Vos scarifications seront impossibles à distinguer.

« Vous serez identiques, distincts seulement pour moi. »

Ils se taisent.

Comment choisir auquel des deux reviendra la femme ? Il faut trancher.

D'un petit coffre d'ivoire, la prêtresse sort à la lumière d'une torche de graisse enflammée un dé aux quatre triangles. Réalisant qu'ils ne savent pas compter, elle leur apprend le nombre un, le nombre deux, le trois qui s'ensuit et le quatre enfin. Puis la femme demande aux deux hommes de lancer le dé, sur la longue table en bois de pin clair, afin que le sort départage les deux frères.

« Votre visage est le même, votre corps aussi. Vos voix ne dissemblent pas, votre démarche non plus. Ce que fait l'un, l'autre le fait aussi. Seul le nombre fait la différence.

« Tire le dé », conclut-elle.

Auquel des deux s'adresse-t-elle ? Les deux frères posent simultanément la main sur l'objet : une petite pyramide d'ivoire, aux quatre côtés triangulaires qui portent chacun un nombre gravé.

« Qui tire le premier ? »

Sereine comme la pluie, recueillie et éduquée au grand temple de Nippur, où abandonnée par les hommes elle a appris à maîtriser les arts invisibles qui échappent aux guerriers, la prêtresse toute de bleu s'incline et prend son siège au milieu de la longue table en pin où le dîner a été dressé, de façon à ce que l'Un se trouve à sa gauche et

l'Autre à sa droite. À chacun des deux elle prête un dé identique de corne et d'ivoire.

« Tirez. »

Mais les dés donnent dans un cas le nombre deux, et dans l'autre le deux aussi.

« Tirez encore. »

Aucun changement dans le sort.

« Encore. »

À la fin, le sort se lasse. Le deux sort de la main de l'Un, le trois des doigts de l'Autre.

« Voilà. »

L'Autre, elle le renomme le Premier. L'Un, elle l'appelle le Second.

Pour pouvoir les distinguer, elle chuchote au creux de l'oreille du Premier son nom secret, le véritable nom de « Moi », prêtresse d'Eanna, que même la favorite ignore. C'est un grand honneur.

Elle prend la main du Premier et fait donner la main par la courtisane au Second. Délicatement elle monte dans ses appartements, auprès du sanctuaire secret de Sin la Lune quand le Soleil Samas est absent, et s'allonge en offrande sur le lit d'où Ereskigal des Enfers s'est absenté pour célébrer le hiérogame.

Enlevant l'un de ses vêtements, elle conserve l'autre, et excite ainsi le mâle. À l'Autre, qui est désormais le Premier, elle laisse voir ce qui se trouve au-dessous du drap bleu, et elle soulève le drap, elle ouvre les cuisses et elle écarte la vulve.

« Voilà pour toi », dit-elle.

Puis elle fait lever la corne du taureau par la fille sourde qui lui sert de main et qui est agile : d'un geste vif et précis, elle embroche l'homme, qui ne s'y attendait pas et s'effondre sur le flanc.

« Maintenant, soigne-le. Qu'il cicatrise et semble identique au Second. »

Pendant que le temps passe lentement, son frère couche chez la courtisane qui rend joyeux, parmi les filles qui rient, s'amusent de lui, prennent son sexe à deux mains, le mettent à la bouche et le rentrent en gémissant dans leur con. Ils célèbrent le baiser et l'amour à la manière vulgaire des cinèdes, ils renversent le cul et le con ainsi que dans l'astammu où l'épouse et l'époux se trouvent invertis la nuit, et le second sodomise la femme qui aspire de la bière à la jarre, pendant que les femmes entre elles se lèchent et s'amusent de leur propre inversion.

Puis le sommeil retombe sur les hommes, et le Premier dans sa fièvre qui a eu la chance de voir le trésor charnel de la prêtresse s'agite frustré, tandis que le Second défavorisé par le sort s'endort satisfait par des femmes vulgaires.

Mais au crépuscule qui suit, la bouche de la prêtresse le réveille et lui rappelle son devoir, qui est de traverser les ruelles, les rues, les avenues, et d'aller prendre son service auprès du roi.

Il croit entendre la voix dire : un beau jour, ton frère le remplacera, et tu remplaceras ton frère.

Il se lève, il s'habille, il traverse la ville et il fait son office.



Auprès de son roi l'homme se soumet.

Il sert.

Or le roi qui devient vieux n'est pas serein.

Le souverain se tourne, se retourne, il marche dix pas, dix autres, encore cent pas de plus. Il se rassoit. Sur son front haut la peur fait perler la sueur. Aux heures tardives il tombe de fatigue, mais il ne dort pas, la nuit il veille dans son grand palais blanc et appelle à son chevet celui qu'il a baptisé son fils.

« De bouche à oreille, entends mon rêve, écoute mon étrangeté. Au sein du sommeil, le fantôme des songes qui a des ailes a visité le roi, Lugal du Lugal, et il a tourmenté mon esprit par son souffle vicieux.

« Jure, mon fils, que tu ne me laisseras pas être assassiné.

— Je le jure, je le promets.

— C'est bien. Mais je ne sais pas si c'est assez.

— Pourquoi ?

— À cause du rêve.

— Dis-moi, le roi, qu'est-ce que tu as rêvé ?

— J'étais le roi. J'ai rêvé de moi et j'ai rêvé de moi deux fois, j'ai songé que le premier moi dévorait le second, mais le second, c'était le premier. C'était toujours moi.

— Je n'y entends rien. »

Posté au pied de l'estrade royale, le Second en armure légère aux nœuds de cuir par temps chaud, vêtu de la laine tissée par les femmes aux doigts fins, porte une lance à la main. Fidèle, il prête l'oreille à En-men-lu-ana, seul dans la chambre éclairée par les bougies qui sentent le

camphrier : le roi ressent l'envie de se confier.

« Dès que je rêve, je me mange moi-même.

— Quel est le sens du rêve ?

— Si un homme mange en rêve, il est vainqueur ; si un homme en rêve est mangé, il est vaincu. Donc moi je gagne et je perds à la fois.

— Je ne comprends pas. Pourquoi le sort te parle-t-il si c'est pour affirmer une chose et son contraire ?

— Mon fils, dit le roi, le rêve ne parle pas, il est au monde comme le mot écrit à la chose. Silencieux, il signifie. Tu as conscience qu'un même mot peut signifier deux choses ?

— Je ne sais pas lire, et je ne sais pas écrire.

— Tu sais rêver.

— Je ne rêve jamais. »

L'étranger s'est attaché au roi, il veille à son côté, il endure la jalousie de Lu Baba, le chef d'escorte royal qui n'aime pas les métèques du Nord et de l'Ouest, il surveille l'avancement lent et pénible des travaux à la gloire du souverain ; mais lorsqu'il retourne au sanctuaire dormir, afin que son frère le remplace, il ne fait pas un songe. Il vit ainsi qu'il va, se souvient peu, réfléchit encore moins. Certes, il désire, mais il n'espère rien, donc il n'a pas de rêves.

À la conversation qu'il entretient avec son fils et substitut, le roi prend plaisir, car il vient un temps de la vie où un homme ne connaît pas plus grande satisfaction que de transmettre à son enfant son idée du mal et du bien, et de le voir devenir meilleur que lui. Et comme le roi se méfie des signes, des rêves et des mots, il est heureux à la fois de les enseigner à son fils adoptif et de constater que le fils n'en dépend pas autant que lui.

« Il faut les connaître comme moyens de régner, mais ne pas se laisser connaître d'eux. Demeurer inconnu des rêves et demeurer inconnu des mots, c'est être roi, à condition de savoir les rêves et les noms de tes sujets. »



Les heures sont des jours, les jours sont des mois, les mois des années.

D'abord tout semble nouveau aux étrangers, puis la nouveauté devient l'habitude, l'habitude est une nouveauté pour eux ; enfin même

à l'habitude ils s'accoutument.

Soir après soir, cependant que le Second fait le pied de grue auprès du souverain qui ne trouve pas le sommeil au fond de sa chambre éclairée de bougies de camphre et de cire, la prêtresse tâche d'apprendre à écrire au Premier.

Il n'en ressent pas l'envie.

Elle lui apprend les noms « Mun », « Sid », « Kisal » et « Men » ; elle lui apprend à compter la quantité de chèvres et de brebis, d'orge et de fruits, pour la mesure des rations, pour le compte des surfaces, pour le passage du temps, mais aussi lorsqu'il s'agit de retenir les quantités de malt, de gruaux d'orge et de jarres de laitage, elle lui révèle l'unité du nombre, la petite encoche qui signifie un iku, le grand cercle un sar, le petit cercle un bur : un sar vaut soixante bur, un bur dix-huit fois un iku. Ainsi chaque chose compte pour une, mais aucune n'est la même.

C'est un mystère, encore un.

Il médite vaguement.

Les nombres l'ennuient. Maintenant qu'il sait compter, il entrevoit à peu près la différence entre son frère et lui.

« Tu comprends peu de choses, le sermonne la prêtresse, mais le monde te comprend.

« Prends modèle sur l'univers. Comprends les hommes, comprends la ville et comprends les dieux, c'est ce que tu peux de mieux, lui enseigne la prêtresse bleue.

— Quelle forme a l'univers ? demande le Premier, histoire de maintenir auprès de la dame l'illusion qu'il serait intéressé par tout ce charabia.

— Comme le ciel est par-dessus la terre, par-dessous la terre il y a l'Aspu ou l'Engur, c'est-à-dire l'eau sur quoi flotte tout le sol, et dont la mer aux extrémités du monde est l'épouse. Elle a pour nom Taiamat. Toi, tu viens des monts jumeaux...

— Ah.

— Tu es le jumeau de ton jumeau comme la montagne l'est de la montagne. Écoute-moi. Derrière les montagnes dont tu viens, que les tiens ont descendues pour pénétrer les plaines, les forêts de résineux, s'étendent après la plage les eaux d'Orient qui se poursuivent jusqu'à l'est du monde, où le ciel finit supporté par d'immenses rochers. De l'autre côté, après le désert d'Occident dont proviennent les Amorrhéens, celui qui marche aussi vite, aussi loin et aussi longtemps

que toi, s'il ne connaît ni la soif ni la faim, trouve au terme des terres les eaux qui mènent au fleuve des Enfers. Là-dessus s'élèvent des roches qui dessinent l'autre jambe du ciel. Et aux deux extrémités, le monde a un trou...

— Comme le trou de ton cul ! » plaisante le Premier. Las de la leçon, il préférerait baiser plutôt que bavarder, mais il faut qu'il écoute : la prêtresse d'Eanna voudrait le voir devenir roi à la place du roi. Il doit apprendre.

« Je te montrerai mon cul si tu fais un effort..., soupire la prêtresse qui s'abaisse au faible niveau d'intelligence de l'homme. Maintenant, figure-toi que deux puits s'enfoncent dans les ténèbres, qui sont la porte des Enfers. Aux Enfers où siège la Progéniture du Prince divin, le monde est à l'envers. »

Rêveur inattentif, il touche le téton de la prêtresse sur le sein de son substitut, la servante au visage hideux, il se représente le contraire du monde, aux Enfers où habitent les êtres de souffle subtils, les spectres qui reviennent sans repos ; puis le Premier fatigué s'endort et il ronfle.

À son réveil, il se lève de mauvaise humeur et croise dans l'antichambre du sanctuaire son frère :

« Je ne te vois plus... Je ne fais que te croiser.

— Je te croise aussi, je ne te vois pas. »

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

« Mon frère, j'apprends l'écriture. »

Le Second ne répond rien. Il aimerait savoir.

« Mais cela ne sert à rien, et je m'ennuie. J'ai la prêtresse près de moi, pourtant je me sens loin. Et toi ?

— J'écoute parler le roi de la tour, de ses rêves et de ses exploits.

— J'aimerais être lui, dit le Premier. J'aimerais être roi. »

Et le Second pense : moi, j'aimerais être toi.



Dans l'illusion, le roi croit qu'il n'y a qu'un seul fils.

De nuit, c'est ce fils-là qu'il fréquente à cause de son insomnie, et il lui parle ; il sait que son fils dirige aussi sa garde le jour, retient le violent Lu Baba, fait la police sur le chantier et rend la justice, du lever du soleil derrière le palais jusqu'à son coucher au dos du temple.

Sans relâche il loue ce fils qui en vaut deux. Le fils est fort,

inépuisable : la fatigue, le sommeil et les mauvais rêves ne l'ont pas encore affaibli. Il travaille la journée, il veille son père la nuit.

Mois après mois, le roi anxieux aime que le fils l'accompagne au soir tombé, car il craint l'obscurité, qui est le domaine réservé de la femme et de la Lune.

Une nuit, le roi ouvre la bouche et raconte :

« J'ai encore fait un rêve.

« Dans mon rêve, j'étais entré au palais d'En-men-lu-ana. Mais à la lumière de la lune, je ne distinguais plus mon ombre. Tout avait des yeux, tout regardait. Quant à moi, je découvrais que j'avais emprunté les yeux de l'esclave qui attend après les ablutions. J'ai cligné des yeux. À présent je voyais par les yeux du chien. De nouveau j'ai cligné des yeux, et j'étais devenu le sol de terre cuite, parce que la chambre avait des yeux aussi. Est-ce que j'étais devenu un songe ou un souffle léger, un simple fantôme de la vision nocturne ? Je voyais tout, mais je n'étais vu de personne. Bien sûr, je me suis cherché du regard. En empruntant les yeux du feu dans la nuit puis de la haute tour achevée, j'ai cherché un peu partout dans le pays, aussi loin que porte le regard, ma propre figure. Où est-ce que j'étais ? Nulle part.

— Quelle est la signification de ce rêve ?

— Si l'homme voit et n'est pas vu, c'est qu'il mourra.

— Qui ne meurt pas, mon roi ? Toute chose est le signe que tu mourras, puisque tu n'es pas immortel.

— Je mourrai bientôt. Mais le rêve signifie que je serai oublié.

— Non ! Qui peut oublier le roi ? La tour se chargera de rappeler ton existence aux hommes de demain.

— Peut-être, peut-être pas. Mais promets-moi, supplie le roi, promets-moi de ne pas me laisser voir le jour où plus personne ne me reconnaîtra.

— Je te le promets.

— Jure, crache et répands le sang de ta main. »

Comme il convient, le Second du fil de son épée tranche au creux de sa paume, et laisse couler le sang.

Pourtant le serment n'apaise qu'à moitié la crainte du souverain, dont la peur a envahi la peau en même temps qu'un eczéma rougeâtre. Il prend la couleur de la braise finissante. Dès qu'on évoque devant lui la mauvaise humeur du peuple, il se met en colère et refuse d'entendre. Pourtant le pays gronde et à la tête de la garde le Premier et le Second

doivent punir les rébellions. Ils sont si craints parmi la population qu'ils peuvent se permettre d'être cléments, contrairement à Lu Baba, trop violent. Ils deviennent aimés. Le vieux souverain, lui, est haï. À peine traîne-t-il une haine dans le quartier, dans une famille, dans l'intimité d'un cœur, qu'elle est pour lui.

Et le Second, qui sent cette atmosphère délétère et contraire aux intérêts du roi, voudrait aider son père.

« Ouvre la bouche, mon fils, et parle.

— Peux-tu m'apprendre à écrire ? »

Le roi rit, et il rit fort :

« Mon fils, c'est l'affaire du roi.

— Peux-tu m'apprendre à lire ?

— Laisse la lecture aux femmes.

— Pourquoi ?

— Le vieillard écrit, la femme lit, mais les hommes vivent. Ils agissent, ils n'ont pas le temps. Seuls les dieux lisent et écrivent comme ils vivent.

— Dis-moi comment vivent les dieux.

— Les dieux sont délivrés de la peur. De même que nous ne pouvons imaginer qu'avec maladresse ce qu'ils sont, ils ne peuvent se figurer qu'avec la plus grande difficulté comment nous vivons. Semblables à Enlil au ciel, ils vivent dans l'élément égal où rien n'est plus ni moins ; ils demeurent accomplis. Ce que nous pensons ils le sentent, ce que nous rêvons ils le voient, ce que nous espérons ils s'en souviennent. »



Le Second, qui entend vibrer la vie dans ses nerfs, pense à l'existence divine qui lui échappe, et son sexe se bande ainsi qu'une crampe au pied. Il se sent le bourgeon nerveux d'une fleur dont l'arbre serait la divinité.

Il sait maintenant ce qu'il désire quand il désire la femme, la prêtresse qui sert d'épouse à son frère, dont il est jaloux. Il désire vivre en dieu. À l'occasion, il désire si fort et il est si frustré qu'une sorte d'ulcération lui colore le teint de jaune. Il attend, il ronge son frein, sans cesse il pense à hier, sans cesse il réfléchit à demain.

Dès que le point du jour brille, il s'en revient de la garde du palais

royal, par les petites rues chantantes où ouvrent les boutiques et les échoppes, et il entend derrière son dos les insultes à voix basse des négociants qui n'ont pas d'honneur et auxquels même la noblesse du roi est étrangère.

Régulièrement, quand il quitte le chevet du souverain, puisqu'il lui sert de substitut, il doit partir honorer dans le quartier des tavernes courtisanes et prostituées au nom d'En-men-lu-ana. Parfois las de sa tâche, il bâfre, il livre sa chair à la chair des femmes, il offre de son pénis la semence du roi, il s'amuse, et à cet amusement il ne trouve pas de joie.

Il pense : Je ne vaudrais pas mieux pour le souverain que la sourde, l'aveugle et la muette qui sont au service de la prêtresse.

Certes, il baise les femmes. Mais toutes femmes offertes, il désire la seule qui lui est interdite. Et fâché du désir dont il ne parvient pas à se débarrasser, il passe l'échauffement de ses nerfs dans la confrontation avec d'autres hommes. À peine un soldat de Lu Baba a-t-il raconté une plaisanterie salace à propos de la prostituée d'Eanna qu'il lui dévore la gueule avec les poings.

Aussi est-il très apprécié du peuple et des Sumériens qui n'aiment ni le roi ni les soldats de Lu Baba. Il les venge parfois, en corrigeant les soldats indignes.

À la porte du marché, où figurent les poids et les mesures en vigueur, il se voit offrir à l'aube par les fruitiers une poire, un coing et une pleine poignée de poudre d'amandes, pour signe du respect des marchands ambulants. Les mendiants et les chômeurs le saluent.

Parmi les flâneurs et ceux qui attendent d'être employés sur les chantiers du roi, on murmure par avance une incantation de la procession rituelle du Septième Jour : « L'homme sort, il passe par la rue sacrée... » On prétend qu'il est si fort qu'un homme pourrait le tuer mais que, dans l'heure qui suivrait, il ressortirait vivant et intact du sanctuaire sacré d'Eanna où chaque matin il se rend et dont chaque soir il revient.

C'est là-bas qu'il devient un autre et qu'un autre devient lui.

C'est là-bas que le Second rentre fatigué d'avoir veillé du soir au matin auprès du roi qui prend peur de ses propres rêves, d'avoir commandé à la garde qui gronde, d'avoir tiré à l'arc d'entre les créneaux du plus haut rempart, à la lueur des torches, d'avoir lavé les mains du souverain au crépuscule, trempées de sueur, et de les avoir

lavées encore une fois à l'aube, sèches comme la cendre.

Quand le Second revient et franchit le seuil de graviers blancs du sanctuaire, il salue le Premier en secret. Il passe dans les appartements de la prêtresse, puis il dort quelques heures et mène la vie qui n'appartient qu'à lui. Il ne mange ni fenouil ni cresson, il ne goûte pas l'oignon mais il dévore l'oie, le canard, la tourterelle à la grande table de pin. Dans les appartements qui sentent le parfum, il digère, il chie et il baise les courtisanes du temple d'Eanna.

« Tu devrais être heureux, satisfait de ton bonheur, joyeux de ta satisfaction et fier de ta joie », dit le Premier, qui est triste : la prêtresse lui demande trop et ne lui donne pas assez. Il voudrait toutes les femmes, il désire les courtisanes, les prostituées qui rendent joyeux sans façon, il aimerait boire et manger d'une main tandis que de l'autre il tiendrait une femme entreprenante et rieuse. Il souhaiterait quelque chose de simple comme dans leur vie d'avant.

« Mais cette prêtresse, mon frère... Je ne l'aime plus. »

Le Second se tait.

« Les femmes sont nombreuses. Je veux goûter à tout... »

Le Second ne dit rien.

Le Premier, qui a trop de privilèges, ne devine rien des désirs inassouvis de l'autre et il s'exclame :

« Je n'en peux plus. Rends-moi service, mon frère.

— Comment ? Tu es le Premier, tu es à elle. Je suis le Second, et j'appartiens au roi. »

Mais le Premier sourit.

« Changeons.

— Quoi ?

— Échangeons. »

Et au creux de l'oreille, il lui souffle le mot de passe : le nom secret de celle qui dit « Moi », prêtresse d'Eanna.



Au soir venu, le Second demande au roi l'autorisation d'aller le représenter et honorer le quartier des prostituées.

Là-bas, rien n'est comme il semble dans les mots : ni le roi ni « Moi », la prêtresse, qui savent parler, qui vivent à mi-chemin des dieux, des rêves ou de ce qu'ils imaginent être la vérité et l'éternité, ne

connaissent plus cette réalité crasseuse. Dans le quartier des passes, l'ancien étranger retrouve sous les signes, sous l'emphase et le monologue des héros, son corps d'homme parmi des corps d'hommes et de femmes qui l'invectivent, qui cherchent à manger, à boire, de la menue monnaie, le plaisir du phallus, du con et de l'anus, et dont les mots dans la bouche sont comme des glaviots, de la salive parce qu'il fait trop chaud, mais aussi de la chique et des baisers.

Après deux terrasses, la construction de la tour a cessé, parce qu'il faut nourrir, abreuver les ouvriers qui désertent les campagnes, où l'on ne produit plus assez de nourriture, où l'on ne draine plus assez d'eau le long des canaux. Et plus la tour monte vite, plus elle ralentit : elle se charge du poids de ceux qui l'ont bâtie, elle menace de crouler avec la ville sous la charge des hommes dont les besoins augmentent plus rapidement qu'ils ne peuvent les satisfaire.

Le Second voit, et ce qu'il voit n'est pas ce qui est dit : peut-être est-ce plus vivant, peut-être est-ce moins parfait et moins vrai. Les visages n'ont pas la perfection du mot « beauté », ils se ressemblent mais aucun n'est identique comme le mot qui demeure, et la lumière varie par-dessus les murs quand le mot « pierre » reste sans ombre, inchangé. Tout paraît sale, mais le mot « sale » semble encore bien propre. Les odeurs épicées de sueur, des bouches, des aisselles et des pieds brunis sont vagues, et les mots trop précis.

Il n'est pas dans son habitude de traîner dans ces lieux mêlés après le crépuscule.

Ici, la bravoure, l'honneur, la gloire des nobles manquent de parfum, d'odeur, d'accent ; l'hibiscus fané, la cyprine sèche entre les cuisses, les mains ridées, les pores ouverts par la chaleur et que l'ombre referme, le temps qui passe comme le chariot derrière les bœufs, enchaîné à la nuque des hommes accroupis au pied des murs, qui attendent de chicanerie en chicanerie, qui s'interpellent à propos de l'eau au goût boueux depuis des semaines : voilà la vie de la ville, que les mots manquent.

Il aimerait en parler avec son frère, mais son frère qui a obtenu le droit d'être le Premier ne connaît pas cette frustration qu'il partage avec le bas peuple.

Après avoir traversé le quartier des auberges, le Second salue le Premier sur le seuil des appartements secrets du temple : la nuit vient de chuter du ciel, et Sin la Lune domine la plaine. Il est l'heure pour le

Premier de rejoindre l'épouse, la prêtresse du culte — pourtant en lieu et place du Premier, c'est le Second qui vient.

Le temps d'échanger leurs rôles est arrivé.

Le Premier part s'amuser avec les femmes, le ventre vert de sève et de semence, et le Second le remplacera dans le lit conjugal.

Elle ne le sait pas. Est-ce qu'elle le sent ? Il est différent. Elle ne dit rien.

Au moment d'entrer dans la chambre sur la couche de laquelle attend la prêtresse bleue, le courage fait défaut au Second, et sa main faillit comme celle d'un vieillard qui ne sait plus diriger la cuiller à sa bouche, il fait choir l'encensoir, il demande pardon et fléchit un genou afin de ramasser l'objet. Mais la voix claire de la dame en qui parle Istar lui commande de le laisser là, et les doigts de la prêtresse, qui sont ceux de la servante muette au corps parfait comme le sien et au visage disgracieux, rassemblent les morceaux de l'ustensile brisé.

« Viens à moi. »

Saura-t-il la tromper ? Elle connaît la variété des vérités, les ruses, les faux-semblants que les mots multiplient ; lui commence à peine à réfléchir et il n'excelle pas dans le mensonge. Face à l'épouse de son frère, le Second ne sait pas, pour la première fois de son existence, quoi faire de ses doigts, et elle le traite de benêt.

« Tu es bien timide. Je te fais de l'impression ce soir ! »

Amusée, la prêtresse fait tâter par ses doigts, qui sont ceux de la servante muette, la bourse où loge la semence de l'homme, sous son pagne de cuir. Il gémit, et la mollesse robuste de son rouston durcit doucement, non sans douleur. Derrière le dos, il dispose ses deux mains comme un enfant pris en faute : fidèle au frère, il voudrait passer la nuit sans déshonneur. Au frère il a promis de coucher loin de l'épouse. Il ne doit pas la baiser.

Dans l'espoir de détourner son attention, il veut demander à la prêtresse, dont il découvre la chambre intime, au beau mobilier bleu d'azur, de lapis-lazuli et d'ivoire précieux recouvert de tentures et de draperies, qui évoquent l'absolu et la luxure, et des idées subtiles qui naissent dans l'esprit de la femme et qui laissent l'homme effrayé et confus :

« Apprends-moi à écrire. »

Mais elle éclate de rire :

« Je te propose un meilleur plaisir. »

Il n'a pas le droit de refuser.

« Branle-le ! » ordonne la prêtresse.

Immobile, il est autorisé à contempler le visage de la déesse tandis que celle qui lui sert de doigts fins cherche son fondement et sa base, va et vient le long de sa verge qu'elle a enduite d'une huile qui transforme le sexe de l'homme en branche noueuse et fleurie de l'arbre sacré. Aussi, il lui est permis d'embrasser celle qui sert de bouche de la prêtresse et qui introduit avec science la pointe de sa langue entre ses dents serrées : le voici ouvert. L'homme a maintenant le droit d'entrer dans celle qui porte le con de sa maîtresse — puis la maîtresse demande à sa bouche, ses doigts et son sexe de se retirer, et elle fait choir le voile bleu.

« Ce soir, le droit te revient de t'unir à la Lune. »

Il voudrait dire non, il désire dire oui. Elle le fait taire.

« Chevauche. »

Lorsqu'il entre, ce n'est pas dans la femme, mais dans l'absolu dont la femme est le substitut, comme les servantes le sont à leur maîtresse.

« Viens foutre la déesse. »

Après être entré dans la prêtresse par l'intermédiaire de sa servante, il pénètre dans la déesse par le substitut de la prêtresse. Et, s'enfonçant d'étage en étage, il accède à la vision sensible des dieux.

Comme l'odeur de l'eau dans l'air rend tout moelleux, la présence de la femme produit chez le Second un attendrissement qu'il aimerait vaincre : il tâche de s'assécher, il se durcit ; enfin la prêtresse le renverse, s'assoit sur lui, range sa verge, réclame le plaisir de sa déesse, grogne, râle, demande encore, monte, grimpe, s'accroche, et l'homme sent le souvenir de son frère au fond du sexe de la femme.

Puis elle vibre, serre les dents, passe de l'autre côté de la montagne et se détend.

Il voit quelque chose, il a l'intuition de l'avenir, et il pleure.

« Tu deviens trop sensible », remarque-t-elle en s'enveloppant dans le bleu du voile. Après l'acte, elle le fait embrasser par celle qui lui sert de bouche. Les servantes sont revenues dans la pièce avec des coupes d'eau fraîche et prennent soin de l'homme cassé en deux par le plaisir.

Il se répand en sanglots, parce qu'il a entrevu dans le sexe de la femme la vie des dieux.

Et puis les heures passent : la nuit est devenue le jour, le jour est devenu la nuit, et le mensonge la vérité. Le souvenir s'estompe. Il a

repris son service : accoudé aux fenêtres du palais, le Second contemple pour le roi la cité des hommes.



Au sommet de la nuit a commencé l'incendie.

Tout autour de la tour, dans l'obscurité trouée par les lampes de suif, les bougies de cire, les torches de tissu enflammé, les foyers du feu prolifèrent, que le Second découvre par l'embrasure : la tour brûle !

Depuis des jours que le grain manque et que les ventres grondent, la garde a réquisitionné à travers les campagnes lointaines de l'orge et du blé entreposés dans les silos royaux, aux abords du chantier, défendus par les hommes armés de Lu Baba, et des voleurs sumériens en essayant de se faufiler dans le quartier des entrepôts, surpris par la garde de nuit, dans la cohue et le combat qui s'ensuit, ont enflammé peut-être volontairement, peut-être par accident, les réserves de céréales qui flambent. Si tenace est la faim du peuple, qui déborde les soldats pour tâcher d'attraper quelques poignées de nourriture dans les réserves en flammes, que les ouvriers, les chômeurs, les vagabonds, les voleurs et les prostituées empêchent les hommes du roi, les représentants légaux des Lugal de la cité, d'arroser de l'eau des canaux l'incendie, pour le soustraire au vent du soir, pour apaiser le dieu du feu et circonscrire les dégâts. Déjà, dans la bousculade où des femmes et des enfants ont péri dans le noir déchiré par la fumée grise, dans le piétinement du faubourg, le soulèvement qui accompagne les flammes. Harnachant son armure pour partir défendre la cause du roi, le Second sait qu'il faudra tuer, qu'il faudra se faire haïr, et qu'il n'est même pas certain que les nombreuses sectes séditieuses excitées par le feu ploient le genou devant l'armée. À l'approche d'une décision comme d'un mur, il y a toujours deux côtés : il se trouve peut-être du mauvais, mais c'est le sort qui l'a désigné. Il ne reste à l'homme malchanceux qu'à tenir sa position, en retardant la défaite.

Il attend les ordres du roi, qui ne viennent pas. Abasourdi, le souverain contemple presque hypnotisé par son propre désastre la silhouette de la tour dans les ténèbres d'argent, sous la fumée étouffante qui parvient jusqu'aux fenêtres du palais, puis il crie :

« Tue ! Va et tue-les tous ! »

Et le Second s'incline.

Après avoir abandonné à Lu Baba la défense de la citadelle, il passe les longs corridors calfeutrés, il encourage les soldats hésitants, qui ramassent leur masse d'armes, il flatte la croupe des chevaux et des ânes, il fait grincer, crisser, tonner les roues des chars et ouvrir grandes les portes du palais. Ensuite, à l'air frais de la nuit que l'odeur du feu alourdit et qui brûle et démange les poumons, ceignant son crâne du casque plat aux lanières de cuir et tenant fermement de la main droite son épée incurvée, il enjoint aux mercenaires postés aux abords du palais de ramasser leur hache à peine aiguisée, d'emboîter le pas à la troupe et d'encercler par les deux avenues la foule en furie qui attend la guerre et qui espère donner son sang au dieu de justice. Substitut du roi offert au sacrifice, le Second se sent telle la chèvre qui, après la récitation des formules rituelles des lettrés, se trouve attachée au nom de l'homme maudit, et qu'on conduit au bûcher ou à la tombe à sa place, que l'exorciste en chef présente comme offrande en lieu et place de la personne attendue : c'est le Second que la foule attaquera et démembrera plutôt que le roi qu'il représente, il le sait.

Voilà pourquoi le roi a tant besoin de son substitut, voilà pourquoi l'étranger a été choisi.

Et au-devant du sort malheureux, le Second marche avec courage, parce qu'il connaît la peur désormais et se présente face à la mort armé. N'était l'incendie violent, il fait doux. Les étoiles brillent d'une douce clarté au-dessus de lui. Dans les rues que la cendre commence à recouvrir, au bout desquelles il aperçoit des barricades de bois fracassé, des rampes de chantier, les chaises, les tables des tavernes, dans la cohue et la frénésie qui crépite ainsi que des étincelles aveuglantes sur la place et au pied de la tour dont certains blocs de terre cuite désencastrés se sont écroulés sur les masses de gens, il écarte ses troupes en ligne et attend le combat qu'il ne désire plus. Il marche lentement, il se dirige vers le chaos, il entend la ville tout entière grincer contre ses fondations, et la civilisation qui vacille, il reconnaît les cris des femmes mêlés à la rage des hommes, il marche de plus en plus prudemment, il serre dans le poing la mort qu'il va donner au peuple. En première ligne de la troupe dont il hume par-derrière l'angoisse et l'horreur devant l'ivresse des factions qui, de toutes parts, accourent par les ruelles pour les assassiner, il cligne des yeux.

Là, sur la place, au pied de la tour dont des parties gisent de travers comme les jambes fracturées d'un géant accroupi, hommes, femmes et

enfants, certains dans le sang, l'acclament. C'est une clameur qui va, vient, monte, l'engloutit ainsi que l'océan à la fin des terres connues, à l'entrée de la bouche des Enfers : les yeux révulsés et heureux, la paume des mains adressée au ciel noir, gris, jaune de feu, Sumériens, séditieux, sectateurs, femmes des faubourgs, artisans et mendiants chantent en son honneur un poème de victoire. Ils crient comme des possédés leur amour de l'homme qui les sauvera. Il ne comprend pas. Parce qu'il n'a pas le temps de les détromper, les gens en haillons, certains hommes nus, des valeureux et des moins-que-rien des lointaines plaines d'Amurru le célèbrent et célèbrent ses troupes : certains fraternisent avec les soldats, déconcertés, qui guettent la réaction de leur chef, qui ne vient pas, et préfèrent serrer la main plutôt que pointer la lance vers le torse des gens du peuple. Enfin, un homme albinos aux allures de diable, qui lui rappelle le berger qui les avait introduits dans la cité et qui saute à pieds joints sur un char aux roues brisées, crie que le héros est partout, qu'il a déjà été vu luttant aux portes du palais et qu'il apparaît en même temps parmi eux : il le traite de dieu.

Il a peur que l'albinos ne révèle le secret des deux frères, mais il lui semble que ce n'est pas exactement le même albinos, et l'homme en transe enjoint à la masse de suivre son maître.

Alors le Second comprend ce qui s'est passé.

Sur les ordres de la prêtresse, le Premier a pris les armes, peut-être a-t-il favorisé l'incendie, en tout cas il attaque à présent le palais et prend de force le trône. Poussé par la foule, la repoussant comme la houle, le Second revient sur ses pas, encouragé et applaudi, il va le pas lourd mais rapide vers le grand palais blanc dans la nuit, qui brûle aussi.

Tout est détruit.

Contre leurs propres camarades, les hommes de la garde qui ont suivi son ombre, son double, son frère, se sont retournés contre Lu Baba. Dans la cour, juste après l'affrontement, gisent les cadavres de ses fidèles et les silhouettes pathétiques des blessés qui rampent, de l'un et l'autre camp : sous une armure semblable ils se sont battus et se sont donné la mort. Encore hésitant, le Second se tourne et demande à ses suiveurs, il demande au peuple qui marche derrière lui et qui attend son ordre de prendre la place, d'ouvrir toutes les portes et de monter au rempart. Qu'ils le laissent seul trouver le roi. Ainsi espère-t-il gagner le temps nécessaire pour sauver la vie du souverain, son père adoptif.

Lorsqu'il entre dans la chambre du vieux roi, le Lugal du Lugal, la fierté du ciel marche à quatre pattes devant celui qu'il croit être son fils :

« Tu m'as trahi », couine le roi.

« Te voilà ! » s'exclame le Premier qui l'attendait.

Aux yeux horrifiés du roi, le traître devient double.

« Tu es deux fois toi-même... »

Au nom de la prêtresse, le Premier s'apprête à égorger le souverain déchu, mais le Second arrête son geste :

« J'ai promis..., murmure-t-il.

— Quoi ?

— J'ai promis de ne pas le tuer. »

Et le Premier s'amuse :

« Mais je ne suis pas toi.

— À ses yeux, oui. »

En habit déchiré, le roi que l'âge a rattrapé attend la sentence et les supplie.

« Vieillard..., demande le Premier, est-ce que je suis ton fils ?

— Tu l'étais ! Oui, c'était toi.

— Et lui ?

— C'est toi aussi !

— Tu vois, reprend le Second. Pour lui, nous ne sommes qu'un seul homme. En promettant, je t'ai engagé aussi : tu ne peux pas lui ôter la vie. J'ai juré.

— Il faut le tuer. La femme le demande.

— Non. Quel besoin ? »

Et le Second tend au Premier une torche enflammée afin qu'il examine de plus près le vieillard effondré devant eux. La tiare est perdue, les habits déchirés... Qui le reconnaîtra ?

« Dis-moi : qui es-tu ?

— Je ne sais plus, pleurniche le vieux.

— Il ne sait pas lui-même. Laisse-le aller.

— On le reconnaîtra.

— Pas sans la tiare, pas sans le trône ni les habits. Dans la rue, il passera pour un mendiant, un vieux fou. »

Mais le Second n'est pas convaincu et il porte la flamme de la torche contre le torse et le visage du vieillard, afin d'effacer ses derniers traits en les brûlant : l'homme en feu geint à la manière du chien, se roule au

sol, et l'incendie s'éteint bientôt.

« J'ai promis, répète le Second en tirant son épée hors du fourreau.

— Qu'est-ce que tu as promis d'autre ? Je croyais que tu avais juré de l'épargner. »

Le Second s'agenouille auprès du vieillard au visage ravagé, tandis qu'on entend la clameur du peuple par les couloirs et les corridors du palais, qui prend possession de la citadelle, qui met à sac les chambres, ouvre les coffres et répand les richesses. Le Second explique :

« J'ai promis qu'il ne verrait jamais ce jour. »

De la pointe de l'épée, il perce donc l'œil droit, puis le gauche.

Le vieux est aveugle.

Quand revient le matin, c'est un mendiant aux yeux vides qui dort dans les décombres du saccage, et que l'armée refoule avec le peuple dans les rues sens dessus dessous.



Les voilà tous les deux devenus un seul roi.

Pour mieux se débarrasser des éléments dangereux, ceux qui ont conduit l'émeute ont été châtiés sous des prétextes fallacieux dans les semaines qui ont suivi le bouleversement. Au vieux roi akkadien a succédé un nouveau souverain, époux de la prêtresse devenue reine, serviteur de la Lune aussi bien que du Soleil. À Lu Baba le chef d'escorte a succédé un Sumérien, et parmi les Lugal seigneuriaux figurent désormais en ville des hommes d'Amurru au teint mat : seuls ceux qui sont heureux du nouveau gouvernement s'expriment sur les avenues, les autres se taisent.

Aux festivités succèdent les célébrations, et l'ancienne prêtresse de Nanna, après avoir apaisé Gibil le garant du feu, rend grâce à Nisaba la protectrice des céréales, qui offre aux cultivateurs une récolte abondante, du soleil et de la pluie également répartis : fonctionnaires et coadjuteurs partagent leurs gains avec les familles. Il y a assez pour se servir, assez pour être servi. La femme qui portait le voile bleu a reçu la couronne. Détournée de ses vœux à Eanna, elle fait désormais figure de protectrice de tout le panthéon de la ville et des cités voisines.

Avec le Premier, elle dort souvent et baise peu ; avec le Second, elle ne dort pas souvent mais baise beaucoup.

Ils pensent qu'elle n'en sait rien, qu'elle croit n'avoir qu'un seul

mari : leur accord est resté secret et le Second joue le rôle du Premier auprès d'elle quand l'autre a envie de passer la nuit chez les prostituées.

C'est le Premier qui trône presque tout le temps, c'est lui qui commande, qui va et qui agit en audacieux ; mais c'est le Second qui pense et qui choisit. Meilleur conseiller, plus prudent, il oriente, et l'autre marche d'un pas impérieux dans la direction indiquée.

Aux yeux du peuple, le roi ne fléchit jamais, il trône, il calcule, il juge, il gouverne du matin au soir, du soir au matin.

Pourtant, au fil des jours, le Second proteste contre sa condition secrète de conseiller enfermé dans le sanctuaire au seuil de graviers blancs.

Chaque fois qu'il couche avec l'épouse de son frère, il se contente un peu moins de l'aimer comme s'il était l'autre et il est dévoré par le désir de l'aimer pour lui-même. Un soir, il demande à l'ancienne incarnation d'Inanna :

« Qu'est-ce que tu penses de mon frère ? »

Et la femme lui répond sans hésiter, par la bouche de sa servante :

« Je pense qu'il se méfie de toi. »

La bouche de l'ancienne prêtresse dit la vérité, mais le Second ne sait pas si « toi », c'est lui ou l'autre. À partir de ce jour, il ne trouve plus le sommeil sans cauchemarder.

D'abord il rêve de l'ancien roi à la peau brûlée et aux yeux crevés, puis il aperçoit en rêve les mêmes songes prémonitoires que l'ancien souverain.

Le vieux roi est-il mort ? se demande-t-il. Erre-t-il parmi les vagabonds que la garde a repoussés aux portes de la ville et qui campent depuis dans la misère, le long des hauts murs ? Une fois le chantier de la tour abandonné, dont l'emplacement est aujourd'hui consacré aux dieux des Sumériens, l'armée s'est employée à étendre par des expéditions, dont le Premier a pris la tête, le territoire d'Enki et de sa parèdre bleue, au nom desquels la cité bat le bouclier, pendant que dans l'ombre le Second continue de gouverner.

Au retour d'une expédition victorieuse aux lisières du désert, le Second embrasse son frère en secret et à l'écart de tous les regards, dans les appartements intimes du palais où ils ont l'habitude de discuter, les rares fois où le frère croise encore son semblable. Le Premier dit au Second :

« Je crois que la femme se méfie de toi.

— Pourquoi ?

— Elle se pose des questions. »

Comme l'homme a appris à mentir, il répond prudemment que la reine sait peut-être qu'ils échangent de plus en plus souvent leurs rôles dans sa couche.

« Non. Elle ne le sait pas. Mais elle te trouve méfiant à mon égard. Frère, dis-moi : es-tu jaloux de moi ? Ou bien est-ce que tu m'aimes encore ? »

Le Second réplique que poser la question, c'est déjà l'aimer un peu moins.

« Tu as raison. »

Le Premier lui demande pardon, puis il dit :

« Est-ce que tu désires ma place ?

— Non. »

Il ne lui explique pas que depuis longtemps déjà, il ne pense plus à le remplacer, mais à l'éliminer.

Et le frère embrasse son semblable, ils boivent et partent baiser une courtisane à deux. Le Premier croit qu'ils se sont réconciliés.

Mais la nuit suivante, le Second joue de nouveau le rôle du Premier dans son lit et il demande à la femme :

« Pourquoi est-ce que tu te méfies de mon frère, le Second ?

— Tu lui as parlé ?

— Oui.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Le Second croit que je me méfie de lui.

— Il a raison ? »

Ne sachant plus au nom de qui il s'exprime, le Second qui doit faire semblant d'être le Premier hésite, et la femme le remarque :

« Tu es troublé. Voilà pourquoi je trouve qu'il te cause du souci. »

Elle le fait caresser par ses doigts d'esclave et précise sa pensée :

« Tu l'évoques toujours quand il n'est pas là.

— Est-ce que tu trouves que je parle trop de lui ?

— Tout le temps. Tu ne penses qu'à ça. »

Il médite un instant, puis demande :

« Tout le temps... Mais quand, au juste ?

— Ce soir, par exemple. »

Et le Second sent que le corps qui frappe est devenu le corps qui encaisse le coup. La blessure est devenue la lame, et la lame la blessure.

Il est incapable de discerner ses propres soupçons et ceux qu'il a suscités chez l'autre. Tournant sur lui-même, pris de vertige, il lui semble qu'il est à la fois la cause et le résultat, le chasseur et la proie, le bourreau et la victime. Mais, impuissant à distinguer l'action du frère de la sienne, il en conclut qu'il est condamné à frapper le premier.

Après un trop long silence, celle qui dit « Moi » propose :

« Je peux te donner ce que tu veux. »

Que répondre ? Il claque de la langue et fait signe que oui, mais elle réclame de lui une réponse franche. Il dit :

« Oui. »

Alors la reine fait sortir ses yeux, sa bouche et son sexe de l'alcôve. De ses propres doigts, elle extrait en secret de la doublure de son vêtement bleu de vestale une fiole de corne qui contient une poudre blanche sans goût ni odeur qui, selon l'ancienne prêtresse, se mêle aux feuilles vertes d'une décoction ancienne : elle indique en quelques mots le nombre de gouttes prescrit, et fait serrer au Second le poing autour de la fiole lisse en corne de taureau. C'est l'instrument du crime.

« Voilà ce que tu m'as demandé, le Premier. »

Il voudrait connaître ce qu'il lui a demandé — donc ce que l'autre lui a déjà commandé.

Mais il fait semblant qu'il sait. D'un air entendu, il hoche la tête et ferme les yeux, les doigts crispés autour de l'objet.



« La nuit a été bonne ? »

Le Premier a vomi sa bière auprès des prostituées. Il a mal à la tête et il a franchi le seuil de graviers blancs en chancelant.

« Bois, mon frère. »

Et, dans un geste d'affection, le Second lui offre un large bol d'argile cuite, dans lequel il a versé une infusion verte et chaude comme une tisane de résineux.

Est-ce qu'il hésite ? Triste, le frère qui semble sur le point d'avouer à l'autre le chagrin et le sentiment coupable qui rendent son cœur méfiant, qui a perdu le trésor enfantin de l'amitié, lève le bol au niveau de ses yeux. Les yeux scintillants de larmes, il parle du temps où les jumeaux allaient, marchant dans le désert, incapables de distinguer l'un de l'autre, unis, nus et les longs cheveux pour seul poids contre leurs

épaules. Il se souvient de la jeunesse, mais la jeunesse ne se souvient plus d'eux ; comme s'il implorait son frère de l'arrêter, de l'empêcher de mener le plan à son terme, qui les séparera à jamais, très lentement il porte le bol fendillé à ses lèvres.

Sanglotant presque quand l'autre demeure silencieux, il boit.

Il déglutit.

« Tu es différent, aujourd'hui. »

Mais l'autre répond que non.

Ils se taisent.

Bientôt pris de convulsions, le Premier tremble et bave à la manière du chien errant, il mord dans le vide, ses yeux deviennent verts, de la couleur de l'arsenic, et il serre les dents, on dirait qu'il avale ses propres lèvres, avec les doigts qui lui échappent il va à la recherche du rebord de la table en pin, dans l'espoir de s'y agripper et d'arrêter la secousse. Mais il manque le dernier appui et verse sur le côté droit, comme s'il avait été encorné. À bout de souffle, il peine à fixer du regard la figure floue du Second, qui attend.

« C'est toi ! » beugle le jeune homme qui succombe. Il racle le sol, rampe jusqu'au gravier et sa main aux doigts crispés se referme sur un caillou blanc, qu'il voudrait lancer à la face de l'assassin, en vain. Paralysé, il le garde au creux de la main et l'emporte dans la mort.

Dans les pupilles vertes d'arsenic de ses yeux révulsés se reflète le visage du fraticide.

Le survivant lui dit adieu.

Dès que c'est fini, il livre aux crocs des chiens du palais le corps de son frère et attend que la chair ait été dévorée avant de remonter dans la chambre, où il annonce à son épouse :

« Femme, j'ai tué l'autre. »



L'usurpateur fit mine d'avoir toujours été le Premier. Il était le roi tout entier, désormais.

À compter de ce jour un ulcère au foie le rongea, qui lui donna le teint jaunâtre, au point qu'il dut se farder chaque matin. Mais le peuple devinait la couleur par en dessous et le surnomma « Foie jaune ». L'épouse à la robe bleue qui attendait un enfant de lui chercha dans sa pharmacopée et la parfumerie des Sumériens, grâce à la bonne huile

des grands arbres et aux arômes des baies, grâce aux plantes de la steppe et aux écorces de la forêt, à lui rendre la santé et la bonne haleine. Le mal le plus grand dont il était affligé était l'impossibilité de dormir sans cauchemarder, et les émissaires de la nuit, les êtres fragiles du souffle, le hantaient. En vain cherchait-elle à lui apporter la paix, en lui décrivant l'état et la demeure des dieux, qui ont trouvé le remède à toute souffrance, qui ont oublié le mot même de « douleur », qui vivent aux extrémités du monde comme au sommet des montagnes, sur des îles fleuries. Au-dessus des mers à la fois mâles et femelles, couple par couple, par deux, par trois, par quatre, de différents ils deviennent tous identiques et dans l'unité jouissent de la paix, étrangers au souci de la vie mais vivants, ils gouvernent, ils inscrivent à l'intérieur de chaque chose le mot juste, et selon un code inconnu des hommes commandent dans le langage de la nature à la nature, à la fois auteurs, propriétaires et protecteurs des éléments, du feu, de l'eau, de la terre, du métal et des forêts, comme le roi l'est de la ville, satisfaits sans satiété, désireux sans manquer de rien, ils ne savent pas souffrir.

Elle murmurait toujours pour l'endormir :

« Ils ne savent pas souffrir. »

Mais le roi, rongé par l'ulcère, au lieu de l'écouter la frappait. En la giflant, il lui reprochait de lui avoir fait assassiner son frère, son semblable. Elle jurait lui avoir obéi. C'est lui qui le voulait. Lourde de leur enfant, elle suppliait, puis elle s'humiliait. Et comme il connaissait son orgueil de femme, il commença à soupçonner que l'ancienne prêtresse, qui avait abandonné la Lune pour sa couronne de reine, ourdissait une vengeance contre lui.

Suspicieux à l'excès, il fit d'abord exécuter la bouche de la reine, qu'il accusa d'avoir médité à l'endroit de son défunt frère, dans le but de monter la reine et le roi contre lui. Quand il fallut assister à l'exécution, la reine pleura en silence.

Puis, déclarant qu'il avait été induit en erreur par une autre des domestiques, qui servait d'yeux à la souveraine, il la fit condamner aussi, et cette fois la reine, grosse de plusieurs mois, refusa de paraître à la décapitation rituelle de sa servante.

Enfin, jaloux de tout, le roi s'enferma dans le palais de la ville aux hauts murs, abandonnant aux administrateurs et aux marchands le gouvernement. Il reprocha à la femme de donner bientôt naissance à l'enfant de son frère plutôt qu'au sien.

Il était devenu jaune de teint, et le fard ne cachait plus rien.

Il était amer.

Piégée par le mariage par lequel elle se trouvait soumise à celui qu'elle avait séduit et manipulé, celle qui dit « Moi » le pria de prendre de l'euphorbe, du parfum de Ninurta, de la gomme de térébenthine et de la résine afin de calmer ses douleurs, qui le rendaient méchant. Mais l'homme se méfiait des bois, des huiles de cèdre et de cyprès, des onguents enflourés, il sentait par avance dans l'eau, même filtrée et tamisée, la substance sans goût et sans odeur de la mort, il trouvait à la viande la saveur du cadavre, il décelait dans les moindres produits de la nature la ruse humaine. Et dans cette ruse il craignait la main vengeresse de la femme qui avait fait de lui le roi. Elle jura en se tenant le ventre à deux mains qu'elle n'était pas innocente, mais que l'enfant, lui, l'était. Un soir qu'il souffrait trop, le roi jaune entreprit avec un couteau d'ôter la vie à l'enfant sur le point de naître, persuadé qu'il n'était pas de lui. Avec la lame, il fourragea le sexe de l'épouse endormie, qui se réveilla, paniquée et terrorisée. Lorsqu'il retrouva après sa fureur une sorte de sagesse, il découvrit que le fœtus ensanglanté était perdu et la mère grièvement blessée ; il demanda pardon.

Dans l'espoir de ne pas perdre l'épouse, il fit sacrifier sa dernière servante. Après avoir collé toute la nuit la jeune fille contre le corps de la prêtresse fiévreuse, pour l'imprégner aux yeux des dieux de son odeur, de son sang et de son identité, il fit creuser en secret dans les jardins d'amandiers une fosse, au fond de laquelle il allongea la reine et son double : sa femme, il fit mine sous le regard d'Ereskigal et d'Inanna de l'égorger à l'aide d'une simple lame de bois. Quant à la servante, il lui trancha l'aorte à l'aide d'une dague de métal, puis il exigea qu'on traite sa dépouille comme si c'était le cadavre de la reine. Il lui rendit hommage. Il pleura de chagrin la fausse épouse, pour mieux induire en erreur la divinité et sauver la vraie reine de la mort. Toujours par stratagème, il pria tandis qu'on lavait la servante : on la parfuma, on la poudra à la façon de la souveraine. Le roi croyait pouvoir échanger auprès des dieux la servante morte contre la reine à l'agonie, et il proclama avec solennité :

« La voilà défunte ! »

Sur la tombe de la femme bouc émissaire, il versa de la terre sèche et attendit.

Peine perdue. Les temps avaient changé : on n'avait plus le droit de remplacer un être par un autre. Les dieux de la ville ne pouvaient pas être bernés, ils n'écoutaient plus les prières et les lamentations des hommes. La reine rendit son dernier souffle quelques jours plus tard, après s'être agitée au fond de son lit aux draps de laine finement tissés et avoir chuchoté à l'oreille du roi, à la manière d'un rêve :

« Ils reviendront toujours !

— Qui ?

— Ils reviendront. »

Elle mourut.

Seul, le roi monta alors sur les remparts d'Ur et contempla le monde immense à cause de la nuit, les plaines fertiles et les plaines désertiques qui l'entouraient.

Il guettait leur retour.

Ils sont morts

*L'ancien souverain est devenu aveugle,
il est rouge*

Empoisonné le Premier a les yeux verts

*Ensemble ils cherchent le Second
devenu le Premier
devenu le Roi
jaune*

Chapitre 6

NOSTOS

Méditerranée, – 1251

À l'époque où l'on forge le bronze, deux malheureux laissés pour morts errent tout autour de la mer. Leurs âmes voudraient se venger de celui qu'ils appellent le Roi et ils croisent des hommes et des femmes qui commercent.

Pour seule propriété les malheureux possèdent un caillou.

Ils sont entrés dans l'âge des marchands.

Deux hommes dans le désert parlaient d'une seule voix. Le jeune et le vieux marchaient les pieds nus, ils allaient plus pauvres que les bêtes, et seul le langage les distinguait encore des charognards qui les suivaient. Depuis deux semaines ils n'avaient rien mangé, mais le peu de salive qu'il leur restait, ils la gaspillaient à parler :

« La pisse du chien !

— Cuit dans sa propre merde...

— Sorti du trou du cul du monde, nous lui foutrons la tête dans le sien.

— Il baisera le pet de la vache.

— Il suppliera la mort d'être sa mère !

— Il faut qu'il souffre.

— Mais la souffrance lui semblera trop douce.

— Il voudra retourner tuer sa mère pour ne pas être né. »

Puis ils se turent.

Il faisait chaud, et à l'horizon il n'y avait rien : ils étaient loin de tout. Le plus vieux des deux hommes, qui avait les yeux crevés, donna à son compagnon le caillou à sucer. Ils reprirent leur conversation. Après avoir traversé les sables beiges, le jeune vagabond à demi nu crut un instant sentir contre sa peau grillée la brise venue de la mer, qui lui redonnerait l'espoir et le sentiment d'être vivant : il aurait aimé finir traversé par le souvenir d'un souffle d'air frais, et il aurait donné le peu de temps qu'il lui restait à vivre pour crever de froid sous le vent (ici la température chutait la nuit, mais alors il n'y avait plus d'air). Il espéra voir les poils roussis sur ses avant-bras se dresser... Mais c'était une illusion. Balafrés et rôtis par la couille brûlante d'un dieu, haut dans le ciel, qui giclait sa semence de feu sur leurs crânes que la misère avait

pelés et raclés du bout des ongles, jusqu'à en retirer la moindre pellicule de peau saine, les deux miséreux bannis des plaisirs de la vie avançaient avec la démarche ridicule des morts, les jambes déjà raides et la tête qui dodeline.

« J'aimerais être pute et me vendre contre un verre d'eau.

— J'achèterais le trou de ton cul pour y boire.

— Tu n'achètes pas un trou. Tais-toi, et donne-le-moi. »

Il gémit.

« Donne. Tu me le dois. »

À regret, le jeune homme qui avait les yeux verts (ou qui prétendait avoir les yeux verts : jamais il n'avait vu son propre reflet) ouvrit la bouche et y plongea le poing pour en extraire un petit caillou arrondi, lisse et presque frais, humecté de salive. La pierre était légèrement salée, mais c'était leur seule fortune. Dans les moments de découragement (c'est-à-dire tout le temps), elle le réconfortait et lui faisait monter l'eau à la bouche. Il la laissa tourner un court instant devant ses yeux révoltés, ses yeux fous et cuits par la lumière cruelle du jour, dont les larmes s'étaient depuis longtemps évaporées. Puis il le tendit en bougonnant à son vieux compagnon, qui hésitait à chaque pas, comme s'il avait encore le boulet au pied, comme si le sable le retenait, comme si la terre agrippait de ses griffes les chevilles rachitiques du vieillard à cet endroit où des croûtes séchées, grattées, refermées et rouvertes formaient un anneau rouge et brun de chairs vivaces, d'où suintait l'écume du pus. Cette sale chair à vif protestait contre la corne, l'esquarre, le cramoisi, la putréfaction et bientôt la pétrification de la peau exposée au midi. L'homme dont l'âge était indéterminable avait perdu ses yeux. Aveugle, il s'orientait dans l'immensité en suivant les traces et la voix vibrante de colère et de haine du jeune homme au regard vert (c'est ainsi qu'il s'était décrit à l'Aveugle), et comme s'il risquait de rencontrer dans le vide un mur de pierre il tendait toujours au-devant de lui ses mains cornées et lacérées par le vent des sables qui biseaute l'épiderme. C'est dans le creux de ces mains-là que les Yeux verts déposa leur trésor : le caillou. L'Aveugle s'empressa de le titiller du bout des doigts, comme pour s'assurer de son existence et puiser à sa surface une force cachée. Ce n'était rien de plus qu'une pierre d'albâtre qu'il avait d'abord prise pour une pierre à plâtre, une pierre de craie commune. Mais dans le désert, elle était devenue le fétiche de leur survie. Ils auraient préféré perdre une jambe

plutôt que cette amulette de misère.

L'Aveugle marmonna une bénédiction dans une langue inconnue, peut-être un simple remerciement, et il déposa la chose dans le sillon de sa langue atrophiée, commença à la suçoter avec délectation, explorant la moindre aspérité, le plus infime détail du caillou irrégulier. Cette perle de peu lui parut la dernière trace de la réalité de la vie, dont il avait oublié le nom et la définition, au sortir de l'enfer. Plus il suçait, mieux lui revenaient en bouche quelques minces filets de bave orangée par le sang qu'il espéra boire, avaler, déglutir (peu importe). Si grande était sa soif que la pierre lui rappela l'eau, oui, l'eau qu'il avait oubliée !, mais aussi ce qui de l'élément lumineux ne consume, n'attaque ni ne flétrit les chairs, au contraire de cette maudite lumière. De contentement plutôt que de peine il geignit. Tournant et retournant l'objet délicat à l'intérieur de son palais grossier, comme un homme très vilain qui se trouve aimé d'une belle femme, qu'il chérit et qu'il flatte, il caressa la pierre du bout de la langue. Il le palpa et le fit sonner et trébucher contre ce qu'il lui restait de dent (une seule, et noircie). Pendant tout ce temps il continuait d'avancer à petits pas de damné, comme si les fers retenaient encore ses jambes en arc, il veillait à ne pas répéter l'effort inutile et traître de traîner les pieds dans le sable qui épuise la marche. Surtout, il prenait soin de lever le genou. Ainsi, il espérait aller moins vite, mais plus longtemps et plus loin.

« Il fornique avec une sauterelle sur le gland..., reprit les Yeux verts halluciné.

— ... et la vipère dans le fion », répondit l'Aveugle avec ardeur. Il renifla. « Le Roi, ce fils de la hyène... » Il voulut cracher, mais il ne trouva rien d'autre que le caillou dans sa bouche et se retint. « Dis-moi, les Yeux verts...

— Oui ?

— La mer est-elle près de nous ?

— Ni près ni loin. Je ne la vois pas, répondit avec lassitude les Yeux verts.

— Que vois-tu ?

— Rien. »

Il imagina son jeune compagnon, qu'il avait failli rosser à mort et qui n'était qu'un allié de circonstance, cessant de marcher, la bouche sèche, pour observer tout autour d'eux la vaste étendue vide du pays de Pharaon, à égale distance du fleuve fertile, de la grande mer du Nord et

du détroit dangereux. Découragé, il toussa et l'autre prit peur un instant qu'il n'ait avalé la chose.

« Est-ce que tu le gardes en bouche ?

— Oui », bafouilla l'Aveugle.

Il se réjouissait des dernières notes graveleuses qui s'évanouissaient en spirale à l'intérieur de son palais en ruine. Il tâcha de siffler de la chose ce qu'il croyait être son suc, son essence en hélice, ce délicieux parfum de femme citronné ou mielleux (à ce sujet, lui et les Yeux verts se disputaient). Mais ce n'était peut-être que le goût de la bave de son compagnon qui avait imprégné au fil des jours la craie érodée, mêlée à l'amertume de sa propre haleine fétide et de ses gencives à vif. À contrecœur, il délogea de derrière sa dent noircie la pierre lunaire avant de la soupeser. Elle était de plus en plus légère : voilà qui était inquiétant. Rongée par leur succion minutieuse, par leur avidité, elle ne durerait pas longtemps — un peu plus qu'eux deux, tout de même, il fallait l'espérer. Ils finiraient en cadavres méprisés même par la nuit, après avoir erré combien de temps, combien de lunes et combien de soleils ?, il n'en savait rien et n'osait en redemander le compte à son compagnon naïf. L'autre profita de sa rêvasserie et de son inattention pour lui arracher des doigts la seule chose du monde qui comptait et pour en aspirer à son tour le charme tel un enfant qui joue à manger et à boire un aliment magique. La bouche orpheline, l'Aveugle leva le genou et reprit sa marche lente et résignée, tout en récitant :

« On lui percera la queue avec un clou rouillé...

— Et puis la putain la lui bouffera ! Et elle se fera du clou un cure-dent, crut bon de préciser les Yeux verts avec la fougue du débutant, tout heureux de sa trouvaille.

— Penses-tu... Elle vomira sa couille dans l'auge des porcs. »

L'Aveugle se tut, mais la réplique attendue ne vint pas.

Anxieux et désorienté, il s'immobilisa, moulina des bras en vain et murmura :

« Où es-tu, les Yeux verts, enfant de la putain et du chiot merdeux ? »

Le jeune usurpateur ne répondit rien et l'Aveugle devina que son compagnon à bout de forces convulsait par terre, sur le sable chauffé à blanc.

Le vieux s'accroupit.

Tâtonnant avec le pouce et l'index, et les moignons de ses autres

phalanges atrophiées, il finit par atteindre les flancs hoquetants du jeune homme que parcouraient des spasmes. À cause de son trop grand empressement à siroter le caillou, le malheureux s'était étouffé. L'Aveugle lui empoigna la nuque, le frappa d'un coup sec entre les omoplates, lui fit recracher la pierre précieuse entre toutes (si les Yeux était mort, l'Aveugle aurait été prêt à l'ouvrir en deux par l'arrière-train pour récupérer son trésor). Cela fait, il trafiqua dans la cavité buccale et pinça la langue, à seule fin de le retenir d'avaler la chose et de s'étouffer. Il caressa l'espoir que dans l'opération les Yeux verts lui rende un peu de bile, qu'il aurait pu boire ou lécher. La faim était si grande..., retenue seulement par l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de manger de l'homme : l'unique être humain aux alentours était son guide dans la nuit perpétuelle où il errait. Il avait besoin de l'autre. Le vieil Aveugle s'assit à côté du jeune malheureux, satisfait de pouvoir mâchonner, les bras croisés et le sexe à l'air, la pierre de lune rondelette qui réveillait en lui un brin de salive. Le miséreux déglutit comme s'il avait bu au calice des dieux (il ne croyait pas aux dieux). Il aimait le caillou plus que tout : pour une raison qu'il peinait à s'expliquer, il le chérissait, il était tendre avec lui.

Certainement pas par générosité, mais parce qu'il était soucieux de conserver son guide en vie le plus longtemps possible, il en refit don aux Yeux, qui respirait avec difficulté, et le glissa entre ses lèvres gercées.

Alors seulement il entendit le bruit.

« Quoi ? »

— Silence.

— Quoi... ?

— Ça signifie : ta gueule. »

Depuis le nord, à la perpendiculaire de la traînée de foutre du soleil dans le ciel (tel que l'Aveugle se le représentait dans l'obscurité), il perçut la rumeur du monde.

« Je n'entends rien... »

— Tu as les oreilles pleines de merde. Je ne vois pas, mais j'entends mieux que toi. »

Puis il murmura paniqué :

« Cache le caillou. Fourre-le sous ta langue... Et ne l'avale pas, sinon je te tue deux fois. »

D'abord un cri, puis un appel, bientôt un archipel de bruits

animaux et humains, de claquements, de rires et de sifflements, par-dessus le braiment du chameau qu'on faisait taire, transforma le désert en société.

« Qui êtes-vous ? » clama une première voix distincte en dialecte haut-égyptien, avec l'accent sans racine des marchands du monde.

L'Aveugle comprit d'emblée le sort qui leur serait réservé.

Inconscient de ce sort, les Yeux verts répondit fièrement :

« Nous cherchons le Roi. »

La foule de caravaniers s'amusa :

« Quel roi ? Le monde n'en manque pas.

— Le Roi. »

Alors l'Aveugle entendit le commerçant qui dirigeait la petite caravane interrompre les rires et le brouhaha :

« Couvrez-les, donnez-leur à boire et s'ils peuvent être utiles à la tâche, ajoutez-les au compte.

— Quel compte ? » s'enquit les Yeux verts, inquiet.



Ils apprirent que les villes de Pithôm et de Ramsès, qu'ils avaient traversées les fers aux pieds, avaient été construites par les tribus du peuple nomade des fils de Sem pour le compte d'User-maat-re Setep-en-re, qui n'était pas à proprement parler un roi : ici Pharaon règne, et les vagabonds appartiennent à celui qui les trouve. L'homme de Tyr, l'homme d'Arad, les hommes à la peau bleu foncé comme le verre du royaume de Mitanni, d'ébène nubien ou aux reflets du cuivre de Canaan se trouvaient tous en la possession d'un marchand chypriote qui convoyait des sceaux cylindriques en lapis-lazuli, de l'essence de térébenthine, des scarabées égyptiens, de l'ivoire, de l'ambre et du miel, de Memphis vers les cités des Achéens, en passant d'abord par les ports de Sidon et Byblos. Peut-être feraient-ils escale en Ougarit.

Les Yeux verts et l'Aveugle n'avaient échappé au grand marché des esclaves que pour mieux rejoindre avec leur nouveau maître un navire de bois comme jamais ils n'en avaient vu, profond, les cales encombrées de marchandises et long d'une douzaine d'hommes adultes allongés. Au moment d'embarquer, les Yeux verts admiratif détailla la charpente de cèdre libanais, taillée à même le tronc et la coque, qui tenait grâce à l'emboîtement de tenons saillant dans les mortaises carrées. Les Yeux

verts, qui n'en connaissait ni le nom ni l'usage, tâcha tout de même de décrire l'agencement à l'Aveugle. Il avait quelques rudiments de construction et fut favorablement impressionné par la technique étrangère.

À présent ils n'étaient plus des hommes libres, mais comme les pièces de bois du navire sur les flots assemblés les uns aux autres en une sorte de construction humaine gouvernée, une barque grande comme trois propriétés. Auprès du gouvernail se tenait le contremaître de la maison du marchand chypriote, qui était leur maton à tous et qui prenait du repos à l'ombre du dais. Tandis que les marins obéissaient aux ordres de manœuvrer la grande voile tendue au vent frémissant, les esclaves attendaient enchaînés et accroupis, désœuvrés, ankylosés au soleil et en silence, à la façon des animaux laissés au repos et parqués le temps d'un transport. Ils ne pouvaient pas communiquer avec leurs compagnons de galère, qui ne partageaient de toute façon pas leur langue, pourvu qu'ils aient encore su parler. Beaucoup étaient malades et de peu de valeur. Comprimés les uns contre les autres sur le pont, au-dessus des marchandises précieuses chargées à l'abri et à l'ombre dans la cale et, en les observant protégées par la fraîcheur de la pénombre, ils toussaient ou gémissaient en plein soleil avec le plus de discrétion possible, afin de ne pas s'attirer les remontrances du contremaître gras et fat. Il les fouettait à l'aide d'une longue lanière de cuir qu'il gardait enroulée autour de l'avant-bras, en attendant de la libérer et de la laisser claquer au hasard de la troupe de gueux sales et galeux, qui lui arrachait une grimace de dégoût ; un râle parcourait la masse de chairs endolorie, parmi laquelle chacun cherchait à s'arracher au bloc animal des autres, en levant les deux bras au-dessus de la tête, en signe de soumission mais aussi de protestation ; puis le silence se faisait sur le navire fabuleux à leurs yeux de paysans, qui voguait d'après les observations des Yeux verts en direction du nord-ouest, fendait l'argent des flots de ses flancs cuivrés, la voile blanche gonflée à la façon du ventre comblé d'un homme riche et heureux. Ils mangeaient au mieux des noix mal conservées, au pire des copeaux de bois, car leur valeur était si faible qu'investir en nourriture dans leur entretien aurait causé au maître chypriote un manque à gagner considérable. Il ne se passait pas une heure sans que l'Aveugle imagine le contremaître luisant de sueur conseiller à son patron de balancer la majeure partie de la cargaison humaine par-dessus bord, puisqu'ils ne seraient bons ni à

travailler ni à être vendus au terme de la traversée.

Sur les eaux qui donnaient aux Yeux verts la nausée — il avait l'haleine d'un fion —, l'Aveugle calculait leur perte et leur gain au gré du sort : ils avaient échangé l'infinité du sable dépourvu d'eau contre l'immensité de la mer privée de terre ; et il méditait sur le malheur qui les éloignait du Roi et de la vengeance à la fois, le malheur qui ballottait d'un mauvais absolu à un autre leurs corps exténués, qui ne réclamaient pourtant qu'une proportion raisonnable de chaque élément plutôt que l'alternance de la soif trop cruelle et du mal de mer plus mesquin. Dans cet univers capricieux, il n'existait pas d'autre point fixe que le caillou. L'Aveugle goûta l'agréable tiédeur qui émanait désormais du morceau de gypse, qui l'aidait à oublier le ventre creux et la tête pleine de haine. Ensuite, attendant que le contremaître ait tourné le dos au soir tombé, il leva les deux mains attachées par une corde épaisse mais élimée dont les fils raides attaquaient ses poignets ainsi qu'une volée de mouchérons et de moustiques. Il déglutit, recracha le caillou moite. Avec délicatesse, il le déposa au creux des mains liées de son voisin. Dès qu'il en avait l'occasion, les Yeux verts lui chuchotait une description de leur situation, de l'architecture du navire, de la couleur de peau, des riches vêtements de leur propriétaire, de ses armes, de la nature et de la valeur, du nombre de leurs compagnons d'infortune, que l'Aveugle rapportait en esprit au sens du vent, à l'odeur pestilentielle de diarrhée et de bile, de chairs malades, au lourd parfum de térébenthine et de sumac qui remontait des entrailles du vaisseau, à l'huile et à l'eau qui coulaient parfois entre les lattes du pont sur lequel ils gisaient agenouillés, accroupis, les chevilles percluses de crampes et les jambes enfoncées dans l'arrière-train des misérables de la rangée de devant. Ils ne survivraient pas à la traversée. À moins de cesser de respirer les miasmes des esclaves, pour refuser d'absorber le principe même de leur maladie, ils ressembleraient avant même d'atteindre l'île des Crétois aux bêtes de somme étiques et bonnes à abattre des régions livrées à la famine — à ceci près qu'on ne pourrait même pas tirer un repas de leurs cadavres.

N'était le caillou qui leur servait d'âme solide, ils auraient partagé depuis bien longtemps le sort qui leur était à tous promis dans cette vie-ci : la mort.

Mais il y avait la chose et ils résistaient.

Bien sûr, elle réduisait de taille à mesure qu'ils la suçaient.

Étanchant la soif, la faim, la colère et le ressentiment, tranquillisant les nerfs et les muscles de la gueule, elle activait dans l'âme la cause de l'opiniâtreté. Puisqu'ils subissaient, la pierre apportait la paix, la patience, l'intelligence à l'Aveugle et aux Yeux verts.

Ils attendirent.

Enfin, au zénith du soleil, l'Aveugle entendit un premier signal. C'était l'indice d'un changement dans leur condition. C'était ce qu'il qualifiait — lorsqu'il s'employait à éduquer son jeune compagnon — d'« opportunité du sort ».

« Et le sort, précisait-il, n'existe que dans la mesure où l'on se trouve, comme nous, réduit à l'impuissance.

— Pour ceux qui peuvent tout, le sort n'existe pas ? » murmura les Yeux verts.

Et l'Aveugle ricana.

« Si. Car ils font partie du même monde. Et notre fortune soudaine peut signifier leur malheur. Écoute ce qui se passe. »

Insultant ses dieux, le maître hurlait de douleur, dans sa langue de marchand qui mélangeait des mots d'akkadien et d'hurrien au haut-égyptien et au dialecte chypriote d'Enkoni dont les sifflantes se confondaient. Il accusait ses concurrents sur le marché de Memphis de l'avoir empoisonné avec de la noix vomique de l'arbre à strychnine, ou bien cette langue de feu qu'on distille à partir des noyaux de pêche. Il s'en prit aux fidèles du Soleil égyptien, avant d'insulter le fils d'Amon qui tue parmi ceux qui le servent celui qu'il veut, la majesté du Haut- et du Bas-Royaume qu'il identifia à un tumulus de putréfaction et de selles d'ânesse. Cependant, ses serviteurs s'agitaient à l'arrière du vaisseau, sous la tenture du dais tissé de fils de cuivre qui sentait l'amande et l'organdi. Quelques-uns tâchaient de rendre la paix de l'âme et la tranquillité des organes au maître en épongeant sa sueur, expliqua à voix basse à l'Aveugle les Yeux verts qui profitait de ce que le contremaître leur ait tourné le dos. À présent les hommes en pagne et la tête nue, en panique, larguaient les lourdes ancres de pierre rectangulaire pour stabiliser le bateau sur les eaux agitées aux abords d'Ashkelon, à la première pleine lune de la saison fraîche de Peret.

« Est-ce que le salopard qui s'égosille se tient le bide entre les mains ? Dis-moi, les Yeux.

— Il a posé les doigts près de son nombril, et il a chié sur sa couche d'osier comme l'enfant qui naît ou la mère qui le fait naître. Est-ce de

bon augure ? Va-t-il mourir ?

— Appelle le contremaître qui a la voix d'une chèvre de Naharin, et fais le dos rond.

— Il va nous battre.

— Fais comme je dis. »

Alors l'Aveugle laissa lentement rouler le caillou de lune au creux de la paume de sa main cornée et couturée, afin de l'exposer quelques minutes aux rayons dardés par le soleil au sommet du ciel, qui pissait de la lumière sur leurs crânes rasés. Comme s'il s'agissait d'une perle d'Orient, il la laissa aller le long de sa ligne de vie, qui se trouvait poursuivie par une interminable cicatrice courant sur son bras avant de se perdre dans un réseau d'éraflures, de crevasses tout autour de son torse. Les scarifications s'enroulaient à la manière d'un serpent dangereux, d'une vipère cornue qui vit dans les tombes et qui dessine la lettre « f » de l'alphabet. C'était cet alphabet qu'il essayait en vain d'enseigner aux Yeux verts dont la peau encore tendre était un papyrus presque vierge, au contraire du dos du vieil Aveugle, où les blessures de multiples vies venaient s'entremêler dans un dessin écarlate et brun. Cette peinture de chair représentait le sens du monde, de plus en plus complexe et illisible avec le temps ; il tendit le dos et referma le poing.

« Hé !

— Tais-toi, chien et fils du chien ! »

Hélé par les Yeux verts, le contremaître replet fit claquer le fouet contre leur peau et ajouta au texte des cicatrices une plaie de plus. Vivement angoissé à l'idée que les cris du maître ne sonnent l'heure de la sédition et d'une révolte de son bétail, en raison de la faiblesse de leur propriétaire, le contremaître frappa furieusement. Avec plus de précision qu'à l'accoutumée dans la masse de leurs corps serrés et tremblants, il visa les côtes apparentes des Yeux verts, déjà à demi fêlées, qui pleurait de douleur mais qui ne se plaignait pas : le jeune homme ne voulait pas respirer trop fort et rouvrir les crevasses du jour précédent tout autour du coffre fragile de son souffle.

« Maître ! » supplia dans la langue d'Akkad l'Aveugle en élevant les mains, moins pour réclamer sa pitié que pour flatter son désir d'être craint et obéi.

« Maître ! Je te supplie ! »

L'homme grogna.

« Le maître ferme la gueule de son chien ! » éructa-t-il, mais il

fouetta avec moins de dureté lorsque l'Aveugle commença à lui expliquer d'un ton docte, docile et doucereux :

« Je sais soigner. »

Le contremaître fit silence. Tout autour de lui, la dizaine de moribonds accroupis qui geignaient en gardant les mains croisées contre leur nuque relevèrent légèrement le visage, pour voir celui qui tenait le fouet se passer une main sur les joues glabres, remettre sa calotte droite et demander :

« Qui soigne qui ? Qui soigne quoi ? »

L'Aveugle pensa que c'était gagné.

« Moi, je soigne le maître comme je soigne les rois. »

Et l'Aveugle, qui faisait semblant d'être hagard et perdu parce qu'il n'avait pas d'yeux, s'appuya sur l'épaule des Yeux verts qui le soutenait tel un petit-fils son grand-père impotent. Il garda un genou posé contre les lattes échardées, pour demander en position de supplication le droit de soulager le bon maître, digne propriétaire du navire.

À l'autre extrémité du bâtiment, le marchand dont on faisait les louanges gémit, grogna et appela auprès de lui son contremaître. À regret, l'homme de Washukanni fit signe à l'Aveugle de se lever et de marcher. Puis, s'apercevant de l'absurdité qu'il y avait à vouloir faire aller seul un vieux qui n'y voyait rien, il punit les Yeux verts, lui aboya d'aider à se tenir droit son compagnon et de le guider jusqu'au maître. Un vent maintenant froid balayait les eaux orientales de la grande mer bleu, noir et violet au soleil dur de Peret, sous lequel les Yeux verts voulut avancer. Mais, le corps tenaillé par les crampes, il s'écroula une première fois. « Sale bâtard ! » beugla le contremaître qui lui roua de coups les reins. Les Yeux verts savait laisser passer l'orage et s'inquiétait seulement pour son compagnon : il grimaça, relâcha la tension de ses muscles et sentit les zébrures qui lui avaient entamé les chairs parcourir ce qu'il lui restait de peau avec ces sortes d'étincelles crépitantes qui illuminent l'ambre frotté.

Il se releva.

Tel l'oiseau, il déploya les bras pour protéger et orienter l'Aveugle au teint brûlé, à la peau rouge vif qui avait tanné au vent marin, à travers le cheptel des esclaves prostrés dans leurs déjections. Le contremaître jurait et contrejurait en akkadien, parce qu'il devait à son tour patauger en sandales de cuir dans leur chiure, avant de longer l'ouverture qui donnait sur la cale luxueusement garnie d'épices, de

bijoux, protégée par une rampe au rebord sculpté de boiseries en acajou. En grommelant il invoqua Marduk, il traita de cul du corbeau d'ébène la face trouée des hommes dans les fers, qui ne valaient pas la moitié d'une mauvaise femme. Et pour faire bonne figure en tanguant à la poupe du navire cuivré devant le maître malade, il fit claquer le fouet sur les fesses des Yeux verts si maigres qu'elles en étaient devenues concaves. Il menaça de lui creuser un second trou du cul à même le gras des fesses, puis il épongea la sueur qui suintait de son bide. Maladroitement il s'excusa auprès du marchand. Or, avant même que le contremaître ait pu implorer son pardon pour lui avoir imposé la vue, l'odeur, la visite des deux esclaves pouilleux, l'Aveugle s'adressa avec respect au marchand dans la langue chypriote, comme s'il la connaissait d'un voyage précédent ou d'une vie antérieure, et il lui parla non pas comme un esclave à son maître mais, pensa le contremaître en frissonnant, comme un maître à un autre maître. Enfin l'Aveugle tendit le bras droit ainsi que l'on fait dans l'offrande.

Le contremaître voulut interrompre ce geste insolent, de peur que le vieil ancillaire n'essaie d'assassiner son propriétaire, mais ce dernier demanda, malade, las et curieux à la fois de le laisser faire : l'Aveugle dont la main était elle-même supportée par celle des Yeux verts, qui lui indiquait la juste direction, approcha du ventre rebondi du maître la boule de gypse chauffée au soleil par le dieu d'Abondance. Presque en transe, il récita une litanie longue et précise de noms de divinités qui étaient toutes inconnues aux gens du marchand, il enchaîna des phrases alambiquées mais ne fit rien d'autre que d'approcher avec lenteur la chose de l'abdomen du commerçant dont il avait relevé la chemise blanche de lin au-dessus des mamelons, plissés et qui retombaient comme ceux d'une nourrice. Lorsque le marchand frémit, l'Aveugle jugea qu'il était prêt et déposa la roche douce et tiède au creux de son ombilic, au centre exact du ventre gargouillant.

Puis il attendit.

On n'entendait plus guère que le bruit chuintant de l'air que l'homme inspirait et expirait, cependant que les porteurs de part et d'autre de sa couche avaient cessé d'agiter leurs palmes ; il soupira plus calmement. Bientôt il ferma les yeux et il péta. Montant et descendant au rythme de sa panse détendue, le caillou blanc lui avait communiqué sa chaleur bienfaisante. Il rit : il n'avait plus l'envie de chier comme un conduit bouché sur le point d'exploser ; il avait trouvé la paix des tripes.

D'un geste enjoué, le marchand indiqua au contremaître qu'il pouvait se retirer et regagner l'avant du navire dont les reflets cuivrés scintillaient au feu du midi hivernal. Agacé par leur cirque, le contremaître akkadien s'en alla sans ménagement, jeta les Yeux verts à terre et lui fila en douce un coup de pied dans les testicules.

Ahuri par l'injustice, l'Aveugle demanda :

« Seigneur, où est le prix de ta guérison ? »

Le contremaître le gifla pour avoir parlé sans y avoir été autorisé. Étonné que l'esclave ait pu croire prendre langue et commercer directement avec un homme de son rang, le marchand prit tout de même la peine, peut-être par compassion, peut-être par souci de rétablir l'ordre des choses sur la terre et sur les eaux, d'expliquer à l'esclave aveugle qu'il ne possédait rien et que son maître ne lui devait pas mieux. Tout au plus lui souhaitait-il de vivre jusqu'au port suivant, si telle était la volonté des dieux.

« Seigneur... »

L'Aveugle insolent n'avait pas été réduit au silence par son rappel à l'ordre et il poursuivit :

« La pierre qui guérit m'appartient. Je dois la reprendre. »

Un temps perplexe, puis amusé par l'incongruité de la situation et le peu de respect des convenances que manifestait ce vieil homme dont la peau faisait peine à voir, déjà esquinée par le soleil, bientôt réduite à la teinte de la viande faisandée, à l'odeur du charbon âcre et à la vie des cendres, le marchand pinça entre deux de ses doigts la drôle de pierre ronde et claire. Il l'observa d'un seul œil, ainsi qu'il aurait jaugé un diamant, mais sans trouver la moindre valeur à l'objet. Diverti par avance par sa propre facétie, il sourit et réclama au contremaître son maillet, jeta le caillou à ses pieds, à portée de main sur le plancher de cèdre qui grinçait sous le coup des vagues et, déclenchant un cri de désarroi enfantin chez les Yeux verts, dont l'écho devint chez l'Aveugle un rôle de colère froide, le marchand abattit le maillet d'artisan et rompit la pierre en deux parties. Il la brisa et laissa rouler deux minces morceaux effilés, qu'il ramassa du bout des doigts potelés comme le reste d'une coquille de noix éclatée. Ces deux copeaux coupants, il les tendit aux Yeux verts agenouillé devant lui :

« Vous n'en aviez qu'un, maintenant vous en avez deux. Il y a un début à tout. Eh bien, voilà le début de la richesse ! »

Et il rit une dernière fois de sa plaisanterie avant, lassé par son

auditoire suppliant et loqueteur, de faire mander son navigateur pour discuter de leur position, à quelques jours des ports du Levant, très soucieux au sujet des troupes hittites stationnées plus au nord.



« Est-il vrai que vous revenez des Enfers ? » chuchota un esclave kassite qui arrivait des régions lointaines de Zagros, qui avait six doigts à une main, signe de chance, mais un bras en moins, indice de son infortune. Abattu par le désespoir, les Yeux verts somnolait sur le flanc, gêné par ses escarres et recroquevillé dans la chiasse de ses semblables, les chevilles et les poignets liés par l'épais cordage douloureux ; il ne répondit rien.

« Nous en venons, nous y retournons », déclama d'une voix claire quoique faible l'Aveugle, qui essayait en l'absence d'aide de son compagnon démoralisé de visualiser les mouvements des gens en armes sur le bâtiment. L'équipage s'était endormi à mesure que montait la lune dont l'Aveugle sentait par intermittence la lumière jouer sur une moitié de la pierre mutilée : il la tenait entre le pouce et l'index (l'autre moitié revenait aux Yeux verts).

« Les Yeux..., murmura l'Aveugle.

— Oui ?

— Regarde. »

Péniblement les Yeux verts laissa éclater la gangue encroûtée de ses paupières et contempla tout autour de lui, sur le navire en bois de cèdre, de chêne et en cuivre, la grande voile en berne, sans le moindre souffle de vent, les bêtes humaines, au nombre desquelles il comptait, affalées dans un enclos, à quelque distance de la cale recouverte d'un drap tendu pour la protéger des miasmes de l'air. Par-delà le bâtiment, il prit la mesure de la mer immense et lourde — mais n'eut pas la force de l'admirer, non plus que le ciel mille fois plus vaste : il ne trouvait pas le courage d'embrasser du regard l'univers si grand, si noir. Il préféra se laisser écraser par le poids de l'immensité, inconscient des dieux et des forces supérieures qui habitaient et agitaient l'espace et le temps auxquels sa vie minuscule était tout entière livrée.

« Quoi ? demanda-t-il, sans trouver en akkadien ou dans la langue de Pharaon le verbe adéquat.

— Tu es libre. »

Il sourit. L'Aveugle avait ses lubies, parmi lesquelles figurait le goût de la contradiction entre la situation de la pensée et la pensée de la situation : plus leur condition empirait, plus ce que l'Aveugle pensait de cette condition — en un sens supérieur et quasi invisible — s'améliorait et suscitait en lui une espérance absurde.

« Oui, c'est ça, dit les Yeux verts afin de lui faire plaisir.

— Tu es libre. Mets-toi debout, en marche, tends ta main, approche-toi de l'homme qui bégueète comme la chèvre et égorge-le. »

Le jeune homme cligna des yeux puis, incrédule, contempla les liens défaits à ses pieds et ses mains soulagées du cordage qui lui servait de harnais. Patiemment, l'Aveugle avait entamé, taillé puis tranché la corde à l'aide de la moitié la plus effilée du caillou, qu'il lui confia.

« Maintenant, va. Tue-le. »

Sans lui demander ni comment ni pourquoi, les Yeux verts se leva et se prépara à assassiner l'homme d'Akkad endormi. Discret, il s'efforça de ne réveiller personne parmi les prisonniers, mais quelques-uns gémirent, s'accrochèrent à ses chevilles, et le navire frémissait déjà d'une rumeur animale quand il atteignit le lit de paille du contremaître. Retrouvant les gestes exacts du guerrier au moment où il les accomplissait, il appuya durement du pied contre la cage thoracique du geôlier, au point de lui faire éclater les os, il lui coupa la respiration, lui laissa à peine le temps, une fois qu'il lui eut interdit de crier au secours, d'agiter ses quatre membres tel un insecte à la carapace renversée. En se penchant, les Yeux oublia toutes les humiliations, les blessures et les cicatrices puisqu'il avait à son tour le pouvoir de tuer, il tint comme si c'était l'arme d'un enfant le fil de la pierre minuscule entre le pouce et l'index et l'introduisit sous la mandibule de l'homme au niveau de l'oreille, transperça la chair, appuya, chercha sous le sang la veine jugulaire et la trachée ; d'un demi-cercle bien tranché, il inscrivit une sorte de sourire ridicule dans le cou trop couenné du contremaître puis par un coup donné du revers de la main, il rejeta vers l'arrière le visage de l'homme qui s'étouffait dans sa propre mort et désolidarisa presque la tête du buste ; alors il frappa du talon au creux du cou écumant de sang, il sentit résister la colonne vertébrale et la broya avec le pied.

Sa mission accomplie, il ramassa le maillet de bronze, le fouet de cuir et fit face aux serviteurs apeurés du marchand qui l'encerclaient, en agitant des torches de gras enflammé au-devant de leurs yeux, pour

mieux voir dans l'obscurité.

Ils sonnèrent l'alerte.

« Maintenant, viens ! » ordonna l'Aveugle, au milieu des esclaves affolés comme une troupe d'ovins. Aussi les Yeux verts, qui reculait pas après pas devant la charge lente des sbires du marchand chypriote, s'empessa de tailler la corde qui entravait l'Aveugle tout en repoussant des mains et des pieds la masse des autres prisonniers, qui suppliaient dans tous les langages connus et inconnus des royaumes égyptien, hittite, de Mitanni et au-delà, et dont la confusion retardait la progression des hommes liges du marchand. On entendait tonner sa voix mécontente mais aussi affolée à la poupe, dans la pénombre crevée par les torches huileuses.

« Prends-moi par la taille et balance-moi par-dessus bord, ordonna l'Aveugle.

— Est-ce le moment de mourir ?

— Non. C'est encore le moment de vivre.

— L'Aveugle..., lui avoua les Yeux verts qui voyait les serviteurs du maître et les esclaves en tohu-bohu s'avancer vers lui. Je ne sais pas nager.

— Ah. Eh bien je nagerai et toi, tu t'accrocheras.

— Tu ne vois pas.

— De toute façon il fait nuit. »

Déjà à demi basculé par-dessus la rambarde de chêne renforcée par du cuivre, l'Aveugle se laissa soulever par les Yeux verts. Il projeta la frêle carcasse de son compagnon cramée par les années aussi loin qu'il le pût dans les ténèbres : elles s'ouvrirent, résonnèrent puis redevinrent profondes et silencieuses. Au fond de son cœur palpitant il cherchait le courage de plonger à son tour dans l'obscurité complète. Écrasant les pieds, les poignets, parfois même les crânes fragiles des malheureux qui tentaient de lui arracher des mains le fouet et le maillet, pendant que progressaient parmi eux, comme dans une végétation épaisse de roseaux à la fois coupés et coupants, les hommes armés du marchand, au moment de sauter il chercha, pris de panique, la pierre à plâtre. Mais il ne la trouva pas. Nu et livré seul à son impuissance, les Yeux verts s'en remit aux mouvements mécaniques de son corps, il se déséquilibra, cessa de penser et sauta.

« L'Aveugle ! »

Il ne voyait rien.

Après de longues et lentes secondes d'angoisse dans l'eau froide, sentant s'éloigner les lumières crépitantes du navire qui ne formaient déjà plus qu'un seul feu de plus en plus faible, il tenta de rester à flot. Mais chacun de ses gestes destinés à le faire remonter l'enfonçait plus avant dans le tombeau : il se noyait, et il sanglotait, il blatérait de rage. Une dernière fois il maudit le Roi. Jamais il n'aurait assez d'une vie pour se venger. Il avait échoué. Au moment de disparaître englouti, à bout de souffle mais la panique apaisée, au terme de ce que pouvaient endurer son cœur et ses poumons, qui étaient plus fragiles que sa peau, ses nerfs, ses muscles et ses os, heureux d'arrêter de vivre, il sentit deux mains grossières sous ses aisselles qui l'arrachaient à la mort et il comprit qu'il lui faudrait encore exister.



Les forces de l'Aveugle n'étaient pas grandes, et elles ne cessèrent de décroître avec la nuit. Incliné vers l'arrière à la façon d'un animal d'eau douce, il portait contre son ventre creux le corps transi par le froid, l'impuissance et la honte, de l'autre imbécile aux yeux verts, incapable de nager par lui-même.

« La putain lui foutra le tison enflammé dans l'anus...

— ... et on l'embrochera pour le lui sortir par le nez. »

Afin de passer le temps, ils se moquèrent du Roi.

Puis ils ne parlèrent plus.

Ils avaient fait en sorte de survivre du mieux qu'ils avaient pu et ils avaient atteint la mer. Plongés jusqu'au cou dans cette marée de foutre, ils n'imaginaient pas que les dieux des autres hommes (puisque eux n'en avaient plus) aient pu les préserver à travers un sort contraire pour les abandonner pitoyablement dans l'eau et leur tourner le dos. Mais il n'y avait aucune trace d'un sort favorable dans leur situation : la nuit était glaciale, la mer un océan et les Yeux verts un poids mort. Il le sentait, il le savait et il en ressentait une culpabilité d'autant plus aiguë que l'autre, silencieux, ne lui reprochait rien. Ils attendirent sans mot dire que les flots prennent le dessus. Que faire d'autre ?

Grelottant et amer, les Yeux verts décida tout de même d'avouer :

« Le vieux... Je n'ai plus mon caillou. »

Et l'Aveugle répondit :

« Ça va, il me reste le mien. »

Enragé par la réponse, les Yeux verts le lui arracha de la bouche :

« Salopard, ça ne vaut rien. De la camelote ! Est-ce que tu l'entends sonner, ton caillou de merde, dans le trou du cul des dieux ? »

Et il lança la pierre loin dans la nuit. Avec étonnement ils n'entendirent pas le gargouillis ironique de l'eau qui aurait dû l'absorber. Au lieu de quoi, l'Aveugle perçut un drôle de son mat. Il s'acharna à nager dans la direction où l'idiot avait projeté le caillou, jusqu'à ce que son crâne heurte un objet à la dérive ; c'était du bois flotté auquel il se raccrocha et qu'il explora du bout des doigts :

« On dirait un arbre entier.

— En pleine mer ?

— Déraciné. »

Alors l'Aveugle sourit.

Il suivit du fil de l'ongle les minces crevasses, les rides et les rifts inscrits à même l'écorce du tronc, et la chose étrange et majestueuse prit la forme dans son esprit accoutumé aux ténèbres d'un grand et bel arbre abattu dont subsistait le houppier, cet épais ramage qui retombe comme la chevelure d'une femme couchée sur le flanc. Il reconnut son espèce au port cascade des branches souples et des feuilles trempées dans l'eau calme, lente et noire.

« C'est un saule. »

Les Yeux verts fut tout étonné.

« Il n'y a pas de saule au bord de la mer, n'est-ce pas ?

— Il y en a au bord des rivières, qui conduisent à la mer.

— Est-ce que...

— Nous nous trouvons près d'une terre, après une tempête. »

Les Yeux verts s'arracha à l'eau, cet élément qui faisait de lui un enfant, et s'assit à califourchon sur le tronc qui dérivait lentement, avant de tendre la main au vieil aveugle pour l'élever entre les branchages, presque à sec.

« Est-ce qu'il nous faut remercier un dieu ?

— Non, répondit l'Aveugle, pas de dieu. C'est une chose contre une autre. C'est un caillou perdu contre deux cailloux gagnés, et deux cailloux perdus contre un arbre : voilà où nous en sommes. »

Au matin, les Yeux verts assoupi entre les branches molles et caressantes du saule fut réveillé par l'Aveugle :

« Que vois-tu ? »

Et il n'en crut pas ses yeux : l'arbre avait dérivé jusqu'aux abords d'une île de pierres blanches. Elle était recouverte d'une végétation dont le beau vert de jade et vert émeraude lui blessa un court instant le voile de la rétine, et l'aveugla. Il avait perdu l'habitude des jolies choses, et supporta à peine ce qui lui parut un mirage moqueur. Avec calme et majesté, le grand saule les menait vers les rives de l'île couronnée de grands oiseaux bleus et blancs, jusqu'à l'embouchure d'une rivière brillante qu'il décrivit en peu de traits à l'Aveugle, recherchant dans sa mémoire les mots oubliés du plaisir et de la beauté.

« Nous lui sortirons des bourses les roustons, et nous les lui collerons en lieu et place des yeux », cracha l'Aveugle pour toute réponse. De la beauté il n'avait rien à foutre.

« Est-ce l'île du Roi ?

— Je ne crois pas. Il était roi de bien mieux que ça. Ce n'est qu'une île : c'est ce que tu m'as dit. Je régnais jadis sur un territoire plus vaste », fit observer avec amertume l'Aveugle aux orbites vides.

Les Yeux verts remarqua autour de lui les branches en fleur, à cette période de l'année, et il observa le saule candide sur lequel ils allaient, un saule argenté peut-être, aux feuilles lancéolées, légèrement ovalées, par-dessous lesquelles poussait le chaton duveteux des fleurs. L'arbre répandait alentour dans les eaux sereines sa semence, ouvrant ses bourgeons tels mille vermisseaux verdoyants et touffus, qu'il caressa du bout des doigts. Ses nerfs atrophiés avaient perdu le sens même de la sensation : la dureté seule faisait réagir ses mains et, dans la soie presque écœurante de la fleur, il ne sentit rien de distinct. Il pensa que la délicatesse de la vie lui demeurerait inconnue et sauta du haut de l'arbre, en s'écorchant dans les branches sauvages, pour mettre pied à terre. Tenant à grand-peine en équilibre sur ses pieds, à cause d'une cheville sans doute déboîtée, peut-être remise de travers, il boita, remonta la pente de la plage de galets, chassa un crabe, dont il brisa deux pinces et fouilla avec la pulpe des doigts le fond de la chair fraîche. Il s'en nourrit goulûment mais en garda en réserve pour l'Aveugle, qu'il vint aider à débarquer.

« L'île est-elle déserte ?

— Nous n'en savons rien. Traînons l'arbre derrière nous et cachons-

le dans les fourrés, à distance de la plage.

— Pourquoi ? L'arbre est lourd, nous sommes faibles. Il faut manger, chercher de l'aide ou se préparer à affronter l'ennemi.

— Regarde-moi. »

Les Yeux verts regarda l'Aveugle, un démon rougeâtre arraché des entrailles du monde des morts, brisé par Anubis et porté à travers sable par le souffle des dieux babyloniens moribonds. Maigre au point qu'on pouvait compter sous sa peau le nombre de ses os rompus, bossu, velu mais le poil écarlate, trempé, indécrottable, l'homme restait assis sur une roche qui avait la forme d'une tortue, la bite à l'air, un goitre de peau flasque, vide et irrité, qu'il grattait avec frénésie comme s'il avait la gale au gland :

« Nous sommes nus, faibles, désarmés. Rien ne nous appartient, sinon l'arbre.

— Des arbres... », répondit les Yeux verts, en dévorant des vers de sable qu'il attrapait par pleines poignées entre les galets plats, sans même prendre le temps de les nettoyer à l'eau claire, ensanglantant sa gueule à force de bouffer sans distinction les vers et le sable humide. Il reprit sa phrase la bouche pleine :

« Des arbres, mon ami, il y en a tout autour de nous, une forêt entière. Cela ne manque pas. »

Et il lui décrivit le paysage.

« Dis-moi, les Yeux, vois-tu le moindre saule le long de cette rivière qui coule là-bas, au loin ? »

Le jeune homme fronça les sourcils buissonneux. Il se leva, protégea des rais agressifs du soleil le seul bien qu'il pouvait prêter à son compagnon (sa vue) et répondit que non.

« Alors aide-moi à cacher ce saule un peu plus haut et à l'enfouir en attendant qu'il serve notre dessein. Qui sait ? »



C'était une belle île, calme, chaleureuse et tapissée d'ombre. On aurait pu croire que rien n'y manquait. De bon matin les deux hommes, après s'être lavés dans l'embouchure de la rivière cristalline où les oiseaux s'abreuvaient, remontèrent le cours de l'eau. Ils s'engagèrent dans un bois de cèdres et d'épicéas cendrés, qui devait exhaler le printemps en hiver et retenir l'été en automne, pensa l'Aveugle. Il

avançait la main sur l'épaule des Yeux verts, qu'il entendait heureux pour la première fois et qui lui dit :

« Mon sexe bande de joie. »

Ils rirent de bon cœur.

« Silence, intima les Yeux verts. À quelques pas de nous, une biche dressée sur ses pattes agiles mais frêles est aux aguets. Ne l'effrayons pas. »

Ils n'avaient pas faim, pourtant les Yeux verts avait envie de chasser. Lorsqu'il s'approcha de l'animal farouche à pas comptés, abandonnant à la lisière de la clairière l'Aveugle qui essayait de distinguer les cris d'appel répétitifs et le chant improvisé de l'alouette, du bruant et du chevalier, un homme large d'épaules ouvrit les buissons et tapa des mains pour faire fuir la bête :

« Qui êtes-vous ? »

L'Aveugle aurait voulu demander aux Yeux verts de lui décrire l'étranger. Ils se trouvaient sur ses terres et il parlait une langue qui leur était inconnue, avant d'adopter une variante d'ougaritique, dont l'Aveugle savait quelques rudiments.

« Qu'est-ce que vous voulez ? »

— Nous voulons le Roi.

— Pourquoi ?

— Pour le tuer. »

Il l'entendit sourire :

« J'étais le roi.

— Le roi de quoi ?

— Le roi de l'île.

— Quel est votre nom ?

— Le roi des saules, mais je ne le suis plus.

— Pourquoi donc ?

— Il n'y a qu'un roi, il n'y a qu'un saule de majesté, et la tempête l'a emporté. Ainsi que le veut la tradition, j'ai perdu le trône quand l'arbre n'a plus été en terre. Depuis lors j'erre, simple vieillard dans le plus modeste appareil. »

En haut-égyptien de Memphis, les Yeux verts lui décrivit un homme grand, large et sage à la barbe rasée, le crâne chauve, qui portait une tunique à la mode chtonienne, mais d'un tissu plus léger que celui des Chypriotes, et qui tenait à la main une épée de bronze forgé.

« Roi des saules, dit l'Aveugle, tu dis qu'il n'y a plus un saule sur ton

île ?

— Je te le redis : il n'y en a plus.

— Nous en possédons un. »

Et il invita l'homme stupéfait à négocier, ainsi que font tous ceux qui ont quelque chose à donner et quelque chose à recevoir.

« Êtes-vous marchands ?

— Nous échangeons.

— Que désirez-vous en échange du saule ?

— Nous voulons un navire, et nous voulons partir.

— Où allez-vous ?

— Cela ne vous regarde pas. Nous allons tuer le Roi.

— Il y a beaucoup de rois sur cette terre.

— Naguère il n'y en avait qu'un.

— Pourquoi le tuer ? »

Les Yeux verts cracha :

« Il nous a envoyés en enfer.

— Il vous a exilés ? »

Ils ne répondirent pas.

« Je ne peux pas vous donner de navire. Cette île à part des marées et des courants, c'est une île où viennent peu d'hommes. Il en revient encore moins et personne n'en repart. Nous n'avons pas d'embarcations comme en font les marins phéniciens, ni de celles en nattes de joncs dont on dit qu'elles contiennent cent hommes de Pharaon, qui montent et descendent le fleuve de roseaux, est-ce bien vrai ?, ni de ces barques liées, encordées que les Crétois de Knôsôs et les Achéens de Pylos chargent à travers la mer elle-même de biens précieux, d'armes et d'hommes armés. Nous ne savons pas bâtir sur les eaux. Nous ne savons pas nager. La mer borne notre naissance et notre mort. C'est la maison qui nous protège, c'est la maison où on entre dans la vie et dont on ne sort pas vivant.

— C'est votre prison, quoi... », ricana les Yeux.

L'ancien roi en l'île, qui n'avait plus l'autorité du souverain, ne répondit rien.

Ses paroles étaient trop lyriques et viriles pour une bande de vagabonds et de mendiants réduits au rang des femmes sensibles qui se moquent des choses de l'honneur et de la guerre. Le vieux bien avisé le comprit et attendit de négocier avec les étrangers qui ne connaissaient ni gloire ni dieux.

« Vieillard, nous ne pouvons pas te donner le saule si tu ne nous livres pas en échange ce que nous voulons.

— Ah, je comprends. Vous êtes bien commerçants. Eh bien... Je peux vous donner une forêt. »

Impatient, incrédule et en même temps amusé, les Yeux verts aux aguets, qui surveillait le glaive de bronze poli et étincelant de leur interlocuteur, voulut ouvrir la bouche. Mais en silence et avec l'air de l'idiot ébahi, il contempla tout autour de lui la forêt de pins noirs, les collines de cyprès, les hautes cimes élégantes, les arbres de Yehudah, leurs fruits, et le tronc épais du châtaignier.

« Une forêt ? Qu'est-ce que tu veux que nous en fassions ?

— Très bien, acquiesça contre toute attente l'Aveugle. Contre un seul arbre, tu nous fais propriétaires de tous les autres, dans les limites de ce que nous voyons aujourd'hui tout autour de nous. Entendu ? Nous en disposerons comme bon nous semble.

— Je suis votre obligé.

— Et nous sommes le tien.

— À présent, conclut le vieillard, vous vous trouvez sur mes terres. Conduisez-moi au saule qui m'a tant manqué, et je vous accorderai l'hospitalité qu'un roi doit à ses invités, même s'ils sont des marchands. »

Il n'y avait qu'une ville dans l'île, où le roi revint avec à la main une branche du saule blanc argenté. À l'étonnement de l'Aveugle rougeaud et de celui qui avait les yeux verts, qui boitaient avec la maladresse et le peu de grâce des hommes sans nom, que leur hôte avait tout de même couverts d'une tunique de lin qui leur donnait presque l'apparence de citoyens, la centaine d'habitants de l'île des saules reconnut son roi légitime. Il portait le rameau fleuri de la main droite au-dessus de la tête, coiffée des plumes du paon. Ils traversèrent les rues en chaux d'une minuscule cité dont les demeures de terre battue, d'argile, semi-enterrées, d'où filait un léger fumet de viande grillée, laissèrent bientôt place à un palace aux murs revêtus de pisé. C'était un palais bleu dans l'enceinte duquel jardins et vergers abritaient des palmiers à dattes, des poiriers à feuilles d'amandier, du myrte et des pistachiers, en cercle autour d'un trou dans la terre fraîche et humide. Ici l'orage avait abattu, déraciné et laissé rouler le saule royal argenté sur l'éminence herbeuse qui dominait la rivière. Cette rivière menait à la mer qu'on apercevait à l'horizon. Au sommet de la colline, le roi fit venir deux fois

cinq porteurs en pagne à la peau bronzée et laiteuse à la fois, qui transportaient l'arbre sacré. À la tombée de la nuit ils organisèrent un banquet illuminé par les torches du bois qui flambe lentement, au cours duquel le souverain célébra avec le sens du rituel les deux hommes qui bâfraient, en émettant des bruits de bouche désagréables et des pets, sous la protection du faucon chasseur royal les griffes serrées sur son perchoir, attaché par une chaînette d'argent. Les hommes mangèrent des tripes de chèvre poivrées aux herbes du maquis et une tête de mouflon rôtie.

Puis le roi leur présenta ses trois filles. Elles se tenaient droites, toutes de bleu vêtues, le front ceint d'un bandeau azur de chasteté. Chacune portait à un doigt deux anneaux d'or et d'argent entrelacés.

« La première, annonça son père d'un ton grave et dans une langue que l'Aveugle pouvait comprendre, est la plus belle fille de l'île : elle a le visage et le corps de notre déesse, dont nous ne révélons jamais le nom aux étrangers. » Et la fille s'inclina en signe de politesse devant les deux naufragés hagards, les mains sales, la bouche édentée, grasse de l'huile des mets prestigieux ; les Yeux rota. « La deuxième, reprit le roi en s'adressant cette fois à l'Aveugle, a la plus belle voix, et elle chante avec les oiseaux de nos arbres, elle a appris d'eux la musique et aujourd'hui c'est elle qui leur apprend le langage des dieux. » La fille chanta avec timidité ou plutôt psalmodia un air d'autrefois dans une langue inconnue, qui fit monter aux yeux de celui qui les avait vus des larmes d'enfant ; il pensa à sa mère qu'il n'avait pas connue. Quant à l'Aveugle, il but une rasade de vin amer et déglutit. « Et la dernière ? s'enquit-il. — La troisième, conclut le souverain de l'île, est la plus sage, elle tient de moi tout ce qu'elle sait. Désormais elle me console. Depuis que sa mère est morte, elle m'apprend ce qu'un homme doit connaître mais que seule une femme sait. » L'air solennel, le roi leva son gobelet rempli d'une variété originale d'hydromel qui n'était pas assez sucrée au goût des Yeux verts. Il déclara qu'il offrait aux deux hommes ses trois filles, qui valaient mieux qu'une forêt.

Mais la plus jeune des trois intervint d'une voix douce et décidée :

« Ils ne voudront pas, père. Et ils n'y ont pas intérêt.

— Vous n'avez pas menti, sourit l'Aveugle, votre fille est peut-être laide, mais j'entends qu'elle est bien avisée. Elle dit vrai.

— Pourquoi ? »

Le roi était étonné.

« Parce que, mon père, vous espérez les retenir alors qu'ils veulent partir. Parce que le ventre de la femme donne des enfants qu'il faut nourrir, alors que le bois des arbres donne des navires qui permettent aux hommes de fuir. »

Elle s'inclina.

« Vous êtes maligne. Je crois entendre dans votre voix le désir de partir...

— Je voudrais voir le monde, admit dans un souffle timide la jeune fille, qui devait avoir treize ans.

— Tais-toi. Arrêtons là, dit le roi : vous ne voulez pas de mes enfants, vous aurez la forêt. Faites-en ce que vous voulez. »

Et il mit un terme au banquet.

Durant près de deux saisons, donc la moitié d'une année solaire, sous les ordres de l'Aveugle les Yeux verts mena à bien la destruction de la forêt méridionale de l'île, au grand dam du roi. Il fit abattre tous les pins noirs ou presque, arracha par les racines les cèdres grisonnants et les beaux chênes pubescents où vivaient les biches à l'ombre de l'été. Logés et nourris par le roi, qui n'avait qu'une parole, les deux hommes saccagèrent le royaume. Bien sûr, ils n'avaient pas le droit de visiter ses filles et ils n'avaient pas l'autorisation de baiser les femmes du village ni de parler aux hommes de l'île, dont ils ne comprenaient pas le langage. Donc c'est les Yeux verts à lui seul, armé d'une hache et tirant à la corde sur les arbres, qui dévasta les bois verdoyants de l'endroit, jour après jour, mois après mois.

Il leur fallait, prétendait l'Aveugle, du matériau de construction.

À l'orée de ce chantier, sur cette partie de son île natale qui avait de si beaux cheveux et que les étrangers avaient ratiboisée comme on rase les esclaves, la cadette du palais profita un jour de sa promenade matinale pour s'écarter de son chemin habituel. Contrevenant aux ordres du père, elle vint demander aux Yeux verts, affairé à détruire un groupe de châtaigniers, à quoi ressemblait le monde au-delà de l'horizon. L'homme torse nu marqua une pause dans sa corvée. L'Aveugle attendait des dizaines de troncs que les Yeux verts débitait en tronçons. L'autre cherchait ensuite à les assembler tant bien que mal par l'imagination. Ils gaspillaient les arbres, mais l'Aveugle avait un plan.

La fille dit :

« Je vous prie de me décrire les terres de l'autre côté de la mer.

Cette mer me semble infinie, quand je la regarde du haut du verger, mais je sais qu'elle a une fin, comme tout le reste. »

Pour toute réponse, les Yeux verts en sueur lui montra sur la peau de son dos une profonde brûlure : c'était le désert. Il fit courir le doigt de la jeune fille apeurée le long de l'une de ses plaies mal cicatrisées : c'était la civilisation. Il guida sa main jusqu'à son sexe dressé sous le pagne : voilà les hommes et les femmes, les soldats et les prostituées. « Et ça ? » Il désigna la belle bague aux anneaux d'or et d'argent à son doigt, qui la liait à son père. « Combien ça vaut ? » C'était la seule vérité. Puis il reposa la main tremblante de l'enfant contre sa propre poitrine frêle, contre son cou délicat, pour lui rappeler d'où elle venait : elle ne survivrait pas au monde extérieur. Il résista à la tentation qui lui brûlait les lèvres durcies, les bourses et le gland irrité par l'eczéma de lui relever les jupes blanches et de fouiller en elle.

Après s'être branlé dans les bois, à l'ombre des rares arbres qu'il n'avait pas encore attaqués à la hache, il rejoignit à moitié soulagé l'Aveugle. Le vieux ne lui aurait pas pardonné de culbuter la fille du roi.

L'autre salopard d'aveugle obsédé par son idée pataugeait dans la boue, dans un cimetière de branches rompues, de débris, de planches ratées et d'assemblages incohérents.

C'est une chose de connaître un objet du dehors, de l'avoir vu ou de l'avoir touché ; c'en est une autre de le fabriquer, de l'enfanter et de le faire passer, comme du bourgeon au fruit, du fruit à la fleur et de la fleur à la chose même, de l'idée à la réalité. Or l'Aveugle et les Yeux verts, qui avaient connu les embarcations d'osier sumériennes et le commerce nilotique, le transport de marchandises sur des barques et sur des barges, ne connaissaient pas d'autre bateau capable d'aller sur la mer que celui dont ils avaient été les prisonniers et les esclaves. D'après les souvenirs et les descriptions des Yeux verts, qu'il tançait régulièrement en raison de son sens de l'observation déficient et de son vocabulaire approximatif, l'Aveugle tâchait de concevoir le plan d'un véhicule qui résisterait aux courants du grand large. Et il imagina une longue quille de pin, puis un bordé à peu près taillé par les Yeux verts dans le bois du cèdre, dont le calfeutrage artisanal leur demanda des semaines de travail. Enfin ils s'attaquèrent à la charpente. Comme des enfants qui imitent un arc à l'aide d'une branche ramassée au pied d'un arbre, et qui partent à la guerre équipés seulement d'un jouet, ils firent mine de savoir construire un navire — au point qu'ils finirent par

en fabriquer un.

(Du moins la chose ressemblait-elle de loin aux bâtiments des peuples de la mer.)

En guise de mât, le vaisseau ne possédait qu'un tronc de sapin mal dégrossi. La voilure se réduisait à une enfilade de draps troués et recousus, récupérés auprès des villageois. Lorsqu'il fut temps de faire rouler le bâtiment sur une allée de rondins à travers la plage de galets, les habitants, hommes, femmes et filles du roi, s'attroupèrent. Timides, ils saluèrent l'homme rouge et l'homme vert revenus des Enfers qui s'apprêtaient à repartir. L'aînée des filles embrassa sur les deux joues l'Aveugle puis les Yeux verts. La puînée leur chanta un hymne enivrant à la gloire du dieu des vents. Quant à la cadette, elle leur prodigua ses conseils : échanger plus contre moins, guetter la bonne fortune et — ajouta-t-elle suppliante, à voix basse — revenir la trouver. Elle pressa les mains de l'Aveugle, elle sourit aux Yeux verts et les regarda embarquer sur cette forêt morte par-dessus les eaux qu'ils appelaient un bateau.



Ni l'un ni l'autre n'avaient la moindre notion de navigation, des vents contraires, des courants ascendants, descendants, des bas- et des hauts-fonds, des manœuvres et des prières qui conviennent. Dépourvus de carte des voies de passage et des côtes où caboter, ils furent bientôt livrés au souffle qui parcourait le ciel et perdirent le cap avant même que le drap ne crève.

Privés de voile, ils dérivèrent.

Ils allèrent en vain d'un bord à l'autre, tournèrent en rond deux jours et deux nuits sur une mer d'huile, et se lamentèrent.

Les Yeux verts était occupé à couvrir d'insultes l'Aveugle, accroupi sur les planches montées en travers des virures irrégulières, lorsque le vieil homme le fit taire. Il avait entendu du bruit au milieu de l'odeur iodée. Ils se trouvaient entourés de bris de bois et de cadavres flottant à la surface des eaux, qui se multiplièrent bientôt, comme surgis des profondeurs.

« On dirait que la guerre a ravagé les flots, décrivit les Yeux verts. Les dieux se sont battus ici.

— Non. Des hommes ont affronté d'autres hommes. »

Ils entendirent des cris.

« Hé ! Hé ! Ohé ! »

Sur un radeau de fortune, en fait un simple tronc émondé, autant d'hommes qu'il y a de doigts à la main hélaient l'étrange navire mal sculpté et presque immobile : on leur lançait en ougaritique des phrases désespérées.

« Faisons-les monter à bord. Ils pourront nous guider. »

Obéissant à l'Aveugle, les Yeux verts jeta une corde tressée de lianes épaisses, au bout de laquelle pesait une ancre taillée au burin dans le grès. Ramant du mieux qu'ils pouvaient à l'aide de longues lances à la pointe de bronze, les soldats débarrassés de leur armure pour rester à flot se saisirent du filin. Ils escaladèrent le bordage de l'embarcation, qu'ils déséquilibrèrent dangereusement.

« Nous pesons trop, prévint l'Aveugle.

— D'où venez-vous ? » demanda les Yeux, curieux.

Ils appartenaient à un bataillon d'Ougarit qui avait perdu une bataille décisive. Après de multiples escarmouches dans l'intérieur des terres, jusqu'à Tall Tiverni, ils avaient répondu aux razzias des combattants des mers, des Peleset, des Tjeker, des Shekelesh, des Denyen et des Weshesh qui brûlent les baraques jusqu'à ce que seule la cendre nourrisse la terre, qui désolent les campagnes opulentes, qui engrossent les femmes et qui parlent au feu. Ils pillent Canaan et ils attaquent les sujets d'Ammistamru. Contre ces envahisseurs il y avait eu sur la mer une bataille, un saccage, un massacre. Les justes avaient été vaincus. À présent il leur fallait rejoindre les rives du Levant pour prévenir leurs frères d'armes du dommage subi, expliqua le mieux éduqué des soldats affamés, mortifiés et méfiants. Ils ressemblaient à une troupe de rats après l'orage. Mais le bateau tanguait, ils étaient nombreux et, quoique malingres, trop lourds pour la structure artisanale. Elle gémissait comme l'âne qu'on charge de pierraille dans l'ornière du chemin.

Au soldat d'Ougarit il manquait toutes les dents à l'exception d'une, qui tenait plantée sous un chicot noir. C'était un soldat humilié par la défaite : il traita les deux compagnons à demi nus et désarmés de paysans, puis, ce qui était pire dans sa bouche, de « marchands ». Le monde se mourait par la faute des marchands.

« Mais nous pouvons nous charger de deux d'entre vous... Vous nous dirigerez jusqu'au rivage du pays de Qadesh, proposa l'Aveugle. Et

les vôtres viendront sauver les autres. Ils attendront auprès de l'arbre qui flotte...

— Il n'y a pas de marchandage ! » cracha le soldat qui n'avait plus qu'une dent. Et il pointa son épée de bronze contre le foie, le cœur, l'estomac puis le sexe des Yeux verts. Il n'avait rien à craindre d'un homme maigrichon et d'un vieillard aux yeux crevés.

« Descendez. Ouste ! Sautez. »

Les Yeux s'humilia : à genoux il supplia le militaire, il lui demanda grâce. Mais les hommes d'Ougarit le saisirent sans ménagement par les épaules et le jetèrent par-dessus bord, avant de pousser l'Aveugle aussi. Ensuite ils se délestèrent de leurs vêtements qu'ils tendirent et nouèrent dans l'espoir d'élever un grément au mât de sapin. Ils balancèrent leurs sandales, déballèrent le peu de provisions qu'ils avaient gardées au sec après le naufrage et se débarrassèrent d'un sac de toile volé à l'ennemi. Ils éclatèrent de rire : voilà votre lest !

Ils venaient de jeter à l'Aveugle et à son compagnon un lourd sac de cailloux.

Les deux cocus barbotaient dans l'eau froide. Blessé au crâne par le bagage que ces voleurs avaient bazarde, les Yeux verts se lamentait, affalé sur le tronc rêche et crevassé qui avait jusque-là supporté les soldats ougaritiques. D'une main, il tenait la balle de tissu pleine de pierres et l'agitait de dépit :

« Hélas ! Enculés cent fois par le bouc, nous donnons encore du cul au premier venu. Hélas ! Hélas ! »

L'Aveugle n'avait pas de larmes, alors les Yeux pleura pour lui aussi.

Voici qu'ils se trouvaient de nouveau démunis.

La vie n'était que la répétition du même malheur auquel l'illusion de la fortune donnait successivement l'apparence de l'espoir déçu, de la joie et du regret. Il n'y avait que de la défaite, retardée parfois par le sentiment trompeur de la victoire — qui n'était que la joie mauvaise tirée de la défaite d'un autre — et la légère satisfaction qui permet ensuite de bien dormir pour quelques nuits, avant de retourner à l'agonie. Amer, les Yeux voulut jeter au loin le lest de pierres, en insultant ces suceurs de boucs d'Ougarit qui les avaient chassés de leur propre navire. Mais l'Aveugle le débarrassa de la balle pour en inspecter le contenu.

« Méchant homme ! Enfonce-toi une pierre dans le cul jusqu'à la bouche de ta génitrice, puisque tu lui sucas le culot ! éructa les Yeux

verts. Je t'arracherai la peau de la roupette avec le bout des ongles. Est-ce que tu veux encore me faire sucer du galet comme la dernière des putes ?

— Ce n'est pas un simple galet.

— Ah ça, c'est une fortune, en vérité ! »

Les Yeux ricana des lubies de l'Aveugle.

« Tais-toi, espèce d'âne ! Et regarde. »

Avec ce qu'il lui restait d'ongle, l'Aveugle avait frotté, gratté et découvert une roche négligée par les soldats, qu'il tenait au creux de la main. Croquant sa surface, il avait laissé apparaître à la lueur jaune vif du soleil une minuscule tache d'or :

« Nous voilà propriétaires ! »

Et il rit aux éclats.



Une fois qu'ils furent riches, la chance leur devint favorable.

Un transport chypriote les secourut le matin suivant, qui faisait route vers la baie de Minet el-Beidar où régnaient les fils d'Ammistamru. Sur la digue, l'Aveugle et les Yeux croisèrent les marins de Karkemish et d'Amurru. Du plomb, du cuivre, du bronze, de la vaisselle, des amphores, du vin ou de la farine sommeillaient dans les entrepôts et les baraquements portuaires, gardés par d'importants contingents ougaritiques et hittites, depuis la nouvelle du désastre en mer.

Contre un seul shekel, les notables, les représentants et les marchands pouvaient monter dormir dans la cité d'Ougarit, où les princesses nocturnes connaissaient l'art de prolonger la jouissance des hommes et où l'on mangeait dans de la vaisselle mycénienne des viandes enfarinées.

Mais le négociant était inquiet.

Passant au coucher du soleil devant le temple local de Baal, les Yeux verts cracha trois fois, leva l'index, se toucha les parties génitales et promit sa pisse à la bouche du dieu des moissons qui les avait abandonnés. Au fil de leur promenade ils furent abordés, cependant que s'allumaient les torches à résine, la mèche des lampes à graisse aux fenêtres des maisons, par une série de prêtres de Sidon et d'étranges

messagers qui prétendaient parler au nom des divinités égyptiennes dans une langue du Nord : des imposteurs. D'autres hommes déguisés en femmes voilées promettaient l'ouverture de leur culasse à la verge du voyageur en rut contre une poignée d'orge ou bien de seigle. On les traita de riches tamkars akkadiens. En faveur du parti opposé aux Hittites, une bande de messagers d'Alalakh et des partisans fanatiques de la mémoire du grand Niqmepa les bouscula et les invectiva. Ils ne comprenaient rien à la politique de l'endroit. Au milieu du chemin bien éclairé suivant la coulée de l'eau de la vaisselle, de l'urine et du jus d'égout, sans céder aux appels à leur droite et à leur gauche, les deux hommes encore amaigris par les mésaventures clopinaient. Semblables à des têtes d'insecte dans la foule des visages humains de tous les pays, des contrées même les plus reculées, leurs faces demeuraient baissées. L'échine courbée, marchands aux manières d'esclaves, ils avaient peur de leur propre fortune.

Les Yeux verts conservait au chaud dans sa culotte, sous son scrotum, le gros morceau d'or irrégulier qui les distinguait en pensée de la masse grouillante des êtres qui essayaient d'être riches, de vendre, d'acheter. Lui, il avait de l'or véritable collé au cul. L'Aveugle le charriait à ce sujet et les Yeux verts, vexé, faisait mine de lui lâcher la main pour le perdre, alors qu'il lui indiquait le chemin serpentin dans les faubourgs populeux du port.

Ils allèrent chez l'usurier.

Certainement ils perdirent dans l'affaire, d'intermédiaire en intermédiaire, la moitié de la valeur de l'or qu'il avait chié à grand regret. Mais, désormais, flanqués d'un factotum armé qu'ils gratifiaient d'une pièce la journée, ils arpentaient le port avec une bourse pleine de pièces frappées par l'empire hittite de Muwatalli. L'insigne valait encore cher par ici, parmi les marchands d'Alashiga, de Keftin et du pays de Pharaon qu'ils appelaient Misrain.

Ils se mirent ensuite en quête d'un armateur.

Sur les conseils de navigateurs expérimentés de Pa-ka-na-na, ils s'adressèrent à un vieux Levantin qui se prétendit de la côte phénicienne, mais qui venait sans doute des îles. Ils avaient en leur possession l'équivalent de cent shekels, et il en fallait cent pour un navire de taille modeste. Ils recherchaient un bateau capable de caboter jusqu'à ce pays que le constructeur nommait Ahhiyawa et que l'Aveugle prit du temps à identifier aux terres de l'ancien Roi. Or on en réclamait

aussi cent pour payer un équipage au complet durant un an.

Il fallait choisir.

Après quelques heures de discussion agitée près de la demeure du préfet, voisine du temple pauvrement bâti mais très richement orné de la divinité de celui qui voyage, les Yeux verts menaça de partir seul. Il irait par les terres arides avec une poignée d'hommes car, ne sachant pas nager, il ne voulait plus prendre la mer sans l'aide de marins. L'Aveugle le traitait de benêt, car ce qui le rebutait le plus était la perspective de la soif et du désert, où il devait aller les bras tendus sans rien voir. Il entra dans une colère bouillonnante qui lui rappela ses anciens griefs à l'égard de son compagnon, qu'il accusa d'avoir été le frère du Roi et son complice. Le front d'un rouge aussi luisant que le métal sous les frappes du forgeron, il rappela aux Yeux leur triste passé commun d'esclaves. Il exprima toute la haine de sa vie. Il en appela non seulement à la mort du Roi, mais à celle des Yeux. Il voulut pour eux pire que les Enfers, l'oubli éternel ou bien le souvenir pour toujours de la perte de l'existence. Il espéra que l'homme deviendrait l'ombre de lui-même. Puis il prédit la destruction du soleil, de la lumière et le retour de l'ombre humaine à la taille et à l'état du ver, de la larve, de ce qui naît et meurt dans la merde. Après quoi il n'y aurait plus personne pour chier ni pour être chié. Tous redeviendraient semblables au rocher qui souffre jusqu'à la fin de ne pas pouvoir bouger.

En furie, l'Aveugle nia l'existence des dieux. Il maudit l'humanité et humilia les Yeux. Ceci seul retint les Yeux de frapper le vieillard et de l'achever : la honte qui lui survivrait d'avoir battu à mort un vieillard impotent et la frustration aussi de savoir que l'autre ne pourrait assister à son propre châtement. Donc, après avoir récupéré par la menace sa part de cinquante shekels, les Yeux verts entreprit de monter seul aux résidences préfectorales d'Ougarit pour se payer une putain. Il voulait se faire lire les mains et diagnostiquer la pisse, soigner la peau, la verge, le cul et les reins, qu'il avait endoloris. Il avait envie qu'on le suce aussi, qu'on récolte sa semence et qu'on lui annonce en face la véritable couleur de ses yeux.

Il avait le désir de vivre.

Puis il irait par la route qui conduit en Canaan recruter des hommes durs au mal mais bon marché, car il n'avait plus en sa possession que la moitié de la somme initiale. Il cherchait des hommes disposés à l'accompagner durant quatre saisons dans une longue marche par

Qadesh, Tarsa, la Lukka, les îles lointaines, jusqu'à la cité achéenne. Pour se nourrir, une fois le crédit épuisé, ils voleraient. Si nécessaire, ils tueraient.

Il tourna le dos à son vieux camarade.

Après que l'Aveugle rageur, abandonné par la prune de ses yeux, fit mander à l'artisan de l'arsenal la somme indispensable à la mise en branle de la construction, sans lui avouer qu'il ne disposait plus que d'une moitié de richesse, il délivra de son contrat le garde du corps, il fit des économies, ne mangea presque plus et attendit en dormant dans la rue que son navire s'élevât.

Trois mois passèrent.

L'artisan et ses enfants, qui étaient très jaloux de leurs techniques, avaient dressé la quille sculptée dans du saule argenté qui leur venait des îles. Ils avaient procédé à l'établissement des virures secrètes de l'armature solide. Contrairement aux fabricants du Sud, ils estimaient que le squelette d'un être venait toujours avant ses muscles, ses tendons et sa peau. Ils attendirent pour monter la bordée de la coque, à la manière des peuples de la mer ennemis, avec lesquels ils partageaient certains mystères techniques. Après avoir assemblé environ la moitié du navire le mieux construit qu'on eût pu trouver entre Tyr et Tarsa, le charpentier fit venir l'Aveugle, qui était redevenu crasseux et qui se morfondait dans les ruelles du quartier des auberges, de l'autre côté du mont. Là, les travailleurs, les ouvriers, les paysans saisonniers du royaume attendaient la conscription ou bien des commandes de l'activité industrielle du port. Titubant sur le chemin mal pavé qui ouvrait la ville, l'Aveugle qui savait qu'il était parvenu au terme de son crédit entendit de la bouche de l'artisan qui avait l'accent des îles :

« Donne-moi maintenant l'autre moitié. En deux mois je te rends ton véhicule. »

Bien sûr l'Aveugle n'avait plus rien, et l'artisan furieux fit appel au juge du gouverneur. Lequel ne trancha pas dans une querelle opposant deux étrangers. Au grand dam de l'un et de l'autre, il décida que la moitié construite du bâtiment appartenait à l'homme qui n'avait plus d'yeux, mais que l'artisan serait désormais libre de ses engagements.

Pour cette raison, l'artisan qui s'estimait floué décida d'exposer sur le quai du port, près de la jetée, la moitié seulement du bateau. La masse évoquait un squelette d'oiseau géant ouvert par une mâchoire de colosse, couchée sur un flanc. Dans le plus grand désarroi, l'Aveugle

passa à compter de ce jour tout son temps seul à veiller près du demi-navire. Il fut moqué par les enfants. Il devint le propriétaire bien connu de ce que la plupart des marins, des commerçants et des soldats en transit nommaient le « na- » et d'autres le « -vire ».

De peur qu'on lui dérobe la demi-propriété qui était la sienne, il dormait aussi au creux de la coque de ce qui aurait pu être une épave, avant même d'avoir jamais pris la mer. Dans l'incapacité de trouver le sommeil, dans la nuit qui pour lui ne différait pas du jour, l'Aveugle se demandait tout le temps :

« Que faire de la moitié d'une chose ? »

Et il pensait aux Yeux verts.



Chassé par la sécheresse, il était descendu en compagnie d'une caravane de marchands en Canaan, à la recherche de dix jeunes gens volontaires et résistants qui lui serviraient de troupe. Mais çà et là dans le pays troublé, comme tombent les grappes de fruits gâtés au printemps fini, des grappes de femmes, d'enfants et d'infirmes allaient et venaient vers des empires plus puissants, à mesure que l'armée, la police, le gouvernement de Pharaon déclinaient en Canaan. L'anarchie gagnait certaines régions, remarqua les Yeux verts en traversant les campements aux tentes trouées, croisant les Bédouins affamés, le peuple terrorisé dont des ennemis — mais on ne savait pas exactement qui — brûlaient les récoltes (alors qu'il n'y avait déjà plus ni moisson ni fenaison), épuisaient les lacs asséchés (où l'on jetait les ordures), affamaient la terre pauvre, pulvérulente (qui n'était plus travaillée), et répandaient les miasmes de la maladie aussi : le pays avait pourri sur pied.

La caravane s'apprêtait à faire demi-tour, qui n'avait rien à vendre à ceux qui n'avaient plus d'argent, sinon quelques jarres de farine aux deux tiers gâtée, et pas un seul pouce de maïs ou d'orge à ramener aux cités hittites inquiètes, car elles voyaient venir la disette. À la lumière de la nuit, assis près du feu qu'il nourrissait chaque soir à l'écart de la caravane, les Yeux verts avisa une compagnie isolée de jeunes chenapans dépenaillés, et il se souvint de son ancienne condition quand, nu comme une bête ou à demi nu mais à peine humain, il ne partageait pas comme maintenant, à peu près repu, le repas des marchands. Il lui

revint le temps où il errait en compagnie de l'Aveugle. Alors il invita en silence les miséreux à se presser autour de son feu. Non qu'il fût généreux, ce qui n'était pas une qualité pour un homme de sa condition, mais il pouvait avoir besoin d'eux. Il espérait se forger un avis sur l'état du pays et se faire une idée de leurs forces, de leurs intentions, de ce qu'ils avaient à lui offrir et de l'extrémité à laquelle ils en étaient rendus pour accepter peut-être l'argent de sa bourse contre la possibilité de devenir ses gens. Il ne voulait pas d'esclaves, pas plus qu'il ne désirait prendre à sa charge des enfants, mais il espérait des hommes à gouverner, comme on gouverne son navire. Il leur parla ; hélas il n'avait pas aussi bien que l'Aveugle la science des langues du monde et après avoir compris non sans difficulté qu'il s'agissait d'Israélites en fuite, il tâcha en s'aidant des mains autant que de la langue de s'entretenir avec les fils de Sem dans un mauvais dialecte de Memphis. Enfin, mélangeant les mots de diverses cités que les uns et les autres avaient traversées au cours de leur errance, il entendit vaguement que leur vagabondage les avait éloignés des fils de Noun l'Ephraïmite et de Caleb, le fils de Yéfouné le Judaïte, en quête d'une station en pays de Canaan. Il comprit que leur tribu malade souffrait de la faim et de la répression des soldats de Pharaon encore égarés là, qui contrôlaient les villages aux abords du lac. Les Yeux verts eut quelques difficultés à se figurer leur projet, mais il rompit un pain de farine et leur en offrit. Tout de suite il remarqua que les Sémites allèrent en porter dans la pénombre à leurs mères et à leurs sœurs, et lorsqu'ils revinrent il les arrêta dès qu'ils se mirent à parler de leur dieu, car les Yeux verts n'était pas un homme religieux. Il attendait quelque chose de concret contre quelque chose de concret. Il leur proposa cinq pièces à chacun contre la propriété de leur corps, de leur force, de leurs jours et de leurs nuits, durant un cycle complet des astres, le temps de monter vers le nord, de s'emparer d'un bâtiment de marins, de retrouver l'ancien Roi qui était aux Yeux verts ce que Pharaon était pour eux, de le torturer et de le tuer comme il convient. Ils resteraient des hommes libres. Ils avaient tout loisir de partir, du moment qu'ils le rembourseraient du temps qui était encore dû. Surtout ils auraient la liberté de célébrer et d'honorer leur dieu, de prier, de jeûner et d'agir suivant leurs croyances, leurs préceptes, leurs commandements. Pour tout ce qui ne concerne pas leur dieu, ils lui devraient obéissance.

Ils hésitèrent, expliquèrent que tout concernait le dieu, qu'ils

appelaient Dieu, et encore une fois il peina à les comprendre. Après un moment d'hésitation, il accepta certaines de leurs requêtes exotiques, et les dix fils de Sem affamés demandèrent à recevoir leur paie par avance, afin que leur famille en profitât quand bien même ils mourraient en chemin et retourneraient à leur dieu. À cette demande les Yeux verts accéda, car il avait confiance en eux qui, obnubilés par leur dieu, connaissaient trop mal les hommes pour pouvoir les tromper. Ils étaient honnêtes. Aussi leur prodigua-t-il le conseil de tenir leur argent caché, loin du regard des soldats de Pharaon et des mercenaires des peuples des mers. Qu'ils disent à leur mère et à leurs sœurs, qui craignaient pour leurs biens et pour leur vertu, d'attendre une caravane de marchands hittites qu'elles paieraient en shekels et qui leur permettrait de regagner la côte. Ils firent mine d'écouter, mais avec obstination ils répétèrent que les femmes attendraient leur retour pour rallier avec eux la terre que le dieu leur avait promise.

Tout ce qui a été promis peut être repris, par les dieux comme par les hommes, les prévint les Yeux verts. Ils firent signe que non, et il haussa les épaules de guerre lasse.

Après quoi il préleva sur le salaire des fils de Sem de quoi leur acheter un pagne de mauvais lin, des sandales tressées et une arme, qui un gourdin, qui un arc, un carquois et une poignée de flèches rafistolées. Le lendemain matin, ils s'en allèrent par le nord du grand lac bleu. Ils marchèrent plusieurs semaines et les Yeux verts réalisa inquiet qu'il avait fait l'acquisition d'hommes qui tenaient difficilement dans la difficulté. Mal nourris, ils maigrissaient vite. Marchant à pas pressés, ils perdaient leur souffle. Exposés au soleil, ils brûlaient dans la minute qui suivait. Allant de nuit, ils prenaient froid, éternuaient ou tremblaient. Étaient-ils trop jeunes ? Dans la douleur et dans la peine, qu'ils ne craignaient pas mais à laquelle ils s'exposaient imprudemment, ils se consacraient tout entiers à leur culte, auquel ne participait pas les Yeux verts. Il attendait auprès du feu la fin des libations, des psalmodies, des chants et de toutes les récitations intrigantes par lesquelles ils faisaient un usage quotidien, à son avis excessif, de leur dieu. Il semblait que ce dieu était seul et peut-être pour cette raison il avait besoin de leur compagnie et de leurs continuelles discussions.

Jadis les Yeux verts avait connu des Israélites qui construisaient les murs de brique des cités de Pithôm et de Ramsès, mais il ignorait ces

gens-là, et il se repentit bientôt de son achat. À sa façon il plaignit ces gens, qui avaient encore l'âge d'aimer leur mère et qui s'affaiblissaient à mesure qu'ils avançaient, au lieu de s'endurcir ainsi qu'il en avait été pour un homme tel que lui. Sans doute aurait-il dû proposer aux descendants de Sem de les libérer de leur contrat s'ils souhaitaient rentrer chez eux, mais ils ne pouvaient plus le rembourser de son mauvais investissement. Pour survivre, tant qu'ils étaient encore en état de se battre, il ne vit d'autre moyen que d'attaquer sans pitié une caravane de marchands. Ils en égorgèrent les hommes, mal et en dépit de son premier désir de les épargner (mais n'ayant nulle part où aller dans les étendues désertiques et rocheuses aux abords de Qadesh, il préféra leur épargner l'agonie). Les jeunes fils de Sem maniaient avec difficulté l'épée, et échouèrent à les exécuter proprement et simplement.

Il se sentit gagné par le découragement.

Au moins, sur des chameaux même faméliques, le voyage devint plus aisé — pour un temps.

Plus au nord, avant de longer la boucle verte de l'Euphrate, les animaux attrapèrent un mal étranger auprès d'une source d'eau corrompue par les moutons, qui fit mousser la bave à leurs lèvres retroussées et noircir leurs naseaux. Les hommes poursuivirent à pied sans pouvoir se nourrir de la viande des chameaux. Bientôt ils ne rencontrèrent plus une seule âme en vie, et collectèrent dans les ruines ou dessous les cendres des cimetières des restes de fruits secs, des noix, du cuir à mâchonner. Le temps avait changé : il faisait sec mais des tempêtes éclataient, infertiles, aiguës et tranchantes aux joues, dont il ne naissait jamais de pluies, qui soulevaient les sables en vain. Aussi il sembla aux Yeux verts qu'en de multiples endroits la terre avait tremblé, qu'elle s'était ouverte et qu'il en restait de méchantes plaies. C'était un sol mort, ravagé, fantomatique, que les fils de Sem couvrirent de leurs plaintes, à voix basse pour ne pas l'importuner, car il était d'humeur massacrante, et il s'agaça de ce que leur dieu était à leurs yeux la cause de tout : quelle sorte de dieu est-ce donc là ? Celui qui abandonne son peuple et qui fait de la terre un désert ? Qu'il profite de sa vie au lieu de commander la nôtre. Les dieux qui font mourir leurs gens meurent avec eux, c'est bien connu. Puis il regretta de les avoir rendus malheureux en rabrouant leur divinité, car ces jeunes gens ou ces enfants tenaient à ce dieu plus qu'à leur père et alors seulement dans

leur tristesse il vit sur leur visage les progrès de la maladie : il y avait dans les ruines comme dans les puits où les chameaux s'étaient abreuvés les germes d'un mal auquel il avait résisté mais qui les avait assaillis, faibles comme ils étaient. Leur teint se fit jaune, leurs ongles et leurs cheveux tombèrent, ils se plaignirent en priant sans cesser de suivre les pas de leur maître, leurs oreilles se racornirent tel le fruit pourri, les yeux se creusèrent, ils perdirent la vue avant de ne plus être capables de marcher, mais encore allongés dans la nuit ils priaient. Accablé, les Yeux verts comprit qu'il ne lui restait plus qu'à les regarder mourir dans l'obscurité en espérant que leur dieu se montrerait miséricordieux à leur égard. Assis pensif sur un rocher de grès à l'abri du vent des sables, dans le pays oublié d'une province lycienne qui n'avait plus de nom, les oreilles bourdonnantes qu'il protégeait de la terre et de l'air agressif, il vit rendre l'âme à ses pieds, l'un après l'autre, les dix jeunes fils de Sem prostrés, recroquevillés sur le flanc ainsi que des nouveau-nés. Déjà ils étaient des cadavres avant d'avoir commencé à vivre. Puis il recouvrit ce qui restait de leurs visages hâves avec quelques lambeaux déchirés de leurs pagnes.

Contemplant les dépouilles osseuses et jaunâtres, il se demanda ce qu'il pouvait bien faire de sa richesse, qui consistait désormais en dix hommes morts.



De la poussière ocre recouvrait les buissons épineux, et un nuage de poussière grise surgit à l'horizon, que les Yeux verts, qui n'avait rien d'autre à observer, identifia bientôt à un homme lourdement équipé d'un casque à cimier, d'une épée au pommeau d'or et d'un bouclier de bronze orné d'un coq. Traînant la patte comme après la défaite et des jours d'errance, il allait flanqué d'une jeune fille, qu'il tenait au bout d'une laisse de cuir. Ses sandales remuaient le pisé cendré de l'incendie qui avait ravagé la région, au milieu des taillis bas et des roches déchiquetées.

Il le héla de loin, dans une langue étrangère.

Et les Yeux verts se redressa, maigre et mal en point, de manière à marcher au-devant de lui et à laisser loin de sa vue les dix cadavres qui étaient à lui, et qu'il ne désirait pas révéler tout de suite à l'étranger. Après tout, c'était sa seule propriété.

À son approche il lui apparut que le guerrier, qui était plus large et plus grand, mais aussi plus raide que les hommes du pays, venait sans doute d'Ahhiyawa, dont l'Aveugle et les marchands hittites lui avaient déjà parlé. Au nord, au-delà de la mer, il existait mille cités où demeuraient les guerriers achéens, qui combattaient les villes riches de la péninsule septentrionale, et dont faisait apparemment partie celui-ci. Puis les Yeux porta le regard sur la femme, qui était jeune, svelte, sale et vêtue d'une robe d'esclave des peuples de la mer. Ses cheveux très noirs, presque bleus et en désordre, occultaient mystérieusement — comme à une pythie — son visage, son expression, son âge et sa condition. Elle s'exprima dans le dialecte chypriote, avec un accent et des inflexions qui ne lui étaient pas tout à fait inconnus. Au cœur de la plaine dévastée, entremetteuse improbable, elle traduisit sur un ton monocorde les expressions dramatiques de l'homme d'Ahhiyawa, qui parlait beaucoup et fort, gesticulait et jouait une scène qui parut ridicule aux Yeux verts.

« Son compagnon, Mériônês, fils de Môlos et demi-frère d'Idomeneús, fils de Deukalíôn, fils de Mínôs... »

Les Yeux verts, fatigué par avance par le protocole, se retint de cracher ou de se gratter les morpions pour ne pas paraître grossier devant la civilisation, non par politesse mais parce que l'homme qui se présentait en y mettant les manières tenait un glaive tranchant à la main.

Et il l'écouta pérorer :

« ... parti flanqué de quatre-vingts nefes de Knôsós, celui qui rivalise d'ardeur avec Árês, lui qui était l'égal des archers de Spártê et de Pylos, il a vaincu l'ennemi... » La femme hésita à traduire la suite dans leur langue : « Il a... asséché sa semence, euh, brûlé sa cité et il a... », elle fit un geste impudique, « il a fait ce genre de choses à ses femmes.

— Ah, bien, félicite-le de ma part. »

Les Yeux verts péta mais sans bruit, la panse vide, et se demanda ce qu'il pourrait tirer de ce héros puissant, qu'il ne pouvait pas attaquer ni voler, à qui il devait hélas le respect et la crainte qui entourent les hommes que chantent les aèdes, mais qui n'avait pas beaucoup plus à boire ou à manger que lui.

« Il te remercie. Il se plaint beaucoup... », résuma-t-elle après de longues minutes d'un monologue qu'elle ne jugea pas nécessaire de traduire dans les moindres détails. « Il se plaint de l'infortune et de la

colère du dieu de son île, qui s'appelle Poteidâôn, celui qui ébranle le sol, meut les mers et les océans, et fait jaillir les sources comme les enfants entre les jambes des femmes fertiles... Il s'est échoué sur les côtes accidentées de ce pays noir... », elle hésita quant aux noms, « ... et il a laissé Mériônês l'archer — je ne sais pas qui c'est — rejoindre le port de Knôsôs, pour revenir sans lui à la demeure natale chargé de dépouilles de cette cité qu'ils ont brûlée jusqu'aux fondations... Pourtant il se lamente du mauvais sort. Il pleure ceux qui n'ont pas survécu, il pleure le roi de Lokroi. Il demande si le roi de Pylos vit encore...

— Ah, il parle d'un roi ? »

Les Yeux verts se montra enfin intéressé. Et à cette marque d'intérêt, la jeune femme réagit en redressant la tête, décroisant les doigts devant sa chaste poitrine afin de dégager les cheveux aux reflets bleutés recouverts par la cendre du chemin qui l'empêchaient de voir et d'être vue :

« Les Yeux verts ? » demanda-t-elle.

Il fronça les sourcils :

« Tu me connais ? »

Alors elle s'effondra en pleurs et lui tendit les mains, implorante :

« Souviens-toi de moi ! Mon ami, je suis la fille du roi des saules. Je suis la cadette du souverain qui était ton hôte... Tu as changé, tu es plus maigre que le mollet d'un homme bien portant. J'ai changé aussi, mais je te supplie de me regarder. M'as-tu oubliée ? Je te prie... »

Elle pleurait.

« Quelqu'un sur cette terre se souvient-il encore de moi, maintenant que tous sont morts ?

— Que dis-tu ? Comment est-ce que tu t'es retrouvée ici, dans ce pays, si loin de chez toi ?

— Le frère de Mériônês... »

Et elle fit signe paniquée en direction du soldat achéen qui commençait à comprendre qu'elle ne traduisait plus ses paroles mais qu'elle discourait en son nom propre et complotait devant lui avec l'étranger...

« Ce soldat cruel a tué ceux qui ont tué mon père et mes deux sœurs, ceux qui sont venus par la mer après votre départ et qui ont détruit mon village, incendié les maisons et le palais bleu, réduit les arbres en cendres, est-ce que tu t'en souviens ? Ils ont coupé et fait du

bois de chauffe du saule de majesté, après avoir décapité mon père... » Elle peinait déjà à reprendre son souffle quand le guerrier l'attrapa à la gorge : « Ils m'ont violée et je leur ai servi d'esclave, je les ai suivis jusqu'au continent... » Elle étouffait sous la poigne qui essayait de la réduire au silence : « Des hommes de bronze dont l'Achéen faisait partie, sous le sigle du coq... Ils ont attaqué leurs navires... Ils ont volé le fruit de leur vol... Ils ont incendié ce que les autres avaient sauvé de l'incendie... Et à leur tour ils se sont servis des femmes qui avaient servi aux premiers... »

De la poignée de son épée, le combattant la frappa à la bouche.

Il la laissa saigner des gencives, avaler son sang, puis la frappa de nouveau pour lui faire tomber une, deux et trois dents. Impuissant, les Yeux verts attendit qu'il en ait fini. L'Achéen tira les longs et beaux cheveux noirs qu'il enroula comme le harnais du cheval autour de son poignet. Il dressa la tête de son animal, il lui fit mal jusqu'à lui tordre le cou, pour lui faire contempler le soleil en face, tout en pressant avec ses jambières métalliques lourdement décorées contre l'intérieur de ses cuisses et de ses genoux, jusqu'à ce qu'elle tombe au sol et supplie sa grâce.

Il parlait beaucoup, elle pleurait.

« Dis-moi ce qu'il dit et cesse de parler pour toi, lui conseilla les Yeux verts. Même s'il ne te comprend pas, il l'entendra à ta voix. Il te fera encore plus de mal.

— Il dit... », et elle ravala ses sanglots, puis avec l'air imperturbable de celle qui se soumet, humble servante de son propriétaire, elle redevint la langue de l'homme dans la bouche servile d'une femme. Le héros, peut-être malade ou affamé, discourait et grimaçait sous le nasal et les couvre-joues de son krânos, en l'écoutant traduire :

« Le maître dit qu'il se trouve jeté par le sort loin de chez lui. Il vit dans le déshonneur. Le maître a perdu les siens. Il n'a plus à sa disposition les signes de sa victoire : son navire aux lances de bronze, son... "xyston" — je ne sais pas ce que c'est, quelque chose en frêne — et surtout la dépouille des hommes qu'il a tués. Tout lui a été volé. Il te prie de bien vouloir l'excuser. Il t'ordonne de l'aider, toi qui connais ce pays. »

Dès cet instant, les Yeux verts retrouva le sens de la ruse et il sut que faire.

Sur un ton accommodant, il entreprit de dialoguer. Il posa des

questions complaisantes et flatteuses au guerrier assoiffé, affamé, qui avait trop chaud sous les lambrequins de cuir qui ceignaient sa poitrine et le chiton déchiré. Le héros perdu brûlait de retrouver la gloire qui lui avait été dérobée, avant d'entreprendre le long voyage de retour vers les siens. Les Yeux verts enjoignit à la fille de restituer ses paroles dans la langue de l'homme avec le plus d'exactitude possible, car il espérait manœuvrer pour le conduire de lui-même vers l'idée qu'il avait en tête. Et lorsqu'il fut tout près, les Yeux s'exclama :

« Quelle prouesse, seigneur ! Combien d'ennemis ont péri de vos mains, vous qui tuteyez les dieux ?

— Dix fois dix, au moins.

— Les vôtres vous croiront, insinua les Yeux verts, mais qui a été témoin de vos exploits ?

— Hélas, nul autre que mon frère et mes hommes, emportés par la colère du dieu... celui qu'il appelle Poteidaôn », précisa la fille agenouillée.

Tristement, les Yeux verts hocha la tête, signifiant par là qu'un être des basses régions du monde tel que lui ne pouvait qu'imaginer avec difficulté le malheur du grand homme dont la gloire n'est plus en mesure d'être attestée.

« Ou bien... »

Et il fit mine d'hésiter. Le héros paraissait facile à duper à cause de sa vanité.

« Quoi ?

— Ou bien la dépouille de vos ennemis pourrait-elle parler pour vous...

— Hélas, même les cadavres ont été perdus dans le naufrage.

— Ou alors... »

Il sourit avec malice mais respect au guerrier pâle et mal portant sous le lourd krânos à cimier qui pesait contre son visage aussi froid que le bronze.

« Seigneur, insinua les Yeux, il vous faudrait embarquer sur un navire d'autres cadavres !

— Il dit qu'il peut tuer bien des hommes juste avant de débarquer chez lui.

— Non, non, non ! Dis-lui que les siens verront qu'il s'agit d'hommes de sa région. Ce qu'il lui faut, ce sont des cadavres d'étrangers. Des Sémites, par exemple. »

Le soldat à bout de forces embrassa l'horizon, puis laissa ses bras retomber et son glaive racler la terre infertile :

« Il n'y a personne ici.

— Justement, répondit les Yeux verts avec enthousiasme, il se trouve que par le plus grand des hasards je crois pouvoir vous aider ! »



Il était en colère, amer et déçu.

Au moment de marchander, espérant obtenir contre dix hommes morts un bouclier de bronze ou une courroie de cuir, qu'il aurait échangés au prochain port contre un esclave, même en mauvaise condition physique, les Yeux verts s'était heurté au refus obstiné de l'étranger puis à sa fureur quand il avait insisté. Sous la menace de l'épée, les Yeux avait cédé et il avait abandonné au guerrier les dix cadavres contre rien — ou presque.

Certes, celui qui combattait avec les Achéens et qui connaissait le fils de Mînôs était un homme de justice et d'honneur, et il n'aurait pas supporté de prendre sans donner. Mais cela... Ce n'était pas un don, c'était une charge supplémentaire.

À présent, les Yeux verts marchait en maugréant de haine, quelques pas devant la jeune fille qui avait les chevilles fines et que l'emprise des fers avait encore fragilisées :

« Attends-moi !

— Où est la bague en or et en argent que tu portais, quand je t'ai rencontrée ?

— Ils me l'ont volée.

— Tu vois, tu ne vaux rien. Tu ne me sers à rien. Va... Tu es libre. »

Que pouvait-il faire d'une femme faible, d'une jeune femme aux hanches de garçon ? De plus, elle était laide. Contre dix hommes une seule femme, ce n'était pas justice. Le temps de lui mettre dix garçons dans le ventre, avec un peu de chance, il faudrait dix ans et le temps qu'ils grandissent, dix années supplémentaires. Avant de retrouver une armée comparable à celle qu'il avait perdue, il serait devenu vieux et dans l'incapacité de se venger.

Jamais il n'enculerait avec le bâton trempé dans la merde de cochon l'imposteur, le mauvais frère, le soi-disant Roi, l'illégitimité de toute la terre. Sur le ventre comme sur la verge les cheveux blancs lui

pousseraient dru, et il mourrait tel un animal abruti dans un bain d'injustice qu'il finirait par confondre avec l'ordre du monde, ainsi que font tous les vieillards.

« Attends... ! »

La fille n'avait pas voulu lui fausser compagnie et puisqu'elle avait choisi de demeurer avec lui, à l'approche des ports anatoliens, il choisit de la violer.

Depuis longtemps il n'avait pas fendu de femme en deux pour sentir au fond de son con le plaisir et la satiété. Même si la fille de l'île n'était pas belle, à l'exception de la chevelure noir et bleu qui lui couvrait avantageusement le visage disgracieux, trop anguleux et dont le menton fuyait et le nez pointait un peu trop, de sorte que la combinaison des deux lui donnait cet air curieux, triste et inquiet qui l'agaçait, elle avait tout de même d'une femme le sexe, le cul et la bouche, dans lesquels il pénétra l'un après l'autre. La fille ne hurla pas mais gémit de douleur et de déception, parce qu'elle le croyait presque bon, parce qu'elle l'avait suivi pour cette raison. Or il n'avait pas supporté qu'elle se trompe sur son compte, ainsi que font toutes les femmes qui rêvent que les hommes soient à leur image. « Mais avec une bite à la place du con, lui expliqua-t-il après coup, je suis un autre genre d'animal. » Donc il la baisa pour lui rappeler qu'il ne valait pas mieux que les autres mâles. Il n'était même pas un homme méchant mais une brute, et il lui aurait rendu un bien mauvais service de lui faire croire à la bonté et à la délicatesse, de l'accoutumer à une façon de faire qui n'existe pas vraiment, ni ici ni ailleurs, et qui n'avait jamais existé autre part que dans l'imagination des femmes. Après l'avoir remplie de semence âcre entre les lèvres et partout sur sa triste figure, parce qu'il ne souhaitait pas qu'elle porte d'enfant de lui tant qu'elle l'accompagnerait, il se détendit et devint presque doux. Tandis que mortifiée par son erreur d'appréciation, encore crispée par la douleur aux reins, aux côtes, aux omoplates, elle s'endurcit. Auprès du feu, à portée des villes du Nord où il comptait bien se rendre sans savoir quoi y marchander, les Yeux verts prit ses aises, les couilles à l'air. Vulgairement, il bâfrait de baies sauvages et d'un lièvre à peine rôti. Mais il ressentit l'étrange envie de consoler la fille qui lui avait donné du plaisir bien malgré elle, de lui flatter le menton, de lui promettre qu'elle était jolie, ce qui n'était pas vrai mais aurait pu le devenir à force de le lui dire. De là vient qu'il se sentit presque humilié quand elle le

rabroua d'un coup de pied de l'âne dans les parties, avant de se draper maussade dans la robe qu'il avait déchirée au moment de l'entreprendre, et il se rembrunit lorsqu'elle lui proposa un marché.

« Encore un marché. Quel marché ? renifla-t-il en nourrissant le feu qui faiblissait.

— Je suis intelligente, pas toi.

— Peut-être.

— Contre dix hommes morts, tu as obtenu une femme savante. Tu n'écoutes que tes couilles. Tu me violes. Quelle sorte d'idiot es-tu pour ne pas comprendre que tu as gagné au change ?

— Prouve-le.

— Tu es malade. »

Il s'apprêtait à énoncer une vérité mauvaise sur les femmes, lorsqu'il sentit la toux noire naître dans ses poumons, lui racler la gorge et épuiser son souffle :

« Est-ce que tu m'as ensorcelé, femme ? »

Et il brandit le tison trouvé dans les ruines d'une masure.

« Imbécile. L'Achéen toussait aussi. Et la chaleur lui montait au front, il était enfiévré. C'est pour ça que sans cesse il parlait. Il était malade. Bientôt tu le seras autant que lui. J'espère seulement qu'en me sabrant comme un homme sans honneur, tu ne m'as pas refilé le mal en même temps que ta semence âcre qui puait le lait de la vache morte. Salaud. »

Elle cracha par terre.

« C'est un mal que les gens du Sud et de la mer attrapent dans le Nord. Écoute-moi !

— Ferme ta bouche, femme, sinon j'y remets ma queue pour te faire taire ! beugla les Yeux verts. Tu ne sais rien. Ou bien tu es à moi et tu écarter les cuisses en silence... Ou bien tu n'es pas à moi et je ne te nourris pas ! Je ne veux même pas voir ton visage qui me rappelle celui du rat, ni entendre ta voix qui caquette comme celle de l'oie ! Je ne t'écouterai pas. »

Et il se boucha les oreilles.

« Bien. Tant pis pour toi. Tu vas mourir. »

Elle ricana, se fit un drap des haillons de la robe turquoise et s'endormit auprès du feu qui mourait.

Il demeura éveillé, mais cauchemarda tout de même sous le large peuplier au beau milieu de la steppe où ils bivouaquaient. Observant le

grand ciel incrusté d'étoiles, il crut apercevoir un parchemin écrit avec du feu. Puisqu'il ne savait pas lire, il ignora le message que les dieux lui adressaient. Puis, retournant la face échauffée vers la plaine, il lui parut que la campagne suintait la nuit comme le corps d'une femme fiévreuse de la sueur. Et l'hydrorrhée lourde et noire de la nuit envahit le paysage des grands pâturages d'été du pays de Tarhuntassa.

Il l'appela à l'aide, en vain. Elle faisait mine de dormir.

Grelottant, il tendit la main tel un enfant vers sa mère qu'il n'avait jamais connue. Au pied du peuplier, la jeune femme dont il ne savait pas le nom détourna la tête, cracha les graines de chanvre torréfiées qu'elle avait mâchées pour s'assoupir. Elle ignora son appel, contemplant le pays tranquille après la guerre, au sud du grand lac de sel.

« Écoute... », lui dit-elle finalement, parce que ses gémissements l'empêchaient de prendre du repos.

Il pleurait.

La fièvre folle de la nuit lui avait percé comme des aiguilles les pores de sa peau abîmée par la vie, de sorte qu'il tremblait conquis par le froid devenu la chaleur, par la chaleur devenue le froid, impuissant et malade comme seuls le sont les petits enfants, il implorait son secours et son pardon, dont elle ne voulut pas.

« Mais je te propose tout de même un marché.

— Oui !

— Écoute-moi. »

Et elle posa sans tendresse la paume de sa main contre son front qui pleurait de fièvre :

« Tu es faible.

— Soigne-moi, ou achève-moi ! »

Il geignit.

« Je n'ai pas de dieu, prie tes dieux pour moi.

— Idiot, la prière ne peut rien pour toi... »

Et elle soupira car elle savait que jeune, pauvre, femme et perdue dans un pays qui n'était pas le sien, si intelligente qu'elle soit, elle n'aurait pas la moindre chance de survivre. En colère mais redirigeant l'énergie de cette colère vers son intérêt, elle choisit d'aider ce salaud, puisqu'il n'y en avait pas d'autre, et elle espéra que l'imbécile l'écouterait :

« M'entendras-tu enfin ? »

Elle le gifla, car il commençait à perdre connaissance.

« Je ferai ce que tu dis... Je t'en supplie...

— Promets. Jure sur ton dieu.

— Je n'ai pas de dieu.

— Comment puis-je te croire ?

— Tu ne peux pas. Je t'en prie...

— Bon sang ! »

Assise en tailleur près du mourant, elle se sentit accablée. Pourquoi se trouvait-elle prisonnière d'un univers et d'une époque à ce point bêtes et bornés ?

Et puis tant pis. Même si elle n'avait pas sa parole d'honneur... De l'ourlet maladroitement cousu de sa robe déchirée, elle sortit une fiole de corne et de cuir, par le bec de laquelle elle laissa s'écouler avec parcimonie quelques cristaux blancs. Sans cesser de parler aux Yeux verts dont la peau blanche luisait d'une drôle d'obscurité intérieure, qui était le signe de la température du corps qui grimpe avant d'éveiller la mort dans les membres engourdis, elle expliqua :

« Gratte l'écorce du saule blanc. Recueille la poudre. Fais bouillir de l'eau. Attends d'obtenir des cristaux semblables au sel. Dose comme je le fais. Et avant de manger avale la substance active de l'arbre, incorpore l'essence de la plante dans tes reins. Par les poumons, par le cœur et par le sang, laisse ton corps faire sienne l'essence du saule. Alors la chaleur baissera. La fièvre disparaîtra. L'inflammation s'apaisera. Le mal fuira ton organisme qui était à l'agonie. Est-ce que tu m'entends ? »

Il fit ainsi qu'elle disait : il but la décoction. Il attendit la moitié d'une heure et, le temps de se calmer, il ne perçut même pas l'accalmie — il ronflait.

Au lever du soleil, enthousiaste, il jura :

« Femme, tu feras notre fortune ! »

Étendue à une distance prudente de lui, comme à l'écart d'un fauve, contemplant le vent auquel résistait le peuplier et qui faisait onduler la plaine de graminées, d'herbes et de rares céréales, elle resta interloquée et demanda pourquoi.

Quand il sourit, pour la première fois elle remarqua les dents qui lui manquaient (il ne souriait jamais) :

« Parce que nous allons marchander.

— Mais le remède est à moi ! » protesta la femme.

Pourtant les Yeux verts lui retira la fiole des mains et marcha d'un pas décidé vers la ville.

Ils empruntèrent la route commerçante qui menait de Tarhuntassa à l'arrière-pays Hatti, jusqu'aux cités de Kummani, Kanesh, Kussara et Sarissa.

Là-bas les hommes parlent d'étranges dialectes, le long du lac propice aux crues, vont tous à cheval et font l'amour avec les chèvres dont ils ont l'odeur intime, mais comme tous les hommes ils ont mal et ils donneraient cher pour cesser de souffrir.

« Ton remède nous rendra riches.

— Les Yeux verts ! »

Elle criait contre le vent.

« Tu n'as rien compris... Rien n'empêche de souffrir ! Jamais. L'écorce du saule refroidit seulement la chaleur du corps, et elle...

— Ta-ta-ta-ta, tais-toi. Tu es sage, et je suis bête. Tu avais raison. Tu es bonne, et je suis mauvais, c'est vrai. Mais je suis comme les hommes, et je les connais. Pas toi. C'est tout ce que je peux t'apprendre : à les connaître. Fais-moi confiance. Ils paieront. »

Pour la première fois, il fut doux. Elle n'avait aucune envie de croire qu'il pût devenir meilleur, mais elle avait faim. Elle était seule aussi, et elle n'avait pas la force d'avoir raison contre les hommes de son temps, contre ce salopard, contre le pays, contre la terre entière. Enfin, il était fort. C'était la meilleure raison. Alors elle tâcha d'apprécier le contact de la paume rêche de sa main, à laquelle manquaient deux phalanges et dont la peau brûlée, martyrisée, tenait avec difficulté sur le squelette. Elle s'en voulut de le plaindre de sa vie de martyr — elle refusait d'éprouver pour cette brute la moindre sympathie.

Mais elle le suivit.

À la première ville de quelque importance, ils se rendirent là où un charlatan arrache les dents gâtées. Ils attendirent de voir passer les marchands de blé à la dentition pourrie par le grain et par le sucre, qui ramenaient d'Orient de l'or, de l'argent et du bronze, la bouche noircie par le vent des sables, les aliments et la pourriture à l'intérieur de la bouche, qu'ils ne lavaient jamais, quand le foie jaune et l'odeur de merde remontait avec l'âge des entrailles et corrompait l'émail blanc de leur joli sourire de jeunes gens. On entendit des grognements et des cris et, à l'écart de l'échoppe au coin de la rue, les Yeux verts commença à racoler ceux qui sortaient, un linge ensanglanté contre leur joue

tuméfiée. Grâce aux quelques phrases de hittite et de lourite qu'il avait apprises, il attira l'attention. Bientôt un client curieux, qui se tenait la mâchoire à deux mains et qui empestait le vin de mauvaise qualité, s'arrêta et les Yeux verts lui proposa dans de l'eau fraîche le remède dissous, invisible et inodore, que l'homme accepta de goûter avec méfiance. Il ne se passa rien. Après avoir attendu impatiemment dix minutes à l'ombre du grenier à grains, le client voulut reprendre sa pièce de bronze et rosser les Yeux verts pour prix du temps qu'il avait perdu à cause de lui. À cet instant parut la fille qui refusait de donner son nom, enveloppée dans sa robe turquoise reprise et les cheveux lâchés du front au menton, et plus bas encore, jusque sur ses clavicules. Mal entretenue mais bien éduquée, elle se tenait droit ainsi que se dressent les prêtresses. Elle commença à parler dans une langue que personne ne connaissait, chanta et se lança dans d'interminables incantations qui surprirent les deux hommes dans leur rixe, qui les transformèrent en spectateurs d'un spectacle, qui leur fit peur aussi, parce que sifflant et caquetant parfois la femme leur disait quelque chose, venu du fond des âges ou dans la langue des dieux, qui contenait comme une crypte scellée un savoir inaccessible quant à leurs origines et quant à leur destinée. Après quelques minutes qui passèrent comme vont les heures dans un songe annonciateur important, l'homme porta la main à sa bouche, la plongea au-dedans et constata étonné qu'il n'avait plus mal. La douleur qu'il éprouvait était au souvenir de celle qu'il avait ressentie comme la douce lumière de la fin d'après-midi à celle, agressive et brutale, du soleil zénithal.

Et il paya deux fois le prix promis.

« Tu vois, fit remarquer la femme en encaissant le premier client, je connais les hommes aussi. »

De ce jour, ils travaillèrent sans relâche.

Passant de cité en cité jusqu'au grand lac salé, en pistant les caravanes de voyageurs, ils proposèrent leur remède à ceux qui extrayaient les pierres à lécher pour les chevaux, les blocs cyclopéens de cristaux salins tirés sur des traîneaux par des cortèges de bœufs, tout autour de la mer blanche. Les travailleurs souffraient du sel, du soufre, de la chaleur des mois où poussaient jadis les céréales, dans la plaine en contrebas.

Quand vint le temps des moissons, il ne restait presque plus d'essence de saule dans la fiole miraculeuse, mais les Yeux verts avait

acheté aux marchands drapiers qui venaient du royaume des fils de Karuntas une belle robe d'organdi et de mousseline aux galons multicolores, des souliers de cuir de chèvre tanné et un bijou en broche d'or forgé qu'elle portait au cou. Ils mangeaient à leur faim et ils passaient pour des marchands parmi les marchands. Hélas, il ne poussait pas le moindre saule d'argent sur cette terre septentrionale abîmée par le sel. Quant aux légendes colportées après guerre à propos de la colline entre les deux fleuves d'où jaillit la source, où les Achéens prétendaient avoir combattu tout un peuple, elles n'étaient pas assez crédibles pour qu'ils s'aventurent plus au nord à la recherche de jardins irrigués et de saules blancs.

À court d'idées, lorsque les Yeux apercevait dans la steppe terne des hibiscus rouge vif, il repensait à l'Aveugle, son ancien camarade.

Parfois il se sentait la partie manquante d'un ensemble oublié.

Alors celle qu'il faisait passer pour son épouse afin de la protéger, mais qui ne voulait pas s'accoupler avec lui et dont il respectait désormais la volonté, demandait :

« Pourquoi veux-tu te venger d'un roi ?

— Ce n'est pas un roi, c'est le Roi.

— Il y en a tant sur cette terre. Ils sont aussi nombreux que les dieux. Seuls les femmes, les enfants ou les bêtes sont plus nombreux qu'eux.

— À l'époque il n'y en avait qu'un. Mais je m'en souviens de moins en moins bien. Je sais que je le hais. Pourquoi ? L'Aveugle, mon compagnon, qui était sage mais rouge comme la braise, se souviendrait mieux que moi. Chaque jour qui passe enterre plus profond dans mon esprit le jour passé. Il me semble que j'ai vécu d'autres vies, beaucoup de vies, et que je me bats depuis toujours pour reprendre quelque chose qui m'a été volé. En apparence nous avons quelques possessions, toi et moi, mais je sens bien que je n'ai rien. Avant même la naissance quelque chose m'a été confisqué, et je suis condamné à errer. Voici tout ce que je sais : je hais les rois qui prospèrent sur notre misère. Il y en a un au moins qui ne doit sa fortune qu'aux torts qui m'ont été faits. Il est mon double, mon contraire, mon opposé. Il n'est heureux que parce que je suis malheureux. Il ne brille que parce qu'il a fait de moi une nuit, il ne vit que parce qu'il m'a tué.

— Mais tu vis.

— D'apparence. »

Compatissante, la femme qui essayait de comprendre son tourment tenta de lui flatter le dos. Hélas, il était si endolori d'avoir tout enduré qu'il ne pouvait encaisser de tendresse. Elle retira sa main.

« Je ne peux te rendre heureux, et je n'en ai pas le désir. Tu es une ordure. Mais je n'ai nulle part où aller. Je n'ai que cette vie. Je ne connais personne d'autre et j'essaie de faire avec ce qui se trouve ici. Je me contente de très peu, puisque je me contente de toi. Est-ce que tu ne pourrais pas t'en contenter aussi ?

— Tu fais une bonne prêtresse. La robe bleue rapiécée te fait paraître la vestale d'un dieu, quel qu'il soit. On dirait que tu étais faite pour l'office de toute éternité. Les hommes les plus rudes tremblent quand ils t'entendent. Je remarque leur regard et leur désir : tu les délivres comme une mère, et ils te veulent, mais aussi ils te respectent. Tous te trouvent belle, à présent.

— Je ne suis pas belle.

— Tu n'as pas la première beauté, mais tu as la beauté qui vient après. Tu n'excites pas à la première rencontre, et les hommes ne désirent pas te posséder. Mais ils veulent être possédés par toi. Tu leur fais penser à leur malheur, puis tu l'apaises un peu. Ils te craignent, ils pleurent, ils attendent que tu te lies à eux comme à quelque chose qu'ils ont perdu.

— Je ne veux pas me lier à un homme. Je suis bien avec toi, à côté de toi, si tu acceptes que je te suis égale, et que je ne suis pas ta femme.

— Tu étais moins que moi, à présent je suis moins que toi. C'est ainsi. Nous ne sommes pas égaux.

— Mais nous pouvons continuer ensemble. Seulement la fiole est vide et l'île de mon père a été brûlée. Où trouver un vieux saule blanc ? »

Il s'allongea.

Ils possédaient un lit sous une tente de coton grossier, quand ils allaient en compagnie des marchands-drapiers, des vendeurs de sel et des dresseurs de chevaux, qui se déplaçaient d'ouest en est.

Puis il ferma les yeux et il dit la vérité :

« Tu n'as pas besoin de ce remède. Il te suffit de faire les gestes et de parler. Tu sais quand la fièvre est bénigne et que d'elle-même elle peut s'en aller. Il n'y a qu'à charmer et effrayer. Laisse ceux qui sont trop faibles, et sur le point de mourir. Trouve une excuse, déclare qu'ils sont maudits. »

Elle protesta, le poing sous la joue :

« Tu dois m'accompagner, me servir et me protéger. Ne m'abandonne pas.

— Très bien. »

Il promit qu'il restait et il pensa que n'importe quel homme ni trop faible ni trop fort ferait aussi bien l'affaire que lui. Il sut qu'il n'était plus nécessaire. Au milieu de la nuit, tandis qu'elle dormait à la façon de la princesse qu'elle était redevenue, allongée sur le dos et les mains croisées avec dignité contre la poitrine, qui montait et descendait avec grâce, il compta et recompta l'argent qu'il lui restait et le glissa dans l'ourlet de sa vieille robe turquoise. Il aurait aimé savoir écrire mais ne put lui laisser le moindre souvenir. Seule restait derrière lui l'image qu'elle en garderait pendant quelques années et qui s'effacerait bien vite. Sans le moindre bruit, il sortit de la tente, il quitta le camp sous la voûte étoilée, il tourna le dos au pays du grand lac salé, il descendit vers le sud de Tarhuntassa, il s'en alla du premier port et prit la mer grâce à la dernière pièce qu'il gardait en poche.

Marin aux ordres, manœuvrant avec difficulté sous le soleil cru les voiles que le vent trouait jour après jour, il s'employa à gagner sa vie et à économiser de la menue monnaie en laiton à la recherche d'un saule blanc, pour devenir riche et tuer enfin le Roi.



Après une pleine année de travaux presque forcés, il avait oublié le visage de la femme.

Pourtant il repensait souvent à sa robe rapiécée, comme si ça avait été son véritable corps, et chaque fois qu'il pénétrait dans le sexe humide d'une prostituée (ce pour quoi il dépensait tout ce qu'il gagnait), il voyait en pensée le bleu des cheveux de la fille. Toutes les fois qu'il apercevait une belle femme, il la comparait par l'esprit à l'image qu'il lui restait de celle qu'il avait abandonnée : elle lui apparaissait plus belle, et couronnée reine par l'éclat pâle du passé.

De port en port, il trimait.

À trop travailler, à trop vieillir, il avait le sentiment que le monde qu'il avait connu s'enfonçait lentement mais inéluctablement dans le désordre. Seul l'effort de son corps, qui avait vite repris l'habitude d'endurer le mal, la dureté du sol contre la nuque et les omoplates la

nuit, le mordant du fouet, la sécheresse ou l'humidité, le retenait à quelque chose de solide. Tout changeait. Aussi fut-il très surpris (très heureux aussi) de trouver après tout ce temps, sur la place du port dont il était parti, l'Aveugle assis devant un navire dont seule une moitié avait été montée.

« L'Aveugle... »

L'Aveugle reconnut sa voix.

Peut-être son monde à lui était-il immuable, en tout cas il ne manifesta pas le moindre étonnement quand il le retrouva. Toujours aussi faible et sur le point de rompre, mais ni plus ni moins que naguère, il n'avait perdu ni sa haine ni sa colère.

« Pauvre connard ! Qu'est-ce que tu as gagné dans l'affaire ? » aboya-t-il aux Yeux verts.

Et les Yeux répondit :

« Hélas ! Rien. J'ai eu dix hommes, et ils sont morts. J'ai eu une femme, et je l'ai quittée. Et toi ? »

L'Aveugle beugla :

« Une moitié de bateau, à cause de toi ! Honte ! Bois ta honte ! Je suis la risée des hommes par ta faute. Je ne me nourris que de leur charité et ils m'humilient. Quand ils me voient, ils rient : grand-père, as-tu besoin qu'on vide la moitié de la mer pour pouvoir naviguer ? Ils se foutent de ma gueule. Grand-père, partiras-tu à la moitié du jour prochain ? Ils ricanent comme le chacal. Ils tapent du plat de la main contre le genou. Ha ha ha ! » L'Aveugle cracha. « Pendant ce temps-là, le Roi est toujours vivant.

— Dis-moi l'Aveugle, demanda les Yeux verts, en inspectant l'armature et la coque du navire inachevé, de quel bois est faite la quille de ton vaisseau ?

— De saule. Il n'a même pas été poncé, l'écorce court tout du long. Pourquoi ? »

Les Yeux verts exulta et le prit dans ses bras.



Ils accumulèrent.

Il semblait que l'écorce de saule, qui guérissait les maux de tête, les maux de dents, l'inflammation superficielle des organes internes, les fièvres passagères et les règles douloureuses, fût inépuisable. Contre

une pièce d'or blanc, ils apaisaient la souffrance du soldat, du marchand, de l'administrateur ; contre dix pièces d'or blanc, ils faisaient l'acquisition d'une jarre de vin et contre dix jarres, d'une amphore d'un liquide plus précieux, qui valait une belle perle d'ambre ; ils échangeaient les perles d'ambre contre des épices rares, et les épices rares contre la résine des pistachiers, qu'on ne trouvait pas au Nord et qui valait bien un chargement d'argent, dont les troupes restantes de Pharaon en Canaan manquaient, et grâce auxquelles ils obtinrent de l'or pur ; finalement ils purent faire l'acquisition d'un navire entier et, grâce à ce qui subsistait de l'écorce du saule blanc, d'un équipage au complet. En direction de l'île des Crétois ils embarquèrent une lourde cargaison de cuivre et d'étain, mais aussi des boucliers, des casques, de l'ivoire, des lampes à huile, des dents d'hippopotame et des sceaux cylindriques en lapis-lazuli.

Ils étaient devenus de riches marchands.

Ils passèrent le voyage à l'arrière du navire, assis ou allongés, rafraîchis et aérés par deux esclaves égyptiens. La mer parut ouverte, large et belle aux Yeux verts qui la décrivit en termes poétiques à l'Aveugle, lequel répondit :

« Rien à foutre. Je ferai craquer ses os, je les ferai sortir de sa peau puis je lui enfonceurai son propre tibia dans le trou de sa bite.

— D'accord, l'Aveugle. »

Et les Yeux pensa : sa haine ne faiblira jamais. Il but dans l'outre de cette boisson au miel qu'il avait appris à aimer, et le vent du sud les transporta sur la mer légère et hospitalière. Sa fidélité restait acquise à l'Aveugle, en dépit de ses doutes, et il réfléchissait au meilleur moyen de débusquer le Roi.

Ils débarquèrent au premier port crétois au début du mois de Chemou, où règne la chaleur dans les champs dont il faut récolter le grain. Ils monnayèrent le cuivre et l'étain contre un chargement pesant de bronze travaillé et d'une sorte de fer dont il ne connaissait ni la nature ni l'origine. Accueillis en dignitaires par le gouverneur, ils passèrent devant les ruines de trois palais et trouvèrent le pays pauvre : la nourriture offerte était de piètre qualité et le vêtement des femmes, mal taillé, ne tombait pas droit.

Ils demandèrent à voir le Roi.

Le roi, affirma le gouverneur du village, demeurait où sont nés les dieux, au pied du sanctuaire sur le mont Ida. Mais il était préférable de

ne pas le déranger. Quand l'Aveugle demanda d'où venait l'ennemi qui avait pillé les récoltes, fait trembler la terre et mis la peur dans la voix des hommes, le gouverneur évoqua ces étrangers qui venaient de l'Occident, qui sont pires que le volcan. Ils le remercièrent, emportèrent leurs gens en armes, prétextant que le pays n'était pas sûr, acceptèrent d'être guidés par un berger et rejoignirent la montagne escarpée qui dominait les plaines.

« Il n'est pas loin d'ici, grogna l'Aveugle, je le sens. Avant de mourir, il saura ce que souffrir veut dire.

— Oui, oui. »

Alentour, dans les pâturages et les campements pastoraux, les Yeux verts, qui montait à cheval, demandait à inspecter les poteries de la petite paysannerie. Il remarqua que les jolies formes ondulées et complexes s'étaient considérablement simplifiées. Le long des frises du peuple, comme dans la demeure au plâtre écaillé du gouverneur apeuré, il n'apparaissait plus que des lignes droites, des figures à trois angles ou des carrés.

Quand la pente s'éleva, embrassant le mont Ida dans une robe de végétation épineuse et de terre brun-orangé, dans le brouillard ils devinèrent des habitations troglodytiques. On les désarma et on leur banda les yeux (ceux de l'Aveugle aussi), afin de leur faire passer le seuil du sanctuaire jusqu'au siège du roi, devant la bouche ouverte d'une caverne venteuse. Lorsque les Yeux verts recouvra la vue, il reconnut l'homme achéen à qui il avait échangé dix hommes morts contre une seule femme.

« Je te connais », dit l'homme grec, dont l'Aveugle traduisit les paroles.

Le souverain toussa et ils échangèrent quelques paroles de circonstance concernant le passé. « Ici, expliqua l'homme qui siégeait sur le lieu de naissance des dieux du Nord, j'ai fait mettre en terre les dix hommes que tu m'as livrés, en souvenir des ennemis que j'ai tués. Je leur dois d'avoir retrouvé le trône à mon retour, mon épouse, mes hommes et mes chiens. Les morts attestent de ma victoire. Mais je me suis toujours demandé qui ils étaient... » Personne n'écoutait le maître qui avait maigri et qui était malade (il toussait beaucoup), à l'exception des esclaves qui ne savaient pas la langue savante traduite par l'Aveugle.

« D'où venaient les hommes ?

— Ils étaient fils de Sem. Des Hébreux.

— Hmm. »

Il reprit son souffle.

« Et toi, marchand, qu'as-tu fait de la femme que je t'ai donnée ? Je t'ai laissé plus pauvre qu'une bête, je te retrouve aussi riche qu'un roi, en tout cas plus que moi. Tu as fait une bonne affaire. Mais elle ?

— Je ne sais pas où elle se trouve, seigneur. Je crois qu'elle travaille avec les dieux. Elle porte le bleu.

— Ah. »

Il manqua de s'étouffer et les Yeux remarqua que la fièvre, d'année en année, avait creusé sa face comme le sculpteur travaille la pierre. Il désigna d'un geste vague du bras la lande percée de grottes et de sanctuaires :

« Es-tu le roi de cette contrée ?

— Non. »

L'Aveugle, qui s'attendait à être déçu, grimaça en le traduisant.

« Je ne suis que la voix du vrai Roi, et je repose auprès de nos dieux. Je leur appartiens, mais mon île appartient au Wa-na-ka. »

Il fallut quelque temps pour que s'éclaircisse à l'esprit de l'Aveugle, qui savait presque toutes les langues sur la mer, le sens de ce mot mycénien : il signifiait « le Roi des rois ».

C'était ce Roi des rois qu'ils traquaient.

« Va en Arcadia..., poursuivit l'Achéen, va à Knôsós et on te dira : il y a un roi ici, mais le Roi de ce roi siège à Mukênai, de l'autre côté de la mer. Nous lui devons nos villes, nos palais et nos armes. Il nous nourrit. » Il s'interrompit afin de boire quelques gorgées de l'eau fraîche que lui tendit un esclave et sembla sur le point de défaillir. « Il demeure au-dessus de la colline d'Árgos, derrière les murs que les cyclopes ont érigés, dans la demeure de Perséus, fils de Danáê, elle-même fille d'Akrísios. »

Il parlait lentement, il était fatigué.

« A-t-il le teint jaune ?

— Il a le visage en or. Pourquoi ? »

L'Aveugle fit signe aux Yeux verts que c'était bien de ce roi qu'il s'agissait.

« Hélas, amis marchands, le Roi des rois se fait vieux. Il ne se souvient de rien ou presque. On me rapporte que les choses vont mal. On raconte qu'il se cache à l'écart de sa propre cité, dans la montagne, au-delà des brumes. Les temps sont troublés, les dieux ne parlent plus

et le roi nous manque. » Il conclut, la voix pâteuse : « Allez le trouver.

— Nous le ferons.

— Dites-lui que l'île de Mínôs a besoin de lui. Faites-lui don de ce chargement. »

Sans parvenir à claquer des doigts, il indiqua d'une main lasse, molle et impatiente à la fois, aux esclaves d'amener devant ses invités une très lourde caisse en dalles de pierre, que dix porteurs ne suffisaient pas à soulever du sol.

« Seigneur, le bateau est déjà très chargé...

— Je vous paierai. »

Il fit la grimace.

« L'argent... C'est le seul langage que vous entendez, n'est-ce pas ? Je vous paie et vous me comprenez, marchands.

— Nous devons partir pour la cité mycénienne, mais le navire est plein, seigneur. Nous reviendrons.

— Tais-toi, marchand ! »

Il tonna, chercha une table contre laquelle taper du poing, mais laissa retomber sa main flasque dans le vide.

« Obéis.

— Seigneur...

— Je te paie ou je te tue. Choisis. »

Les esclaves des deux marchands étaient plus nombreux que ceux de l'homme achéen, mais ils n'étaient pas armés.

« Combien est-ce que vous nous paierez ? demanda les Yeux verts, qui à force de jouer au marchand se plaisait à en devenir un.

— Les Yeux verts..., voulut le rappeler à l'ordre l'Aveugle.

— Je te paierai à votre retour.

— Combien ? »

L'homme annonça une somme considérable, que les Yeux verts accepta.

« Pourquoi avoir accepté ? lui demanda l'Aveugle sur le chemin du retour, suivi par les porteurs de la caisse qui pesait le poids des morts.

— C'est une opportunité.

— Quoi ? Quelle opportunité ?

— C'est toi qui me l'as appris : une opportunité du sort. Nous voulons être riches, eh bien, c'est une opportunité de le devenir.

— Nous voulons tuer le Roi.

— Nous le tuerons. Et nous deviendrons plus riches que lui.

— Les Yeux... Cela fera ta perte.

— Tu t'es déjà perdu, l'Aveugle : tu ne vis plus que pour une idée, le reste de l'existence t'a quitté. Tu ne baisses pas. Tu ne prends pas plaisir à dormir ni à manger. Tu ne penses qu'à ça : tuer le Roi. Tue-le et laisse-moi vivre. »

Mais l'Aveugle fulmina :

« Les Mycéniens sont deux fois grands comme un homme, et trois fois forts comme toi. Ils sont si forts qu'en faisant l'amour à leurs femmes, ils doivent se tenir à bout de bras en équilibre contre leur poing pour ne pas peser sur elles et écraser leur squelette délicat. Ils nous écraseront aussi, si nous n'y veillons pas. Leur force ne s'achète pas.

— Eh bien, nous achèterons toute une armée en débarquant là-bas.

— Crétin. Fils de la couille. »



Une fois de plus fâchés, les deux compagnons ne s'adressèrent plus la parole.

Au port, ils chargèrent en dépit des protestations du navigateur et du contremaître la caisse en dalles scellées, qui contenait ils ne savaient trop quoi. Elle enfonça le navire dans les eaux juste au-dessus de la ligne tracée à la craie. Même les esclaves égyptiens s'inquiétèrent : ils furent fouettés pour leur indiscipline par le rude contremaître des deux marchands.

Sans contestation, l'embarcation fit voile dès le lendemain matin depuis Knôsós vers le continent. Par temps couvert, tenant le cap du port qui desservait d'après les marins crétois les cités d'Ásinè et d'Árgos, derrière lesquelles dominait la ville du petit-fils de Phorôneús, demeure du Roi des rois au masque doré, ils voyagèrent silencieux à l'ombre d'un dais.

Piqué au vif, les Yeux verts se demandait ce que recelait la caisse en dalles de pierre.

Il prit le temps de réfléchir aux mouvements incessants et imprévisibles de la vie. Il se souvint avoir vécu de l'autre côté du navire, où les esclaves maltraités attendaient en frissonnant de prendre la place des rameurs et de souquer le torse nu sous l'orage qui menaçait. Parmi la masse grouillante de la dizaine d'hommes sans liberté, il se chercha

lui-même. Il essaya de trouver celui qui aurait ressemblé le plus à celui qu'il avait été. Il aurait pu se montrer bon, en tout cas meilleur avec ses esclaves que son maître ne l'avait été avec lui. Mais la barrière qui séparait les uns des autres était plus solide que le flux qui allait de son passé à son présent : il s'identifiait mieux à ceux de sa classe qu'à celui qu'il était lorsqu'il appartenait à l'autre classe. Car les classes d'hommes étaient claires, nettes et éternelles comme les constellations du ciel, alors que le mouvement de la vie de chacun paraissait vague et éphémère comme les flots. En dépit de cette certitude, lorsque lui revenaient à l'esprit les étapes de sa vie, il était assailli par un fort sentiment de mélancolie. Contre la moitié de sa richesse et de son confort, il aurait sans doute échangé la femme. Et il lui semblait qu'alors il aurait été presque entier.

Car quelque chose lui manquait.

Était-ce le passé ?

Il se souvint du caillou que lui et l'Aveugle suçaient avec avidité dans les terres égyptiennes désertiques et il voulut se tourner vers son ancien compagnon, le sourire aux lèvres, pour évoquer avec lui le bon vieux temps.

Mais à cet instant, à l'approche des terres mycéniennes, les premières gouttes tombèrent, le vent tourna avec la force soudaine d'un être furieux, le ciel devint noirâtre et l'air lourd : que se passe-t-il ? Parmi l'équipage, on murmurait.

Quelques vagues plus capricieuses que les autres sautèrent par-dessus le pont enfoncé trop près de la surface agitée des eaux. À la manœuvre, les Crétois juraient dans la langue de leurs ancêtres. Le gouvernail craqua lentement. Le fouet à la main sous la pluie battante, le contremaître réprimanda et frappa les rameurs qui geignirent et dont les gémissements accompagnèrent le grincement de plus en plus insistant du navire. Comme la peau des hommes était humide, le fouet dérapait sur leurs épaules. La panique gagna les rangs.

Les Yeux verts hurla :

« L'Aveugle ! »

Excité par l'orage et désorienté par le bruit de la peur, l'Aveugle, redressé sur son séant, cherchait un appui contre le bastingage, à l'avant du navire. Tout en enroulant avec précaution une corde épaisse à sa cheville droite (celle qui avait connu les fers), pour ne pas prendre le risque de le voir chuter par-dessus bord et s'éloigner dans les flots

écumeux de l'orage, les Yeux verts lui demanda conseil.

« Chienne ! »

Il bavait de rage.

« Le cul de la chienne ! Ne comprends-tu pas ? »

Il le menaça du poing en ordonnant qu'on jette immédiatement par-dessus la bordée la caisse trop lourde qui déséquilibrait le navire.

« Le désir d'avoir et d'accumuler ! Tu as voulu posséder des choses. Toujours plus de choses ! Une montagne de choses pour monter jusqu'au ciel ! Mais tu ne sais pas que la montagne pèse sur la terre ! Tu ne sais pas que la terre est creuse et qu'elle finit toujours par céder ! »

À présent il lui faisait la leçon. Le tonnerre tonna.

« Du calme, l'Aveugle !

— Non ! Balance cette caisse ! Tout de suite. »

Mais c'était leur richesse et la côte n'est pas très éloignée : on avait même commencé à la voir se découper sous les nuages gris.

« Tu veux monter plus haut... Toutes choses empilées pour te servir d'escalier ouvriront la terre sous tes pieds et elles t'entraîneront par le fond jusqu'aux Enfers — une fois de plus ! »

Blasé, les Yeux ne l'écoutait plus. Il discutait avec le navigateur et le contremaître chypriote des vents, de la voilure et de la distance qui restait à parcourir pour rejoindre le port de Pylos. Or l'Aveugle le gênait dans la manœuvre.

« Cesse ton discours ! Assieds-toi et attends que nous parvenions à bon port. »

Mais on ne s'entendait plus : les bourrasques étaient déchaînées.

« Est-ce que tu m'écoutes ? »

En guise de réponse, il ne perçut que le cri effrayé, désespéré, de son compagnon aveugle qui avait entendu avant tout le monde le crissement des tenons et des mortaises qui divorçaient dans la structure profonde du bâtiment. Puis vint le craquement du bois comme de toute une forêt qu'on aurait déracinée sous leurs pieds. Enfin, sous la pression la coque céda. Dans une explosion de planches et de copeaux de chêne et de cèdre, tout s'ouvrit ainsi qu'une fleur qui éclôt violemment. Le bourgeon, c'était la cargaison de jarres, d'amphores, de caisses en fond de cale qui apparut quelques secondes au beau milieu d'immenses gerbes d'eau, des projections désordonnées de morceaux de charpente. On eût dit que la majeure partie du vaisseau s'était redressée, éclatant verticalement dans une brassée de bouts de bois, qui

redonnait au bateau l'aspect originel d'une forêt de troncs d'arbres, mais plantés en plein milieu de la mer.

« Qu'est-ce qui se passe ? Que vois-tu ? » suppliait l'Aveugle accroché à son bras.

Ébahi, les Yeux verts n'avait ni les mots ni le temps pour le décrire.

D'abord silencieux, muets de surprise, les hommes d'équipage hurlèrent comme des animaux de races différentes qui ne poussent plus qu'un seul cri désarticulé. Toutes leurs langues se confondirent dans la terreur qui précède l'anéantissement — à peine les Yeux verts eut-il l'occasion de voir se fendre en deux et se répandre la lourde caisse destinée au Roi par son vassal crétois, qui coulait et emportait le navire par le fond.

Les Yeux cria à l'Aveugle :

« Regarde ! »

Mais l'Aveugle ne pouvait pas le deviner : la caisse était pleine à ras bord d'albâtre. Elle contenait mille fois mille cailloux calcaires d'un blanc pur et doux, dont les fractures commençaient à peine à révéler à la lumière de l'orage la veinure cristalline. C'était une cargaison de pierres assez dures pour fendre le marbre blanc égyptien et qui se déversait dans le chaos de barres de verre brut, de vin épicé, de résine, de scarabées d'or, d'huile, de cuivre et d'étain, de bronze, de lin fin, de coton...

Ils coulèrent.

« Les Yeux !

— L'Aveugle ! »

Se raccrochant à ce qui restait du pont qui versait dans les eaux tempétueuses, il chercha en vain son compagnon autour de lui. Puis il porta la main à son visage pour découvrir étonné que du petit bois et d'énormes échardes lui étaient entrés dans la joue, qui pissait le sang, et qu'il avait déjà perdu un œil. En rampant, attaqué de toutes parts par la mer qui recouvrait le bateau, il tendit la main à l'Aveugle qui avait la moitié du corps engagé dans le flot noir et froid, et que quelque chose d'irrésistible empêchait de surnager.

Il était entraîné par le fond.

« Remonte ! Viens ! »

Hélas, la corde qu'il avait enroulée autour de la cheville de l'Aveugle pour l'attacher par sûreté au navire le liait à ce qui restait de la caisse en dalles regorgeant de pierres d'albâtre. Et les Yeux essayait

avec l'énergie du désespoir de le délester de ces satanés cailloux qui précipitaient l'Aveugle vers les ténèbres et les dieux des Enfers. Quand il fut trop tard, l'Aveugle se contenta de crier au-dessus des eaux sales mêlées de résine, d'ambre, d'huile et de vin précieux :

« Promets !

— Quoi ?

— Le Roi ! Trouve-le, tue-le.

— Je te le promets... »

Par la promesse il s'attacha une fois de plus, au-delà de la mort, à l'homme colérique aux yeux crevés. Ensuite l'homme disparut. Sa face rougeaude et ravagée par la fureur et l'indignation avait été avalée par la mer.

À cet instant seulement les Yeux se souvint qu'il ne savait pas nager.

« À l'aide ! »

Çà et là, des marins et des esclaves libérés de leurs entraves s'efforçaient dans le désordre le plus complet de quitter la partie toujours à flot du bateau, qui grondait comme le ventre qui a faim. Nus, ils se lançaient à l'assaut des eaux ; certains nageaient déjà en direction des terres. On apercevait à peu de distance les côtes mycéniennes déchiquetées par les récifs, cascading jusqu'aux marches d'Argos, sous le soleil qui avait retrouvé au cœur des nuages épais le sens de sa majesté. La tempête s'éloignait. Lentement désormais, les débris du naufrage s'inclinèrent vers les profondeurs, cependant que, profitant de l'accalmie, tout le monde sautait du navire.

Lorsque tous les hommes encore vivants lui eurent tourné le dos, ignorant ses appels à l'aide, les Yeux verts qui n'avait pas de dieu n'eut personne à prier. S'escrimant en vain à retenir un bout de bois que le ciel avait décidé d'enfoncer du creux de la main dans le royaume des eaux, il commença à perdre pied. Le visage projeté vers l'arrière, il arrachait encore le privilège de son souffle à l'air qui le lui refusait de plus en plus fermement, et il lança le bras en direction de la demeure royale perchée sur les hauteurs. Il pleura. Si près qu'il soit du but, il échouait et c'est comme si rien n'avait été accompli. Inéluctablement, il coulait. C'étaient des centaines, des milliers de petits cailloux blancs, sans doute destinés au masque funéraire du roi, qu'il brassait en vain tout autour de lui et qui roulaient dans la noirceur des eaux. Pareil à un enfant qui voudrait retenir la pluie de tomber, il chercha à s'agripper aux pierres, à ces bulles pétrifiées qui s'abîmaient dans le fond des

mers, mais il referma le poing sur un galet lisse et doux, tranché net sur un côté, qui lui entama la paume de la main, puis les doigts recroquevillés sur de la caillasse, il dégringola dans l'inconscience : derrière le voile tendu de la panique et de la mort, il devina la terre ferme si proche de lui mais qui ignorait sa présence.

*Quant à l'ancien Roi
seul
il jaunit*

Chapitre 7

HULI LIU

Royaume de Wu, – 479

Retiré à l'intérieur des terres, l'ancien Roi a tout oublié de sa vie antérieure.

Il médite.

Il attend le règne des sages.

Sur le flanc du massif du Sōngshān, l'ermite contemplait la mer de brume qui baignait les montagnes du Sud, sans chercher à percer du regard les flots blancs qui s'écoulaient du ciel comme le souffle sort de la gueule chaude d'un dragon endormi par temps froid. Entièrement nu, à l'exception d'un linge beige humide et roulé en une longue torsade qu'il portait nouée autour de son bassin, passant entre ses fesses décharnées et recouvrant son sexe qui pendait au vent du matin, Huli Liu, l'unique habitant des vingt et un pics aux vingt vallées, recevait la lumière blanche de la marée brumeuse comme de la craie saupoudrée au fond de ses yeux, et il prêtait une oreille distraite aux trilles d'un étourneau bavard, qui lui contait peut-être les aventures lointaines des hommes.

Le Sōngshān n'était pas la plus haute de toutes les montagnes de l'ancien Empire, mais ainsi qu'un être que la beauté grandit, il donnait l'impression depuis les sommets de planer libre et haut dans le ciel, au-dessus des vingt vallées buissonnantes de cyprès. Et à celui qui observait d'en bas, il devait procurer au contraire le sentiment d'être le sujet d'un immense et mystérieux souverain.

Pourtant, Huli Liu ne jugeait aucune chose plus grande ni plus petite qu'une autre : tout lui paraissait étale, également et éternellement présent.

Quelque chose avait triomphé du temps.

Lorsque la brume envahissait les vingt et un pics et les vingt vallées, le ciel lui-même respirait, inhalait et exhalait cette sorte de nuée lente et enveloppante qui apporte au pays la paix, la pâleur et surtout l'oubli. Depuis il ne savait plus combien d'années, Huli Liu, l'ermite du Sōngshān, ne connaissait plus son âge : chaque nouvelle journée qu'il

vivait emportait loin de sa mémoire un jour qu'il avait déjà vécu, et de même que l'astre éclaire une portion de la terre à mesure qu'il progresse dans les cieux, et en abandonne d'autant à l'obscurité, l'esprit du vieillard avançait confiant à la lueur de la vie consciente qui illuminait son chemin en proportion de ce que sa vie abandonnait derrière lui dans les ténèbres, le vague et le vide, ou plutôt le brouillard qui les recouvrait. Du passé lointain, rien ne lui restait. Le nom même duquel il s'était baptisé avait toutes les chances d'être récent, du moins d'avoir subi tant de transformations, d'automnes en printemps, qu'il ne ressemblait sans doute pas à ce qu'il avait été à l'origine. Fallait-il opposer à la force de l'amnésie un effort pour retenir ce qui avait fui ? Bien sûr, Huli Liu avait songé à rédiger ses Mémoires sur un rouleau de papier tissé en fibres de bois ou à même les parois des grandes roches aux formes grotesques, afin de retrouver chaque matin le souvenir fidèle des événements de la veille, de ses actes et de ses pensées. Mais, constatant qu'il ne trouvait au fond de la grotte dans laquelle il demeurait paisible aucune trace d'un rouleau qui aurait retracé les étapes précédentes de son existence, il estimait, après un bref débat intérieur, que le mieux était encore d'avoir confiance en sa biographie cachée : s'il n'avait rien écrit jusqu'alors, c'est qu'il avait de bonnes raisons de ne pas le faire, et il n'en voyait pas de meilleures de commencer aujourd'hui la chronique de ses faits et gestes.

Aussi le vieil ermite sans âge, que personne ne connaissait et qui ne connaissait personne, vivait-il une vie qui n'était certes pas instantanée, mais bien momentanée : elle s'étendait d'avant-hier à après-demain et se déroulait selon une routine d'autant plus rassurante que son cycle était court. L'homme se contentait de répéter au lever les activités qui avaient été les siennes le matin précédent ; quant à celles qui l'avaient occupé deux jours auparavant, elles plongeaient déjà dans cette blancheur cotonneuse, presque aveuglante, qui incite à refermer les yeux pour mieux oublier. Sans en être assuré, Huli Liu suspectait une herbe noire, très noire, qui poussait près du grand saule vert en bord de cascade, à l'endroit depuis lequel on voyait le Hangze couler dans les gorges, sous un ancien pont de cordes impraticable qui indiquait tout de même que les lieux avaient été fréquentés par ses semblables : il ne poussait que quelques rares poignées de l'herbe noire, sur laquelle glissait la rosée comme une fine pluie contre le plumage d'un oiseau. Cette herbe à l'odeur âcre, au goût de marne et d'argile fraîche,

soulagéait Huli Liu de ses maux de tête, des cauchemars qui le menaçaient en milieu de nuit, et purgeait ses intestins, puisque sa consommation lui procurait durant quelques minutes un sentiment euphorisant de vertige, qui l'incitait à penser que l'herbe était la cause de son amnésie et le principe de sa bonne condition.

Il semblait à Huli Liu qu'il avait su, voilà longtemps, pourquoi il valait mieux oublier que savoir. Mais ce n'était plus très clair. Désormais il visait ce degré de sagesse où la raison même de la sagesse s'est éclipsée avec subtilité de l'esprit. Il espérait accéder à ce stade où la compréhension la plus parfaite de soi est retournée à l'état de béatitude et d'ébaudissement bestial qui la précède, après avoir soigneusement effacé de son esprit le chemin qui mène d'une forme inférieure à une forme supérieure d'inconscience. Le presque-sage en lui voulait cesser de vouloir, afin de devenir tout à fait sage. Parfois, quand il descendait de bon matin les paliers glissants qui conduisaient à la cascade d'eau froide, cette pensée lui apparaissait paradoxale, puisqu'en s'accrochant avec tant d'obstination au désir de tout abandonner, l'esprit de Huli Liu nourrissait un fort scrupule de maîtrise et d'attachement. Il lui arrivait de se moquer de lui-même, après une discussion silencieuse et solitaire, de pouffer à propos de ce remords pénible de l'intelligence, qui ne disparaît jamais avant la mort et qui interdit à la grande roue instinctive de la vie et du souffle de se mouvoir en toute liberté dans le vide.

Idiot ! riait-il. Tu réfléchis trop, bête et intelligent à la fois. Tu n'es qu'un lettré que les lettres ont rendu imbécile.

Presque enjoué, maigre comme un moineau déplumé, il retenait des deux mains le linge qui lui ceignait le sexe et le cul, il sautait d'un rocher lisse, ovale et plat à un autre jusqu'au bord de l'eau, qu'il regardait filer, blanc, gris et bleu. Alors il plongeait la tête dans les flots, saisi par le froid qui agrippait d'une seule griffe les os mal assemblés de sa vieille tête, il relevait le visage et recoiffait les longues poignées de cheveux qui résistaient, enracinées dans son crâne comme quelques touffes de bruyère après l'orage, les coulées de boue et la dévastation.

À cet endroit de la montagne, il n'y avait pas d'eau stagnante qui aurait pu faire miroir : l'eau de la pluie, des ruisseaux ou du torrent laissait scintiller la lumière comme le cristal, sans retenir l'image instable des choses à sa surface, et Huli Liu ne pouvait qu'imaginer de très loin à quoi ressemblait le vieil ermite des bois qu'il était devenu. Sans plaisir ni gêne, sans vanité ni mépris de soi, il prenait le temps à

l'aurore de recurer sa peau grêle, dure et tavelée de taches, qui commençait à vivre d'une vie indépendante de ses os, après quoi il se nourrissait de diverses baies rouges, roses ou purpurines, qu'il cueillait le long du sentier terreux traversant les sous-bois ombreux jusqu'aux plates-bandes luxuriantes à l'entrée de la grotte. Depuis ce point de vue, assis sur un tronc d'arbre en travers des jujubiers, il contemplait les vingt vallées, ou plus exactement devinait leur forme en filigrane dans le brouillard. Il pensait. Comme l'écorce qu'on pèle du fruit, l'homme décollait ses yeux de ce que les yeux voient, ses oreilles de ce que les oreilles entendent, sa peau, ses nerfs et ses muscles de tout ce avec quoi l'organisme entre en contact, jusqu'à n'être plus que la forme d'un vide sans fin ni début. Il était fugitivement heureux. Ensuite le bonheur se dissolvait avec tout le reste, ce qui était le prix à payer pour son absoluité souveraine, et Huli Liu se sentait disparaître. La sensation s'évanouissait peu de temps après. Au terme du processus l'évaporation elle-même s'annulait — et l'intégralité du monde se trouvait ainsi restaurée.

Là-dessus il se redressait, marbré par les rhumatismes, rajustant le tissu beige sur la peau flasque de son sexe bringuebalant. Il riait de nervosité, comme crient certains animaux au crépuscule, et il était temps de manger l'herbe noire avant la venue du soir.

À l'instant si délicat à déterminer où la lumière cesse de gagner en force, à travers l'atmosphère épaisse du crépuscule, et où l'obscurité reprend le dessus, froide et tonique, sur la lueur lasse d'avoir brillé tout le jour, Huli Liu préparait avec minutie sa potion : il ingérait d'abord une pincée de poudre d'or, ni plus ni moins que ce qu'il pouvait retenir entre les deux doigts d'une même main. Désagréablement mêlée à sa salive, la poudre lui assurait comme chacun sait la longue vie, la plus proche de l'éternité qu'il soit donné d'atteindre à un mortel (puisque celui qui mange de l'or devient lui-même doré) ; il avalait une décoction de lamelles bouillies du reishi, le champignon qui pousse auprès des pruches et assure le renforcement du corps longévif. Puis, laissant sa salive clapoter dans le bain de sa bouche aux lèvres amollies, il écrasait deux feuilles d'herbe très noire entre un caillou poli qui lui servait de pilon et une roche plate qui avait fonction de tablier ou d'enclume dès qu'il fracassait des noix, plus tard dans l'automne. Venait le temps de la légère griserie, des vertiges et, avant de s'endormir, les crampes d'estomac et les gargouillis intestinaux qui lui enjoignaient

d'aller chier une pâte sombre et pailletée, presque liquide, qui brûlait et qui lui nettoyait l'orifice : il geignait, il râlait, il soupirait ; enfin il trouvait le repos.

Au-dessus de lui, les étoiles formulaient une vérité complexe dont il n'avait plus l'usage. Indifférent et satisfait, Huli Liu regagnait son antre. Il se couchait sur une mauvaise paillasse de joncs étalée à même le sol rocailleux, parmi le peu d'affaires personnelles qu'il conservait, au nombre desquelles on comptait une arme, une lame usée de hallebarde montée sur un bâton noueux de noyer, ainsi qu'un habit hanfu moutonneux, composé du yi, la tunique qui tombe aux genoux, et du chang, la jupe qui va jusqu'aux chevilles, le tout retenu par une ceinture sans le moindre ornement de jade, et d'un jaune passé mais royal. De ce vêtement à la fois riche et austère, Huli Liu ne connaissait pas l'origine, mais il le brossait soir après soir, avant de dénouer son linge amidonné par la crasse et la merde qui lui collait encore agréablement au cul. Après s'être torché, le vieil homme s'appuyait d'une main contre la paroi suintante des sources et des pluies, et cherchait à l'abri de sa cavité familière ménagée dans la roche une jolie bague aux deux anneaux d'or et d'argent entrelacés, qu'il avait héritée — mais de qui ? —, et qu'il glissait parfois à son annulaire décharné, où elle tenait à peine.

Nu, à la lisière de la conscience et de l'oubli, il profitait de s'allonger tel un homme impatient de trouver le tombeau, sur sa paillasse dont des fragments de joncs farfelus comme de la paille s'écharpaient pêle-mêle et lui rentraient dans le cuir, de plus en plus dur, à la fois troué et colmaté par les années dont le compte n'était plus possible, il s'endormait.

Au centre de sa poitrine, une grande cicatrice en forme de croix lui faisait parfois penser qu'il avait été marqué à la naissance.

Il était l'homme jaune par excellence, l'être du milieu, qui vit au centre de la terre, entre le bois et l'eau, entre le métal et le feu ; il était l'homme de la rate, qui négocie entre le foie, les poumons, le cœur et les reins ; il était l'homme de la fin de l'été et du début de l'automne, lorsque les feuilles jaunissent et que le vent tourne : il se tenait toujours dans l'entre-deux, l'homme de l'équilibre, et pour cette raison il se sentait sage. Le coucher et le lever étaient les moments du jour au cours desquels il lui semblait que, favorisée par la digestion et par l'oubli, son énergie souveraine enveloppait à la fois l'essence et l'esprit de son

corps, et dans ces brefs moments où il régnait sur lui-même comme sur l'univers, posté sur la crête du flanc ombreux et du flanc exposé des montagnes qui recelaient la pierre de jade et le cinabre, sur la ligne d'équilibre qui sinue au-dessus des innombrables carrières rocheuses et des bois, il jouissait de sa vertu et il se trouvait vertueux dans sa jouissance. Sous la disposition des neuf astres, trop subtile pour qu'il en reconnaisse le système complet, resurgissaient pourtant au premier souffle de l'air plusieurs signes d'un désordre infime qui le perturbait et qui était la cause de tout le mouvement chaotique de la vie terrestre : le vent pathogène venait le déranger, source des maux du corps et de l'esprit, qui murmure aux oreilles avant de faire siffler les poumons, qui arrache une à une les feuilles dentées, aux stipules épineuses, du jujubier, dont il consommait au printemps le fruit jaune et jusqu'en été le fruit rouge, mûr et pourrissant, au noyau dur qui lui servait ensuite d'arête effilée. C'est à l'aide de ce noyau aiguisé qu'il tranchait au matin l'herbe noire de l'oubli, près du torrent, pour la piler le soir venu, suivant le cours régulier des choses.

À cause du vent, il était contrarié.

Il ne savait même pas si ce vague sentiment revenait avec régularité, puisqu'il l'oubliait, à supposer qu'il l'ait jamais su. Il soupçonnait que non, ce qui l'inquiétait d'autant plus.

Or, plus que la franche contrariété elle-même, le soupçon de la contrariété est pour le sage source d'une série de désagréments intérieurs qui lui font perdre peu à peu l'équilibre et le désengagement des affaires de la vie grâce auxquels Huli Liu estimait que, le ciel et la terre étant inhumains, l'homme sage se devait de devenir à leur image, inhumain : tout était égal, il se faisait égal, et il espérait devenir l'égal de tout. Rien n'est rien, mais tout l'est : il médita, toujours comme au premier jour, quoique gêné désormais par la bise nouvelle (mais l'était-elle vraiment ?) venue des marais humides et qui cherchait à se faufiler entre sa peau et ses poumons. Elle sifflotait un air entêtant et inconnu, ainsi que le font sans doute les femmes, et l'esprit des femmes dans l'esprit des hommes quand il n'y a plus de femme. Il craignait le souffle qui rend fou parmi les bambous ou à travers l'écorce du tronc des grands pins rouges, du noisetier et du saule. Et en se réveillant ce matin-là, il crut bien entendre la voix du saule vert l'appeler par un nom qui n'était pas tout à fait le sien, et pourtant pas celui d'un autre.

Il frissonna.

Selon toute apparence ce jour lui serait défavorable, et il fut à peine étonné de trouver, à quelques pas de la cascade, un grand et beau renard blanc, de la couleur de l'or ou des neiges, qui plongeait ses yeux droit dans les siens et réveilla en lui une culpabilité inconnue. Les augures de la nature l'avaient prévenu d'un changement important : il s'attendait à devoir affronter quelque chose ou quelqu'un. Mais lorsqu'il comprit que le renard glapissant, qui cherchait un abri dans l'anfractuosité des rocs humides, avait dévoré — poussé à cette extrémité par une faim irrépressible — toute la bonne herbe noire, il poussa un cri aigu de dépit et de trahison. Il voulut chasser le renard, qui bougea à peine et montra les dents. Hors de lui, Huli Liu attrapa des deux mains un lourd bâton de noyer et entreprit de frapper la pauvre bête, jusqu'à causer une large effusion de sang dans sa fourrure immaculée.

Depuis longtemps, Huli Liu n'avait pas prononcé le moindre mot, et le premier qui lui vint dans la langue des anciens mandarins fut celui qui signifie : « maudit ! ».

Que vais-je donc devenir sans l'herbe..., se lamenta l'ermite en silence. Et l'excès de colère, de haine et de violence dans ses organes laissa place à un excès d'abattement et de mélancolie : il pleura de constater le mal qu'il avait infligé à l'animal affalé sur le flanc. Rampant sous les arches de quartz vibrionnantes d'insectes affolés par la venue de l'automne, au fond de l'épaisse forêt de conifères qui dominait la cascade d'eau claire et froide, les genoux écorchés par la pierre volcanique, le vieux Huli Liu tira de sa cachette le malheureux renard blanc. Il l'enveloppa de ses bras décharnés pour le porter contre son cœur, qui battait la chamade, lorsqu'il s'aperçut que l'animal, avant même d'être battu, avait été mutilé. Une âme perverse, armée d'une lame de métal, lui avait fendu la queue dans le sens de la longueur, avant d'entailler son arrière-train, de l'écorcher vif, de débiter son pelage et sa peau douce en bandelettes de chair sanguinolente, grisâtre et déjà infectée, qui lui pendait au cul comme autant de fausses queues ridicules. Qui, pensa Huli Liu, a pu commettre un crime aussi cruel ? Et il ramena l'animal malade, déshydraté et frissonnant, à l'abri dans la caverne, où il s'employa à le soigner.

Plus les jours et les nuits passaient, plus affluait la mémoire refoulée de phrases, d'images, de sentiments du passé. Et il se surprit à sourire lorsqu'il se souvint de la phrase mélodieuse : « Quand viendra l'été je

marierai Nūjiao », qui lui fit penser à Huli Jing, le renard sacré aux neuf queues. Il se demanda si le présage était bon ou mauvais. De fil en aiguille, il retrouva le souvenir de discussions qu'il avait eues à propos de Huli Jing avec une femme d'une grande beauté, et il sentit suinter la bile mélancolique de sa rate : sa peau prenait la teinte du foie jaune. Il espéra lutter pour recouvrer un état plus parfait, mais tout ce qu'il entreprenait afin de compenser la force qui l'entraînait dans un sens faisait basculer son esprit et son corps dans le sens opposé. Sentant qu'il perdait le peu de sagesse que peut espérer un homme, il préféra renoncer pour un temps à sa discipline et se consacrer au soin du renard blanc, dont il lui avait fallu trancher net les chairs corrompues et la queue mutilée, avant de lui imposer une diète. Ce régime amaigrit encore un peu plus l'animal. Juste avant qu'il ne soit trop tard, Huli Liu décida de le nourrir de graines de jujubier qu'il avait conservées dans sa réserve, d'écorces du saule et d'autres plantes de la forêt.

De ce qui lui revenait à l'esprit, comme des mots dans le vent qui n'ont pas de signification et qui dérangent les hommes qui écoutent trop parler l'air, il ne savait que faire. Comment interpréter la circulation débordante de nouveaux événements qui parasitaient la régularité de ses gestes ? Et puis il n'avait pas la moindre idée du caractère cyclique ou non de ces désagréments : il n'était pas impossible qu'il ait été troublé chaque année par d'importants changements à la venue de l'automne, avant de tout oublier. S'il avait déjà eu affaire dans le passé à un renard blanc, il ne restait pas la moindre trace d'un tel animal, qu'il aurait sauvé et ramené à la vie. Est-ce que cela signifiait qu'il lui fallait, pour répéter le cycle des événements et agir suivant l'ordre des choses, mettre à mort le renard plutôt que prendre soin de lui ? Peut-être avait-il déjà tenté par le passé de tuer ce renard qu'il prétendait aujourd'hui protéger. Qui sait s'il n'était pas lui-même le méchant homme qui l'avait mutilé — avant de perdre le souvenir de l'avoir fait ?

Préoccupé par l'irruption du renard dans sa routine, il oublia un matin de se laver dans l'eau vive du torrent qui coulait jusqu'au Hangze. Il lui sembla que le soleil dans le ciel et la terre sous ses pieds ne se situaient plus tout à fait à la même distance. Il crut aussi reconnaître l'odeur d'un incendie dans la plus lointaine des vallées, alors même que l'eau, cette nuit-là, était tombée du ciel sans discontinuer : l'orage était venu à bout de la résistance des bois, puisque quelques pins et quelques

noyers avaient craqué.

Au petit jour, à l'orée de la forêt abîmée, il ne trouva pas à son emplacement habituel le beau renard blanc. Il pensa que l'animal avait fui. Peut-être guéri, le renard lui avait manifesté sa reconnaissance en se blottissant contre son ventre avant d'aller dormir, à la manière d'une femme, ce qui avait réveillé en Huli Liu le désir de l'autre sexe. L'homme perturbé avait rêvé d'une dame possédant une queue, un doux et fin pelage blanc dans le dos et d'interminables cheveux noir et bleu qui recouvraient son pubis, dont il avait espéré découvrir la forme et la couleur, mais sans parvenir à écarter la longue chevelure qui en défendait l'accès. Semblable au rêve, l'animal était parti avant même le terme de la nuit, et Huli Liu sortit pieds nus en l'appelant :

« Renard ! Le renard ! Oh hé ! »

Sur le seuil de la grotte ouverte aux quatre vents, il buta contre le corps recroquevillé d'un enfant qui avait la peau blanche. Quand l'enfant releva craintivement le visage, Huli Liu découvrit avec un haut-le-cœur que le petit garçon était défiguré par un bec-de-lièvre et qu'il avait les lèvres et le menton empourprés par le sang :

« Qu'est-ce que tu as mangé ? »

Déjà la peur soufflait à travers les os des jambes et des bras de Huli Liu, et il eut la confirmation de ce qu'il craignait : dans une bouillie ensanglantée gisait le renard blanc, que l'enfant avait mordu au cou. Après lui avoir grand ouvert le ventre, le gosse en avait arraché les tripes et avalé crus la chair, le cœur et les intestins. Il avait eu faim. Du renard il ne restait que de la viande gâchée.

Secoué par les sanglots, Huli Liu gifla le gamin, puis l'attrapa par les cheveux qui semblaient d'autant plus noirs que sa peau était anormalement blanche, le traîna contre les pierres humides, la mousse et les champignons des pruches, le ling zhi qui une fois bouilli clarifie les pensées, favorise la circulation et réduit la douleur du cœur. La colère retire à l'homme toute lucidité. Au pied d'un noyer épais, dégoulinant encore des pluies torrentielles de la nuit, le sage roua le gamin de coups de pied. À bout de souffle, il frappa ses côtes apparentes d'enfant affamé et le fouetta avec une branche d'amandier cinglante. Il prit la décision de lui faire mal jusqu'au premier cri pour le punir du meurtre du renard. Mais l'enfant n'émit pas le moindre son et le quart d'une heure passa, après quoi le vieillard sentit la lassitude et l'abattement l'envahir. À force de taper et de faire couler le sang, la

lympe, la bave de cette vie muette, absorbé par sa blancheur d'or ou de mort, il lui vint même à l'esprit que l'enfant était peut-être le renard passé dans une autre forme, donc il cessa de lui faire du mal.

« Parle. »

L'enfant à la peau blanche, que son bec-de-lièvre condamnait à sourire alors qu'il sanglotait de douleur, glapit puis ouvrit la bouche rouge de sang. Il était parcouru par des frissons de terreur et de froid. La famine faisait siffler ses poumons faméliques ainsi que le vent d'hiver qui s'immisce par trombes dans les troncs d'arbres morts, quand il ne subsiste de la nature froide presque plus rien de vif.

« Pardonne-moi de t'avoir frappé et je te pardonne d'avoir tué le renard. Mais s'il te plaît parle-moi. »

Alerté par le frémissement fiévreux de l'enfant, l'ermite accroupi se décida à ouvrir du bout des doigts la bouche blessée du gosse. Desserrant avec difficulté les deux rangées de dents qui paraissaient éclater hors de ses gencives à vif, il sépara la mâchoire supérieure de l'inférieure, avant de découvrir dans la cavité buccale une prolifération de corpuscules purulents, plusieurs plaies lacérées blanches et, comme des champignons sauvages au pied du grand chêne, une traînée de pourriture noire, mais pas le moindre signe d'une langue — un moignon seulement, qui révélait qu'on la lui avait coupée. Après lui avoir refermé le museau, Huli Liu invoqua sans savoir pourquoi le proverbial Roi Jaune, puis il se tut durant de longues minutes pour écouter chanter d'une voix de fausset dans la poitrine de l'enfant les cinq vents mauvais de la mort.

« Viens avec moi. »

Après s'être enturbanné la ceinture autour du bassin et recouvert le sexe, pour ne pas avoir à présenter sa bite maigre et molle de vieillard à un enfant, Huli Liu déplaça et réordonna le peu de biens qui lui appartenaient dans son appartement au fin fond de la grotte. Il se surprit à s'occuper du gosse par amour : d'abord il le frotta avec vigueur pour faire revenir dans son corps le sang et l'énergie, puis il partit chercher de l'eau dans une peau tendue au fond d'un réceptacle de bois bringuebalant, reliquat d'un seau dont il n'avait plus l'usage. Il lava et rinça le petit homme partie par partie, de la plante des pieds jusqu'à la fontanelle, en nettoyant ses plaies avec minutie. Après les avoir pansées, il protégea du vent les blessures ouvertes et les hématomes à l'aide de cataplasmes de feuilles de jujubier. Il eut recours à quelques

onguents dont il ne connaissait pas la composition mais que, guidé par des gestes instinctifs, il savait tirer des plantes avivées aux pluies d'automne, du fruit et du mycélium du champignon, de la racine raclée par le tranchant d'un os de jujube, de l'écorce encore terreuse qu'on pile dans de l'eau bouillie, sur un feu nourri par le bois sec. Maniant avec précaution le fil du noyau de jujube, il rasa de près le crâne du gamin, le débarrassa des poux, des tiques, des sangsues aussi, avant de venir explorer de nouveau sa cavité buccale, qu'il entreprit de sonder et de nettoyer à l'aide de boules de coton gazeuses et de la mousseline d'une ancienne robe de femme. Maintenant que l'enfant avait sommeil et qu'il tirait sur ses bras comme pour le supplier de le laisser s'endormir, Huli Liu trouva le courage de chauffer la lame jusqu'au rouge dans le feu, alors que l'après-midi était déjà bien avancé. Il tourna et retourna le tranchant du métal, il soupira et rechercha la juste voie en imaginant par avance se souvenir de cet instant précis, une fois qu'il aurait été accompli. Il se figura qu'aujourd'hui c'était déjà hier, que c'était même devenu avant-hier, puis la semaine passée, l'an dernier et enfin un lointain passé : par avance, il imagina le fils au bec-de-lièvre devenu adulte remercier son père d'adoption — c'est-à-dire lui — sur son lit de mort ; l'enfant qui était grand et sage lui serait reconnaissant de l'avoir sauvé, et d'avoir su cautériser sa plaie. Encouragé par cette vision, Huli Liu s'approcha alors du petit et enfonça sans cruauté mais avec la plus extrême fermeté un pied au creux de son torse malingre : il s'agissait d'arrêter net sa respiration, de lui faire ouvrir grands les yeux et la bouche puis, en se penchant sur lui, d'agripper la partie basse du visage et de tirer contre le menton comme on découvre la gueule d'un chien. Il remercia le destin de ne pas avoir à subir les insultes et les hurlements du gamin, puisque celui-ci était muet, et lui enfonça presque jusqu'à la glotte le métal rendu incandescent par la flamme afin de cautériser le moignon fiévreux de sa langue. Évidemment, il veilla à ne pas le couper, seulement le brûler. Huli Liu grimaça, contrôla la chamade que battaient ses dix doigts. Il compta de un jusqu'à neuf, sentit monter l'odeur des chairs consumées, le fumet de la viande humaine, appuya un peu plus fort du pied contre la poitrine chevrotante du gamin, dans l'espoir de le faire s'évanouir.

Lorsque ce fut fini, pourtant, l'enfant était toujours conscient.

Désireux de ne pas avoir à affronter son regard, Huli Liu s'en alla récupérer la lame de la hallebarde dans l'eau du torrent le plus proche.

Pouce par pouce, il la fit sécher et la frotta contre le tronc rayé et subéreux d'un bouleau, sous le regard de la chouette aux pieds en aiguille d'argent.

« Je sais... », marmonna l'ermite. Il chercha les mots pour se justifier. Seul ou en compagnie de l'enfant, il parlait de plus en plus, et il le remarquait.

Après trois longues journées occupées à le veiller, il constata que le jeune convalescent était toujours brûlant. Aussi essaya-t-il de l'apaiser en l'abreuvant d'infusions de cônes de pin et de résine de bouleau, il lui fit manger de la terre brune molle et mouillée au cas où sa bouche incendiée réclamerait un emplâtre. Mais la conclusion à laquelle Huli Liu aboutit à force de réflexion quant à l'équilibre général des énergies fut plutôt que le renard avait contaminé l'enfant par une forme de rage qu'il était incapable de vaincre. Heureusement, le germe malin ne rendait pas le petit méchant. Des souvenirs désagréables et confus assiégeaient Huli Liu jour et nuit, en l'absence de l'herbe noire de l'oubli, et le vieux dormait fort peu au chevet du convalescent. Cette petite chose disgracieuse parvenait de moins en moins à respirer, les poumons encombrés par du soufre et de la glaire. Son souffle charriait un mystérieux élément lourd à la façon d'une rivière chargée de limon, où roulent des cailloux qui la ralentissent et l'assèchent peu à peu. Très souvent le petit étouffait au cœur de la nuit, se débattait et roulait sur le sol de la grotte les mains ouvertes dans une danse frénétique, comme pour attraper avec les doigts le léger souffle d'air qui lui échappait. La mort venait. Huli Liu en était malheureux. Aussi, il était honteux de ce malheur, qui signifiait l'échec de sa déliaison du monde : il ne parvenait pas à se résoudre à laisser mourir dans l'indifférence ce jeune enfant qui n'avait pas eu de chance. Que faire ? Si Huli Liu avait souhaité se décharger de sa responsabilité, il ne disposait d'aucun endroit où l'abandonner : pas le moindre voisin bienveillant à qui le confier. À défaut d'une autre solution, au petit matin gris, alors qu'il pleuvait à noyer la suie, Huli Liu enfila le hanfu, serra à la ceinture le chang et le yi.

Il partit.

Au moyen de cordes en liane élimées, de deux branchettes de noisetier et d'un vieux tissu bleu de jaspe, il fabriqua une frêle imitation de palanquin ou de litière qu'il aurait pu bourrer d'un plein fagot de bois — mais il y disposa l'enfant. Contre son épaule, il cala un baluchon

de moine. Lentement d'abord, pour se couler dans le mouvement automnal de la forêt jaunissante, il entama sa descente dans la brume matinale puis, réalisant que l'agonie du gosse pressait, parce qu'il inspirait et expirait comme une outre qu'on aurait crevée avec des aiguilles de bonne femme, Huli Liu se hâta. Et plus il allait, pas après pas, dans la forêt nombreuse dont il n'avait jamais dépassé, autant qu'il s'en souvienne, la cascade et le bois de noyer, descendant de la montagne embrumée vers les collines vertes qui regorgeaient de jade et de cinabre, foulant aux pieds la mousse moelleuse de la rosée, plus et mieux s'insinuaient en son esprit les figures fabuleuses, les odeurs exotiques, le goût d'un prestige lointain, les insignes et l'essence du Roi Jaune, et même une certaine science qu'il avait possédée un jour. Enfin il découvrait par la pensée le décor d'agréables jardins où l'attendait une femme renarde aux cheveux bleus, infinis et soyeux. D'autres images de contes l'assaillaient, et il ne savait plus lui-même inquiet si elles appartenaient au rêve, à la réalité, à des histoires qu'on lui aurait racontées quand il avait l'âge du gamin au bec-de-lièvre. Depuis que l'herbe noire lui faisait défaut, il digérait avec difficulté, et l'observation de ses selles mal moulées ne laissait pas de l'effrayer. De ses reins s'écoulait une pisse blanche et chaude, et de son cul une merde brune marbrée de jaune, qui avait l'odeur âcre du bois pourri. Dès qu'il s'endormait, il cauchemardait d'hommes demandant après lui, au visage mal défini, puisqu'il n'avait pas rencontré d'autres êtres humains adultes depuis très longtemps. Ils voulaient sa mort, et pis encore : ses poursuivants désiraient le voir souffrir. Déstabilisé, il se demanda s'il avait commis un crime qui l'avait conduit sur la voie érémitique, à l'écart des autres hommes. Ce doute s'insinua bientôt dans sa plèvre, qui contribua à vicier un peu plus toute l'harmonie espérée.

Une voix mauvaise commençait à chuchoter à l'oreille de l'ermite. Quoi ? Il n'en distinguait pas bien le message.

Au sortir de la forêt, Huli Liu cessa de s'interroger sur lui-même et profita du paysage : la belle plaine fertile roula sous ses pieds, sauvage et dévastée. En lieu et place du royaume des hommes qu'il imaginait habiter tout en bas, tandis que lui vivait seul sur l'adret de la montagne, il ne trouva qu'un gigantesque cimetière de vaches à ciel ouvert : cent carcasses d'os blanchis, qui s'enfonçaient à demi dans un humus mal nourri par la rivière de plus en plus marécageuse. En guise d'habitations, quelques rares murs de pierre mordus par la mâchoire

d'un géant, un tapis de cendres argentées et des pâtures en jachère. Quant aux cultures, elles avaient été peu à peu dévorées par les rizières à l'abandon. Il n'y avait pas de chemin et le pied pouvait se poser partout aussi bien que nulle part.

C'était désert.

« Où sont donc passés les hommes ? » murmura Huli Liu, qui pliait sous le poids de l'enfant, dont la gorge flûtait un chant malsain qui l'entêtait et qui se confondait avec la voix intérieure qui le tourmentait.

Il n'y avait plus personne.

D'un bon pas, il franchit cent lis sans croiser d'âme humaine ni d'animal visible, comme si un dieu avait rappelé à lui toute vie autre que végétale. Certes, les buis, les taillis, les bosquets, les bois prospéraient avec vigueur. Mais aussi bien que les semblables de Huli Liu, les bovidés paisibles, les rats furtifs, les chiens qui errent, même les corbeaux et les passereaux chanteurs avaient abandonné la vallée.

Peu à peu, Huli Liu se souvint avoir vécu en ces lieux.

Quelques spectres alanguis des sujets de l'ancien Empire flottèrent comme à la surface des eaux claires les lotus et les nénuphars de pourpre sombre, juste devant ses yeux grands ouverts. Oui, il connaissait le Roi Jaune, qui se faisait appeler dans la légende populaire l'empereur Huangdi, et il en reconnaissait le royaume dont il parcourait les vestiges.

Il se demanda quel âge il avait, et quand il était né.

Interrompant le fil de ce songe inquiet, une vision le frappa. Devant une chaumière de brique et de bois aux fenêtres en papier de riz, qui tenait toujours debout, quoique de guingois, il devina la silhouette d'un autre homme, un second vieillard qui venait à leur rencontre, après les avoir vus de loin traverser la rivière au milieu de la vallée. Ne sachant plus trop à quoi s'attendre de l'humanité, Huli Liu empoigna avec nervosité le bâton de noyer et dissimula dans un revers de sa tunique la lame de hallebarde, au cas où il lui aurait fallu se défendre contre l'étranger.

Mais c'est dans une langue qui lui était familière et sans la moindre agressivité que l'autre vieillard le salua.

Sa face était sèche et ridée comme les prunes ou l'anus du chien, et il se tenait avec dignité, trop maigre pour son habit de cérémonie, auprès du pilier sculpté de ce qui avait dû être le temple du village. Enveloppé par les hautes herbes humides, il paraissait un élément

incongru ou un fantôme de la civilisation au beau milieu de la nature opulente qui avait envahi les restes de l'Empire.

Il s'inclina selon les formes et s'excusa poliment de ne pas pouvoir lui communiquer le nom qu'il avait reçu à la naissance :

« Je ne connais que le nom que je me suis moi-même attribué. »

L'homme s'était baptisé tian-lian-sé en référence à l'azur de ses veines apparentes, qui recouvraient en effet la peau extrêmement fine de son cou de poulet, de son menton glabre, de ses poignets féminins et du dos de ses mains d'une couverture céleste qui évoquait le bleu du petit jour.

« Pas plus que vous, je ne sais le nom qui m'a été attribué », lui répondit Huli Liu en le saluant. Il fut heureux qu'aucun des deux ne se trouve humilié par cette situation burlesque : deux hommes dignes, mais inconscients de leur propre identité. Aussi attendit-il avant de lui poser la moindre question, car il ne souhaitait pas, en dévoilant son ignorance de tout ce qui s'était passé, offrir d'emblée à l'autre le double avantage de connaître la vérité et de savoir que l'autre l'ignorait.

Afin de ne pas susciter plus d'embarras, il décida de lui présenter l'enfant.

« Est-ce votre fils, ou le fils de votre fils ? »

Une fois de plus, Huli Liu dut reconnaître qu'il disposait de trop peu d'informations. Quant à son propre passé, il était comme un amnésique ou un imbécile, et pour ne pas paraître tout à fait ignorant il préféra expliquer quand et comment il avait trouvé l'enfant malade près de la grotte où lui-même vivait à l'écart des hommes, dans le giron de la montagne luxuriante. Il parla de la fièvre.

Sans attendre, tian-lian-sé inspecta le petit, lui prit le pouls à cette heure favorable du jour, compta les pulsations et mesura le souffle. Huli Liu se sentit dépossédé, mécontent et jaloux, lorsque son interlocuteur lui proposa de soigner l'enfant.

Tian-lian-sé affirmait bien connaître le Neijing et pratiquer en maître la science des aiguilles d'argent.

Après l'avoir invité à franchir le seuil de la masure gardé par les dieux des portes Shen Tu et Yu Lei, chasseurs de fantômes dont le nom se trouvait gravé de part et d'autre de l'entrée dans le bois de pêcher, tian-lian-sé se rinça les yeux et les mains dans une bassine en laiton et sélectionna à l'intérieur d'un petit coffre de bois rouge et d'argent quelques aiguilles longues et étincelantes. Il demanda à Huli Liu

d'étendre sur la natte de paille l'enfant étranger à la peau blanche. Puis il lui frotta la poitrine avec vigueur, les mains bien à plat, le temps de laisser brûler l'encens et de chauffer les aiguilles.

« Vous voulez me poser la question, n'est-ce pas ? »

Regardant tian-lian-sé masser avec énergie l'enfant aux yeux mi-clos, qui tendait les bras vers lui dans l'espoir qu'on le rassure, Huli Liu ne répondit rien au vieillard, qui continua :

« La question que vous aimeriez poser, c'est : pourquoi est-ce qu'il n'y a plus personne ? Pourquoi est-ce que la vallée est vide ? »

Et tian-lian-sé s'agenouilla à la gauche de l'enfant, avant d'en déplier le bras d'un geste cassant, presque violent, qui força le petit à se rétracter ; il voulut ensuite se réfugier auprès de Huli Liu.

Tian-lian-sé ne parut pas en prendre ombrage. Constatant que l'enfant faisait confiance à l'autre homme, il lui ordonna de détendre le bras du patient et de maintenir le membre bien droit, le temps de tâtonner à la recherche du septième point de son méridien.

« Lequel ? »

— Celui des poumons. Écoutez-le respirer.

— Je sais.

— Entre les poumons et sa peau, le vent a laissé s'immiscer de l'eau qui refuse à présent de s'écouler, et... »

Tian-lian-sé disposa le pouce droit contre la paume gauche de l'enfant afin d'envelopper le pouce gauche de celui-ci par l'index droit, jusqu'à désigner une légère dépression du bout de l'index, au-dessus du pli de flexion du poignet. Après quoi, d'un mouvement précis qui devait être réussi dès la première fois, il introduisit une aiguille chaude à la convergence de la branche qu'il appela Luo longitudinale et d'une ligne transversale dont il ne retrouvait pas le nom :

« C'est étrange... Je me souviens des gestes et des points, même si je n'en connais plus les noms... J'ignore la carte céleste et le plan complet du corps de l'homme. J'ai tout oublié, sauf les gestes. Et depuis peu de temps, la mémoire des mots me revient, par petites parties. »

Surpris par cette confession impromptue, Huli Liu ne sut pas s'il devait profiter de l'avantage qu'elle lui offrait :

« Pourquoi avez-vous oublié ? »

— ... et pourquoi je me souviens de nouveau ? Ah ça... »

Tian-lian-sé, dont les veines bleutées brillaient dans la douce pénombre de la maison paysanne, à peine éclairée à travers le papier de

riz, marqua une pause avant de répondre :

« Je crois que c'est à cause de l'enfant. »

Et il désigna le gamin fiévreux, allongé au fond de la pièce, qui semblait n'avoir même pas conscience de la série d'aiguilles surlignant le méridien de circulation de son énergie, du poignet jusqu'à la poitrine.

« Vous le connaissiez déjà ? »

Tian-lian-sé n'avait pas tout dit. Sans avoir menti, il avait omis de préciser qu'il avait rencontré l'enfant une première fois, avant aujourd'hui. Quand ? Comment ? Huli Liu sut que l'avantage auquel il avait cru brièvement, dans le jeu de la discussion, n'était qu'une illusion. Tian-lian-sé, ce vieillard poli qui le mettait mal à l'aise, le manipulait comme le marionnettiste se joue d'une poupée. Il distillait allusions, fausses et vraies informations à sa guise. Et son langage était alambiqué, contourné. Tout devenait oblique et mystérieux.

« Voilà quelques jours de cela, il est passé près de l'ancre où je demeure — je vis seul, depuis je ne sais combien d'années ou de douzaines d'années, de calendriers entiers — et il a arraché l'herbe qui me sert de remède. Il ne m'a rien laissé.

— L'herbe ? Vous aussi ? De l'herbe noire ? »

Assis sur une chaise dont il ne subsistait que trois pieds, adossé au mur encore recouvert d'emplâtre, Huli Liu cligna des yeux.

L'autre avait l'étrange manière d'admettre en toute sincérité ses faiblesses et de devancer les questions de son interlocuteur, de lui annoncer où frapper au combat qui pourrait les opposer. Au contraire de Huli Liu, il reconnaissait sans honte être amnésique. Au lieu de chercher à arracher à l'adversaire ses armes, il les lui offrait volontiers. On eût dit que cela le rendait deux fois plus sûr de sa force et de sa supériorité, parce qu'il insinuait qu'il serait contre lui-même un adversaire plus adroit que ne l'était son ennemi. À cette idée, Huli Liu se trouva transi par la crainte soudaine de cet homme bizarre, qui prit un air distrait :

« Je ne vous ai pas encore parlé de l'herbe ? Je m'en nourris sans doute pour la même raison que vous : elle me procure l'oubli. Pourquoi oublier ? Ha ha ! Pour une raison dont je ne me souviens plus. Et puis l'enfant est passé par mon jardin et il a arraché tous les plants, un matin. Je l'ai poursuivi, je l'ai perdu de vue, je suis descendu ici, dans la vallée... Alors je vous ai rencontrés, vous et lui... », et il désigna de

nouveau le gosse : « Voilà pourquoi je le connais.

— Ah. »

Tout en lui tournant le dos, le vieil acupuncteur devina ses pensées.

« Vous ne prenez plus d'herbe. Vous commencez à vous souvenir, vous aussi ? Les images du passé ressurgissent. Et vous vous posez des questions. »

Toussotant comme s'il commençait à attraper froid, tian-lian-sé poursuivit :

« Je ne sais même pas *qui je suis*. Vous non plus, n'est-ce pas ? »

Huli Liu se tut.

Profitant de l'inconfort de son interlocuteur, tian-lian-sé lui proposa de partager son infusion et son repas. Peut-être voulait-il ainsi faire démonstration de sa supériorité d'âme.

En position de force, il commença à raconter.

Depuis trois jours qu'il parcourait la vallée de l'ancien Empire, le vieil homme n'avait rien trouvé d'autre que le signe de la destruction : des mausolées, des pavillons de céramique, des pagodes et une route impériale de dalles à l'abandon, rongées par la végétation, à l'exception de cette petite maison de brique et de bois au mur de laquelle figuraient deux caractères presque effacés qui signifiaient « extrêmement faible ». Ou bien : « résistance par l'extrêmement faible ».

Dans ces lieux calmes et sans doute hantés, il s'était installé en compagnie d'une chèvre qu'il avait dénichée dans la cour du temple au toit de tuiles plusieurs fois incliné, dont il pensait traire le lait et qui le prévenait d'éventuels intrus. Elle avait fui et il s'était vu bien en peine de collecter de quoi manger. Ici il y avait moins d'occasions que dans la montagne de se nourrir avec peu d'efforts des fruits de la nature, car les graines, les fruits et les racines n'abondaient pas autant.

Alors tian-lian-sé évoqua la deuxième construction, autrement fastueuse, qu'il avait visitée, et qui avait sans doute servi de Jardins-de-l'harmonie-préservée à ce royaume abandonné : un vaste ensemble équilibré de ponts, de pavillons à l'ossature de bois brûlé et de parcs naguère arborés qui ne connaissaient plus que le désordre. Dans la bibliothèque envahie par les ronciers, le lierre sauvage et les fleurs de lisier, et où nichaient les hiboux la nuit, il avait découvert sous un tapis de poussière trois rouleaux de papier qui contenaient l'histoire de la vallée et du royaume..., annonça-t-il lentement, ... du Roi Jaune. Puis il

servit de l'eau fraîche, de l'alcool de riz éventé trouvé dans les réserves du palais et, dans un bol d'émail ébréché, il versa un brouet de radis, tubercules et champignons.

Huli Liu le remercia.

Tous deux s'assirent en tailleur au pied de la table en pin trop branlante pour profiter de leur repas frugal à la lueur du suif. Ils mangèrent à la paysanne, en s'imprégnant de la chaleur d'ores et déjà hivernale de la soupe, avant de prêter une oreille attentive à la respiration de l'enfant : tian-lian-sé s'en alla changer de disposition la dizaine d'aiguilles bien plantées. Encore une fois il fallut que le vieil Huli Liu se lève afin de rassurer le gosse au bec-de-lièvre, parce que lui seul savait comment lui prodiguer du calme. Quand l'enfant fut presque endormi, les deux vieillards retournèrent s'attabler pour discuter et tian-lian-sé proposa de lire à Huli Liu les trois rouleaux qu'il avait découverts, où figurait l'histoire du Roi Jaune.

Refermant à demi les paupières, pour mieux l'observer par en dessous, Huli Liu se tint droit comme un piquet sur la chaise à trois pieds, qu'il rééquilibra d'une jambe. Posant ses mains pelées, desséchées sur la table pour la maintenir stable, il fit signe qu'il écoutait son hôte avec la plus grande attention.

Il avait perdu l'habitude de la conversation, même s'il en retrouvait par bribes les codes et le sentiment, et il était presque soulagé de se trouver dans la situation d'avoir à écouter sans répondre. Puis, tandis que le conte progressait, comme la campagne qui s'ouvre quand on la traverse en marchant, l'histoire de son monde s'étendit à l'horizon, l'encerclant rapidement. Alors il s'efforça de laisser battre avec moins de précipitation son cœur qui s'emballait, qui brûlait de curiosité et du feu de l'été, parce qu'il reconnaissait peu à peu ce que tian-lian-sé lui lisait — c'était l'histoire de sa propre vie.

« Voilà de nombreux printemps et de nombreux étés, résuma tian-lian-sé en parcourant le manuscrit, la constellation du Grand Feu s'inclinait à l'ouest sur l'un des huit royaumes, et le Roi Jaune conscient-de-la-vacuité était de tous les souverains de la terre le plus ancien et le plus aimé. Dans la force de sa jeunesse, le roi des vingt et une montagnes et des vingt vallées était considéré comme la réincarnation du Fils du Ciel, du premier empereur de la dynastie des hommes. Alors qu'il ne subsistait plus sous le ciel que le déchirement et le conflit, il représentait l'unité qui ne se proclame pas d'elle-même,

mais que tous reconnaissent quand ils la voient. Digne et beau, par le long lobe délicat de ses oreilles et le teint à la fois bleu comme la turquoise, vert comme le jade et jaune comme le cinabre, il faisait l'admiration des hommes et excitait l'amour des femmes. Il demeurait chaste, de façon que nul ne fût jamais jaloux de lui ; il protégeait son pays ainsi que la mère couve sa progéniture. Aux dires de tous, il était anormalement grand, et on eût juré qu'il était originaire d'une autre contrée, parce qu'il avait la force d'au moins deux hommes du pays, même s'il ne se battait jamais : il était de tempérament à rechercher la paix plutôt que le conflit. Sans se lasser, parcourant les mille lis de sa terre, il prodiguait le juste conseil et la bonne opinion aux pêcheurs de carassin et à celui qui a passé la journée dans les eaux peu profondes mais froides de la rizièrre, il soulageait le dos plaintif de la femme qui rapporte du village un fagot de bois mort, puis il s'entretenait avec le vieux père de l'hiver qui viendrait bientôt, il faisait la lecture des contes de la Falaise verte aux enfants qui avaient le goût des anecdotes drôles et absurdes, il égayait le travail pénible des moines en jouant à la balle dans les jardins fleuris du temple. Au feu il opposait l'eau ; il limitait l'eau par la terre ; il plantait le bois de la forêt dans la terre fertile ; il coupait le bois à l'aide du métal et forgeait le métal dans le feu ainsi qu'il convient à l'homme qui se trouve au centre de tout. Pourtant dès que l'automne attaquait les poumons par les vents venus de l'est, il soupirait avec une sorte de mélancolie qui nourrissait par l'air qu'il inspirait et l'air qu'il expirait un démon très ancien. Or cet esprit jaune était très malheureux. C'est lui qui donnait au roi sa couleur, cause du nom dont il ignorait encore que ses sujets bienveillants l'avaient affublé. Le Roi combattait ce démon de la mélancolie, hérité des pères de ses pères, peut-être des premiers parents de l'homme, dont il ne pouvait que repousser les assauts, sans jamais le tuer : c'était un esprit puissant, qui parlait par le souffle, qui rendait fous les hommes les mieux disposés, tristes les très joyeux, lâches les plus courageux. Le Roi le savait : rien, pas même la Grande Vision de la Totalité, ne pourrait le soulager de ce mal, et la solitude d'être roi, au lieu de l'apaiser, ne faisait que l'attiser. Aussi n'avait-il d'autre choix, pour résister à la bile, à la vase et à l'amertume de tous ses organes, que de régler correctement son existence sur les astres, les saisons et de faire circuler en lui l'énergie pour se détourner sans cesse de son propre esprit dont le démon était si friand. Or cet oubli de soi ne lui était permis que grâce à

un remède cultivé avec patience par le vieil apothicaire du palais royal. Cet homme savant avait recueilli des connaissances des temps anciens. Il collectionnait les manuscrits de l'époque où les hommes et les animaux vivaient ensemble, il possédait des écritures étranges des nations de l'Ouest et affectionnait aussi les petits objets merveilleux et magiques qu'il achetait aux marchands des rares caravanes à avoir franchi les passes des brumes occidentales, comme cette bague d'or et d'argent, qui lui évoquait le Soleil et la Lune. Prétendant avoir déchiffré les grimoires des premiers hommes, il cultivait des plantes qui servaient ici aux remèdes de bonnes femmes, et les avait croisées avec des graines d'Occident. Grâce à ses recherches sur les poisons des anciens et des prêtresses légendaires, dont il avait atténué les doses jusqu'à les rendre comestibles, il avait fait pousser près du pont sur la rivière une herbe sombre qui tuait la mélancolie plutôt que l'homme mélancolique, et dont la santé du Roi Jaune dépendait dès que l'automne mettait fin à l'été...

« Est-ce que vous suivez ? » s'interrompit tian-lian-sé, s'excusant de lire peut-être à un rythme un peu trop précipité. À la première mention de l'herbe noire, sa voix avait tressailli. Quant à Huli Liu, déconcentré par les ronflements de l'enfant, il coupa court à sa propre rêverie. De nouveau il dirigea son oreille vers la bouche du vieillard couronnée de veines un peu trop bleues à son goût. Curieux du tour pris par le conte, il confirma qu'il écoutait :

« ... car ses soucis étaient attisés par une secte puissante, qui portait le nom de l'« Extrêmement faible » (et à cet instant tian-lian-sé prit soin d'accentuer toutes les syllabes du mot, tout en désignant du doigt la plaque de cuivre au-dessus du chambranle de l'entrée, où figuraient les mêmes caractères) et qui terrorisait les paysans, ainsi que les bonnes gens. Ce qu'elle professait, on ne le sait, ni même si elle avait quelque profession de foi que ce soit. Mais à sa tête un chef rusé, dont l'intelligence refusait toute forme de sagesse. Il organisait le pillage, le viol, le rançonnement des hameaux environnants au profit de troupes tribales éparses qui vivaient et dormaient dans les bois où la sauvagerie ignore la civilisation. Autant le Roi Jaune étendait sa compassion à tous les êtres à l'exception de lui-même (envers qui il se montrait indifférent), autant le chef de l'Extrêmement faible ne reconnaissait et n'aimait personne d'autre que lui-même. De sa personne, il défendait les intérêts contre le monde entier : ses lieutenants les plus proches ne

le respectaient que pour autant qu'ils le craignaient et, année après année, il avait fait décapiter ses propres fidèles aussi bien que les partisans de l'ennemi. Or l'Extrêmement faible ne cessait d'inquiéter le Roi Jaune. Il se mit presque à jalouser le brigand, et se sentit limité par sa propre bonté, sa bienveillance. Le bandit le rendait à ses propres yeux mièvre, doux, décevant. Le bandit faisait le mal, mais il était libre. Le Roi, enfermé dans sa bonté, se demanda ce que ça faisait d'être mauvais.

« C'est du moins ce que voulait la légende.

« Lors donc que la constellation du Grand Feu s'inclinait vers l'ouest — et ici tian-lian-sé inspecta le manuscrit calligraphié avec le plus grand soin, dont un passage philosophique fastidieux paraissait avoir été découpé et recollé — le Roi ne supporta plus sa propre perfection souveraine et souhaita, contre le défaut de n'avoir que des qualités, échanger la qualité de posséder au moins un défaut. Là-dessus, mû par une excessive nervosité, il quitta en pleine nuit le palais merveilleux et, ne sachant trop que faire, camouflé sous sa pèlerine, il résolut sous le coup de l'exaltation et de la fièvre du démon d'attaquer quelqu'un au hasard et de punir sans aucun motif le premier venu : au coin de la Maison de la Corne, où le taureau sacré il y a longtemps s'était changé en daim, il frappa une petite silhouette obscure dans l'obscurité, qui pressait le pas pour rentrer. Mais, parce que le Roi n'avait pas l'habitude de porter des coups, ou bien parce qu'à travers lui le démon de la mélancolie savait où et comment les diriger pour faire mal, il frappa ce qui n'était qu'un vieillard, l'apothicaire du palais qu'il n'avait pas reconnu, et le roua de coups jusqu'à ce que le cœur du malheureux, surpris, cède.

« Paniqué, le Roi regagna en toute hâte ses appartements, il laissa mort dans la gouttière du caniveau le pauvre apothicaire qui travaillait pour lui, qui avait cultivé le premier l'herbe contre la mélancolie.

« Dès le lendemain, il diligenta l'enquête de son administration à propos du crime commis au coin de la Maison de la Corne, et il se sentit à la fois meilleur et plus mauvais. Il avait le sentiment de comprendre l'esprit du sectateur de l'Extrêmement faible, l'âme du bandit. En habits de majesté, il choisit de rendre visite à la famille de la victime, et tout le monde dans la capitale s'accorda à louer sa bonté et son empathie : le vieux n'avait pas d'autre famille que sa fille, Nūjiao, qui était de santé fragile, les bronches humides, et qu'il s'empressait d'aller

retrouver quand il avait été surpris par son assassin. La fille de l'apothicaire avait été jolie très jeune et on lui avait bandé les pieds. Mais le père n'avait pas voulu la vendre pour autant : elle brodait, jouait de la mandoline à quatre cordes, n'attendait pas d'époux et ne connaissait guère les hommes, de la convoitise desquels la protégeait une longue chevelure noir et bleu en ailes de corbeau, qui recouvrait tout son corps. Auprès d'elle le Roi demeura une heure silencieux, jusqu'à ce que Nūjiao demandât de la voix la plus humble et la plus respectueuse possible le droit de lui parler en l'absence de ses secrétaires, de son valet, de son eunuque et de son ancien précepteur — faveur à laquelle il accéda et qui insinua dans l'esprit du peuple l'idée que le Roi était aimé en secret de la plus belle dame du royaume. Une fois seule sur sa couche, devant lui qui agitait l'éventail derrière le store et attendait, Nūjiao baissa le regard avec la modestie qui sied à sa position pour avouer au Roi qu'elle ne supporterait pas de lui mentir ni même de lui cacher la vérité : elle avoua que le soir précédent, allant enveloppée dans un long châle noir à la rencontre de son père en retard, pour lui apporter de quoi boire et manger durant la tâche qui l'occupait (piler et doser l'herbe, pour qu'elle ne suscite pas d'amnésie excessive dans l'esprit du mélancolique), elle avait aperçu dans la rue le visage du meurtrier, à la lueur de l'unique lanterne en papier de la Maison de la Corne.

« Le Roi demanda de qui il s'agissait.

« En pleurs, Nūjiao répondit qu'elle savait que c'était lui. Elle implora son pardon et lui offrit de disposer de sa vie, mais le Roi, qui hésitait entre être celui qui méritait le châtiment et celui qui devait le prescrire, ne répondit rien.

« Dès ce moment, il n'apprécia plus d'avoir mal agi.

« Il fut amèrement déçu par le sentiment de la méchanceté qui survit à l'exaltation de l'acte et le poids des remords embarrassa ses épaules qui n'avaient pas connu jusqu'alors d'autre tourment que ceux de l'innocence. Maintenant qu'il avait expérimenté le mal en tant qu'auteur de ce mal, il comprit qu'à certains esprits le vice ne convient pas — ils ne le supportent pas. Il se sentit déséquilibré, affaibli, non plus maître de lui-même mais abandonné à la merci de l'offensé, de son regard outragé et de son pardon, qui déciderait à sa place de la vertu de sa vie. Surtout il dépendait du passé. Tant que le mal-agir était possible, l'homme pouvait y renoncer et lui interdire de naître. Mais une fois le

geste accompli, il cessait de n'être que possible, et les mille rivières scintillantes et toujours changeantes de ce qui pouvait ou non advenir confluaient vers le lac immobile et mort de ce qui avait été, une bonne fois pour toutes. C'était comme si l'éventail de toutes les possibilités s'était trouvé refermé par une main brutale. Rien ne pourrait l'ouvrir de nouveau, sinon l'oubli. Décidant d'abolir l'irrévocable, le Roi ordonna donc à Nūjiao de consommer une quantité excessive d'herbe noire.

« Nūjiao obéit. « Très vite elle perdit tout souvenir de ce qu'elle avait vu, et porta le deuil de son père en brodant seule à la lueur d'une lanterne de papier. Pour conserver auprès d'elle le souvenir de son père, même après l'avoir oublié, elle porta en pendentif autour du cou la bague aux anneaux d'or et d'argent entrelacés qu'il lui avait offerte. Peu à peu, elle oublia d'où provenait le bijou, elle continua de consommer de l'herbe noire et perdit la mémoire du nom de son père, puis de sa personne. Elle n'était plus une menace pour le Roi. Pourtant, toutes les fois que le souverain traversait la cité pour se rendre dans la campagne en procession, il passait à cheval devant la demeure de l'ancien apothicaire et il lui semblait que la maison le regardait comme l'œil de la citrouille à travers la terre du jardin. Il se sentait toujours coupable. Pourquoi ? C'était absurde, il n'y avait plus aucun témoin du mal commis. Le peuple l'aimait toujours autant. On discutait dans les chaumières de la jeune dame endeuillée qui avait perdu l'esprit pour lui. Déjà quelques chansons populaires à la mandoline et au luth exaltaient dans le petit peuple l'amour tragique de la jeune femme pour le Roi, qui avait préféré se consacrer à la recherche de la sagesse : sur un air nostalgique, on fredonnait parfois "au printemps il épousera Nūjiao", en identifiant l'orpheline au renard sacré ; mais on savait qu'il n'y aurait pas de mariage, et on soupirait. Or le souverain supportait de moins en moins ces poèmes et chansons, et son démon s'éveillait à la moindre mention de la femme faite par un courtisan. Il se demandait toujours s'il ne s'agissait pas de quelque allusion détournée à sa faute. Il percevait des sous-entendus dans toutes les phrases, dans n'importe quel refrain. Après réflexion, il commanda à la dame de demeurer cloîtrée derrière les volets fermés de son pavillon au toit de tuiles bleues. Il exigea des courtisans qu'ils cessent de parler d'elle.

« On crut à un chagrin amoureux et à un acte courageux. La sagesse populaire loua le courage du Roi, qui renonçait à l'image de la femme

aimée, au profit d'un idéal supérieur de tempérance et de gouvernement.

« Mais toutes les fois qu'il franchissait les portes aux lourds piliers gris sculptés de la cité, il lui semblait que la maison fermée de l'apothicaire le fixait du regard, et que les volets clos dessinaient de grands yeux ouverts.

« Agacé, il fit déplacer la femme, qu'il exila loin de la ville dans une autre vallée. Puis il entendit son démon bilieux parler à ses os sous sa peau, lui murmurer les mots mélancoliques de la Constellation du Grand Néant chaque fois qu'il approchait de la vallée en palanquin ou monté à cru sur un cheval, au chant du coq, lorsque l'orient s'éclairait. Il fit rejeter Nūjiao encore plus loin de lui dans la dernière des vingt vallées, sous la menace de l'Extrêmement faible.

« Dans son esprit, parce que le démon distillait sa jaunisse amère dès qu'il était fait référence à la lointaine vallée harcelée par l'ennemi, le mot "vallée" devint synonyme de son crime : il avait l'impression que ce signe le jugeait en silence dans la bouche de quiconque le prononçait. De proche en proche, le signe était devenu témoin de la faute, et le Roi fit interdire dans le langage de la cour et dans le bavardage des paysans l'usage de ce terme. Dès qu'il était question de cette chose bien connue qui se trouve entre deux montagnes, on se taisait. Hélas, il n'en fut pas soulagé. Même l'absence de mot commença à faire souffrir l'esprit dérangé du Roi, car le silence signifiait en quelque façon la vallée, qui rappelait la femme, qui était elle-même l'indice du crime.

« Par une longue nuit d'hiver, il cavala en direction de la vallée où la terre est rouge, et il frappa en tunique mais drapé dans sa pèlerine à la porte de la mesure de brique et de bois, aux fenêtres en papier de riz, où se morfondait la jeune fille aux airs de renard et à la chevelure de corbeau, qui avait oublié son propre nom. Sous le coup d'une impulsion, il l'étrangla.

« Enfin le Roi se sentit soulagé.

« Personne ne remarquerait la disparition de la jeune femme cloîtrée dans cette lointaine vallée. Après l'acte, il eut le sentiment à la fois d'avoir fait le mal et de ne pas l'avoir commis, puisque personne ne le savait ni ne l'avait vu, et il s'estima satisfait.

« Hélas, même un roi n'est jamais sans témoin... », et tian-lian-sé changea de rouleau de papier afin de déchiffrer les caractères parfois effacés du fragment suivant : « ... d'après ce que j'en comprends, le

sectateur de l'Extrêmement faible, fasciné par cette jeune femme aux allures nobles qui avait tout oublié et qui s'était installée dans une maison isolée, lui rendait visite chaque soir. C'est lui qui la trouva morte, après avoir aimé plusieurs mois cette femme vierge et sans souvenir, parcourant en sa compagnie les rizières, les chemins de la vallée et les jardins ensauvagés. Le Roi n'en avait rien su. Le bandit avait voulu la posséder. Il avait même cru que la bague d'or et d'argent suspendue au cou de la fille amnésique lui était destinée : il y avait vu un signe de leur amour, en dépit du refus obstiné de la jeune fille de se donner à lui... Lui qui était accoutumé à prendre les femmes par la force, il n'avait pas pu se résoudre à... Vous savez bien, marmonna tian-lian-sé. En rêve, le bandit revoyait sa jupe de mousseline, sa jaquette à double rabat et le chignon en forme de cigale qui trônait au-dessus de son visage blanc fardé : il était obsédé par la femme vierge qui lui échappait. Le soir de l'assassinat par le Roi, c'est fou de rage qu'il découvrit l'objet de son amour étranglé. Il ne conserva que la bague qu'elle portait en pendentif, avant d'ordonner à ses hommes de jeter le corps dans un puits. Il avait l'intention de poursuivre le meurtrier jusqu'aux Enfers. »

Discrètement mais non sans maladresse, tian-lian-sé avait reformulé le passage qu'il venait de lire (car il était expliqué que le bandit l'avait bien violée), sans doute pour ne pas proférer trop d'obscénités en présence de l'enfant, qui gémissait d'une voix affaiblie au fond de la pièce, d'où la lumière du jour avait fui et que la flamme de la lampe de suif avait peu à peu conquise. Elle projetait contre les fenêtres en papier de riz les ombres des deux vieillards prudes et embarrassés par l'évocation d'une très belle femme et du désir bestial des hommes criminels.

Tian-lian-sé reprit sa lecture :

« ... il advint qu'une famille pauvre qui cultivait le sorgho sur les terres rouges se présenta en haillons aux hommes de l'Extrêmement faible. Le père de famille demanda audience à leur chef. Le père expliqua au maître des voleurs qu'ils avaient aperçu le Roi dans la nuit noire, non loin du champ où ils venaient voler du grain, dans les granges où l'Extrêmement faible prélevait sa dîme. Ils se confondirent en excuses, pour avoir voulu tromper la secte et lui dérober le grain avant qu'elle en ait retiré le pourcentage qui lui était dû. Pour une fois, le brigand renonça à faire décapiter ceux qui avaient agi contre ses

intérêts. Obsédé par la dame disparue, il se montra clément et leur fit signe de disparaître de sa vue.

« Mais il décida de déclarer la guerre au Roi.

« Sur un rouleau glissé dans un petit coffre d'argent et de bois rouge, il écrivit au souverain qu'il savait ce qu'il avait fait. Il le poursuivrait sans relâche.

« Au fond de la grande chambre du palais, le Roi déchiffra la lettre, dont il ne partagea pas le contenu menaçant avec son valet, son eunuque et son ancien précepteur. Mais dès cet instant, le nom du chef de l'Extrêmement faible suffit à exciter le démon du Roi, inquiet, qui lança une campagne militaire en vue de reconquérir la vingtième vallée. Bien sûr, le peuple suivit son roi et loua son sens de l'initiative, car l'Extrêmement faible avait mauvaise réputation, et — tian-lian-sé parcourut la fin du rouleau — je vous passe les détails : à l'occasion de cette campagne sanglante, le Roi fit assassiner tous les féaux de l'Extrêmement faible, il retrouva la famille qui avait été témoin du meurtre de la jeune fille et fit planter leurs têtes au bout de piques.

« D'après l'annaliste du royaume, le pays entra dans d'interminables années de guerre... », mais Huli Liu s'était levé, car il avait entendu le silence de l'enfant — les écoutait-il ? — et se rendit à son chevet, avant d'annoncer à tian-lian-sé que le petit ne respirait plus. Fébrilement, le vieux lui prit le pouls, le serra dans ses bras et comprit que les aiguilles d'argent qui drainaient le souffle de la vie hors de sa poitrine malade l'avaient laissé épuisé. Il le massa et lui appliqua plusieurs onguents qu'il avait emportés dans son baluchon. Les baumes dont il lui avait couvert le torse firent revenir peu à peu l'enfant à la vie. Le petit ouvrit les yeux. D'instinct, il se réfugia dans le giron du vieillard et ne voulut plus le quitter.

Tian-lian-sé, qui ne semblait pas troublé par la défiance de l'enfant à son égard, affirma qu'il était normal que le patient soit affaibli par le traitement des aiguilles. C'était la preuve de l'efficacité des soins prodigués. Mais Huli Liu restait méfiant.

« Poursuivez », demanda-t-il, alors que la nuit était tombée sur la campagne aveugle. Il s'était assis en tailleur sur la natte, l'enfant blotti contre son sein.

« D'après l'annaliste du royaume, le pays entra dans d'interminables années de guerre, répéta tian-lian-sé agacé, au cours desquelles la souveraineté s'affaiblit et l'Extrêmement faible se renforça. Quant au

Roi que tous célébraient, il envoya la garde égorger les gens d'un village qui avait assisté aux exactions précédentes. Pour la première fois, certains résistèrent à la volonté du Roi : ils refusèrent d'offrir leur nuque à son bourreau, qui les fit s'agenouiller de force. Le peuple n'avait plus confiance. Le Roi devenait fou. Toujours désireux de supprimer ceux qui l'avaient vu mal agir et condamné à descendre sans fin la chaîne des témoins de ses actes, le Roi ordonna à chaque soldat de la garde royale d'exécuter l'un de ses compagnons, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un seul officier, qui partit se suicider au sabre dans les marais.

« Mais il y avait toujours l'ennemi : le brigand.

« Même s'il se faisait discret, son existence avait ôté le sommeil au Roi, dont le démon de la mélancolie avait pris possession. Tant que le chef de la secte vivrait, le Roi souffrirait de culpabilité. À cause des cernes violets qui vieillissaient son visage jadis candide et innocent, il supportait de moins en moins d'être vu. Il se voilait la face dès qu'il rendait visite à ses sujets méfiants, auxquels il n'avait pourtant pas cessé de prodiguer ses conseils, son attention bienveillante et sa compassion — jusqu'à ce qu'il apprenne que le chef de la secte, en s'emparant de la dixième vallée, avait répandu une nouvelle rumeur malveillante sur son compte auprès des habitants épuisés par la guerre. Il ne pouvait le supporter. Il voulait conserver sa bonne réputation auprès du peuple. Au palais, on parla de calomnies. Il fallait faire cesser les mensonges. Après de rudes combats pour reprendre possession de la dixième vallée, dans un mouvement d'humeur et de panique, il organisa le génocide de tous ceux qui la peuplaient et qui, pensait-il, conspiraient désormais contre lui, en racontant qu'il était un assassin. De nombreux mercenaires de l'Extrêmement faible s'y opposèrent et mirent un frein au massacre entrepris par les officiers fidèles au Roi, qui abattaient sans distinction hommes, femmes, enfants, vieillards, animaux de somme, animaux domestiques, qui tapaient les oiseaux à la fronde, qui trucidèrent chèvres, chevaux et chiens, qui chassaient toute vie à l'arc, tranchaient toute conscience à la hache, supprimaient toute tête et tout souvenir, jusqu'à ce que disparaisse de la surface de la terre le moindre esprit entré en contact avec la rumeur selon laquelle le Roi aurait étranglé de ses propres mains la belle et douce Nūjiao.

« Il y eut des survivants, qui racontèrent l'horreur du massacre absurde aux vallées voisines. La rumeur se répandit. Les paysans avaient

été sauvés par les bandits de l'Extrêmement faible.

« Alentour, ceux qui ne voulaient pas céder au souverain fou rallièrent la secte.

« Lentement dans les neuvième et onzième vallées, l'amour pour le Roi se mua en une haine féroce, et la peur à l'égard du bandit devint du respect.

« Sans cesser d'être craint, le chef de l'Extrêmement faible devint malgré lui le champion de tous ceux qui s'opposaient aux caprices sanglants et à la démente du roi mélancolique. Le bandit n'avait pourtant rien demandé et l'amour du peuple l'embarrassait : il n'avait jamais cherché que son propre intérêt et son plaisir, et n'en trouvait aucun à la gratitude des autres. Seulement pour se venger, pour punir le roi d'avoir tué la femme qu'il aurait voulu posséder, donc pour lui avoir volé son bien, le sectateur s'engagea dans une bataille féroce contre ce qui restait de forces légitimistes. Le combat des deux orgueilleux mena toutes les vallées à la désolation. Durant ces années de conflit entre les principales constellations, les printemps ensanglantés succédaient aux automnes de deuil, et... »

À ce moment de la lecture, l'enfant à la vilaine figure bercé dans les bras de Huli Liu fut surpris par des convulsions. Sa bouche fendue par le bec-de-lièvre se couvrit d'une mousse baveuse. Ses membres se plièrent suivant des angles inquiétants et Huli Liu ne sut quoi faire. C'est tian-lian-sé qui eut la présence d'esprit de se saisir d'une longue aiguille, qu'il planta, après avoir pincé la peau à la lumière de la lampe de suif, au centre des méridiens dans le haut du dos, qui contrôlaient les mouvements convulsifs de l'enfant. Tian-lian-sé demanda à Huli Liu de coucher le petit sur la couche pour le laisser récupérer. Il trouvait que Huli Liu le maternait trop, ce qui est mauvais quand le jeune patient doit lutter par lui-même contre le mal. Puis il demanda s'il devait terminer le récit : Huli Liu répondit qu'il ne dormirait qu'après avoir entendu le fin mot de l'histoire.

« Alors, sourit tian-lian-sé, il faudra attendre que nous retrouvions la mémoire de ce qui s'est passé : dans les ruines du palais royal, il n'y avait plus qu'un fragment abîmé du dernier rouleau. Voyez combien il manque de traits dans les caractères et de caractères dans les phrases. »

Penché sur le papier où se trouvait consignée la légende du Roi, tian-lian-sé fit constater par Huli Liu le mauvais état du manuscrit. Avec lui, le lettré entreprit de déchiffrer la suite de la fable. Il soupira :

« Parce qu'il ne subsiste que des images de ce qui a vraiment eu lieu, les hommes d'aujourd'hui prennent les rêves des hommes d'hier pour la réalité du passé. À mesure que va l'histoire, les rêves remplacent les faits — mais comment connaître la vérité ? Comment savoir ce qui s'est passé ? »

Huli Liu n'en avait pas la moindre idée :

« Même si les effets de l'herbe noire se dissipent, ni vous ni moi ne saurions nous souvenir avec précision de ce que nous avons vécu dans cette vallée. Nous ne nous rappellerons peut-être même pas de quel côté nous avons combattu.

— Parce que vous avez combattu ? » demanda tian-lian-sé, apparemment étonné.

Dans la pénombre, Huli Liu accepta de lui montrer la grande cicatrice en forme de croix sur sa poitrine, dont il commençait à deviner l'origine. Pour toute réponse, tian-lian-sé lui dévoila la croix couturée inscrite sur son propre torse, parcouru par un fin réseau de veines bleues. La croix n'était pas identique, mais elle était ressemblante. Ils étaient deux anciens soldats blessés, au cours d'une guerre violente.

« Quelle coïncidence.

— En effet. Beaucoup de coïncidences. »

Quand ils parvinrent à reprendre le fil du récit, en devinant ce qu'il y avait dans les blancs entre deux caractères, ils apprirent ce qu'ils savaient déjà : les vingt vallées avaient été vidées de toute vie consciente, animale ou humaine. Les partisans du Roi Jaune ? Tués. Les survivants de la secte de l'Extrêmement faible ? Ils avaient fui vers les royaumes voisins. Parmi les vestiges du palais, de la capitale, des villages et des cultures autrefois prospères, des rizières vandalisées, des carrières de jade et de cinabre abandonnées, il ne subsista plus personne, excepté le Roi et le brigand. Le premier, adoré des hommes au début, était bon mais avait propagé le mal. À la fois craint et haï, le second était odieux mais il avait défendu le bien. Qui avait été le meilleur des deux ? Qui pourrait le dire ? Au terme des années de guerre, ils étaient passés l'un en l'autre, dans un nœud douloureux de ressentiment et de vengeance. À la manière de deux vipères inextricablement mêlées, ils ne savaient plus ce qui appartenait à l'un et ce qui revenait à l'autre. De leur affrontement n'avait subsisté que de la confusion, un sentiment de catastrophe, de chagrin, de déclin, de perte et à la fin d'oubli à travers

tout le pays. Incapable de se supprimer et d'en finir avec cette vie, pour traiter sa mélancolie, pour faire taire la voix du démon qui sifflait au fond de ses poumons phtisiques, le Roi Jaune consommait de plus en plus de cette herbe noire cultivée par l'ancien apothicaire du palais, qu'il avait assassiné. Dans le désespoir où il avait été entraîné, incapable de supporter le mal qu'il avait fait sinon en commettant un mal encore plus grand, il ne pouvait survivre qu'à la condition de devenir amnésique, grâce au sentiment flottant d'oubli où le plongeait l'herbe qui avait le goût âcre de la marne et de la terre mouillée. Délaissant ses habits de majesté pour une simple tunique d'homme, le hanfu et le yi, il allait à demi nu et fou parmi les ruines de son royaume. De tout il ne se souvenait qu'à moitié, puis à demi de cette moitié, et ainsi de suite.

Quand arriva le temps pour le Roi et le brigand de s'affronter en duel, peut-être parce que le bon roi avait appris à faire mal, peut-être parce que l'assassin avait découvert la pitié, leurs forces s'équilibrèrent. Le combat n'eut pas d'issue...

Huli Liu interrompit la lecture et murmura :

« Qui a écrit le texte ? »

Tian-lian-sé fronça les sourcils, enfonçant encore un peu plus les rides de son visage dans ses propres replis, comme s'il était vieux non pas seulement de cent ans, mais de cent vies :

« Soit c'est le Roi, soit c'est l'autre — il n'y a pas de troisième homme. »

À cette parole, que Huli Liu jugea un peu trop sentencieuse et contournée, comme si tian-lian-sé avait appris par cœur les koāns de la Falaise verte, Huli Liu jugea bon de répondre par une formule de bon sens populaire :

« Quand il y a deux vaches, il y a un loup. Peut-être qu'il y avait un troisième homme, qui attendait. »

Puis il parcourut les ultimes bribes du troisième rouleau des Annales du royaume :

« Les deux ennemis se sont affrontés à l'aide de masses, de torches et d'épées... Ils ont chuté dans un ravin... Le sectateur a blessé le Roi avec une torche enflammée, il lui a meurtri le sein au point de lui en décoller la peau... Il lui a infligé une blessure terrible à laquelle le Roi a répondu à l'identique, lui ouvrant presque la poitrine en deux... Sur le point de rendre leur dernier souffle, ils se sont ensuite retirés du champ de bataille... L'un est parti vers l'amont de la rivière, l'autre vers l'aval...

Ils se sont éloignés l'un de l'autre.

— Et, précisa Huli Liu en déchiffrant la longue signature de l'auteur de la chronique légendaire, l'homme de l'Extrêmement faible a demeuré plusieurs années dans la maison de brique et de bois où nous nous trouvons. C'est donc lui qui a rédigé ce récit. Dans son apologue, il affirme qu'il a retrouvé son énergie vitale grâce à la science du Grand Classique. Je le cite : "Après avoir couché par écrit les faits et les méfaits du Roi, je lègue à la postérité la légende des Printemps et des Automnes de l'ancien temps, par quoi s'explique tout ce qui existe maintenant."

« Voilà. »

La lumière pâle de la lampe épuisée n'était déjà plus qu'un papillon clair dans l'ombre qui avait gagné le creux de la vallée et l'intérieur de la maisonnée, et les deux hommes se devinaient plus qu'ils ne se voyaient. Tian-lian-sé aux veines bleues et Huli Liu à qui son foie malade donnait le teint du fruit qui pourrit se toisaient. Ils ne ressentaient pas le besoin de parler, de commenter la légende ou de questionner les faits, en triant le vrai et le faux dans ce que l'auteur avait voulu exprimer. Ils n'avaient pas besoin de traquer les mille transformations que l'écriture fait subir à tout ce qui a eu lieu. Car l'écriture n'est pas au passé ce que l'empreinte de la main d'un homme contre une paroi est à cette main, mais plutôt ce que la fumée charriée par le vent est au feu déjà éteint : elle n'imité pas tout à fait, elle signale ce de quoi elle provient. Tâchant d'interpréter la fumée de l'incendie presque éteint de leurs vies, ils cherchèrent ensemble la réponse à la seule question qui taraudait leur esprit :

« Lequel des deux hommes est-ce que je suis ? Et qui est l'autre ? »

Huli Liu prit la parole en premier :

« Il n'est pas dit que le chef de l'Extrêmement faible a cultivé et consommé de l'herbe noire de l'oubli. Il n'est pas certain qu'il ait tout oublié.

— C'est vrai, reconnut tian-lian-sé, que ça ne figure pas dans le texte, mais l'évidence commande qu'il n'ait pu oublier les faits qu'après avoir rédigé la chronique — donc qu'il ait aussi perdu peu à peu le souvenir d'avoir rédigé ce texte. Je ne me souvenais pas du livre, vous non plus. En ce qui me concerne, je peux affirmer sans mentir que mon esprit tend avec beaucoup de lenteur à se ressouvenir, mais il ne me revient du passé que des mots et jamais des phrases, des figures jamais des images, des notes isolées mais aucune mélodie, à peine le fumet

d'une sorte d'odeur familière. Pour autant que je sache, jusqu'à quelques jours de cela, je vivais dans les hauteurs de cette montagne, au-dessus de l'ancien temple saccagé, et je prenais pour ne pas souffrir de mes blessures et de l'insomnie une ration quotidienne de cette herbe noire comme la nuit, que je faisais bouillir tous les soirs dans un pot en cuivre. J'avalais aussi une décoction du reishi et deux doigts de poudre d'or, ce à quoi je dois de vivre vieux. Voilà, mon ami. Le Roi ou le chef de la secte : je pourrais être l'un ou l'autre, et vous aussi.

— Hmm », grogna entre ses lèvres à peine entrouvertes Huli Liu, qui réfléchissait en flattant les quelques longs poils blancs de sa barbiche. À voix basse ils parlaient, assis l'un devant l'autre, à la lumière déclinante de la lampe et Huli Liu finit par donner son opinion :

« Nous disposons de signes épars, mais pas de la signification du tout. Le plan nous échappe comme à l'homme qui voit les étoiles sans connaître la carte du ciel. Nous avons tous les deux une croix sur le torse... Je suis peut-être le Roi, ou bien c'est vous. Je suis peut-être le brigand... Vous aussi. Écoutez ma manière de parler, qui est celle d'un lettré. Mais voyez mes manières, mes mains et les gestes de mes mains, qui sont celles d'un paysan. Au contraire, je trouve votre posture assez noble, et votre langage fait illusion, mais à plusieurs reprises il m'a semblé trop châtié. Vous faites comme ceux qui veulent imiter la noblesse, parce qu'ils ne l'ont pas. C'est la question : qui est le plus royal, entre celui qui parle comme un roi et celui qui se tient comme tel ? Je crois qu'on pourrait formuler une première hypothèse : le Roi a pris des manières de bête en vivant dans la forêt comme le brigand. Or les mots durent plus longtemps que les attitudes. Il continue à parler noblement, mais agit en sauvage. Dans ce cas, le Roi c'est moi. Et le brigand a aussi pu conserver la façon d'être d'un paysan, alors qu'en s'éduquant, il a appris à parler comme ceux qui ont des lettres. Dans ce cas, le brigand c'est vous.

— Voilà qui est bien dit. Oui, c'est bien pensé, opina tian-lian-sé. À l'appui de votre thèse : est-ce que vous me trouvez plus rusé qu'intelligent ?

— Certainement.

— Et vous l'inverse ?

— Oui.

— Donc je serai le brigand et vous le souverain. Mais vous avez conscience qu'on pourra toujours tirer de l'ensemble des faits une

conclusion opposée. Nous trouverons dans tous les cas deux vérités également probables, aussi favorables pour vous que pour moi.

— J'attends.

— Un exemple : ma peau est fine, votre cuir est épais. Donc enfant j'ai dormi dans les draps brodés des chambres d'un palais, et vous avez couché depuis votre plus jeune âge dans la forêt. Non ? Disons alors que mes veines sont bleues. C'est la couleur de l'Extrêmement faible. Et vous avez le teint jaune, comme le Roi mélancolique. Maintenant, observez les cicatrices. Elles se ressemblent. L'auteur eût-il été plus scrupuleux, nous pourrions faire la différence entre ma cicatrice et la vôtre, entre la blessure du Roi et celle du brigand. Mais de nos cicatrices comme de tous les indices, je crois que nous ne tirerons jamais un savoir décisif, qui nous permettrait de nous distinguer.

— Il faut essayer, pourtant.

— Pourquoi ?

— Qui pourrait vivre et mourir confondu avec un autre ? Moi, je ne pourrais pas me mélanger avec vous.

— Peut-être qu'un tel homme ne souffrirait plus. Selon le temps, selon la saison, il pourrait rêver qu'il est soit l'un, soit l'autre. Parfois vous, parfois moi.

— Il souffrirait de folie.

— Peut-être. Alors que faire ?

— Réfléchissons.

— Je réfléchis, mais parfois je me trouve comme vous, parfois pas. Quelquefois je ressemble au Roi, d'autres fois c'est plutôt vous.

— Il faut choisir.

— Il faudrait une preuve.

— Je possède, dit Huli Liu en fouillant dans le baluchon qui traînait à ses pieds, une bague aux anneaux d'or et d'argent entrelacés, qui appartenait à la fille de l'apothicaire.

— Ah ah, je vois votre idée : le brigand a retrouvé la fille morte et il aurait conservé le bijou. Donc ce serait vous.

— Oui.

— Mais vous pourriez me l'avoir volée.

— Je pourrais.

— Et puis c'est peut-être une autre bague. Ce n'est pas une preuve, juste un indice. Il y en a d'autres, en sens inverse.

— Il me semble pourtant, dit Huli Liu, que les signes inclinent en

faveur du brigand, en ce qui me concerne...

— Peut-être que les signes sont trompeurs. Vous pourriez être le Roi, vous pourriez faire en sorte de passer à mes yeux pour le chef de la secte... La bague volée, la lame de la hallebarde que j'ai aperçue dans vos affaires... C'était l'arme traditionnelle de la secte. Vous ne supportiez plus d'être le Roi, alors vous avez collectionné des objets qui appartenaient au brigand. Vous lui avez volé son identité...

— Vous vous éloignez du texte. C'est trop compliqué.

— Vous avez raison. Il doit y avoir des signes simples. Revenons aux signes simples.

— Lesquels ?

— Votre nom, Huli Liu, il indique la couleur jaune. Comme le safran.

— Est-ce que c'est un signe réel ? Le nom est trompeur. Je me suis donné moi-même mon nom... Et vous aussi.

— Vous préférez croire les choses plutôt que les mots ?

— Je ne sais pas. Je me méfie des mots plus que vous. Je cherche à connaître l'homme, pas son nom.

— Quel homme ? De quoi parlez-vous ?

— L'homme et son caractère, l'homme et sa manière. Je vous observe, je m'observe aussi depuis tout à l'heure. Vous êtes très retors. Le caractère du Roi penche plutôt de votre côté. Même l'enfant se méfie et vous trouve méchant. Depuis hier, il préfère se réfugier dans mes bras. D'après la légende, le peuple aussi a fui le Roi pour demander de l'aide au brigand. Vous semblez plus proche que moi du type d'homme qu'était le Roi...

— Et vous de l'homme opposé ? » Tian-lian-sé réfléchit. « Au contraire, je crois que le Roi est resté d'apparence charitable jusqu'au bout, dans le texte. Moi, je ne montre aucune affection pour l'enfant, mais je l'ai soigné et je l'ai sauvé. Je n'ai pas besoin de faire de sentiments. Le chef de secte n'a pas agi autrement avec les gens. De toute façon c'est difficile à dire, parce que je suis juge et partie. Vous aussi. Qui pourrait faire confiance à un homme quand il s'agit d'estimer sa propre valeur ? Et pour juger celle de son ennemi ?

— Alors faisons confiance à l'enfant.

— Il a mangé de l'herbe, il ne se souvient de rien. Et puis il n'y a aucun enfant dans le texte que nous venons de lire.

— Vous avez raison.

— Mais il n'est pas impossible que le texte soit faux.

— Dehors, la plaine dévastée témoigne en faveur de la légende. C'est une bonne explication du monde dans lequel nous vivons. C'est suffisant pour lui accorder de la valeur.

— Il y a d'autres explications. Peut-être que rien ne s'est passé comme il a été écrit. Il n'y a pas eu de Roi Jaune, mais une succession de souverains oubliés, toute une dynastie que l'auteur, à des fins pédagogiques, a condensée en un seul personnage, pour parler de plusieurs siècles d'histoire comme d'une seule vie ; et il n'y a pas eu une secte, mais une myriade de petits groupes armés, et autant de chefs ; enfin, il n'y a pas eu de guerre civile, mais un nombre incalculable d'escarmouches, de batailles, de massacres, d'année en année, pour mille raisons, bien trop compliquées pour qu'on puisse s'en souvenir à des décennies de distance et que l'auteur a résumées à une belle femme et à la voix tentatrice d'un démon.

— Alors qui sommes-nous ?

— Ni le Roi ni le brigand, mais les enfants d'enfants de partisans anonymes de l'un ou l'autre camp. Nous vivons dans un empire appauvri, dans un temps décadent qui a perdu le souvenir d'une époque fastueuse. Et parmi les montagnes il y a peut-être d'autres ermites, les habitants isolés d'un royaume qui s'oublie lui-même avec les années.

— Je ne peux pas l'admettre. Je suis quelqu'un, vous aussi. Je ne suis pas n'importe qui, puisqu'il a fallu que je l'oublie : sinon pourquoi avoir consommé de cette herbe noire ? C'était une précaution inutile, s'il n'y avait rien à cacher.

— Je ne sais pas. Par mélancolie, pour oublier notre misère, pour oublier que nous ne sommes rien et que nous n'avions rien à oublier, parce que nous n'avons rien vécu, parce que nous n'avons rien fait, nous nous racontons des histoires.

— Non, l'amnésie est le signe qu'il y avait bien quelque chose d'exceptionnel et de terrible à oublier. C'est une preuve. Nous avons vécu. Il y a eu un drame réel et nous en étions déjà les protagonistes.

— Peut-être faut-il attendre, le temps que l'enfant se remette et que la mémoire nous revienne.

— Vous n'avez pas peur de savoir ?

— Notre ignorance n'est plus complète, elle sera toujours un tourment pour nous. Il aurait fallu oublier définitivement.

— Vous entendez ? Maintenant vous parlez comme moi. Vous défendez la position qui était la mienne il y a un instant.

— Le Roi a eu tendance à devenir le brigand, et inversement. Si le jaune a bleui, si le bleu a jauni, je suis aussi ce que vous êtes devenu. Et vous êtes devenu ce que je suis... Enfin, mes excuses, je parle comme un poète, maintenant. Vous avez raison : mon langage est devenu prétentieux, on dirait que je veux vous prouver quelque chose, alors que je ne sais rien de plus que vous. »

Ils firent silence. Ils avaient trop parlé, ils se répétaient. Les mots devenaient vains.

À cette heure de la nuit, il faisait tout à fait noir : la lampe s'était éteinte. L'odeur du soir et du froid l'emportait sur ce que l'on pouvait encore entendre ou voir.

« Eh bien, marmonna Huli Liu, en se levant amoindri par des crampes, nous avons vieilli, toutes choses changent et nous aussi. »

Ils se saluèrent dans les formes. L'enfant dormait à poings fermés : l'obscurité l'avait rendu presque beau, en camouflant avec élégance ses traits monstrueux. Puisqu'ils étaient déchargés de la nécessité d'avoir à le veiller, tian-lian-sé proposa de s'allonger sur un lit de paille et de chercher un peu de repos en dépit de l'incertitude — proposition que Huli Liu accepta à contrecœur.

Après que les deux ermites eurent quitté leurs vêtements froissés, nus et également maigres, ils scrutèrent dans l'ombre les cicatrices de l'adversaire. Tian-lian-sé, qui tira négligemment sur son pénis comme pour en exprimer l'ultime goutte de pissé après s'être soulagé derrière le mur de brique, chuchota :

« Peut-être que l'enfant saura ? Peut-être qu'il nous le dira demain ?

— Il ne parle pas.

— Il peut s'exprimer par gestes.

— Peut-être. »

Déjà Huli Liu était allongé, perclus de courbatures et insatisfait, repensant à la grotte familière où il demeurerait tranquille il y avait encore quelques jours à l'abri des vents de l'automne. Que l'oubli avait été doux à son esprit ! Il détestait le tour qu'avait pris la conversation avec l'autre. Il aurait voulu revenir en lui-même, à l'abri de son seul esprit, du vide, de la contemplation, de l'absence du passé et de l'avenir, du vent dans les saules verts, de l'écorce sèche des pins rouges silencieux. Dialoguant avec lui-même, il entendit la voix du passé et des

jours heureux, inconscients. Puis, interrompant cette discussion intérieure, il s'aperçut que l'autre bavard parlait encore et il s'excusa :

« Je ne vous écoutais plus.

— Je parlais de l'enfant, dit tian-lian-sé dans un murmure. Qui est-il ? Quel est son rôle dans toute l'histoire ? »

Huli Liu médita. Il répondit :

« Je crois que c'est un élément étranger.

— Un signe favorable ou défavorable ?

— Je ne sais pas. Ce n'est pas encore décidé. Il nous faudra beaucoup d'autres vies pour l'apprendre. »

Un moment passa. Le sommeil venait.

Songean à l'immense mer de brume au-dessus du massif du Sōngshān, Huli Liu tourna et retourna sur le sol de terre battue ses fesses osseuses et ses côtes apparentes, et il s'employa à percer par l'esprit le brouillard de la vallée, dans l'espoir de se découvrir lui-même. Il aurait pu être le Roi Jaune : il aurait préféré ne pas l'être. Et il fit l'effort de se représenter plutôt à la tête de la secte de l'Extrêmement faible, un homme violent et mauvais, mais qui apprend à être aimé. Il espéra que l'élan de sympathie qu'il avait éprouvé à l'égard du renard à neuf queues, puis de l'enfant au bec-de-lièvre et à la peau blanche, était l'indice de la couleur bleue de son âme, c'est-à-dire de son désir de tendre vers la réunion des êtres : il était l'homme qui s'améliore et qui fusionne. Il n'était pas celui qui, d'abord parfait, s'abîme et se décompose sous l'action destructrice du temps. Il n'était pas jaune. Il priait pour ne pas être celui-là. Mais bientôt il se souvint avoir frappé avec méchanceté l'animal, avoir fait mal à l'enfant, et au sein de son esprit il ne trouva rien d'irréfutable l'inclinant à penser que dans cette vie il avait été du bon côté plutôt que du mauvais. Acculé à ce dilemme et ne sachant plus rien sinon qu'il était un vieillard au terme d'une vie dont il ne connaissait ni la vérité ni la valeur, indécis quant à sa propre nature, il s'abandonna. Il cessa de réfléchir, il laissa agir en lui quelque chose qu'il n'aurait su dire. Le vieil ermite, qui avait voulu fuir la souffrance dans la sagesse et qui n'était même plus capable de trouver le sommeil, arrêta de parcourir désarmé et sans orient, comme dans un ciel qu'aucune constellation n'organise, où toute étoile équivaut à une autre, les signes en nombre infini de l'histoire qui était peut-être la sienne. De cette histoire il ne tirait aucune idée arrêtée, à peine un sentiment désagréable de mouvement paralysé. En parfait équilibre, les

interprétations les plus contradictoires prétendaient à une vérité équivalente, de sorte que ni les étoiles ni les esprits des hommes ne pouvaient choisir. Rouvrant grands les yeux dans le noir complet, le vieux Huli Liu contempla les ténèbres et trouva à l'intérieur de son esprit et de son cœur non pas le même néant, ni une juste indifférence, mais la brume perpétuelle de l'hésitation, la coexistence du faux et du vrai, du mal et du bien, du laid et de la beauté, une moitié d'être et une moitié de rien, et ne sachant qui il était vraiment, craignant de le savoir et souffrant de l'ignorer, entraîné par un mouvement qui n'avait pas d'origine, ou dont il ne pouvait pas connaître l'origine, mais en direction d'une fin qu'il choisit sans même réfléchir, il glissa d'instinct et avec dextérité la main sous la table branlante, près de l'endroit où il s'était allongé mal à l'aise, perturbé par une digestion difficile. Là, à demi allongé, à demi assis, il fouilla dans sa tunique en boule et sous le yi fripé. Quand il eut trouvé ce qu'il cherchait, il se redressa lentement. Il avisa tian-lian-sé qui dormait, masse sombre parmi les autres ombres de la maison de brique et de bois silencieuse, ou qui faisait mine de dormir, les yeux clos. Après avoir contemplé quelques secondes le vieil homme inconscient, dont il ne pouvait plus qu'imaginer les veines bleues sous la peau qui luisaient comme les poissons d'argent dans l'eau transparente du torrent, il n'hésita pas, il roula sans un bruit et, retombant avec efficacité contre l'homme en compagnie de qui il s'était allongé tête-bêche, il lui bloqua la respiration en appuyant pesamment du coude et de l'avant-bras contre sa poitrine. Avant même que le vieillard ait le temps d'ouvrir les yeux et de comprendre ce qui lui arrivait, veillant à ce qu'il ne le vît pas faire, il lui trancha d'un coup sec la jugulaire, la carotide et la trachée. Il libéra son sang, dispersa son souffle et retint sa vie. Puis d'un geste de guerrier qui lui parut familier, il ouvrit grande la plaie et accéléra l'hémorragie pour le tuer sur-le-champ ; enfin, une main posée à plat contre la face épuisée et sèche de tian-lian-sé, il le fit basculer vers l'arrière jusqu'à l'enfoncer dans l'obscurité complète.

L'homme saigna en abondance sur la terre battue, le corps traversé par les convulsions violentes de la volaille qu'on égorge mais sans émettre le moindre son, à l'exception du gargouillis de la fontaine vive de son sang, il mourut.

Et c'est seulement lorsque Huli Liu redressa la tête pour remettre à sa place la lame frottée et nettoyée contre le ventre encore tendu de la

victime, alors qu'il s'apprêtait à tirer au-dehors le corps raide de tian-lian-sé et à l'enterrer en secret, peut-être à le jeter dans le puits près de l'ancienne grange à grains, toujours à genoux à la manière d'un vieux moine communiant qui en termine avec la prière et déjà occupé à traîner le cadavre par les pieds, c'est seulement à cet instant, en relevant les yeux, qu'il découvrit que l'enfant au bec-de-lièvre et à la peau blanche l'observait et qu'il avait tout vu. Dans la pénombre, il avait été témoin de la scène et regardait le meurtrier s'agiter après qu'il eut commis son crime. Huli Liu, l'ancien ermite du Sōngshān, voulut lui parler. Durant un court instant il espéra trouver les mots pour se justifier et offrir à l'enfant une explication, peut-être même le sens de l'ensemble de ses actes. Mais il se contenta de lui sourire d'un air rassurant. Il ne lui restait plus beaucoup de dents, et le sourire comme toute chose qui vieillit avait des trous. Puis, sans s'attarder, il entreprit de transbahuter le corps du vieux à travers la pièce avant l'irruption dans la vallée de la lumière du petit matin. Il passa le seuil de la maison protégée contre les fantômes du passé par les insignes des dieux Shen Tu et Yu Lei. Piétinant sous l'immense ciel encore étoilé du début d'hiver, au moment où la voie du ciel qui suit la constellation de la Grandeur Authentique de la branche Shen et la constellation du Trou Noir de la branche Yi ouvre ou bien referme le verrou de la porte céleste dans la voûte obscure et infinie, l'homme qui pendant un temps s'était appelé Huli Liu commença à creuser.

*Le vieux sage est maintenant philosophe,
il est jaune*

*L'Aveugle s'appelle le Mort,
il est rouge*

*Les Yeux s'appelle le Chieur,
il est vert*

Et il y a bleu

Chapitre 8

CRUCIATUR

Empire romain, 33

Exilé en compagnie de l'enfant qu'il a adopté, le philosophe rédige le premier traité consacré au triomphe de l'âme sur la souffrance. Dominant ses semblables, le Romain échoue à être maître de lui-même comme du monde ; il fait la rencontre des deux malheureux qui ont oublié leur haine à son égard ; les deux compagnons se vengent sans le savoir et parlent avec un prophète.

Jubar lucifer

Jubar lucifer, quand l'astre se lève qui porte la lumière, sur la couche il fait encore nuit et la sueur est encore froide dans laquelle baigne le malade prisonnier des mauvais rêves ; les rhumatismes et les dysfonctionnements mécaniques de son corps qui a traversé trop d'années le font penser aux douleurs injustes de l'enfant.

Le voilà intranquille.

Peu avant le terme de la nuit il a rêvé qu'il se trompait, il savait sans hésitation possible qu'il avait tort, mais il avait oublié à propos de quoi. À l'aurore, derrière le rideau brodé d'or tiré, il a perdu le songe et la question à laquelle il connaît déjà la réponse : jamais il n'examine ses rêves, de peur que les rêves ne cherchent en retour à le percer à jour.

« Maître, chuchote l'esclave recroquevillé dans le coin le plus frais de la chambre, auprès de la porte close.

— Il n'est pas encore temps, tais-toi. »

Il a toujours évité le recours au sirop et aux capsules d'opium. Il achèvera le long passage de la nuit, alité, sans s'affaiblir au point d'en avoir besoin.

Le vieux Marius, jadis, avait refusé d'être opéré de la seconde jambe, après avoir été soulagé des varices sur la première : profitant du plaisir de ne plus être tourmenté par son mollet droit, le philosophe avait préféré continuer à souffrir du gauche ; Marius voulait conserver l'autre terme de la comparaison, car celui qui n'a mal nulle part ne sait plus de quoi il se trouve délivré. À l'homme libre il convient de conserver dans sa chair un *memento dolori*, pour pouvoir éprouver la part saine de lui-même.

Depuis qu'il a voyagé, et quitté les vallées de l'Empire pour cette région lointaine, c'est du ventre qu'il se sent indisposé à la fin de

chaque nuit, comme s'il était ouvert par le milieu. Longtemps la nourriture a calmé l'aigreur, colmaté la brèche du foie — mais plus maintenant.

Bien sûr, il aimerait prolonger sa déjà longue vie, mais il préfère un instant de tranquillité d'âme à un siècle de soucis. Après avoir dormi, quelles que soient les circonstances du jour passé et du jour à venir, il dispose de l'aurore pour penser, avant de se lever, et pour écrire, avant de sortir. Aux esclaves, qui sont comme ses mains agitées par le désir de le servir, il est interdit de parler, de le déranger, tant qu'il n'est pas redevenu le maître plein et entier. Quand l'ombre chassée du ciel est encore retenue pour une heure à l'intérieur de la chambre de dimensions modestes, prise au piège des drapés du rideau, il retrouve pendant quelques minutes le sens de sa personne, concentré en lui-même il ne se confond avec aucun autre, impeccablement séparé, il se retire dans la citadelle intérieure et, pénétrant le logement scellé de son corps, au sein du vieux logis calfeutré, dans une commode d'ébène, et dans la commode au fond d'un tout petit coffre d'argent qu'il identifie à son âme, là où il se représente l'écrin d'un bijou, à la place de la bague, bien au centre il sait qui il est, il se connaît. Oh, le moment est fugitif et les jours balaient, sous le coup des obligations, des charges et des conversations, ce sentiment éphémère mais certain d'être seul à l'intérieur de soi.

Une fois abrité, reposant sur le flanc, à cause des douleurs lancinantes qui comme une herse plantée dans les palissades de la place forte tourmentent son dos au début du matin, il inspire, il expire.

Et il pense au passé.

Il laisse les souvenirs envahir le camp retranché.

Exilé loin de l'Empire, il se souvient de l'exil : est-ce lui qui a quitté la Ville ou la Ville qui l'a quitté ? La Ville lui manque, il serait présomptueux de croire qu'il manque à la Ville. L'homme a toujours vécu solitaire, mais forcé de prendre une charge à Caesarea, par la volonté de l'Empereur, il a reçu comme le signe d'un destin contraire ce qu'il aurait pu désirer, si la décision était venue de lui : vivre loin.

Il aurait même espéré de temps en temps, surtout quand il se sent las au coucher, demeurer loin de lui-même. Mais il a appris au matin à se réconcilier, à se concentrer pour se tenir auprès de sa propre substance comme de l'âtre dont le feu faiblit, rougeoit, s'éteint, sur quoi il souffle et dont il ranime toujours la flamme avant le jour.

Intelligent et impitoyable, cet homme seul a enterré loin de lui tout ce qu'il a vaincu. Vainqueur, il tente de survivre désormais à l'absence de combat.

Déjà il laisse l'écrin s'ouvrir et le coffre, la salle, puis la citadelle, car il sent après l'étoile dite « Lucifer » le soleil qui agite le rideau mal tiré hier soir, dans la confusion des événements, par l'esclave pourtant diligent, venu d'Orient et qui le sert remarquablement. Bien que boiteux, il a le corps long, souple, et la finesse de son index, quand l'autre esclave qui dort à la porte devrait lui servir de pouce, grassouillet, assigné aux tâches simples et répétitives, pour appuyer et pour approuver. Hélas, la main entière de sa domesticité est maladroite, et même mauvaise, il la soupçonne parfois de comploter, sensible aux appels des sectes plus à l'est de la région, en cette période de troubles, pour se retourner un jour, en tenant le poignard, contre la poitrine du maître. S'il a de la chance, la maladresse de sa main armée le sauvera, ce jour-là.

En attendant, seul l'esclave maigre et diligent dort auprès de lui en adoptant la posture du chien, dans les appartements austères, aux murs nus, mal repeints, de la demeure de l'ancien légat.

Voilà la chambre.

C'est un carré de pénombre mal découpé, comme par un simple d'esprit, qui résiste sur les bords à la lumière naissante, encore douce et marine, sous laquelle sans même ouvrir les yeux il peut deviner l'amphore pleine de pisse à ses pieds, l'esclave hésitant accroupi à l'autre coin, qui somnole et bave, déglutit de temps en temps. Il ne dodeline plus du chef et attend les premiers mouvements importants du maître, en face du miroir en verre poli des sables ptolémaïens, à l'emplacement où la mosaïque bleu azur a terni, mal entretenue, qui mène aux lares dans le couloir, obscur à l'heure où les dieux dorment encore.

L'homme se figure derrière ses yeux clos et derrière les rideaux de lin aux broderies d'or écharpées, sans doute par des voleurs et des Juifs lorsque l'ancien légat défunt a laissé la demeure sans maître durant plusieurs mois, un cercle vibrant de lumière vive qui commence à faire saillir les objets, leurs formes et leurs couleurs : c'est le jour assaillant, qui encercle l'oppidum d'obscurité.

Car la fraîcheur ne durera pas, assiégée. L'Orient sale et chaud l'emporte toujours après avoir donné le sentiment trompeur de sa

défaite. La perspective d'une vague moiteur entame déjà la sensation du frais, du repos, de l'ordre, et il commence à suer. Ici, on sue, c'est ainsi que l'homme vit.

Et il pense à tous les hommes.

Avec la vitesse soudaine de l'esprit désencombré des rêves, il repeint devant ses yeux sur le plâtre écaillé du plafond l'image colorée de sa jeunesse : il se revoit aller quand les jambes galopaient sans en référer à la volonté, marchant sans qu'il y ait à y penser, sans devoir sans arrêt être un corps, pour le faire fonctionner. Il vieillit.

Nous ne sommes pas dans la Ville. Il a rêvé sans doute, il a cru qu'il y demeurerait toujours, ou bien était-ce un empire étranger, plus à l'est de l'Orient. Il ne se souvient pas du songe, sinon qu'il y enterrait un homme. Cet homme c'était lui. Mais l'autre ?

La chambre est pauvre. La couche, le lit incliné et dans l'ombre la chaise percée : voilà tout. La mosaïque aux finitions grossières entame la plante du pied des esclaves, s'ils ne font pas attention.

À son coucher, de l'eau du puits avait été répandue pour rafraîchir le sol carrelé.

L'eau... Il tend la main, et la main lui offre de l'eau du puits afin d'humecter ses lèvres sèches. L'esclave sans le presser espère le prévenir. La domesticité, les dignitaires, les hommes attendent.

« Tais-toi. »

Il referme les yeux. Éveillé, il voudrait profiter du sommeil : il triche avec le dieu. Alors il rouvre les yeux.

Qui suis-je ? Seul parmi les siens, peut-être, il se pose cette question. Il a cherché dans les livres une réponse, les livres n'ont pas parlé : il en écrit un, de sorte qu'il apprend à parler de moins en moins. Depuis qu'il est venu au monde, il a été plusieurs, mais il lutte pour croire que subsiste dans son cœur la forme miniature de lui-même.

Ce n'est ni un mot ni un sentiment. C'est une décision.

Il lutte pour se tenir ; il lutte pour se redresser, sur le côté, appuyé sur un coude. Un simple linge sur le bois sans ballot de coton, la couche trop dure voilà un instant lui semble à présent trop molle et ses hanches rouillées de vieillard s'enfoncent dans le tissu plié, replié, ensuqué par la sueur nocturne. C'est toujours ainsi : il est tendu, puis il renonce, il abandonne, enfin il est tranquille. La tranquillité humaine ne peut durer, la vie non plus, pourtant il est rare qu'elles coïncident. C'est une imbécillité : la paix et l'existence étant toutes deux transitoires, elles

devraient s'identifier et se confondre, au lieu de quoi l'homme vit peu, la paix ne dure jamais, la vie n'est pas paisible et la paix meurt à peine a-t-elle été trouvée. La mort seule demeure, mais ce ne peut être la tranquillité qu'elle apporte, qui devrait être un équilibre, la perfection d'un instant qui ne dure jamais. La mort donne tout ensemble la fin de la guerre et de la paix, la fin de la vie et de la mort, pourvu qu'on appelle cet anéantissement délivrance, prétend le vieux Marcus, la mort délivre et fait taire à la fois le silence et les voix.

Il entend du bruit dans la maisonnée ; il pense non seulement à l'enfant et aux pierres, mais aux Romains qui ont été attaqués récemment, les pieds brûlés sur le gril. Il a peur du fanatisme juif. Il n'est pas certain que les nobles materont un jour les pauvres, les croyants, la masse folle et furieuse du peuple.

L'enfant, après qu'il l'a amené avec lui, est tombé sous leurs coups sur le chemin ombragé des cyprès, au milieu de l'après-midi.

Tout arrive à son heure et s'il fallait à l'honorable Lucius Helvus un moment au moins par jour au cours duquel il avait le loisir, loin des esclaves et des hommes libres, des beaux jeunes gens, des femmes gironde et des vieillards secs comme des criquets, de la clientèle avide et de la préfecture avare, des Romains, des Juifs, des Gentils, des êtres humains, des bêtes ou des dieux, de retrouver à l'intérieur de lui ce qui ne dépendait pas des autres, ni même du monde, ce moment rare était achevé. La loi sévère des heures commandait qu'il s'abandonne bientôt aux hommes. Pour résister encore quelques minutes et prolonger l'heureux moment du réveil, il fallait une bonne excuse ; il fallait écrire. Tout ce qui avait été, comme le rideau, écarté : volonté, désirs, sensations bonnes et mauvaises, soucis, pensées vicieuses ou viciées, pour trouver au noyau du fruit, infrangible, l'image miniature de soi à l'intérieur de soi, souveraine et rayonnante, en même temps que noire, pleine d'elle-même et vide de tout, pure, éternelle et inqualifiable, tout ce qui avait été retiré couche après couche revient vite, explose lorsqu'il ouvre les yeux et recouvre la vérité sous la réalité.

Or la perle de soi, âme de son âme, ce point fixe que réclamait de ses vœux Arkhimédès pour pouvoir soulever le monde à l'aide d'un levier, elle résistait encore. Il ne manquait plus à Lucius qu'à trouver le bon outil.

Grave et digne, quasi assis déjà, il fait signe à l'esclave qui guette son geste de l'aider à se dresser ainsi qu'il convient à l'homme. Il utilise

l'Oriental boiteux, sur l'épaule duquel il appuie des deux mains pour se relever, sans maugréer. Il n'a pas le droit de se plaindre devant un être qui existe moins que lui.

Et cependant qu'il s'élève son regard tombe, dominant l'autre un genou à terre qui noue le lien en cuir de sa sandale, sur l'apex dégarni du crâne de l'esclave diligent.

Il vieillissait aussi.



« Maître...

— Ne parle pas, sinon je te fais fouetter.

— Maître, supplie l'esclave diligent. Il faut...

— Ne me dis pas ce que je dois faire. »

D'humeur sévère, Lucius menace l'esclave de la verge cinglante des Juifs.

L'écriture vient avant toute chose, aux aurores. Il faut chasser hors des murs de soi l'idée de la mort de l'enfant, il faut concevoir les phrases qui sembleront assez aiguës pour pénétrer l'âme et les expurger, leur faire saigner l'angoisse, l'incertitude, le trouble.

Lorsqu'il s'assoit à son bureau à la mode césarienne, c'est le second, le gros esclave insolent de Hierosolyma qui tire, tient, retient la chaise de bois rouge. Il la tient mal, il éloigne trop le maître de la table carrée puis l'en approche excessivement, au point que le ventre de Lucius, si maigre soit-il, ne peut plus aller ni venir lorsqu'il respire, bloqué par le mince plateau verni du meuble rapporté avec lui sur le bateau qui venait du Latium, souvenir des domaines d'Apicius, les régions troglodytiques des forêts verdoyantes où jadis il vivait.

Il frappe les doigts paresseux de l'esclave.

Il se replace à la juste distance, descelle, rouvre et étale sur le tablier de bois clair le manuscrit où figure la première phrase, *pluribus diebus dolore cruciatur*, minutieusement calligraphiée, du premier traité complet consacré à la souffrance, à ses origines, sa cause, sa fin, ses différents modes (comme les modes musicaux) et les moyens de la vaincre pour de bon. C'est l'œuvre de sa vie, dont il n'a pour l'heure écrit qu'une petite dizaine de rouleaux, l'œuvre par laquelle il prétend délivrer l'homme de la douleur du corps et de la douleur de l'âme, après avoir cherché en vain dans l'enseignement du Lycée, de

l'Académie, parmi les sectateurs et les adorateurs d'Épikouros, les atomistes, ceux du Grand Portique et même les cyniques, la solution. Au terme d'une longue vie, Lucius Helvus Tinniter prétend apprendre des hommes et apprendre aux hommes la méthode grâce à laquelle quelque chose en nous pourrait se séparer pour toujours de la peine, et de l'extase aussi. Il a longtemps cherché, il a lentement trouvé. Et le trésor de son savoir, caché et crypté dans le giron de l'être charnel, tient après connaissance des faiblesses des poumons, du cœur, des muscles et des nerfs à la force de ce qui du corps n'est pas corporel. Quoi ? L'idée qu'il se fait de lui-même, siège de la volonté, où celui qui apprend la maîtrise découvre, et c'est l'idée essentielle, qu'*il n'y a que moi en moi*.

Après ouverture du dernier rouleau, Lucius Helvus Tinniter, deuxième légat du préfet de Caesarea, poursuit le raisonnement non pas jusqu'à son terme, car le principe ne se dévoile jamais à la fin, mais en visant la première vérité. Il n'y a pas de conséquences à en tirer, seulement diverses manières de la formuler, qui sont propres à chaque homme et d'après lesquelles le philosophe cherche à exprimer pour le bénéfice des hommes nobles la certitude découverte au plus profond de lui. Et il répète en lui faisant subir de légères variations savantes, parfois contournées et précieuses, cette première vérité qu'il accompagne de scolies et d'excursus consacrés à la conversation silencieuse avec les approximations trop légères des poètes, et les grossièretés philosophiques. À mesure qu'inspiré par la vision du tableau de ce qui ne souffre pas, qu'il découpe aussi finement que possible, mais qu'il découpe tout de même mot par mot, qu'il articule en phrases pour donner le sentiment successif de la substance d'un seul tenant qui est l'âme de l'âme, presque exalté, il ne ressent plus les rhumatismes qui humilient son dos en le pliant en direction du sol, comme pour le forcer à la supplique indigente des serviteurs, il perd conscience de la tenaille de l'âge qui tord et torture ses os, qui broie ses cartilages, qui désarticule la forme extérieure de sa personne. Quand il écrit la vérité, il lui semble qu'il est de nouveau droit, il triomphe et — parce qu'il se trouve à court d'encre, agacé, il doit se tourner vers l'esclave insolent, mais c'est l'esclave diligent qui se précipite ; pourtant, trop tard, le style asséché, l'élan arrêté, il suspend sa main au-dessus de ses écritures.

L'esclave ne sait ni lire ni écrire. À quoi ressemble donc ce qui sort de ma main à ses yeux ? se demande Lucius. L'esclave, c'est ma main aussi, mais c'est une main qui ne sait pas les lettres.

Déroulée sur la table de pin verni depuis la première ligne, *phuribus diebus dolore cruciatur*, l'œuvre attend endormie de prendre forme définitive. Quelques manuscrits et des missives ouvertes à sa droite et à sa gauche, du temps où, participant à la vie impériale, il entretenait avec des correspondants à demi savants une conversation de convention quant aux vertus de la tempérance, mais aussi sur la mollesse coupable et la folie amoureuse, Lucius tient en attente le style à l'horizontale, le redresse pour inscrire quelques mots quasi effacés avant même d'avoir séché, sous le regard curieux de l'esclave diligent qui lui porte l'encre préparée au port de Ptolemais. Le chassant illico parce qu'il insiste pour lui rapporter cette nouvelle que Lucius ne veut pas entendre, il repasse de l'élément de la vie à celui de l'écrit comme l'animal amphibie après avoir respiré une dernière fois plonge dans l'eau pour vivre une seconde existence. Il apparaît souvent, ainsi que le note Horatius, dont il exècre la personnalité faussement modeste, mais dont il apprécie l'œuvre orgueilleuse, que ce qui est vrai dans la vie devient faux dans les mots, et inversement. Horatius lui-même en est le modèle : un crétin de chair, un génie de papier.

Il est certain que Hêraklēs grandiose dans les chants était ridicule en réalité et que l'ordre véritable du monde, une fois exprimé en pensée et couché par écrit, sonne faux ; alors...

Lucius hésite.

Croyant qu'il traverse une crise, l'esclave est déjà prêt à lui tendre la capsule d'opium, il la repousse avec mépris.

Il essaie de penser, de rassembler ses pensées, mais comme dans un bouquet de flammes, elles lui échappent et filent loin de lui, dans l'air consumé.

Pour résister à l'effondrement lui apparaît cette dernière pierre solide de l'édifice : *il n'y a que moi en moi*. Rien ni personne d'autre.

« Maître...

— Tais-toi. »

Sachant qu'il lui reste peu de temps ce matin, il consulte la doxographie, les citations compilées des textes anciens des Babyloniens, et lit les fragments de poème des prêtresses femmes, adorant la Lune et autres fadaïses, qui livrent la composition secrète des remèdes qu'elles affirment merveilleux. Aujourd'hui, ils n'ont plus la moindre valeur, pas plus que les épopées des héros étrangers.

Que cherchaient les peuples anciens ? La gloire. Or ils se trompent,

les guerriers. Il ne reste rien d'eux. Lucius Helvus médite : ni le nom ni les actes, rien ne survit ; d'abord les hommes ont cru que leur présence persisterait après la mort : les spectres, les fantômes ; puis leur nom, leur gloire ; mais rien. Ce qui reste du passé, ce sont les conséquences, rien de moi ne me survit jamais.

Qui étaient ces héros barbares ? Tout d'eux, sinon quelques traces et quelques mots, a disparu.

Pensons, écrit Lucius Helvus, à la quantité de plaisirs et de peines produite et consommée depuis les temps anciens, parmi les bêtes et les hommes. Qu'est-il advenu de ce qui a joui et de ce qui a peiné ? Rien. La masse est allée au néant, dispersée dans les atomes, estimera le disciple de Démokritos, ou bien évanouie dans la grande pneumatique qui meut le monde.

Pense à cet homme, il y a longtemps, inconnu de toi, qui a souffert et pour qui l'univers n'avait plus d'autre horizon que sa souffrance. Tu peux penser à lui, mais tu ne le connais pas. Il s'est évanoui, sa souffrance et le monde borné par cette souffrance aussi.

Puis, citant le *Critias*, Lucius Helvus demande à voix haute : et si le monde avait une mémoire ? La matière du monde se souvient-elle ? Commentant l'affirmation de quelques-uns qui suivent encore Xénocrates au sujet du démiurge et de l'âme du monde créé, Lucius Helvus tâche de formuler l'ultime dilemme auquel il est parvenu :

« Ou bien tu admets que le monde hors de nous se souvient ; alors ce qui a peiné est encore contenu, avec sa peine, dans l'essence intime des choses. Ou bien tu reconnais que le monde hors de nous est amnésique, instantané, présent à chaque instant puis anéanti ; en ce cas la douleur des êtres passés, une fois oubliée par nous, n'existe plus. »

Et Lucius Helvus s'arrête, contemplant la première et la seconde possibilité : valait-il mieux vivre en espérant que nos souffrances n'étaient pas vaines ? Elles resteraient inscrites à jamais dans la nature des choses qui vont, changent et deviennent. Si c'est vrai, jamais la souffrance ne finira, elle hantera le monde même lorsque le monde aura disparu. Peut-être est-il préférable de considérer que le bon et le mauvais, comme toutes choses, passent, et que ce qui passe disparaît tout à fait. Alors toute la souffrance finira oubliée, pulvérisée, il n'en restera rien. Et à quoi bon souffrir ?

Ce qui demeure dans l'avenir..., décide de répondre et de résumer Lucius Helvus, ... ce sont non pas nos peines elles-mêmes, mais les

conséquences de nos peines.

Puis il s'interrompt.

Soudain, comme transi par l'apathie dont il croit avoir trouvé la formule, ainsi que ces anciennes Babyloniennes bleues qui livraient fébrilement dans leurs grimoires la recette de leurs potions absurdes, de leurs poisons exotiques, de leurs herbes qui promettaient la vie éternelle, il lui semble se contempler lui-même à des siècles de distance et se lire avec les yeux d'un homme comme lui, mais d'un homme étranger, d'un homme de l'avenir qui, en étudiant son manuscrit ou ce qu'il en reste, trouve un vague intérêt au passé lointain de son humanité, aux causes des causes de ce qu'il vit aujourd'hui, mais aussi qui ressent un sentiment d'éloignement, de péremption, le travail du temps qui a donné à tout ce qui a pu être écrit par l'homme la même couleur attendrissante, l'ombre du regret, la lumière d'une beauté enfuie, mais jamais l'autorité d'une vérité éternelle. Ce qu'il écrit vieillira aussi. Et l'apathie philosophique qui lui semble la solution pour les siècles à venir, il la voit avec une douleur fulgurante vieillir et devenir un mot, au mieux une idée du passé, quand même l'Empire sera tombé.

Tel Akhilleús touché par la flèche, il sent le carreau creuser en lui une blessure qui lui sera mortelle, et le découragement entame l'invincibilité de son âme qui a cru découvrir la vérité ; la forteresse n'est pas encore tombée, mais la brèche semble ouverte.

Le soleil a envahi la chambre, et les rainures des dalles bleues et blanches mal ajustées du sol apparaissent crûment à l'œil. On entend derrière le rideau transpercé par la lumière le chant du rossignol, les appels du maçon et même le silence des esclaves, toute une activité d'arrière-cour. Une crampe lui serre le bras, comme une main étrangère et invisible qui le presse : il relâche le style et soupire, les reins en feu dans le rôti de son dos, il déplie avec lenteur ses jambes aux veines bleuissantes qui lui rappellent la viande, il grince, il peine, il récite tout de même en grec un passage de Plato, et se figure roi de Callipolis, mais il n'y croit pas. Philosophe roi, roi de rien — plus misérable encore, lui qui se croit meilleur.

Il tâche, en se relevant difficilement, de rester égal : la douleur est brève, transitoire, et je demeure.

Ou bien, grimace Lucius, est-ce l'inverse : la douleur seule perdure, et moi je passe ? N'est-ce pas ce que croient les esclaves ?

Il le regarde, cet esclave diligent, à qui il manque un œil, qui a connu la famine enfant sous Hêrôdès le Grand, la guerre adulte sous Hêrôdès Antipatros, et qui boite. Hélas, il ne vaut pas grand-chose, l'avait prévenu Marcellus, mais il est bon. Et c'était vrai. Soudain, en lui tendant la main, Lucius l'envie, le jalouse, car lui le Romain n'a pas éprouvé la douleur fulgurante, la flèche, le pieu, la faim. « Que les dieux m'épargnent ces cruelles douleurs qu'autrefois ma mère m'annonça », implore Hómêros. Mais Lucius pense :

« Au contraire, que les dieux m'accordent ces cruelles douleurs annoncées, sinon je ne saurai jamais si je peux leur résister.

« Je n'ai jamais vaincu que la fatigue, l'ennui, les varices qui rongent mes jambes, la prostate puis l'ulcère qui me mord l'estomac, le luxe d'avoir peur de mourir dans mon sommeil, les maux des vieillards, des philosophes et des hommes bien éduqués ; mais l'esclave, il a eu l'œil arraché, il a été torturé, lui il sait.

« Et moi j'ignore encore. »

Puis le sang s'écoule dans ses selles et le reconduit à l'humiliation de la chaise percée.

À l'esclave, il déclare amusé :

« Conduis-moi au trône. Conduis le philosophe roi ! Il doit se soulager. »

Quand il plaisante, l'esclave ne rit pas, il n'a pas de bouche, il lui sert d'oreille et l'oreille ne rit de rien.

Lucius se moque de lui-même ; il a seulement besoin qu'on l'entende.



« Maître...

— Je t'écoute. »

Il chie et reçoit enfin les nouvelles de ce monde.

« On a trouvé les coupables, ce sont les Juifs. »

Lucius Helvus Tinniter écoute, il attend, puis demande les détails de leur arrestation à l'esclave diligent.

Cependant qu'étaient exposées sur la place publique les affaires et la vieille mule abandonnées par ceux qui avaient lapidé l'enfant à l'entrée des jardins, sur la route bordée de cyprès où il jouait hors de la vue de son précepteur grec, deux hommes enguenillés et sans doute

idiots les ont réclamés à cor et à cri : les vêtements de Juifs, les bâtons des partisans du Baptiste et la mule Crève.

« La mule Crève ? »

— Elle n'avance que lorsqu'on lui dit : Crève, maître.

— Les vêtements étaient à eux ? » s'interroge Lucius à voix haute et il fait craquer le bois de chêne de la chaise portable au-dessus du pot de chambre, les mains croisées que l'arthrose dérange, gonflées par des insectes imaginaires à l'intérieur de la peau, qui attaquent le cartilage et les os. Après avoir lancé des pierres à talc rugueuses à la tête du petit qui ne parlait pas, ainsi que font les fanatiques juifs quand ils attaquent les citoyens romains, voyant qu'ils l'avaient touché au crâne et que le crâne fendu laissait échapper le liquide épais qui est la matrice de l'intelligence, et dont l'âme est prisonnière, les criminels avaient fui, pris de panique. Près du puits ils avaient abandonné une mule pelée, obstinée, et des sacs de toile dans lesquels la domesticité affolée avait découvert deux kéthôneths traditionnels, que les pauvres parmi les Sémites portent près de la peau, comme de simples sous-vêtements, et qui offrent si peu de tissu que Lucius avait entendu dire parmi les marchands qu'un homme ainsi vêtu était encore dit nu. Fouillant les impedimenta des agresseurs, l'esclave diligent avait trouvé une robe déchirée. Ce n'était pas le bel habit brodé des prêtres, l'éphod ancien tissé de fils de lin, mais l'ézor le plus modeste, semblable au sak du deuil. De qui portaient-ils le deuil ? Pas de l'enfant, qu'ils n'avaient même pas eu l'intention d'assassiner.

Et voilà que, moins de deux journées après, les imbéciles étaient revenus sur le lieu du crime réclamer un droit sur la garde-robe de leur misère. Après avoir été battus par les villageois acquis à la loi romaine, ils avaient, d'après l'esclave diligent, imploré grâce et ils avaient avoué.

Ils sont, estime Lucius Helvus accablé, faibles, bêtes et méchants. L'enfant a eu la vie ôtée par des êtres à qui même l'intelligence la plus fruste est demeurée étrangère. Sous la Lune d'Aristotélès coexistent hélas des âmes qui ont accompli leur entéléchie intellectuelle et d'autres pour qui l'âme du végétal est encore un compliment immérité. Mais c'est ainsi : ce qui devient parfait doit sans cesse affronter la rémanence des parties incomplètes de l'être.

« Maître ? »

La nuit du jour où l'enfant est mort, Lucius Helvus a rêvé qu'il l'avait lui-même égorgé, peut-être pour lui épargner de mourir d'une

main qui n'avait pas l'intelligence de ce qu'elle faisait.

Il se souvient que lorsqu'il est venu lui apporter la nouvelle fatale, l'esclave diligent d'Orient, la main habile de son maître, pénétrée par sa pensée, sa science et sa dextérité, a pleuré comme une femme. Il était dans l'ordre des choses que la main pleure, quand les yeux du maître sont restés secs, qui a acquiescé et qui a montré aux hommes du domaine, tête baissée, lorsqu'il est sorti sur le perron à la mode hellène, sa supériorité sur le courant vif et éphémère des émotions. Lucius Helvus a regardé son esclave, la main de sa main, sangloter à l'idée du petit enfant à la peau blanche, innocent, qui n'était plus. Ainsi que le légionnaire qui attend le choc ennemi, qui sait répartir l'impact le long de l'épine de bois dur du bouclier et sur toute la surface recouverte de cuir brut, qui ploie, un genou fléchi, mais qui demeure droit, il a recherché en lui l'émotion ennemie. Il a trouvé la tristesse, l'a défiée du regard avant de lui infliger le coup de grâce. Comme si elle gisait désormais à terre, sans mépris et sans haine, il a contemplé le sentiment vaincu ; les yeux vagues, il a substitué son chagrin au corps de l'enfant qui en était la cause.

Après que l'esclave lui a tendu de quoi se torcher le cul, il se relève.

Revivant la scène, et conscient qu'il doit donner le change le temps de la présentation au cadavre, ou de la présentation du cadavre, il ne sait plus l'usage exact, Lucius Helvus tâche de se détacher du chaos qui vient avant le deuil et il enchaîne les gestes ordonnés du maître. Il se répète en silence jusqu'à s'enivrer à sec, le dos tourné à Bacchus, des sentences qu'il n'a plus besoin de réciter pour qu'elles frappent le marbre intérieur de son crâne : « Ce qui était n'est plus, ce qui n'est plus n'est pas. Ne pleure pas le non-être. » Il doute un instant de la tournure trop épicurienne de la proposition, se rappelle que l'homme ne pleure jamais que le souvenir de ce qui a disparu avec le temps, pas ce qui n'existe plus, qui n'est rien. L'enfant n'est pas et n'a jamais été, désormais, sinon dans la mémoire de l'homme qui l'a chéri, soigné et accompagné jusqu'ici dans son exil, et la mémoire dépend de l'homme qui se souvient : s'il cesse de se souvenir, il cesse de souffrir.

Il se laisse baigner les pieds et attend la toge.

Le voilà tranquille : l'enfant, qui n'est pas, n'était pas ; il est mort, il n'est rien, rien n'est mort.

Et Lucius Helvus acquiesce, délié du drame, en attendant debout que l'habit soit ceinturé par l'esclave diligent. Il se lave les mains. Lucius

est maintenant prêt. Quittant la salle fraîche et sombre, il sort à la lumière aquamarine de l'atrium, où la chaleur sourde de l'Orient chasse déjà dans l'ombre la civilisation. Puis, se plaçant au niveau de la bonne femme, de l'esclave, de l'enfant, des hommes qui craignent la Providence à laquelle ils prêtent le visage, la voix et la volonté des dieux, Lucius plie la jambe, ploie le genou, porte sa main baguée de cornaline aux lèvres devant l'autel et, sans prétendre à l'adoration, il accomplit son devoir matinal.

Il ne croit pas, mais il pense qu'il faut croire.

Là où règnent les apparences, il s'agit d'être soi-même apparence.

Après avoir médité sur l'œuvre de sa vie, *pluribus diebus dolore cruciatur*, Lucius Helvus quitte l'être et la vérité pour apparaître : il est un seigneur, un homme de la noblesse, un homme qui domine, maîtrise et commande. Connaissant avec précision sa place dans le jeu, il joue selon les règles dont personne ne décide, sinon la Providence et aux yeux des vulgaires les dieux. Mais il n'est pas dupe. Assis à la table des puissants, il s'efforce d'être parfaitement supérieur autant que le bon esclave s'escrime jour après jour à être parfaitement inférieur. Sans pouvoir se l'avouer, sans même un clin d'œil, un signe en coin afin de se révéler l'un à l'autre sous le masque le véritable visage de leur égalité, ils l'éprouvent à couvert dans le respect strict des usages et des conventions quotidiennes : aux efforts que le maître accomplit pour dominer répond le soin de l'esclave diligent à se laisser dominer comme il convient. Ainsi, ils sont non pas égaux l'un à l'autre, ce qui serait une monstruosité et un mensonge, mais égaux l'un et l'autre à leur fonction respective.

C'est bien, ce n'est pas parfait, c'est faux, mais l'illusion est suffisante. Elle est satisfaisante et à la mesure du monde des semblances sociales et civiles, sous la Lune des aristotéliens où tout se meut sans cesse et où rien n'est jamais tout à fait juste.

À l'intérieur de la petite chambre claire, crépie de blanc, l'enfant a été allongé sur la table en cèdre. Un drap écru couvre son corps et délivre sa face.

L'enfant a toujours été malade, d'une maladie étrangère dont Lucius n'a jamais réussi à percer l'origine. Il l'avait accompagné dans son voyage. Lucius l'avait pris et soulevé, comme on soulève le nouveau-né qui sort de l'utérus de la femme, comme Lucius Helvus Tinniter et son frère, il y a longtemps, avaient été soulevés d'entre les jambes

sanguinolentes de la femme par leur père, qui les avait abandonnés et qui ne leur avait pas laissé de nom. Longtemps, Lucius a souffert d'être dans l'Empire un homme nouveau, qui n'a pas reçu son patronyme et qui l'a choisi lui-même bien plus tard. Orphelin, il a pris soin de l'orphelin. Aujourd'hui, celui qu'il avait presque adopté est parti. L'enfant violet de peau dans le trépas le regarde par-dérrière la mort, les yeux ouverts, certainement pas paisible, apparemment pas violent. Lucius Helvus, lui, le contemple et ne voit rien ni personne.

C'est un corps.

Il va observer de près ce corps, la petite chose au bec-de-lièvre, à qui il rend l'ultime hommage, sans la génuflexion qui ne convient qu'aux hommes en âge d'être citoyens.

Le caillassage a abîmé l'apparence de ce qui reste et les maraudeurs qui ont jeté les pierres lui ont volé ses sandales. Pour de simples chaussures, il a perdu la vie, l'âme et le visage. La Providence, c'est-à-dire le contraire de la volonté, a agi : qui voudrait la mort d'un enfant ? Les dieux idiots du peuple ? Les hommes avides de vengeance ? Non, c'est la Providence qui l'a fait, mais sans le vouloir, puisqu'elle se situe au-dessus des volontés. Bien entendu, tout aurait été différent si l'enfant auquel il s'était attaché, de santé fragile, qui parlait à peine mais intelligent, qu'il adorait voir jouer, n'était pas sorti au soleil — l'enfant aurait pu vivre. Il n'a pas vécu. Et Lucius se souvient avoir fait tant d'efforts pour préserver sa santé, s'être soucié cent fois de ses quintes de toux, de sa pâleur exposée aux rayons du jour, de la fièvre d'une mauvaise nuit. À quoi bon, à présent ?

La chose est morte, il n'y a plus personne en lui. Il ne souffre pas.

C'était un enfant d'esclave, un fils de la femme qui n'avait pas été reconnu et que Lucius avait aimé comme un chien. Les pauvres gens vendent leurs nouveau-nés encore chauds et congestionnés à peine sortis du ventre, qu'ils abandonnent à la porte d'une propriété, et c'est ainsi que Lucius l'a reçu et confié à celle qui donne du lait.

La nourrice phénicienne chiale, le pédagogue grec demande au maître un mot de tranquillisation : « La tristesse, réplique le maître sans réfléchir, diminuera de jour en jour. Demain d'autres mourront, puis d'autres encore. La tristesse que nous ressentons aujourd'hui, dans cent ans elle ne sera plus rien. »

La nourrice superstitieuse, qui tremble devant le maître pourtant bon, juste et sans caprice qu'il est, s'entretient avec eux sans noblesse.

Le peu qu'elle reçoit, elle le dépense pour élever un ex-voto. Elle ne sait pas écrire, mais fait rédiger par le pédagogue grec un vœu sur un morceau de mauvais papyrus qu'elle scelle et dépose sur l'autel du temple d'Isis, à qui elle conte ses heurs, malheurs, petites contrariétés, douleurs quotidiennes au dos, au pied, puisqu'elle boite, les enfants qu'elle n'a pas eus, les enfants qu'elle a nourris, et puis celui qui est mort. Lucius l'observe. La piété des prêtresses l'effraie, la dévotion des femmes humbles lui fait pitié.

Il se demande ce qu'ils ont de commun, elle et lui. Osant à peine le regarder, elle hoquette avec trop d'ostentation et d'impudeur après la perte de l'enfant qu'elle nourrissait. Elle craint son maître, elle ne le comprend pas.

Lui croyait la comprendre. Depuis qu'il a vu, assis à sa table d'écriture, vieillir la vérité, il se demande s'il n'est pas envisageable que la nourrice vulgaire lui soit supérieure, et qu'à l'homme libre la femme humiliée oppose sa connaissance des impuissances de l'âme : il s'illusionne de maîtrise alors qu'elle épouse la condition servile, qui est le seul mensonge valable, puisque tout devient faux avec le temps. Les hommes de demain aimeront mieux l'esclave que moi, se dit Lucius. Ils les comprendront ; moi, ils ne me comprendront plus. Peut-être même qu'ils me détesteront.

Mais j'ai fait ce que j'ai pu.

Il claque des doigts. Sachant que l'heure approche, il intime à l'esclave balourd, qui a peur de l'enfant mort et se tient à distance, près de la porte :

« Prépare-moi. »

Mane

Mane, au milieu de la matinée, l'heure est aux obligations : l'homme rend ce qu'il doit aux dieux et ce qu'il doit aux hommes ; à ses semblables, l'homme doit du temps. Il travaille ou il apparaît, mais il doit donner des heures aux heures des autres. Et il lui faut se composer une figure pour le moment donné.

Droit sur sa chaise à porteurs en dépit des douleurs qui hérissent son dos, Lucius Helvus Tinniter, second légat de Rome dans le port de Ptolemais, a fardé et maquillé son expression de la grimace du pouvoir, dont il incarne le personnage, convenablement entogé, par-dessus le crâne des porteurs en sueur il toise la populace vague et le troupeau indiscipliné, il traverse les rues du port de commerce qui sentent l'arrivée du poisson encore pris dans les filets, parmi les bacs de bois humide, à la chaleur montante qui embrase le ciel et recuit la terre, prolonge le désert jusque dans les eaux tiédies de midi. Il va, flanqué de l'escorte prêtée par la cohorte d'auxiliaires locaux, qui parle à peine le latin, et il tend de temps en temps la main, pour saluer quelqu'un devant la foule, un artisan cordonnier, le prêteur sur gages, un homme du coin avec qui la Ville fait affaire. Il expose aussi l'esclave diligent devant lui, qui donne à ceux venus quémander l'aumône ou l'assistance de l'Empire soit une pièce, soit un refus, le plus souvent une exhortation polie à venir reformuler la demande quand le légat reçoit, au début de chaque mois.

La charge lui pèse quelquefois.

Alors il doit revenir en lui trouver l'homme unique qui la porte, *il n'y a que moi en moi*, là où l'âme ne faiblit jamais, qui supporte les maux du ventre, de l'estomac qui flamboie et du foie qui prend du gras, les douleurs des articulations qui deviennent de la pierre, les veines

colonisées par la varice qui rendent la marche intolérable, et la fonction officielle exaspérante auprès du préfet de Galilaea, qui la rend nécessaire.

Aujourd'hui, Lucius Helvus Tinniter, fidèle aux exigences de sa charge, se rend aux sables de Ptolemais afin d'assister en personne au châtiment public des deux maraudeurs, des vagabonds poussés par les dieux sur la route, un après-midi de printemps, où jouait un enfant romain qu'ils ont martyrisé.

Se levant de la chaise mobile pour s'asseoir sur une parodie de siège curule impérial, au milieu de l'estrade de fortune, en rondins de bois et dont les étendards pendent repliés, Lucius Helvus salue les administrateurs et attend ses pairs en guettant sur le champ de Mars la chaleur qui monte, le vent qui descend, cherchant d'un œil à demi clos par la lumière aveuglante que les sables vitrifiés font scintiller l'arrivée des deux brigands.

L'administration romaine a son siège à Caesarea, mais lui, Lucius, réside dans l'ancienne ville d'Acco, phénicienne, où Hêraklēs a ramassé les herbes qui ont guéri ses blessures profondes. Sa questure est modeste ; il représente le préfet romain de Galilaea dans la cité rebaptisée Colonia Claudia Felix Ptolemais Garmanica Stabilis, et qu'on appelle plus communément Ptolemais.

Ici même, il y a plus de trente ans, Publius Quinctillius Varus a massé ses légions pour mater la révolte qui a éclaté après la mort d'Hêrôdês. Ici cohabitent Juifs et Phéniciens, qui parlent peu la langue impériale quand ils font commerce, mais l'éclat de l'Empire brille plus qu'ailleurs dans la colonie, car les fils du pays s'engagent volontiers dans les cohortes plutôt que de partir pêcher avant le lever du soleil de la poiscaille qui sent le sexe de la femme enceinte et qui rapporte peu d'argent. Peu à peu, quelque chose de la Ville passe dans la contrée barbare.

Rien de barbare ne vient à la Ville. Même les lettres que Lucius envoie au Sénat et aux anciens amis semblent tomber dans le vide, comme si le berceau n'existait plus depuis qu'il en est parti. Après le crime dont il s'est accusé, emportant l'enfant, il a accepté la charge modeste proposée plutôt que de boire la ciguë.

Construite sur le littoral, Ptolemais est une petite cité portuaire aux ruelles mal dallées dans lesquelles se croisent Juifs et Gentils, Romains et Orientaux.

Une ceinture de montagnes l'isole des terres aussi bien que la mer : par le levant, la chaîne de Galilaea, à une distance de soixante stades, s'élève et domine la plaine, étincelante ainsi que l'argent aux premiers rayons du matin ; le mont du Carmel au midi, deux fois plus éloigné de la ville, barre l'horizon du désert et enfin au septentrion les plus hauts sommets, ceux de l'Échelle des Tyriens, achèvent la prison où Lucius Helvus demeure, après une longue vie d'errance.

À deux stades de Ptolemais, le fleuve Belaeos ruisselle et sinue devant le tombeau de Memmon, avant de conduire le voyageur en barque jusqu'au cirque merveilleux où s'accomplit le miracle naturel qui permet à Lucius de s'imaginer rejoindre la forge du monde.

Une vaste étendue inhabitée, semblable à un amphithéâtre bâti aux premiers temps par les Titans, entaille la colline au bord du fleuve d'une forme de dépression circulaire. La silice du sol que les vents incessants et changeants drainent, remuent et mélangent, ainsi que dans un chaudron, suscite du verre sans la moindre action de l'homme ; c'est un sable vitrifié que le souffle de l'air fait naître, en charriant les grains qui chauffent, s'agglutinent et créent une épaisse pâte translucide et brillante. Durant des heures, Lucius Helvus pourrait contempler le spectacle de l'air qui pénètre les terres et laisse surgir le verre du sol mat, opaque et sablonneux.

La terre que fertilisent les vents produit instantanément cette vitre, et le sable devient dur, vif et presque transparent, parce que le ciel souffle par-dessus une sorte de lumière céleste. C'est une beauté, quand le monde alentour est si laid.

Bien sûr, les hommes qui tirent profit de cette réserve naturelle vident régulièrement le lieu de sa production cristalline, qu'ils chargent sur des navires de commerce avant de redescendre en direction de Ptolemais. Mais, inlassablement, le vent repousse dans le bassin quantité de sable brut. Sans ouvrier, la nature y fait son ouvrage. Les hommes d'ici parlent de la « mine », d'où la substance vitreuse est extraite. Pourtant il n'y a pas de mineur et tout se fait de soi. C'est un miracle, sur une terre qui n'est guère généreuse, surtout depuis le règne d'Hérôdès achevé dans le sang.

À la mort d'Hérôdès, Lucius n'était pas encore là, il demeurerait dans la Ville.

La disgrâce pour le crime d'un autre, qui lui avait été attribué, l'a conduit ici où sa main symbolique n'a plus que deux doigts : il doit se

contenter d'un couple d'esclaves de piètre qualité pour vivre, piochant à l'hiver dans les caisses reçues du prêteur, qu'il remet à la questure. Or les impôts prélevés sur les Juifs et les Gentils autour de Caesarea rapportent peu : il y a tricherie à cause des lois et des exceptions sémitiques, en plus de la pauvreté du pays, qui rend même la corruption inefficace. À la flagellation des meurtriers, Lucius est venu en compagnie de l'esclave auquel il fait confiance, enfermant l'autre à double tour dans la maison, en espérant que ce dernier lui préparera son brouet, au retour du spectacle que goûtent le peuple et les esprits voyeurs. L'esclave d'Orient diligent, à qui il manque un œil, et qui n'aperçoit que la partie gauche du champ de Mars, a installé son maître à l'abri des vents qui charrient le sable et qui le vitrifient, aux portes du cirque de silice. Aime-t-il observer les hommes punis, mortifiés, rincés dans le sang ? Prend-il plaisir à les voir mourir sous les coups, achevés par le soleil, au pied du poteau où un quart d'heure durant ils auront été frappés sous les hourras, les cris de joie des hommes et des femmes de Ptolemais, du port, des villages environnants, des soldats romains, des ennemis des Juifs et des Juifs eux-mêmes ?

Sous l'auvent qui recouvre l'estrade des officiels, Lucius se lève à moitié et salue Vitellius et Marcellus, venus par obligation. Ils ont déjà présenté leurs condoléances, mais sans exagération, puisqu'il ne s'agit jamais que d'un membre de la domesticité, si choyé qu'il ait pu l'être par son maître. Tout le monde savait qu'il avait aimé l'enfant, donc on exprimait tout de même sa peine et ses regrets, au mépris de la convention qui voulait qu'on la réserve aux gens de la famille. Vitellius a grossi et l'estrade de bois grince sous son poids, quand il s'installe à la droite de Lucius en plaisantant à propos des gladiateurs et des chars de Caesarea : il n'y a pas de jeux du cirque en Galilaea, non plus qu'en Judea, et il faut se contenter des châtiments corporels et des mises à mort publiques ; plus au nord, parfois, il paraît que la préfecture organise des combats que les Juifs tolèrent.

Trinquant avec Lucius, Marcellus lève son gobelet : « *Tu Tityre...* » Il cite Virgilius qui évoque à demi-mot les propriétés perdues, promises et données aux glorieux centurions des campagnes lointaines. Il réserve un mot amer à l'Empereur, puis consacre une élégie à ceux qui comme lui ont perdu leur terre et espère qu'ils finiront tous comme le sable, sublimés en verre...

« Merci, Marcellus. »

Lucius sourit à peine.

Il les inquiète. Il sait qu'il passe pour un homme d'esprit rigide, qui ne profite pas de cette vie. Il sait aussi qu'ils ont compris qu'il les méprise, mais ils sont trop stupides, ou trop intelligents à leur manière, pour le prendre autrement qu'à la légère, comme une blague généralisée de son caractère : il se montre bourru, taciturne et mauvais compagnon, voilà tout, mais dans ces contrées éloignées de tout, il faut faire les uns avec les autres. Un compagnon, si désagréable soit-il, vaut mieux que l'absence de compagnie. Aussi se retrouvent-ils chaque jour pour parler, jouer et jurer, pour se baigner et partager leurs charges. Lorsque Lucius doit procéder à la flagellation des maraudeurs, ses amis reviennent de leurs propriétés l'assister. Ils croient qu'il leur en sait gré, au fond de lui-même, alors que dans cet abysse, ils n'existent même pas pour son esprit.

Ils sont le néant de l'apparence des hommes, qui a pris un corps et un nom pour donner l'impression aux idiots qu'il y a une société.

Après s'être entretenu avec ce semblant d'amitié, Lucius tousse, il glaviote à terre, aux pieds de l'esclave, il se lève de son siège, à l'ombre sur l'estrade, domine ceux qui se pressent dans la sorte de couloir naturel de terre ocre et marron qui s'ouvre telle une gorge et donne sur l'assiette remplie de sable que le vent lourd et sourd vient frapper, comme le marteau du ciel, parsemant d'éclats de verre brut l'immense bassine de Ptolemais. Légèrement en surplomb et à l'entrée, sur le champ que délimitent des piquets de fer rouillé, les étendards de la légion, la foule de deux ou trois centaines d'élèveurs, de paysans et d'artisans de la ville, tête nue sous le soleil du matin, attend que l'Empire, incarné en Lucius, fasse procéder au châtement.

Il veille à ce que la soldature conduise les deux hommes, les mains ligotées dans le dos, le torse nu, le pantalon déchiré et les pieds sans sandales, à travers champ, jusqu'au terrain de sable aplani où deux poteaux de hêtre ont été enfoncés au maillet, il y a moins d'une heure. Soudain la foule se tait et les hommes crient.

Il n'y a pas d'autre bruit que le vent vitrifère et le vent vitrifie leurs paroles aussi, mal agglomérées.

« Que disent-ils ? demande Lucius, en se penchant vers Marcellus qui vit ici depuis plus longtemps et qui sait leur langue.

— Ils disent que ce n'est pas eux, je crois.

— Pas eux quoi ?

— Eh bien, je suppose qu'ils disent qu'ils sont innocents.

— Ah. »

D'eux-mêmes, les soldats les ont fait taire et le bâillon de tissu blanc sale leur a été enfoncé dans la bouche. On détache leurs mains afin de les ramener de derrière le dos vers devant, autour du poteau auquel ils sont désormais liés chacun, comme l'homme à la femme avec qui il s'accouple. Dans une posture ridicule, le premier qui est gras, lourd et plus âgé, rougeoyant de haine comme la braise après s'être débattu, se tient désormais à demi affalé, embrassant le poteau qui est son seul soutien. Son pantalon a glissé le long de ses cuisses, de sorte qu'il paraît occupé à se masturber contre la chose, et les gens rient.

Il a l'air perdu par sa colère, dont il a certainement oublié l'objet. Il est outré par la mort et il gigote comme s'il pouvait rompre la corde épaisse qui l'attache à son sort, en plein soleil, sous le vent qui brasse du sable et frappe son dos par avance.

Le second, plus jeune, dont Lucius n'a pas aperçu le visage, s'est chié dessus de peur et traîne de la merde au cul que l'exécuteur n'a pas daigné torcher, pour exciter les rires du public. Il voudrait vivre, il a peur de perdre le seul bien qui est le sien : le souffle, la capacité à sentir, la vie.

Quelle misère, quelle pauvreté.

« Procédez », ordonne sèchement Lucius, avant de se rasseoir.



Durant la peine, qui est en fait une exécution cachée, Lucius pense. C'est une épreuve.

Comment demeurer égal devant un quart d'heure de mise au supplice de deux êtres animés, de la même espèce que lui et contre lesquels, en dépit de leur crime, il ne nourrit aucune haine ?

Ils sont battus à la romaine, pas à la juive, avec un fouet de cuir aux sept pièces métalliques, qui raclent la chair fragilisée par l'impact des coups. Au rythme irrégulier des claquements du fouet qu'on entend éclater de rire contre le dos des hommes, devenu un champ labouré d'épiderme boueux, dont on perçoit presque l'odeur écœurante à plus de dix pas de distance, Lucius traverse plusieurs stations de la pensée. D'abord, dégoûté par ces bouffons, il s'en moque. Puis, le temps passant, à cause de leurs cris étouffés par le bâillon, il est encore plus

révolté par la joie perverse de la foule, parmi laquelle il reconnaît la nourrice phénicienne déchaînée : il se place du côté des victimes, il s'apitoie presque, il éprouve de la sympathie, il les sent hommes aussi bien que lui et chaque coup qui déchire leur chair réveille en lui un cœur solidaire, l'amour qu'il sent renaître pour toute l'humanité ; mais bientôt, quand il peine à voir le gros s'effondrer contre le poteau, à genoux, déculotté, la tête basculée sur le côté, il devine que cette sympathie est une angoisse : il a peur de se trouver à leur place et de souffrir comme ils souffrent. C'est donc de la faiblesse : par peur de l'épreuve, il veut s'assurer que s'il était à la place de ces hommes, et ces hommes à la sienne, ils auraient pour lui de la sympathie. En sympathisant, il espère les forcer par la pensée à manifester de la miséricorde à son égard le jour où il se trouvera en mauvaise position, le jour où il souffrira. Or à quoi bon ? Ces hommes ne lui accorderaient pas leur amitié s'ils étaient sur l'estrade et s'il était au poteau : ce sont des brutes et ils jouiraient de sa torture, ils crieraient au bourreau de frapper plus fort encore, là où la peau a déjà peiné. Quand bien même l'un de ces hommes, assistant à son hypothétique supplice, s'accorderait avec lui, à quoi lui servirait, nu sous la verge et implorant le pardon, de bénéficier d'un spectateur compatissant ? Il faudrait imaginer qu'il puisse arrêter le spectacle sanglant, mais il ne le peut pas, à moins de s'aliéner la foule, la société ; c'est la société qui désire leur douleur et leur mort à la fin, il ne fait que procéder à la coutume.

Donc il ne trouve pas de raison à sa sympathie. Doit-il profiter de la flagellation, y trouver son avantage ? Il y a quelque chose d'agréable, une foule le sait, à voir un autre que soi endurer de la peine : c'est rassurant, on se voit souffrir mais on ne souffre pas, on est comme ces femmes, dans les nuits auxquelles il lui est arrivé de participer à Rome, qui lorsqu'elles enfilent un phallus à la ceinture aiment à forcer l'ouverture du con d'une autre femme, pour lui mettre la chose profond à la manière d'un homme et s'amuser, et jouir, les yeux grands ouverts, en riant, de la femme à genoux dans laquelle elles vont et viennent, claquant ses fesses avec la bestialité des mâles qu'elles ont elles-mêmes subie ; elles boivent du vin d'une main et hurlent, crient, se réjouissent, se mordent la langue de joie, de foutre la femme comme un homme. Tout, s'il s'inversait, serait pareil. Placez les bêtes à la place des hommes, elles les chasseront, elles les domestiqueront, elles seront avec eux cruelles. Mettez les femmes où sont les hommes et les esclaves où

sont les citoyens, ce sera le même monde.

Mais ces hommes-là... Il revient à eux, tandis que Marcellus bâille, ennuyé par le spectacle, auquel il n'assiste que pour avoir le bénéfice de la compagnie de ses amis, réduits comme lui au silence le temps du supplice, par respect. Ces hommes le feraient souffrir, s'ils se trouvaient assis devant lui ; pourtant c'est lui qui est assis devant eux et c'est toujours eux qui subissent. La vérité, c'est qu'ils seraient aussi cruels que lui ; la réalité, c'est qu'il est cruel, lui. Eux n'en ont pas l'occasion.

Au fond, il compatit sans explication, parce que le sentiment a une logique qui n'est pas celle de la raison, parce qu'il est fait de chair aussi et que sa chair tressaille pour leur chair malmenée, puisqu'il est frère de chair avec les voleurs aussi. La chair reconnaît la chair, ce n'est pas une question de pensée. Il n'y a qu'une peau, elle est la même pour tous les hommes, les bêtes aussi peut-être. Leur tissu souffre, alors le sien a de la peine, et ce qui contracte le leur contracte le sien.

Mais l'âme fait la différence.

Combien de temps reste-t-il ? Le supplice est interminable.

Les hommes ne sont pas encore à demi morts. Est-ce que l'exécuteur a le poignet assez sec, et sans pitié ? La lumière reflétée par les morceaux de verre tout autour du champ de douleur aveugle Lucius, qui ne distingue plus très nettement le détail des deux condamnés à genoux, la tête baissée, pas encore inconscients, fouettés à tour de rôle par le soldat de la garnison, revêtu de l'armure d'apparat, qui commence à tirer la langue. Parfois il fouette à côté et la foule grogne.

Lucius ne croit pas qu'il y ait dans l'enveloppe, l'écorce sensible de ces deux hommes, à plus de dix pas de lui, la même lumière que dans la sienne.

Son âme n'est pas l'âme des autres ; la chair est sympathique, mais l'âme sépare. Il ne siège pas au cœur de leur douleur, parce que son âme demeure au-dehors, spectatrice. L'âme de ces malheureux est enfermée comme un enfant dans une maison incendiée.

Soudain le bâillon du plus jeune roule à terre et le brouhaha sourd de l'auditoire est interrompu par son cri :

« S'il vous plaît ! »

C'est Marcellus qui traduit, après avoir sursauté, sur le point de s'endormir :

« Il te supplie. »

Lucius l'entend crier dans une langue qui lui est étrangère. Il doit faire confiance à Marcellus, qui traduit systématiquement par « s'il vous plaît » les phrases du condamné, qui semblent pourtant nombreuses et variées :

« S'il vous plaît, s'il vous plaît. »

Puis un homme de la garnison retrouve dans le sable le bâillon maculé et, sans prendre la peine de le secouer, le refourgue à la gueule du criard.

S'il écoutait son sentiment, il lui faudrait sympathiser avec toutes choses animées ; mais ce n'est pas chose réalisable. Et si ça l'était, serait-ce seulement souhaitable ? Étendant les affinités de sa sensation à tout ce qui vit, ressentant avec tout ce qui sent, il tremblerait de concert avec le porc qu'on égorge et qu'on vide de son sang avant de l'embrocher pour le rôtir en cuisine, avec le chien qu'on bat à coups de planche dans l'arrière-cour, avec l'oiseau chanteur qu'on chasse, dont on perce et dont on ensanglante le duvet et la chair moelleuse d'une flèche bien pointue, voire le beau chêne que le forestier abat à la hache, et la fleur des prés que l'amoureux cueille pour accompagner sa sérénade.

Or, étirant ainsi sa sympathie, il la sent déjà craquer, telle une peau tannée et trop tendue, dont l'artisan étourdi n'a pas balancé la souplesse et la rigidité, ou bien à la façon dont le derme des adolescents trop vite grandis se couvre aux hanches et aux cuisses de vergetures, sa sympathie trop rapidement étendue se trouverait parcourue de craquelures, bientôt de crevasses, et une sympathie universelle qui ne fait pas la moindre différence affaiblit le sentiment qu'elle étend ; il n'en va pas autrement de l'empire de Rome, qui à mesure qu'il embrasse le monde connu voit sa force qui diminue. Si tout le monde devient romain, le Romain devient tout le monde.

En aimant les arbres comme les hommes, bientôt j'aimerais les hommes comme des arbres.

Ma pitié..., juge Lucius qui flatte de l'index et de l'annulaire serrés la barbe taillée ras à son col, en accompagnant le spectacle du cours de ses pensées, ma pitié ne sert en rien les malheureux, elle ne sert qu'à moi. Suis-je donc si égoïste que je veuille me croire généreux avec les autres ?

Quant à ma haine, elle accablerait un peu plus les misérables.

Mon indifférence les indiffère, et elle seule me rend fort sans les affaiblir.

Ainsi, il faut bien tracer une limite.

Où passe le limen ?

En l'état, la limite, estime Lucius, est de convention. Ici et maintenant, la différence passe entre moi et ces hommes. Je sais qu'ils ont mal, mais leur mal n'est pas le mien. Je compatis plus à leur malheur qu'à la mort d'un insecte, mais moins qu'à celle d'Akhilleüs en littérature, qui m'arrache des larmes.

Car il y a des degrés.

Il observe les deux pauvres : ils se trouvent bien bas sur l'échelle, à peine plus haut que le chien, un peu plus bas que les alezans de son écurie, qu'il soigne et qu'il aime. Il y a autant de différence entre lui et ces hommes qu'entre lui et les dieux.

Puis il observe ses pairs, assis sur l'estrade de fortune, à l'abri des vents vitrifiants de Ptolemais.

« À ce qu'il paraît, lui glisse Vitellius, ancien prêteur en exil, le préfet de Syrie semble très mécontent de la situation ; il reprendra en main la province dans les six prochains mois, après avoir réglé l'affaire des pots-de-vin. C'est acté. »

Il ne peut s'empêcher de bavarder, pour faire passer le temps.

Puis il renifle et regarde comme lui les hommes se faire battre jusqu'à l'os ; après l'os, il le sait bien, c'est le moi, et ensuite c'est la mort.

L'ancien prêteur se plaint de la chaleur.

Lucius recherche dans les mains douloureuses aux articulations et gonflées par la canicule de Vitellius, comme dans les siennes, l'indice de la sensibilité, et de la pitié de l'homme pour l'homme. Mais, sans cruauté déplacée, l'ancien prêteur, qui réclame à la main de son esclave un souffle plus vif de l'éventail, ne ressent dans sa chair rien de ce qui tourmente celle de ses semblables. À chaque coup qui attaque le mauvais tissu, il tressaille légèrement, mais c'est à cause de la surprise causée par le bruit, pas de l'homme qui gémit.

Il y a dans la foule un déchaînement à demi silencieux, à demi bavard de haine, de quolibets, d'amusements, de crachats contre les imposteurs étrangers ; mais chez Marcellus et Vitellius, rien. Ils font ce qu'ils ont à faire, sans peine ni plaisir.

Marcellus lui rappelle son invitation aux bains, l'après-midi.

Découvrant que les stations de sa pensée le conduisent à tourner en rond, entre sympathie et insensibilité, Lucius tousse, gêné par le vent

des sables, et sans raison, sinon le désir d'interrompre sa réflexion, il se lève brusquement et fait signe :

« Arrêtez. »

D'abord, personne ne l'entend, puis l'esclave le repère et transmet l'ordre au centurion, qui crie au soldat de baisser le bras.

La foule se tait.

Avec difficulté, Lucius descend de l'estrade, marche à travers le champ, protégé des vents par l'esclave qui tend un linge près de son visage ; les sandales trébuchent contre le sable chaud et les éclats de verre. Enfin il tourne autour du premier poteau qui commence à s'affaisser sous le poids de la victime, il avise l'aveugle, abattu, et demande au jeune homme qui gémit sous le bâillon :

« Parle ma langue. »

Et Lucius indique au jeune soldat qui a chaud sous le casque de retirer pour de bon le bâillon crasseux.

« Décris-moi l'enfant que tu as tué à coups de cailloux. »

L'homme gémit en langue étrangère.

« Parle ma langue ou je reprends le fouet. »

Il cherche ses mots, mais il n'en connaît que quelques-uns en latin :

« Je ne sais pas, je ne sais pas. »

Il fait des fautes.

« Décris-le. Tu as avoué aux soldats. Tu l'as tué, tu l'as vu. C'était mon fils. »

L'homme suspendu par les mains au poteau tremble et gémit comme le chien.

« Décris-le-moi comme tu l'as vu ou je fais appliquer une éponge de vinaigre sur tes plaies. Là tu me comprends, n'est-ce pas ?

— S'il vous plaît... »

Il ne sait rien dire d'autre.

Alors, quoique conscient de son insolence, l'esclave diligent s'avance et propose au maître de traduire : il sait la langue de ces gens, depuis le temps qu'il vit ici. Ils sont étrangers, ils parlent avec un accent, mais il les comprend.

Lucius, agacé, devrait le punir ; il le gifle et acquiesce.

« Fais. Traduis.

— Il dit : mon seigneur...

— Je ne suis pas un seigneur, ni un roi. Demande-lui de décrire l'enfant qu'il a tué.

— Il dit qu'il était beau. »

Le jeune supplicié s'effondre en sanglots.

« Son visage était beau, dit-il. C'était ton enfant, seigneur, je suis désolé, il avait le visage de tes dieux.

— Toi, l'interrompt Lucius, toi, l'aveugle, décris-moi la voix de l'enfant que tu as massacré. Traduis.

— Maître... »

Car l'esclave sait que l'enfant disgracieux au bec-de-lièvre n'avait jamais parlé.

« Tais-toi. »

L'aveugle, dont la couenne semblait avoir été taillée au ciseau et à la gouge par le fouet, qui saignait plus fort et plus épais que l'autre, rugissait, mais sa voix était encore plus faible :

« Maître, je ne peux pas traduire...

— Pourquoi ?

— C'est une insulte. »

Lucius frappe du revers de la main, sans lui faire mal, car il l'aime beaucoup, pour lui enjoindre de traduire.

L'esclave ferme les yeux en répondant très vite :

« Je baise dans ta bouche de pourceau, seigneur, et j'encule l'enfant dans sa tombe. »

Lucius grimace, gifle de nouveau, sans méchanceté, le traducteur, pour apprendre à sa bouche de ne pas répéter ces mots, puis fait signe à celui qui porte le fouet de cingler trois fois, et l'aveugle finit par supplier :

« Arrête, seigneur.

— Il te dit : "Arrête." Il dit : "Sa voix était douce comme le miel et il chantait ainsi que l'oiseau le matin." Mais il ment, maître, ajoute l'esclave.

— Est-ce que je me suis enquis de ton avis ? »

L'esclave baisse la tête.

« Es-tu sûr de ce qu'il dit ?

— Oui, maître. »

Perplexe, Lucius se fait raccompagner par l'esclave à la tribune, puis il lève la main haut, assez haut pour que tout le monde le voie, et l'assemblée de centaines de personnes, à l'abri du vent qui s'engouffre dans les mines de silice, l'entend ordonner d'une voix claire :

« Cessez. »

Il les gracie.



Personne ne comprend la grâce.

Alentour, les esclaves s'agitent. Sur l'estrade branlante, Marcellus et Vitellius s'impatientent, mal à l'aise, et Lucius les invite à regagner la ville : il les rejoindra aux bains. Ils hésitent, veulent conseiller à Lucius de ne pas s'aliéner la foule, la famille, mais Lucius, qui cligne des yeux et dont les oreilles bourdonnent, redescendu dans l'arène où le vent vitrifiant s'est levé avec force, fait signe qu'il n'écouterà pas leurs conseils, à moins que ce ne soient des ordres. Donc les amis descendent les marches et quittent le théâtre de la punition avortée, dont Lucius ordonne l'évacuation dans la foulée.

À genoux, la nourrice qui a insisté pour venir et couvrir d'invectives les deux hommes le supplie :

« Il faut qu'ils meurent, seigneur. »

Elle crache un mollard lourd de reproche.

« Tue-les. »

Puis elle parle dans une langue étrangère et Lucius claque des doigts afin de demander à ses mains de la rappeler à l'ordre.

Il sait qu'il a perdu ses hommes ; la maison est contre lui, il sera égorgé un jour ou l'autre, dans son sommeil.

Les deux hommes graciés avaient volé malgré eux leur châtiment à d'autres : ils avaient avoué sous la contrainte, ils n'avaient jamais vu l'enfant, ils ne le connaissaient même pas, on leur avait dérobé leur mule, leurs vêtements, et ils avaient été pris à tort pour les assassins. La Providence les avait disposés en lieu et place des vrais responsables, simples pantins du destin. Ceux qui ont caillassé l'enfant leur avaient dérobé leur peu de biens, et les deux imbéciles s'étaient dénoncés en réclamant à bon droit leur dû. Méritent-ils de mourir pour avoir été victimes d'un larcin et d'un sort contraire ? Ils n'ont pas tué l'enfant, ils ne savent même pas de qui ils parlent quand ils le décrivent. Cet enfant était tristement laid et aussi muet que la pierre qui l'a tué. Eux, ce sont de pauvres Juifs que des criminels ont réussi à faire fouetter à leur place, peut-être même sans le vouloir, par une succession de hasards.

Ce qui a lieu sur cette place est absurde et sans raison.

À l'ombre d'un petit dais que l'esclave diligent a fait installer à trois

soldats désœuvrés, sur le champ presque désert, Lucius s'assoit devant les hommes à bout. Détachés du poteau, ils ont été placés en cage au soleil. Il se relève pour les voir de près, il les regarde avec curiosité. Puis il leur parle : « Est-ce que nous nous connaissons ? » Car le gros aux yeux crevés et le jeune galeux ne lui paraissent pas inconnus : tous les miséreux se ressemblent, mais il y a chez ceux-ci quelque chose d'exceptionnel et en même temps de familier. Ils paraissent venir de loin.

« Seigneur, nous ne vous connaissons pas », murmure le plus jeune.

À bout de souffle, ils ont déjà l'haleine des morts ; ils ont vécu par erreur. Ils sont répugnants. La saleté et la mauvaise odeur corrompent leurs traits, qui auraient pu être beaux. L'un a le regard vide, l'autre c'est l'orbite des yeux.

« Quel est votre nom ? »

Le jeune aux yeux verts glauques, fatigués, encroûtés par une sécrétion qui ressemble au fruit de la torture endurée, la bouche ralentie par la fatigue du châtiment, répond :

« Moshe.

— Dit le Chieur, précise le vieux.

— Et toi, le vieux qui aime plaisanter ? »

L'aveugle s'appelle Mort Kefas.

« Ce sont des noms juifs.

— C'est tout ce que nous avons trouvé, traduit l'esclave.

— Pardon ?

— Ce sont les noms que nous avons trouvés.

— Vous les avez volés. Et les vêtements, la mule, les sandales qu'on vous a dérobés ? »

Affalés sur le sable, à l'intérieur de la cage en bois lié par de la corde, ils ne disent plus rien. Ils ne croient pas encore à l'arrêt des coups, à la trêve du châtiment. Par peur de relâcher leur résistance, pour ne pas avoir à faire ensuite l'effort de retrouver l'état dans lequel ils parviennent à encaisser à peu près la verge cinglante, ils se tiennent constipés de douleur, rétractés, les muscles des membres tendus sous la peau déchirée ; ils ont peur d'avoir été livrés à un maître pervers et préfèrent une mort franche au jeu d'un homme cruel.

« Est-ce que c'est fini ?

— Quoi ? Traduis ! »

Le gros rougeaud hoquette :

« Les coups ! Est-ce que les coups sont finis ? Pitié... Faites vite. »

Lucius hoche la tête :

« Les coups sont terminés. »

Il entend le jeune, celui qui prétend s'appeler Moshe, pleurer. Il chiale à la façon d'une femme soulagée. Il s'humilie un peu plus, et Lucius se montre à la fois outré et curieux : est-ce que les femmes sont toutes des hommes brisés ? Est-ce que les hommes faibles ne sont jamais que des hommes forts qui auraient subi une forme de torture ? Lui-même, sous le fouet, s'il apprenait la fin du supplice, est-ce qu'il supplierait, est-ce qu'il sangloterait comme une fillette ?

« Vous n'êtes pas juifs. »

Ils se taisent.

« Vous avez volé votre juiveté ?

— Est-ce que vous pouvez nous donner de l'eau ? Seigneur, je vous en supplie, traduit l'esclave en cherchant le regard de son maître. Ensuite je répondrai, j'ai soif et lui aussi. »

Il tend la main et l'esclave leur tend de l'eau, qu'ils avalent avec l'avidité du chiot.

À Lucius il semble que l'esclave prend pitié des deux hommes. Le Romain en est presque jaloux.

Saisi par une envie soudaine de savoir, il demande :

« Est-ce que vous avez mal ? »

Assis sur le cul dans la merde qui lui avait échappé du colon, directement sur la terre, comme un sac d'ordures crevé qu'on aurait lâché du haut d'une tour, le jeune montre les dents pour signifier qu'il aurait dû ricaner, s'il en avait eu la force. Mais il se plaint plutôt de sa chair ouverte qu'il essaie de tartiner avec le gras du sol, pour l'emplâtrer, tout en lavant à l'aide de l'eau qu'il avait renoncé à boire les plaies les plus inquiétantes.

Lucius apprécie leur compagnie, il aime sans comprendre pourquoi ces hommes dont il se sent le parent éloigné.

Les deux pitoyables pitres frémissent à ses pieds, comme des écrevisses au fond de la casserole d'eau bouillante, parce que le sable et le verre spontané du cirque de Ptolemais ne cessent de les escagasser, ils s'allongent sur le bide, peine perdue, ils se mordent les lèvres, se tordent les bras et les jambes, épargnés mais la peau pelée par le fouet.

« Vous n'êtes pas coupables. »

Le jeune hausse les épaules.

Mort Kefas beugle :

« Ce n'est pas nous ! Pas nous !

— Qui êtes-vous ? »

Ils ne répondent pas.

Il répète la question, la fait traduire.

Moshe le Chieur, qui chouine en cherchant une position humiliante dans laquelle il ne ferait pas reposer son poids contre les escarres qui s'ouvrent sur sa chair comme une fleur au printemps, couine :

« Je ne sais pas.

— Comment ?

— Je ne sais pas qui nous sommes. Je ne sais plus, j'ai oublié. »

Lucius, pour la première fois de la journée, sourit :

« Ce n'est pas important. Je vous ferai raccompagner chez moi et nous nous retrouverons au soir tombé. J'ai quelque chose à vous demander. »

L'esclave traduit et cherche, étonné, le regard du maître qui se dérobe.

Meridies

Meridies, quand le jour est coupé exactement en deux par la lumière du soleil au zénith, Lucius Helvus Tinniter s'autorise un plaisir et s'y oblige : il va aux bains.

Il se sent bien.

Même s'il ne goûtait guère les huiles parfumées du temps où il vivait à Rome, il apprécie aujourd'hui les crèmes et les onguents, qui lui permettent de soigner la toiture et la façade de sa vieille demeure de peau, à défaut de la charpente. Un instant, il repense à la charpie sous les omoplates exposées au soleil des deux condamnés. Il frissonne et se rend nu à la table de massage.

Là, un Gentil le manipule.

Il se détend.

Du cuir aux couches inférieures, innervées et gorgées de sang, de la peau, et de la peau aux muscles, aux tendons, aux os, jusqu'au cœur calcifié du corps, Lucius sent les gestes du masseur pénétrer par vagues douces et lentes, par cercles concentriques et patients dans son être, et s'insinuer aux portes de son esprit ; il résiste et se redresse, congédie le masseur puis nu, la chair luisante, huilée et aux pores ouverts, en l'absence des esclaves, il s'en va en sandalettes, à petits pas, au premier bain.

Avant de passer au frigidarium et au bain chaud, pour retrouver Marcellus et Vitellius, il aime rompre l'ordre naturel, traverser et humer les vapeurs.

Sous la voûte carrelée, il s'assoit.

Là, toujours la même minuscule communauté d'exilés patiente dans une brume de souvenirs. On parle de la Ville, avec l'impression d'y retourner grâce aux eaux propres et urbaines.

Il sue, et c'est une sueur romaine, non plus l'incontinence orientale.

La suée lui est profitable. Au regain d'énergie qui électrise comme l'ambre frotté ses organes et ses membres, il frissonne à la façon du cheval arabe qu'il possède, malheureusement malade, mais il chasse cette pensée et rouvre les yeux en homme nouveau.

Le voilà prêt pour un coup de froid.

L'eau glacée le lave de la suée, l'eau limpide, dure comme de la roche, a raffermi le drapé des chairs. Sans se tendre, il se tient de nouveau droit. Le froid vient et immobilise sa pensée. Il s'accoude au rebord du bassin aux mosaïques blanches et bleues qui lui procure l'impression fugitive de devenir le verre de Ptolemais : le sable en lui, la terre, tout devient translucide grâce à l'eau, et son cœur liquide fraîchit, il a l'âme légère. Il oublie qu'il est midi. Il semble qu'une belle nuit claire l'ait envahi, la jeunesse aussi, et il remue selon de lents mouvements vagues les jambes et les bras, il expose le haut de son dos à l'esclave accroupi au bord de la piscine, qui frotte avec vigueur les peaux mortes, sèche sa nuque et l'enduit d'un onguent à la mode il y a deux ans dans la Ville ; il s'en amuse.

Lucius est guilleret. Sorti du bain glacé, après être passé par la baignoire sabot, enveloppé dans le linge que lui a porté un esclave de l'établissement, il se chauffe les mains contre une pierre tiède et marche, les pieds nus sur le dallage, jusqu'au bain chaud.

Certes, ce n'était rien de comparable aux immenses bains de Scythopolis, aux bassines brûlantes de Hammat Gader ou aux grands établissements orientaux de Gerasa. Mais ici à Ptolemais, comme à Kuris et à Panea, de modestes maisons des bains accueillaient les dignitaires de l'Empire.

Les Juifs étaient réticents à l'idée d'alimenter durant Shabbat la chaufferie, et ils détournaient le regard devant les statues décoratives des dieux, de marbre et d'or ; mais Lucius n'avait jamais entendu un mot de Sémite contre les bains. C'était un plaisir toléré.

Il arrivait même que certains d'entre eux, qui traitaient avec l'Empire, viennent timidement se baigner. Nul interdit ne les retenait. Les rabbins ne condamnaient pas les eaux comme la scène, car ici en Galilée il n'y avait pas le moindre amphithéâtre.

Leur haine de l'idolâtrie les privait des mimes, pantomimes, musiciens, des chars et des combats. Le philosophe dans sa rigidité méprise aussi cette débauche, mais dans le mépris juif, une autre

raideur le glaçait : eux ne se détournèrent pas du divertissement en vue de la vérité édictée par leur raison, mais pour répondre au commandement de leur dieu. Et ce dieu l'inquiétait.

Les hommes se tiennent en dessous des dieux comme les bêtes demeurent sous les hommes ; dans l'entre-deux, il n'y a pas d'absolu. Quelques degrés seulement.

Mais ceux qui croient à l'absolu...

Lucius se maîtrisait, mais ne se soumettait jamais. Alors que les Juifs assoiffés d'absolu étaient soumis.

Aux frontières de ce qu'il comprenait de l'homme, les esclaves, les femmes, les Juifs gravitaient, et il savait bien qu'un jour ils se vengeraient de leur soumission ; il se sentait seul maître à l'heure d'une humanité divisée. La torpeur des eaux parfois faisait s'évanouir en lui cette inquiétude historique, la joie passait certes, et il en restait un parfum triste d'amour manqué, mais quand il s'abandonnait à la chaleur, abruti par les vaperolles, baguenaudait devant les fontaines nymphéas, les colonnes, les gravures de mauvais goût, les statues, pour parvenir près de la source de chaleur, où les poumons peinaient, où le souffle devenu un effort délivrait le corps entier d'avoir à penser, redevenu animal, enveloppé d'une chaleur qu'il embrassait aussi à l'intérieur de soi, Lucius Helvus Tinniter appréciait un repos dont il n'avait pas à être responsable, qu'il héritait de l'air et de l'eau.

Enfin, il souriait.

Il cessait dans ces moments d'être romain, il se sentait humain.

Une fois les pores du corps ouverts, il craint toujours de mourir, de s'évaporer par l'ouverture, puis il s'en réjouit : quel plus grand plaisir que de s'échapper d'une prison ? Il peine à respirer par le nez. Il exhale par la peau, il sent la masse du gras, la couche du cuir qui exsude, et c'est comme si l'âme se purgeait sous la vapeur.

Il jouit.

Or la volupté signifie la femme, pour un homme tel que lui. Lucius, qui avait du goût pour les jeunes gens quand il s'agissait de faire plaisir au corps, et qui aimait les garçons comme il aimait adolescent la masturbation, a souffert d'aimer un seul et unique visage.

Au terme de son abandon, c'est ce visage qui le rend de nouveau grave et nostalgique.

La conversation entre égaux, avec ses amis venus de Caesarea, l'ennuie. Las, il faut s'installer à part du portique, près du bassin où l'on

peut, entièrement nu ou enveloppé dans un linge humide, tremper les mains et les pieds dans l'eau froide que la tuyauterie distribue dans les murs de l'établissement. Marcellus et Vitellius se sont allongés.

Là, il se tait et se souvient.

À Caesarea, lorsqu'il est arrivé du vieil Empire dans la nouvelle province en compagnie de l'enfant, il y a deux ou trois calendriers de cela, Lucius a reconnu dans la foule un visage semblable à celui de la femme aimée ; mais c'était celui d'un homme, et plusieurs cicatrices le défiguraient.

Lucius lui-même, qui a subi une violente petite vérole, offre à ses interlocuteurs une peau mauvaise : s'il avait été un homme ordinaire, il eût été d'une grande laideur.

Or la vérole déforme, elle fait perdre au visage sa figure et l'altère au point de le rendre méconnaissable ; les scarifications du jeune Juif, elles, le défiguraient sans toucher à sa forme. Il parut à Lucius que rien n'était plus beau que la beauté pervertie dans sa matière, mais préservée dans la forme. Ce qui est beau est fugitif, non à cause de quelque malédiction, mais parce que l'esprit cherche ce qui est fugace et le trouve beau. Ce qui demeure beau trop longtemps cesse de l'être.

La beauté du jeune Juif a cessé, quand elle a trop duré.

Lucius l'a payé, ce qui était une lâcheté, pour qu'il s'en aille. Qui sait où et comment il est parti ? Et sa beauté ?

Marcellus, qui s'éponge le front, le crâne luisant où les cheveux font couronne, rit de lui : Lucius est un homme fort et un poète faible. Mais, juge Lucius, Marcellus est pire : en tout il est moyen. Il sait pasticher ; pour s'amuser il se lance, étouffé par la vapeur, dans une ode à Dido poilue sur les cuisses : Vitellius ainsi que ses quelques amis réunis pour l'après-midi gloussent.

Dido pour Lucius avait les longs cheveux noir et bleu lâchés, et c'était une femme qui ressemblait à un homme libre, mais c'était une esclave. Elle n'avait jamais voulu de lui, et il n'avait pas osé lui en donner l'ordre. La douleur du souvenir au lieu de le rendre plus net l'a rendu bizarre et imprécis : il rêve d'elle parfois la nuit. Il lui semble qu'il rêve d'autres vies.

Il sourit quand les autres rient, dans l'air saturé d'eau. Après tout, les hommes croient en Orient aux vies multipliées ; ils pensent que l'âme, comme le professait Plato, passe d'une vie à la suivante en changeant de corps et d'individualité. Pour Plato, la métempsycose

valait châtement ou récompense : l'homme sociable devient une fourmi, l'homme solitaire un loup. Mais qu'est-ce qui est le plus enviable en fin de compte ? Lucius n'a aucune envie de finir vertueux et honnête citoyen, réincarné en abeille ou en fourmi.

En sortant de l'eau, Vitellius pose une main lourde sur l'épaule de Lucius :

« Mon ami, tu réfléchis trop. »

Il a, il le sait, ce défaut de l'intelligence trop rapide et de l'âme déliée du corps trop tôt avant la mort. Comme s'il n'était pas assez retenu par la chair, il se livre au débat intérieur d'idées jusqu'au point où il se figure la fin de la fin : quand il pense à la Ville florissante, il voit sa ruine ; l'Empire, c'est déjà le chaos. Il est d'esprit mélancolique : dans le berceau il aperçoit le tombeau ; à l'intérieur du bourgeon il respire la chose fanée ; dans le plaisir le regret, et dans le renoncement au plaisir le remords. Dans le mort, il devine de nouveau le vivant.

Même dans la rivière, il lit la sécheresse. Et dans le désert l'océan qui le recouvrira.

Heureux prix à payer pour un tel gâchis systématique, il ne peut pas non plus s'intéresser à quoi que ce soit de mauvais, de pénible, sans voir la chose s'inverser et devenir plaisante.

Pour l'âme supérieurement intelligente tout ce qui vit ressemble à ce qui meurt, tout ce qui meurt à ce qui naît, tout ce qui n'existe pas à ce qui est, et tout ce qui existe au néant. Et inversement.

Il sort de l'eau. Tout le plaisir goutte sur sa peau, perle contre son cuir de vieillard, roule le long de ses joues, de ses mains, au creux de son ventre ; un esclave lui tend une serviette, mais il se sent déjà sec.



Sur le chemin du retour, en voiture, il s'entretient avec Vitellius des affaires courantes.

Quel ennui qu'un semblable ; Lucius aime les hommes différents.

Hélas, les Romains se ressemblent.

Il discute du premier légat, du médecin et du secrétaire du préfet ; Vitellius déblatère contre eux. De la politique du Sénat, des Juifs aussi. De l'Empire, de l'empereur et des régions abandonnées, non.

Le monde, bientôt, sera fini ; mais l'aveuglement des autres hommes libres l'étonne, l'effraie aussi : il aurait préféré partager avec sa

classe sociale le sentiment de l'inéluctable et de la défaite prochaine de tous et de tout. Or il a l'impression de demeurer le seul lucide. Partout, il voit monter la haine à leur égard, aux frontières de l'Empire, et la force que Rome déploie, dont ils discutent et chicanent les détails, le nombre de troupes auxiliaires supplémentaires, la dureté des représailles, cette force-là n'est pas infinie. Ce qui s'y oppose l'est. C'est la misère, la haine, l'envie, l'espoir de devenir maîtres à la place de ceux qui sont nés dominants.

Peut-être pense-t-il un peu trop à la place de l'adversaire, au point de lui donner raison plus qu'à son propre camp. Il aime l'ennemi.

Comme il est connu pour ce trait de l'âme, Vitellius en plaisante :

« Tu serais foutu de baiser ton propre assassin, Lucius. »

Puis il plaisante à propos du cul d'un jeune affranchi du môle, au port, le juge trop ou pas assez féminin, selon qu'il marche ou qu'il dort. Seulement quand il se laisse foutre il est parfait, glousse-t-il.

La liberté rend parfois vulgaire, quand elle devient une habitude.

Vitellius est vulgaire. Il redevient sérieux comme seuls le sont les plaisantins ; il n'a pas la vision grandiose du sommet de l'Échelle des Tyriens, le plus haut pic de la région, d'où Lucius pense parfois embrasser toutes choses humaines, lui qui voit à des lustres de distance dans l'avenir la chute de Rome, mais il dresse un tableau sombre de la situation locale d'un point de vue plus modeste, comme du haut de la petite tour de Caesarea. Il voit ce qui vient à mi-distance. Il sait le détail des troubles récents, il sent la région échapper par à-coups inquiétants au contrôle impérial. Depuis qu'il a été interdit aux non-Juifs, sous peine de mort, de franchir le seuil du parvis des Gentils, les sectes juives n'ont plus la crainte du pouvoir de Rome, et la construction du nouvel aqueduc grâce au fonds du Temple, au trésor de Krobanas (ce qui soit dit en passant était une erreur de jugement), a paru un détail au préfet. Or c'était un tournant dans la question juive, et tout ce que nous faisons aujourd'hui, explique Vitellius, leur apparaît comme une provocation supplémentaire, à quoi répondent les émeutes qui déclenchent la répression. À coups de gourdin, l'image des crânes fracassés et des corps piétinés leur est entrée dans la tête, elle n'en sortira pas, les Juifs sont rancuniers et nous sommes ou trop conciliants, ou trop sévères. Maintenant nous subissons, en plus de l'échec de la construction de l'aqueduc, qui les a soulevés contre nous, la pénurie d'eau et le courroux du gouverneur de Syrie, dont les canaux ont été détournés.

Balancé et bercé par l'oscillation du transport, Lucius s'accoude à la fenêtre de la voiture, apercevant derrière le rideau la tête rase de l'un des porteurs, sous le soleil fruité de l'après-midi. Il demande des nouvelles de Hierosolyma, et des sectes qui depuis le Baptiste annoncent l'avènement du Royaume de leur dieu sur la terre, car il connaît les liens de Vitellius avec la garde et les cohortes d'auxiliaires à moitié étrangers qui sont parties servir près de Tiberias, afin de réprimer les bandes d'insurgés massées d'après la rumeur sur les rives orientales du lac, armées de bâtons. Aussi il souhaite interroger Vitellius sur l'usage du trésor pour ces cohortes, qui servent il le devine à sa protection, sa milice personnelle, lorsque Vitellius s'aventure trop au sud. Sans le menacer, il lui incombe de le prévenir de la missive que Lucius enverra le mois prochain au préfet, lorsqu'il s'agira de faire remonter de Ptolemais à Caesarea, de Caesarea au Sénat, les comptes de l'année, qui ne sont pas bons.

Mais Vitellius détourne le sujet de la conversation, fait le sourd et parle comme toujours de la religion des autres. L'ancien questeur a été marqué par l'histoire du soldat romain qui durant la fête des Azymes, sans doute aviné, est monté sur le toit montrer son cul aux fidèles. Il estime que de proche en proche les brigands de l'affaire de Béthoron, dont les complices sont toujours recherchés, est une conséquence de ce blasphème, parce que les habitants enchaînés que Cumanus s'est fait présenter n'ont plus voulu poursuivre ni dénoncer les brigands qui ont tué le Romain. Lorsque Cumanus les a menacés de représailles, un soldat a jeté leurs Écritures au feu. Non seulement ils n'ont pas parlé et deux d'entre eux se sont laissé rosser à mort, mais ensuite, même si le scandale a été tu, les deux femmes que fréquentait Cumanus ont été égorgées, et on a trouvé l'Aigle de la légion à demi consumé dans la cheminée.

« Ils veulent nous le faire payer. Ils veulent... »

Vitellius, qui sait qu'on s'approche de sa propriété, s'interrompt et à travers le rideau brodé fait signe aux porteurs d'arrêter à l'entrée du chemin des ombres, là où les oliviers dessinent un portique.

« Ils veulent, reprend-il, notre mort. Leur religion, soupire-t-il, leur religion... Nous sommes faibles. Nous savons, mais ils croient. Ils ont ça pour eux.

— Nous sommes un peuple plus jeune qu'eux, rappelle Lucius pour l'apaiser, avant qu'il ne descende du véhicule. Ils sont vieux. » Pour il ne

sait quelle raison, il lui semble que c'est la dernière fois qu'il voit Vitellius, et au moment de le perdre le voilà pris d'un sentiment d'amitié que jamais il n'avait éprouvé.

« Bah, poursuit Vitellius, jeunes ou vieux, ce sont des scélérats.

— Certainement. »

Et Lucius pose sa main sur l'épaule de son ami, le laissant étonné, presque ébahi.

« Nous enverrons les fantassins et les cavaliers balayer leurs faux prophètes. Ils dupent les gens simples. Leur peuple est malheureux. Des imposteurs et des brigands, c'est ce qu'ils sont : ils promettent Dieu et l'éternité, puis ils laissent leur population humiliée, pauvre, ils menacent de mort ceux qui se soumettent à nous, ils pillent, ils tuent, ils incendient, et ils nous obligent ensuite à frapper la populace qui n'a rien demandé : elle veut vivre, seulement.

— C'est vrai. Mon ami...

— Prends soin de toi », dit Lucius, et il indique à son esclave de faire redémarrer le train des porteurs.

« Ils périront par la hache, lui crie joyeusement Vitellius, puisque tu ne veux plus leur faire donner le fouet. Tu es trop bon ! rit-il.

— Ah... »

Il n'entend déjà plus sa voix, et laisse retomber le rideau brodé d'or.



Aux abords de sa demeure, passé la petite bourgade voisine, Lucius, encore pensif, pénètre dans la canicule qui entre à son tour en lui violemment ; il sue de nouveau, le bain n'a servi à rien. Il maudit l'Orient.

La main de l'esclave diligent ventile au-dessus de son front l'air qui passe par les fissures de la chaleur de marbre.

À l'écart de sa propriété à la fois vaste et modeste, dont les plantations ne donnent guère plus que le ventre asséché de la vieille, Lucius possède des écuries trop onéreuses, ou plutôt en a hérité, auxquelles il doit dans le pays sa réputation ; il aime les chevaux luxueux, c'est un maître généreux, grand connaisseur de leur beauté.

Mais il est inquiet, car depuis plusieurs semaines, avant l'assassinat de l'enfant déjà, ses deux plus belles montures, Calimorfus et la jument Lucida, deux splendides chevaux d'Orient, sont tombées malades. Elles

grattaient le sol pour s'y allonger, plutôt que de manger. Puis leur état a empiré, et Lucius, qui est proche de ses bêtes, a compris la gravité de la situation. La mort de l'enfant l'a détourné un temps de ce souci, mais aujourd'hui l'hippiatre opère pour décider après auscultation de Calimorfus s'il faudra ou non abattre la monture arabe.

Le vétérinaire venu de Caesarea, qu'on appelle Mulomedicus, n'est ni bon ni tout à fait incompetent. C'est un petit homme dont la face au front deux fois bombé ressemble comme par une mauvaise blague au cul d'un cheval de trait. Il tremble quand il doit s'occuper d'une beauté telle que Calimorfus ou Lucida, lui qui a l'habitude de faire saillir et de panser les bêtes d'élevage de la région. Ici c'est différent : il s'agit d'une race athlétique, versatile mais intelligente, qui semble libre même quand elle est domestiquée ; au-dessus d'elle l'orage paraît toujours sur le point d'éclater, car elle brave le licol, le col fier et le port droit. Les pur-sang piaffent, frémissent presque outrés d'être regardés, comme si le tonnerre allait éclater : ce que les chevaux ordinaires deviennent juste avant la tempête, Calimorfus et Lucida le sont déjà par temps clair.

Le premier est à l'agonie, la seconde s'en approche. Ou bien par sympathie pour l'autre elle se laisse faiblir. Sur ses hautes pattes de jeune fille fière, elle chancelle, alors que Calimorfus, jadis endurant et guerrier, se morfond ventre au sol. Il a été épuisé par la colique. Puis le masséter s'est tendu, il a mastiqué avec de plus en plus de difficulté. Il est apparu qu'il perdait des dents. Avec celles qui lui restent, il se mord et creuse de profonds sillons dans sa propre chair.

L'animal est muet, radote à haute voix Mulomedicus, il n'a ni main ni voix. Mais une douleur intolérable le rend fou, explique-t-il en maintenant droit à l'aide des esclaves le grand cheval blanc aux taches bleu-noir. Il n'est pas parvenu à déceler l'origine du mal chez la bête ombrageuse. Elle a coutume de s'arrêter brusquement dans sa course quand elle entend un bruit, un frémissement dans les herbes, et se déconcentre aussi vite qu'elle part à l'amble. Si Lucius a l'habitude de ce caractère farouche, il a senti l'animal devenir de plus en plus frénétique, puis dément, jusqu'à se dévorer lui-même le flanc.

Il a compris.

Et Lucius impavide le voit faire avancer dans la stallé l'appareil venu de Grèce, la machine de bois montée sur quatre piliers, à laquelle Mulomedicus prévoit de le garrotter. De l'autre côté de la palissade clouée, Lucida aux yeux tombants observe d'un air effrayé son

compagnon qu'on attache contre sa volonté ; il tressaille de tous ses muscles encore libres, chasse de la queue, de la tête et du sabot les esclaves qui pullulent comme les mouches dans le champ l'été :

« Tenez-le, bon sang ! » crie le vétérinaire.

Lucius recule. Il observe Lucida qui lui rend son regard. Il avance la main, mais elle s'enfonce dans l'obscurité.

C'est un maître attentif. C'est un bon maître, lui dit souvent par flatterie l'hippiatre, car il a la réputation de connaître et de traiter ses bêtes comme il convient ; mais Lucius n'est pas idiot. La bête enfermée dans la machine infernale, où elle ne peut plus se débattre et hennit sourdement, indique à son maître l'emplacement, le siège de sa douleur. Le cheval se tord, entaille avec obstination les peaux de son ventre gonflé, de la bave mousseuse aux dents. Une folie furieuse s'est emparée de lui.

Puis l'animal pleure sans larmes.

Lucius l'aime mais trace le limen qui le sépare de lui. La chose n'a pas d'âme : elle remue. Les esclaves sont maintenant occupés à bloquer entre ses dents un mors de bois, dont deux extrémités, comme des griffes, lui entrent dans la mâchoire supérieure et dans l'inférieure, afin de lui interdire de se dévorer :

« Tout doux... », supplie Mulomedicus.

La bête souffre d'une digestion très difficile, comme son maître, et Lucius reconnaît dans Calimorfus le mal intérieur qui lui ronge l'estomac. Mais l'animal n'a pas en lui l'image de lui-même qui commande ; il n'est maître ni des autres ni de lui-même. Lucius détourne le regard. Il voit le soleil choir vers les heures jaunes et mélancoliques de la journée. Patiemment, il attend. Assis sur la chaise d'osier que l'esclave diligent a apportée, les pieds dans le foin, il regarde le médecin lui présenter le pavot à opium, le latex qui coule de la capsule déjà fendue, puis coulé dans la gélule.

Comprenant que le médecin attend la validation de son diagnostic, Lucius fait signe de procéder. Tout de même, il demande si la morelle noire ou l'hellébore ne seraient pas plus indiquées. Le vétérinaire admet avec embarras qu'ils en manquent, car nous ne sommes pas à la Ville. Lucius le lui accorde. Sachant fort bien qu'il n'obtiendrait jamais de la jusquiame noire contre les spasmes d'intestin à temps, il autorise Mulomedicus à faire avaler au cheval par la gueule, que les écarteurs à vis maintiennent ouverte, une dose de pavot suffisante pour augmenter

le battement du cœur.

Le maître est philocale. Il aime la beauté, il veille à la santé, et le cheval est une belle chose vivante, même sans âme, que la souffrance enlaidit et corrompt. Belles ou laides, toutes choses finissent rompues. Ou plutôt il n'y a pas de règle : le joli parfois survit, le vulgaire aussi. Le faible peut réchapper au destin, le fort se trouver écrasé par accident. La chose la plus sublime peut être injustement fauchée.

Calimorfus perd sa belle forme sous les yeux du maître.

Après lui avoir administré le remède, les assistants et les esclaves désenclavent l'animal hébété, ivre et déséquilibré de la machine aux quatre piliers auxquels ses jambes se trouvaient garrottées. La bête s'incline doucement vers le sol et son lit de paille, à l'heure du soir où le matin semble inversé. Lucius ne regarde pas le triste spectacle : il contemple les collines, l'horizon barré par le mont du Carmel où la lumière règne encore. La Providence agit et nous ne la comprenons pas. Ce qui nous paraît beau, comme Calimorfus aux jambes légères, ce qui semble sublime au prisme de notre âme ne l'est pas toujours dans l'ordre général du monde ; c'était peut-être laid, ou pire : insignifiant.

Il contemple enfin l'ancien cheval de course, plus rayonnant encore qu'un cheval de quadriges, l'animal qui lui paraissait glorieux. La bête revenue de sa folie, que le sommeil a abattue d'un coup contre la nuque, s'est écroulée de fatigue. Doucement, on lui a retiré les morailles, l'appareil métallique en forme de compas que Mulomedicus avait tennaillé contre sa lèvre inférieure pour le blesser et détourner son attention, le temps de le piquer. La piqûre n'a pas été nécessaire. La bête délivrée de la machine et des morailles flanche. On dirait que les tendons et les ligaments ont laissé sous sa peau claire, blanche et tavelée d'un noir bleuté, les pièces éparses de son squelette dans le désordre. Par trois fois déjà dans la semaine sa ventrue a été ouverte, afin de laisser s'écouler la sueur qui s'accumule sous sa peau, et le sang aussi. Après les saignées, estourbi, il est las. Le mal s'en va, mais lui aussi.

« Il faut le cautériser, la plaie de l'opération de la semaine dernière s'est rouverte, près de la cuisse, prévient l'hippiatre. Il se calme, ajoute-t-il pour redonner espoir en ôtant ses gants de laine.

— Il est calme, répond Lucius.

— Il ira mieux, promet Mulomedicus.

— Il meurt », conclut calmement Lucius, qui sort de l'écurie.

Suprema

Suprema, à la dernière heure du jour, le voilà nu sans esclaves. Sous prétexte de méditer sur la perte de son animal, il les a tous congédiés.

Il est seul.

Les esclaves rient du maître, comme ceux qui espionnaient Héktôr en train de chevaucher Andromákhê, et qui l'écoutaient jouir ; ils pensent que le maître a besoin d'éprouver sa virilité et de se faire saillir au soir.

Les sodomites ont mauvaise haleine, comme les lécheurs de chatte : voilà ce qu'on dit. Il a perdu un cheval, et il a besoin d'un autre étalon. C'est ce que le ferronnier racontera à la gouvernante et à la cuisinière : le maître baise des esclaves.

Mais foutre, mignonner et se faire sucer... Depuis longtemps la trique a quitté Lucius Helvus Tinniter. Voilà des vies entières qu'il n'a pas fait goûter sa pine à la jeunesse. Il pense à la moiteur irriguée par le sang de l'anus, à la tiédeur sucrée et rafraîchie par la salive de la bouche ; il bande encore parfois, mais il ne désire plus foutre qui que ce soit. Durant la jeunesse, la sexualité a été pour lui un mystère ; aujourd'hui, il contemple les hommes plus jeunes que lui, et les regarde en souriant se débattre avec le mystère. Le sexe est évident, le seul mystère était qu'il en soit un ; quand il cesse d'être étrange, secret, sacré, il rejoint la nourriture et l'appétit, qui diminue quand il s'agit dans la dernière partie de sa vie d'apprendre à mourir convenablement, après avoir bien vécu.

A-t-il seulement vécu ? Oui, la Ville, l'Empire, l'exil. Aujourd'hui, c'est un arbre jaune de l'automne.

Il ne se dépouille jamais, mais ce soir il a ordonné à l'esclave diligent de le laisser seul.

« Va ! » dit-il.

Il sait que l'Oriental ne dira rien. Il s'interdira même, par respect pour le maître, de penser comme le reste de la domesticité qu'il est allé se faire prendre par le cul dans le foin, à la nuit tombée, par le jeune étranger qu'il a gracié. On dira que le compagnon de l'aveugle vient occuper la place de l'enfant. On murmurait déjà qu'il baisait l'enfant, quand il le gardait fiévreux près de sa couche. Le peuple est médisant.

Dans les mauvais ouvrages laissés par l'ancien légat, Lucius a cherché plein d'empressement la traduction de quelques phrases, puisqu'il ne peut plus compter sur son fidèle serviteur pour traduire ce qui sort de sa bouche à l'oreille des crasseux.

Mort Kefas et Moshe dit le Chieur arrivent, introduits dans le box où Calimorfus est mort qu'on vient de vider et que le propriétaire inspecte avec nostalgie, profitant une dernière fois de l'odeur de sa bête favorite. Il a retenu une dizaine de phrases d'hébreu, à destination des deux condamnés qui ont obtenu sa grâce : il sait ce qu'il veut. Il sait que ce n'est pas bien ; il imagine que c'est son désir, mais il pense que l'échec du livre, *pluribus diebus dolore cruciatur*, ne lui laisse pas d'autre solution. L'écriture est inutile, elle vieillit et tout reste éternellement ouvert à l'interprétation.

Il faut qu'il prouve.

Et la preuve c'est lui.

Comme un vêtement qui craindrait de perdre la forme du corps qu'il épouse, au moment de le quitter, l'esclave diligent hésite sur le seuil de l'écurie, près du seau d'eau vide.

« Va..., répète le maître. Laisse-moi. »

Mais l'esclave jette un œil aux invités, et il n'aime pas ces hommes dont il avait pourtant pitié quand ils étaient attachés, à la merci du fouet. Il ne les aime pas libres, l'un lourd et aveugle, l'autre maigre et clairvoyant, qui attendent au crépuscule, les mains dans les poches d'habits prêtés par la maison ; ils ne se comportent ni en maîtres ni en esclaves.

Il y a deux natures : la libre et l'autre, aurait aimé lui expliquer Lucius. Ta condition est de servir. Mais tu ne pourrais comprendre cette condition que si tu n'y étais pas soumis. Je ne peux pas, pense tristement Lucius, te l'expliquer. Pour ne pas troubler davantage l'esclave, il conserve le masque dur du maître et le chasse d'une balayette cinglante sur le front.

« Retourne en cuisine. Surveille ce qui se dit. »

L'esclave se retire.

Tout pue à l'approche de la nuit. L'air de la province de Galilaea, les marches du désert sont mouillées par le souffle du bord de mer, presque moisies.

Lucius Helvus Tinniter, encore plus seul que les deux brigands auxquels il fait face, parle et dit :

« Vous êtes mes hommes. »

Ils sont sa propriété en effet, car ici la loi n'est pas ce qu'elle est dans la Ville.

Les miséreux graciés appartiennent pour un temps à celui qui leur a fait grâce, et Lucius Helvus, après les avoir fait conduire en charrette à sa propriété, a ordonné aux esclaves de les amener au puits pour leur passer le goût de la crasse, de leur donner du pain à la croûte dure, du vin coupé à l'eau pour leur faire passer la soif et la faim, avant qu'un esclave de Mulomedicus ne désinfecte leurs plaies avec de l'alcool destiné aux chevaux. Ils n'ont pas voulu être pansés et bandés, mais ils ont été habillés, et ce sont maintenant des serviteurs vêtus de mauvais coton qui flotte par-dessus leurs blessures ouvertes, la tête rasée, qui attendent sous le porche des écuries endeuillées.

Le vieux, Mort Kefas, semble encore cassé en deux par la punition du jour, et le jeune idiot qui se tient à peu près droit retient d'une main son vêtement blanc, pour l'empêcher de coller aux crevasses et aux cloques.

Ils baissent la tête, ils craignent Lucius Helvus Tinniter. C'est bien.

« Ne craignez rien. »

Confusément, peut-être, ils se souviennent.

Ils se sont déjà rencontrés.

Lucius Helvus Tinniter parle et dit :

« Je vous donne de l'argent. »

Lucius tend une bourse aux deux hommes, de sa propre main. Il veut vérifier s'ils le respectent encore : il n'a pas rempli la bourse de pièces de monnaie mais d'éclats de verre brut coupés, afin de la lester ; s'il est toujours le maître à leurs yeux, ils n'oseront pas ouvrir la bourse, à peine la soupèseront-ils.

Il la lance à leurs pieds, dans la paille désordonnée.

« Nous ne faisons pas ça... »

Lucius comprend qu'ils disent non, il ne sait pas pourquoi. Ils

doivent imaginer qu'il veut les payer pour leur sexe, leurs couilles et leur gland sale, sans doute couvert de champignons et de la vérole.

Il est amusé. Puis il se renfrogne. Il n'est pas un vieux sodomite dégoûtant.

« Je vous demande de me faire ce qui vous a été fait », dit-il en s'efforçant de bien prononcer chaque syllabe, en hébreu. « Attachez-moi », ajoute-t-il. Joignant les gestes à la parole, il extrait difficilement de sous une botte de foin, à la lueur de la lampe, un pilier de la machine qui a servi à ligoter Calimorfus, pour s'en faire un poteau. C'est un poteau d'exécution. Il imite le geste de le planter dans le sol et d'y attacher sa personne ; il reste de la corde, qui a servi de bride au cheval malade.

Ils protestent, mais il n'entend rien à ce qu'ils lui répondent. Ils croient encore à une perversion sexuelle.

Donc il décide d'ordonner sur un ton impérieux :

« Vous êtes mes hommes. Attachez-moi », répète-t-il avec un accent qu'il sait romain.

Ils ne comprennent rien. Pourtant ils commencent à le ligoter.

C'est bien.

Lucius Helvus Tinniter est un vieillard, sa toge tombe et son corps tombe presque aussi, quand on le malmène un peu, mais le masque du maître tient, collé à sa face ; il grimace. Le voilà deux fois nu, sans esclave et le sexe exhibé.

« Regardez le maître. »

Comme pour faire l'amour, il convient d'attendre la nuit tombée, dans la demi-obscurité : ceux qui prennent leur plaisir l'après-midi, sans leurs vêtements, ne sont que des dépravés. Lucius ne fait pas partie des invertis qui se laissent prendre par les éphèbes. Il continue de commander et sent sa vieille énergie virile le revigorer à la façon du bain froid de l'après-midi, les mains nouées dans le dos par la corde trop serrée, presque épineuse, dont les filaments lui entrent dans la peau douce des poignets. Au loin, un chien aboie trois fois.

C'est bien, pense Lucius, la scène est posée.

« Je ne peux pas frapper moi-même, explique-t-il. C'est pour ça que j'ai besoin de vous. Votre main... » Mais il ne peut plus faire les signes, les gestes lui sont interdits et ses phrases en hébreu sont hésitantes.

Devant lui, dans la pénombre, à l'écart de la flamme, les deux hommes qu'il a graciés s'entretiennent, complotent mais hésitent ; ils

ont peur.

C'est bien, se répète Lucius. Je suis prêt. Je suis prêt comme un roi. Et il se voit régner. Il pense que son règne sera immémorial et mérité.

Lucius Helvus ne cherche rien d'autre que la tranquillité, et la preuve de sa capacité à l'atteindre. Il lui semble qu'il culmine, il lui semble qu'il va devenir ce que l'homme peut être de mieux. Avant de mourir il espère faire l'expérience du livre. Il a voulu écrire comment vaincre la souffrance, c'était folie. Il escompte à présent la dompter en réalité, et prouver aux hommes qu'il peut vaincre ce qui a fait d'eux des vaincus.

Pourtant la tête lui tourne : est-ce le délire qui s'empare de lui ? Est-il Héraklès en proie à la fureur, à la gloire d'Héra ? Est-il Oréstès ou Agamémnôn ? Il récite intérieurement le poème simple des phrases vraies :

Tous les êtres sont ;
tous les corps sont faits de la même matière, mais les
âmes diffèrent ;
tout ce qui sent souffre, tout ce qui souffre sent ;
tous les hommes sont hommes ;
je suis, je suis un corps, je sens, je souffre, je suis un
homme ;
il n'y a que moi en moi.

Puis il s'en tient à la conclusion :

Il n'y a que moi en moi.



Comme souvent, l'homme du peuple est dur et mou à la fois ; il leur a tendu non pas la verge juive mais le fouet qui sied à un honnête citoyen. Il désire être fouetté par un instrument noble, peut-être parce qu'il a encore peur de l'instrument vulgaire.

Il regarde le fouet. Voici la chose qui fera de lui une chose. Ce sont des lanières de cuir au bout desquelles ont été accrochés des os brisés de chien et de cheval, des maillons et quelques boules de plomb. La chose est lourde, elle dort encore. Réveillée, elle transformera sa chair

en enfer.

« Fouettez. »

Embarrassés, les deux brigands tassent la terre afin de relever la poutre qui s'affaisse, et Moshe passe le fouet à Kefas, qui le soupèse.

« Il y a un piège. »

Burlesque, Mort Kefas rote et peine à se relever. Pour l'instant l'aveugle a la flemme de frapper. Dans une langue étrangère au Romain, il apostrophe le jeune Moshe :

« Qu'est-ce que tu vois, corniaud ? C'est un piège, je te dis.

— Je ne crois pas.

— Nous serons accusés d'avoir roué de coups un citoyen romain. »

Kefas se méfie.

L'écurie est vide. La jument se réveille, à l'autre extrémité de la salle, à la lueur de la torche. Étourdie, comme éméchée par la potion de l'hippiatre, Lucida contemple Lucius. Une âme infime dans un corps immense brille et brûle au fond des globes obscurs de ses beaux yeux glauques, grands ouverts. Doucement, il lui intime l'ordre de rester calme et silencieuse, en tassant du pied un peu de foin pour l'amadouer.

« Ma douce, mange. »

Puis il se retourne vers les deux nigauds :

« Allez, maintenant. »

Moshe hésite. Doit-il encore obéir au maître quand c'est pour l'anéantir ?

Il fait claquer le fouet mollement, tandis que le gros Kefas essoufflé, affalé à la place du cheval mort, demande au jeune de lui décrire la scène.

« Il saigne, un peu. »

Lucius récite à voix haute :

« La douleur n'est pas un mal, son absence n'est pas un bien. Son absence...

— Qu'est-ce qu'il raconte, l'autre enculé ?

— Je ne sais pas.

— Je te dis que c'est un piège. »

Kefas n'est pas tranquille. Il cherche sans voir, à droite et à gauche dans les écuries désertes, la raison de sa méfiance.

Lucius sent monter le désir d'être détaché, après le troisième coup, il a mal, il regrette, il se repent de s'être imposé cette épreuve ridicule ;

il aimerait pouvoir retourner à la table d'écriture dès demain :

« Détachez-moi. »

Il le dit en hébreu, mais prononce mal les mots.

« Quoi ? »

— Tu comprends ce qu'il dit ?

— Je ne sais pas. »

Moshe, découragé, laisse pendre le fouet aux neuf branches.

« Détachez-moi.

— Peut-être qu'il veut que tu frappes plus fort.

— Je ne sais pas. »

Luttant contre sa propre volonté contrariée, le Romain reprend conscience. Sur sa face de vieillard abîmé par la première douleur vive se dessine encore le masque de la maîtrise. Il déclare distinctement :

« À partir de maintenant, ne m'écoutez plus. N'obéissez pas.

— Il demande d'obéir ?

— Non, il a dit : non-obéir.

— Il veut qu'on lui désobéisse ?

— C'est ça.

— C'est pas bon, c'est pas bon du tout. »

Même Moshe panique : que faire ?

« Détache-le.

— Non ! crie le Romain.

— Il faut le détacher », répète Moshe.

Peut-être alerté par le dernier cri de son maître, l'esclave diligent surgit de l'ombre des stalles, un couteau de cuisine rouillé à la main, pour défendre Lucius, car il ne s'était pas trop éloigné des écuries, intrigué et choqué par le spectacle de son maître nu et exposé dans la pénombre, dans l'attente d'être fouetté.

« Je le savais ! » hurle Kefas qui entend la cohue.

Mais déjà Moshe, vif et plus agile que l'esclave boiteux, le plante à la gorge d'abord, au cœur ensuite, après lui avoir arraché la lame des mains.

« Je l'ai crevé ! Bordel, c'était l'esclave qui parlait les deux langues... », explique Moshe en rouant de coups le cadavre, qu'il enfonce sous la paille, aux pieds de Lucius Helvus Tinniter.

Interdit, le maître n'a pas eu le temps de protester : le Chieur vient de lui fourrer une boule de coton sale, terreuse, dans la gueule.

Durant quelques minutes, Kefas, qui a les nerfs à vif, croit que ce sale mouchard d'esclave a donné l'alerte. Il pense qu'ils sont tombés dans le panneau, que toute la mauvaise race de la domesticité et des soldats ont encerclé les écuries. Mais rien n'arrive, le soir est silencieux, il vente et il fait frais par-dessus la canicule finissante, dans le ciel clair les constellations commencent à écrire ce que seuls les savants peuvent lire. Moshe renifle alentour. Il prête l'oreille au chien qui semble s'être endormi. Après avoir éteint la torche, il revient rapporter au gros ce qu'il a vu : tout est tranquille.

En même temps, il est surexcité car le meurtre l'a réveillé. Une fois la flamme rallumée, il se met à piailler :

« Ça y est je le reconnais ! Je le reconnais, ce type !

— D'où est-ce que tu le reconnais ? C'est qui ?

— Je sais pas. Je sais pas qui c'est, mais en tout cas c'est lui ! Enculé je t'encule. Je te mets la bite au cul, mon seigneur. Ah ah, regarde le con, il ne comprend rien à ce que je dis. Quel con.

— Il va te chier le phallus, mon salaud, si tu lui fous la bite au cul ! » rigole le vieux.

Encore sous le choc de la mort de l'esclave diligent, Lucius ne saisit pas le détail de ce qu'ils disent, même s'il en saisit l'intention : les hommes sont vulgaires, et le peuple qui a le fouet n'est ni pervers ni cruel, mais méchant, approximatif et destructeur.

Ils frappent l'un après l'autre ses os plutôt que sa chair, au jugé, en riant grassement ; ils parlent de lui pisser au-dessus de la bouche. Pieds et poings liés au poteau, proie blanchâtre dans la pénombre des écuries, Lucius endure l'épreuve, qu'il juge à moitié ratée.

Hélas, ainsi qu'il fallait s'y attendre, ces hommes n'ont pas le poignet, la force, la fermeté et l'exactitude des mains de maître. Ils frappent beaucoup, mal, à côté. C'est ridicule : la tragédie a tourné à la farce bouffonne, aux atellanes de quartier. Et la mort de l'esclave diligent, involontaire, ajoute une ombre sordide à toute l'affaire.

Lucius, attaché, attend. Il reprend son souffle. Ils fouettent comme des pitres.

Ils parlent. Il tend l'oreille. Il se dit que le tribunal discute de sa peine avec des mots dont le sens lui échappe, et il pense que c'est bien ainsi.

« Castre-le.

— Quoi ?

— Castre-lui ses couilles, à ce pédé.

— Je ne vois rien, connard.

— Qu'est-ce que vous dites ? »

Au fond du box de l'écurie, dans la paille qui vole, à la lueur du faible flambeau, Mort Kefas, qui passe sa langue gourde contre ses dents noires, cherche à canaliser sa hargne et son désir, pour faire durer l'affaire, et il calme autant qu'il peut son jeune compagnon qui trépigne. D'abord il décide de couvrir les yeux du Romain avec un bandeau, du tissu déchiré laissé par le médecin, quand il pensait la plaie du cheval arabe : l'homme ne voit plus rien, il couine comme la souris, et les deux compagnons parlémentent au calme.

Dans un état second, Moshe, le pauvre chieur, affirme qu'ils torturent un « roi » et qu'ils ont l'occasion de venger toute l'humanité d'un coup.

Kefas le remet à sa place.

L'homme a de l'argent, explique-t-il. Ils n'accéderont pas à sa propriété, mais il doit posséder des objets de valeur cachés, dans le jardin, dans un bâtiment isolé. Il faut le travailler, le faire rompre, et ensuite le faire parler. Mais ils ne savent pas sa langue et l'esclave qui le traduisait, ce connard de Moshe l'a estourbi sans discussion. Comment faire ?

Moshe le Chieur sautille d'une jambe sur l'autre et il a de la peine à répondre au gros, qui recherche le profit ; aussi pique-t-il tant qu'il peut entre les côtes apparentes du Romain avec la pointe de son couteau, il fait goûter son sang, cela l'amuse et il crie.

« Tais-toi ! » lui ordonne le vieux Mort Kefas. « Je réfléchis. »

Vexé, Moshe découpe un lambeau de chair sous le sein.

« Mange, mange le chien ! »

Il tend à la pointe du couteau le bout de peau sanglante sous le nez du gros.

« Arrête. Réfléchis.

— Ah... » Moshe se prend la tête entre les mains. « J'arrive pas à réfléchir. Je ne peux pas. Laisse-moi. »

Il se souvient de l'heure de midi et des lamelles de cuir contre son dos, quand il gardait les yeux fermés, accouplé au poteau de bois. Et sans savoir si c'est par rage, par jalousie, par un désir de justice ou la

simple curiosité de voir ce que ça fait, d'un geste impulsif d'enfant joueur, il tord de la main gauche les parties du Romain et de la droite entreprend de les couper.

« Arrête, j'ai dit. »

Trop tard, une couille est sortie.

« Tu veux regarder... »

Il pouffe de rire. La chose pend. Kefas, qui la tâte du bout des doigts, ne peut s'empêcher de glousser lui aussi.

« Allez, finis ce que tu as fait, maintenant. C'est trop tard, c'est trop tard, abruti... »

Et il lui file une claque paternelle sur l'oreille.

« Aïe », se plaint Moshe, à genoux, qui tranche avec le couteau rouillé la peau épaisse du vieillard. « Il a le rouston solide. On dirait du saucisson. J'y arrive pas. » Il est découragé.

« Quoi ? » L'aveugle palpe de nouveau la chose pour se faire une idée des dégâts. « Merde, t'as fait n'importe quoi. »

— Qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce qu'on fait ? »

Le philosophe roi qui ne peut plus parler demande pitié, il ne perçoit même plus sa voix intérieure, le noir de sa vue aveuglée grésille brouillé, zébré par d'étranges lézardes orange et vives comme le feu, il essaie de ne pas tomber au milieu de lui-même dans le trou qu'entre ses jambes une lame vient tout juste d'ouvrir.

Il a mal.

Il a si mal. La douleur est sortie sans prévenir de la peau, taillant à la hache les nerfs et les muscles, elle revient, cette fois elle vise le cœur.

C'est tout l'Empire qu'ils humilient, c'est l'homme civilisé.

Il a tenu tant qu'il a pu. Il ne peut plus.

Était-ce de l'orgueil, et rien d'autre ? Il aimerait croire que la Providence veut, que quelqu'un, que quelque chose en ce monde a voulu ce qui va arriver.

Il s'est sans doute mordu, mangé à demi la langue à cause du bâillon mal ajusté, il bouffe du sang, du coton et de la terre âcre, il étouffe, il trépassera par les poumons.

La douleur électrique des muscles est passée dans les os pierreux, l'os rompt, et Lucius peut tenir le compte de ses os.

Après l'os, c'est l'âme.

Il se représente la forteresse. La forteresse devient la Ville, l'Empire.

Ouvre les yeux, expose-toi avec dignité aux êtres les plus vils.

Difficilement, encombré par les pleurs salés, il rouvre les paupières, il voit la nuit de l'esprit. Lucius Helvus Tinniter, tu dois te souvenir de l'endroit où tu te trouves en chair, te représenter les écuries et de l'autre côté de la palissade la jument malade, dont la queue bat tranquille l'air frais du soir, alors que tu demeures paniqué au cœur de ton propre incendie.

Il se souvient de la fraîcheur, de la nuit, et dans l'œil rond de l'animal en rêve il voit la vie.

Alors sa patience étouffe.

Il voudrait hurler : Enlevez le bâillon ! Je meurs ! Le bâillon !

Déjà Moshe le Chieur trépigne, saute à pieds joints et laisse voler la paille sèche. Il se mord la lèvre inférieure, il frappe plus fort. Il s'amuse. « Hou hou ! » Il fait frémir le fouet de cuir dans l'air comme la lame qui siffle sur le feu du forgeron.

Et Mort Kefas l'encourage et lui dispute le fouet, pour frapper à l'aveugle.

Arrêtez !

Il leur ordonne encore, mais il n'a plus de voix. Il leur commande, mais il n'a plus de main.

Et la racaille continue, à coups de pied, à coups de pierre. Ils ont lâché le fouet.

Ainsi que des gamins qui lancent dans le brasier des bûches afin de dresser la flamme toujours plus haut en glapissant émerveillés, ils font monter le mal. Et c'est innocemment qu'ils le font : Lucius s'est enfermé de lui-même dans la prison de son corps ; ils ne le distinguent plus, là-dedans, ils ne reconnaissent que la façade de l'humanité, et encore.

Ils frappent.

Ils brisent sans aucune méticulosité, sans la moindre rigueur, au hasard, des éléments de lui dont jamais il n'avait eu conscience, même quand il souffrait des reins, de la circulation sanguine ou des voies respiratoires, lorsqu'il aimait penser qu'il n'était pas homme à se plaindre ; ils font claquer des ligaments occultes, des tendons inconnus, tout ce qui dans le squelette de l'homme tient ensemble les parties.

Il faut qu'il se prépare à la mort, il faut qu'il trouve la force avant de s'évanouir pour de bon.

Le mauvais rêve de la mort, il se l'est représenté toute sa vie, tel Senecus demeuré maître à la toute dernière heure. Il a orienté son

existence par le désir de tenir ferme aux portes du trépas. Il songe au suicide que ces hommes lui imposent ou qu'ils lui accordent, et maintenant qu'il a compris que sa dernière minute est venue, qu'il a tant attendue, il enrage de ne pas se trouver en condition de se tenir droit.

Il pense au corps d'Héktôr. Ni les chiens ni les oiseaux ne lui seront épargnés. Tu n'auras pas la pitié d'Akhilleús, pense-t-il. Bientôt il oublie le vers, puis le poème, enfin le sens des mots.

La pensée va encore vite, parce qu'il a pensé toute sa vie, mais elle s'affole. Il s'est cru fort, il a peut-être de l'infini en lui, pourtant il n'est pas cet infini. Il s'y identifie quand il le peut ; il ne le peut plus.

Qu'est-ce que la souffrance ? *Quid est dolor* ? demandait le livre, un livre, quel livre ? Il aurait pu inscrire la vérité à la dernière ligne de *pluribus diebus dolore cruciatur* : la pensée ne souffre pas. La vie, oui.

Quid est dolor ? Rien à penser, rien à dire. Quant à la décrire... Il délire.

Puisqu'il sait, il n'en veut plus, la souffrance, c'est assez.

Lui, en douleur, il ne vaut pas plus que le ver, le lombric. Il se sent ver, d'ailleurs.

Qu'est-ce qu'il y avait d'autre, dans la vie ? Il ne se souvient pas.

Déjà il sait qu'il est trop tard et que même si ça cessait, ça continuerait.

C'est irrémédiable, il sent qu'il a perdu l'essentiel de soi, il cherche hagard ce qu'il en reste.

Alors celui qui s'appelait Lucius Helvus Tinniter marche à travers les ruines de lui-même et il aperçoit au milieu de son corps cassé, parmi les os dont le calcaire a craqué, les ligaments défaits, les muscles qui se déchirent, les veines ouvertes, les artères qui battent encore, les testicules livrés à la harpie, sur le champ de bataille, la forteresse est tombée, il pénètre par la grande porte défoncée de ses tripes, et découvre que l'air, la lumière, les hommes circulent, vont et viennent sur le seuil, entrent et sortent de la garnison ; il monte les marches et se dirige vers le logement naguère scellé, trouve un mur écroulé, devine sa plèvre qui saigne, entend le tambour de son oreille percé, avise la Ville mise à sac, enjambe les décombres des côtes fracassées qui lui entrent dans le poumon et cherche sous la commode éventrée le coffre d'argent, le coffret grand ouvert : tout est répandu, il sent ses intestins, par le trou où ils l'ont castré, peser et descendre ; il perd conscience,

rien n'est fermé, il se cherche, il guette la minuscule et parfaite image de lui en lui, mais elle n'y est pas : à l'intérieur de soi, il ouvre les yeux et tout ce qu'il voit c'est le monde, les hommes, le même monde et les mêmes hommes, dedans et dehors. Quant à lui, nulle part.

Il ne repose pas en soi, et ne se comprend pas.

Instantanément, il disparaît, contenu par rien et contenant du vide.

« Il est mort, constate Moshe.

— Mets-y donc le feu. »

Media nox

Media nox, alors que la nuit s'éloigne du jour et ne s'en rapproche pas encore, le vieux Mort Kefas encombré par la graisse et Moshe dit le Chieur qui n'est qu'une frêle construction d'os, entaillés, claqués et croqués, traversent l'obscurité. Nul village ici, passé les monts d'Orient, en direction du grand lac aux côtes salées, la plaine est silencieuse, tout dort, elle s'étale noire sous la lame du ciel étoilé. Rien ne frémit, même si la végétation est touffue. Épuisée, la belle jument Lucida allonge vers le bas son encolure sous le poids conjugué de Mort Kefas, qui pèse un âne mort, et du jeune chieur, qui ne pèse rien mais panique l'animal car il remue sans cesse.

« Crève ! lui crie Kefas, et elle n'avance pas.

— Bah, le truc ne marche pas avec les chevaux, remarque Moshe.

— Crève ? » demande une dernière fois Kefas, mais la bête élégante peine sous sa grossièreté, les jambes tremblantes.

Moshe désire fuir vers le nord, alors que Kefas vise obstinément le sud. Par une sorte de compromis, ils traversent le pays en direction de Hierosolyma.

Oubliant leurs différends, ils ont fendu en deux la région de Galilaea en quelques heures à peine et épuisé leur monture. En bout de course, la jument arabe Lucida s'est blessée avant les sables, dans la pierre granitique. Elle renâcle, elle tend le cou après de l'eau, de la pluie, peut-être un orage qui se prépare, et ni l'un ni l'autre des vagabonds ne sait lire le cheval, ils croient qu'elle se sent libre et vigoureuse. Elle est mourante. Lucida s'interrompt au milieu de nulle part, se couche, exténuée par la tâche impossible qu'on lui demande d'accomplir, elle proteste. Ils la frappent, ils la rossent à coups de branches épineuses, ramassées à l'aveugle dans le maquis qui sent la

cen dre, à l'haleine de cheminée : « Sale bête », ils la traitent comme une ânesse, comme tout ce qu'ils connaissent. Rien n'y fait : elle ne peut plus avancer. Elle refuse et sa haute et belle encolure claire, qu'on devine à peine dans l'obscurité, à deux pas, est agitée par quelques spasmes, peut-être le regret.

Puis c'est rien.

« Crève.

— Pute de chienne de cheval.

— Frère, elle est morte. »

Ils tapent à coups de pied dans son ventre trop gonflé, dans l'obscurité, le muscle ne vibre plus sous sa peau fine.

« On va encore bouffer de la merde. »

À pied, mais traînant la patte, ils vont de nuit aux limites du territoire que se disputaient ceux que les Romains appelaient Aristobulus et Hyrcanus, jadis, entre qui Pompeius avait tranché afin de gouverner les Palestiniens ; il faut fuir vite et bien du territoire de Caesarea, s'enfoncer dans les terres, atteindre l'Orient après la région de Judea.

Alors, faiblement, il naît dans la nuit une lumière.

Voilà deux Juifs. Ils reviennent sur une mule noire de Jéricho.

Tout de suite, sans hésiter, les fuyards les attaquent. Les Juifs vêtus de l'ézor sombre se jettent à genoux, ferment les yeux et prient. Mort Kefas, qui comprime leur gorge entre la tenaille de ses doigts épais, et Moshe, le couteau à la main, semblent déstabilisés.

« Pour qui priez-vous ? demandent-ils. Pour vous-mêmes ?

— Nous prions pour vous, répondent les Juifs in extremis, et ils parlent de leur chef, le prophète nazaréen.

— Vos gueules, les morts. »

Moshe les égorge, le Mort les dépouille.

Comme eux-mêmes ont été souvent dépouillés, ils savent voler les vêtements, puis ils s'approprient leurs lourds bâtons et tapent du pied dans la vieille mule des Juifs.

« Ah, ça c'est un âne ! Un âne comme toi, le Chieur ! » rugit Kefas.

Ils crient à la mule :

« Crève ! Crève ! »

Et la pauvre avance.

« Ah ah ! Victoire. »

Ils frappent encore l'animal, qui trotte, accélère le pas, tâche de

fuir ceux qui le persécutent.

« Victime ! maugrée joyeusement Mort Kefas. Regarde-moi cette victime ! Et eux, par terre, ce sont des victimes aussi !

— Des victimes ! jubile à la nuit Moshe, avant d'exulter de nouveau : Victoire ! »

Ils serrent de près un ruisseau qui coule dans la nuit et croient trotter vers Tiberias.

Hilaires, Mort Kefas et Moshe le Chieur éclatent de rire dès qu'ils s'entendent glousser, il ne manque qu'à boire pour célébrer leur triomphe. Les hommes de peu ont gagné, ils ont tué le roi, ils ont réussi à faire taire le maître, ils sont libres et vont à travers le monde : ils ont vengé des générations d'humiliés ; ils s'amuse à avoir trouvé la voie par hasard. Tout est chaos, c'est bien ainsi.

Un instant ils s'arrêtent et fument du tabac volé à la demeure du bon maître romain qui leur avait fait donner le bain durant l'après-midi : du tabac jauni, âcre et poussiéreux, qui a pris le sable, mais qui allume et ouvre le nez, réchauffe la tête et laisse saliver la bouche sèche ; ils sont heureux.

Il n'y a pas à chercher plus loin où va la vie ; ils sont vivants. Chaque souffle arraché à l'air les libère d'un bûcher imaginaire ; leur chair se réchauffe de ne pas brûler. Endoloris, ils jouissent de l'éloignement des causes de leur douleur, et cela suffit au bonheur. La région de Galilaea est belle dans la nuit, ce pourrait être la demeure des dieux s'ils existaient, on ne voit rien, mais on a des yeux, et à la nuit succédera le jour. Le jeune Chieur a l'intuition hallucinée qu'il est une plante verdoyante qui marche, un arbre qui change de place : il éprouve le sentiment d'une montée de sève ; il ne réclame rien de meilleur.

De temps en temps, il tape dans le haut de cuisse de la vieille mule pour se sentir encore mieux que bien, et il hulule, il aboie, il répand dans la nuit alentour sa joie animale.

Kefas l'aveugle reste plus renfrogné, mais telle une marmite en cuivre de bonne femme, il bout, et l'écume de sa rage se transforme comme par alchimie en vapeur exultante. Il a arrêté de parler, même si sa tête résonne encore, et sa couille miaule du plaisir de reposer au chaud dans ses parties : il bande du désir de niquer le monde entier.

Moshe se soulage près d'un bosquet épineux de myrte ; la pression, les coups et la peur ont dans son ventre modelé une bouillie ocre et âcre à l'odeur fumante, il chie un filet de pisse jaunâtre, qui le fait

gémir de bien, et il mesure le poids de la merde qui le quitte, se nettoie la sortie dans la robe d'un des deux Juifs qu'il a trouvée au fond de la sacoche de coton qui pendait au flanc de l'animal.

Ils mangent la nourriture de Juif assaisonnée avec le myrte, les œufs salés du mulet, et le fruit des vignes, ils rompent le pain sec et une bouchée leur en semble cent, l'eau du fruit devient du vin. Dans plusieurs langues rapiécées ainsi que des vêtements d'indigent, ils se racontent la journée au cours de laquelle ils ont cru mourir, ils ont été sauvés, ils ont été vengés, ils ont tué et sont nés de nouveau ; ils hument l'air de la nuit avec le plaisir de l'enfant arrivé à la vie. Ils laissent le poil cramoisi se dresser sur leurs avant-bras, ils soupèsent le testicule lourd, le ventre creux qui chante, le dos ouvert, endolori mais vivant, ils crèvent du bonheur d'exister.

Hélas, quand tout est noir, la plus infime lumière se signale de loin.

Et ils ont trop crié leur joie.

On les aura entendus.



« Mort !

— Le Chieur ! »

Le feu a été éteint, soufflé par un seau d'eau. Dans la confusion de fumée qui s'ensuit, ils sont passés à tabac à l'aveuglette.

Les voilà attaqués par l'avant-garde d'une cohorte romaine silencieuse et confondus avec les fanatiques d'une révolte : près du lac, des rafles toute la journée ont suivi l'agitation des événements, mais ni Moshe le Chieur ni Mort Kefas ne le savaient, qui ont volé la vêtue d'anciens disciples du Baptiste, ces derniers ont changé de maître et près du lac, où des indicateurs ont noté le rassemblement inhabituel de barques, ils attendent le retour de leur prophète, dans la perspective du soulèvement qu'ils promettent depuis des mois.

Dans la nuit compliquée, frappés par la hampe dure et lisse des lances d'une dizaine de soldats romains qui ont marché sans un bruit jusqu'à leur feu éteint, Moshe et Kefas se traînent à genoux et se rendent. Ils ont l'habitude, et une certaine science de l'humiliation. La cohorte commence alors à parler. Quand la flamme d'une torche foudroie l'obscurité, les vagabonds découvrent, en rentrant la tête dans les épaules et en plissant les paupières, des Romains en armes, quoique

dépenaillés, qui portent pour la plupart l'armure, moins les jambières qui sont trop chères, et un soldat qui tient à bout de bras l'étendard, obéissant à un grand homme brun de peau, qui se penche et les fait taire. Pour l'inspecter, il tourne et retourne l'ézor d'antan tenu par une ceinture à la taille, le sak traditionnel que les Juifs portent ici pour le deuil. Le Chieur et le Mort voudraient dire : Regardez, nous sommes de pauvres et simples Juifs qui allons dans la nuit, nous nous dirigeons vers Hierosolyma, ayez pitié de nous.

« Pourquoi sont-ils vêtus d'un sak ? » demande le centurion aux airs de paysan, en se relevant, la main sur le pommeau de l'épée. « De qui pleurent-ils la mort ? » s'interroge-t-il dans une sorte de latin simplifié. Il traduit en hébreu, qu'il parle à la façon des gens d'ici.

Kefas rit. Le destin ! Moshe et lui ignoraient qu'ils avaient volé les vêtements d'hommes en deuil.

Alors il fait mine de pleurer. Il essaie d'insinuer qu'ils ont perdu un proche, un enfant.

« Et lui, c'est ta femme ? » demande le centurion en désignant Moshe le maigre, puis il le gifle. « Menteur. »

L'air frais et noir souffle un instant la torche, qui manque de s'éteindre ; on l'entend se consumer en sifflant tel le serpent et brûler le linge trempé dans l'alcool.

« Réponds ! dit le Romain qui a l'accent d'ici. Est-ce que tu viens de Jericho ? Sur le chemin de Jericho, deux Juifs ont tué un Romain. Est-ce que c'était toi, et toi ? » Il dirige successivement le feu vers la tête de Kefas puis de Moshe.

« Non !

— Pourtant, c'est la mule des assassins. »

Et le centurion éclaire la bête effrayée, qui braie. Elle les dénonce, la chienne.

« Ce n'est pas notre mule.

— Ah, alors, à qui est-elle ? »

Il fait mine de chercher, la torche à la main, dans le désert que la nuit rend impénétrable.

« Pauvres cons », murmure-t-il.

C'étaient eux. Les vêtements correspondaient à l'indication qui leur avait été fournie par la cohorte de Jericho, et les informations transmises par la légion étaient correctes : deux Juifs, une mule, l'habit du deuil et des bâtons.

« Misérables.

— Soldats ! tente de crier Kefas, quels maîtres servez-vous ? »

Ils n'étaient pas romains en effet dans cette cohorte, mais comme beaucoup d'autres engagés à Caesarea et Sebesta, ils venaient du pays. Une ala et cinq cohortes pour toute une province, c'était peu.

Le centurion Julius, qui ne s'appelait pas vraiment Julius, appartenait à la cohorte augustéenne. Il venait de Capharnaüm, où il avait vécu avec des Gentils. C'étaient les fils des gens d'Hérôdès et d'Antipater. Le jeune aspirant attaqué sur le chemin de Jericho aussi, dont Julius recherchait depuis des heures les assassins.

« Ce n'est pas nous !

— Par pitié... »

Le père de son père avait servi Antipater. Julius avait soif, faim et sommeil.

À la ville, son père appartenait désormais au conseil des soldats, en compagnie d'autres vétérans retirés du service, qui avaient protégé les intérêts de l'Empire sur les terres palestiniennes et syriennes : il possédait une villa et un jardin fleuri, ses donations avaient participé à la construction de l'amphithéâtre de la cité. Le vieux avait dédié sa vie à la Ville, qu'il n'avait jamais vue ; il ne parlait pas la langue, que Julius avait apprise en classe.

Julius se demande, comme souvent, comment agirait le Romain dans cette situation.

La nuit interdisait de voir, elle soumettait les yeux : les deux Juifs, il ne les voit pas bien non plus, sinon à la lueur fatiguée du flambeau. *Ad multam noctem*, le service aurait dû être terminé depuis longtemps.

Le gros se débat encore. Abattu, l'autre courbe l'échine.

Personne ne connaissait ces hommes : il en fallait deux pour demain, que ce soient d'autres ou ceux-là ne changeait rien ; c'étaient des malfrats, des assassins errants sans doute, qui venaient de la région de Ptolemais, comme l'indiquaient les morceaux de verre brut taillés grossièrement qu'il avait dénichés dans les poches de leurs vêtements ; ils correspondaient au signalement des deux Juifs fanatiques, des officiants du Nazaréen qui avaient attaqué près du lac un innocent de l'autre cohorte, le précédent matin, qui revenait voir sa mère au village ; ils en avaient les bâtons, le mulet, et l'ézor à demi déchiré, marqué par le signe du deuil.

Est-ce que c'est bien eux ? se demande Julius pendant qu'il les fait

ligoter par sa troupe lasse sous l'ombre du soir, à la lueur d'une seule flamme ; il tâche de deviner le visage des hommes et il se répète les termes exacts du signalement donné par Caius, dans l'après-midi. Il se souvient aussi du jeune innocent qui allait porter sa première paie à sa mère, il en avait été l'instructeur, il sait qu'ils lui ont fendu le crâne à coups de bâtons, comme font les Juifs, il sait qu'ils ont pissé près de sa dépouille et qu'ils ont dérobé l'argent ; or l'argent n'est ni dans les sacs qui pendent vides au flanc de la mule noire ni dans les poches retournées de l'ézor pouilleux des deux bandits.

Il a de la peine.

Il approche la flamme si près des visages des deux maraudeurs qu'il pourrait leur brûler la peau. Il lui semble qu'elle est déjà bien abîmée : ils ont par endroits dans le cou la chair vergeturée, cramée, déchirée.

Les deux ressemblent à tous les autres, selon son opinion ; tous ces hommes sont interchangeables : la vie, la haine les ont rendus presque identiques entre eux.

Il est fatigué.

Il redemande, dans la langue de sa mère :

« Avez-vous tué le Romain ? »

— Ce n'est pas nous ! »

Ils viennent d'ailleurs, ils viennent de loin.

« Où sont les Juifs, alors ? »

Moshe hésite. La stratégie, durant les interrogatoires, n'est pas son fort. Pense ! se dit-il. Il cherche en lui de la pensée, il ne sent que la volonté de vivre. Mais il faut penser aussi, parfois, pour vivre, se dit-il. Maintenant il faudrait être rusé. Or vaut-il mieux paraître juif et avoir défié les Romains, ou prétendre être étranger, mais reconnaître avoir tué les Juifs ? Il essaie d'envisager les conséquences de l'une et de l'autre possibilité sans y parvenir, harassé par la fatigue, accablé encore par le tabassage, par le désir d'être enfin laissé tranquille, de respirer et de traverser la nuit sans torture.

Et Kefas ? Il a trop protesté, le con, les auxiliaires, après avoir passé leurs nerfs sur son gros corps si gras qu'il ne semble pas pouvoir être brisé, alors qu'il l'est, lui ont fait bouffer un bout de bois qu'ils maintiennent à la façon d'une sangle dans la gueule du chien.

« Tais-toi ! ordonnent-ils en lui tordant les deux bras à angle droit dans le dos. Tais-toi ou on te casse en deux ! » Et ils remontent un bras, puis l'autre. L'os craque. Kefas s'ébroue : ils le renvoient à terre, la tête

dans la cendre du feu éteint mais toujours brûlant, et l'un des aspirants légionnaires, hilare, s'assoit contre son dos. Le visage de Kefas s'enveloppe de fumée : il chauffe.

Julius hésite, ordonne à ses hommes de se taire, de se calmer et de lui jeter un seau plein d'eau à la gueule ; eux-mêmes se rafraîchissent d'une rasade d'eau vinaigrée. Alourdi par l'armure, qu'il doit encore rembourser, cliquetante de fer et de cuivre orné, il inspecte une dernière fois autour de l'âtre éteint le tissu sale, la robe des anciens où l'un des deux hommes comme une bête a chié, avec laquelle il s'est torché et qu'il a fait sécher près du feu. Julius se sent encerclé par la nuit, il brandit la torche, il sait qu'à la ville on attend deux hommes de lui, deux condamnés, il n'a pas envie de laisser ses soldats s'aventurer plus loin dans l'obscurité, à la recherche de l'argent dérobé, d'une preuve qui n'existe peut-être même pas.

Il en veut aux deux Juifs supposés, il aimerait qu'ils avouent et être certain que ce sont bien eux ; il souhaiterait rentrer à la ville soulagé par le devoir accompli, il apprécierait aussi d'avoir été juste et d'avoir vengé l'innocent, mais il fait sombre et à vrai dire il n'en sait rien : c'est peut-être eux, peut-être pas.

« Parle, dit-il au plus jeune. Pourquoi ressemblez-vous aux Juifs que je cherche ?

— Nous avons échangé nos vêtements avec les leurs. Nous ne savions pas qui ils étaient, je le jure, ni ce qu'ils avaient fait. Pitié. »

Le centurion garde l'haleine presque fraîche et la puanteur de l'autre lui est insupportable chaque fois qu'il ouvre le clapet, parce qu'elle le conduit à soupçonner qu'il sent lui aussi, un peu moins mais tout de même ; il aurait aimé être tout à fait romain et sentir le lait des bains.

« Où sont les corps que tu as dépouillés, crapule ? »

Il le flagelle au niveau des hanches, et la blessure, qui à défaut de se refermer s'était assoupie depuis quelques heures, se réveille : Moshe hurle et l'injurie comme un possédé. Mais Julius n'a pas encore mesuré la faiblesse du prisonnier et, agressé par l'insolence de cet homme avec qui il était sur le point de se montrer compatissant, il le fait reposer dos à terre, appuie le pied contre son torse et le corrige.

Moshe dit le Chieur hurle et se recroqueville : l'habit des Juifs cède et, à la lumière de la torche, Julius devine la marque fraîche du fouet sur son dos ; c'est la marque, il le sait bien, des assassins.

« Tu es un voleur, un menteur et un assassin. »

Julius lui crache à la face.

« C'était une erreur !

— Ta peau ne ment pas, contrairement à toi. Tu n'es pas innocent. Tu auras droit au châtimement.

— Je ne le mérite pas, s'il vous plaît.

— Il y a mille crimes que tu as commis pour quoi tu mérites ta peine.

— Quelle peine ? »

Julius ne répond rien et remonte en selle.

« Quelle peine ? hurle Moshe.

— Faites-le taire, bon sang. »

Et Julius donne l'ordre dans l'obscurité complète de réveiller le juge, le hiérodote, de prévenir le préfet dans la maison aux roses trémières.

« Que quatre hommes mènent avec lui les condamnés à Hierosolyma, avant le petit jour. »



C'est un cachot voûté, où ils gisent nus et se cachent le sexe quelques minutes avant de laisser l'ombre chasser la honte, inutile.

« Misère ! Malheur ! Misère ! »

Moshe ne geint plus que par mots, la phrase c'est trop pour lui.

« Par pitié, tais-toi.

— Hélas ! »

Ils se disputent et ils se battent, mais mollement.

« Salopard. »

Le contact d'un autre corps dans la bagarre les accable, parce qu'on les a trop frappés aujourd'hui, et leurs os, leur peau réclament du calme et de la solitude.

Le Chieur se mouche le sang qui lui coule du nez. Il retrouve sa langue peu à peu :

« Qu'est-ce qu'ils nous feront ? Je n'ai pas compris le mot.

— Ils crucifient.

— Cela signifie sur la croix ?

— C'est ça.

— Misère ! Malheur !

— Ferme-la, tes mots puent de la bouche qui les a enfantés.

— Ils clouent ou ils attachent ?

— Tu verras bien.

— Je ne veux pas ! Je ne veux pas mourir comme ça. Où est-ce qu'ils clouent ?

— C'est un mauvais moment à passer.

— Pas à passer, il n'y a rien après. Pourquoi ? »

Il se plaint d'une voix aiguë.

« Pourquoi ?

— Encore une fois et je te tue moi-même.

— Avec quoi ?

— Toi qui vois, dis-moi, qu'est-ce qu'il y a ici ? »

Moshe tend le pied, explore la nuit. De la poussière par terre. Il tambourine contre la paroi. Des pierres. C'est sec. Pas de fenêtre.

Ils soupirent.

La vie est finie.

Moshe se tord les doigts, qu'il a fins comme ceux d'une femme et qui lui semblent devenir aussi noueux que de la corde. Oh, les mains lui font mal, il a l'impression que de la pierre lui coule dans les artères, il jurerait que sa peau exsude du sable et qu'il la perd dès qu'il se gratte. Il devient déjà de la terre, bientôt de la poussière.

Kefas hurle de rage.

« Arrête de gueuler », implore Moshe, mais Kefas ne supporte pas de respirer encore l'air dont il sera bientôt privé, enfermé dans la cage qui précède la mort. Chancelant, il se lève et prend autant d'élan qu'il le peut dans le cachot bas de plafond, absolument noir, surgit, fonce et, avant même d'avoir pu se relever, se cogne par trois fois contre le mur épais, rêche, de pierres de taille cimentées. Il crie et le cri dérange Moshe qui se frotte les mains dans la nuit, en imaginant que la nuit pisse de l'eau, dans l'espoir de laver ses doigts de toute douleur :

« Arrête ! »

Sa vie durant, Kefas n'a été qu'une masse de graisse et de rage recouverte de peau, une masse lancée par la vie, qui va tout droit en l'absence de but et qui court vers l'anéantissement contre lequel elle proteste. Parfois elle a rencontré le vide, alors elle a poursuivi ; parfois un homme ou une femme se sont interposés, que Kefas a bousculés, baisés ou abattus ; parfois comme aujourd'hui il a buté contre un mur et la colère a fait sortir la haine de ses gonds, Kefas en est devenu fou,

avant d'être maté par l'obstacle indifférent. Et la pierre l'a vaincu.

« Arrête... »

Kefas renifle alentour, dans la cellule où il n'y a rien à décrire.

« Tu as chié.

— J'avais peur. »

Encore une fois, mais sans conviction, Kefas le frappe, parce qu'il n'a personne d'autre à qui donner du poing que son malheureux compagnon.

« Arrête ! S'il te plaît ! »

Moshe supplie, les mains levées dans l'obscurité au-dessus de son crâne.

« J'ai mal aux mains. »

Kefas se rassoit lourdement et on entend la supplique de sa fesse crevée contre le sol morne et râpeux :

« Ils te perceront les mains, là, entre les muscles de tes doigts, le clou ira à travers la chair, à travers la nervure, à cet endroit... »

Avec douceur il tapote au creux de la paume de la main de son compagnon, puis la referme comme un père au chevet de l'enfant inquiet avant de s'endormir.

« Moi, murmure-t-il, je suis gros et lourd, je pèse plus que toi, et ma main se déchirera, ils cloueront dans le bras, peut-être au milieu du coude. »

Il rote. À l'odeur du rot, le souvenir du dernier repas dans le myrte lui arrache un sourire, puis il dit :

« Dors.

— Je ne peux pas, Mort. Qu'est-ce que nous allons faire de la nuit ?

— Je ne sais pas. Tu savais parler, avant. Tu m'amusais.

— Je ne me souviens pas. »

À tâtons, Moshe cherche tout autour de ses pieds nus un caillou pour le lancer à travers l'ombre, dans l'espoir de s'occuper un instant. Mais il n'y a rien, à part la poussière sous ses ongles couronnés par le sang, gonflés et fendus par la corne. Il cherche à siffler un air du passé, mais la mélodie lui semble désormais ridicule, et il s'abstient. Il attend, il s'ennuie.

« Mort ?

— Oui.

— Est-ce que tu dors ?

— Non. Il me reste quelques heures à vivre, pourquoi est-ce que je

dormirais ?

— Il fait noir.

— Je suis aveugle, je vois toujours du noir.

— Tu m'as dit de dormir.

— C'était pour que tu me laisses tranquille.

— Est-ce que tu te souviens de ton nom ?

— Mon nom c'est Kefas, dit le Mort. Tu perds la mémoire ?

— Je veux dire, de ton nom d'avant.

— D'avant quoi ?

— Avant le nom que tu t'es donné toi-même.

— Ah.

— On t'a donné un nom.

— Je ne sais pas.

— Et moi ?

— Quoi ?

— Est-ce que tu t'en souviens ?

— Non. Tu as tué ce Juif qui s'appelait Moshe, sur la route, et tu lui as volé son nom. Avant ça tu te chiais dessus, donc on t'appelait le Chieur. Tu n'as pas d'autre nom.

— Il me semble qu'on devait avoir un nom, quand même.

— Personne ne nous aime, personne ne nous donne de nom. Tout le monde n'est pas quelqu'un.

— Peut-être qu'ils vont nous gracier, comme hier.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on n'avait qu'une chance, c'était celle-là. »

Moshe pleure sa chance perdue, une bonne étoile de gaspillée.

« Putain de chieur...

— J'y peux rien. Qu'est-ce que je peux faire ?

— Rien. Tu n'as rien à faire.

— Pourquoi j'ai peur ?

— Tu ne peux pas faire autrement. Tu manges, tu dors, tu chies, tu as peur. Et tu meurs.

— Je suis comme le chien ?

— Tu es comme le chien. »

Et Moshe, qui se balançait d'arrière en avant en se frottant les mains comme si elles étaient recouvertes par la peur, réfléchit. Il essaie.

« Je crois que je sais où nous avons rencontré le roi.

— Le Romain ? Ce n'était pas un roi.
— Celui que nous avons tué. Je crois que si.
— Ah.
— C'était il y a longtemps. Il nous devait quelque chose, maintenant nous sommes quittes.
— C'est ça.
— Je crois qu'il voulait nous prouver quelque chose. »
Kefas crache.
« Il voulait qu'on lui fasse mal, et il voulait résister.
— C'était idiot.
— Il a eu peur, au dernier moment.
— Bien sûr qu'il a eu peur.
— Comme nous ?
— Il faudrait être idiot pour ne pas avoir peur.
— Je suis idiot, mais j'ai peur quand même. »



Ad lucem encore dans la nuit, du fond du cachot une voix parle et les hommes serrent le poing, surpris :

« N'ayez crainte.
— Qui es-tu ?
— Je n'ai pas peur. »
Kefas se lève à demi, sous le plafond trop bas de la geôle.
« Qui ? »
Et dans l'obscurité il menace dans toutes les directions de l'espace, le poing fermé.
« Laisse-le, le Mort. Parle, l'étranger. »
Il parle hébreu avec un accent de paysan araméen, et Moshe l'entend sourire.

« Réjouissez-vous.
— On va crever, connard.
— Ils nous crucifient demain.
— Oh... » L'homme respire régulièrement. « Vous aussi.
— Tu es condamné ? Pourquoi ?
— Tu as tué quelqu'un ? demande Moshe.
— Non.

— Tu as déjà tué un homme ?

— Non. »

Mort Kefas ricane :

« C'est con pour toi. Tu ne sais pas de quoi tu parles, mon ami. Tu vas crever et tu ne sais rien de la mort. »

Du bout de l'orteil, il trace un cercle irrégulier dans la poussière.

« Je sais, dit l'homme timidement.

— Crois-moi, tu ne sais pas ce que c'est.

— Tu as fait souffrir quelqu'un, au moins ? hasarde Moshe.

— Non. Peut-être... Sans le vouloir.

— Nous, dit-il fièrement, nous avons torturé des bêtes, des hommes, des femmes... Des enfants. Nous savons ce que ça fait. C'est... » Moshe cherche ses mots. « C'est dur. Ce n'est pas agréable. » Il a l'impression d'expliquer à son fils le sens de la vie, l'évidence : ça fait mal. La douleur, ça fait mal.

« Je sais. »

Aux yeux de Moshe qui se sont accoutumés à l'obscurité du cachot, il émane une minuscule lumière bleue, comme si la nuit devenait claire, bien avant la journée, et il cligne des yeux.

« Mes frères... », dit l'homme.

Mais Kefas l'interrompt :

« Ta gueule. Laisse-nous tranquilles. Nous n'avons pas besoin d'un prêcheur.

— Laisse-le parler, s'il te plaît... S'il te plaît. »

Le jeune Moshe pleurniche.

« Pourquoi ?

— J'aime bien sa voix. Parle, l'étranger.

— Je n'ai plus peur, mais j'ai eu peur aussi. De quoi est-ce que tu as peur, frère ?

— J'ai peur de la croix. Il paraît que ce n'est pas très long, mais c'est le dernier moment, il faut le passer, et ça fait mal. J'ai peur d'avoir encore mal. Je n'ai pas le courage, et... S'il y avait quelque chose d'agréable après, mais il n'y a rien... J'ai peur que ça dure, j'ai peur d'avoir la respiration coupée, de sentir une enclume contre mes poumons. J'aimerais être mort. Je ne veux pas attendre. Je ne veux plus vivre maintenant, je voudrais que ça finisse tout de suite, sans avoir à y penser.

— Tu vis. Tu ne mourras jamais. »

Mort Kefas se moque et rit comme une hyène :

« J'ai souffert, j'ai vu souffrir. J'ai observé : les morts ne bougent pas. Je n'en ai jamais vu revenir à la vie.

— À quoi crois-tu ?

— Je ne comprends rien à ce que tu dis.

— Il croit en toi. Il t'attendra.

— Qui ? Ton dieu ? Ah !

— À quoi est-ce qu'il ressemble ? demande Moshe, qui est intrigué.

— Tu lui ressembles. »

Moshe est flatté.

« Il n'est pas comme les dieux des Grecs et des Romains, alors...

— Ne l'écoute pas. Je suis sûr qu'il va te parler d'une lumière. Il y a de la lumière, ici ? Moi je ne vois rien.

— Il fait nuit pour nous, il fait nuit pour toi et pour tous les hommes.

— Je croyais que ton dieu était lumière, ou quelque chose du genre.

— Il est ténèbres aussi.

— Ah bien, alors tout va bien, il est là avec nous ! »

Mort Kefas salue le dieu :

« Bonne nuit mon Dieu !

— Il est toi aussi.

— Ha ha, s'amuse Moshe, Kefas est Dieu ! Le Mort, tu es Dieu !

— Non, tu n'es pas Dieu. Lui, il est toi. Il est en toi. Tu l'entendras. »

Kefas pète. Il ricane de nouveau :

« Tu as entendu ? Dieu a parlé. Il était en moi.

— Pardonne-leur, murmure l'homme.

— Quoi ? À qui ?

— À vous. Lui.

— Qu'il nous pardonne ? Il n'y a rien à pardonner. Je ne veux pas de son pardon.

— J'en veux bien, moi.

— Ta gueule, Moshe.

— Il te voit, il te connaît. Il te comprend.

— Il te dit ça, grogne Kefas, parce qu'il sent que tu mords à l'hameçon. C'est un prêcheur, il prêche. Tu vas crever, et il te refourgue son dieu.

— Je te le dis à toi aussi.

— Ah, ça va, je me moque de toi, l'ami. Pourquoi est-ce que tu

insistes ? À l'air libre, je te rançonnerais. Si tu n'as pas d'argent, je t'égorgerais. Mais là, maintenant, je ne te veux pas de mal. Tu vas mourir demain, moi aussi. Qu'est-ce que tu me veux ?

— Je veux t'aider.

— Je n'ai pas besoin de ton aide.

— J'ai besoin de la tienne.

— Je ne peux rien pour toi. Je ne vois rien, mais apparemment le cachot est petit, bas, la porte est fermée, personne ne passe par le soupirail, et ils viendront au matin. C'est tout. Je suis désolé.

— Laisse-moi t'aider.

— Pourquoi ?

— S'il te plaît.

— S'il te plaît, chuchote Moshe, laisse-le t'aider.

— Quoi ? »

Et Kefas éclate de rire.

« Très bien, alors vas-y.

— Il faut mourir heureux. Réjouis-toi. Regarde...

— Ah ça ! » Il manque de s'étouffer. « Je me réjouis, je n'ai jamais été aussi heureux. Regarde-nous ! Regarde-nous bien, moi je ne peux pas. Je suis aveugle.

— Je te vois comme tu me vois. Je te vois comme lui.

— Ah bon. »

Kefas grommelle. L'étranger marque une pause puis dit :

« Je te remercie...

— De quoi ?

— De me laisser te parler.

— Tu es leur roi ?

— Non, je suis l'homme, le fils de Dieu.

— C'est toi, le Nazaréen ?

— Ils m'appellent le Nazaréen.

— Tu as combattu les Romains.

— Je me suis battu.

— Et alors ?

— J'ai perdu.

— Et voilà.

— Il l'a voulu.

— Qui ? Ton dieu ? Il n'a rien voulu du tout. C'est la fin pour toi, et c'est tout. Je suis désolé. S'il existe, il t'a abandonné.

— Il ne nous abandonnera pas.

— Il t'a abandonné. »

L'homme se tait.

« J'en ai connu des prophètes... »

Mais Kefas hésite, cherche ses mots :

« Ils meurent... Parfois les gens se rappellent leur nom, des années plus tard. Tu avais beaucoup de partisans, toi ? »

L'homme ne dit rien.

« Tu vois, le Mort, maintenant à cause de toi, il se tait ! Toi, tu parles tout le temps et je n'aime pas ta voix ! »

Moshe lui file un coup de pied dans le gras du ventre et s'éloigne de lui à quatre pattes.

« Ne l'écoute, pas, l'homme ! Le Nazaréen ? Ne l'écoute pas, quand il a peur, le gros parle beaucoup. L'homme ? Tu es là ?

— Je vous écoute.

— Où es-tu ?

— Je suis là. »

Toujours à quatre pattes, le Chieur s'approche, puis il s'arrête, il se retient. Il renifle, il attend.

« Tu es bon », lui dit enfin l'étranger.

Moshe est content, mais il préfère se montrer honnête :

« Je n'ai pas été très bon, non.

— C'est juste un pauvre chieur, ne lui fais pas croire n'importe quoi.

— Toi aussi tu es bon.

— Ha ha ! C'est la meilleure... » Kefas l'aveugle s'esclaffe, remue le cul dans la poussière et hoche la tête comme un bœuf sous le joug. « Et celui qui va te clouer les mains demain matin, il sera bon aussi ?

— Oui. Je ne le connais pas encore. J'imagine. Il n'aurait pas créé quelqu'un de mauvais.

— Au début, tout le monde est bon, mon ami... Mais ensuite c'est une autre histoire. Il faut bien se défendre. Tu me rends triste, tu ne connais rien à la vie. Tu es pire qu'un gosse. À la fin...

— Il n'y a pas de fin..., l'interrompt le prêcheur.

— Il y a une fin ! réplique Kefas agacé. Il y a tout le temps une fin. Tout le temps les choses finissent. Les pierres, les arbres, les hommes, la vie.

— La mort n'est que le début. C'est pour ça que je suis heureux. C'est le début.

— Tu es fou.

— Il n'est pas fou, proteste Moshe.

— Bah, peut-être, après tout je n'en sais rien. »

Après un long silence, Moshe demande :

« Nazaréen ?

— Oui ?

— Est-ce que tu peux me prendre dans tes bras ? »

L'homme ne répond pas.

« S'il te plaît. »

Kefas entend l'homme, au fond du cachot, qui se lève, se déplace le dos courbé et s'assoit près de Moshe, au bleu de la nuit qui filtre peut-être par le jour minuscule de la cellule, c'est un homme petit, souriant, à la face large et au nez épaté, accroupi, la barbe rasée, qui porte des traces de coupure, les cheveux courts, épais et frisés ; il tient Moshe dans ses bras comme un enfant.

Il tousse, un léger filet de bave lui coule à la commissure des lèvres, ainsi qu'aux épileptiques, et quand il parle, l'araméen donne parfois à l'hébreu un sens plus simple ou plus compliqué que les phrases qu'il prononce.

Kefas laisse claquer sa langue et se moque d'eux. Il enrage.

« Tu es tout rouge. Tu es en colère, dit le Nazaréen.

— Oui, je suis en colère. Je n'ai qu'une vie, et on me la prend.

— Tu n'es pas propriétaire de ta vie. »

Mort Kefas crache et voudrait protester :

« Laisse-le dire, demande Moshe.

— Qui possède ma vie, alors ?

— Le Seigneur... »

L'homme semble heureux de pouvoir parler, de pouvoir prêcher. Sa voix, caillouteuse comme le lit d'une rivière asséchée, parce que les pleurs y ont coulé et se sont taris, redevient de l'eau et prend de l'assurance dès qu'il se sent entendu.

« Arrête.

— J'aime bien l'écouter, moi. » Et Moshe demande : « Qu'est-ce qu'il y aura, après ?

— Le Royaume, pendant mille ans. »

Mort Kefas grogne :

« Mille ans... C'est loin, qu'est-ce que tu en sais... ? Dans cent ans, dans mille ans, qu'est-ce qui restera de tout ça ? Sous la terre : des vers,

de la pourriture... Quelque chose, rien. C'est tout. »

Le Nazaréen le regarde, dans le noir du cachot :

« Dieu t'aime. »

Kefas est surpris.

« Qui ?

— Toi.

— Personne ne m'aime, Nazaréen. »

Il a envie de pleurer.

« On se souvient de toi.

— Quoi ?

— On se souvient déjà de toi, je me souviens de toi. Il ne t'a pas oublié.

— On m'a déjà oublié. Les gens se souviendront peut-être de toi, parce que tu as combattu. Pas moi. Je ne veux pas qu'on se souviennne de moi, ni de personne en particulier.

— À quoi ressemble le Royaume ? relance Moshe.

— Les yeux ne le voient pas.

— Je suis aveugle, rappelle Mort Kefas. Je sais ce que c'est. Du noir, de la merde, et rien. »

Il pleure sans un bruit.

« Tu pleures, dit doucement le Nazaréen.

— Non. »

L'homme ne proteste pas. Il attend que Kefas ait fait sécher ses larmes.

« Et toi, tu souris ?

— Oui.

— Pourquoi ? demande Moshe. Tu te moques de nous ?

— Non. Vous savez que vous n'êtes pas seuls. Je souris parce que vous avez compris.

— Je n'ai rien compris du tout.

— Tu sais qu'il n'y a pas que toi en toi.

— Alors qui il y a ?

— Il y a lui. »

Le Chieur cherche :

« Il n'y a rien en moi. Je ne trouve pas.

— Mais tu n'es pas seul.

— Non, Kefas est là, toi aussi.

— Où ça ?

— Là, dans la prison.

— Mais à l'intérieur de toi ?

— Je ne sais pas. J'entends ta voix.

— Ce n'est pas la mienne.

— Ah, mon salaud ! » Kefas rit de nouveau. « Tu sais y faire. J'aurais aimé te voir botter le cul des Romains.

— Nous avons rencontré un Romain..., commence à raconter Moshe, il voulait vaincre la souffrance...

— C'était un homme trop compliqué.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Nous l'avons fait souffrir et nous l'avons tué, répond Kefas.

— On ne l'a pas fait exprès.

— Tu mens, Moshe. Tu voulais le buter ! Tu lui as coupé une couille ! Tu étais content de le faire.

— Mais non ! proteste le Chieur. C'est pas moi ! Je ne voulais pas.

— Au fait, le Nazaréen, le Romain qu'on a castré et qu'on a saigné, tu crois qu'il nous aime, lui ? »

Kefas s'esclaffe. Il rit de sa propre plaisanterie.

« Oui. Il vous aimera aussi, répond le Nazaréen.

— Ha ha. Tu parles bien, l'ami.

— Je ne plaisante pas, l'aveugle.

— Je regrette.

— Quoi ?

— Je regrette, dit Moshe, de l'avoir tué. L'esclave aussi, celui qui boitait : je regrette.

— Espèce de lâche ! murmure Kefas.

— Non, vraiment. »

Puis il se dresse sur la pointe des pieds, en silence, et cherche d'où provient le bleu qui prête sa teinte, de plus en plus, au noir de la nuit qui finit.

« Au fond, je regrette aussi, lâche Kefas.

— L'heure approche, c'est l'aurore, prévient Moshe, qui tâche de voir à travers la grille du soupirail, sous le plafond du cachot.

— Je vous aime.

— Au moins tu nous as fait passer un bon moment, conclut le Mort. Je te remercie. »

*Le philosophe s'est transformé en eunuque
jaune*

*Le Chieur en quatre petits Śeṣa
verts*

*Kefas en Général des Morts
rouge*

*Jésus devient le cheval
qui devient Rāma
bleue*

Chapitre 9

RĀMA

Empire Gupta, 336

Pour la première fois tout le monde est réuni.

À travers un immense empire naissant, des âmes perdues et retrouvées voyagent jusqu'à la bouche du monde, s'aiment, cherchent et trouvent la joie, qui ne dure pas.

Elle reviendra.

Aśvamedha

Lors de la cérémonie du cheval qui marque le couronnement de l'empereur Samudragupta, un homme castré qui ne se souvient de rien rencontre une troupe d'inconnus qui se livrent à un étrange rituel.

1

Enfin, la bouche parfumée du jour s'ouvrit. L'esprit était devenu un grand cheval blanc adoré par l'aurore. Sous les guirlandes d'orchidées candides qui ornaient le site du sacrifice, l'air sentait bon et fort ; la mort avait emprunté l'odeur de la vie, depuis la fin de la nuit, et on avait renoué avec l'ancienne cérémonie pour qu'il périsse dans l'essence fraîche et légère de la rosée. Avec le plus grand respect, les officiants joignirent les mains et oignirent son corps d'huile de sésame herborisée, avant de l'attacher à l'aide de cordages tressés par des femmes aux lourds montants qui exhalaient le santal. D'abord il se débattit, mais bientôt il accepta son sort avec placidité, et les hommes l'en remercièrent ; soulagés que la coutume archaïque du sacrifice vaille encore pour attrouper et tenir ensemble l'humanité, ils commencèrent à célébrer de bon cœur.

Le cheval huma la lumière fraîche du matin, immobilisé sur cette estrade de bois lavé, verni, laqué, qui dominait la grand-place de la cité. Ses oreilles incurvées vers l'intérieur en forme de croissant de lune frémissaient et il avança la gueule pour inspecter la terre qui s'était éloignée de lui. Il tira contre la bride, les cordes, les liens de cuir qui le retenaient aux montants. Mais les montants pesaient trop fort. Ils pendaient aux extrémités de l'estrade, dans l'attente d'être accrochés à

l'attelage des bœufs, placides, qui l'avaient accompagné à l'aube jusqu'à l'autel.

Il contempla les bœufs ignorants, puis les hommes réunis devant lui par milliers. Pour l'office principal de l'Aśvamedha, la foule s'était massée des rues poussiéreuses au parvis fleuri de la grand-place dans l'espoir d'assister au rite. Derrière les portes des faubourgs de Pataliputra, on ne voyait déjà plus rien : il fallait se fier au témoignage et à la rumeur enthousiaste qui, comme le fraîchin de la marée, remontait de la scène vers les quartiers des hauteurs attendant avec impatience le signal de la cérémonie.

De nouveau nerveux, le cheval cligna des yeux, aveuglé par le bleu adamantin du ciel. Il respira. Partout à Pataliputra, cet ancien village devenu ville de Patali et capitale royale, le bois de santal de la prospérité espérée se confondait avec la pisse de la vache bien nourrie, la merde de la chèvre champêtre, la cannelle claire et l'aloé noir, le lotus bon marché, l'essence trafiquée d'orange et le vin aigre des provinces, qui coulait des jarres en même temps que la bière de riz amère, afin de rendre au peuple le sentiment de sa propre importance et de donner aux étrangers en visite l'impression de la puissance nouvelle de l'empereur Samudragupta, fils de Chandragupta et de la princesse des Lichchhavi. Pour le cheval de ses écuries, Samudragupta était comme un père. À présent, afin de calmer l'animal, le prêtre qui l'avait tenu par le licol depuis la sortie de la stalle lui parlait d'une voix douce et ardente à la fois, et lui décrivait le spectacle magnifique, la quantité d'hommes venus rendre hommage à sa grandeur. Il murmurait à son oreille blanche recourbée en forme de lyre : par les belles allées arborées qui remontent du port, où l'ombre et l'eau, au croisement du fleuve Gaṅgā, du Gandhaka et du Son, lentement se séparent, des marchands de l'Occident, des négociants amis des Arabes et des Nabatéens, des gens venus d'aussi loin que l'archipel de Ferresan, des commerçants de l'île brûlée de Katakekaumenê, des mangeurs de poisson blanc avec les doigts, d'autres issus du Sud où les pirates ont établi leur patrie, de Muziris à Nelcynda, tous sont venus assister au couronnement. Et ils sont là pour te voir. Entends-tu que se frôlent dans l'attroupement la soie et le lin, l'or, le safran et le jaune mal teint à la pâte pioury, le noyau de mangue, l'os de seiche et la carapace de tortue ? Le petit peuple des champs aussi, derrière les hautes palissades de bois de Pataliputra, aux fentes étroites d'où les flèches partent quand

la guerre éclate, guette sous le soleil levant le spectacle imminent.

Ils t'attendent, mon roi.

Sois heureux, sois fort, sois droit. Et le prêtre relâcha le licol, en flattant les épis sur son dos, qui sont signe de chance pour les hommes, tandis que les autres officiants vérifiaient la solidité des liens. Quant aux conducteurs de chars généreusement offerts à Samudragupta par les Lichchhavi, ils se chargeaient d'arrimer aux attelages les lourds montants qui retenaient les pattes rétives du cheval.

Il renâcla, ronflant bruyamment par les naseaux, et les hommes reculèrent.

« Tout doux... »

Puis il expira un frémissement tranquille, comme après avoir dormi, et ils furent rassurés.

Il était haut, fin, se tenait droit, les reins tendus et le jarret ferme. Fièremment, il aimait les hommes ; quoique encore inquiet, il leur fit confiance et remua les oreilles en demi-lune à la recherche de son père parmi la foule. Il attendait une manifestation du Roi, mais le Roi n'était pas là. Rêvassant, il parcourut les rangs serrés des hommes venus le vénérer une dernière fois. Dans le public, il y avait aussi des animaux.

Devant lui, au pied de l'estrade, s'ouvrait une cour herbeuse et généreuse où les invités de Samudragupta, les prêtres, les rois, les marchands des terres d'Indra et de l'étranger assisteraient assis au couronnement, entourés de vaches. À la lumière rase du matin, qui de bleue était devenue rose, des paons issus des grands jardins des kṣatriya de la région ainsi que des faisans domestiques des campagnes s'ébrouaient en liberté. Le cheval regarda les oiseaux. En chaleur, le paon mâle poursuivait de son ardeur folle la femelle, dont le cou blanc délicat perlait déjà de sang, blessée par les coups de bec du mâle. Aveuglé par son propre désir, le paon qui paraissait exhiba sa roue, tourna sur lui-même devant la femelle, victime apeurée et incapable de fuir le viol auquel elle était condamnée par son espèce. S'obstinant à vouloir la monter et la pénétrer par la force, le mâle faisait rire bruyamment les hommes observant la nature cruelle de l'animal, dont ils déduisaient avec ironie, fatalisme ou mélancolie leur propre nature. Devisant sur la violence nécessaire, ils burent du thé refroidi, qui passa de main en main parmi les voyageurs remontant à pas comptés l'allée. Avant de s'asseoir, ils prirent des nouvelles de l'avancement du rite, sur le parvis encombré par la foule. Le cheval s'ébroua. Il dévisagea les

spectateurs un à un, avec un hochement flegmatique de la tête.

Au premier rang devant l'estrade, un légat d'Occident, qui venait de l'empire lointain des Romains, pria celui qui lui avait versé de la boisson soma dans son bol d'argent de lui décrire la procédure de l'Aśvamedha.

Les oreilles de l'animal se dressèrent. Il entendit monter la rumeur : la Reine approchait, le Roi aussi.

Voici quelle était la tradition, expliqua l'Indien au légat romain, en attendant l'arrivée du souverain. Un grand et beau cheval blanc aux yeux bleus, en provenance des écuries de la famille royale, avait vaqué en liberté durant un an dans les villes voisines et à travers les labours lointains, accompagné à plusieurs pas de distance par les guerriers en armes du roi Samudragupta. Nul ne les avait défiés ni n'avait arrêté la course vagabonde du cheval, car Samudragupta avait déjà triomphé par la hache et par l'épée de tous les États ennemis du Nord. Jusqu'où le cheval était allé à l'amble, jusqu'où il avait couru sans rencontrer d'opposition, c'était désormais propriété du futur empereur. Les bornes de l'empire avaient été fixées par l'errance de l'animal. Aujourd'hui, après un an, le cheval était de retour à la capitale, son point de départ, pour y être remercié. Attaché à des pièces de bois, il attendait désormais que son père, le Roi des rois, se manifeste et recueille son sang. Après quoi le Roi deviendrait l'Empereur, résuma le notable de Pataliputra au Romain.

Le cheval piaffa, mais ses pattes demeurèrent immobiles : le sabot ne décolla pas du sol branlant de l'estrade, et il remua la crinière, afin de manifester son impatience. Il n'avait plus envie d'écouter les hommes.

Il voulait en finir, et retourner dans les prés où il pourrait aller en liberté.

Mais les hommes étaient bavards. Malicieux, le notable sortit de sa bourse en cuir de chèvre une pièce de monnaie, récemment frappée par les autorités, sur la face de laquelle figurait le profil de Samudragupta : voici le Roi, dit-il à l'étranger assis au premier rang, qui lui avait demandé à quoi ressemblait le souverain. Imaginez-le la peau bleue, vêtu de jaune safrané, d'ocre et de marron, cliquetant de bracelets d'or, la barbe finement taillée. C'est ce qu'on dit, du moins, car ici il ne se montre pas souvent au regard de la population des industriels, regretta le notable. Il désigna les boutiquiers, les échangeurs, les prêteurs amassés sous la protection des seigneurs armés

qui surveillaient le sacrifice accompli par les brahmanes. Et les autres ? Depuis longtemps ces vaïsya qui travaillent pour les seigneurs et les prêtres ont abandonné loin de Pataliputra les champs soumis aux saisons, les récoltes rébarbatives du blé, du riz et du millet. De loin ils font cultiver la terre de leurs propriétés à l'aide de charrues et de bovins bien nourris, ils comptent les recettes au boulier dans leurs familles enrichies et non anoblies, ils mettent en contact acheteurs et vendeurs, offrants et demandeurs. Trop souvent, ces hommes de la ville dévoués au dharma se sentent méprisés par les brahmanes et par les rois. Ils espèrent, après le long effort de la guerre qui a vidé leurs caisses avec l'appétit d'un enfant robuste, que le nouvel empereur Samudragupta leur sera favorable. Pourvu, prient-ils en célébrant le cheval, que l'Empereur honore non seulement les armes et les arts, mais aussi le commerce entre les hommes.

Tous avaient fait le voyage, du détroit, d'Aksum, de Méroé et même des cités d'Apollôn à Pataliputra, pour assister au spectacle.

Enfin, Samudragupta parut. Il ressemblait à son image, sur la pièce de monnaie : il était déjà devenu sa propre effigie. Il salua les hommes, il s'inclina devant le cheval, qui hennit.

La liesse souffla aussi fort que le vent, les jours de tempête. Au comble de l'excitation du peuple, quatre prêtres, disposés aux quatre directions de l'espace, et les quatre reines qui les secondaient sacrifièrent d'une lame assurée quatre chèvres aux cornes déjà coupées. Surpris, le cheval sentit l'odeur du sang, et il s'échauffa.

Alors la foule vrombit et une nuée d'insectes parut émerger de la rumeur tourbillonnante : on n'attendait plus qu'un mot, un ordre de Samudragupta. Désormais le brahmane obéissait au seigneur, car le seigneur c'était le Roi, et le Roi c'était l'Empereur.

Comme persécuté par une nuée de mouches assoiffées de son sang, le cheval protesta, baissa le col, flaira, couina, hennit de nouveau et frappa de la queue peignée et tressée contre ses cuisses bien tendues, dont les muscles frémirent, empêchés par les attaches.

« Procédez ! » dit Samudragupta.

Mon père, se réjouit le cheval en entendant sa voix, et il baissa la bouche pour mieux la présenter au Roi. Mais l'animal était pris au piège sur l'estrade, d'où les quatre lourds montants métalliques, entraînés par les attelages de bœufs blancs du dieu Nandi, s'éloignèrent. Sans comprendre ni comment ni pourquoi, le cheval se

retrouva les fers écartés, à glisser contre le plancher verni et laqué de l'estrade, dont l'appui se dérobait sous ses sabots. Chacune de ses jambes, lentement entraînée par un cortège de bœufs des Lichchhavi, partait à l'horizontale et l'animal fut bientôt forcé de s'allonger, avec le ridicule d'un enfant maladroit.

Il gémit.

Plus personne, parmi les rangs des dignitaires sur le parvis, ne parlait.

Surpris et essayant de comprendre ce qui lui échappait en balançant furieusement la tête de tous les côtés, le cheval retrouva pourtant la dignité attendue et toisa l'audience. Dans les rangs des hommes qui assistaient au supplice, il sembla identifier quelqu'un. Sous sa frange peignée avec soin, le bel œil rond et éloquent aux reflets de bleu fixa un petit homme au teint ulcéreux, qui se frayait un passage au milieu de la foule inconsciente, fascinée par le spectacle.

L'homme perdu se sentit saisi : il lui sembla que le cheval le comprenait. En silence le cheval lui parlait et il répétait à l'intérieur de son esprit : N'aie pas peur. Puis l'homme égaré s'éloigna de l'estrade et poursuivit son chemin dans la foule qui l'ignorait, suspendue à l'image du cheval écrasé de force contre le sol, écartelé, et de la Reine qui montait à son tour sur la scène.

L'animal la sentit approcher.

Elle était nue.

Mère !

C'était une jeune beauté ambitieuse aux poignets et aux chevilles délicats. Le cuivre de sa peau douce était cinglé par le blanc des marques des bracelets dont elle venait de se débarrasser. Après avoir dansé derrière lui sur l'estrade, elle se colla tout contre sa peau, chaude et palpitante, et il crut que c'était pour lui prodiguer du réconfort. Il découvrit ses dents, ses gencives roses, et hocha la tête avant de la lui présenter, dans l'espoir qu'elle le sorte de cette situation périlleuse. Imperceptiblement, les quatre attelages des bœufs de Nandi avançaient. Avec eux ils emportaient les jambes fines du cheval, désormais aplati sur le ventre. Il faisait effort en sens contraire pour retenir les liens de cuir qui commençaient à disloquer ses membres. Aide-moi ! hennit-il. Mais la Reine lui flatta les épis dorsaux, qui sont signe de chance, et commença à se frotter à la façon impudique de la jument contre son cul. Luisante d'huile et de sueur, elle s'était accroupie derrière lui,

tandis que l'officiant guidait le long pénis recourbé du cheval vers le vagin humide de la Reine, qui avait écarté les cuisses pour lui proposer son sexe ouvert à deux doigts. Le peuple encouragea la femme en chaleur. Par trois fois au moins en agitant le bassin, elle alla et vint dans son dos afin de mimer l'amour qu'elle lui offrait avec fièvre. L'animal était à la fois excité et scandalisé. Flanqué sur l'estrade de deux jeunes vaches baignant dans le sang, que le prêtre venait tout juste d'égorger, le cheval donnait malgré lui sa croupe à la femme nue qui fit mine de jouir, la tête renversée et la chevelure en feu. Il essaya de retenir son être comme les rayons d'une étoile, mais on l'éloignait de lui-même. Il perdait le combat. Au fil des minutes, le cheval se sentit devenir une vague collection d'os désarticulés dans un sac de peau. Si résistant soit-il, il céderait. Les muscles rompirent, les veines bientôt.

Panard des quatre jambes, le cheval gigotait de façon incongrue sur le bide.

La Reine et les servantes, qui faisaient tinter à leurs chevilles et à leurs poignets des clochettes, commencèrent à ficher de longues aiguilles d'argent dans sa chair tendue à craquer, pour mieux indiquer la découpe aux brahmanes bientôt chargés d'en débiter la viande.

Il se sentit devenir moitié, quart, portion : il se sentit en morceaux.

Avec délicatesse, la Reine nue et impudique dessinait sur son flanc gonflé comme une outre une partition secrète. Elle fit saigner sa cuisse en gravant là-dedans la division des parties postérieures. Son jarret gauche était déjà rompu. Il hennit à voix grave, désespéré.

« Chut..., fit doucement la Reine. Je suis là. »

Puis il entendit sonner à son cou un collier de perles et à ses oreilles des boucles d'ivoire, qui lui évoquèrent les jours où en sa compagnie il avait parcouru les champs, les montagnes, les rivières de l'empire du nord au sud, de l'est à l'ouest. Aussi allongea-t-il le chanfrein, dans l'espoir d'une dernière caresse. Le prenant bien en main, la Reine se coucha près de lui sous une couverture de laine aux motifs annelés des symboles de l'infini. Rituellement, elle murmura quelques mots éplorés. Le prêtre les répéta, les autres épouses les reprirent et bientôt la foule chanta en chœur :

« Ambē, ambikē, ambalikē... »

« Qu'est-ce que ça signifie ? » demanda le marchand romain au premier rang, qui regardait le cheval s'éteindre ainsi qu'un feu dont les braises résistent trop longtemps.

« Ma mère, ma petite mère, ma chère petite mère... »

Ils fermèrent tous les yeux. Personne ne vit le brahmane trancher les artères en faisceau de la gorge tendue de l'animal, l'œil bleu grand ouvert. Le cheval sentit se détourner de lui la Reine exaltée, à qui les courtisanes venaient d'apporter par pudeur un linge blanc et une couverture. Ma mère ! Pourquoi ?

Puis, noyé dans son propre sang, il laissa aller l'âme.

Et son cœur tambourinant cessa de battre.

À cet instant, dans la foule, tous les hommes s'agenouillèrent par respect.

Au premier rang, un légat romain se trouva pourtant bousculé par une troupe de miliciens aux ordres d'un riche marchand drapier qui criait :

« Rattrapez-le ! Il s'est échappé ! Il m'a volé ! »

Il parlait de l'homme qui avait fendu tout à l'heure la foule trop occupée à assister aux derniers instants du cheval royal.

« À genoux ! » répliquèrent les soldats de Samudragupta. C'était la coutume. Le drapier et ses hommes protestèrent, mais le moment était au recueillement : il fallait respecter la mort de l'animal et la naissance de l'Empereur. Le riche drapier à quatre pattes sur le parvis se désola qu'à cause de la coutume le fuyard ait eu le temps de filer vers les quartiers populaires, dans le nord de Pataliputra.

« Tais-toi. »

De longues minutes durant, on se recueillit, le temps que le cheval fût découpé en morceaux à la hache et au couteau. Le sang coulait, rouge et épais, de l'estrade où l'on entendait les brahmanes faire office de bouchers.

Le riche drapier n'en pouvait plus d'attendre.

« Qui poursuis-tu ? demanda enfin quelqu'un dans la foule, par curiosité.

— Un eunuque.

— Pourquoi ?

— Il m'a volé !

— Que t'a-t-il volé ?

— Lui ! Lui-même ! L'eunuque m'appartient. C'est mon esclave. Il a profité de la cérémonie pour s'enfuir. »

On rit, et les soldats les laissèrent aller, lui et sa cohorte.

Au respect succéda la joie.

La foule en effet s'était relevée, après avoir plié le genou, mais avec gaucherie et sans ordre car il y a longtemps que le trop rare sacrifice qui désignait l'Empereur n'avait pas été accompli, et personne ne se souvenait de l'ordre exact des opérations, une fois le cheval mort.

Pour mettre fin aux hésitations, les officiants prononcèrent en psalmodiant les mains jointes une prière et supplièrent le cheval d'offrir à tous une bouche parfumée.

« La bouche ! » réclama le peuple.

« La bouche », répondit l'Empereur.

C'était le signe du déjeuner. Les dieux festoieraient des cuisses, du foie, des organes vitaux qui leur seraient offerts par les brahmanes, sur les autels consacrés. Bien sûr, les dieux goûtent et aiment ce que les hommes sacrifient, mais ils ne mangent pas la chose, ils en hument le fumet, c'est-à-dire l'essence, tandis que la viande appétissante saigne d'un rouge pourpre, comme le lotus padma de la victoire, que les hommes dévorent tout entier, où ils puisent leur force et leur bonheur.

Le long des allées ombragées, qui sentaient encore le santal, on invita les étrangers à se délecter de la chair opulente des chèvres et des chevaux achetés par Samudragupta, bénis et abattus par les prêtres dans tous les quartiers de Pataliputra : le grand repas allait débiter, par quoi la victoire de l'homme serait consommée.

Fleurs drapées et draps fleuris tendus au-dessus des passages où l'on dressait les tables communes sentaient dans les rues le fer du sang qui excite l'estomac et donne du cœur à celui qui va manger : « Il a été sacrifié, le cheval innocent ! » criaient les enfants en riant dans la rue, et ils agitaient pour imiter et amuser les adultes des serpentins, des chutes de tissu et des guirlandes tressées de fausses orchidées en chantant à tue-tête le nom de leur souverain.

2

Fuyard, un pauvre homme castré, chauve et gras, cherchait la sortie dans Pataliputra en joie, mauve, rose et jaune-orangé de l'urine de la vache qu'on nourrit avec la feuille du manguier.

C'était l'eunuque.

Il errait hagard dans les creux de la foule excitée ainsi que la vague de la mer par temps houleux, sonné par le sang percutant ses tempes au

point de le menacer d'évanouissement, au bord du chemin qui servait de latrines et au milieu duquel coulait la pisse chaude, légère et piquante des hommes, comme toujours les jours où l'on buvait de la bière de riz fermenté. Par quel miracle avait-il réchappé à la peine et au supplice ? Il n'en savait rien. À peine se souvenait-il être parvenu à fuir après que le cheval l'avait regardé les yeux dans les yeux. Victime du sort, seul à pleurer le jour où tout le monde devait rire, il s'employait depuis une demi-heure à semer son maître, le marchand de draps d'Ithiyōpiyā, qui le traitait d'esclave insolent. Battu hier au soir à coups de verge dans les écuries, il avait profité de la cohue en ce jour d'Aśvamedha pour fausser compagnie au maître drapier. C'était vrai : il avait mal agi, il avait défié les dieux par orgueil, en n'obéissant pas, mais il voulait vivre encore. Entendant la cohorte de son tourmenteur s'exclamer à deux rues à peine de la sente où il se trouvait égaré, il appela au secours en bon sanskrit.

« S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! »

Dans les ruelles amères qui menaient au quartier des indigents, il claudiquait au milieu des pauvres organisés en confréries et des marchands de deuxième classe. Le sang lui coula des lèvres épaisses et féminines qui dénonçaient les hommes trop vulgaires comme lui, aux poignets dodus et aux chevilles enflées. Parce qu'il avait été mal attaché, sa peau aux endroits sensibles était devenue de la corde effilée, semblable à celle dont sont tressés les paniers des charlatans charmeurs de serpent.

« Aidez-moi. » Personne ne répondit. Personne, même, ne releva. « Grâce. » Deux fois il supplia les badauds... Trois fois, mais rien.

En effet, les fils d'Indra et les étrangers venus assister au sacrifice et au repas le toisèrent, inquiets, et le laissèrent passer tel un mendiant qui porte les poux et qui transmet la poisse, évitant tout contact avec lui : les rues étaient sales, les hommes des rues encore plus.

Le maître drapier et ceux qui le servaient l'auraient bientôt rattrapé dans la cohue, portant à la main le terrible fouet de métal, l'urumi des karalas. Cette sorte d'épée à la lame flexible fait marcher droit ceux qui errent de travers. Déjà il entendait le maître faire claquer l'acier de la lame et pester contre les brahmanes impuissants à assurer l'ordre dans la cité.

« Arrêtez-le, que je le rosse sur place ! »

L'eunuque soumis et incapable de se défendre cligna des yeux. Sur

une place où l'on festoyait, il tomba à genoux au pied des poutrelles, près des poteaux sacrificiels du quartier. Or, au moment où le fil métallique du fouet aurait dû cingler contre sa peau, l'ordre naturel des choses, des causes et des effets s'interrompit : il y eut un silence et une longue file d'hommes encapuchonnés au pas traînant, qui allait dans un bas nuage de poussière et d'ocre, s'interposa entre la victime et le châtiment. Ils s'arrêtèrent, formant une ligne irrégulière qui protégeait l'eunuque du maître drapier et de ses hommes. On entendit murmurer les badauds, et la vache en travers de la place huma l'odeur lourde, louche et mordicante des inconnus, avant de meugler et de s'en détourner, se relevant et reprenant sa marche chaloupée. Les gardes armés de gourdins hésitèrent, voulurent franchir le rideau des moines au capuchon, mais leur pas demeura suspendu dans la poussière et ils n'avancèrent plus. Ils flairaient dans l'air les remugles de quelque chose de démoniaque ou de sacré, et firent signe à leur employeur qu'il n'était pas bon d'insister. Mieux valait attendre que ces inconnus déguerpissent.

C'était une bande de moines bizarres, peut-être une colonne de voleurs déguisés qui s'était faufilee dans les travées de la cité rendues étroites par la fête et confuse par la foule. Mais en lieu et place de la traditionnelle corde des moines en travers d'épaule, ils portaient une robe lehnga sous une capuche d'initié tressée en fibres de chanvre. Si la lehnga évoquait les robes de mariée des gens de bonne naissance, la pèlerine et le capuchon semblaient mal tissés, et dénués du moindre ornement ; étaient-ils miséreux ou aisés ?

Tous les gens du quartier, fortunés ou sans le sou, s'écartaient sur leur passage. Les moines allaient vite et en silence ; certains étaient tout petits, on aurait dit des enfants ou des nains.

« Maître... », voulut conseiller avec crainte un officier, arrêté sous une arche, à quelques pas des inconnus aux effluves faisandés qui inquiétaient les gardes en armes.

« Qui sont ces hommes ? » interrogea le maître drapier, dont le droit se trouvait bafoué par une sorte de coutume dont il ne comprenait pas le principe.

« C'est la princesse.

— Quelle princesse ? »

Une figure légère parmi la troupe des compagnons se détacha, noble, féminine et voilée, qui s'avança au-devant de l'eunuque

agenouillé sur la terre battue. Le malheureux implorait à bout de souffle, car il avait le ventre mou et les muscles affaiblis :

« S'il vous plaît...

— M'aimeras-tu ?

— Pardon ? »

Il était trop en panique pour se montrer étonné, mais la tête lui tourna et il commença à douter de ce qu'il entendait. Est-ce qu'il devenait fou ?

La voix de la dame dit :

« Embrasse-moi, et je te redonnerai la liberté. »

Sous le tissu bleu de paon se laissait deviner une silhouette articulée de danseuse précieuse, toujours sur le point de s'échapper. On eût dit que ses chevilles et ses poignets étaient les uniques points fixes de son corps autour desquels les bras et les jambes tournoyaient en permanence. Aucun bijou ne tintait à ses articulations, comme les chaînes qui manquent aux membres de l'esclave émancipé. Elle allait en silence sous le voile bleu, violacé par endroits, aux reflets d'opale, repoussant par une force invisible les curieux, les enfants que les parents abritaient sous les porches, les éloignant de la scène dont le drapier interloqué ne percevait ni le danger ni le caractère sacré, jusqu'à ce que la danseuse voilée relevât la lehnga. Alors elle révéla qu'elle était blessée, près de ses côtes apparentes : une vilaine coupure ou une brûlure à l'ombre de son sein léger et nacré dont on apercevait l'aréole bistre.

« Embrasse ma blessure, aspire mon sang, dit la femme voilée, après quoi ils n'oseront plus te toucher. Je suis sacrée. »

Or elle exhalait fort.

D'abord, penché au niveau de son nombril de danseuse, l'eunuque pensa que la beauté puait cette sorte de putridité des morts après le décès, puis il lui sembla qu'il émanait d'elle l'haleine du sexe humide, enfin il devina confusément en elle une vie contradictoire : le cœur qui bat mais aussi l'ulcère, la douceur et l'âcreté, le lait de l'enfant et l'amertume de la sueur du vieillard, l'odeur de la mère et le sperme. Elle ne diffusait pas l'encens, le santal bien élevé des gens qui sentent bon, mais évoquait plutôt la racine qui parfois diffuse le pourri, à la saison des pluies. Enfin elle suscita en lui l'image de la terre, l'argile mouillée, l'humus, l'empyreume du bois brûlé et la clarté sans calcaire de l'eau des torrents, la pisse, la merde, la salive, la suée en même

temps que la fleur. Et dans la chière il sentit l'enfant, dans l'enfant la viande, dans la viande le ver et dans le ver la vie. L'eunuque, visualisant le cycle presque entier, accepta la puanteur à l'intérieur de la promesse du bonheur.

« Lèche, maintenant. Touche-moi et ils te laisseront tranquille.

— Non, je t'interdis ! Ne touche pas. »

Le maître drapier fit trembler son fouet d'indignation.

L'eunuque grassouillet se sentit idiot, officiant d'un culte absurde. Pourquoi fourrer sa langue dans la plaie d'une femme dont il ne savait rien ?

Et pourquoi pas ?

Alors, retenant sa respiration, il s'avança. À la distance d'à peine un doigt du sein de la femme qui sentait si fort, il détailla sa peau brune et délicate qui, en un endroit précis, près des côtes apparentes, était tendue : il vit de près la blessure ouverte et une lésion papuleuse qui lui courait jusque dans le dos, telle une lézarde dans un mur sain. Tout autour, pourtant, c'était jeune et vif. Sans doute qu'elle avait été brûlée, et mal soignée. Aux alentours de la plaie, une dermite séborrhéique avait dépigmenté et blanchi la chair brune de la jeune femme, dont il n'avait toujours pas aperçu la figure, mais qui ne pouvait être que d'une rare beauté. Reprenant son souffle, et reniflant l'odeur de soufre de l'inconnue, il posa ses lèvres contre la chair ouverte sous la poitrine de la dame. Il suffit, se dit l'eunuque qui n'avait jamais connu de femme, de penser que tu l'embrasses sur la bouche.

Au fond de la blessure, il crut deviner une couleur bleue pure. Puis tel un animal il pourlécha un peu de pus.

Parmi les mucosités, il goûta à une douce amertume, qui lui évoqua le souvenir de l'huître ; il y avait dans la femme un fumet de mers lointaines. Appuyant avec délicatesse son avant-bras contre son crâne, elle l'encouragea et lui dit : « C'est bien. Suce, aspire. » Maintenant il était étourdi. Cette parodie avait dégoûté juste assez les hommes en armes pour interdire au maître drapier de lever la main sur son ancien bien, son esclave. « Merci », baragouina l'eunuque, qui cherchait à se redresser sur ses deux pieds, guettant du regard le visage de la femme. Sous le capuchon, il ne vit rien, sinon l'arête d'un nez tranchant l'ombre du capuchon.

Son ancien maître des mers d'Ithiyōpiyā roula le fouet et tint sa main crispée contre le pommeau d'or. Il jura :

« Imbéciles ! Est-ce que vous vous croyez le Roi à la place du Roi ? Est-ce une insulte à Samudragupta ou est-ce une façon de se moquer de moi ? Espérez-vous me tourner en dérision ? »

Échaudé par la rage d'avoir été ridiculisé, qui lui fit surmonter sa peur et son dégoût de la femme impudique, il voulut lever de nouveau la main sur son eunuque. Mais avec fermeté les indigents amassés sur la place l'arrêtèrent et lui chuchotèrent à l'oreille un mot qui le convainquit de ne plus jamais le toucher.

« Folle ! Espèce de folle ! Et toi... »

Il menaça ou tout simplement prévint son ancien esclave :

« Sais-tu seulement... Sais-tu ce que tu es devenu ? »

Le drapier cracha, toisa les malheureux, pria pour eux et tourna les talons.

Quant à l'eunuque, pris par une violente envie de vomir, encore assis comme un enfant par terre, près des poteaux où l'on attachait traditionnellement les chèvres et les taureaux, il se sentit soulagé trop vite et le soulagement l'assomma. Il aurait aimé dire adieu à son ancien maître, qui l'avait castré et qu'il connaissait depuis sa prime jeunesse, mais libre d'un seul coup, il perdit la conscience.

Tout fut rose, il eut à peine le temps d'entendre quelques-uns des inconnus encapuchonnés s'affairer autour de lui, et il pensa au cheval écartelé et débité en morceaux ; il pensa au monde entier découpé en autant de portions qu'il y avait d'âmes. En refermant les yeux, il contempla le monde décomposé.

Il crut deviner la vérité.

Puis, au soleil vif de midi, malheureux, indignes, chômeurs investirent les rues des quartiers populaires, de retour du rite dont ils n'avaient rien vu, mais dont tous parlaient avec passion. Près des portes septentrionales de Pataliputra, la place des sacrifices grouilla bientôt d'agitation.

Les encapuchonnés en profitèrent pour s'en aller et jetèrent l'eunuque en travers du dos d'une mule, pour l'emporter. Ils s'éloignèrent des faubourgs sans un mot.

Alentour, la foule fêtait l'animal consacré de l'Aśvamedha, sa chair qui avait rompu tel le pain partagé, et le sang qui avait coulé sur le champ de gloire comme l'eau sur la terre. Le brouhaha gagnait la ville en joie. Partout, pour un jour, les pauvres se trouvaient invités à la table d'honneur et mangeaient autant que les autres de l'animal frais ; car les

bœufs et les chevaux par milliers, une fois le cheval blanc et les vaches livrés aux dieux, rassasiaient le peuple du don généreux de Samudragupta. À la porte nord de Pataliputra, un mendiant avait arraché près du sabot de la viande musculeuse qu'il décortiqua puis attaqua et mordit avec impatience, arrachant la chair à la chair, il était ravi, il rognait l'os et sourit en suivant du regard la colonne des moines qui sortait de Pataliputra par le chemin des parcs fleuris, qui avait jeté dans sa gamelle une pièce à l'effigie de Samudragupta.

« Loué soit l'Empereur ! »

Ayodhyā

Suivant les inconnus jusqu'à leur sanctuaire d'Ayodhyā, l'eunuque découvre leur véritable nature. Il fait la connaissance des quatre Śeṣa, du Général des Morts et de la princesse.

Il hésite, rejoint leur cortège et part à l'aventure.

1

Après deux journées de voyage à dos de mulet aux oreilles tendues, à l'affût du lièvre farouche et de l'oiseau enchanteur dans les bosquets qui bordaient la route sacrée, sous une pluie de pollens blancs flottant dans le jour comme les lucioles à la nuit, la troupe dépenaillée des moines au capuchon entra dans Ayodhyā. Elle longea les universités où le dharma d'antan était étudié par les savants sévères des différents 'gotra et charana. L'eunuque n'avait rien dit aux encapuchonnés, et les encapuchonnés ne lui avaient pas adressé la parole. Tout lui semblait si mystérieux. À l'ombre des murs qui sentaient la poussière sèche et froide du passé, ses compagnons ignorèrent les môles et les mamelons des récents stupas vénérés par les fils du Buddha pur et parfait, ainsi venu. Auprès des cendres de leur bodhisattva, les adeptes de la nouvelle religion méditaient. Les inconnus de retour de Pataliputra franchirent la porte en terre cuite du tigre et la porte monolithique de l'éléphant, marchant entre les piliers sculptés et redécoupés par le plein soleil, sous le ciel bleu clair mais profond tel un lac de printemps. En file tranquille, ils allèrent et montèrent sur la colline royale et épatée de la ville studieuse, où trônait un grand palais troglodytique sous les arbres nombreux et les palmes rares et paisibles. Taillé d'un seul tenant dans la

roche comme la grotte profonde des ascètes, mais aux vastes dimensions d'un village, le hall de granit rose au plafond bas, barré d'une ligne qui soutenait un simple balcon et des fenêtres grossièrement rectangulaires, ouvrait sur un temple ombragé, arraché aux entrailles de la terre, frais, aéré sans être venteux, obscur mais illuminé de chandeliers. Par des corridors favorables à l'écho, son antichambre permettait d'accéder à des chambres monacales, disposées tout autour de la cour centrale du sanctuaire voûté.

« Où sommes-nous ?

— Chez nous. »

Après avoir mis pied à terre, accompagnant les mules, les mulets, les chevaux dans les cellules réservées aux bêtes de somme, les sortes de moines retrouvèrent les camarades et tombèrent la capuche qui les dissimulait au regard des hommes.

L'eunuque comprit pourquoi : ils étaient monstrueux.

Affolé, l'ancien esclave se trouva soudain perdu au milieu d'êtres défigurés, à qui il manquait un œil, une oreille, la bouche ou même le tout. Démons aux visages défaits d'un ordre monastique secret, ils vivaient sous la terre. Dans la roche creusée, monumentale, cent peut-être d'entre eux, mis au ban de la ville, subsistaient sans autre miroir que les yeux globuleux de leurs semblables. Tous étaient différents dans leur désordre, pensa l'eunuque, qui tâchait de reprendre ses esprits. Les bras ballants sans bagages, il ne savait quoi faire dans la pénombre échauffée par les chandeliers, qui jetaient une ombre dramatique sur leurs formes grotesques. Enfin, quatre d'entre eux qui atteignaient à peine la taille d'un enfant, particulièrement repoussants et quasi indescriptibles, vinrent le chercher. Ils le tirèrent par la manche et, sans qu'il comprît pourquoi, le soumirent à une épreuve rituelle, par quoi il fallait qu'il jetât de son sang dans un bassin, que l'un des gosses hideux fit tourner et qui prit une teinte vermillon, déclenchant les applaudissements de ceux qui disposaient encore de membres à frapper ensemble.

On le félicitait.

Puis, montant derrière les quatre choses abominables pour se reposer de l'attente, de la peur, du voyage, il escalada les marches mal taillées d'un escalier bancal qui conduisait au balcon du sanctuaire troglodytique. Il contempla l'activité lente, studieuse, provinciale de la cité d'Ayodhyā. Dans son dos, les garçons difformes, mais il pouvait

aussi bien s'agir de filles ou d'individus du troisième genre, grignotaient du pain cuit rance au beurre clarifié, qui sentait la graine de cumin.

Si repoussants soient-ils, ils semblaient paisibles et joyeux.

À ces compagnons inhabituels, l'eunuque demanda :

« Excusez-moi, mais je vous confonds...

— Nous sommes Śeṣa.

— Est-ce que vous portez tous le même nom ? Śeṣa, comme le dieu ?

— Moi, c'est Moitié de Śeṣa...

— Et moi, un Quart...

— Je suis le Petit bout...

— Moi, dit timidement le dernier, le plus affreux, je suis le Bout qui reste.

— Notre âme a été divisée à la naissance. Elle est verte, de la couleur du dieu Śeṣa. Mais au moment de descendre en moi, pendant que le dieu faisait l'amour avec ma mère, il pensait à une autre dame...

— Et cette femme c'était ma mère à moi ! coupa Quart de Śeṣa. La semence verte s'est éparpillée. Ma mère se souvenait de son premier amoureux, qui était le dieu, même si elle était en train d'embrasser un autre homme. C'est pour ça que je suis né avec la moitié de la moitié de son âme.

— Et celui avec qui elle était au lit, c'était mon père, précisa Petit bout de Śeṣa, ajoutant à la confusion de l'eunuque. Il trompait sa femme. Il en a ramassé un peu au passage, dans sa mère à lui, et quand il est retourné faire l'amour avec ma mère à moi, j'ai reçu la moitié du quart de son âme.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Et toi ? demanda l'eunuque au quatrième et dernier monstre.

— Moi, dit Dernier bout de Śeṣa en baissant avec honte ce qui lui servait de tête, je ne sais même pas combien ni pourquoi, le calcul est trop compliqué pour moi. J'ai hérité de ce qui restait.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites. Tous ensemble, vous formez un seul homme ?

— À peu près. C'est déjà ça. »

Pas très convaincu, l'eunuque sourit et les laissa vaquer à leurs occupations.

Puis, seul au balcon de granit rose, au soleil de l'après-midi qui enfumait l'air de cendres charriées depuis les autels des cérémoniaux, il essaya de deviner la situation du long bâtiment incrusté tel un bijou

dans l'oreille de la colline, où résidaient les miséreux, ces hommes à peine humains. Y menait un long chemin de pénitence escarpé où les moins indigents, assis à l'ombre près de paniers percés en osier, attendaient que sortît un moine ou un brahmane des arches et des jardins sous portique. Clignant des yeux à cause de la cendre et la fumée, l'eunuque remarqua pour la première fois, en contrebas, le lion assis en sculpture qui gardait les murs. À sa crinière de granit massif gris rosé, il reconnut la signature de Samudragupta et devina que l'Empereur lui-même avait fait creuser le sanctuaire où il se trouvait, qui n'était donc pas si vieux. Sous l'ombrage taciturne de l'ogive, il tourna la tête et, à l'intérieur du trou d'obscurité de la grotte, il observa l'agitation des gens de la princesse : la pèlerine et la lehnga retirées, des hommes, des femmes, des enfants, des animaux et des démons mêlés aux visages chimériques, composés de l'homme et de n'importe quoi d'autre, vivaient, ainsi que dans un songe les prisonniers qui s'imaginent libres, sans autorité, négociant entre eux le moindre service et disposant de temps, d'air frais, d'aumône et de nourriture glanée dans les rues.

Ils étaient à la fois libres et horribles.

C'était le prix à payer.

Passant le dos de la main contre la pierre de sable, qui sentait la chaleur et le vif des corps qui s'aiment l'été, l'eunuque suivit le fil de la pierre royale. Il se demanda qui par ici provenait en droite lignée de la famille du souverain. Paisiblement, il passa par l'ombre, la tiédeur cryptique, l'allée et la colonnade qui à l'étage du sanctuaire couraient ornées de peintures murales des Jātakas, les innombrables vies antérieures d'où le bodhisattva était absent, figurant carpes, buffles d'eau, singes à queue, éléphants noirs et blancs, personnages des dits et des fables du chacal Karataka et du chacal Damanaka ainsi que des hommes de couleur bleue, rouge, verte ou jaune qui d'enfants dans une image devenaient au tableau suivant des vieillards, et de nouveau des jeunes gens, de sorte qu'une femme levait le bras qu'un homme baissait à des siècles de distance, marchant, courant à travers des lustres, non sur le chemin de la perfection, mais entre deux eaux, à la ligne de partage des flots entre le royaume de la douleur et celui de la joie, un jour vengeurs, le lendemain miséricordieux, tous apparaissant aveugles le long de la route interminable où ils se chamaillaient, s'empoisonnaient, s'égorgeaient, ressuscitaient, périssaient encore,

alternativement masculins et féminins, humains et animaux, divins et démoniaques, vivants, morts et vivants de nouveau. Curieux, l'eunuque suivit la succession des fresques mal entretenues, aux coloris passés, dont un roi jauni devenu ascète dans la forêt se métamorphosait en philosophe. Mais avant de pouvoir lire la suite des métempsycoses, il fut interrompu par la sculpture de l'ombre qui prit la forme, fine et voilée, de la princesse.

Elle discutait à voix basse du courroux de l'empereur Samudragupta et d'un voyage vers le nord en compagnie d'un homme aussi fruste qu'elle était délicate, et qui paraissait mesurer le moindre de ses gestes désordonnés et nerveux par nature, pour l'accompagner dans sa déambulation à l'étage du temple. L'eunuque recula, effrayé : on eût dit que les dieux avaient inversé sur la face du géant sa barbe et ses cheveux, et la touffe hirsute qui lui poussait sur le crâne ressemblait aux poils hérissés des ascètes, tandis que ses joues, sa bouche, son menton étaient envahis par une chevelure épaisse, noire, lisse et mal peignée ; même ses yeux semblaient retournés et sa bouche, au lieu de remonter à la commissure des lèvres, s'affaissait dans un rictus de démon cul par-dessus tête. La princesse lui parlait du bien souverain, mais à peine le géant aperçut-il l'eunuque blotti à l'écart de la colonnade qu'il rugit, ses lèvres pétèrent d'un coup et son cul parla de colère, il abandonna les manières qu'il tâchait de maîtriser auprès de la princesse pour faire trembler le sol taillé à même la pierre et saisir l'eunuque à la gorge, le plaquer haut contre le mur lisse, humide, l'obliger à incliner la tête en l'élevant jusqu'au plafond rocailleux :

« Enculé d'espion ! »

Il se tourna vers la princesse :

« Je vous avais prévenue que ces fils de pute se faufleraient derrière nos murs. »

Et il commença à le frapper.

« Arrêtez ! Général, vous lui faites mal. »

Le géant grogna, déconcerté, puis laissa choir sur les dalles inégales l'eunuque, au chevet de qui la princesse s'accroupit :

« Mon ami, qu'est-ce que tu fais ici ? Est-ce que tu nous écoutais ? »

L'eunuque rougit, à la façon dont le rouge vient aux joues de celui qui se trouve surpris qu'on le croie coupable, et qui ne parvient plus à retrouver le visage d'innocent qui devrait pourtant être le sien, en toute bonne foi :

« Non, princesse. Je me promenais. »

Acquiesçant rassurée, la princesse fit les présentations et l'introduisit auprès du Général qui lui palpa l'entrecuisse du bout du pied, hors de la sandale, en marmonnant :

« Ce pauvre type est un castré.

— Il nous aidera. »

Une main encore portée à la gorge que le Général avait commencé à broyer, l'eunuque toussa, cracha du sang vermeil et, incapable de jouer plus longtemps le rôle qu'on attendait de lui, il demanda à bout de patience :

« Mais qui êtes-vous donc ? Qu'est-ce que c'est que ce théâtre ? Je ne sais ni à quoi vous ressemblez, ni ce que vous faites, ni ce que vous êtes. Il me semble que tout homme qui en rencontre un autre devrait connaître l'une au moins de ces trois vérités.

— Tu as raison. Alors regarde. »

Sans prévenir, la princesse fit tomber le voile, et sa beauté emporta tout autour d'elle l'obscurité, comme la lumière du matin sur un relief découpé. Nul besoin de la crème de santal pour paraître bleutée, sa peau très brune l'était à la manière claire du jour dans les pleins et à la façon profonde de la nuit dans les creux.

« Maintenant je vous vois, bégaya l'eunuque. Mais je dois savoir qui je suis pour vous. Êtes-vous ma nouvelle maîtresse ?

— Tu n'as plus de maître. »

Et la princesse ôta ses gants en s'aidant de la bouche, accrochant le cuir entre ses dents. Elle n'avait pas de doigts, à peine encore une paume, après les avoir sans doute perdus dans l'incendie qui lui avait brûlé le flanc. À côté d'elle, le Général recueillit, avec le peu de galanterie à quoi il pouvait prétendre, le vêtement qui glissait de son épaule, et elle le remercia. En levant les deux moignons, comme pour faire preuve de sa bonne foi, elle sourit :

« On m'appelle la princesse, mais regarde mes pauvres mains... Elles ne sont plus rien, murmura-t-elle. Donc elles ne commandent à personne. »

Puis elle libéra ses lourds cheveux corbeau :

« Je suis l'Éclatante de bleu, septième incarnation et demie de Viṣṇu. »

Sous la tunique, elle portait un sari cyan clair en travers de la poitrine, une fleur de lotus padma piquée dans les cheveux. Refusant

l'aide du Général, du bout des lèvres charnues, elle fit tortiller un bandage de chanvre tressé autour de ses moignons, maintenant que les gants ne les protégeaient plus. Sa poitrine respirait librement, son nombril frémit et la joliesse de son corps contrastait avec les mains qui manquaient et la brûlure aux côtes.

Quiconque la regardait ne pouvait manquer d'être troublé ; l'eunuque perdit ses mots, ne sut s'il devait l'entreprendre ou la contourner des yeux. Voilà un corps astral ou trop brillant ou trop noir, qui interdisait toute tranquillité au regard. Au sommet de sa silhouette amputée trônait son visage qui par sa souveraineté, comme un cavalier dresse un cheval rétif et violent, chevauchait la monstruosité et la pliait à sa volonté.

« Voyons... Qu'as-tu besoin de savoir de plus ? »

Brune de peau, claire de teint, sa face sentait le fruit dans la fleur. Sans maquillage, les sourcils épais se joignaient là où elle aurait dû porter le troisième œil et, le flairant presque plus des yeux qu'elle ne le regardait, elle dévisagea l'eunuque qui se sentit gras, huileux et ordinairement laid : il s'excusa. Il bafouilla :

« Je ne sais pas ce que je dois faire pour vous. »

La princesse secoua la tête, renifla encore un peu, rechigna et claqua de la langue avant de confier au Général, qui attendait :

« Ce n'est pas lui. Il n'est pas bleu. Il est... »

Et elle approcha de la bouche ouverte de l'eunuque, dont l'angoisse avait corrompu les voies digestives et qui refoulait du foie une odeur aigre, une vilaine haleine d'ulcère.

« Il sent le jaune », jugea la princesse.

Elle sourit de nouveau.

« Jaune, la couleur te va bien. Tu nous manquais, l'homme jaune. Cela faisait longtemps : nous t'attendions. »

Elle avait l'air irrésistiblement folle.

Quand elle souriait, une grande bouche ourlée dessinait de profil la naissance de la vague du soir, sous le nez affirmé comme celui de l'homme prétentieux mais fin à la façon de celui de la femme qui rit de lui ; tout son visage mat semblait peint sur de la céramique blanchâtre. Digne mais impudique, son regard disait, à la fois noble et destructeur : j'aime tout. Je n'aime personne. En tout cas, je ne préfère rien à rien.

Jouant avec la démence comme une enfant, la tête de la princesse, comme la lune au fil des soirs, passait du cercle au croissant quand elle

réflétait la lumière, couronnée par l'obscurité de ses longs cheveux noirs qu'elle n'attachait pas, à la façon des femmes de mauvaise vie, et qui faisait cascader tout autour de sa tête la nuit.

« Viens. »

Elle descendit au rez-de-chaussée du temple encalminé dans la pénombre.

La princesse avait l'âge d'être fille et l'âge d'être mère aussi. Pourtant elle avait l'air de vouloir se comporter comme un homme, et c'est jambes écartées à la façon des garçons qu'elle s'assit au beau milieu de la compagnie du soir, en déglutissant le contenu d'une large louche d'eau, qui lui avait été tendue par l'une des quatre monstruosité qui la servaient, après s'être séché les lèvres humides du revers de l'avant-bras, sans les mains, elle rota, puis elle sourit et présenta à l'eunuque sa troupe :

« Je crois que tu as déjà rencontré mes fidèles : Moitié de Śeṣa, Quart de Śeṣa, Petit bout de Śeṣa et Dernier bout de Śeṣa, le petit rien du tout », et elle caressa son semblant de tête. « À eux quatre, ils incarnent le dieu vert de la vie.

« Quant au Général... Le gros rougeaud..., plaisanta la princesse en désignant le colosse barbu, c'est Śiva, le grand destructeur. Il a voyagé à travers le monde, il a connu la fin de tout, et aujourd'hui le voilà revenu parmi nous. »

Le Général grogna.

« Et toi, mon ami ? Tu n'as pas encore de nom. Il faudra t'en trouver un.

— Je te remercie de m'avoir sauvé, mais je ne compte pas rester ici très longtemps. Je ne vous importunerai guère.

— Oh... »

Elle eut l'air triste.

« Tu resteras. Tu n'as pas encore compris...

— Quoi ? Parle franchement. Tu passes ton temps à m'embrouiller l'esprit avec des allusions poétiques mêlées à la vérité. Rien n'est clair, je me cogne contre chacun de tes mots : je n'ai pas mal, mais je perds patience...

— Cela me rappelle une histoire, dit la princesse...

— Oh oui, une histoire ! s'enthousiasma un bout informe de Śeṣa.

— Quelle histoire, princesse ? » demanda Moitié de Śeṣa qui avait une face d'éléphant, en s'asseyant sur les dalles avec une souplesse

étonnante : il reposait les jambes croisées, l'extérieur du pied contre le genou opposé. « Tu changes tout le temps d'histoire... »

— Eh bien, bande de Śeṣa, c'est l'histoire des dieux. C'est... » et elle marqua une pause afin de dramatiser son annonce... « *notre* histoire. »

Les Śeṣa opinèrent et confièrent à l'eunuque :

« Écoute sa voix, tu aimeras sa voix. Elle t'hypnotisera.

— Ah...

— Tu l'entends une fois tu dis merci, deux fois tu souris, trois fois tu ne peux plus t'en passer.

— Ah ah, tous les petits connards adorent les histoires, rugit le Général à la barbe horripilée.

— Et vous, Général, vous aimez les contes ?

— Ce sont des histoires, rien de plus. »

Il lui jeta un regard furieux : l'homme avait l'esprit complètement dérangé mais le visage intact, tandis qu'un compagnon accroupi derrière lui avait perdu la moitié au moins de sa face, à cause d'un accident, pensa l'eunuque. S'il avait déjà été aussi monstrueux à la naissance, ce petit homme difforme n'aurait jamais survécu, abandonné par ses parents dans la forêt, peut-être élevé par les hippopotames, mais incapable d'apprendre à parler. Avait-il encore une bouche ? Un trou, oui, et des dents. Mais il faut des lèvres pour mériter le nom de bouche. Ici, réalisa l'eunuque en dévisageant les décapuchonnés assemblés en demi-cercle autour de la princesse, tout le monde est déformé : à chacun il manque au moins moitié de soi, et c'est à la cour des merveilles que j'ai atterri pour être libre. Je n'ai pas de couilles, c'est vrai, mais du moins ai-je forme humaine : parmi eux, je fais tache. J'espère qu'ils ne réclameront pas de moi un rite de passage dément qui consisterait à plonger le visage dans le feu, pour que je leur ressemble.

Il frissonna.

« Dans le ciel, un jour, commença la princesse, les dieux discutaient. Or les dieux étaient nombreux. Ils étaient si nombreux qu'ils ne pouvaient même pas se compter les uns les autres. Chacun était plusieurs. Et chacun de ces plusieurs avait de multiples têtes, douze bras au moins, ainsi que douze jambes et six sexes masculins, six sexes féminins, de sorte qu'ils se bousculaient tout le temps dans l'obscurité et dans le vide. Aranyani regrettait les forêts aérées. Elle faisait l'éloge des lieux calmes et isolés. Elle se plaignait parce qu'au ciel les dieux vivaient trop serrés les uns contre les autres. Quant à Anumati, avant

qu'elle ne devienne Kṛṣṇa Mrigam, elle évoqua en soupirant la lune blanche de l'oubli : la paix qui y régnait, le silence aussi. Il n'y avait personne là-bas. C'était agréable et spacieux. Ap fit l'éloge de l'eau endormie des lacs. Mais tout là-haut, que de désagréments. D'autres divinités moins importantes intervinrent et se lamentèrent aussi : l'espace céleste ressemblait à un réduit indigne des dieux.

« Leur plainte parvint aux oreilles de Brahmā, et Brahmā en référa à Indra et Viṣṇu, qui mandèrent Dyaus, c'est-à-dire le Ciel : il fallait que les dieux obtiennent un peu plus de place. Or la voûte infinie au-dessus d'eux était froide, et ce qui devait arriver arriva : ils s'enrhumèrent. Le ciel était spacieux, mais ouvert à tous les courants d'air. Ce n'étaient plus que renflements et éternuements parmi les divinités. Agni le feu se sacrifia et il se consuma afin de réchauffer les cieux. Mais les dieux trouvèrent que le ciel manquait désormais d'air. Ils firent venir Vāyu, le vent, qui souffla pour caresser leurs joues, et de nouveau, patatras, ils prirent froid. Ils éternuaient sans cesse, causant de terribles tremblements de terre qui empêchaient Brahmā de trouver le sommeil. Il avait créé le monde, il était fatigué. C'est pourquoi les dieux prièrent Sūrya, le Soleil, de briller et de réchauffer leurs membres engourdis, pour ne plus prendre froid et laisser Brahmā en paix. Quand ils furent aveuglés par son éclat excessif, ils firent appel à Soma, la grande Lune, dans l'espoir qu'elle luise moins fortement que le Soleil dans la nuit. Mais elle éclairait si peu qu'ils n'y voyaient plus rien. Au bout du compte, Pṛthivī, c'est-à-dire la Terre, fut disposée au milieu du ciel, pour qu'alternent au cours de la journée le Soleil et la Lune. Quand on désirait un peu d'ombre, il suffisait de lever le bras et d'échanger le Soleil qui réchauffe contre la Lune qui rafraîchit. Êtes-vous satisfaits, cette fois ? s'exclama Brahmā à court de patience. Oui, tout allait pour le mieux, les dieux ne manquaient de rien.

— Ils ont de la chance, chuchotèrent les Śeṣa.

— Pourtant, reprit la princesse, quelques jours plus tard les dieux gémirent, de nouveau mécontents : nous avons neuf têtes, mais il n'y a qu'un seul soleil dans le ciel, et une seule lune. C'est trop peu. Une tête fait de l'ombre aux huit autres. Et quand le vent souffle, la première tête arrête la fraîcheur, qui ne parvient jamais jusqu'aux têtes restantes. De sorte que toutes les têtes frustrées entrent en conflit : chaque dieu lutte contre lui-même. Quand nous voulons prendre dans une main le Soleil et dans l'autre la Lune, pour les déplacer dans le ciel, expliqua

Anumati, nos mains supplémentaires ne savent plus quoi faire, elles s'emmêlent... Le monde est mal fait. Nos bras font des nœuds, et c'est la guerre dans les cieux.

« Viṣṇu, sans en référer à Brahmā, jugea que les divinités bénies se comportaient comme des enfants gâtés. Alors...

— Mais Viṣṇu, c'est toi ! crièrent les Śeṣa à la princesse.

— C'est vrai ! Il est tout le temps moi, mais moi je ne suis pas toujours lui. À l'époque, je n'étais pas encore née. Dites donc, vous me croyez vraiment si vieille que ça ? »

Ils baissèrent la tête, embarrassés.

Et elle éclata de rire en basculant le cou vers l'arrière avec grâce et sollicitude, comme si en riant elle s'excusait déjà.

« Donc Viṣṇu appela la mère des dieux Shakti qui prit la forme de Kālī la noire, l'errante, la destructrice. Et Viṣṇu demanda à Kālī la rôdeuse de répondre aux demandes des dieux à sa place, puisque lui ne pouvait pas faire mieux. Au lieu de multiplier le Soleil du matin et la Lune du soir, au lieu d'ajouter le vent au vent et de diviser le ciel en portions égales, Kālī pissa entre ses mains. Elle recueillit le jus amer et urticant, et l'avalait. Puis elle attendit que l'envie d'uriner lui revienne et dix fois, cent fois, mille fois, elle pissa ce qu'elle buvait, elle but ce qu'elle pissait. Chaque fois le liquide devenait un peu plus noir et plus sanglant, tant et si bien qu'à la fin c'est la *lèpre* qu'elle obtint. »

Les Śeṣa éclatèrent de rire.

Tendant la nuque comme la biche, la princesse regarda l'eunuque pour s'excuser par avance, au moment de le lui révéler, du don qu'elle lui avait fait. Du coin de l'œil, afin de vérifier son effet, la princesse surveillait la réaction de l'eunuque.

Il se leva, chancelant et incrédule :

« Vous m'avez refilé la lèpre ! La lèpre ! Vous... Vous êtes tous des lépreux. Et moi, j'ai léché ta plaie.

— Oui. »

Elle fit silence, puis reprit le récit.

« Aux dieux qui se plaignaient, Kālī la noire donna le mal à boire : buvez ! dit-elle, vous aurez juste assez pour le ciel. Alors les dieux perdirent leurs têtes, les unes après les autres, leurs bras et leurs jambes, leurs sexes aussi, qui tombèrent. À la fin, il ne resta à chacun qu'une seule tête, qui ne faisait pas d'ombre aux autres, une première main pour attraper le Soleil et une seconde pour prendre la Lune. Enfin, ils

gardèrent un seul sexe pour n'honorer qu'un partenaire à la fois.

« Les dieux se lamentèrent de tout ce qu'ils avaient perdu, mais Brahmā, trop occupé par ceux qui n'avaient encore rien obtenu, refusa d'entendre les récriminations des dieux.

« Et leurs têtes, leurs bras, les jambes et leurs sexes tombèrent en pluie fine sur la terre. Les êtres terrestres les ramassèrent. En ce temps, les habitants du sol étaient tous semblables aux serpents...

— Ah !

— Et les serpents choisirent chacun une tête, ils reçurent aussi des jambes, se redressèrent, trouvèrent des bras et travaillèrent. Bientôt ils eurent un sexe, se reproduisirent et dominèrent la terre : c'était devenu des hommes. »

L'histoire était terminée, mais l'eunuque était parti avant la fin, tremblant de colère, blême de peur.

2

Sous le lourd portique monolithique du temple tapi dans la roche, l'eunuque pleurait.

Il se grattait, démangé et déjà dégoûté par sa propre peau, par sa chair bientôt corrompue, qu'il avait l'impression de voir déjà peler par copeaux, ainsi que la cannelle ou la racine du gingembre. Un lépreux ! Il lui semblait pressentir le mal qui le transformerait en arbre mort. Il savait qu'il n'y avait pas de guérison à espérer. Ce qui l'attendait, c'était une lente agonie des sens, des nerfs et de la vie dans le corps qui se refermerait sur lui-même comme le tombeau par avance. Il ne voulait pas ressembler à ces êtres difformes. Depuis l'enfance déjà privé de sa virilité, il avait trouvé dans l'absence de sexualité un refuge contre ce qu'il y avait chez les hommes et chez les femmes de plus hystérique, de pileux, de moite et d'ivre, devenant un être doux, glabre, propre, gras et replet, sur quoi le désir et l'humeur glissaient ainsi que l'eau qui perle contre la plume de l'oiseau. Or il aimait la lisseur de sa peau et sa mollesse, et il refusait de se transformer en disgrâce des formes. C'était son seul privilège qu'il perdait : sa carnation d'enfant, qui lui permettait d'apprendre et de connaître en toute tranquillité, à l'écart du monde. Il aimait lire, écrire, réfléchir, soulagé d'avoir à désirer et à souffrir.

Calmement maternelle, la princesse s'approcha, à l'entrée du

temple troglodytique, et ploya le genou afin de s'accroupir auprès de lui.

« Tu m'en veux. Tu es jaune comme le feu qui pâlit, comme le feu du dieu Agni... Voilà, j'ai trouvé : tu es comme le dieu Agni ! Tu t'appelleras ainsi. Est-ce que tu es d'accord, dis ? » Et la princesse voulut prendre l'eunuque dans ses bras, mais il la repoussa.

« La lèpre ! C'est pour cette raison que vous êtes tous monstrueux. Pourquoi me faire ça ? Pourquoi ?

— Tu vas comprendre, dit la princesse à Agni, en lui glissant une main contre l'épaule, après l'avoir rejoint dans la cour ombragée devant le portique : C'est l'heure de ce que nous appelons une “conversion”. »

Quelqu'un cria sur le chemin de dalles qui montait vers la cour des quarante piliers, à l'entrée où veillait le lion rose de granit.

La princesse descendit et il la suivit.

Des hommes attendaient, attroupés au soleil.

« Je suis Rāma », dit-elle comme si elle récitait un poème, mais pas à la manière pompeuse des brahmanes qui savent les Aranyaka et les Upaniṣad. Avec un ton naturel, elle poursuivit :

« Je suis Rāma à la poitrine large, au front doré ; je suis le fleuve qui cherche la mer, inlassablement, et je suis la mer qui attend... »

Qu'est-ce qu'elle raconte ? se demanda l'eunuque, accablé par ce fatras d'idioties, digne d'une petite fille.

Devant elle se tenait un mendiant.

« Ah merde alors, voilà encore un mal baisé du dharma », grommela le Général.

C'était un mendiant qui avait dérobé un bijou à l'épouse de son patron, lequel réclamait réparation. Mais le dépossédé des rues avait déjà vendu l'objet du larcin. Le patron l'avait donc poursuivi pour lui réclamer en échange trois années de travaux sans salaire. Et le pauvre hère était venu jusqu'à eux, par le long chemin qui grimpait des jardins à la léproserie impériale. Il implorait le secours, la pitié et la grâce.

« Je te donnerai tout cela, et mieux encore », répondit doucement la princesse qu'entouraient peu à peu les autres lépreux encapuchonnés à la hâte.

Or le clochard hésitait.

Contrairement à l'eunuque, il savait ce qui l'attendait. Entre la lèpre et le travail forcé, il n'osait pas choisir. L'eunuque comprit qu'en ville la princesse des lépreux était célèbre. Sa cérémonie incongrue, par quoi

elle prétendait convertir les miséreux au mal qui la rongeait, et qui l'écartait de la société, était connue de tous. Et on se moquait d'elle.

« Tu as peur de la lèpre, mon ami ? Est-ce pire que ta condition ? Quand ils te touchent, c'est pour te battre. As-tu jamais vu ton patron lever la main sur nous ? »

Mais le miséreux observait, effrayé, les visages des lépreux dont le capuchon, trop vite enfilé et mal ajusté, révélait au plein jour la hideur du mal. Les hommes du patron chuchotaient après ces démons. Et la princesse vit le mendiant reculer, courber l'échine et s'approcher du maître pour s'y soumettre de nouveau : il préférait garder son visage entier, son corps intact.

« C'est bien », dit le maître.

Alors seulement l'eunuque comprit l'intelligence de la princesse qui se détourna du candidat perdu pour la cause et avisa l'épouse du patron.

« Toi, la femme, déclara-t-elle à l'épouse timide du bourgeois d'Ayodhyā, tu es bien belle. » Tout en rejetant sa propre chevelure vers l'arrière, elle leva le menton et se donna l'air plus masculin. Au lieu de faire la louange de ses chevilles et de ses poignets, qui étaient disgracieux, elle parla de sa bouche et de ses seins. Depuis longtemps il n'avait été fait de compliment à cette dame, donc elle baissa la tête, les joues roses.

« Relève-la, beauté. Une seule pièce d'étoffe enveloppée te siérait mieux que les sacs de grains dont te pare ton mari. Est-ce qu'il complimente jamais ton fessier ? »

L'épouse rougit, car toute sa vie elle avait eu honte de son postérieur qu'elle portait aux yeux des hommes, et du sien en particulier, comme un fardeau.

« Il est beau. Il est très beau. »

La princesse lui dévisagea le cul.

« Toi, ferme les yeux et reste ici, ordonna le patron. Et toi, le brahmane, dis quelque chose ! Voilà qu'elle drague ma femme, maintenant, cette salope.

— Quand il te fait l'amour, le patron te fait mal, n'est-ce pas ?

— Je...

— Toi, ne parle pas, dit le mari à sa femme. Ici tu n'es rien.

— Tu es quelqu'un, corrigea la princesse. Tu n'es pas moins que lui, en tout cas. »

La princesse lépreuse entrouvrit en poursuivant son boniment le voile bleu de chanvre et par un savant jeu d'ombre laissa miroiter son sein à l'épouse, et la plaie lépromateuse par-dessous. La femme qui s'appelait Mithra frémit.

Puis la princesse écarta les lèvres et souffla pour que son haleine se répande alentour.

« Que sens-tu quand je parle ?

— Je sens ta bouche, princesse.

— Que sent ma bouche ?

— Elle sent...

— Dis-le.

— Elle sent la mort. »

La princesse se tourna vers les soldats en armes. Rouvrant la bouche, elle joua à Kâli qui découvre ses dents de nacre, parfaitement blanches. À elle seule, elle fit reculer le bataillon avec autant de force qu'un lion rugissant. S'il venait à l'un des séides du patron la mauvaise idée de s'approcher, elle grondait, elle bâillait, elle postillonnait, et les hommes se bouchaient les narines, effrayés par les contes populaires au sujet de contaminations par la seule haleine des malades.

« Princesse...

— Oui ? dit-elle toujours aussi soucieuse d'écouter.

— Ce n'est pas la mort, ce n'est pas vrai.

— Qu'est-ce ?

— Je sens le lait et la vie dans ta bouche. Je sens la bonté.

— Oh, faites-la taire, enfin ! »

Les soldats qui portaient une lance d'argent hésitèrent.

Mais déjà Mithra la femme mal mariée approchait, et l'admiration de l'eunuque pour la princesse grandit. Elle était bonne stratège, à sa façon. Elle savait séduire les gens — certains d'entre eux, du moins.

« Embrasse... », dit-elle.

L'eunuque revoyait en pensée sa propre conversion. À cet instant seulement, il réalisa comment elle l'avait sauvé : il sourit.

La princesse susurra à la femme agenouillée :

« Lèche ma blessure. Pourquoi douter ? Va, ma belle, dit-elle.

— C'est contre la nature ! » protesta le mari, qui voulut intervenir, retenu par ses propres soldats.

La princesse souleva mieux le voile et écarta en plissant sa peau les deux rives de l'entaille.

« Non, mon épouse, gémit le maître, ne fais pas ça ! Ils vont te tuer.

— Les lépreux ! Les lépreux ! » piaillaient ses associés et les soldats, qui sautaient tels des cabris comme pour se prévenir et se retenir de les approcher, bâtons nouveaux brandis, gourdins et massues lourdes au poing, mais en vain.

« Tout doux », dit la princesse à la femme qui la suçait maintenant avec avidité.

Le soleil rose fleurit au-dessus de la léproserie et les soldats s'éloignèrent, non sans adresser une dernière menace à la prêtresse des lépreux, personnalité sacrée, fille du frère du roi, sur qui les soldats ne pouvaient pas lever la main.

Les quatre Śeṣa accompagnèrent vers le sanctuaire Mithra, sur le point de s'évanouir après sa conversion.

À l'instant même où il semblait avoir abandonné la partie, le mari outragé se retourna, ramassa une pierre par terre et à bonne distance la lança au visage de la princesse. Tout de suite, l'eunuque Agni se précipita auprès d'elle :

« Tout va bien, je n'ai rien.

— Princesse, dit l'eunuque, tu saignes ? »

Il déchira un pan de son vêtement pour l'éponger.

« Vraiment ? Je ne sens rien, sourit-elle.

— C'est la lèpre. Vous perdez le sens du toucher.

— Oui. Mais j'ai encore un excellent odorat. »

Le front ridé par le doute, l'eunuque Agni renifla et demanda :

« Dis-moi, qu'est-ce que tu sens dans la cour de ton propre palais ?

— Une odeur de lotus : le padmagandha.

— Non, c'est l'utpalagandha.

— Je ne te crois pas.

— Et là-bas, à la porte ?

— Toujours le lotus doux, frais, aquatique et vert. Le noble lotus padma et les grands lacs du printemps, en montagne. C'est l'odeur de la liberté. »

Il garda le silence.

« Tu ne réponds rien ? Ce n'est pas ça ?

— Princesse... La porte sent la pisser aigre et acide de l'homme aviné. Les soldats viennent d'uriner aux quatre coins pour se venger de vous, juste après la conversion de Mithra.

— Vraiment ? Peut-être que je confonds. »

En plaisantant, elle ajouta :

« J'aurais besoin de toi... »

Et de l'extrémité du moignon elle lui caressa la joue.

« Princesse, réponds franchement, est-ce que je cesserai bientôt de sentir, moi aussi ? »

Elle soupira :

« Sans doute. Il y a un prix à payer pour tout.

— Je n'ai rien demandé.

— Je t'ai sauvé. Mais je ne te demande pas merci. Je sais.

— Pardonne-moi, princesse, mais je ne vois rien de désirable dans ton état. Je n'ai pas envie de devenir comme toi.

— Je ne souffre pas.

— Tu ne sens rien.

— Je sens encore.

— Tu sens mal.

— Je sens à ma manière.

— La charogne putride de la hyène, à ton nez, équivaut au bois du santal.

— Et alors ? Peut-être que l'urine est pour moi du lotus et de l'aloé, l'excrément du miel, le corps fétide une guirlande de fleurs, et le cadavre du santal précieux. Est-ce que ce n'est pas mieux de sentir le monde autrement qu'il n'est ?

— Princesse...

— Donne-moi ton avis. Dis ce que tu penses de moi.

— Tu es très exaltée. Tu fais partie des personnes enthousiastes...

— Ah, certainement ! Toi non... Mais est-ce qu'il n'est pas agréable de nous être rencontrés ? Nous sommes différents. Peut-être que nous nous cherchions depuis longtemps. »

Il ne réfléchit même pas, sourit et répondit que oui.

« Mon ami, mon frère : nous n'avons jamais été égaux, pourtant nous le sommes. Tout ce qui a été, c'est un mensonge. Ce qui sera, c'est la vérité. Voilà pourquoi je suis si enthousiaste. La vérité n'est pas encore advenue, elle nous attend. Est-ce que ce n'est pas beau et excitant à la fois ? Tu ne crois pas ?

— Nous verrons bien », conclut poliment l'eunuque.

Le Général était un homme violent de loin, intéressant si l'on faisait un pas en direction de lui, et de nouveau dur et méchant quand on le fréquentait d'un peu trop près ; il appartenait à cette classe d'individus qui exige une distance moyenne pour être compris. Pénétrant dans le cercle de sa compagnie, mais demeurant toujours à quelques pas de son esprit aussi hirsute et sale que sa barbe, l'eunuque Agni apprit à connaître l'être le plus lucide de la troupe, le seul qui ne parlât pas par contes et légendes, par apologues, par sutras, par mantras et par mystères évaporés dans la brume des mots. Il disait, quand on la lui demandait, la vérité des faits. De sa bouche, l'eunuque Agni apprit donc que la princesse issue par sa mère des Lichchhavi était apparentée à Rudra Sena, le roi Vakataka décédé, lui-même marié à Prababhathi, fille de Samudragupta. La princesse n'était plus la bienvenue à sa cour, mais demeurait protégée par son rang : les gens de Patali et d'Ayodhyā ne pouvaient rien contre elle, sous peine de rompre l'alliance matrimoniale de l'Empereur. Il comprit enfin que la princesse, depuis quelques années, à demi folle, assemblait auprès d'elle une troupe des rebuts de la société.

Elle voulait constituer un royaume des lépreux.

« Tout est faux dans ce qu'elle dit... Mais vous, vous êtes tout de même général ? »

Le Général cracha :

« Ne t'avise pas de me poser la question.

— Je vous le demande quand même : de quoi êtes-vous général ?

— De ta gueule quand je l'aurai pétée en morceaux. »

C'est la princesse qui répondit par un éclat de rire :

« Lui ? C'est le Général des Morts !

— Des morts ?

— Ils sont plus nombreux que nous. Tous ceux qui ont vécu avant nous. Ceux qui ont souffert, et dont on ne se souvient même pas. Mais ils reviendront, ils reviennent déjà. »

Et devant tous les autres elle commença son prêche d'illuminée :

« Mes amis, nous allons partir. »

Un murmure parcourut l'assistance, dans la salle à colonnade.

Entre ses jambes écartées, impudique, la princesse assise sur l'autel caressait la chevelure libre de Mithra, la femme du marchand récemment convertie, qui exprimait son plaisir les yeux mi-clos.

« Eh toi, le nouveau, viens ! dit-elle à Agni qui les regardait,

interloqué. Arrête de regarder, cesse de mater, ne deviens pas un voyeur. Agis, participe. Assieds-toi auprès de moi... »

Et à son tour il sentit la main qui n'avait plus de doigts, la main comme adoucie au savon, à la pierre ponce, la main rose plus délicate que la fleur qui passa doucement contre son crâne sec, et il ferma les yeux.

« Les esclaves, les voyeurs et les castrés comme toi, les femmes qui obéissent à leur mari comme Mithra, les femmes qui voudraient être des hommes et les hommes qui aimeraient être des femmes, tous... Ils sont impuissants. Eh bien, nous les contaminerons pour les sauver. Nous leur proposerons, partout sur la terre, le seul marché qui vaille : cesse de sentir, perds ta chair, dis adieu à tes nerfs, et rejoins-nous. Sois libre. La lèpre vaut mieux que la corvée, l'obéissance, la peur et la soumission. Personne ne veut toucher un lépreux. La lèpre n'est pas la prison, mon ami, c'est l'air libre. C'est là, à portée de main, dehors ! Ce n'est pas le problème, mais la solution. Nous vivrons hors de la société, et hors de la société comme d'un océan noir émergera le Royaume.

« Le Royaume...

« Voyez, nous sommes tranquilles, nous n'avons pas besoin d'argent : l'aumône nous est faite par obligation. »

Elle sourit.

« Et puis... Est-ce que le bonheur n'est pas chose plus facile qu'on ne croit ? »

Elle ferma les yeux et ils supposèrent qu'elle contemplait intérieurement leur victoire dans l'avenir, un monde libre de lépreux.

Le Général des Morts, chaque fois qu'il était question du plaisir, de la joie et de la liberté, gardait le silence : c'est comme s'il était fait mention d'une espèce étrangère et farouche, dont il respectait de loin la complexion ; il admirait, Agni le comprit peu à peu, le sens pur que la princesse donnait aux grands mots corrompus par le temps, par les rois et par les savants, par tous ceux qui en avaient fait usage pour eux-mêmes ou contre les autres, alors que la princesse les énonçait pour nous. C'était parfois idiot, mais ça nous était destiné.

Ces grands mots de « joie », de « salut » et de « liberté », le Général ne comprenait pas leur sens, peut-être qu'il les observait comme des boîtes à bijoux vides, ou plutôt du vent, c'est cela : quelque chose qui n'est rien, qui n'a pas de consistance, pas de matière, mais qui peut arracher les arbres, emporter les animaux et les hommes, écraser une

foule de navires, arrêter une armée, qui peut même, mille ans par mille ans, sculpter la montagne et remodeler la terre entière.

Les mots, les jolis mots de la princesse étaient absolument vains à son oreille, mais il savait que parmi les hommes ils souffleraient fort : ils mettraient leurs âmes en mouvement. Le Général ne croyait qu'à ce qu'il voyait. Non plus que l'âme, le vent ne se laisse pas voir, mais ses effets, oui.

Alors le Général écoutait patiemment le vent sortir des lèvres de la princesse.

« Nous savons nous soigner, poursuivit-elle, il n'y a pas besoin de nous guérir. Pourquoi guérir ? La santé est une malédiction. C'est la maladie qui nous émancipe. Partout, les hommes s'écarteront sur notre passage et nous irons tranquilles. Nous sommes si faibles que nous échapperons à leur force.

« Mes sœurs, mes frères, notre trésor est si beau que nous ne pouvons pas rester enfermés dans ce vaste tombeau... »

Et elle désigna du menton la salle de prière vide du temple troglodytique qui les abritait. Certains murmurèrent.

« Ceux qui veulent viendront. Il faut apprendre à partager notre bien, il faut proposer aux serfs, aux inféodés, aux indigents, aux mendiants, aux pauvres paysans, aux femmes battues, aux enfants abandonnés, la grâce des lépreux. Il existe des lieux, au nord du nord, où personne ne va. C'est comme une grande bouche parfumée qui lèche les plaies et avale la douleur : nous ferons pèlerinage aussi loin que le nord le permet, en recueillant les éclopés et les maudits, pour fonder notre royaume là où le regard de Samudragupta ne porte pas. »

C'était absurde et destiné à échouer.

Mais, quasi somnambule, parce qu'il lui sembla qu'il avait trop longtemps cherché à avoir raison, Agni fut de ceux, une poignée, qui se levèrent pour se ranger derrière la princesse assise, qui promit le départ de la caravane dès le lendemain.

Chargé de rassembler leur trésor, l'eunuque Agni compta cent pièces d'argent, qu'il déposa dans une bourse de cuir qu'il porterait à la ceinture tout au long du voyage jusqu'à la « bouche du monde ».

L'eunuque devina que, derrière chaque geste spontané de la princesse, il y avait une raison cachée : un empêchement, une interdiction ou une menace, qu'elle avait l'élégance de transformer en liberté. Or il y avait une explication à leur exil soudain... À la suite des

multiples scandales provoqués auprès des seigneurs, des marchands, des propriétaires et des hommes d'argent tels que le mari de Mithra, grâce à qui les brahmanes se faisaient payer les vaches qu'ils sacrifiaient, Samudragupta avait ordonné à la fille de son défunt beau-frère de quitter la ville : il fallait qu'elle parte sept ans au moins en ermitage, qu'elle renonce à la cité et aux biens matériels, pour rejoindre les forêts, comme dans l'épopée du *Rāmāyana*.

C'était en réalité une fuite ou un exode. Ils étaient forcés de partir.

Ils se saoulèrent.

« As-tu entendu parler, lui demanda la princesse qui avait bu du nectar de mauvaise qualité, d'un homme qui était Viṣṇu, qui serait mort comme le cheval sur la croix ?

— Je ne sais pas.

— Il paraît que l'homme, le fils des dieux, s'appelle Yeshu.

— Et ?

— Il a vécu à l'ouest ou au nord, je ne sais pas encore.

— Peut-être. Le monde est plus grand qu'on ne croit.

— Cet homme procède de Viṣṇu tout comme moi. Je suis peut-être déjà morte sur la croix. Peut-être que j'étais lui, peut-être qu'il était moi. Est-ce que je t'ai déjà parlé de mon épouse ? Je la cherche encore. Mon amour... »

La princesse était ivre, et sa beauté flottait. Elle retint quelques rots, puis se blottit entre les bras d'Agni :

« Donne-moi tes mains ! Tes mains, s'il te plaît », lui chuchota-t-elle.

Et durant quelques minutes, elle fit mine de les lui emprunter.

« Ce sont de belles mains, elles sont grasses et grosses, mais douces aussi. J'aime tes doigts. »

L'eunuque ne savait quoi dire.

« Je te les donne, si tu veux.

— Oui, elle ferma les yeux, donne-les-moi. »

Puis les Śeṣa chantèrent, la firent danser et l'arrachèrent aux bras d'Agni.

Quand ils s'effondrèrent de sommeil, l'eunuque ne s'en alla pas, comme à son habitude dans les lieux peuplés, étaler sa couverture à l'écart des lépreux, à l'extrémité opposée de la salle des prières du temple nocturne. Il s'affala auprès d'eux.

Au moment de faillir à la veille, étourdi par l'alcool, l'eunuque cessa de rentrer le gras du ventre, de retenir sa respiration, comme il le faisait

toujours en compagnie des malades contagieux. D'un coup soudain et violent, l'odeur forte, moirée, foutue et merdoyante de l'infection odieuse l'envahit, et tout s'inversa. Baignant dans l'immondice dessiccante et lépromateuse des peaux et des os du Général, des Śeşa ivres et de leurs compagnons malades, il sentit sa propre immondicité, sa chair par avance pourrie. Intoxiqué, il entra tout à fait, ainsi qu'un homme qui a longtemps hésité à pénétrer l'eau froide et qui s'abandonne enfin dans l'élément du lac glacé, enveloppé, cessant de résister à la lèpre comme au froid, il reconnut dans le tissu squameux du lépreux la promesse du santal cuivré qui part en fumée honorer les dieux, dans la merde infâme la terre familière, dans la chair ulcérée, il lui vint la paix de l'esprit, de la bouche et de l'estomac ; dans la maladie, il trouva la vie.

Himalaya

Les lépreux vont vers le nord, en quête de la bouche légendaire promise par la princesse, qui délivrera les âmes de leurs corps ; ils endurent le froid, affrontent la montagne, font l'épreuve des serpents noirs et perdent un être aimé.

1

« Le monde ouvre la bouche au nord des montagnes, et c'est là que nous trouverons le paradis », avait dit la princesse.

Elle parlait comme dans une fable, et un jour peut-être la princesse deviendrait elle-même fabuleuse : certaines personnes ne s'adressent pas au présent, et leurs paroles sonnent ridicules dans l'instant. Elles deviennent vraies seulement une fois passées, quand il est trop tard. Elles sont destinées non pas à l'oreille, mais à la mémoire. Or pour s'en souvenir un jour, après la bataille, il faudra bien les avoir entendues. Dans le vif de l'action, elles paraissent fausses et enfantines. Les prendre au sérieux, leur donner raison, ce serait se tromper.

Moi, se dit l'eunuque qui trompait l'ennui du début de leur voyage, je ne saurais prendre ce ton affabulateur de l'exaltée, ni acquiescer à sa folie, si prophétique soit-elle. Et il médita : pourquoi ? Je n'oserais jamais prendre le risque de me montrer ridicule ou naïf. C'est, pensa-t-il, comme un cap à l'horizon pour le navire qui fait voile de port en port : le cap du ridicule, certains le franchissent et naviguent par la suite bien au-delà, où le regard ne porte pas, certains cabotent et commercent toute leur vie sans oser frayer de l'autre côté, où la plupart périssent ignorés, moqués, oubliés ; ils ont prétendu avec grandiloquence à des destins qui, lorsque les comptes seront faits,

équivalaient à un peu plus de rien ajouté au néant. Les hommes sans prétention dont je fais partie connaissent cette vanité, donc ils se gardent bien de grandes déclarations et ils n'entreprennent pas les ligues, les aventures et les expéditions de l'autre côté. Qui en revient ? Très peu, quasi personne : chaque siècle, une poignée de rois, quelques poètes, philosophes et prêtres, et encore. Les héros, les dieux. Je ne crois pas possible d'en faire partie. Et la princesse ? Son idée n'est sans doute qu'une bouffonnerie, puisque émanciper les hommes par la lèpre qui sépare de la société apparaîtra idiot à quiconque réfléchit plus d'une seconde : nous nous affaiblirons, nous mourrons, inutiles aux exploiters, loin d'eux, mais non pas libérés d'eux. Je suis lépreux malgré moi, et je ne lui en veux pas ; simplement, je ne crois pas à son discours. Or quoi faire d'autre que la suivre et l'aider ? J'irai sans illusion jusqu'au cap en sa compagnie, et j'en profiterai pour regarder ce qu'il y a derrière, s'il y a quoi que ce soit. Je pense qu'il n'y a rien : les rois, les héros ont menti. Elle aussi, mais elle croit que la vérité nous attend encore, derrière les montagnes du Nord.

Nous verrons bien.

Dodelinant sur sa monture pendant qu'il laissait errer sa pensée, Agni jeta un œil vers l'arrière, en direction des villes impériales : qu'est-ce que je laisse derrière moi, après tout ? Je suis un homme de science trop vite vieilli, timide, maladroit et blasé, je n'ai l'amour de personne et la connaissance m'a fait cocu, elle m'a trompé avec des hommes plus puissants que moi, comme le marchand et le roi. J'irai aussi loin que la princesse le veut, plus sûrement aussi loin qu'elle le peut, et je la protégerai de son inspiration délirante quand l'inconscience du danger la mettra dans un péril supérieur à ses forces. Bien sûr, comme tout exalté, elle peut perdre courage à tout instant en réalisant soudain l'existence de la réalité, qui est une évidence pour des gens qui ont du bon sens comme moi.

Pour l'heure, les circonstances lui étaient favorables et douces comme la crème sans aigreur. Mais ça ne durerait pas.

Sur les contreforts encore herbeux de l'Himalaya, d'abord à dos de cheval d'empire, puis, pour épargner les chevaux exténués, à dos de mulets de paysans et enfin, parce que même les mules peinaient, à pied, ils sillonnèrent le flanc des plateaux et traversèrent les grands bois d'arbres sâla, qui demeurent plantés droits tels les gardes qui veillent aux portes du roi, cependant que le sol penche, monte, grimpe, et

devient presque aussi droit qu'un mur. Les arbres ne fléchissent ni ne se tordent jamais, harmonieusement dressés pour atteindre la lumière du jour, ils poussent en rang sans ordre, mais toujours à la verticale exacte, et leur ombre est douce, leur ombre est délicate, quand la montagne est rude et rêche.

C'était pour les Śeṣa un terrain de jeu merveilleux. Ils se révélèrent les plus drôles des compagnons : ils avaient pour l'imitation vocale des hommes, gestuelle des bêtes et immobile des choses un talent insoupçonné. Dès que l'eunuque se perdait dans la forêt, il entendait la voix puissante du Général qui mugissait :

« Toi, le sans-couilles ! Viens m'aider ! J'ai la bite coincée dans le trou d'un tronc, j'ai confondu le chêne et la chatte d'une femme, par Kṛṣṇa ! Voilà que depuis cinq minutes j'encule du bois à sec... J'ai l'impression d'être un bûcheron en rut ! »

D'abord, l'eunuque se laissa prendre au piège. Il trouva derrière l'arbre les quatre Śeṣa blottis qui en gueulant à l'unisson parvenaient à contrefaire le ton du Général des Morts. Puis il s'en amusa et ne prit pas au sérieux la voix qui lui cria le lendemain, dans un grand replat forestier :

« Le sans-foutre ! Pendant que je faisais un somme à l'ombre, une vache sauvage m'a bouffé le gazon herbeux qui me recouvre la gueule. Maintenant j'ai la barbe et les cheveux emmêlés entre ses dents, elle ne me lâche pas ! Je ne peux pas la tuer, la salope, elle est sacrée ! Viens me délivrer ! »

L'eunuque rit et passa son chemin, car la caravane de lépreux avait l'habitude d'aller éparpillée, chacun suivant son rythme, avant de se retrouver auprès du feu au soir tombé. Là, il vit les Śeṣa parvenus avant lui.

« Comment avez-vous fait ? Vous étiez derrière moi, et vous voilà arrivés bien avant.

— Mais, répondit Moitié de Śeṣa, nous avons toujours marché cent pas devant toi.

— Vous plaisantez ! »

Comme le Général n'était toujours pas là, au moment de s'endormir, Agni fut pris d'un doute et il demanda à la princesse de rebrousser chemin. En sa compagnie il retrouva dans le vallon arboré le Général fou de rage, les longs poils encore prisonniers de la bouche d'une vache endormie. Il fallut le raser aux ciseaux. Semblable à un

scrotum épilé, le Général rejoignit la compagnie, sans dire un mot durant deux bonnes semaines.

Quelle bouffonnerie ! Ils s’amusaient bien. Longtemps après, les Śeşa imitaient encore le bovin dans son dos.

« Je vous entends ! »

Ils savaient faire la chèvre capricieuse et le tigre affamé, le serpent siffleur, l’oiseau chantant et l’éléphant. À cause de leur corps informe ou grâce à lui, ils n’avaient aucun mal à se couler dans le mouvement de l’animal. De loin, parmi les ombres, on pouvait facilement être trompé par leur silhouette à quatre pattes. À l’arrêt, ils savaient aussi contrefaire le tronc ou le rocher moussu.

Comme ils étaient très joueurs, ils pariaient souvent. Lorsqu’ils perdaient, leur gage consistait à partir en éclaireurs pour tromper les villageois des montagnes, ouvrir la voie et s’assurer de l’absence de danger. À cette mission ils ajoutaient souvent le plaisir de chaparder dans les puits d’eau potable, les granges bien garnies, les étables, de quoi boire et manger pour toute la compagnie.

Souvent la princesse les morigénait, et le Général craignait les repréailles des hommes qui, à mesure qu’on s’élevait loin de la civilisation, avaient de moins en moins peur des lépreux.

Il disait :

« Nous avons des ennemis. »

Et c’était leur débat favori : la princesse tombait dans le piège qui lui était tendu et recommençait avec le plus grand sérieux à argumenter en faveur de l’idée contraire :

« Nous n’avons pas d’adversaires, nous voulons réconcilier tout le monde.

— Oh non, râlaient les Śeşa, c’est reparti... On s’en fout. »

Alors sur les routes pierreuses qui grimpaient, guettant une vallée, un col, une passe comme son cou délicat sous sa chevelure abondante, l’eunuque laissait les autres s’éloigner. Marcheur endurant mais lent, qui perdait du poids d’étape en étape, il vivait d’eau claire, de beurre cuit, du produit viandard de la chasse du Général et de ses hommes, des poissons à la chair blanche des torrents, rôtis après avoir été embrochés au feu du soir. Il rêvassait en tâchant de ne pas perdre de vue la silhouette bleu cobalt de la princesse.

Dénuée de nervosité, elle était pourtant insaisissable. Dès qu’on croyait avoir trouvé le repos auprès d’elle et la pause dans le

mouvement, elle feintait, esquivaient et riait de vous. Mais croyez-vous humilié, assombrissez-vous et elle vous éclairera, elle vous accordera une attention inattendue qui vous fera sentir fort et frais ; elle est devant vos yeux l'animal qui fuit ou que vous chassez, la bête furtive qui vous conduit, que vous perdez de vue derrière la colline de mousse viride, et que vous retrouvez en creux de vallée, elle marche en équilibre sur l'horizon, elle bascule de l'autre côté pour vous encourager, vous allez de l'avant, vous croyez la rejoindre, mais vous n'avez jamais fait que repousser la perspective de l'avenir ; une fois qu'elle vous a épuisé, quand vous vous trouvez fatigué de suivre ses pas de biche, elle ralentit, elle vous autorise à l'approcher, parfois même à la toucher, elle vous assure qu'elle n'est pas le spectre, l'illusion et le mirage de l'esprit, mais une chose de chair, des lèvres et pas seulement le sourire, elle vous baisera le front, à peine vous êtes-vous refermé à elle qu'elle se rouvre, et vous ne pouvez faire autrement que de vous remettre sur pied pour l'accompagner, la laisser filer loin devant, afin de mieux courir après ; vous lui en voulez, bien sûr, elle le devine, elle le sait, elle ne laisse rien d'implicite ni de secret entre vous et elle, et s'assoit sur le rocher doucement érodé, dans la clairière, au soir venu, lorsque le cap du lendemain est fixé ; farfouillant au cœur de votre bouderie, elle sait retrouver l'amour sous le ressentiment, elle expose devant votre regard la raison pour laquelle vous êtes en colère contre elle, qui est que vous l'aimez, et vous l'aimez parce qu'elle sait à chaque étape du voyage vous rendre de nouveau vive cette cause mystérieuse pour laquelle vous l'avez adorée au premier jour.

Par exemple, quand les Śeṣa revenaient des avant-postes, la princesse les remerciait en leur offrant ce qu'ils préféraient : un récit.

Durant un mois, pour faire passer le temps, la princesse leur conta donc les aventures de Rāma.

« Il y avait une fois sur les rives de la rivière Sarayu, là où se dresse aujourd'hui la cité d'Ayodhyā, capitale du Kosala, un prince parfait. Qui était son père ? Quelle était sa patrie ? Dans la ville trônaient de magnifiques palais décorés de pierres précieuses. Les flèches des temples faisaient effort au-dessus de la ville comme pour toucher le ciel. Pour se défendre, la ville était entourée d'une grande douve : les habitants d'Ayodhyā voulaient la paix, et ils l'avaient obtenue. Nul n'était ignorant ni pauvre. Tous vénéraient Brahmā et lisaient les Veda. Chaque homme et chaque femme savait son rôle dans la société. Les

brahmanes consacraient leur vie à l'étude des textes sacrés. Les chefs et les guerriers gouvernaient et protégeaient la ville. Les fermiers et les marchands nourrissaient les citoyens, faisaient construire leurs routes, leurs maisons et élevaient de beaux chevaux.

« Pourtant le roi, qui s'appelait Dasaratha, était malheureux. Supérieur à tous les autres par l'âge, il n'avait toujours pas de fils héritier pour son trône.

« Un jour le roi convoqua son prêtre Vasistha. "Vasistha, dit-il, je me fais vieux. Je désire un fils, un fils qui prendra ma place sur le trône."

« Le prêtre le savait avant même de l'entendre ; or il avait réfléchi. Il répondit : "Dasaratha, tu auras des fils, entre soixante mille et un seul, mais au moins un, je te le promets. J'exécuterai un rite sacré pour complaire aux dieux."

« Excité par la promesse de celui qui savait, le roi retrouva ses trois épouses, Sumitra, Kaikeyi et Kausalya, pour leur annoncer : "Je vais avoir des fils !"

« À la même époque beaucoup de dieux étaient de plus en plus irrités par Rāvana, le chef des Rākṣasa, c'est-à-dire des démons. Rāvana n'était pas un démon ordinaire. Il possédait dix têtes et il avait vingt bras. Il manifestait des pouvoirs remarquables. Mais il utilisait ces pouvoirs pour empêcher les dieux et les hommes saints de réaliser les rites sacrés. C'était faire insulte à Brahmā.

« Apprenant les actes de Rāvana, Viṣṇu, protecteur de tout l'univers, décida qu'il était temps d'agir. Mais quoi ? Des siècles auparavant, Rāvana avait reçu un talent bien particulier. Il était protégé de tous les dieux et de tous les démons, sans exception. Il était impossible qu'un être divin ou démoniaque le vainque et qu'il le tue. Alors comment, se demanda Viṣṇu, Rāvana pouvait-il être arrêté ?

« Or Rāvana l'arrogant ne s'était prémuni que contre les dieux et les démons qui le menaçaient : il n'avait pas jugé bon de se protéger des hommes. Pour cette raison, Viṣṇu qui a réponse à tout décida de s'incarner et de renaître sous la forme d'un homme, qui pourrait combattre et triompher de Rāvana.

« Viṣṇu envoya un messenger au roi Dasaratha avec un payasam, une douceur au lait et au riz, à laquelle avait été ajoutée une potion spéciale qui fait bouillonner dans la semence le principe favorisant la naissance des garçons.

« Le messenger dit : "Porte cette boisson à chacune de tes trois

épouses. C'est une bénédiction qui te donnera des fils." Puis le messager s'évapora au soleil.

« Le roi fit passer la boisson à chacune de ses épouses. À peine avaient-elles fini que le ventre de chacune se trouva entouré d'un halo rose.

« Une grande joie se répandit dans la ville lorsque quatre fils furent offerts au roi. Leurs noms étaient Rāma, Lakṣmana, Bharata et Satrughna.

« Dès l'enfance, tout le monde remarqua que Rāma et Lakṣmana étaient inséparables. C'était comme si une même vie se partageait deux corps.

« Les quatre fils grandirent dans l'intelligence. Ils apprirent les Upaniṣad et les chants védiques. Ils se dévouèrent à la protection des autres. Dasaratha était joyeux.

« Il aimait voir ses fils devenir des hommes sous ses yeux. Il ne l'avouait jamais, mais Rāma tenait une place particulière dans son cœur.

« Or Rāma, c'était moi, ajouta malicieusement la princesse.

— Rāma, interrompit l'eunuque, n'est-il pas un homme ?

— Oui, et alors ?

— Tu es une femme, princesse. »

Elle éclata de rire, écarta les cuisses :

« Et puis quoi ? Ma bite, oh, elle a dû tomber entre-temps. C'est la faute de la lèpre ! »

Puis elle reprit son sérieux :

« Mon ami, Viṣṇu a compris au dernier moment que la femme était plus intelligente que l'homme. Concevant qu'un homme ne saurait vaincre Rāvana qui ravage le monde, il imagina aussi que l'orgueil des hommes était trop important pour accepter d'être sauvés par un être qui possède entre les jambes un utérus et un vagin. Alors il naquit sous la forme apparente d'un petit garçon avec des couilles et un gland, éduqué comme tel, qui devint à l'adolescence une femme. Elle apprit à dissimuler son apparence. »

Les quatre Śeṣa rirent et le Général se toucha les parties :

« Moi, maintenant, je vérifie que les miennes sont bien là, et je remercie Kṛṣṇa !

— Puis-je reprendre mon histoire, s'il vous plaît ? »

Il arrivait que la princesse s'agace si l'on insistait un peu trop sur son changement de sexe. La princesse était un homme ; depuis quelque

temps, elle avait décidé qu'elle était Rāma. Ce héros était bon, juste et droit. Le front large et doré, il tirait à l'arc (quand il avait des mains). En tout cas il voyait loin et il veillait sur les siens. Dans son esprit, les Śeṣa jouaient le rôle du fidèle Lakṣmana de la légende, mais divisé en quatre. Ou bien c'était le Général... Peut-être même toute la compagnie...

« Vous êtes tous mes fidèles Lakṣmana ! » répétait-elle.

Et les malades exultaient, ravis de participer au grand récit, eux qui n'existaient jamais dans les mythes habituels des gens riches.

« Voilà pourquoi, concluait Rāma, je cherche mon aimée légendaire, Sītā la fille de la terre, mon épouse, ma promise et ma moitié.

— Princesse, tout le monde ici connaît l'histoire de Rāma, acquiesça l'eunuque. Libre à toi de l'interpréter à ta manière. Mais je doute que tu trouves ta Sītā en ce monde. Tu as l'apparence d'une dame. Et puis, Princesse...

— Appelle-moi Rāma.

— Je me fais du souci.

— Pourquoi ?

— Le froid.

— Nous ne le sentons pas encore. »

Agni garda le silence.

« Est-ce que tu me trouves de mauvaise foi ?

— Oui, parfois.

— Alors il faut que j'apprenne de toi. »

Elle s'assit sur un rocher, replia avec le geste de dignité de la femme éduquée le bord de sa robe modeste, et sourit avec la sauvagerie que jamais la dame éduquée ne montrerait à la cour, les yeux bleu clair comme les bijoux, scintillant de l'air frais des montagnes qui lui donnait envie d'aimer. L'eunuque s'assit aussi.

« Tu n'es pas comme eux à qui je raconte des fables. Tu es un homme qui sait. Ne crois pas que je me moque de toi.

— Je... », il chercha l'expression la plus juste : « Je crois que ta voie est bonne à sa façon, et juste par rapport à elle-même, mais tu vas trop vite. Le monde, divin Rāma, le monde est lent.

— Oui. »

Elle acquiesça, fronça ses sourcils épais.

« Peut-être que parce qu'il est lent, reprit Agni, les hommes croient

que demain sera comme hier. Et il est vrai que demain, pour la plupart d'entre nous, ressemblera au jour d'avant, et à celui d'encore avant. Les hommes changent peu. Mais ils changent tout de même. J'ai lu des livres, et même si cela est difficile à capturer par des mots, on y lit ce qui a changé et ce qui demeure. Tout change peu à peu. Pourtant rien de notre vivant n'évoluera vraiment, rien de ce que nous voulons, rien de ce que nous espérons, en tout cas. Au contraire, ce qui se transformera nous humiliera dans nos vieux jours : tout ce qui s'efface et disparaît avec nos souvenirs. J'ai remarqué combien, partout et toujours, les vieillards se plaignent de ce qu'ils ont perdu. Bien sûr, ce qui le remplace n'est pas très différent, sinon qu'il appartient à nos enfants, et aux enfants de nos enfants. »

La princesse sourit.

« En tout cas tes enfants, précisa Agni, car l'impuissant que je suis n'en aura pas.

— Bien. Alors que dois-je faire ?

— Princesse... Je suis prudent, mais je ne sais pas ce qu'il faut faire. Toi, tu le sais.

— En échange, au cours de nos conversations, tu me diras si je suis trop imprudente ?

— Je te le dirai. Je ne sais rien faire d'autre. Je suis un pisse-froid.

— Pourquoi ?

— J'ai envie de croire comme toi, mais.. Je me représente par avance la fin...

— Quand ça ?

— À la fin du monde, Princesse. Lorsque le souffle de Brahmā reviendra au fond de sa bouche. Et je regarde depuis la fin ce qu'il y a juste avant, c'est-à-dire l'avenir le plus lointain : je vois ce qu'il y a, mais aussi ce qui manque. J'ai le sentiment que... Même lorsque tout retournera en Brahmā, même quand le monde sera achevé et parfait... quand la totalité retournera au néant, je ne crois pas que ce sera la perfection recherchée.

— Pourquoi ?

— S'il n'y a rien, cela manquera de tout ; s'il y a tout, de rien.

— Tu penses bien, mais tu penses trop. Ne t'inquiète pas, je t'écouterai le temps venu. Viens maintenant, viens cueillir avec moi ce qui soigne le corps. Nous en aurons besoin. »

Quand la lèvre de ses compagnons devenait douloureuse, la

princesse recherchait en effet toutes sortes de remèdes traditionnels. Contre les fièvres violentes, elle collectait des plantes himalayennes rares.

« D'où te vient le savoir de ces végétaux, Rāma ? demanda l'eunuque Agni en glanant dans les prés, à l'heure qui précède le crépuscule, en compagnie de la princesse.

— Je le sais, c'est tout. »

Il avait pris l'habitude de l'appeler Rāma, d'abord pour se moquer, puis sans y penser, et enfin avec affection.

« Sens-moi ça ! Le kushta, la racine de costus qui vient du Sikkim, évoque la chèvre. C'est exquis. Il faut la marier, ajouta Rāma, avec la résine de guggulu. Prends donc double ration de la racine de kushta, qui fera baisser la chaleur du corps. Je cuisinerai le remède du Takman moi-même. Il nous sera d'un grand secours contre la fièvre. »

Puis elle ne put s'empêcher de raconter :

« Tu sais, Agni, cette plante divine, les anciens ermites vénérables la connaissaient déjà. Les dieux eux-mêmes l'ont trouvée là où l'immortalité surgit, à la source du troisième paradis, où les divinités siègent sous l'arbre aśvattha. Là-bas, d'immenses bateaux d'or aux voiles étincelantes naviguent sur le ciel, quand naissent les aigles au sommet de l'Himalaya.

— Tu vis dans un autre monde, un univers de fantaisie. Tu racontes bien les histoires, Rāma. Mais tout là-haut, il fait froid. Je ne sais pas si des navires dorés nous y attendent, des aigles certainement. Des serpents aussi. Ce que je sais, c'est que nous n'avons ni laine ni chausses suffisamment chaudes, et que nous mourrons bien avant. Et puis la lèpre nous ralentit. Vois comment les petits Śeṣa fatiguent déjà. »

Continuant la cueillette, Agni leva la tête vers la montagne blanche et brûlante de froid :

« Es-tu certaine de vouloir grimper tout là-haut ? Pour quoi faire ?

— Nous cherchons la bouche du monde. La tête est en haut du corps, donc nous irons au nord. »

les États népalais avant de se perdre vers les sommets. La fraternité reçut à Mathura un accueil enthousiaste. Dans les régions d'Arjun-Ayanas, de Yaudheyas, là où les conquêtes impitoyables de Samudragupta avaient laissé une mémoire amère, les lépreux découvrirent de nouveaux camarades : les tribus exterminées par l'Empereur, qui vivaient dans la peur. Elles étaient tentées par cette maladie taboue qui les arracherait à la soumission. Leur terre était pauvre. Ils vivaient en minorité et beaucoup des plus jeunes, désespérés, rejoignirent la croisade lépreuse. Ils ne furent pas tout de suite convertis, mais leur servirent durant une semaine ou deux de compagnons de route.

À dire vrai, cela déplut quelque peu à l'eunuque, car leur petite caravane familiale devint vite une cité, la cité une ville en mouvement sur les routes. Certains chassant, d'autres vagabondant dans le plus grand désordre, sans obéir au Général des Morts furieux, ils allaient désormais par cent, par mille. Et il n'était pas rare qu'un homme ne connût pas ses compagnons de bivouac à la nuit venue, car leurs effectifs variaient tant que même l'eunuque, la princesse et le Général se trouvèrent bientôt dans l'incapacité d'en tenir le compte exact.

Parvenus dans la capitale du Népal, ils décidèrent de se diviser en groupes, au risque de perdre le contrôle d'une partie de la troupe, dominée par les Népalais. À leur tête se trouvait un ascète rusé, apparemment lépreux, qui se prétendait magicien. Après un discours maladroit de la princesse, qui peinait à se faire comprendre dans un sanskrit trop savant pour le peuple et qui ne rencontra qu'un faible écho parmi les réfugiés venus auprès d'elle écouter les raisons de lécher ses plaies, pour devenir des lépreux de plein droit, le yogin népalais se fit applaudir et proposa d'accomplir un tour de magie. Pendant ce temps, l'eunuque et le Général firent le tour de la foule, ils tendirent aux gens une corbeille d'osier dans laquelle ceux qui souhaitaient rejoindre le groupe de Rāma pourraient déposer leur obole.

Presque personne ne donna.

Dans la bourse en cuir que l'eunuque Agni cachait sous sa tunique, il ne leur restait qu'une petite dizaine de pièces d'argent.

« Regardez ! s'écria Petit bout de Śeṣa en désignant le magicien. Il sait faire apparaître et disparaître les choses !

— Rāma est déjà partie. Allons-y..., dit Agni.

— Oh, s'il te plaît ! implorèrent les Śeṣa. On peut rester voir ?

— Ce n'est qu'un saltimbanque, vous savez, qui gagne sa vie en épatant les idiots.

— Allez... »

Le magicien ravit les Śeṣa et tous les autres réfugiés : d'abord, sans un mot, il disposa une graine minuscule, qu'il montra à toute l'assistance, dans un pot de terre, et en quelques secondes à peine un petit arbre à mangue en poussa comme par miracle.

Enthousiastes, les candidats à la lèpre l'applaudirent. Ils préféraient la chose tout de suite étonnante au long prêche compliqué de Rāma.

L'eunuque Agni connaissait le truc, qu'on trouve dans n'importe quel ouvrage de sorts, de charmes et d'escamotage : les feuilles et les branches ont été pliées avec soin dans la graine sèche. Or les branches du manguier sont assez souples pour ne pas rompre. Ensuite elles se déploient librement, sans laisser la moindre trace du pliage initial.

Très vite, Agni comprit ce que le magicien proposait aux hommes désœuvrés : non pas leur inoculer la lèpre, comme Rāma, mais leur apprendre à l'imiter. Lui-même savait falsifier sa chair et prendre l'apparence d'un malade. C'était ce que faisaient beaucoup de mendiants dans les rues, afin d'attirer la sympathie du chaland. Évitant le plus possible de parler, le yogin donna en quelques gestes une leçon de maquillage aux réfugiés, qui se laissèrent séduire. Ils aimaient mieux, et c'était compréhensible, feindre la lèpre avec du noir de charbon que de la subir pour de vrai dans leurs chairs.

« Venez, dit Agni aux Śeṣa, nous n'avons plus rien à faire ici.

— Chut ! » protestèrent-ils.

Toujours aussi mutique, le yogin des rues présenta à l'assistance chaleureuse un deuxième tour de magie : il disposa du sable sec dans un seau d'eau, puis reversa le sable dans le creux de sa paume. Il fit le tour de l'auditoire pour qu'il s'assure que le sable n'était pas mouillé. Les Śeṣa demeurèrent un moment incrédules :

« Incroyable !

— Mais non, c'est très simple...

— Ta gueule à la fin ! On sait que tu sais. On s'en fout. »

L'eunuque Agni préféra se retirer.

Ils n'étaient plus qu'une poignée à suivre la princesse. Le Général rejoignit l'eunuque sur un haut parapet à l'écart de la foule enthousiaste.

« Dis-moi comment il fait. Pourquoi est-ce que le sable versé dans

l'eau n'est pas mouillé ? Est-ce que cet homme est plus puissant qu'elle ?

— Non, c'est facile. Il n'y a pas de mystère : le sable a été frit avec du lard. La graisse enveloppe les grains du sable d'une fine pellicule qui les rend imperméables. Comme ça, l'eau glisse sur eux et ils demeurent secs, si on ne les plonge pas trop longtemps dans le liquide. Ce qu'il fait, tous les charlatans savent le faire. Il le fait bien, mais rien de comparable avec elle.

— Pourquoi est-ce qu'ils ne la suivent pas, alors ?

— Ils préfèrent le truc. Le truc marche maintenant. Demain, il ne vaudra plus rien. Après-demain, c'est à peine si l'on s'en souviendra. Tant pis.

— Et elle ?

— Elle, ce n'est pas de la magie. C'est autre chose.

— Mais la magie marche.

— C'est un mensonge. La chose dure aussi longtemps que l'ignorance. Puis — l'eunuque claqua des doigts — c'est fini.

— Donc il n'y a jamais vraiment de magie ?

— Pas que je sache. »

Le Général des Morts lui opposa :

« J'ai vu dans le monde des phénomènes inexplicables. Si je vivais assez longtemps pour savoir, est-ce qu'ils s'expliqueraient tous ?

— Sans doute.

— Pourquoi ? »

Et pris d'une colère aussi soudaine que violente, le Général des Morts fendit d'un coup de poing la corbeille de Râma, d'où s'écoula le peu de monnaie récoltée, quelques piécettes qui portaient en guise d'effigie le profil ironique de l'empereur Samudragupta ; elles roulèrent dans la poussière grise, tandis que le Général hurlait debout, les poings serrés comme un enfant :

« Pourquoi est-ce que je n'ai pas le droit de le savoir maintenant ? Pourquoi est-ce que je devrais ignorer les causes et croire à la magie ? De quoi seront faits les hommes de demain ? Plus ou moins les mêmes connards que nous, non ? Et eux, ils sauront ! Mais pas moi ! C'est ça que tu me dis ? C'est ça ? Je ne sais pas, je ne sais rien... »

Il se masqua les yeux avec les mains.

« Je suis condamné à vivre ici et maintenant, comme un aveugle. Alors pourquoi ? Dis-moi ! Je vais te le dire : je suis cette femme comme

un chien, parce que je crois qu'elle voit la fin des temps, le but ultime du monde, elle le voit, et c'est tout. Elle sait. Voilà. Voilà la magie. Merde à la fin. »

Puis il se rassit, silencieux.

3

De toute sa colère, le Général des Morts aimait la princesse Rāma.

Quoiqu'il détestât les invertis serviles et comploteurs du palais impérial, il adorait qu'elle soit homme et femme à la fois, et alors qu'il prisait les frontières nettes, les franches distinctions, il appréciait qu'elle soit mêlée, même emmêlée ; bien que haïssant le rêve et l'illusion qui font aimer au prisonnier sa prison, il aimait les rêves et les illusions de Rāma : il ne croyait aucunement à la libération, mais il l'espérait. Or à Rāma, il ne savait jamais comment avouer son amour ; il ne l'aimait pas que d'esprit, il la désirait charnellement. On n'aurait pas imaginé qu'il soit capable d'amour, ce géant dont le caractère inversait les traits du visage, comme si sa tête avait été retournée dans un geste de rage par le dieu constructeur du monde : même ses narines donnaient l'impression de souffler par le haut. De tous, il était celui que la lèpre avait le plus épargné. Il semblait un démon, certes, mais il l'avait toujours semblé ; il avait conservé ses poings et ses pieds intacts ; ses mains, toujours fermées, avaient été sculptées à la hâte par sa mère en retard au moment d'accoucher : la taille en était grossière ; ses pieds étaient plats et, quand il marchait, il tanguait d'une jambe sur l'autre, au lieu de se projeter vers l'avant.

C'était un tueur, un assassin que la princesse avait sauvé. Mais la reconnaissance qu'il avait pour cette femme le faisait parfois, la nuit, pleurer de rage, car elle était haute comme les sommets que jamais il n'atteindrait, même s'il marchait droit durant dix siècles. Le Général pensait que rien n'était plus bas que le monde, un véritable puits de merde, mais rien plus haut que Rāma, plus brillante que les étoiles. Il y avait peu d'amour dans cet homme, et personne n'en avait jamais trouvé. Or la princesse avait découvert le filon, et toute la haine de cet être, pour elle seulement, s'était mise à briller d'une mince pellicule dorée d'amour ; c'était inépuisable.

Le Général des Morts était aussi lucide. Il connaissait la fragilité de la princesse, qui était une rêveuse. Elle avait grandi dans la soie, le jasmin, les essences précieuses qui sentaient toutes également au nez du Général l'odeur putride du vice. Elle était naïve. Elle se faisait bien des idées, et il fallait la protéger.

Donc il la protégeait. Pour cette vie-ci, il avait trouvé sa fonction.

Souvent il l'entraînait à part des autres et il lui donnait un conseil, comme s'il était son général d'armée, mais Râma répétait :

« Nous ne sommes pas une armée. Je n'ai pas besoin de ta protection, tu es libre, je le suis aussi. Tu es mon ami. »

Et le Général aimait qu'elle ne lui tienne pas la main, comme elle le faisait avec les autres. Il aimait qu'elle ne le prenne jamais par l'épaule en souriant. Il aimait qu'elle ne rie pas lorsqu'elle l'apercevait au loin. Il aimait qu'elle demeure timorée et distante, comme une fille chaste. Jamais il n'avait baisé avec elle, contrairement à beaucoup d'autres, il le savait, mais ne voulait pas le savoir ; il n'aurait pas osé. Il aimait qu'elle ne le baise pas. Il aimait ne pas penser à la possibilité de faire l'amour avec elle. Naturellement il lui en voulait aussi, parfois, et il aimait lui en vouloir. Il la traitait de tous les noms imaginables, et il en était satisfait. Il trouvait que tous les noms, bons ou mauvais, lui convenaient, alors qu'aucun mot pour toutes les autres choses de ce monde n'était adéquat.

Lui-même, d'ailleurs, n'était pas vraiment général.

« Général ! cria l'eunuque au loin, alors qu'ils s'étaient engagés sur les pentes rocheuses du massif népalais, moins nombreux désormais qu'ils ne l'étaient au départ d'Ayodhyā.

— Quoi ?

— Un serpent ! »

Voilà qui était mauvais signe. Le Général des Morts pressa le pas. À travers la dévalée et les éboulis, il rejoignit l'eunuque et la pauvre Mithra, la femme des villes qui commençait à regretter d'avoir abandonné son méchant mari, se repentait de les avoir suivis, pleurait souvent tard le soir et avait très peur des reptiles, par superstition.

Tremblante devant une couleuvre immobile, enroulée à ses pieds, Mithra tenait à la main un bloc de granit.

« Non ! » hurla le Général.

Au lieu de l'arrêter, le géant débraillé lui inspira de la frayeur, et Mithra lâcha le caillou, éclatant la tête du serpent endormi.

« Non... », répéta le Général, plus doucement cette fois.

En retard, Rāma les rejoignit à bout de souffle et constata cette mort, qui était de mauvais augure. Il choisit de détourner l'attention de Mithra, qui criait, furieuse et inconsolable à la fois.

« Écoute-moi, dit Rāma, concentre-toi sur ma voix, qui te distraira des couleuvrins éparpillés le long du chemin. Jadis, commença-t-il, les oiseaux ont reçu la lèpre et ils ont perdu leur bec... Puis ils ont perdu leurs ailes. Alors ils sont devenus des serpents. Imagine ! Tu étais un oiseau, tu deviens un serpent. »

Mithra frissonna.

« À leur place, tu serais méfiante, non ? C'est pour cela qu'ils nous regardent et qu'ils ont peur de nous, dressés droits sur leur queue. Ils se souviennent de ce qui leur a été volé... »

Accaparant l'attention de Mithra qui l'écoutait craintive, il la conduisit à travers le champ infesté de Nāgas, de cobras et de couleuvres.

« Voilà..., dit enfin Rāma à sa bien-aimée lorsque les serpents eurent disparu, la route est libre ! »

L'endroit était paradisiaque.

Lentement ils laissèrent la lumière descendre du ciel au soir, allongés heureux au bord d'un lac de la montagne. Sensibles au bonheur lacustre, ils songèrent au héron huppé légendaire, ils aperçurent un joli bois de bananiers en altitude, avant que la pierre ne mangeât le bois, avant que la neige ne dévorât la pierre, avant que le ciel froid n'avalât le tout et que la nuit ne l'enveloppât.

Chacun chercha sa place dans les alvéoles rocheuses d'une fosse granitique.

Rāma s'accouda près d'Agni, à l'écart de Mithra qui s'était endormie, épuisée par la peur que lui avaient inspirée les serpents :

« À quoi penses-tu ?

— Rien. Et toi ?

— Au sexe.

— Je n'en ai pas.

— Montre-le-moi.

— Non ! »

Il avait honte.

« Je ne veux pas te faire honte. Le bien n'est pas le bien s'il fait honte. Est-ce que tu me crois bon ?

— Oui. Je te crois bonne.

— Penses-tu que mon regard t'humiliera jamais ?

— Si je commets une mauvaise action, peut-être ?

— Je serai triste.

— Si je suis... laid, monstrueux. Et je suis laid et monstrueux », dit

Agni.

Rāma rit :

« Crois-tu vraiment que je pourrais me payer le luxe de me moquer de toi ? Est-ce que tu m'as vu ? »

Agni rougit. Elle leva haut les mains, qui n'en étaient plus tout à fait.

« Regarde ce que je suis... »

Sous les bandages desserrés, Agni devina la peau douce comme du lait, attaquée par la maladie.

« À ton tour. »

L'eunuque se leva, écarta les jambes, dénoua le fil et défit lentement le tissu sale, puis il écarta les linges ; son pubis était enflé, un monticule rosâtre, grisé, plissé, avait été troué et un petit bâton creux de bois, aussi fin qu'une paille ou un roseau, avait été enfilé dans l'orifice.

« Mon pauvre ami, les hommes t'ont fait du mal.

— C'est par là que je pisse.

— Tout a été cautérisé ?

— Bien sûr ! Je serais mort, sinon, à cause de l'infection. La fièvre a duré des jours, après qu'ils m'eurent castré. J'avais six ans.

— Laisse-moi voir. »

Parce qu'il faisait nuit, il avait perdu la honte de vue.

Rāma, très douce ou très doux, il ne le savait plus, caressa entre ses cuisses l'endroit où les jambes grassouillettes d'eunuque se frottaient sans cesse durant leur marche quotidienne, là où il avait perdu le peu de poil d'homme qu'il ait jamais eu, et où le duvet était râpé. Parfois le haut de l'intérieur de ses cuisses saignait légèrement et s'encroûtait. Au soir venu, il devait l'aérer loin du regard des autres, avant de dormir, et l'humecter d'un filet d'eau fraîche. À ce point précis qui s'enflammait souvent, Rāma caressa, flatta et passa le creux de son moignon. Puis, Agni s'en aperçut en frémissant, mais il perdait dans la volupté la force de résister, Rāma commença à lui lécher le souvenir de son sexe. Doucement elle retira le bâtonnet de bois fin, recourbé comme la lyre, qui lui rentrait de jour comme de nuit dans le trou pour en exfiltrer la pisse aigre et grise. Soutenant de la paume sa bourse atrophiée, rentrée

aux trois quarts dans le scrotum qui pendait lâchement, Rāma pourlécha l'ouverture, et lui fit retrouver la joie.

Elle l'aima.

Debout, jambes écartées, l'eunuque essoufflé, secoué par les spasmes, le tambour de ses veines, le plaisir, la peine d'avoir perdu si longtemps le plaisir aussi, et la reconnaissance infinie, il jouit et serra le visage de Rāma contre son orifice gorgé de sang vif, innervé. Sous la lèpre qui progressait, sa nervosité éclata puis s'endormit, et lui aussi.

4

Le dernier instant de la conscience et le premier du réveil ne firent qu'un.

Il était inconscient d'avoir dormi quand il sursauta. Du temps avait-il passé ? C'était la plus complète obscurité : le ciel, les étoiles et la lune étaient couverts.

Partout, des serpents peut-être attroupés par la mort de l'un des leurs s'étaient glissés dans les fentes et les alvéoles de la pierre. Il est bien connu que la couleuvre attire les couleuvres, et les couleuvres les vipères, les vipères les cobras et les cobras les Nāgas : les lépreux découvrirent qu'ils avaient fait halte dans la demeure ancestrale des Nāgas noirs. Plusieurs de leurs compagnons inexpérimentés avaient été mordus, piqués, et beaucoup n'avaient même pas senti la blessure. Certains avaient trépassé tranquillement dans leur sommeil.

Les Śeṣa, qui s'imaginaient fils de Nāgas et qui croyaient parler le langage des bêtes, supplièrent les serpents noirs de les laisser vivre ; mais ils ne pouvaient retenir leurs malheureux compagnons de paniquer. En cherchant à échapper au danger, les hommes excitèrent les serpents et suscitèrent la morsure dont ils désiraient se préserver. Ainsi, Mithra qui venait des cités où l'on ne fréquente plus depuis longtemps les serpents venimeux, sinon ceux qui sortent des paniers d'osier au rythme de la clarinette pungi du yogin, avait été piquée au mollet parce qu'elle chassait du pied un Nāga qui l'observait, le regard perçant, cabré comme une mangouste curieuse.

« Hélas !

— Il faut grimper à l'abri », ordonna le Général des Morts.

Mais les lépreux qui escaladaient en catastrophe cherchèrent en

vain les fentes favorables de la roche : leurs doigts restaient coincés entre les rochers.

« Arrêtez ! » dit Rāma.

Et il fit brûler dans le feu un encens.

Au-dessus d’eux un aigle royal survint, puis deux, puis trois.

Est-ce que c’était Garuda, l’aigle de Viṣṇu ? Dans l’étourdissement de son réveil brutal, à cause du caractère irréel de la situation, l’eunuque n’aurait plus su distinguer ce qui relevait de la fable et ce qui tenait du fait attestable. Il abandonna toute prétention à tracer une ligne de démarcation.

Il lui sembla que les oiseaux fabuleux s’emparèrent des serpents entre leurs serres.

Ensuite Rāma dans ses bras porta Mithra, fiévreuse. Elle brûlait de froid.

Avec délicatesse, la princesse la déposa à plat auprès d’un arbre cendré et elle lui prodigua quelques soins, dont une potion à base de racine de kushta bouillie, puis elle pria.

La fièvre du venin ne retombait pas. Il ne restait qu’à attendre.

Tout le jour, on attendit. Les lépreux trouvaient le temps long. Déjà, les Śeṣa sanglotaient.

Alors Rāma raconta une histoire.

« En ce temps-là, dit-elle, les dieux ne savaient pas souffrir. Kāli la rôdeuse noirâtre avait erré longtemps. Son heure était venue et elle décida de se venger des dieux qui lui avaient coupé la tête, en insinuant d’une voix amère : là-dessous, sur la terre, les hommes ont quelque chose que vous ne connaissez pas. Ils souffrent. Les dieux ignoraient le sens de ce mot-là. Souffrir ? Qu’est-ce que cela veut dire ?

« Les Rudras, Nirriti, Shambhu, Aparājita Mrigavyādha, mais aussi Kapardi, Dahana, Khara, Ahirabradhya, Kapali, Pingala ou Senani... Ils partirent tous visiter les jumeaux Ashvins. Ils leur demandèrent : “Qu’est-ce que souffrir ?

« — Nous n’en savons rien. Est-ce avoir du plaisir ?

« — Non, dit Surabhi, la mère de toutes les vaches et des Rudras. C’est le contraire de sentir.

« — Mais comment pourrait-il y avoir un contraire de la sensation ?”

« La plupart des dieux haussèrent les épaules et n’y pensèrent plus. Mais, en les entendant, Viṣṇu, qui était présent, s’en retourna inquiet à son temple.

« Tout est un, et pourtant il y a un contraire à la vie, pensait Viṣṇu. Il interrogea Brahmā : “Qu’est-ce que le contraire de la vie ?

« — C’est la mort.

« — Qu’est-ce que le contraire de sentir ?

« — L’absence de sensation.

« — Ne pas sentir, est-ce souffrir ?

« — Non, dit Brahmā.

« — Mais alors, qu’est-ce que souffrir ?”

« En l’absence de réponse de la part du père des dieux, Viṣṇu, moitié homme et moitié lion, qui était Narasimha en ce temps-là, descendit sur la terre et interrogea les hommes. Il voulait souffrir avec eux. Mais... »

Fatigué et inquiet, Rāma s’interrompt.

« S’il te plaît ! réclamèrent les Śeṣa. Tu ne peux pas arrêter l’histoire comme ça.

— Je suis las. La nuit tombe. Mithra est en train de mourir. Je ne sais pas la guérir.

— S’il te plaît... »

Il attendit, puis reprit le récit :

« Les hommes dirent à Narasimha, moitié homme et moitié lion : “Tu ne peux pas souffrir, nous sommes désolés. Nous sommes des hommes, nous souffrons. Toi, tu n’es pas comme nous.

« — Je peux être homme moi aussi !” Donc Viṣṇu s’incarna. Il devint Rāma à la hache, c’est-à-dire Parashurāma.

« “Mais seigneur, lui dirent les hommes, tu vois bien que tu peux être tout et n’importe quoi. Tu es un dieu, tu peux devenir ce que tu veux. Nous, nous ne pouvons pas. C’est pour cette raison que nous souffrons.

« — Je voudrais souffrir avec vous. Je voudrais souffrir pour vous. Comment devenir aussi impuissant que vous ?

« — Pourquoi ça ? Fais plutôt de nous des dieux à ton image. Rends-nous puissants : ce sera mieux.”

« Or Brahmā avait interdit qu’on touche à l’ordre naturel des choses. Viṣṇu dut admettre qu’il ne pouvait pas aider les hommes et il se réfugia dans une grotte, où il médita.

« Il était tellement tourmenté à l’idée de ne jamais pouvoir éprouver la moindre douleur qu’il en perdit le sommeil. Il essaya, mais c’était impossible. Un beau jour, il s’incarna en Rāma.

« Et ce jour-là, Lakṣmī s'approcha de lui. Auparavant elle avait été Sridevi, Bhūmi et Radha. À présent, elle avait la forme de Sītā. "Mon aimé..., dit Sītā d'une voix apaisante à Rāma, en lui déposant un doux baiser au milieu du front.

« — Oui ? murmura-t-il.

« — Mon aimé, tu souffres..."

« Et il fut heureux. Il crut qu'il était parvenu à souffrir. Il partit voir les hommes et leur dit : "Maintenant je souffre comme vous, avec vous et pour vous. Je suis comme vous !"

« Mais les hommes se montrèrent si agacés qu'il leur ait volé leur seul et unique bien qu'ils le clouèrent contre un arbre cendré. "Imposteur ! criaient-ils.

« — Je souffre, suppliait Viṣṇu, libérez-moi, s'il vous plaît..." Et les hommes voyaient bien qu'au fond ce n'était pas vrai, car Viṣṇu pouvait naître et renaître à volonté. Ils enrageaient d'autant plus.

— Et alors ?

— Alors ils s'en allèrent trouver Sītā, et lui firent boire du venin noir de serpent. Ils la rendirent très malade, puis ils l'allongèrent devant Viṣṇu, c'est-à-dire Rāma. Au pied de l'arbre cendré, Rāma vit mourir la femme qu'il aimait sans rien faire, complètement impuissant. »

Tout le monde se tut.

« C'est ainsi que Viṣṇu apprit à souffrir. »

Après un court instant de silence, les lépreux découvrirent que, le temps que la princesse achève le conte, Mithra, la jeune femme enlevée à son mari dans la ville d'Ayodhyā, était morte. Selon la coutume, Rāma brûla le corps pour ne pas l'abandonner aux oiseaux. Consciente d'avoir échoué, elle regarda tristement la fumée monter vers les sommets et les neiges éternelles, vers la bouche du ciel, qui aspirait les restes et les souvenirs de la jeune femme qu'il n'avait pas su protéger. Puis, en silence, la troupe reprit sa route à la queue leu leu.

Ils allaient comme la couleuvre dans le sens des rochers, progressant vers le septentrion, en cherchant dans les arbustes à baies, les buissons piquants, de quoi se nourrir. De plus en plus durement, la nature arrêta leur progression et, si bouche il y avait, la bouche se refermait. Elle montrait même les dents. Le Nord était violent.

Leurs extrémités gelaient, mais les lépreux ne le sentaient pas. Calmement un frère mourut, sans même se plaindre de la morsure du

gel.

Le chemin s'éleva, la caillasse succéda à la roche. Dans les villages haut perchés, des hommes au front écarté par l'hiver, les yeux fendus par le soleil violent, le dos qui ployait sous les fagots de bois, les regardèrent passer. De moins en moins leur oreille citadine comprenait le sens de la langue champêtre de ces gens. Partout ralentis, il sembla bientôt aux lépreux qu'ils progressaient moins qu'ils ne reculaient, comme de la boue qui s'écoule à flanc de montagne.

« Chauffe ! suppliait Moitié de Śeṣa. Chauffe le feu ! »

En temps normal, le beurre clarifié faisait naître une flamme droite et claire, mais ici même le feu avait pris froid.

« Nous te suivrons jusqu'au bout, Rāma ! » tonna le Général en menaçant du bout de son bâton ceux qui auraient douté de leur serment dans la difficulté. Mais ils étaient à peine parvenus au mollet dégarni de la montagne. De la jambe entière, ils n'apercevaient qu'un genou, et le reste se perdait dans un buste brumeux dont ils ne connaissaient pas le nom. Sans préparation, allant agités seulement par leur foi, en l'absence de carte et de guide, ils avaient fait croisade comme des enfants, et derrière la neige ils ne trouvèrent que de la neige, encore et toujours.

Où était le paradis promis ?

Au soir, Rāma se tourna vers l'eunuque et le pria de lui prodiguer un conseil.

« Est-ce que ton but est de nous sacrifier aux dieux ? demanda l'eunuque Agni.

— Vous ? Non, vous êtes mes amis.

— Alors épargne nos vies, Rāma. C'est de l'orgueil de vouloir monter au firmament. Il n'y a pas de bouche ici, ni des hommes ni des dieux. La preuve : on ne peut même plus respirer.

— Tu as raison. »

Et aussi subitement qu'elle avait décidé de partir, elle choisit de revenir.

« Je me suis trompée. »

Elle leur demanda pardon, puis rebroussa chemin.

Sans mot dire, épuisés, ils redescendirent. C'était fini.

Quelques heures passèrent, au cours desquelles l'eunuque se demanda ce qu'il pourrait bien faire, maintenant que la princesse était vaincue et que tous se disperseraient de nouveau dans la vallée. L'échec

était cruel. À sa ceinture, la bourse de cuir était presque vide : ils ne possédaient plus que deux pièces d'argent. Mais le Général était confiant :

« Elle réfléchit.

— À quoi ?

— Écoute.

— Je sais ! s'écria Rāma qui se tourna vers eux les yeux de nouveau brillants d'enthousiasme. Agni ?

— Oui ?

— Toi qui sais tout : où se trouve l'ombre à midi ?

— Eh bien... »

Elle l'avait pris au dépourvu.

« L'ombre n'indique aucune direction. Au zénith, il n'y a presque pas d'ombre.

— Mais où va l'ombre, une fois le soir venu ?

— Elle va vers l'est. Elle s'allonge en direction de l'orient. Pourquoi, princesse ?

— Quelle idiote. J'ai cru qu'il faudrait franchir les montagnes du Nord pour trouver le paradis. Mais grâce à toi mes yeux se sont rouverts et j'ai vu que toutes les ombres du monde inclinaient en direction de la bouche. Le signe est si évident ! Elles nous indiquent le but à poursuivre. Nous avons confondu le nord et l'est ! La bouche du monde n'est pas en haut ! Elle nous attend à l'orient, là où se lève le soleil, là où coule le Gaṅgā. »

Gaṅgā

Basculant vers l'est, les lépreux suivent le cours du fleuve, traversent les terres des Lichchhavi, alliés de l'empereur Samudragupta. On apprend le passé de la princesse, elle gagne un être aimé, elle se marie et tout brûle.

1

« Connais-tu la légende du fleuve ?

— Non.

— Gaṅgā, fille de Brahmā, était une enfant émotive. Dès son plus jeune âge, aux premiers jours de l'éternité, avant que le grand océan ne soit baratté, elle pleurait : de joie excessive, de tristesse, de surprise ou sans la moindre raison, ses yeux s'humectaient et il en coulait de l'eau, de l'eau de pluie, de l'eau claire, vive, translucide, de l'eau des rivières argentées. Mais un matin, Brahmā, occupé à créer le monde, ne prêtant pas assez attention à sa petite fille, la perdit de vue. Par inadvertance, elle tomba sur la terre sèche et désertique qui venait d'apparaître, habitée par les serpents seulement. Elle crut que son père l'avait abandonnée et elle pleura sans discontinuer, jusqu'à ce que ses pleurs forment une mer, et la mer un océan. Au soir, Brahmā retrouva sa petite fille noyée dans ses propres larmes. Elle flottait inanimée à la surface des eaux. Condamnés à vivre dans cet élément liquide, les serpents développèrent des branchies afin de respirer, ils se laissèrent pousser des nageoires dorsales et ventrales, et ils devinrent bientôt des poissons, qui peuplèrent l'océan.

« Quant à Brahmā qui, sans le vouloir, avait laissé mourir sa petite fille, il décida, après lui avoir accordé une seconde existence, de ne plus

jamais la perdre de vue. Il l'assit à sa droite, au plus haut des cieux. Gaṅgā était si heureuse de demeurer auprès de son père adoré que ses larmes séchèrent enfin : la source de ses pleurs d'enfant s'était tarie. Elle grandit et devint une belle jeune fille aux yeux dorés. En ce temps-là, le ciel était si haut qu'il frôlait le soleil. Comme dans ces palais où le plafond tombe trop bas, il fallait s'incliner pour marcher à l'empyrée et le soleil brillait si fort que le paradis semblait amer, désertique et brûlant. Après plusieurs fois mille ans, le ciel était devenu tellement chaud, et les enfers s'étaient à ce point éloignés de l'astre du jour, que dans les astres c'était la canicule. Dans les profondeurs, au contraire, il faisait frais, il faisait bon. Bientôt les démons se mirent à confondre le ciel et les enfers. Tous les démons, les Rāvanas, vinrent peupler le paradis trop chaud comme si c'était devenu le monde infernal, tandis que les dieux, trompés eux aussi par la température, s'établirent par erreur dans les royaumes souterrains, où il paraissait faire frais quand on venait des sommets brûlants.

« Brahmā était préoccupé, car le monde était devenu sens dessus dessous : le haut était en bas, le bas en haut. Le bon avait pris la place du mauvais, et inversement. Ce n'était pas acceptable. Aussi le dieu commit-il le pire péché pour un père : sciemment, il accusa sa fille chérie et il la fit pleurer. Pourquoi ? Il voulait rafraîchir le ciel grâce aux larmes de sa fille. Il provoqua ses pleurs en l'accusant d'être responsable du désordre, d'avoir renversé le cours des choses, ainsi que font parfois même les meilleures des filles quand elles désobéissent à leur père. Bien sûr, c'était faux : ce n'était pas du tout sa faute. La jeune Gaṅgā, qui était trop sensible, se montra inconsolable après avoir entendu son père Brahmā la gronder. Il lui avait tourné le dos, il était descendu de la demeure des dieux et l'avait laissée seule tout en haut. Elle pleura tellement qu'il se forma au royaume des astres une flaque, puis un étang, enfin une marée d'opale. L'air devint de l'eau irisée. Quant au soleil, complètement noyé, il manqua de s'éteindre pour de bon et dut fuir au moins la moitié de la journée. Ce fut l'apparition de la nuit. Les cieux rougeoyants refroidirent : le paradis redevint frais, presque froid. Aussi les démons mécontents le quittèrent-ils et les dieux y reprirent-ils la place qui leur revenait.

« C'est bon, dit Brahmā à son enfant adorée, tu peux t'arrêter de pleurer, maintenant. Je suis désolé. » Il expliqua à sa fille comment et pourquoi il l'avait injustement mise en cause. Hélas, Gaṅgā était si

blessée par la fausse accusation qu'elle ne parvenait pas à s'arrêter : elle n'entendait plus rien, devenue aveugle et sourde de chagrin. Elle pleurait nuit et jour. Parmi les dieux, on commença à écopier tant bien que mal l'inondation qui menaçait le ciel, rempli comme une barrique trop pleine de bière de riz.

« “S'il te plaît, Gaṅgā..., supplia Viṣṇu.

« — Je t'en prie..., ajouta Kṛṣṇa. Arrête. Tout va bien, notre père à tous t'aime et te demande pardon.”

« Mais rien n'y fit.

« Comme on pouvait le prévoir, le ciel commença à déborder. Inéluctablement, il s'écoula de la demeure supérieure des dieux quelques gouttelettes, puis un torrent, et enfin une rivière.

« Or un géant passait par là, au pied de l'Himalaya où il dormait, du temps où les mers s'étaient retirées de la terre et avaient laissé affleurer le continent indien. C'était un gentil soudard, un bon vivant, comme sont tous les Bengalis. Assoiffé après avoir sommeillé des siècles, il ouvrit la bouche, avide de l'eau pure et fraîche qui coulait du ciel, et sans réfléchir, il avala l'onde.

« Il but.

« Mais il but si longtemps, ce géant, en appréciant le goût délicat qui émane des premiers chagrins d'une jeune fille, qu'il engloutit durant des années la moitié au moins de Gaṅgā, que la tristesse avait liquéfiée et qui s'était peu à peu confondue avec ses larmes. Survint alors l'inimaginable : Gaṅgā se tarit. Son père accablé la chercha partout dans le ciel que les larmes de sa fille avaient métamorphosé en fontaine paradisiaque, à la température idéale. Elle n'était plus là. Fou d'inquiétude, le père des dieux envoya le fidèle Viṣṇu la chercher sur terre. Viṣṇu rencontra le géant au ventre gonflé, qui s'était assis contre les pentes de l'Himalaya afin de digérer tranquillement Gaṅgā.

« L'eau lui pesait au fond du ventre.

« Entre les jambes du géant une poche de peau s'était formée, longue et molle, que Viṣṇu mit du temps à identifier : c'était le sexe du colosse. Et ce sexe qui venait d'apparaître, il était rempli de l'eau de Gaṅgā. Le géant était indisposé, car il n'avait aucun orifice par où uriner. Viṣṇu, qui trouve une solution à n'importe quel problème, tailla un arbre, un long pin, en forme d'aiguille afin de percer le membre viril par où Gaṅgā s'écoula enfin, vive et tourbillonnante.

« Au bord de l'Inde, de la terre d'Indra, le fleuve fila pour la

première fois, clair, pur et distinct. Gaṅgā coula en trombe, tête la première, jusqu'à la mer, où elle chuta dans un grand trou. Là, elle commença à goutter jusqu'aux enfers. Attention ! pensa Viṣṇu, qui ne voulait pas que la fille de Brahmā se retrouve emprisonnée chez les démons. Il faut l'empêcher de verser dans les profondeurs. Mais comment faire ?

« Viṣṇu demanda au géant fatigué de s'allonger.

« Ses genoux repliés formèrent les contreforts du Népal. De la source de son sexe continuait de s'écouler Gaṅgā, qui le rafraîchissait en sinuant tout le long de son corps immense. Elle douchait, elle caressait agréablement son torse et son cou, jusqu'à la tête, qu'il posa contre l'oreiller des marais boueux du Bengale. Pour empêcher Gaṅgā de finir sa course aux enfers, sur les conseils de Viṣṇu, le géant ouvrit grand la bouche : ce que nous appelons le delta du Bengale se forma. Gaṅgā allait donc du phallus percé du géant, qui se trouve dans le nord des terres indiennes, dans les montagnes, jusqu'à sa bouche, qui se situe à l'est. Le géant est à la fois la source et l'embouchure, et le fleuve passe et repasse sans cesse de l'un à l'autre. À l'intérieur des terres humides, dans son corps, le géant digère sa bien-aimée et puis l'évacue au delta, avant de la boire de nouveau à sa source, il n'a jamais soif, il se repose et rend Gaṅgā joyeuse, qui aime le géant indien et qui circulera ainsi jusqu'à la fin des temps. Elle coule en chatouillant son ventre fertile, elle file parmi les forêts sur son torse, s'engouffre dans sa bouche marécageuse, avant de se laisser embrasser là où elle menace de tomber dans la mer.

« Gaṅgā l'amoureuse est devenue la rivière de larmes heureuses qui court et qui nourrit les hommes, qu'elle bénit et qui la célèbrent. Le ciel est encore frais de son souvenir, mais la terre est son royaume. Bien sûr, mêlée au géant sauvage, elle a perdu de sa clarté : de fille elle est devenue femme, elle a pris la couleur ocre de la boue, mais elle a enfanté cent rivières et mille torrents. Ce sont ses enfants.

— Voilà qui est joli, dit l'eunuque. Je n'avais jamais entendu cette version. Je croyais que Gaṅgā s'était prise dans les cheveux de Viṣṇu, avant de s'écouler sur la terre...

— Ah... C'est une autre version. Celle des brahmanes. » Et elle se tut.

« Ton père, demanda-t-il, était un cousin des Lichchhavi, n'est-ce pas ? Leur tribu demeure non loin d'ici. »

À la tête d'à peine dix lépreux, ils marchaient en effet en direction de la ville de Bihar.

« Tu as entendu l'histoire, répondit Rāma.

— Quelle histoire ?

— Celle de Brahmā et Gaṅgā. Mon père était ainsi ; il aimait me faire pleurer. Il est mort, maintenant. Nous ferions mieux d'éviter la ville des Lichchhavi. »

L'eunuque se tut.

Sur le bord des chemins longeant le Gaṅgā, ils avançaient lentement et beaucoup toussaient, car l'humidité ne leur était guère favorable.

« Je doute... », lui avoua enfin Rāma au début de la saison des pluies. L'enthousiasme de la descente de l'Himalaya était retombé. Ils marchaient dans la plaine, misérables, et tout était redevenu plat.

« Je doute de tout, je doute de moi. Peut-être Viṣṇu m'a-t-il abandonnée. Peut-être que je ne suis rien de plus que moi-même. Regarde-moi... J'étais une princesse, je suis devenue une misérable. »

Elle avait maigri. Elle gardait de la noblesse dans le creux de ses reins, mais son ventre et ses joues s'étaient appauvris.

« Est-ce que tu me fais encore confiance ?

— Je n'en sais rien. Je suis toujours honnête avec toi, Rāma : je marche dans tes pas, mais je ne sais plus où l'on va. »

Après les neiges, la terre devenait boue, des champs gris à perte de vue. Il pleuvait. Tout pleuvait. Encapuchonnés, les lépreux laissaient leurs chairs à vif parfois moisir, des vers nichaient dans les plaies et il fallait les chasser avec du vinaigre. En dépit du soin avec lequel on lavait et on raclait les plaies, à chaque heure du jour et de la nuit, quelques-uns moururent. Rien n'était sec, ni le bois ni la peau.

Chassés par la peur de pourrir sur pied, ils se résolurent à entrer dans Bihar, capitale vassale de Samudragupta, et Rāma dit :

« C'est assez ! Je ne peux pas vous laisser tomber. Je ne peux pas me morfondre ainsi tout le temps... Nous n'arriverons jamais à l'embouchure du fleuve, si ça continue comme ça. Il me manque quelqu'un, il me faut une compagne ou un compagnon. Je deviens triste, je suis seule. Il me manque ma Sītā ou mon Sītā, je ne sais pas. J'ai besoin d'aimer. »

Mais pour trouver une femme, il fallait de l'argent.

Sous un tissu tendu à l'abri de la pluie, le Général des Morts et

l'eunuque Agni ouvrirent la bourse de cuir et firent le compte de leur trésor de guerre : ils avaient plus que rien, mais moins que quelque chose.

En traînant dans Bihar la prospère en haillons, ils cherchèrent le moyen de gagner un peu d'argent. Installés dans un campement de misérables près du lac où l'on jetait les ordures du palais, ils apprirent que le fils héritier des Lichchhavi, petit-neveu éloigné de la princesse, était gravement malade, mordu par un serpent et atteint de fièvres que personne ne savait vaincre. Le roi son père avait promis une récompense inconditionnelle à qui rendrait à son fils la santé : tout ce qu'on lui demanderait, il l'offrirait.

« Princesse ! C'est l'occasion. »

Hélas, la princesse déprimée répondit qu'elle n'était plus depuis longtemps la bienvenue au palais des Lichchhavi et que jamais on ne la laisserait approcher le lit du prince héritier.

« Pourquoi ?

— Je n'ai pas toujours été la personne que tu connais, plus jeune, il y a longtemps, j'ai empoisonné quelqu'un que j'aimais, j'ai été punie et j'ai été bannie. Ce sont de mauvais souvenirs. Je n'ai plus ma place ici. »

La petite troupe retomba dans le marasme comme dans les marais : que faire ?

Chaque soir, avant le crépuscule salué par le cri du paon bleu, la fille du roi sortait de son aile réservée au palais. Accompagnée par son chaperon et quelques gardes, elle partait nourrir les bêtes des étangs putrides à l'arrière des beaux quartiers. Après son fils, la fille du roi était ce que ce dernier avait de plus précieux. Fille de la terre, elle aimait la campagne, les animaux et, même parée des apprêts d'une jeune fille multipliant les anneaux, les chaînettes, les bracelets de cheville et de poignets, sa beauté restait naturelle, sans jamais faire de manières. Elle méritait le qualificatif que tous lui prêtaient : « douce ». Douée d'une empathie si grande qu'on l'éloignait des mendiants, afin qu'elle ne soit pas tentée de les prendre en pitié, elle était aussi sensible que Gaṅgā. En l'éloignant des villes, il avait fallu l'attirer dans les champs. Là, elle s'était prise d'affection pour les oiseaux blessés au bord des grands étangs mélancoliques, qui seyaient à son humeur, mais aussi les fruits pourris dans l'ornière du chemin et les cailloux brisés. Elle était la beauté la plus entière et parfaite qui soit, et les trop beaux jeunes gens de son âge l'ennuyaient. Ses multiples prétendants, qui

accumulaient dans la région des dots impressionnantes pour la demander en mariage, ne l'intéressaient pas plus. Rien ne l'émouvait que les choses brisées et la pauvreté. Certainement était-elle de ces filles dont on a trop vanté la joliesse et qui ne peuvent plus l'apprécier chez quelqu'un d'autre : elle était devenue curieuse de tout ce qu'elle n'était pas, de tout ce qu'elle n'avait pas.

C'était le soir : le Général et l'eunuque étaient partis mendier en ville de quoi boire et manger.

Quand elle aperçut de loin les Śeṣa qui profitaient d'un bain de boue, elle les prit naturellement en pitié et vint apporter un peu de nourriture à ces portions difformes d'humanité.

« Madame ! Ce sont des démons ! » hurlèrent les gardes à la vue de près des Śeṣa nus, recroquevillés dans la marne et dans la glaise.

Mais la princesse douce, dont la bonté d'âme était bien connue, se prit d'affection pour ces êtres étranges à l'abandon et commença à poser aux Śeṣa des questions :

« Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Avez-vous un maître ? »

Alors seulement elle remarqua, plus loin sur la rive de l'étang aux remugles incommodants, cette silhouette encapuchonnée qui l'intrigua.

« N'y allez pas !

— Bonjour. »

La princesse, qui méditait sur son infortune, sursauta.

Sa douce et lointaine petite-nièce ne la reconnut pas, mais tout de suite elle aima le halo et le charisme de cet homme ou de cette femme aux habits rapiécés, qui lui sourit.

Elle engagea la conversation.

« Qu'est-ce que vous faites ? »

La princesse faisait le compte des herbes qui lui restaient des sommets himalayens et cherchait à comprendre pourquoi le kushta n'avait pas fait effet pour soigner la malheureuse Mithra : la recette du contrepoison, dont elle croyait se souvenir, n'était pas la bonne et elle essayait de doser différemment les racines brûlées et bouillies, les lamelles de champignons et les fleurs séchées.

Séduite par l'audace de la jeune fille radieuse, aux bijoux étincelants, elle lui expliqua sa recette de sorcier.

« Oh ! s'exclama la petite princesse des Lichchavi, que veillaient nerveusement, à plusieurs pas de distance, son chaperon et des gardes

du palais. Il faut que je vous conduise jusqu'à mon père ! » Et elle lui effleura les poignets sous sa tunique crasseuse : Rāma frémit, de peur de contaminer la jeune beauté, et recula. « N'ayez pas peur... Je ne vous veux aucun mal. Mais vous êtes savante, et vous pouvez sauver mon frère. Il est malade...

— Je ne peux rien faire ! l'interrompit la princesse, qui essaya de se relever.

— Attendez ! »

Cette fois, la jeune fille voulut lui prendre la main et laissa échapper un cri de surprise en découvrant que, sous la manche trop longue, il n'y avait rien.

Rāma se leva et lui tourna le dos.

« Je n'avais pas l'intention de vous blesser ! Pardon. »

Rāma hésita. Elle ne voulait pas humilier une bonne volonté : ce n'était pas dans sa nature.

« S'il vous plaît...

— Je ne peux pas le soigner. Votre père ne voudrait pas.

— Il m'écouterait. Qui que vous soyez. Il fait tout ce que je dis.

— Je ne sais pas soigner votre frère. Je ne sais pas soigner ceux qui ont été mordus...

— Je pense que vous savez le faire.

— J'ai déjà échoué. J'échoue tout le temps. Je suis trop exaltée.

— Parce que vous n'y avez pas assez cru. »

Rāma sourit : elle avait trouvé plus exaltée qu'elle. La douce princesse avait de grands yeux et des idées fougueuses.

« Il ne s'agit pas d'y croire...

— Si. Moi, je crois en vous. Je pense que vous êtes bonne et que vous savez soigner les hommes. »

Dans un soupir, Rāma lui demanda l'autorisation d'y réfléchir, et lorsque le Général et l'eunuque rentrèrent au campement de fortune, au bord de l'étang, ils la pressèrent d'accepter.

« Qu'est-ce que tu risques ? »

Rāma n'avait pas envie. Elle n'aimait pas l'idée de revoir les Lichchhavi et de faire resurgir les querelles du passé. Mais le lendemain, la jeune princesse, sa petite-nièce, revint, et elle céda.

En compagnie de tous ses amis, auxquels on prêta des vêtements plus convenables, elle fut présentée au roi, qui ne la reconnut pas.

Après une courte hésitation, la princesse fit tomber la capuche et lui

annonça son nom complet. Parmi la cour, auprès du roi, on murmura. Elle était encore connue, son souvenir s'était estompé mais il était mauvais. La douce jeune fille avait d'abord blêmi, puis ses joues étaient devenues roses : elle était tout excitée à l'idée de faire la connaissance de cette tante éloignée et célèbre, à qui, elle en était certaine, seule la calomnie des hommes avait valu pareille réputation. Elle encouragea son père à l'écouter et à ne pas la refouler aux portes de la ville. Humblement, Rāma fléchit le genou devant son lointain parent méfiant et dit :

« J'ai changé. »

Le roi demeura silencieux.

« J'essaie de faire le bien. Je soigne les hommes à présent. Je les aide. »

Il grogna :

« Tu les empoisonnais !

— Je ne suis plus celle que tu as connue.

— Prouve-le-moi. »

Alors la princesse douce se saisit de la main de son père et le supplia de laisser sa tante revenue d'entre les morts sauver son petit frère endormi et malade, qui attendait depuis des semaines, à cause des médecins ayurvédiques incapables de le soigner. Il fallait la laisser essayer.

« Certainement pas ! Est-ce que tu es folle ? »

Mais la jeune fille insista. Avec intérêt, presque ébahie, Rāma la regardait et elle crut se revoir, lorsqu'elle était toute jeune, mais avec plus de douceur, de bonté et moins de haine dans le cœur. Elle fut émue. Le Général des Morts, qui assistait à la scène dans la salle des audiences, chuchota à l'oreille d'Agni :

« Rāma est amoureuse. »

L'eunuque sourit, haussa les épaules et regarda s'agiter la petite princesse aux bracelets tintinnabulants, délicate et exubérante à la fois : elle pressait contre son cœur la main ridée de son père.

Finalement le roi des Lichchhavi accepta de mauvaise grâce de céder à sa fille chérie.

Trois médecins ayurvédiques conduisirent Rāma, qui avait versé au creux de sa main des racines de kushta bouillies, à l'étagé où attendait le prince héritier en catatonie.

« Souhaitez-moi bonne chance ! » lança Rāma à ses amis.

Les heures passèrent et l'eunuque, qui attendait en compagnie des autres assis sur un banc, commença à douter : Rāma ne connaissait pas le contrepoison, et après avoir échoué à ramener à la vie Mithra, il n'y avait pas de raison qu'elle parvienne à ranimer le prince héritier. Le Général restait muet.

Et puis on entendit du bruit : la nouvelle descendit les escaliers, les serviteurs s'agitaient, le palais bruissait, parce que l'enfant s'était réveillé.

Lentement, il reprenait des couleurs.

« Nous voilà riches ! » se réjouit l'eunuque.

Rāma parut, rayonnante. Elle était de nouveau en proie à l'exaltation la plus vive.

Au roi fou de joie d'avoir retrouvé son fils, après avoir accompli la révérence réglementaire devant la cour des princes magnifiques, drapés d'antarya de soie et dont les femmes portaient kayura au bras, kundala aux lobes d'oreille et kinkini aux poignets, Rāma demanda :

« Mon noble parent, souverain des Lichchhavi, est-ce que tu m'accorderas ce que je veux ?

— Demande et tu l'obtiendras.

— Tu en fais le serment ?

— Je le jure..

— Très bien. Alors je demande ta fille pour épouse. »

Catastrophé, l'eunuque enfouit son visage entre ses mains.

2

Au mariage de Rāma et de Sītā, seuls les lépreux assistèrent à la cérémonie, avant de reprendre leur pèlerinage en direction du delta. Dans la grande salle désertée par la famille de la mariée, ils mangèrent du veau, ils burent de l'alcool à la rose et Rāma sut charmer et se faire aimer de celle qu'elle appelait désormais Sītā, sa nièce et son épouse.

« Nous repartirons demain ! » déclara-t-elle en avalant un dernier verre.

Après le repas, Rāma porta entre ses avant-bras, mais sans les mains, l'épouse jusqu'à sa chambre, que les servantes et les domestiques choqués avaient désertée. Cette aile du palais Lichchhavi demeurait silencieuse, comme outrée par une alliance contre nature. Les cris des

lépreux y résonnaient aussi fort que ceux des singes dans l'orangerie du roi, qui méditait à propos du fils qu'il avait gagné et de la fille qu'il avait perdue.

Quelques-uns des lépreux crurent que Rāma, après avoir raccompagné la mariée jusqu'à son lit, dans une chambre qui fit l'admiration des miséreux (même le pot de chambre était en or, remarqua le plus petit des Śeṣa, qui le porta à la façon d'un casque), refermerait la porte d'acajou aux moulures en motifs de lotus épanouis, pour rejoindre sa troupe. Pourtant Rāma fit sortir les Śeṣa, le Général, l'eunuque et leurs compagnons.

Puis il leur souhaita bonne nuit.

« Rāma, reste ! » implora le Général des Morts. Tête basse, le Général partit en titubant à travers le vaste couloir éclairé par des flambeaux. Dehors, il s'effondra sur le seuil de l'aile du palais réservée à la princesse des Lichchhavi. Sous les étoiles, noyant son chagrin dans le sommeil, il ronfla à l'entrée du bâtiment. Il était observé de loin par les soldats en armure du roi, qui attendaient un ordre du prince qui ne vint jamais : le souverain était prisonnier de son serment.

Devant la chambre matrimoniale, l'eunuque voulut chasser les Śeṣa. Mais quand ils commencèrent à mater par le trou de souris dans l'embrasure qui avait été rabotée, sans doute par les précédents serviteurs avides de voir la princesse se dénuder, l'eunuque s'accroupit à son tour. Il colla son oreille contre le bois, puis poussa du coude un Śeṣa.

Il écouta, il regarda.

Rāma parlait avec la timidité d'un fiancé à sa promise. D'elles deux, on n'apercevait que les pieds. Il y avait ceux cuivrés, fins, agiles de Rāma, mais qui avaient été rendus gris par la poussière du chemin, aux doigts recourbés et atrophiés par le froid, la fatigue, l'humidité. Et il y avait ceux, bronzés, lisses, parfaits, de Sītā. Elle se dressait sur leur pointe, mais pour quoi faire ?

« Est-ce qu'elle l'embrasse ? »

Les Śeṣa voulaient savoir et chuchotaient comme de sales gosses :

« Est-ce qu'elle est à poil ? »

— Elle lui a mis un doigt ?

— Où ça ? Où ça ?

— Taisez-vous, chuchota l'eunuque.

— Laisse-nous voir... »

Allongée entièrement nue sur le lit, les bras en croix, la douce Sītā soupirait :

« Ce n'était pas la nuit de noces dont j'avais rêvé. »

Assise auprès d'elle, Rāma paraissait avoir posé son bras contre l'une de ses cuisses, pour la réconforter :

« Je sais.

— Alors ?

— Chut. Il ne se passe rien. Elles parlent. »

Sītā fermait les yeux :

« Je rêve d'une bonne bite.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Rien.

— Elle a dit : bite ! J'ai entendu. Tu es sûr que c'est Sītā ? Elle dit des mots vulgaires, elle aussi ?

— Silence. Elles vont nous entendre. »

Ils se turent.

« Je vais te raconter une histoire.

— C'est ça... »

Impatiente et fâchée, Sītā se tourna sur le côté. Elle avait un caractère plus orageux qu'on ne croyait et écouta à peine la fable de la princesse :

« Je n'ai plus de membre viril parce qu'il est tombé dans un puits où la lune se reflétait. Un soir... »

Sītā éclata de rire.

« Mais tu vas te taire ! Bonimenteur ! Charlatan ! Séducteur ! Tu m'as séduite, oui ou non ? »

Redressée sur son séant, les seins pleins, brune comme la fille de la terre qu'elle était vraiment, ferme et humide à la fois, les cheveux abondants comme les céréales à l'automne, les lèvres rouges, elle s'assit, une jambe provocante en travers des cuisses de Rāma, et prit son bras de force :

« Tu n'as pas de bite, tu n'as pas de doigts... Voyons au moins ce que tu peux faire avec ça. Et ferme la bouche. J'en ai assez de tes histoires. Garde-les pour les autres. Moi, je veux que tu me fasses jouir. Je suis ta femme.

— Tu me fais honte par ta beauté..., murmura Rāma impressionnée.

— Est-ce que tu préfères que je renfile ça ? demanda Sītā

courroucée, en remuant comme un chiffon sa jolie robe teintée de safran. Allez. Montre-moi ce que tu as à ta disposition. »

Elle tourna le dos à l'eunuque qui espionnait la scène et écartait tant bien que mal les Śeṣa qui voulaient voir aussi. Le dos de Rāma était nu. En pantalon d'homme, elle s'était agenouillée au pied du lit sur lequel, dressée sur ses genoux, la fière, l'étonnante Sītā la dominait.

« Je suis la fille de la terre. Je suis fille de propriétaire, et je possède tout le pays. J'ai beaucoup d'esclaves. Mille hommes mourraient pour voir ce que tu vois. Regarde mes seins, regarde mon con. Maintenant, contemple mes reins. Et si j'ouvre mon cul, regarde bien dedans. Parce qu'il vaut cher. »

Dévêtue de l'uttaya qu'elle portait jusque-là en travers d'une épaule pour cacher ses mamelons, Sītā qui portait un bijou fin au nez, une chaîne d'argent par où l'âme pouvait glisser, Sītā qui sentait le lavandier poussa son ventre vers l'avant, le rebondit exprès pour présenter à Rāma sa chatte et lui enfoncer le visage dedans.

« Sens. Sens-la. Qu'est-ce que ça sent ? Le miel ? Le santal ? »

Rāma étouffait :

« Je...

— Ne réponds pas. Eh bien ça sent la chatte ! »

Orgueilleuse, Sītā posa les deux mains aux bagues d'argent mirobolantes sur l'arrière du crâne de Rāma et mima le mouvement de la faire entrer tout entière en elle.

« Viens maintenant, viens en moi..., dit-elle sans plus pouvoir patienter.

— Ils vont tous nous entendre...

— Je me fous qu'ils m'entendent avoir le plaisir que le mari doit à sa femme ! Qu'ils me voient, s'il le faut. Lèche-moi, ou bien j'ouvre grand la porte de ma chambre et je crie jusqu'à ce que dix hommes montent pour venir me prendre, me mettre leur bite bien dure au fond du con et me pilonner jusqu'à l'heure où perle la rosée. Est-ce que c'est ce que tu veux ? J'appellerai le jeune soldat, celui qui se branle en pensant à moi et qui laisse des traces de semence dans le jardin, au pied de mon balcon... Je pourrais le dénoncer, il aurait la tête coupée pour ça, mais je peux le faire venir d'abord, si c'est ce que tu souhaites... J'appellerai un vieillard, peut-être qu'il bandera mieux que toi. Je demanderai à mes frères de rameuter leurs amis, aussi. Est-ce ton désir ? Non. Alors fais-moi plaisir. »

Penchée vers l'arrière, Sītā l'orageuse ouvrit ses cuisses en fourche et tenailla Rāma, jusqu'à la conduire sur la couche brodée et la laisser basculer contre elle. Ses longues et lourdes boucles d'oreilles tintèrent.

« Merde, jura l'eunuque. Il ne voyait plus rien.

— Oh non... »

Ils entendirent ou crurent entendre parler du citron et de la mātulunga. Ils écoutèrent Rāma vanter la peau de la femme heureuse, qui s'ouvre avant l'amour et qui reluit de chaleur. Elle dit que le fruit ouvert était plein de pépins. C'était le signe de la femme fertile qui ovule. Et Agni crut comprendre que Rāma se frottait avec des zestes de gingembre et de citron, coupés au couteau, qui font grandir la verge, le désir, le clitoris aussi.

« Ah, ta petite pierre douce est presque aussi grosse qu'un phallus ! admira Sītā. Allez ! Fortifie-le encore avec du citron. Frotte. Il faut qu'il grandisse !

— Je peux te prendre maintenant, mon con a enflé comme une verge. Est-ce que tu me sens ?

— Oh !

— Ma femme, tu es pleine de graines. Tu es pleine de jus ! Tu es douce et amère à la fois...

— Cesse de parler. Baise.

— Je te baise.

— Baise-moi.

— Je t'aime.

— Dis-moi... Je croyais que seules les putes du temple de Hoysala prenaient du citron ?

— Moi, dit Rāma, je me le mets dans le con. Et maintenant je fourre mon con dans le tien.

— Je préfère ça. C'est bon. C'est si bon. Et maintenant ? Va plus loin. Maintenant, j'arrête la conversation.

— Je...

— Silence. Trouve ma bouche...

— Laquelle ? »

Elle rit.

« Celle d'en bas, voyons. »

Rāma lécha.

« C'est ça. »

Une première fois, mais comme pour se détendre seulement, elle

jouit fort. C'était un entraînement.

« Je suis chaude, à présent. »

Aux chevilles, aux poignets, ses bijoux à clochette sonnaient, tintinnabulaient de nouveau. Le rythme du va-et-vient devint plus vif. Ahanant à cheval sur le visage de Rāma qu'elle rougissait à force de le frotter, puis qu'elle rafraîchit en le mouillant avec ses lèvres qu'elle étalait par cercles contre la bouche et les joues de Rāma, à la manière du santal dont on maquille les rois :

« Tu sens au fond de moi... ? Qu'est-ce que je sens ? Tu veux sentir mon cul aussi ? Tu veux sentir la sueur ? Tu veux sentir la merde fraîche et le poisson ?

— Tu...

— Non, ne dis rien. Je vais te pisser dessus de joie, je crois. Oh, tu baisses bien ! Tu me baisses jusqu'au fond. Ta langue est si longue... »

Elle recommença à cavalier, une barre ridée lui traversa le front et elle s'illumina.

« D'habitude, gémit-elle, les hommes font mal aux femmes, mais ta petite tête de lépreux, oh Rāma, elle est lisse comme le galet qui luit au soleil, contre lequel j'aimais me frotter... » Son poulx accéléra, ses joues rosirent. « Puis-je te confier mon plaisir, Rāma ? Je dois te donner mon plaisir. S'il te plaît... Continue. Ne me lâche pas. Puis-je te le donner... ? Maintenant ?

— Oui, mon amour.

— Plus fort, je ne t'entends pas. Maintenant... !

— Oui...

— Tais-toi. Maintenant ! Je veux ta gueule engloutie dans le torrent. Encore. Encore ! »

Nerveuse comme la cavalière qui s'est laissé conduire et qui tâche de reprendre les rênes, elle écrasa avec le cul frais comme l'humus et le con jaillissant comme une source le visage de Rāma.

« Je ne t'entends pas. Écoute. Est-ce que tu m'entends ?

— Je...

— Je jouis, dit Sītā. Maintenant. Divin Rāma, je jouis de ta divinité. Épouse-moi. »

La tribu alliée des Lichchhavi, dont provenait Sītā, fille de la terre, voulait se venger.

Un fils tué, prétendait le dicton, c'est l'orgueil qui meurt ; mais une fille enlevée, c'est tout l'honneur qui s'en va. Que dira-t-on aux jeunes hommes qui rêvaient d'une belle jeune fille, la plus belle de sa génération ? Où iraient les colliers sur fil d'or, les perles en forme d'amande et les coraux amassés depuis son enfance, qui lui étaient destinés ? Et les bœufs robustes et les taureaux chers à Nandi, le dieu joyeux, pour plaire à la famille royale et aux divinités qui veillent à l'union des hommes ? Cette salope nous a bien baisés, se plaignirent tous les prétendants de la région. Les amoureux désœuvrés et déçus, les beaux-frères trompés par Rāma et quelques autres qui désiraient laver l'honneur du roi descendirent en canoë le long du fleuve sacré en suivant les lépreux.

« On n'aime pas les lépreux, expliquaient-ils aux villageois qui avaient vu passer leur drôle de troupe. Où vont-ils ?

— Ils vont vers l'est » leur répondait-on.

Dans les fastueuses exploitations bengalis, les lépreux levaient une armée de bouviers, de bergers qui payaient pour leur troupeau, de paysans affamés et d'artisans qui chômaient depuis que les kṣatriya se brahmanisaient, récitant les Veda, et depuis que les brahmanes soi-disant ascétiques étaient devenus propriétaires de biens, sous couvert de l'office sacerdotal, glanant leur réserve de céréales pour la saison froide sur le dos courbé du semeur et du faucheur. À bout de forces, mais surtout sans espoir, les malheureux se détournaient des renonçants enrichis et des rois spiritualisés. Tout le monde s'enrichissait certes, en ce temps de prospérité, et doublait ses revenus. Mais les pauvres qui multipliaient zéro par deux n'y trouvaient ni réconfort ni espérance : ils étaient exclus de la grande accumulation de tout, isolés de la civilisation qui prenait son essor dans les cités. Or les lépreux offraient leur compagnie, du pain et la liberté, en échange d'une maladie qui n'était pas plus grave, pour la plupart des indigents, que la vie. Les femmes mouraient jeunes en couches et les hommes périssaient, épuisés, à une tâche ingrate dans les champs accaparés par les prêtres et les marchands. Ils n'avaient pas l'espérance d'une vie meilleure que celle du pire des lépreux. Pour ces Bengalis, le mal lépromateux était tentant. Aussi agriculteurs, éleveurs et commerçants prospères, qui manquaient de main-d'œuvre, sinon l'étrangère qui arrivait trop

lentement avec la soie du royaume des Han par le col au-delà de l'Himalaya, nourrissaient contre Rāma et ses lépreux subversifs des griefs qui leur firent prendre langue et s'allier avec les fils des Lichchhavi.

Rāma disait souvent :

« Je ne veux pas la guerre. »

C'était au Général de se soucier de ceux qui souhaitaient leur mort, et le Général le reprochait souvent à Rāma. À l'eunuque, il expliqua :

« Ces salauds veulent notre peau, mais personne ne peut entrer en contact avec notre peau. Pourquoi ? Chez les Lichchhavi, nous sommes tabous. Ces têtes de bite dont Rāma n'a même pas idée s'agitent et nous suivent depuis un cycle de lune. Le jour d'après, ils campent là où nous avons allumé un feu le jour d'avant. Ils foutent leurs pieds dans nos pas et ils attendent, mais quoi ? Ils n'ont pas le droit de nous toucher... Pour nous étrangler, il faudrait au moins toucher la corde qui touchera notre cou. D'après la coutume, un degré de séparation c'est comme rien, puisqu'on dit que l'homme "touche" le bois, quand le bois entre en contact avec la peau et que la peau est en contact avec l'âme au centre de l'homme. Pour nous trancher la gorge, il faudrait saisir le sabre recourbé par la garde, et il faudrait que la lame du sabre nous frappe sous le menton. Ce serait comme nous toucher directement.

— De loin à travers les arbres, ils pourraient lancer des flèches pour nous atteindre..., imagina l'eunuque. Ils ne nous toucheraient pas.

— L'archer serre le poing autour de sa flèche avant de l'encocher à son arc... C'est toucher ce qui nous touche, donc c'est tabou pour eux. Ils ne peuvent pas. »

L'eunuque Agni contempla le Gaṅgā en contrebas, qui charriait les troncs d'arbres morts et la fange vers le delta.

« Ils pourraient nous noyer sans mettre la main dans l'eau.

— Là, tu as raison. Restons loin du flot. Je me méfie toujours de l'eau. »

Voilà qui arrangeait le Général des Morts. Pour une raison qu'il ne pouvait s'expliquer, peut-être le traumatisme d'une vie antérieure, il avait une peur panique de la noyade. Il trouva un prétexte fallacieux auprès de Rāma pour conduire la troupe de centaines de lépreux bengalis vers le plus sec des bois secs. Ils allèrent sur une colline riche en plantes médicinales, un mamelon aux sources de printemps taries, désertée par le tigre et par la hyène.

Pour le calmer, Rāma dit :

« Général, faisons de la fumée. »

En effet, la fumée enivre les lépreux inquiets et adoucit leurs humeurs.

Grâce à la fumée d'encens, le Général des Morts trouvait de temps à autre le repos. Il avait l'impression de toucher l'air comme si c'étaient les seins d'une belle femme, et il rêvait et il se souvenait, affalé dans les fougères du soir, sous les vapeurs et les fumerolles :

« Je me souviens de l'odeur du myrte. Je me souviens d'une perle douce. Peut-être un simple caillou. Je me souviens de son goût. »

Le Général sentit en lui le passé immense remonter jusqu'à son esprit comme le fleuve au moment de se jeter dans la mer.

Songeur, s'abandonnant à son tour aux vapeurs insinuantes des encens qui flattaient la peau jeune et bronzée de sa femme lovée contre lui, Rāma coula en imagination avec le fleuve à la tombée de la nuit, le fleuve d'Indra. Il se regarda traîner derrière lui sans effort tous les morts. Il avait ressuscité les hommes. Il rendait la justice aux défunts, aux anéantis, aux oubliés. Ahuri, il se vit relever les cadavres dans les rues des grandes villes bengalis. Il se vit soleil levant, puis il contempla la mort, qui était aussi noire que la bouche de Kāli, sans forme et sans fond, d'où sortirent les paroles : la mort est un problème auquel tu es la solution.

Mais il n'avait pas la réponse.

Il se sentit jugé.

Il voulut se justifier :

« J'ai ressuscité les hommes, j'ai fait du mieux que j'ai pu.

— Ha ha ha ! s'amusa Kāli, regarde-les de plus près. »

En observant tout autour de lui, Rāma vit que les ressuscités brûlaient. Il les avait sauvés de la nuit éternelle et du sommeil pour mieux les exposer au soleil, qui les réduisait en cendres.

Il s'était trompé.

« Nous brûlons ! »

Les morts qui reposaient calmes et entiers dans l'oubli, il les avait trahis. Livide de honte, il se cacha le visage et demanda pardon.

La vapeur et l'encens commençaient à l'étouffer.

Il paniqua.

Les fumées excitaient maintenant le nez du Général assoupi, quand il fut prévenu à l'intérieur de son rêve que le rêve brûlait aussi : il

sentait le roussi et le poil de sa barbe frémit.

Le Général s'accouda, il se frotta les yeux : il faisait jour dans la nuit, c'était un incendie. Les fils des alliés de Lichchhavi à bonne distance des lépreux avaient amassé du petit bois auquel ils avaient foutu le feu, tout autour d'eux. Or le feu qui les consumerait n'avait jamais été touché par les assassins : la règle ancestrale était respectée, il n'y avait pas de tabou transgressé, donc pas de crime.

Ils allaient rôtir en toute légalité.

« Au feu ! » hurla le Général des Morts, si fort qu'il réveilla au-delà du cercle enflammé les habitants des villages voisins, sur les autres collines, qui vinrent assister de loin, à moitié déçus, à moitié satisfaits, au bûcher des lépreux. Il n'était pas question de les aider : il fallait respecter la colère des Lichchhavi.

« Aidez-nous ! » implora Rāma qui luttait pour retenir contre sa poitrine son vêtement, que le Général lui demanda de jeter sur-le-champ. Le tissu conduisit le feu à la peau et la rend prisonnière de l'incendie. Déjà les quatre Śeṣa se trimballaient à poil et essayaient de rassurer les autres lépreux qui pleuraient, qui criaient, qui suppliaient, comme une bûche vivante prise au piège du tison. L'eunuque aussi était nu. Rāma fut déshabillée par sa compagne Sītā. Repliant les bras aux mains manquantes contre son sein ferme aux aréoles en bouton de rose, elle laissa ses longs cheveux de femme cascader jusqu'aux reins. Elle se sentit humiliée. Elle semblait si maigre. Sa voix paisible ne pouvait rien dans l'incendie, où seule celle du Général résonnait, quand il beuglait :

« Par ici ! La lèpre vous empêchera de céder aux flammes ! Passez par le couloir embrasé comme dans un corridor, courez à en perdre le souffle, courez sans vous arrêter, fermez les yeux, pleurez, pleurez fort pour protéger vos yeux, surtout, retenez votre respiration, passez à travers le feu, vous ne sentirez rien, vous serez juste étourdis, et continuez, continuez, dévalez les pentes de la colline jusqu'au fleuve, courez jusqu'au fleuve Gaṅgā, plongez tout au fond ! Courez jusqu'à l'eau, courez tant que vous le pouvez, courez tant que vous vivez, et vous verrez ensuite ! C'est la seule solution. Sinon vous brûlerez. Allez ! Vite ! »

Le Général tâchait de se convaincre lui-même. Il essayait de surmonter sa peur non pas tant du feu que de l'eau. Il ne savait pas nager.

« Mais, protestèrent quelques lépreux trop récents, à la peau encore sensible, si nous traversons l'incendie, nous sentirons la brûlure. Nous aurons trop mal, nous ne pourrions jamais atteindre Gaṅgā ! Le fleuve est trop loin !

— Je sais, dit le Général des Morts, qui se frappa la poitrine pour se donner du courage. Vous mourrez tous. »

Rāma ne pouvait supporter d'entendre cela. Elle voulut rester auprès de ses fidèles en pleurs.

« Non ! supplia Sītā. Va avec lui ! Il peut te sauver. »

Elle embrassa la paume de sa main avant de l'appliquer contre le front de sa compagne.

Rāma voulut retenir entre ses mains sa bien-aimée, mais Rāma n'avait pas de main. Avec la grâce d'une biche, l'épouse lui échappa et le laissa au milieu des flammes avec le Général. Sans ménagement, celui-ci balança Rāma en travers de son épaule, en dépit de ses protestations et de ses cris. Il prit son élan, marcha, accéléra puis courut, nu, le sexe qui pendait à la façon d'une prune mûre et ridée, il pénétra dans le feu en criant. Ensuite les Śeṣa qui se lamentaient hurlèrent et à leur tour ils franchirent les flammes. Cela faisait si longtemps que la lèpre rongait leur épiderme que le feu crépitait à peine le long de leur échine, comme sur de la terre déjà brûlée, en cendres, épuisée, où l'incendie ne prend plus. Sur la tête en épi du Général, seuls les cheveux cramèrent. Son visage excorié, poilu comme il était, ressemblait à une boule de feu lorsqu'il émergea du brasier. Silencieux mais le crâne illuminé d'une aura enflammée, il surgit tel un démon en haut de la colline de bois sec, au-dessus du fleuve Gaṅgā et des mangroves. Lorsqu'ils le virent, les alliés des Lichchhavi qui contemplaient le spectacle crurent voir descendre du ciel noir le dieu de la vengeance et le démon du septième des enfers. Il courait sans s'arrêter, comme si ses jambes devenaient des pattes et ses pattes des roues, dévalant la pente jusqu'au bord des eaux, la princesse en travers de son dos. Pour la sauver du feu, il avait ravalé la longue et belle chevelure noir corbeau de Rāma enroulée en nœuds jusqu'au fond de sa gorge. Cramoisi de la gueule, il plongea sans hésiter et s'enfonça dans les rivages marécageux de Gaṅgā, dont un mince filet de fumée s'échappa. Lorsqu'il sortit des flots profonds, il tenait entre les bras Rāma évanouie. Sa face pourpre de fureur était glabre. Les poils et les cheveux avaient flambé. Il toussa, recracha la chevelure intacte de

Rāma et montra le poing aux villageois apeurés, qui les observaient d'en haut.

Paniqué par l'élément aquatique et incapable de nager, il demeura à l'endroit où il avait encore pied et quoique incapable de surmonter sa peur de l'eau, il y pataugea un instant. Après avoir pris soin de Rāma, l'avoir recouverte d'écorce et de glaise fraîche pour calmer sa brûlure légère, il partit à la recherche des autres.

Encore fumants, allongés un peu plus loin sur le rivage, les Śeṣa pleuraient leurs compagnons qui étaient morts.

« De quoi vous vous plaignez, les bâtards ? Vous avez la vie sauve.

— Regarde ! »

Comme sur un chemin funèbre, les corps désarticulés, les cadavres de tous les autres lépreux jonchaient les pentes de la colline. Ils se consumaient dans la nuit. En fonction du degré de gravité du mal, leurs compagnons avaient pu courir plus ou moins loin. Mais la douleur, trop vive, les avait ralentis. Elle avait fait céder leurs nerfs. Étourdis ou enivrés par la souffrance, ils avaient vacillé et n'avaient pas pu atteindre le fleuve. Ils étaient partis dans un gaz obscur, épais, étouffant. Ce n'étaient plus que de petits tas noirs et gris de cendres chaudes, des formes d'hommes et de femmes nus et tordus, comme autant de bosquets ardents dispersés dans le paysage atroce.

« Hum ! » grogna le Général.

Tout près de Gaṅgā, il trouva l'eunuque qui rampait, brûlé vif et boule de gras fumante. C'était une sorte de comédon humain noirci. D'un seul bras, le Général le saisit par le mollet et le jeta à l'eau, puis il cria aux Śeṣa de plonger le récupérer avant qu'il ne se noie. Enfin, contemplant le désastre alentour, il rechercha Sītā.

« Où es-tu ? »

Elle était là, ou plutôt sa moitié.

Encore intouchée par la lèpre, donc sans protection contre la douleur, elle avait trouvé le courage de courir jusqu'au but. Mais au dernier instant la force lui avait fait défaut : elle n'avait plongé qu'à moitié dans les eaux. Maintenant elle était fichée comme la perche d'un pêcheur dans la boue des eaux peu profondes. Son cul était noir et sans vie. Ses jambes en feu émergeaient au-dessus du fleuve.

Le Général l'extirpa hors de l'eau. Il la fit asseoir dans le fleuve sacré, pour éteindre ses cuisses, ses mollets et ses pieds enflammés. Elle était chauve, à demi vive, à demi éteinte.

Le Général renifla l'air, qui exhalait le bois de sundri gris et la chair mélangée au charbon rouge : tout puait la mort, ici. Il fallait fuir, et vite.

On ne trouverait pas le paradis en Orient. Les lépreux devaient rebrousser chemin.

« Ohé ohé ! cria-t-il en pataugeant dans l'eau, qui vit encore ?

— Je vis, dit un Śeṣa.

— Moi aussi.

— Un petit peu.

— Pas beaucoup...

— Je suis là », dit Rāma, qui se réveillait.

Le Général secoua sur son épaule Sītā, comme pour la faire parler.

Puis ce fut le silence.

« Personne d'autre ? Il faut y aller. »

Enfin, faiblement, quelqu'un balbutia :

« Moi... »

L'eunuque, dont toutes les dents étaient tombées, l'eunuque, qui craignait il y a encore quelques jours la progression des macules de lèpre sur sa peau, n'avait plus d'épiderme du tout : c'était un charbon ardent vivant, une masse de cendre et de suie.

« Tu sens encore quelque chose ? demanda le Général.

— Je souffre.

— C'est bien, continue. »

Puis il l'assomma. Il le cala encore chaud au creux de l'une de ses épaules, pour l'emporter loin d'ici. En travers de l'autre épaule il tenait Sītā. Avec précaution, il avança dans la vase et la boue de Gaṅgā, alourdi par le corps d'Agni et celui de Sītā. En marmonnant des paroles qui n'avaient pas le moindre sens, il remonta le cours du fleuve, les pieds nus sur la plage, et rejoignit les autres survivants.

« Rāma, tête de con, je te ramène ta femme ! aboya le Général des Morts. Il lui reste la moitié de sa beauté. C'est déjà ça. Bordel, Rāma, j'ai besoin de toi ! Fais-moi plaisir, soigne le castré avec tes plantes de merde. Il fait pitié tellement il est laid. Il a la gueule d'un mort, mais il vit encore. »

Lankā

Tant bien que mal, les survivants descendent vers le sud, en direction de la cité imaginaire de Lankā, s'enfoncent dans la forêt et le désespoir.

Ils perdent de nouveau un être aimé. Qu'est-ce qu'ils ont gagné ?

1

Quand la joie n'est plus là, il faut chanter, et la joie revient parfois, attirée comme un insecte curieux par l'homme ou l'animal qui semble heureux.

« Au sud, jusqu'à Lankā et aussi loin que nous pourrons, nous irons... », chantait Rāma pour leur donner du cœur. Elle se morfondait mais prétendait de nouveau à l'insouciance avec grâce, en marchant vers les jungles septentrionales. Après l'incendie, elle s'était soignée. Dans sa chevelure noir-bleuté une fleur de padma lui redonnait l'air jeune.

À son côté, le Général des Morts portait la pauvre Sītā. Les Śeṣa trottaient devant ou derrière ; et la troupe n'était pas beaucoup plus nombreuse. Dans leur bourse de cuir rôti, repêchée dans l'eau par le Général, il n'y avait plus un sou.

Qu'est-ce qu'il leur restait ?

Mille fois rien donne parfois quelque chose. D'une interminable collection de grains d'inconsciences, d'oublis profonds qui s'augmentèrent les uns les autres, l'esprit de l'eunuque brûlé fit un tas de néant sablonneux, sur quoi déferla une série de vagues de silence qui reformèrent dans sa conscience la rumeur du monde. Et l'ensemble se mit à se mouvoir de nouveau, comme l'univers arraché à la bouche

de Brahmā où il reviendra un jour. C'était un sentiment mélodieux, méandreux, jusqu'à ce que le méandre révélât quelque régularité cachée. Alors le tout devint une chanson, insinuant dans ses oreilles la voix de Rāma qui chantait. Le chant se transforma en parole, et il entendit :

« Bienvenue, mon ami ! Tu reviens d'un séjour au troisième des enfers. Nous t'avons cru mort. Le Général, surtout, a toujours de bonnes raisons de craindre le pire et il te disait perdu.

— Ce n'est pas vrai !

— Mais tu es là », reprit Rāma.

Dernier bout de Śeṣa s'amusa :

« Tu as fait peur aux ennemis. Tu es tellement moche qu'ils ont fui ! »

Dès qu'il retrouva la force d'être vexé, Agni se plaignit. La tronche cramoisie, il était à présent plus laid que les Śeṣa eux-mêmes.

Ceux-ci le transportaient sur une sorte de lit impérial d'osier et de sāla, protestant sans cesse contre les efforts qu'ils devaient fournir pour se coltiner derrière eux cette véritable chiure humaine.

« Foutre des morts ! jura aussi le Général en l'observant de près : Qu'est-ce que tu es dégueulasse ! Déjà que tu n'avais pas de couilles, tu n'as même plus le début d'une gueule. »

Le Brûlé chouina et Sītā, qui ne pouvait plus marcher depuis qu'elle était privée de jambes, demanda à son époux Rāma de la rapprocher d'Agni afin de le réconforter et de le préserver de leurs plaisanteries de gamins.

« Toi, tu es encore si belle, balbutia Agni, la voix pâteuse. Ta peau a foncé. La coupe courte te rend radieuse. Bientôt tu auras retrouvé tes longs cheveux. Mais moi... » Il sanglotait. « J'ai perdu toute mon apparence... J'ai oublié la sensation du monde aussi. Je suis dans ce qui me reste de corps comme un oiseau enfermé dans un tronc d'arbre mort, après un feu de forêt.

— Ne t'inquiète pas. La lèpre m'abîmera, elle me rendra semblable à toi. Tout petit paquet de chair, dit Sītā au grand brûlé : quand je te regarde par avance, je me vois. Et je te trouve élégant. »

Il toussa.

« Regarde plutôt la pourriture par terre, si tu veux te voir morte par avance.

— Pardon, je ne voulais pas te blesser. Tu es en colère ?

— Non, dit le Brûlé, mon corps est encore là. Bientôt je pourrai remarquer...

— Moi je ne le pourrai plus jamais. »

Sous sa robe et son haut de sari volés à des paysans des Ghāts, Sītā n'avait plus en guise de jambes que deux moignons de cuisses à la peau fripée, qu'il avait fallu trancher et cautériser dans l'urgence.

« Mais il me reste la vie. »

Peu à peu, la chevelure en désordre, les poils et les ongles de travers des lépreux repoussaient. En dépit des blessures, chacun retrouva une apparence à peu près conforme à sa précédente difformité, ainsi qu'un corps brisé mais élastique qui, tordu soudain dans un sens, se plie de nouveau dans l'autre. Mais au cœur de l'ancien eunuque Agni le feu était entré pour ne plus en sortir. Ce n'était pas un feu douloureux : toutes ses terminaisons nerveuses avaient été étêtées. Il n'avait plus la sensation de grand-chose, mais il put de nouveau clopiner, retrouver un sens approximatif de l'équilibre et déambuler au côté des autres. À leur exemple, il se couvrit bientôt d'un long voile tressé, afin de ne pas horrifier les paysans dans les champs, les glaneurs et les vagabonds à l'orée des grandes forêts du Sud. Encapuchonnés, ils faisaient aussi peur aux brigands superstitieux, s'attirant la sympathie des ascètes ou des sorcières, qui leur laissaient sur le seuil de leur demeure de quoi manger et de quoi boire.

Grimés en démons, ils dégringolèrent donc de l'Inde cultivée vers les sauvages de Lankā.

Agni avait cessé de se poser la question du sens de leur expédition. Peu importaient la bouche du monde ou le paradis, tant qu'il était en vie. Il profitait seulement de la possibilité de marcher, partageant ses journées d'errance avec ses amis. Il ne pouvait plus rire, il pensait avec plus de difficulté qu'auparavant, mais il était devenu un corps très résistant. Il ne gémissait plus comme un enfant. Il avait maigri.

Il était veillé par Sītā dont il était devenu le confident et qu'il lui arrivait aussi de porter entre ses bras. Il profitait du charme de la jeune fille bavarde, discutant de tout, de rien et de Rāma, par les chemins étroits et buissonneux. Elle aurait aimé lui dire qu'il était joli, alors qu'il était laid et qu'il le savait. Mais le prurit l'avait rendu touchant : il avait atteint enfin une monstruosité fabuleuse, le feu l'avait aminci, ses traits adipeux et mornes avaient été remplacés par des angles intrigants. Si affreux que ce fût, il ressemblait désormais à quelque chose, plutôt qu'à

n'importe quoi.

Bien sûr, il avait encore mal. Sītā aussi, mais le mal s'éloignait d'eux. Rāma connaissait les onguents adéquats, qui calmaient la fièvre du feu, l'infection du cramoisi et la gangrène blanche et mousseuse qui s'ensuit. Rāma se servit des aiguilles du pin pour piquer l'organisme de ses amis et les anesthésier. Pour la princesse, c'était l'avenir : à la fin des temps, l'homme heureux ne sentira plus rien.

« Sans lèpre, dit-elle au Brûlé, tu ne supporterais pas la douleur de ta blessure.

— Je sens encore un peu. » Agni ferma les yeux. « Je me souviens avoir senti, en tout cas. C'est étrange, presque agréable. »

Ils avaient marché en direction de Nandavhardana, mais cessèrent bientôt de connaître le nom des villes et des royaumes. Ce n'était plus la civilisation, seulement un territoire archaïque, étranger aux chants des Veda.

Progressivement ils pénétrèrent dans la senteur brumeuse des bois, ils s'engouffrèrent dans l'odeur molle du ventre indien.

Agni le Brûlé devina les odeurs qui changeaient, l'écorce pulvérulente, le miel goûteux, le lotus laissèrent place à une tiédeur inconnue. Après les clairières ravissantes et les beaux lacs aux bananiers florissants, tout respira le Sud, c'est-à-dire à l'abri du soleil, le bois dans la terre, la terre dans le bois, l'animal mort et l'animal vivant, la merde forte et fumeuse, qui submerge l'essence d'aloé, le compost, le cycle, les vers et l'union de tout avec tout, là où la terre digère le monde. Ils entraient dans l'estomac de Brahmā.

« Peut-être que la bouche que nous cherchions, c'était son cul... Nous y voilà... », murmura Rāma. Elle rit. Elle avait perdu quelques dents dans l'histoire, mais sa beauté tenait toujours, au bord de l'effondrement.

« Je me demande, demanda-t-elle à Sītā, quelle sera la dernière odeur du monde. Ce ne sera pas le santal trop parfumé, le lotus de la bonne éducation des gens du Nord, mais... Sens ! C'est la terre trempée ! Au pied des arbres, le parfum glaiseux de bhūmigandha... Je crois que la terre mouillée est la meilleure de toutes les odeurs.

— Ah ? dit Sītā, légèrement renfrognée.

— L'Atharvaveda le dit, confirma le Brûlé, c'est vrai. D'ailleurs, la terre et la bonne odeur sont toujours liées...

— La femme enceinte sent l'argile, professa Rāma, raison pour

laquelle elle ressent l'envie soudaine de manger de la terre. Et le plaisir de l'homme qui respire l'argile dans la bouche de sa femme est semblable à la joie de Brahmā à la fin de la saison chaude, quand il hume le sol ensemencé par l'orage. »

Sītā savait combien Rāma aurait envie d'enfanter, et elle en était parfois désolée. Non seulement Rāma n'était pas pourvue d'un membre viril pour la fertiliser, mais il était probable que dans l'incendie Sītā ait perdu en même temps que ses jambes sa capacité à procréer. En dépit des soins, depuis des semaines elle saignait et n'était plus réglée.

Malgré la délicatesse de Rāma et de ses compagnons, dont l'eunuque, qui n'auraient jamais assigné à la femme le devoir de faire des enfants, elle ressentait une sorte d'humiliation qui bafouait en elle la féminité. C'était absurde, elle le savait. Elle aurait voulu se libérer de ce ressentiment. Mais parfois, comme en ce moment, le souvenir lui remontait à la gorge et elle éructait d'agressivité.

« Rāma, hurla-t-elle, lâche-moi !

— Pourquoi ? demanda le bien-aimé.

— Tu pues de la gueule, bon sang ! Tu sens le chien. Lave-toi. Tu schlingues le crevard. »

Et après qu'il l'eut déposée dans l'ornière du chemin tiède, Rāma se tint à quelques pas de Sītā, qui l'insulta :

« Pauvre lépreuse ! Regarde-toi. »

Au creux de ses mains sèches, elle enfouit son visage.

« Tu ne peux pas baiser, je ne peux pas marcher... »

Elle pleurait.

« Je suis si laide. Et ce monde est si laid... C'est le monde des démons. »

Elle désigna d'un doigt hésitant l'environnement d'un vert uniformément glauque.

C'était le domaine, au sud du monde, où la verdure de la forêt profonde remplace le ciel et bannit l'horizon, pour mieux cacher les ermites, vêtus seulement de l'écorce des arbres. C'était aussi le royaume privé des démons.

« Mais qu'est-ce que les démons ? voulut expliquer Rāma. Nous sommes nous-mêmes des démons pour les autres hommes. De leur point de vue...

— Arrête de me faire la leçon ! Que ce soit le monde de tes putains de démons, qu'ils aient trois pattes ou dix têtes, je m'en contrefous. Je

n'ai pas envie de les rencontrer. Je veux voir des hommes, des femmes comme moi. Je veux vivre. Je vais mourir ici et pourrir de la lèpre, à cause de toi. Je vais crever... »

Elle chiala.

« J'ai peur... », dit Sītā, à cause du handicap qui la forçait à se traîner comme une larve qui traîne derrière elle son cocon, dont elle n'est jamais sortie et qui lui servira de tombe. « Je vais mourir loin de chez moi, loin des miens, et mon ombre n'aura même plus de pieds pour rentrer.

— Je te porterai, ma douce. Je te ramènerai à la maison.

— Rāma, tu es gentil, mais tu penses comme un enfant. »

Et Rāma se tut.

Comprenant que Sītā avait besoin de solitude, de confort et de l'intimité qu'à son avis les femmes apprécient pour se trouver jolies, le Général réfléchit et trouva ce qu'il fallait à Sītā :

« Arrêtons-nous la moitié de la journée, proposa-t-il. Il y a non loin d'ici, d'après ce que je vois, une clairière où il fera bon se reposer, chasser la fatigue et la faim. De notre côté, nous discuterons des démons, du nombre de leurs têtes, de leurs bras, de leurs couleurs, de leur taille et de leur force. Ce sont des discussions qui conviennent aux hommes. Quant à madame Sītā, que ces choses n'intéressent pas, et c'est bien normal, si elle le désire, elle peut descendre à la rivière se laver et faire ce que font les dames qui sont coquettes. »

Le Général faisait ainsi d'une pierre deux coups : il tranquillisait la femme et demeurait à distance de l'eau qu'il craignait tant.

Pas peu fier d'avoir si bien manœuvré, le Général se rengorgea comme un sage.

« Mais si tu veux te baigner, Sītā, ajouta-t-il en la menaçant d'un doigt tendu, prends cette barque de planches clouées et calfatées, qui a été abandonnée par d'anciens pêcheurs en eau vive. Va où l'eau est assez éloignée des arbres, là où aucune bête arboricole ne saurait t'atteindre. Plonge où il n'y a pas de plage, mais des racines en vrac et de la mangrove peuplée de grands garjans, tu sais, ces sortes de buissons qui ressemblent à des animaux avec mille pattes sur le point de décamper. Prends garde ! On ne peut pas franchir le labyrinthe, car les arbres sont trop serrés. » Il imita la forêt entremêlée avec les doigts de ses grosses mains. « Alors fais bien attention. Ne pénètre sous aucun prétexte dans la forêt. De l'autre côté, c'est le Sud. Et le Sud, c'est la

sauvagerie. Est-ce que tu m'as compris ?

— Oui, oui.

— Nous t'attendrons ici, où les arbres sont plus rares. Petit bout de Śeṣa t'accompagnera dans la barque de bois clair. Il te mettra à l'eau. Pour nager, tu n'auras besoin que de tes bras. Lorsque tu voudras revenir, il te suffira de tirer sur cette vieille corde qui pend hors de l'embarcation et que j'attache à ton poignet. »

Avant de partir, enchantée par l'idée du Général, Sītā embrassa comme toujours le creux de la paume de sa main et la plaqua contre le front de Rāma, qui ferma les yeux et qui la remercia.

« Pardonne-moi, murmura Sītā. Pardonne ma colère, tu sais qu'elle n'est jamais dirigée contre toi.

— Allez, les amoureux ! interrompit le Général des Morts. Va te baigner, maintenant, et laisse-nous. »

Elle lui fit signe de la main et s'en alla au bain, accompagnée par l'un des Śeṣa.

Depuis trop longtemps sa volupté n'avait pu s'exprimer. Depuis l'incendie, la terreur sur la colline, les brûlures, quoique faisant bonne figure, elle pleurait souvent en rêve d'avoir perdu une moitié de son corps de jeune femme, de ne plus être la beauté radieuse, la fille de la terre parfaite qu'elle avait été. Souvent elle se souvenait de l'époque où elle dansait. Ses pieds, ses jambes et le mouvement léger lui manquaient, même si jamais elle n'aurait accepté de l'admettre auprès de Rāma. Heureuse d'avoir rejoint l'aventure folle des lépreux, vêtue d'écorce comme les arbres, plutôt que du taffetas des princesses qui était le symbole de son destin tout tracé, elle n'éprouvait pas le moindre regret. Vive et combative comme elle était, seul un brin de mélancolie lui serrait quelquefois la gorge. Donc elle se sentit soulagée de se dépouiller de ses frusques pour retrouver près des eaux le sentiment des grands étangs des Lichchhavi, quand elle était jeune fille. Elle renoua avec la sensation de ses sorties au soir tombé, la sensualité de son adolescence lorsqu'elle se baignait nue, et que ses gens, son chaperon et les gardes du palais lui tournaient le dos, le temps qu'elle plonge dans le plan d'eau profond.

Au bord de la rivière large et claire, Sītā s'égaya.

« Maintenant, dit-elle au Śeṣa, laisse-moi nager seule. Je suis si sale que je finirai par confondre ta merde et mon cul.

— Le Général m'a dit de rester auprès de toi. Tu pourrais te noyer.

— Penses-tu ! Le Général est jaloux : il voudrait Rāma dans son lit. Pfff..., soupira-t-elle, en laissant éclater des bulles légères à la surface de l'eau. Il n'a même pas un lit où lui faire l'amour. Je me demande même s'il a une queue entre les cuisses, d'ailleurs. Tu l'as déjà vue ? » Elle rit « Bah, il n'y a pas de quoi se moquer... Moi, je n'ai ni queue ni jambes... »

Et elle flottait à la surface de la rivière verdissante, entre les lentilles d'eau. Amputée, elle tenait à la seule force de ses bras fins mais musclés, qu'un bracelet d'or pur entaillait de plus en plus, à mesure qu'ils durcissaient, parce qu'elle s'entraînait. Un jour elle espérait marcher sur ses bras, ainsi que font les unijambistes dans les rues de Pataliputra ou les singes arboricoles qui galopent le long des branches.

« Et toi ? »

Le corps de Sītā, qu'on devinait dans la rivière, était encore très beau. Petit bout de Śeṣa banda le gland à l'air quand il vit le dos, les seins aux tétons violets, le ventre ferme et rond de sa maîtresse passer dessus et dessous la surface des eaux. En riant, elle releva ses cheveux trempés. Quoiqu'il ne s'agît jamais que d'un Śeṣa, elle demeurerait sensible à l'effet qu'elle pouvait produire sur un homme. Faisant mine de le gronder, elle l'aspergea d'eau de la rivière.

« Petit pervers ! »

Le Śeṣa grogna comme un chien battu.

« Va donc faire ton lubrique ailleurs. Allez, je ne plaisante plus, si tu as besoin de te branler, va te toucher le machin plus loin, et puis reviens. Laisse-moi tranquille. »

Agacée, Sītā défit le nœud de la corde usée à son poignet, qui la reliait à la barque. D'un geste fier, elle repoussa l'embarcation de bois clair, qui dériva loin d'elle. « Sītā ! » supplia le Śeṣa. Puis, à mesure qu'il s'éloignait, incapable de ramer pour revenir près de la princesse, il la laissa en paix et partit se soulager dans la broussaille.

Enfin seule, Sītā nagea, rejoignit un petit cirque d'eau vive, se lava les cheveux à la cascade. Elle explora le bassin scintillant comme l'argent, sentit sa chevelure reflourir sur son crâne. Elle se laissa aller sur le dos les yeux mi-clos, repensant à son étrange destinée, totalement imprévisible. Voilà encore quelques mois, elle était la fille préférée du roi, au palais. Un instant, elle oublia la lèpre et le feu.

Sans parvenir à identifier son origine, elle entendit monter quelque chose qui s'apparentait à une voix.

« Il y a quelqu'un ? »

Cheveux mi-longs dégoulinants, Sītā se redressa dans les eaux miroitantes qui brunissaient à l'approche des rives marécageuses. Elle poussa sur ses bras, qui renforcèrent un peu plus ses épaules, larges et fières comme celles d'un homme. Du même coup, elle exposa hors de l'eau une lourde poitrine aux tétons durs et noircis. Seul son foulard azuré, offert par Rāma, pendait au kayura d'or de son bras. Absorbée par la masse de la forêt qui résonnait d'une voix claire mais encore inaudible, elle demanda :

« Qui va là ? »

Personne ne répondit.

Le Sud commençait à la lisière de cette sylve épaisse, drue comme des poils pubiens, humide aussi. Parmi les palmes grasses, au-dessus de la mangrove d'arbres aux bras noueux, elle entendit pointer une étrange voix familière, venue de partout et de nulle part, qui musarda d'abord sous les cris, les caquètements d'oiseaux multicolores, les aras, le frottement, le froissement permanent des feuillages. Puis la voix se faufila à la surface. Trempant les arbres qui lui servaient de pieds immobiles dans la rivière, la forêt paraissait maintenant épier la femme.

La voix disait :

« Sītā !

— Oui ? »

On aurait dit la voix étouffée de Rāma, son bien-aimé.

Elle rit :

« Śeṣa, salopiot, c'est toi ! Arrête d'imiter mon mari. »

Amusée, elle envoya une giclée d'eau en direction de la forêt.

« Sītā ! dit de nouveau la voix.

— Quoi ?

— Sītā...

— Est-ce que c'est toi ?

— Sītā.

— Mon aimé ?

— Sītā.

— Tu es perdu dans la forêt ?

— Sītā !

— Est-ce que tu veux que je vienne ?

— Sītā ! Sītā !

— Assez, maintenant. Assez ! »

Et elle nagea jusqu'à la rive opposée pour punir le Śeṣa qui se moquait d'elle. Elle était bien décidée à le débusquer dans le labyrinthe de la mangrove. Ah, il s'amusait à la feinter. Il devait se tenir assis sur une branche.

« Tu vas voir tes fesses... »

Après avoir noué son foulard d'azur à une branche à mi-hauteur, serrant fort entre ses deux mains baguées les pieds des arbres garjan, qui poussaient hors de l'eau comme autant d'êtres étranges aux pattes hautes et fines, Sītā fit l'effort de s'élever. Elle redressa sa poitrine, son ventre, ses hanches et son cul au-dessus du miroir glauque et olivâtre de la rivière. Puis elle s'engagea dans la jungle à la seule force de ses mains. Elle fulmina :

« Petit salaud, je vais t'apprendre la vie. Je n'ai plus de pied à te foutre au cul, mais j'ai encore des mains. »

Et elle répéta, en s'enfonçant seule dans l'épaisse végétation :

« J'ai toujours des mains. »

2

« Et tu dis que tu as entendu une voix ?

— Oui ! » Le Śeṣa baissait la tête, honteux.

« Cette voix, c'était la mienne ?

— Oui...

— Pourtant j'étais ici, et toi là-bas.

— Oui.

— Et Sītā n'est plus là.

— Non ! »

À l'agonie, comme sous la torture, le Śeṣa pleurait.

« Je m'excuse. »

Il se roulait presque par terre, confus et coupable, et le Général des Morts aurait voulu le rouer de coups de pied.

« Pauvre idiot, tu fais honte même à la bêtise ! Qu'est-ce que je t'avais dit ? Reste avec elle ! Je vais te buter et aller chier sur ta tombe.

— Arrête, Général ! »

Rāma réfléchissait.

« Il existe des singes dans le Sud, à l'abri des forêts pluviales qui longent le plateau, qui imitent à la perfection la langue humaine,

expliqua l'eunuque Agni. On les nomme les ouandérous.

— Ils parlent l'humain.

— Ils parlent comme l'homme. On dit qu'ils ont des cheveux et une barbe, et qu'ils portent au cul la queue d'un lion.

— Et ?

— Ils ont imité ta voix, princesse. Sītā se sera laissé abuser.

— Mais comment connaissaient-ils son nom ? »

Inquiet, Rāma avait écouté le récit de Petit bout de Śeṣa affolé qui, de retour avec la barque de bois clair, disait avoir perdu de vue Sītā. En vain, le petit homme avait exploré la cascade, le bassin d'eau argentée, et sondé le rivage boueux. Après avoir cru un moment qu'elle s'était noyée, il avait découvert accroché aux branchages résineux le tissu de soie azur qu'elle nouait à son bracelet de bras. Là, il avait trouvé quelques rameaux cassés de garjan, avant de retourner prévenir Rāma.

Il avait peur : il savait quels démons peuplaient le Sud, d'après les hommes du Nord.

Ils partirent.

Pour les singes à gueule d'homme et à queue de lion, il est facile de sauter de branche en branche, dans les forêts des collines. Pour l'homme qui avance à pied, c'est plus difficile. Le Général ouvrit la voie à la machette dans l'imbroglio de racines torves, d'arbres de travers, de joncs et d'herbes folles.

Accroupi, il reconnut des traces de pas chaussés.

Il y avait là des êtres humains.

Ils suivirent cette piste le long du plateau aux collerettes de végétation fabuleuse.

« Nous voilà dans les zones paludéennes, remarqua le Brûlé. Prenez garde aux moustiques et au béribéri qui rend idiot. »

Réduits à l'errance dans les marais humides, ils avançaient si misérables et si perdus qu'il leur arriva certains matins de dérober et de dévorer la boulette de l'oblat des ermites sylvestres, quand ils dénichaient une offrande sous la fougère, près de l'arbre qu'on appelle communément la flamme de la forêt, aux pétales soyeux, orange et rose saumoné.

« Pardonne-nous... », murmura le Brûlé, en pensant à l'ascète qui ne trouverait pas son repas sous l'arbre à flamme.

Bientôt ils entrèrent dans le royaume qui abritait d'après la légende la citadelle de Lankā et où vivait le roi des singes dont Rāma aimait tant

entendre les exploits quand elle était enfant. Sous les arbres aux hauts branchages favorables aux singes avec les bras longs, Rāma fiévreuse affirma qu'il fallait chercher le secrétaire des singes, le roi Hanumān.

« Hanumān est un personnage de roman. Écoute-moi plutôt...

— Chut. Entends ça. »

Quelques minutes plus tard, dans les bois moites et labyrinthiques, ils firent la rencontre d'un ermite qui se promenait en compagnie de ses deux fils échevelés, visiblement atteints par le bérubéri, et d'un couple de ouandérous qu'il tenait en laisse. C'était un être incongru, à la mine grave et endeuillée. Il ne portait pas sur la poitrine d'armure éclatante, ni de carquois en travers de l'épaule ni d'épée courbe à la main, seulement deux bâtons au poing. Il avait les lobes des oreilles pendants, écartés par des boucles d'or. Dans son nez un anneau brillait. De la peinture sur son visage cachait à peine les ravages de la gale. Quand Rāma le vit, elle crut le reconnaître et dans son délire l'appela du nom de Hanumān, le secrétaire et le souverain des singes de la légende.

« Princesse..., répéta le Brûlé fatigué, Hanumān le roi des singes n'existe pas en vrai. »

Mais elle s'était persuadée qu'ils approchaient de la cité légendaire de Lankā, dont Hanumān était le maître. Son enthousiasme naturel était devenu un délire d'enfant, et elle racontait n'importe quoi.

Le pauvre homme, qui les comprenait à peine, était un mendiant, un pouilleux qu'elle prenait pour la majesté des singes du Sud. Il était devenu impossible de lui faire entendre raison. Déjà, elle imaginait faire alliance avec lui, attaquer la cité des ouandérous et reconquérir Sītā.

« Princesse... Tu ne peux pas. »

Elle ne l'écoutait pas.

Ils suivirent l'ermite.

Il sembla flatté qu'on l'appelle Hanumān, fils du vent. C'était sans doute la première fois.

« Je suis bien le roi des singes, en quelque sorte. Je règne sur eux. Ici, leur expliqua-t-il en les guidant jusque chez lui en compagnie de ses deux fils boiteux, depuis que Gaṇeśa est parti les singes vivent avec les hommes. Ils partagent la même langue. Mais depuis trois générations les ouandérous reculent devant les hommes qui cultivent le thé, le teck et le café, suivant les ordres de leur empereur, qui vient du Nord. Ils sont devenus violents, les gibbons aussi. Les ouandérous ont été chassés

de leur territoire, ils deviennent fous. Ils sont victimes d'un sortilège qui a été conçu par les démons Rāvanas. Je dois les rééduquer. Même moi, je suis incapable désormais de parler la langue des singes. Voyez... Voici mes deux derniers serviteurs fidèles. »

Et il désigna les deux malheureux ouandérous agressifs, qui montrèrent les gencives et les dents.

« Je dois les garder en laisse. Je leur mets un mors ou un bâillon. Les autres, je les garde en cage. J'en fais la collection.

— Où ça ?

— Dans l'ancienne orangerie du palais d'été... »

Il désigna des ruines, à quelques minutes de marche de l'ermitage.

« Ce sont des singes ensorcelés qui ont enlevé votre dame... Comment s'appelle-t-elle ?

— Sītā.

— Ah, toi aussi, ta femme s'appelle Sītā ! Incroyable. Sītā est mon épouse. Elle est aussi belle que dans la légende. Je vais te la présenter. »

Et il appela : « Sītā ! », ce qui serra un peu plus le cœur de Rāma.

Sur le seuil de l'ermitage délabré où ils venaient d'arriver, un triste tas de planches mal débitées, apparut une dame édentée, plus large qu'elle n'était haute. Elle dit :

« Je suis Chītā. »

Sa langue chuintait, sa bouche sentait mauvais.

Le Général des Morts et les Śeṣa soupirèrent.

En guise de cité du Sud, ils avaient trouvé au beau milieu de la forêt un taudis. Ils avaient suivi la mauvaise piste. Et le roi des singes était un idiot congénital qui connaissait les vieux récits indiens, qui chassait les animaux sauvages, les maltraitait, les parquait derrière des grilles dans les ruines d'un ancien palais d'été déserté depuis longtemps par une riche civilisation méridionale, à cause de la progression des cultivateurs de Samudragupta, qui colonisaient la forêt depuis le nord du continent. Voilà la vérité.

Mais Hanumān le galeux, qui portait une fausse queue de singe collée au derrière, continua :

« Nous régnons sur les singes depuis des décennies. Je les connais bien. Votre femme... »

Puis il grimaça :

« Maintenant, je comprends tout.

— Quoi ? »

Le Général, lui, ne comprenait rien. Il jeta un regard de mépris sur cette misère et toute cette sauvagerie à laquelle les hommes étaient réduits dans le Sud. Maudit béribéri...

« Depuis des années, les ouandérous, qui sont mes anciens sujets, cherchent à capturer Sītā : ils savent même prononcer son nom. Ils guettent les points d'eau où elle pourrait aller se baigner. »

L'homme raisonnait comme un fou ; il secoua la tête, dérangé par la maladie qui affaiblissait ses muscles aussi bien que ses tympanes. Il n'entendait que la moitié de ce qu'on disait.

« C'est pourquoi je refuse que ma femme, mes filles ou mes fils se lavent. Ils auront confondu la fausse Sītā avec la vraie. Sans vouloir t'offenser, dit Hanumān à Rāma, c'est une chance qu'ils se soient emparés de la mauvaise Sītā. C'est dommage pour ta dame, mais ils se sont trompés. La belle Sītā est toujours là ! »

Il raconta que les singes, dans la forêt profonde, emmenaient leurs victimes jusque dans des grottes obscures où il était impossible de les retrouver. Là-bas, hommes et femmes vivaient sauvagement, pas comme ici, au cœur de la civilisation, et ils devenaient semblables aux ouandérous et aux gibbons.

« Votre femme est peut-être devenue l'une d'entre eux. »

Au soir assis désespérés, ils contemplèrent, impuissants, sur la haute futaie du crépuscule, au sommet dégarni des arbres élevés, les vigies noires, grises, blanches des ouandérous qui se balançaient d'arrière en avant sous le vent. La tête haute tels des hommes sans honte, les singes les narguaient et tenaient fermement une branche entre les pieds et les mains. Accroupis un peu partout sur l'horizon, ces centaines de primates régnaient sur la forêt où la fille de la terre avait disparu. Les lépreux cherchèrent dans les animaux des frères ou des cousins, mais ils ne trouvèrent que des semblables, ou bien des ennemis. Les gibbons hululèrent à la lune. Le chant des singes amoureux résonna dans la nuit.

Rāma crut reconnaître la voix de la fille de la terre, de la douce Sītā qu'il avait menée là, qu'il n'avait pas su protéger, et il se boucha les oreilles. Il était coupable.

« Ma douce, pensa-t-il, je t'ai perdue. »

Abattu, il annonça aux autres qu'ils ne quitteraient pas l'ermitage du Sud tant qu'elle ne serait pas revenue.

« Rāma... », voulut le raisonner le Brûlé. En vain : il ne voulait rien

entendre.

Ils prirent donc leurs quartiers entre l'ermitage et l'ancien palais d'été en ruine, dans un corps de ferme à l'abandon, envahi par les lianes et les ronces fleuries.

« Elle reviendra », répétait chaque soir Rāma, cependant qu'ils mangeaient chichement dans une grange qu'ils avaient déblayée. Les Śeṣa revenaient d'avoir joué à la course avec les enfants boiteux du roi, dans son taudis.

Chaque matin, le Brûlé se rendait à l'ancienne orangerie. Il allait visiter les singes de tous les territoires, capturés par l'homme qui n'avait plus toute sa raison, les langurs de Hanumān, les singes d'Arunachal à la queue courte, les singes des feuilles aux poils érectiles, les petits langurs des bambous et des plantations de thé, les singes amateurs de cardamome, les singes de nuit aux grands yeux... Il y en avait de toutes les sortes et de toutes les intelligences.

Patiemment, il étudia le comportement des singes, s'intéressa plus particulièrement aux gibbons amoureux, qui chantent le soir des chants déchirants à deux, et entreprit de domestiquer l'un d'entre eux, à l'insu du prétendu Hanumān, de ce faux roi des bêtes simiesques qui les chassait et les maintenait ensuite en captivité dans d'antiques cages rouillées, sous prétexte de les désenvoûter ; il les laissait mourir de faim.

De son côté, le Général, qui faisait de longues marches de reconnaissance pendant que le Brûlé passait tout son temps dans l'ancienne orangerie, entendit un jour parler de voyageurs en transit aux lisières de la forêt humide, qui venaient de la lointaine patrie des pirates, dans la baie occidentale de Muziris. Il les fit venir à l'ermitage de Hanumān le pouilleux, à l'orée des champs de teck et de thé. De leur bouche, il entendit avec effarement que lui et ses compagnons étaient devenus au fil des années, depuis plus de sept années qu'ils avaient commencé à répandre la lèpre sur le continent, après l'Aśvamedha, les héros de contes populaires. À propos des lépreux et de Rāma, on racontait mille historiettes qui faisaient le bonheur du peuple.

Les voyageurs étaient étonnés et honorés de les rencontrer en chair et en os.

Ils trouvèrent que Rāma était moins jolie que dans les récits et le Général des Morts un peu moins fort et beaucoup moins grand.

Jamais elle n'avait été très sensible à la louange, pourtant Rāma se

sentit flattée d'être devenue à son tour un personnage de roman. Elle demanda qui elle avait inspiré. On lui répondit qu'à l'ouest, des armées de jeunes gens s'étaient formées contre les troupes impériales de Samudragupta. Dans les ports de la côte, ils partageaient la lèpre pour rester indépendants.

Rāma réfléchit et remercia les voyageurs de l'Ouest, qui leur proposaient de les accompagner vers Muziris : elle ne voulait pas partir de l'ermitage tant que Sītā ne serait pas revenue. Elle prétendit discuter avec Hanumān, le roi des singes, d'un plan pour la sauver de la mythique forteresse de Lankā.

Le Général était désespéré, rongé par l'inaction, incapable de retrouver les traces de Sītā, perdue à jamais dans la forêt impénétrable du Sud. Voilà qu'ils étaient coincés dans ce trou. Les Śeṣa ne s'amusaient plus avec les enfants trop lents du prétendu roi des singes, ils s'ennuyaient. Pourtant le Brûlé leur demanda de rester patients.

Une nuit, il revint de l'orangerie avec le ventre rond sous sa tunique en haillons.

Et il dit simplement :

« Voyez ce que j'ai trouvé. »

Il leur présenta le petit singe qu'il avait dressé. Ce n'était pas un macaque des forêts, mais un beau gibbon du Nord au pelage ras. Il s'agissait d'une femelle solitaire, aux manières douces et qui vint tout de suite se percher sur l'épaule de Rāma. Bien dressée par le Brûlé, elle déposa un léger baiser dans la paume de sa main avant de la coller contre le front doré de Rāma.

Et les Śeṣa émerveillés s'écrièrent :

« C'est Sītā ! C'est elle ! Tu as vu comme elle l'embrasse ? Pas de doute. Regarde ses yeux..., dit Quart de Śeṣa en se penchant tout excité sur le singe : ils sont bleus ! »

Ému aux larmes, Rāma sourit.

« Nous avons bien fait d'attendre. Elle est revenue.

— Sītā, pleura le plus petit Bout, qu'est-ce que tu m'as manqué... ! »
Et il demanda à Rāma la permission de l'embrasser.

« Bien sûr.

— Incroyable. C'est elle. C'est elle tout craché.

— Viens ! »

Même le Général tapota contre ses cuisses pour caresser l'animal, après s'être dégagé de la table où il avait pris l'habitude de tromper

l'ennui en jouant aux dés. Il avait perdu du poids et il sentait mauvais, mais il était content de la retrouver.

Le singe, de peur et de dégoût, cacha ses yeux derrière ses petites mains fines, féminines et griffues. Elle ne voulait pas des caresses du Général. Elle fit la grimace.

Et ils rirent tous de bon cœur.

Barbaricum

*Le temps a passé, ils ont vieilli et la troupe des lépreux se dirige vers l'ouest.
Confrontée à sa propre légende, elle déçoit les gens.
Les lépreux se souviennent des odeurs du passé.*

1

Plus ils remontaient la côte occidentale, plus ils entendaient parler d'eux, plus aussi ce qu'on en disait s'éloignait de ce qu'ils étaient vraiment.

La princesse portait le gibbon femelle au creux des bras. En charrette, ils avaient rallié la baie des pirates, près de Muziris. Accueillis et fêtés par des bandes de lépreux improvisées qui campaient sur les hauteurs de la vaste baie exposée aux vents, les compagnons de Rāma proposèrent, d'après une idée du Brûlé, un spectacle théâtral au sujet de leur périple de sept années.

Le Général des Morts n'aimait pas se ridiculiser en public. Il n'appréciait pas trop de venir rager, gueuler, beugler chaque soir pour apprendre aux hommes de l'Ouest dans quelles circonstances il avait sauvé Rāma des flammes, en plongeant dans les rives fraîches du Gaṅgā ; mais il jouait le jeu. Du moment où les gens, contre la volonté initiale de Rāma, commencèrent à payer pour les entendre et pour les voir, de ville en ville, sous une tente de coton qui protégeait leurs paroles du vent assourdissant, le Général se montra beaucoup plus enthousiaste. Il félicita même le Brûlé.

Dans chaque ville, ils gagnaient au moins une pièce d'argent que le Brûlé glissait dans sa bourse de cuir, cachée entre ses cuisses.

Les ports de l'Ouest, qui pour certains échappaient au contrôle de l'Empereur, étaient devenus de véritables coupe-gorges où se rencontraient Indiens, Arabes, Nabatéens, résidents de l'île blanche et de l'île brûlée, brigands sans nation, marchands grecs, romains, égyptiens, esclaves et hommes libres d'Ithiyōpiyā, d'Aksum et de Méroé. À la lisière de plusieurs mondes, on troquait le métal, le verre, le tissu tressé, on échangeait médicaments, épices et poisons, mais c'était partout et toujours le même marché. L'homme donnait ce qu'il avait et cherchait à obtenir ce qui lui manquait.

Là, au contact de tous les peuples d'Occident et même des lointains navires des Han qui contournaient Lankā, on n'appréciait pas l'hégémonie de Samudragupta. L'hégémon de Pataliputra était haï par la piraterie, mais aussi par les armées de ceux qui chômaient sur les quais occidentaux. Assis, allongés, adossés aux murs de brique et de pisé des cités portuaires, ils voyaient aller et venir les navires. Ils trafiquaient du cuivre, de l'os, de l'or, servaient à manger et à boire, se prostituaient contre l'argent de l'étranger. À la sortie des villes, l'octroi et les taxes n'avaient plus cours depuis longtemps, sinon pour les troupes aux armures argentées de Samudragupta, les légions d'hommes qui parlaient l'hindi des régions riches loin d'ici. Bientôt, pour échapper à l'impôt, inspirés par l'exemple des lépreux dont on chantait les légendes à boire, à propos desquels les marchands ambulants, les colporteurs répandirent les rumeurs les plus folles et les plus drôles, qui mélangeaient le sexe et la mort, les dieux et les démons, la jeunesse occidentale répandit la mode de la lèpre. Afin de passer les contrôles sans être fouillé, on suçait la plaie purulente d'un lépreux. Pour profiter de l'aumône sans devoir donner sa propre dîme, on se laissait contaminer. Dans le but de vivre en communauté, au sein des zones dangereuses des ports où l'armée ne va jamais, de peur de respirer les miasmes lépromateux, on dormait et on baisait entre lépreux et non-lépreux. C'était une épidémie sociale nouvelle qui inquiétait les consuls, les légats, les officiers de Samudragupta.

Or, au sortir de Muziris, voyageant protégés par de jeunes voyous, Rāma et les siens, qui revenaient récupérer les lauriers que la rumeur populaire avait tressés en leur absence, découvrirent les banlieues des grandes villes en bord de mer. On y survivait entre quelques planches vermoulues, dans la vase et devant l'océan plat, bleu et gris, qui paraissait faire pleuvoir l'horizon sur la rive trempée et couverte

d'immondices, de déchets. Ici les gens souffraient tous du bérubéri. Le mal reflua des marais intérieurs du Sud. Comme les fils du roi galeux, les malades chômaient. Quand ils avaient encore leurs dents, ils répétaient : « bérubéri », c'est-à-dire « je ne peux pas, je ne peux pas ». Progressivement incapables de marcher par eux-mêmes, ils allaient à l'aide de béquilles. Selon le Brûlé, il était possible que la maladie soit due à une carence, à cause d'une nourriture uniquement constituée de riz et de poisson blanc. Les déshérités de ces endroits avaient oublié la tradition et l'enrichissement du continent les avait paradoxalement appauvris. Parce qu'ils avaient cessé de chasser et de cueillir, pour manger les produits de la culture en masse des rizières, ils n'avaient plus faim, leur régime avait gagné en quantité, mais perdu en variété, et ils s'étaient affaiblis. Pour prix de la satiété, ils avaient été atteints par cette maladie.

Aux victimes du bérubéri, les plus fanatiques promettaient la lèpre pour mieux les arracher à l'emprise des riches cultivateurs locaux et des soldats de Samudragupta. Mais pourquoi, demanda Rāma, imposer la lèpre à ceux qui ont déjà le bérubéri ? C'était de la pure cruauté. Surtout, il remarqua que les conversions n'étaient plus fidèles à sa pratique : par bandes, les lépreux investissaient des villages entiers et parfois avec le consentement des populations, parfois par contrainte, du moins en leur forçant la main que les pauvres avaient bien faible, ils enrôlaient par dizaines les malheureux en leur communiquant le mal.

Cela déplut à Rāma, qui le dénonça dans ses discours et ses spectacles du soir. Et ce fut le début d'incessantes querelles avec les plus jeunes des lépreux fanatiques, qui croyaient à la valeur absolue de la lèpre.

Lorsqu'ils parvinrent à Barbaricum, le Brûlé devina que Rāma avait perdu toute autorité.

Sept branches du fleuve doré s'écoulaient dans la mer de l'Ouest : la région était plate et marécageuse, peuplée de hérons huppés garde-bœufs, qui accompagnaient en trépigant sur une patte les troupeaux de bestiaux et se nourrissaient de leurs parasites ; çà et là, des passereaux chantaient encore, mais le bruit et la rumeur humaine avaient envahi la zone. Rien ne tenait droit dans les marais. À l'embouchure centrale s'était établi un port qui tirait son appellation des marchands de l'Ouest : on l'appelait du nom que lui avaient donné les Romains, Barbaricum, qui signifiait « étranger » chez les étrangers.

Sur ses bancs sablonneux, sans couleur, les navires au terme de leur périple en mer d'Érythrée, chargés de topaze, de corail, de résines aromatiques et de lin, débarquaient des caisses, des jarres, des amphores scellées sur les quais branlants de bois inodores, délavés par la marée. D'autres bateaux étaient remorqués le long du fleuve vers l'ancienne ville des Scythes, plus en amont, avec laquelle l'Empereur avait contracté une alliance et où les Indiens exportaient de la racine de kostus, de la gomme résine de guggulu, du parfum de nard dans des flacons ambrés, du lapis-lazuli, du coton, de l'indigo et surtout de la soie. Samudragupta prélevait un impôt sur tout ce qui était vendu en ville.

Mais ici, au petit port de Barbaricum, dont l'horizon semblait englouti sous un long tumulus gris qui servait de digue, les marins, les chômeurs, les jeunes gens de la région, attirés par le commerce de toutes les nations, la promesse des richesses dans la boue, les rues appartenaient à la confrérie des lépreux et des charmeurs de serpent, qui faisaient la loi.

Quand Rāma et sa troupe entrèrent dans le quartier qui couronnait le bassin où les navires jetaient l'ancre dans l'attente d'être déchargés, ils furent abordés par une bande de gamins excités qui les menacèrent.

Rāma voulut parler, mais les gosses le firent taire.

Ici, la lèpre avait valeur monétaire : les pauvres payaient pour être contaminés, les riches payaient pour en être préservés. C'était l'économie secrète de Barbaricum. Tous les marchands étrangers qui accostaient à Barbaricum acceptaient de donner en échange d'une protection, tandis que les paysans désœuvrés qui affluaient sur les quais travaillaient pour la confrérie en échange de la maladie qui les préservait de l'Empereur, des soldats et de la conscription forcée.

À Barbaricum, on n'avait pas entendu parler de la princesse Rāma, du Général des Morts, des quatre Śeṣa et de l'eunuque jaune brûlé ; les lépreux de la confrérie étaient goguenards et ne se laissaient pas raconter d'histoires. Ils fréquentaient des commerçants de toutes les nations, le panthéon de leurs dieux c'était le chaos, ils s'étaient fabriqués leurs propres idoles, leurs propres maîtres, et personne ne prit au sérieux le récit que Rāma essaya de chanter. Ils rirent.

On demanda à la troupe de payer son droit d'entrée au port. Vexée, Rāma voulut les impressionner en ouvrant la bouche, pour les faire reculer comme avant. Hélas, personne ne craignait l'haleine fétide des

lèpreux parmi eux. Râma se trouva rouée de coups et quand le Général, dans les ruelles crasseuses du port, se rua pour la défendre, il ne fit peur à personne ; il avait peut-être vieilli, lui aussi. Une quinzaine de gamins à qui la lèpre n'avait fermé qu'un œil l'acculèrent contre un mur de pierre, lui abîmèrent la gueule à coups de poing renforcés par des tiges de métal cabossées qu'ils glissaient entre leurs doigts, pour faire plus mal, avant de le laisser recroquevillé sur le sol pavé.

Afin de se protéger, les Śeṣa essayèrent de retourner contre leurs maîtres les serpents nichés dans les paniers des charlatans ; c'était peine perdue : les serpents des villes n'étaient pas les Nāgas des hautes vallées himalayennes, ils étaient apprivoisés et obéissaient à la clarinette pungi de leurs maîtres.

La troupe de la princesse dut quitter les rues mal famées autour du bassin de Barbaricum pour gagner par les quais de bois humides le môle et la digue en travers de la mer grise, où les plus pouilleux, qui n'avaient pas assez pour se payer de la lèpre, attendaient en ramassant des coquillages, des ordures, de la poudre résineuse sur les grosses pierres de la jetée ; certains pêchaient.

L'estuaire de l'Ouest sentait mauvais, mais la princesse, le Général, le Brûlé, les Śeṣa et le singe ne sentaient rien.

2

Le Brûlé recomptait leur trésor, accumulé depuis l'Himalaya.

Dans la bourse en cuir qu'il portait nouée entre les jambes, à la place de ses testicules manquants, il trouva neuf grosses pièces d'argent à l'effigie de Samudragupta, qui leur permettraient d'embarquer sur un bateau à la cale profonde, en direction de l'occident. Grâce à leur spectacle, ils avaient gagné quelques sous. Le voyage pour l'ouest coûtait une pièce par personne, et puisque chaque Śeṣa comptait pour un, même s'il ne valait qu'un quart ou une moitié, ils étaient huit. Il leur resterait donc une pièce à dépenser, pour boire et pour manger.

« L'Ouest se trouve par là-bas », indiqua le Brûlé en balançant dans la mer orageuse un caillou.

La bourse pleine mais l'esprit vide, ils admirèrent le sombre paysage de la ville industrielle où ils n'avaient pas leur place, ils burent comme jadis de la bière de riz, boisson favorite d'Indra qu'ils avaient achetée à

un marchand ambulant, et évoquèrent les anciennes odeurs de leur jeunesse.

« Qu'est-ce que ça sent, ici, à votre avis ? » demanda le Brûlé. Il renifla, en vain.

« Hum », répondit le Général des Morts. Il se méfiait de la mer, comme de l'eau en général.

Désorientés, Rāma et les Śeṣa cherchèrent des indices qui indiqueraient à leur vue quelque chose du parfum des lieux :

« Il y a le poisson qui frétille sous les eaux et le poisson mort dans les filets nouveaux, là-bas, près des lumières, à côté des cages où sèche leur chair. La chose sent certainement le pourri de la charogne et l'iode. Plus haut, près du campement des miséreux, la fumée sacrificielle qui s'échappe de l'autel et les fumigations exhalent un encens. Mais les encens de l'Ouest, je ne connais pas leur parfum. »

Le Brûlé avait les larmes aux yeux, sans savoir pourquoi.

« Oh, je crois que je me souviens, dit-il, quand j'étais au service du maître drapier et que je travaillais dans les comptoirs plus au nord... Je me souviens du santal coupé avec de la cendre et des mauvais parfums extraits de roses écrasées, que les marchands laissaient macérer trop longtemps.

— Est-ce que ça puait la chatte de la fille de mauvaise vie ? demanda le Général des Morts.

— Il n'y a pas de mauvaise vie pour les filles, corrigea Rāma.

— Sauf votre respect, princesse, je connais les femmes aussi bien que vous, et vous êtes une foutue exception. Les femmes font toujours les salopes quand les hommes sont en nombre, elles aiment les saloperies. C'est comme ça, c'est ainsi. Je connais ces endroits mal famés, dit le Général, j'y ai vécu, j'ai été dans des ports, j'ai navigué... (Mais personne ne faisait attention, car on savait que le Général prétendait avoir tout vécu et tout fait.) Les femmes occidentales servent de putes dans les ports. Et de toute façon, je n'aime pas l'Ouest. La mort viendra par l'ouest. Les gens de l'Ouest, cracha-t-il, sentent l'aigre et l'acidité. Ils sont soit trop noirs, soit trop blancs. Ils ne sont pas comme nous, ils ont des dieux bizarres.

— Tu fais des généralités.

— Il y a des généralités partout, princesse. Le monde est fait de généralités. Les femmes sont exaltées. Les hommes ne pensent qu'à leur queue. Les femmes crient. Les hommes n'aiment pas parler, le sang

leur plaît, ils apprécient de tuer. Les esclaves sont fainéants. Les riches sont faibles. »

Râma prit l'air accablé : par où commencer ? Il lui semblait, quand il fallait parler du monde avec le Général, se retrouver devant une paroi lisse, sans le moindre appui. Tout était également faux dans son discours.

« Général, dit-elle enfin, savez-vous pourquoi vous portez votre nom ?

— Non.

— Parce que vous faites trop de généralités. »

Il resta coi un moment, puis éclata d'un rire tonitruant :

« Bien joué... C'est bien trouvé ! Ha ha, c'est vrai ! »

Puis il grimaça :

« Mais pas toujours. »

Après un long silence, il renifla :

« Qu'est-ce que ça me manque, de sentir... Le monde a changé.

— Vous vous rappelez les bonnes odeurs de chez nous ?

— La fleur de mangue au printemps...

— ... le lotus doux !

— La terre qu'on fouille.

— Le miel ?

— Le lait, aussi.

— Les vaches, leur pisse, leur merde.

— Et le beurre clarifié.

— La charogne.

— Le vieux pet ! »

Ils rirent.

C'était loin.

« Tout ce qui est doux, tout ce qui est dur, tout ce qui est pur et impur, tout ce qui est animal, humain et divin, tout sent bon dès qu'on s'en souvient.

— Le Sātana santal est vert...

— Non ! Il est rouge, voyons !

— Ah ?

— C'est le santal tête de bœuf qui prend la couleur du cuivre sombre. Il s'en échappe un fumet de poisson. Comme ici, sans doute.

— Tu es sûr ?

— Le santal vert, c'est le haricandana. Il a la couleur d'une plume

de perroquet et il sent la mangue fraîche.

— Bon sang, bien sûr ! Je me rappelle !

— Moi, mon santal préféré était le rouge. C'était le grāmeruka que portaient les grosses femmes dans les bordels, entre les replis graisseux de leur ventre, juste au-dessus de la chatte, et au-dessous des tétons, rouge et noir, ça empuantissait le bordel d'urine de chèvre. Brahmā, pardonne-moi, mais j'adorais ça ! On n'en sent plus, des comme ça. Aujourd'hui, les putes, elles s'aspergent de quoi ? De jasmin. On dirait des gamines qui vont au lavoir. Bah.

— Dommage... », Rāma secoua la tête : « De toute façon je ne sens rien. Je me souviens juste... Je me souviens du citron dont je me parfumais pour aimer Sītā. » Et Rāma caressa la nuque du gibbon, accroupi entre ses cuisses, qui commença à chanter.

« Ah, tu vois, Sītā, toi aussi tu te souviens.

— Écoutez ! »

À la nuit tombée, déchirant, le chant de la femelle gibbon s'éleva par paliers, rayonnant par ondes quasiment concentriques, tel le bruit du caillou qu'on jette dans l'eau en riant. Elle appelait, elle attendait que Rāma réponde, et Rāma tâchait de hululer à la place du gibbon mâle. Les Śeṣa qui savent imiter n'importe quel animal la corrigeaient, jusqu'à ce qu'elle s'ajustât. Enfin, alors que la femelle du singe s'impatiait, désespérée et seule dans sa psalmodie, Rāma revint chanter en chœur avec elle : elle fit résonner les fréquences de leurs voix animales et humaines à la fois, dans un long youyou qui commença à onduler en rythme. Et le cri chantait, le chant criait. Il dessinait dans l'obscurité de la mer et de la terre confondues des ronds en expansion, des cercles qui d'abord extérieurs aux auditeurs les enserraient, les encerclaient peu à peu, avant de pénétrer leur ventre, leur cœur, leur âme. Puis comme des bulles qui éclatent à l'air libre, les voix se vidèrent. Le silence revenait. Pas très longtemps : l'appel reprit, nourrissant à deux une seule voyelle éclatante, jusqu'à ce qu'enfin, au climax de leur duo, la femelle excitée porte la voix du mâle à son extrême limite : tout trembla et après une courte coda, ils se turent. Sītā, en bon singe fidèle, se blottit contre son vieux mari. Doucement, pendant que les Śeṣa lançaient à l'aveuglette des galets dans la mer, dont la marée remontait jusqu'à leurs pieds, ils regardèrent le noir absolu de l'océan, dos aux lumières de Barbaricum.

Si ce noir absolu était la bouche de Brahmā, la bouche de l'oubli

qui s'ouvrait devant eux, cette bouche n'avait pas d'odeur.

« Il ne reste plus qu'à dormir, mes amis. »

Ils dormaient déjà.

3

Contre la moitié d'une pièce d'argent à l'effigie impériale, le lendemain matin, ils payèrent leur droit d'entrer dans le quartier des quais de Barbaricum. Ils demandèrent une audience au chef de la confrérie, pour obtenir leurs places sur un navire au départ du port, à destination de l'Occident.

Tout était très réel, à Barbaricum, tout l'était même trop. Il n'y avait pas trace d'autel, seulement des quais de débarquement, d'embarquement, des comptoirs, et l'encens restait dans les caisses qui transitaient, en attente du paiement. Les hommes de toutes les nationalités, de Muziris à Méroé, vénéraient toutes sortes de dieux, insultaient ceux des autres, et se battaient ; mais pour avoir la paix, le plus souvent, ils cessaient d'invoquer et même d'évoquer leurs divinités. À Barbaricum, presque personne ne priait. On comptait en or, en argent, en bronze et en étain la valeur des tissus, du tressage, des huiles et des parfums, le précieux des pierres, le brillant du diamant, le blanc de l'ivoire et le noir des résines brûlées, le fil de la soie : tout ce qui avait de la valeur s'échangeait, tout ce qui s'échangeait avait de la valeur.

Certains, parfois, échangeaient leurs dieux, ou leurs histoires. On perdait son ancienne foi, on en gagnait une nouvelle, et il n'était pas rare de croiser un Ithiyōpiyen converti à la religion des Nabatéens ou, comme Rāma et les siens qui le suivirent dans la rue des tissus, un homme de l'île brûlée devenu fanatique du culte de Yeshua.

« Tu crois au dieu qui est mort sur la croix ?

— Oui, dit-il simplement en montant les escaliers qui conduisaient à la demeure du chef de la confrérie.

— Tu es lépreux aussi ?

— Oui.

— Est-ce que ce Yeshua était Viṣṇu ? »

Il ne comprenait pas la question.

« C'était Dieu, il est mort pour nos péchés.

— Qu'est-ce que c'est qu'un péché ? »

Et il les fit entrer dans le salon du marchand qui dirigeait la confrérie des lépreux de Barbaricum.

Quand il reconnut l'homme moustachu qu'il avait laissé à Pataliputra, le Brûlé trembla, baissa la tête et, soumis au destin, désespéré, il tomba à genoux.

« Pourquoi ? » murmura Rāma, sous sa robe bleue, sa belle lehnga sale et traditionnelle. Puis sous la capuche elle chercha l'homme du regard et découvrit l'ancien maître drapier qui attendait, assis sur un coussin brodé, au milieu d'autres marchands qui avaient contracté la lèpre par intérêt. Un grand tapis aux motifs de Tyr séparait Rāma, le Général, le Brûlé à genoux, les Śeṣa, le singe et l'assemblée des marchands.

« Eh bien, dit le drapier. Comme nous nous retrouvons... C'était il y a longtemps. »

Rāma se souvint. Sous le capuchon, humblement, elle ploya le genou et s'excusa d'avoir converti l'eunuque.

« Tu t'excuses ? » Il rit. Ensuite, s'adressant aux autres marchands, qui portaient la pèlerine de la confrérie, il raconta son histoire : comment une parente de l'Empereur, qui avait embrassé par fantaisie la cause des lépreux, lui avait volé son eunuque à Pataliputra, et comment l'Empereur ne l'avait jamais dédommagé de sa perte. De retour sur la côte, le maître drapier avait pourtant fait fortune en employant des lépreux et il s'était lui-même converti, parce que les affaires marchaient bien, parce que la lèpre permettait d'échapper aux impôts des brahmanes corrompus, aux fonctionnaires de Samudragupta et aux seigneurs locaux.

« Tu vois, dit le drapier, je t'ai déjà pardonné. En un sens, je me suis inspiré de toi. »

Encore une fois, Rāma s'inclina. Le Général, encore handicapé par sa blessure, ne pouvait pas l'aider.

« Relève-toi, murmura-t-elle au Brûlé qui se tenait encore à genoux sur le tapis.

— Mais, ajouta le drapier, les dettes ne font pas les bons amis. Tu me dois quelque chose.

— Quoi, mon seigneur ? »

Il éclata de rire.

« Je ne suis pas ton seigneur. Nous sommes tous lépreux, nous

sommes tous frères, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que je te dois ? »

Et le marchand, tranquillement, indiqua l'ancien eunuque du doigt :

« Lui. »

Déjà, Agni le Brûlé pleurait sous son vêtement qui le cachait aux yeux des autres hommes. Tout se payait. Il savait depuis longtemps qu'il n'avait échappé à son maître que pour mieux lui retourner un jour, dans cette vie ou dans une autre : il n'y avait pas de liberté, c'était une folie de s'être cru émancipé.

« Je ne peux pas te le donner, répondit Rāma, il ne m'appartient pas.

— Très bien. S'il ne t'appartient pas, je le prends. »

Rāma voulut protester, mais elle n'intimidait plus personne, pas plus que le Général des Morts, depuis qu'il avait été tabassé par les gamins qui obéissaient au chef de la confrérie.

« Amenez-moi cette... chose. »

Lorsque les lépreux du maître de la confrérie arrachèrent au Brûlé sa tunique, ils virent en grimaçant qu'il n'avait plus de gueule et qu'il avait noirci.

Inquiet, le maître fronça les sourcils :

« Est-ce que c'est la lèpre qui fait ça ?

— Non, maître, répondit doucement l'eunuque. J'ai été brûlé.

— Est-ce que tu souffres ?

— Non. Je ne souffre plus.

— La lèpre t'a protégé.

— Oui.

— Que Dieu ait pitié de toi. »

Et d'autres marchands se signèrent. Ils dessinèrent en l'air une croix devant leur visage.

« Seigneur...

— Quoi ? »

Rāma s'était avancée sur le riche tapis brodé :

« Si l'eunuque t'appartient, je peux te le racheter. »

Il hésita, observant son bien corrompu : l'eunuque ne ressemblait plus à rien.

« Combien ? »

Et Rāma dit :

« Huit pièces.

— Quelles pièces ?

— Celles qui sont à l'effigie de Samudragupta. »

4

Devant eux, la petite île de Barbaricum, à quelque distance du port, baignait dans la vapeur moite des eaux de la saison chaude. C'était l'île des pirates.

Désormais aussi pauvres que les manants sur la jetée, Rāma, le Général, les Śeṣa, le singe Sītā et le Brûlé contemplaient le spectacle, impuissants ; passereaux, hérons huppés des marais, aigrettes, pigeons et mouettes qui suivaient la route des navires de pêche peuplaient le ciel blanc de nuées criardes.

« Nous n'avons plus rien. »

Et leur spectacle n'intéressait plus personne.

Le Brûlé se taisait. Il se sentait redevable, honteux et misérable. Il avait été échangé contre tout l'argent qu'il leur restait et il les condamnait donc à échouer ici, sur les quais de l'Occident. Rāma calcula qu'il leur faudrait plusieurs années de travail au service de la confrérie avant d'amasser de quoi leur payer une place à bord d'un bateau.

« Et si nous revenions en arrière ?

— Vers où ? »

Le faux roi des singes ? Les Lichchhavi revanchards ? Samudragupta avançait partout ailleurs, et le pays appartenait à l'Empereur. Déjà, dans la ville sur le fleuve, la soldature était pressée de reprendre la main sur le comptoir de Barbaricum. Parmi les déshérités sur la jetée, on murmurait que Samudragupta ouvrirait de grandes léproseries pour faire le compte des lépreux, les discipliner, les soigner et briser leur confrérie naissante. L'âge d'or de la lèpre touchait à sa fin, dans les quelques États lointains qui résistaient encore à Samudragupta.

« Que faire ?

— Au moins, nous sommes ensemble.

— Nous recommencerons, dit Rāma avec douceur et mélancolie, dans une autre vie, lorsque nous aurons retrouvé des forces.

— Nous vieillissons », admit le Général des Morts.

Et les Śeṣa ne purent s'empêcher de pleurer.

« Il nous faudrait trouver un havre de paix, au moins, en attendant la mort.

— Mais comment ? »

Pour trouver de quoi manger, ils suivirent la trace des hérons garde-bœufs qui picorait des miettes le long du chemin, à la sortie de Barbaricum, près du fleuve.

Là, dans l'arrière-pays, les oiseaux en pleine chaleur voletaient au-dessus des rizières asséchées.

On entendit un cri.

Des Andhréens et des soldats de Samudragupta frappaient un jeune maraudeur qu'ils avaient arrêté. Au bord de la mare, les soldats et les éleveurs andhréens avaient posé leurs affaires et leurs armes pour prendre le temps de ficher une correction au jeune garçon, qui était descendu dans la rizière et avait sans doute cherché à dérober aux cultivateurs maraîchers quelques menus plants de riz et des légumes frais.

Il faisait grand soleil, l'eau des récoltes s'évaporait dans l'air. Le torse nu, les soldats s'amusaient de rosser le jeune homme. Ce n'était pas un lépreux, et ils n'avaient plus très souvent l'occasion de corriger des misérables, puisque la plupart s'étaient protégés par la maladie.

Aussi profitaient-ils de l'occasion.

Le jeune homme, qui avait la peau bronzée des Arabes, demandait pitié.

« Arrêtez ! » dit Rāma, de loin, debout sur le terre-plein par-dessus le fossé et la mare où les hommes le fouettaient avec des joncs cinglants.

— Rāma..., murmura l'eunuque, qui craignait qu'ils se trouvent encore embarqués dans une querelle qui ne les concernait pas, et où ils ne pouvaient plus avoir le dessus.

— J'ai dit : arrêtez.

— T'es qui, toi ?

— Je suis Rāma, septième incarnation et demie de Viṣṇu. Je suis l'Éclatante de bleu. »

Ils éclatèrent de rire.

« C'est l'autre tarée dont on parle au port.

— Viens te battre.

— Très bien.

— Non... », supplia le Brûlé, qui voulut la retenir par la manche.

Mais Rāma était déjà descendue dans le fossé pour affronter seule la demi-douzaine de soldats.

À son tour, le Général des Morts tenta de descendre. Mais encore convalescent, il était trop faible. Il se prit les pieds dans les hautes herbes et se cassa la figure. Les hommes se moquèrent de lui.

Puis les Śeṣa roulèrent, le cul par terre, le long du remblai. Or les herbes étaient si hautes, à l'orée de la rizière, qu'on ne les voyait même pas. Ils se dispersèrent et se perdirent dans le labyrinthe végétal. Les hommes, qui tenaient sous les bras leur victime, qu'ils avaient arrêté de frapper pour se concentrer sur les étrangers ridicules, attendaient en plaisantant.

« Alors ? Qui vient se battre ? »

Puis l'un des soldats renifla. Il sentait, derrière lui, l'odeur du brûlé.

« Quelqu'un a allumé un feu ? »

Quand ils se retournèrent les hommes en pleine canicule virent les flammes monter, près de leurs vêtements, et les hautes herbes sèches qui crépitaient déjà.

« Au feu ! »

En cercle tout autour d'eux, le Brûlé avait allumé un incendie. Il ne craignait pas les flammes. Déjà brûlé, il marchait lentement, nu, débarrassé de sa robe et de son capuchon, spectre cauchemardesque, à travers le mur du feu, et il arracha des gerbes d'herbe à l'aide desquelles il répandit vite et bien le brasier.

Les soldats et les cultivateurs fuirent, effrayés.

Sans se presser, Agni releva le beau jeune homme bronzé et l'aida à marcher jusqu'à la route.

Il était d'origine nabatéenne, mais il parlait leur langue. Il était intelligent, généreux, volubile, et très vite Rāma tomba amoureuse de lui. Le gibbon protesta et commença, tout le long du chemin qui les ramenait vers Barbaricum, à attaquer le Nabatéen pour lui arracher quelques touffes de cheveux.

« Sītā, s'excusa Rāma, est jalouse.

— Ah ? » Et le Nabatéen regarda le singe : « Elle s'appelle Sītā ? Comme dans la légende ?

— C'est Sītā. »

Il acquiesça, comme un homme intelligent acquiesce à la folie d'un ami :

« Très bien. »

Sur la route, Rāma proposa au Nabatéen de lui offrir la lèpre. Elle coûtait cher, par ici.

« Non, merci. » Et il sourit. « C'est un beau cadeau, mais je n'en ai pas besoin. »

Puis ils se présentèrent.

Très vite, le Brûlé jaloux comprit que le jeune homme nabatéen jouerait auprès de Rāma le rôle qu'il avait lui-même joué depuis Pataliputra : il se sentit remplaçable et remplacé. Parce que le jeune homme avait voyagé, il connaissait bien des choses, il était raisonnable, mesuré, sceptique, et souvent Rāma l'exaltée se sentait irrésistiblement attirée par son contraire. Jadis, Rāma était très belle et l'eunuque n'était pas très beau ; aujourd'hui, pourtant, le jeune Nabatéen était ravissant et Rāma avait sans doute vieilli.

C'était un homme de la jeune génération : il était né six ou sept ans à peine avant l'Aśvamedha.

Vexé, l'eunuque qui marchait derrière eux, en compagnie du Général silencieux, des Śeṣa silencieux et du singe agacé, vit Rāma rejouer auprès du jeune étranger la comédie qu'elle leur avait jouée. Avec amertume, Agni regarda Rāma minauder : elle souleva même le voile bleu au-dessus de sa plaie, désormais tout à fait lépromateuse, gonflée et putride sous le sein, afin de lui proposer de nouveau de la lécher.

Il répéta qu'il n'était pas intéressé. Le Nabatéen voulait bien s'efforcer d'être libre, mais il pensait qu'il ne lui était pas nécessaire de partager leur condition monstrueuse. Il avait d'autres ambitions, à son âge, que d'appartenir à une communauté vieillissante.

C'était un garçon vif et débrouillard, qui sut pêcher à mains nues parmi les immondices échouées contre le tumulus du port de grosses crevettes, qu'il échangea auprès d'un colporteur contre une céramique à demi pleine de résine storax, qu'il savait préparer pour lui rendre son parfum, et contre quoi il obtint au comptoir du port du riz cuisiné et de la bière. Rāma l'admirait. Il avait du bagout, le sens des réalités, pouvait parler jusqu'à la nuit tombée, mais aussi écouter. Tout de suite, il comprit la situation.

« Vous voulez aller vers l'ouest, vous n'avez personne pour vous orienter et vous conduire. Je viens de là où vous allez, je connais la région mieux que personne. »

Rāma, souriante, l'écoutait ravie.

Surtout, elle le désirait.

Elle entreprit de le séduire, évoqua ses aventures avec des femmes, qui souvent excitent l'imagination des hommes, lui raconta sa nuit brûlante en compagnie de Sītā, la fille de la terre, et lui parla de l'art du sexe de Viṣṇu.

Mais le garçon, quand il entendait le nom d'un dieu, répondait poliment qu'il y avait autant de dieux que de peuples ; il les respectait tous, il n'en adorait aucun.

Furieuse d'être éconduite, Rāma insista. Elle réaffirma que la lèpre libérerait tous les hommes, un jour.

Il apprécia la fable.

Mais le garçon, qui avait été mousse très jeune, qui avait cohabité dans le golfe et le détroit avec toutes sortes d'Arabes, de Nabatéens, d'adorateurs de Yeshua, de Juifs, de Tyriens, de sectateurs de Sri, de Kālī aussi bien que de Brahmā et de Viṣṇu, ne céda pas. Il lui fit même une objection de bon sens qui laissa Rāma muette : la lèpre est une maladie de pauvres gens. En effet, les pauvres gens doivent l'hospitalité et ils mangent avec les doigts. Ils n'ont qu'un lit, ils n'ont qu'un drap. Quand leur hôte mange et dort, ils mangent avec lui, ils dorment en sa compagnie, ils dorment même avec les animaux, ils s'allongent à même le sol. Par générosité, ils ne font aucune différence entre eux et l'autre, ils n'ont pas de palais, pas de chambre à part, ils ne possèdent pas de salles d'eau... Or la lèpre s'attrape par le contact, par la salive, par la sueur, par le sang. Donc l'hospitalité vous tuera, si vous êtes pauvre. Les linges, la natte, l'oreiller, tout la transmet.

Rāma demeurait silencieuse. Sur la jetée, les plus pauvres s'étaient allongés, attendant la nuit. La brume de chaleur qui enveloppait Barbaricum s'était peu à peu levée.

« Mais les riches ?

— Eh bien... », le jeune Nabatéen parlait toutes les langues des marchands avec aisance, et quand il revenait à la leur, il avait un léger accent occidental qui le rendait à la fois rustre et précieux. « Les riches habitent de grandes propriétés. Quand ils reçoivent un invité, si c'est un lépreux qui s'ignore, ils le feront manger de l'autre côté de la table, dans de la vaisselle, ils laveront cette vaisselle, ils lui tendront le crachoir, ils le laisseront pisser et chier loin de là où ils dorment, il s'allongera dans un lit d'invité ou d'ami, ils donneront son drap à la lavandière... Donc la lèpre, chez les riches gens, les princes et les

marchands, ne se diffusera presque pas. Vous, les pauvres, les lépreux, vous vous couperez du monde. La lèpre ne grandira que dans la pauvreté et elle fera grandir la pauvreté. Tout ça à cause de l'hospitalité et de ses lois. Les riches vous sauront gré de les débarrasser des miséreux, qui sont beaucoup trop nombreux.

« Au fond, vous ferez le sale boulot à leur place. »

Il termina son bol de riz, sans prendre conscience qu'il venait de détruire l'idéal de Rāma.

Il but, et la mauvaise bière qui piquait finit de fermenter dans son estomac comme dans l'alambic, il rota et s'excusa. Il avait des manières franches de marin. Il avait vu mille hommes, mille façons, et il avait la sienne, qui consistait à naviguer entre toutes les autres. Parfois il empruntait aux Romains, parfois aux Indiens, parfois aux Arabes.

Rāma pensait.

« Est-il vrai qu'il y a encore dans ce monde des êtres qui ne sont ni pauvres ni riches ?

— Oui. » Le garçon réfléchit. « Là où habitent les hommes noirs, il paraît qu'ils vivent dans la sauvagerie et qu'ils ne souffrent ni de la richesse ni de la pauvreté. C'est le paradis.

— Est-ce que c'est loin ?

— Le monde est vaste, madame !

— Tu nous emmèneras.

— Je n'ai plus de maître. J'irai où vous allez, si vous voulez bien me donner à boire et à manger. J'aime voyager.

— C'est bien. Mais nous n'avons plus un sou. Nous avons tout perdu... »

Il sourit.

« Vous êtes lépreux et vous n'appartenez pas à la confrérie ?

— Oui.

— C'est rare.

— Et alors ?

— J'ai une idée. Si vous me suivez, je vous trouverai un navire.

— Où ça ?

— Là-bas. »

À la tombée de la nuit, il désigna l'île des pirates, droit devant dans l'estuaire de Barbaricum.

« Des pirates ? »

Il leur expliqua son idée, qui était rusée, ils acceptèrent et, en

attendant le lendemain matin, Râma voulut lui proposer de partager sa couche, mais elle se sentit trop faible et trop vieille et eut peur d'essuyer un refus qui le lui aurait confirmé. Elle avait perdu de son charme.

Donc le jeune Nabatéen qui aurait pu être son fils alla aux putes, ainsi qu'il faut toujours faire, précisa-t-il, avant d'embarquer pour une longue traversée.

Ithiyōpiyā

À bord d'un navire qui vogue vers l'occident, les lépreux découvrent l'étendue du monde, au-delà de leurs dieux.

Parvenus sur les rivages d'un autre continent, ils survivent, ils se vendent, ils sont vendus.

Ils perdent une âme.

1

Ils naviguaient vers le pays qu'on désignait sous le nom d'Aithiops parmi les marchands grecs. Le Nabatéen l'appelait Habatha au visage brûlé, parce qu'il y faisait très chaud, et les Indiens Ithiyōpiyā. Pour l'heure, il faisait mauvais temps, et ils ne voyaient plus le soleil.

Durant des semaines, le Général des Morts fulmina enfermé dans la cabine. Sa peur panique de l'eau était si grande qu'il n'avait aucune envie de voir la mer sur laquelle ils voguaient.

Le Général recouvrait peu à peu ses forces, mais il n'avait pas le choix : il s'était engagé avec les autres à servir sur le navire de l'Empereur des pirates de Muziris, le Samudragupta du pauvre, comme cet homme aimait lui-même à se qualifier. À bord d'un large bateau qui sert habituellement à conduire les chevaux et les rois, les lépreux étaient nourris, et ils se partageaient près de la poupe une cabine étriquée, où des draps avaient été tendus, non pour leur confort, mais afin de les isoler de l'équipage. Confinés dans la cabine en planches de cèdre, ils devaient attendre l'apparition d'un navire de commerce sur l'horizon pluvieux, puis lorsque le bateau de l'Empereur des pirates l'abordait, la porte de la cabine était ouverte et on leur demandait de

sortir. Nus sous l'orage comme des monstres de foire à Pataliputra, ils faisaient peur aux marchands d'Aksum ou de Méroé, et les pirates n'avaient même pas besoin de combattre pour rançonner le navire de commerce.

« Ils se servent de nous comme de chiens...

— Nous faisons peur, ils auraient tort de s'en priver », soupira Rāma.

Assise par terre, sur un drap blanc sali, elle réfléchissait. Il y avait du roulis. Le Nabatéen leur avait promis le transport, pas le confort ni la dignité. Le jeune homme servait sur le pont, en compagnie des pirates, pendant qu'eux attendaient à fond de cale leur piteux repas. Le quatre-mâts était peint en blanc, comme il se doit ; s'il avait eu seulement trois mâts, avait expliqué le Nabatéen, l'Empereur des pirates l'aurait fait vernir en rouge. Il y avait des règles. Les Indiens étaient superstitieux quant à la mer, se moquait-il, parce qu'ils croyaient que celui qui franchit l'océan perd ses dieux.

Peut-être, remarqua la princesse, qu'ils n'avaient pas tort.

Mais on les siffla, et il fallut se remettre au travail.

Le Général détestait devoir sortir, en plein jour et en pleine mer, pour se dandiner à bonne distance des pirates méfiants sur le pont. Il s'agissait de se trimballer entièrement à poil, de franchir la planche posée en travers du bordage et de monter sur le vaisseau ennemi. Pas besoin de grimacer ni de surjouer la monstruosité. Là, les marins étrangers, qui hurlaient dans une langue inconnue, accueillaient le plus souvent la bande de lépreux, le Brûlé et leur gibbon, en s'agenouillant ; mais les lépreux nus ne se sentaient investis d'aucune puissance divine. Trempés par le crachin, ils revenaient honteux de la superstition universelle des hommes. Certes, les marins étrangers avaient raison de craindre leur contact, mais ils avaient tort de les investir d'une démonerie dont le nom changeait avec chaque religion. Les lépreux découvrirent ainsi l'incroyable variété des vérités. Les chrétiens imploraient la pitié du Seigneur, se signaient et recommandaient leur âme à Yeshua mort sur la croix, les Arabes récitaient les mille noms de leurs dieux, ils demandaient pardon, les Romains juraient et appelaient le médecin, les Ithiyōpiyens avaient leurs propres démons, qu'ils identifiaient aux lépreux. Et les lépreux, quant à eux, nus et exposés au soleil après la pluie, tenaient en respect les marchands de toutes les confessions, le temps que l'Empereur des pirates négocie avec le

capitaine un butin raisonnable.

Ils étaient devenus une arme au service des uns, contre les autres.

Quand ils retournaient dans leur quatre-mâts blanc, les pirates issus de toutes les nations n'adressaient pas le moindre merci aux lépreux, et seul le Nabatéen venait encore converser avec eux.

Les Śeṣa dépérèrent.

Victime du mal de mer, des vents contraires loin de sa patrie, c'est Moitié de Śeṣa qui mourut le premier, comme s'il avait échappé à la vigilance de sa divinité protectrice. Il faut dire que la lèpre l'avait considérablement entamé. Depuis quelque temps, on ne l'entendait plus rire ni chanter. Il avait d'abord perdu l'usage de ses oreilles éléphantines et de ses yeux encroûtés. Amaigri, toujours aussi informe qu'un embryon de chair qui n'a pas été sculpté par sa mère, il n'avait pas quitté la cabine en cèdre durant les dernières attaques. Puis, un matin, par un temps silencieux qui annonçait la tempête, alors que le bâtiment tanguait drôlement, il roula au sol, et l'un de ses frères qui s'inquiétait qu'il aille et vienne sur le sol, au gré de la houle, tâcha de le réveiller sans succès.

« Rāma ! »

C'est elle qui annonça :

« Il n'est plus avec nous. »

Tous pleurèrent. C'était une mort simple, presque anecdotique, et il sembla à tous les autres que le petit avait traversé avec le navire une frontière invisible loin de leur pays, perdant peu à peu la vie, l'esprit, l'âme parce qu'il s'éloignait de sa terre natale.

Mais Rāma ajouta :

« Son âme est en vous, désormais. »

Le Général des Morts grogna :

« Est-ce qu'il faut diviser sa moitié par trois ?

— Oui, acquiesça Rāma. Toi, Quart de Śeṣa, tu disposes d'un quart plus un tiers de la moitié.

— Combien ça fait ? s'enquit fébrilement Quart de Śeṣa.

— Eh bien... Il faudra demander la proportion exacte au Nabatéen. Il sait calculer mieux que moi. »

Comme les Śeṣa malades étaient troublés de ne plus savoir combien d'âme ils avaient, ou plus exactement quelle portion d'eux-mêmes chacun représentait, il fallut que le Brûlé tranche :

« Toi, le Quart, disons que tu seras désormais la Moitié. Bout de

Śeṣa, tu seras le Quart. Le Dernier petit bout... Tu restes un Bout, mais un peu plus important. D'accord ? »

Les petits lépreux étaient en proie à la confusion.

« C'est toi le Quart ? demanda l'ancien Quart au Bout, qui ne savait plus qui était qui.

— C'est toi.

— Non, plus maintenant, je crois.

— Arrêtez. »

Et Rāma enveloppa dans un drap crotté l'ancienne Moitié. Tendrement, elle la prit dans ses bras, sans les mains, et demanda au Général de frapper contre la porte fermée à double tour afin qu'on la leur ouvrît :

« S'il vous plaît ! Laissez-nous sortir. »

Enfin, après un long moment d'attente, c'est le Nabatéen qui vint s'enquérir de ce qui se passait.

« L'un de nous est mort. »

Sans tarder, le Nabatéen fit ouvrir la porte de leur cellule. À la lumière tourmentée de la tempête qui se préparait au large du pays des Arabes, les lépreux encapuchonnés sortirent et le Nabatéen les conduisit jusqu'à la proue du quatre-mâts des pirates.

Là, Rāma chercha la bouche de Brahmā, afin de lui confier son compagnon. « Père des dieux, où es-tu ? » Mais l'horizon barré par les nuages lourds et noirs était vide, et l'océan n'était pas la bouche attendue. Elle douta de ses dieux. « Brahmā..., supplia doucement la princesse, ouvre la bouche... S'il te plaît. »

La mer s'ouvrit comme l'oubli. Dans les flots noirs, la princesse crut apercevoir un creux profond, où elle jeta son ami, le fidèle Śeṣa, qui plongea dans l'océan tempétueux et froid : la matière orageuse l'avalait.

Un instant plus tard, c'était comme s'il n'avait jamais existé.

Alors elle pria le Nabatéen de leur montrer où au juste ils se trouvaient dans le vaste monde et vers où ils se dirigeaient.

L'homme n'avait pas peur des lépreux, du moment qu'il se lavait les mains et qu'il maintenait entre lui et eux une distance minimale qui lui assurait d'éviter les postillons, la sueur, la crasse au creux des doigts, par

quoi les germes se transmettent. Aussi le jeune Nabatéen s'assit-il en s'enveloppant les jambes dans un drap au milieu de la cellule, dans la cale du navire, là où les lépreux se trouvaient consignés.

« Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Notre ami est mort. Nous voulons savoir où il repose à présent. »

Il déplia un long papyrus usé et indiqua au milieu de tracés mystérieux, de noms, de signes et de figures, un endroit :

« C'est ici.

— Explique-nous le voyage que nous avons fait jusqu'ici, demanda Râma.

— Nous venons tous ensemble de Barbaricum. Entre Barbaricum et Barbariké, leur enseigna le Nabatéen, il faut faire voile par l'île de Suqutra, ou bien s'arrêter à Syagar. Nous nous en rapprochons. Les pirates quant à eux résident loin au sud, vers Limyriké, avant Muziris, dans le port où se dresse un temple d'Augustus, notre empereur.

— Ton empereur ? demanda le Brûlé.

— Celui de mon maître.

— D'où viens-tu ?

— Mon ancien maître, Meropius, était un philosophe tyrien qui désirait connaître le pays des Indiens. Sur les traces de Metrodorus qui a parcouru votre royaume, il a emmené deux jeunes esclaves éduqués dans sa maison, dont moi, parce que nous parlions le grec et le latin. Sans encombre, nous sommes allés jusqu'au port d'Adulis, où il escomptait acheter des réserves de nourriture, alors que le traité qui liait les Romains et les Indiens venait tout juste d'être rompu. Il a été torturé et tué par les Indiens sous mes yeux. Par compassion, ils m'ont épargné, ainsi que mon compagnon, avant de nous envoyer en esclavage auprès du roi des Indes, où je me suis montré bien diligent. Là, j'ai appris votre langue.

— Tu parles du roi des Indes ? Ce n'est pas l'Inde que tu décris mais l'Occident, c'est la corne du continent du Sud.

— Pour eux, c'est déjà l'Inde.

— Nous venons de l'Inde. Nous en venons par l'Orient.

— Mais c'est l'Inde pour ceux qui viennent par l'autre côté.

— Nous ne nous entendrons jamais. Les choses n'ont pas les mêmes noms chez nous et chez eux, soupira l'ancien eunuque. Le monde est trop grand. »

Râma se tut.

« Il faudrait tout traduire.

— Je peux le faire. J'ai servi de traducteur, de port en port. J'ai suivi les Ptolémaïens qui souhaitaient chasser l'éléphant près de Bab al-Mandab. Ensuite j'ai combattu avec les fils de Ptolemaeus les voleurs, les Arabes et les Nabatéens qui attaquent sur des radeaux les naufragés le long de la côte de l'île brûlée de Katakekaumenê. Là-bas, j'ai compris que les temps avaient changé. Les Arabes vivaient en paix. Les mangeurs de poissons avec les doigts aussi, les nomades et tous ceux qui pâturaient et qui allaient à chameau, avant que les rois alexandrins ne colonisent le golfe. Les énormes navires chargés de biens, de carapaces de tortues onéreuses, de défenses d'éléphants, d'épices précieuses, d'encens et de santal que vous connaissez bien... Tout ça leur passait désormais sous le nez. C'était une tentation trop forte, pour des hommes qui avaient commencé à se sentir pauvres. Ils ont été alléchés par l'odeur de l'or et de l'argent, et l'envie les a transformés en voleurs. Voilà pourquoi ils sont devenus des naufrageurs. C'est toujours comme ça que ça se passe. Ces hommes qui voient sur la mer les richesses des autres équiper leurs radeaux de peaux de cuir tendues et ils attaquent la nuit les vaisseaux désorientés, comme les charognards à l'arrière du troupeau.

— Tu as été le long de ce pays. Est-ce que tu peux m'en dessiner la carte ? demanda le Brûlé.

— Oui, je peux essayer. Mais ce ne sera pas très précis.

— Nous avons besoin de ta science.

— Je ne sais pas bien dessiner.

— Je t'aiderai, dit l'ancien eunuque.

— Nous cherchons la bouche du monde, précisa Rāma. Est-ce que tu en as entendu parler ?

— La bouche du monde ? » Le jeune homme grimaça. « Je ne vois pas ce que cette expression pourrait désigner.

— Ce n'est peut-être pas un lieu.

— Tu parles par mystère, madame. Je ne comprends pas. Pose une question simple, et je te donnerai une réponse simple.

— Dessine. Nous verrons bien. »

Avec une adresse étonnante, l'homme à la fois nabatéen, barbare, arabe, aksumite et romain, d'Inde orientale et occidentale, traça quelques figures en tenant à la façon du couteau son style au-dessus du papyrus. L'eunuque lui apprit à le faire pencher pour laisser l'encre

noire s'en écouler. Sur le dos du papyrus, il esquissa la carte du grand marché d'ivoire, d'arômes, de verre précieux, de myrte, de la Mare Rubrum, qui commence à Klysmā, et de la Mare Indicum, d'Alexandria à la ville de Syene. Il dessina ensuite le fleuve sacré Nilum. Il indiqua les frontières d'Ithiyōpiyā et du royaume de Méroé, avant de faire saillir la corne ou le nez du continent, évoquant les parfums de l'immense océan, où comme par magie il fit apparaître au gré de ses souvenirs les cités voisines du port d'Eudaimôn. Passant du grec au sanskrit, du latin à l'arabe, il disposa et nomma les villes de Myos Hormos à Barbaricum, d'où ils étaient partis en compagnie des pirates. Au sud des terres d'Aphrīkā, il longea la rive comme on cabote jusqu'à Rhapata. Plus à l'est, sans oublier de dire quelques mots du royaume de Sakai, vassal de Samudragupta, il nota par autant de flèches les cinq ou six vents de mansuétude qui soufflent en direction de Lankā la lointaine. Le plus fidèle possible à sa mémoire des traversées, il découpa et crénela avec application les hauts-fonds de Sēmylla Mandagora, Palaipatami, Melizeigara, Byzantion, Toparon et Tyrannosboas. Peu à peu, Rāma découvrit la figure complète de son pays. Elle en contemplait la forme jusqu'aux îles Sēsekreinenai, embrassant d'un seul coup d'œil la péninsule et l'île blanche.

« Voilà. »

L'eunuque prit un pas de recul. Il se sentit projeté par l'imagination haut dans le ciel, au-dessus du séjour de Kṛṣṇa, de Viṣṇu et de Brahmā, pour observer le monde humain de loin. Il le contempla étalé, mis à plat et à nu. Même les dieux étaient là, bien localisés : on devinait leurs temples, leurs cultes régionaux. À la fin, le Romain barbare traça sur le nez de l'Afrique, dans le royaume d'Aksum, une croix et un croissant. Les hommes de là-bas sont chrétiens à présent.

Rāma demanda : « Est-ce qu'ils croient au seigneur Yishnu ? Nous avons déjà rencontré quelques-uns de ses adeptes à Barbaricum. » Elle pensait hélas au marchand drapier.

« Yeshua, je crois. Oui, c'est ça, madame.

— Appelle-moi Rāma.

— Bien, Rāma.

— ... si tu le veux, ce n'est pas une obligation. Mais, dis-moi, je ne comprends pas ce que je vois. D'où est-ce que je dois regarder le pays ? Du haut d'une colline ?

— C'est vu du ciel, madame... Rāma. Imaginez que vous êtes un

oiseau. Je ne sais pas, un aigle ou une hirondelle...

— Ah. L'aigle Garuda.

— Peu importe, madame, ce sont des légendes. L'important, c'est que vous vous trouvez tout en haut par la pensée, dans le ciel. Et qu'est-ce que vous voyez ?

— D'en haut ? Nous voyons ce que voient les dieux.

— Si vous voulez. Je pense que les dieux ont autre chose à faire que de nous regarder. Mais vous, depuis tout en haut, regardez attentivement.

— Je regarde.

— Bien. »

Et le Nabatéen barbare et romain à la fois dessina deux points minuscules, au milieu de la mer, à quelque distance de Barbaricum, sur un triangle à quatre-mâts qui représentait leur bateau, à l'approche du royaume d'Ithiyōpiyā.

« Vous voyez : je suis ici. Et vous... », il écrivit le nom de Rāma en toutes lettres, « ... vous êtes là. »

Rāma se pencha :

« Je suis un point. Moi ? Je suis ce point.

— C'est la réalité. Et tout ça, c'est le monde autour de nous. Tout autour de vous. »

Déposant la paume de sa main contre le dos du papyrus couvert de signes, il agita la main de-ci de-là, puis il écarta les bras et embrassa l'espace vide dans la cabine et au-delà.

3

« Est-ce l'Ithiyōpiyā ? »

Quand ils débarquèrent à Aksum, la ville de l'ivoire, les lépreux se sentirent vite perdus. Dès la jetée, un chrétien les héla et les aborda :

« Pourquoi est-ce que vous ne portez pas la clochette ?

— Qu'est-ce qu'il dit ? »

Le Nabatéen traduisit sommairement. Dès qu'ils arrivèrent en ville, il arrêta : c'était trop bruyant. Les lépreux ne parlaient la langue de personne et dépendaient tout le temps du jeune homme, qui leur fit traverser la capitale du royaume de l'ancien roi Zoskales, assassiné. Le Nabatéen leur résuma en quelques mots l'histoire du royaume de D'mt.

Ils iraient plus tard visiter les ruines de Mazaber, l'ancienne capitale construite par Mityopis, fils de Cush. Près des anciennes mines de sel, ils chercheraient une caravane susceptible de les conduire à l'ouest du monde connu. Pour l'heure, les lépreux traversaient tels des fantômes encapuchonnés une immense ville cacophonique soumise à d'autres dieux que les leurs.

Devant un vieil homme qui priait, à demi nu, au coin d'une rue, Rāma demanda au jeune Nabatéen de traduire ses questions et les réponses du vieil ermite :

« Qui pries-tu ?

— Il prie le Seigneur.

— Quel seigneur ?

— Il prie Dieu.

— Lequel ?

— Il n'y a qu'un dieu. Il n'a qu'un dieu.

— Est-ce Viṣṇu qui est mort sur la croix ? De quelle couleur était le dieu ?

— Il ne comprendra pas ta question.

— Pose-la, s'il te plaît.

— Pour toute réponse, le vieil homme ridé aux yeux exorbités lui tendit un peu de pain sec.

— C'est son hostie.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le corps de son seigneur. »

Et le vieil homme glissa l'hostie sous sa langue.

« Tu manges ton seigneur ? »

Il répéta :

« Yeessus, Yeessus.

— Est-ce Yeshua ?

— Oui.

— Il est mort sur la croix. »

Le vieil homme opina.

Doucement, Rāma leva les mains et voulut les approcher du vieux :

« J'ai été ton seigneur, vieil homme. Je m'en souviens. C'était moi. »

Alors le vieux révolté se rétracta et il hurla.

« Attention, prévint le Nabatéen.

— Quoi ?

— Ils n'aiment pas les lépreux. Ils pensent que vous avez péché.

— Je peux le libérer...

— N'essaie pas.

— Il souffre.

— Il veut souffrir. Laisse-le souffrir. »

Et le vieil homme tordu rampait au coin de la rue. D'autres chrétiens approchèrent, pour le relever et pour l'aider. En langue étrangère, ils s'en prirent à Rāma et à ses compagnons.

« Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Mieux vaut partir. »

Les chrétiens leur jetèrent des pierres.

Dans la cité, expliqua le Nabatéen en conduisant Rāma, le singe, le Général, le Brûlé et les trois Śeṣa à travers les sentes tortueuses d'Aksum, les lépreux portent une cloche ou bien des clochettes autour du cou.

« Pourquoi ?

— Pour annoncer qu'ils sont là, pour que les hommes comprennent qu'il vaut mieux s'écarter.

— Nous n'allons pas porter des clochettes comme les vaches ! protesta le Général.

— C'est pour ça qu'il serait préférable de sortir de la ville. »

Et puis les Śeṣa, qui avaient faim, soif et sommeil, semblaient effrayés par le grand marché d'Aksum.

« Sortons. »

Aux portes de la cité, ils passèrent près de la résidence du roi Ezana, récemment converti à la religion des chrétiens. Rāma étonnée approcha d'une grande croix de pierre, dressée devant l'autel sacrificiel, orné d'une stèle blanche particulièrement haute et recouverte d'écritures.

« Est-ce ici que Yishnu est mort ?

— Ce n'est pas Yishnu. Dans cette région, ils disent maintenant Yeshua. Et leur dieu s'appelle Yahvé, je crois. Il n'est pas mort sur cette croix-là.

— Mais c'est la croix.

Il y a des croix partout. Regardez. » Il commençait à s'impatienter. Sur une pièce de monnaie de peu de valeur, obtenue en guise de salaire auprès de l'Empereur des pirates, le Nabatéen désigna une petite croix gravée.

« Nous, nous avons Samudragupta. Eux, ils ont la croix. »

Hors des murs, le désert et la côte aride ensablaient le pays. Des ânes, des moutons, des chameaux allaient. Sous les palmes, les terres fertiles produisaient des dattes, qu'ils arrachèrent à une propriété.

« Où veux-tu aller ? demanda le Brûlé au Nabatéen, en dévorant avidement le fruit moelleux du dattier.

— Je ne sais pas. J'ai besoin de ça. » Au creux de sa main, il agita la pièce d'argent gravée d'une croix. « Je retournerai à Adulis, le port où l'on trouve de tout. C'est magnifique. Il y a même des lions, qu'on embarque sur des navires pour les porter à des souverains à l'autre bout du monde. Le marché d'or, d'ivoire et d'esclaves est sans pareil. J'aimerais m'acheter un esclave, un noir.

— Tu penses qu'il est juste de réduire des hommes en esclavage ?

— Je ne suis pas chrétien. »

Le pays était plat, morne et brûlant. Après avoir été refoulés de la propriété aux beaux dattiers, ils mendiaient quelques jours aux portes de l'oasis, sur le chemin d'Adulis, et se baignèrent dans les sources chaudes qui sentaient le soufre. Ils avaient faim, ils crevaient de faim.

Ils perdirent leurs manières d'Indiens, ils étaient déçus par le nouveau monde d'Occident.

Finalement, un matin, le Général des Morts, qui ne croyait plus à grand-chose, décida d'estourbir Sītā et de la faire cuire. Il voulait de la viande. Au portail de l'oasis, un marchand richement drapé dans du lin, une croix d'or au cou, s'était arrêté et avait commencé à converser dans une langue étrangère avec le Nabatéen. Incapable de suivre la conversation, le Brûlé préféra partir à la recherche du Général, qui avait disparu depuis l'aube. Quand le Brûlé le découvrit, à l'ombre des murailles de l'oasis, il était trop tard. Sītā avait été assommée à coups de pierre. Elle gisait inanimée et le Général s'efforçait de la dépecer en jurant, avant de la faire rôtir sur une broche.

« Général... Qu'avez-vous fait ?

— Tu le vois bien.

— Sītā...

— Ah, grogna le Général, tu ne vas pas me dire que tu as jamais cru que cet... animal, c'était Sītā. Sītā est morte, et voilà tout.

— Mais Rāma pense que c'est Sītā. Elle dansait et elle chantait comme elle.

— Les singes imitent les hommes.

— Les Śeṣa les imitent aussi.

— Très bien. Ce sont des singes, alors.

— Tu ne les mangerais pas.

— Il faudrait que j'aie sacrément faim, ha ha ha ! »

Et le Général s'employa à arracher la peau du dos du singe, rose, fraîche, sanguinolente. Elle l'avait mis en appétit.

« Aide-moi. »

Le Brûlé était triste, mais il était affamé aussi.

« Que lui dira-t-on ?

— À qui ?

— À Râma.

— Bah.

— Nous avons trouvé de la viande ! » s'écrièrent-ils en revenant au camp des mendiants, au portail de l'oasis. Et ils brandirent les morceaux de chair du singe découpés et rôtis.

Râma était heureuse : à manger, enfin !

Ils s'assirent en cercle et partagèrent le repas chaud.

« Tiens, dit-elle, je laisse la moitié de ma part à Sītā. Où est-elle passée ? »

Le Général, qui avait attaqué une cuisse, grommela :

« Sais pas... Toujours aimé se baigner... Dans les sources chaudes...

— Tu as sans doute raison. »

Râma mangea.

« Quel est cet animal, déjà ?

— Hmm. Une sorte de chien, qui erre dans le désert. »

Le Nabatéen, après s'être essuyé les lèvres grasses d'un revers de main, remarqua :

« Il n'y a pas de chien ici.

— Une sorte de chien, j'ai dit.

— Ce n'est pas bon, dit la nouvelle Moitié de Śeṣa. Je n'aime pas. »

Et il ne mangea rien.

« Il faut manger, l'encouragea Râma, tu es trop maigre. »

Depuis la perte de leur frère, les Śeṣa se laissaient aller. On les entendait à peine.

« On n'a pas envie.

— Mange. »

Puis les lépreux firent la sieste, et le Nabatéen après avoir roté proposa : il y avait ici, dans cette oasis, un marchand chrétien, le fils d'un ancien serviteur de Zoskales, qui avait proposé de le mettre en

contact avec une caravane de marchands et de soldats de Méroé partie explorer le territoire des hommes noirs, à l'ouest.

« Tu voulais passer par le marché d'Adulis, non ? »

— J'irai.

— Tu ne peux pas nous laisser. Sans toi, nous ne comprenons rien de ce que disent les gars.

— Je vais voir avec lui. La caravane passe par les mines de sel, sur la route qui mène d'Aksum aux ruines de Mazaber, à deux heures de marche d'ici. Vous voyez, c'est dans cette direction.

— Nous t'attendrons.

— Il vaudrait mieux m'attendre là-bas. Je viendrai avec lui.

— Pourquoi ? »

Le Nabatéen chercha une réponse.

« Tu sembles embarrassé.

— Pas du tout.

— Dis-moi.

— Il paraît... » Il hésita. « C'est une superstition. Les hommes d'ici croient que le sel prévient la lèpre. Il faudrait vous en recouvrir. Allez à la mine de sel gemme, qui brille de mille reflets. Cassez du sel, et roulez-vous dedans. »

Rāma se tut.

« Très bien, décida le Brûlé. S'il faut nous badigeonner de merde ou de sel, peu importe, nous le ferons. C'est comme ça. »

Rāma demanda :

« Tu es sûr ? »

Le Brûlé, qui se sentait coupable d'avoir mangé et fait manger Sītā à Rāma, espérait partir d'ici. Il répondit oui.

« Et Sītā ? »

— Elle nous rejoindra.

— C'est trop loin. »

Rāma était indécise, et le Général et le Brûlé décidèrent à sa place. Ils marchèrent, le ventre lourd, sous le soleil de midi. Plusieurs fois, ils s'arrêtèrent pour chier en implorant pardon.

« La viande, remarqua Rāma, n'était pas bonne. »

Seuls les Śeṣa avaient été préservés. La merde sentait si mauvais que même les lépreux s'en apercevaient.

Tourmentés par leur estomac, ils rejoignirent, étourdis aussi par la chaleur, les mines de sel d'Aksum. C'était une vaste carrière à ciel

ouvert qui leur rappela le temple troglodytique de leur lointain pays. À l'ombre ils se déshabillèrent et sans le sentir pénétrer dans leurs plaies, mais chatouillés tout de même par sa morsure, ils s'enroulèrent dans le sel qu'ils foulaient aux pieds. Aussi blancs que des spectres, ils attendirent nus le retour du Nabatéen.

Au soleil, ils auraient cuit comme la viande, rôti en croûte de sel. Recroquevillés dans le recoin ombreux de la mine abandonnée, crevant de chaud, et se levant encore de temps en temps pour aller chier en gémissant, ils patientèrent jusqu'à la nuit tombée.

Voilà donc, pensa le Brûlé, l'Ithiyōpiyā. Ce n'est pas le paradis dont nous avions rêvé.

Il faisait noir. Enfin une troupe de gens en armes s'approcha des mines extraordinaires et les héla d'en haut, à la lumière de torches. C'était le jeune Nabatéen, juché sur un chameau, en compagnie d'une vingtaine d'hommes d'Aksum et de Méroé, d'anciens soldats du roi Ezana, qui portaient autour du visage un long foulard de couleur rouge enroulé, et parlaient une langue chuintante.

« Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Je suis désolé, dit le Nabatéen.

— Pourquoi est-ce que tu dis cela ?

— Parce que je le suis. »

Puis les lépreux devinèrent au-dessus d'eux les hommes qui négociaient. Ils échangèrent quelques pièces d'argent gravées de la croix.

C'est le Général des Morts qui comprit le premier :

« Il nous a donnés !

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ? »

Plusieurs hommes armés de fourches commencèrent, à la lumière rare du croissant de lune, à descendre avec précaution dans la mine de sel gemme.

« Il a raison, admit le Brûlé, qui s'en voulut d'avoir été aveugle. Il nous a vendus. »

Râma regarda avec innocence autour d'elle. Les hommes au visage voilé, qui tenaient leurs torches à bout de bras et qui s'adressaient à eux sans qu'ils puissent les comprendre, les avaient encerclés et, comme du bétail, à l'aide des fourches, ils les poussaient désormais, nus et enrobés de sel, hors de la mine.

Le sel les avait engourdis et protégeait les soldats de leurs effluves

lépromateux.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda enfin Rāma, frêle et fine. Maladroitement, elle avait remonté la pente où les cristaux de sel, gros et petits, formaient une mer étincelante de blancheur, à la lueur de la lune et des torches huileuses des hommes. La lumière qui semblait divine baignait les lieux d'irréalité.

« J'ai besoin d'argent pour rejoindre Adulis, avoua le jeune Nabatéen. Et ils veulent des lépreux. Nous avons conclu un marché.

— Enculé ! » hurla le Général, qui voulut s'échapper. Mais les Aksumites rouges le piquèrent et l'enfourchèrent, comme on fait à la chèvre qui s'écarte trop du troupeau. Ils n'avaient pas peur, même s'ils gardaient leurs distances. À leurs yeux, le cristal les protégeait des germes.

« Ces hommes veulent des malades contagieux et des monstres pour se prévenir des attaques des sauvages. Ils vont faire la guerre aux hommes noirs de l'Ouest. Ils vont voler de l'or, de l'argent, du cuivre et de l'étain. Après tout, vous irez où vous vouliez vous rendre. Avec eux, vous irez le plus loin possible vers l'ouest. Là-bas, c'est ce que les gens de votre langue appellent Aphrīkā. J'espère que vous trouverez la bouche du monde que vous cherchez, je l'espère vraiment, même si je n'y crois pas.

— Enculé !

— Quant à moi, poursuivit le Nabatéen qui ne ressentait aucune honte à les avoir vendus, j'ai aussi besoin d'un lépreux pour repousser le mauvais sort et tous ceux qui le craignent, au-delà de la ville d'Adulis. » Il se pencha dans la pénombre. « Toi, tu es trop brûlé. Toi, tu cries tout le temps. Toi...

— Qui ça ? »

Il désignait un Śeṣa.

« Viens par là, petit homme. Tu m'accompagneras dans mon voyage. Tu seras mon apprenti.

— Non, s'il te plaît, supplia Rāma à la lueur fantastique des colonnes de sel. Ne nous sépare pas ! Nous devons rester tous ensemble. C'est important.

— Pourquoi ? demanda le Nabatéen, sincèrement curieux.

— Parce que nous sommes liés, à travers les vies.

— Ah ! » Il opina. « C'est ta croyance. Je la respecte. Mais je pense que rien n'est lié, et moi je dois me rendre là-bas, où les hommes noirs

de la côte craignent les démons, les lépreux comme vous. Ce petit homme me servira. Je serai bon avec lui, je te le jure. Il apprendra une religion.

— S'il te plaît...

— Pourquoi est-ce que tu me supplies ? Arrête. C'est comme ça. On se rencontre, on se sépare. Avance ! » ordonna-t-il au Śeşa, tandis qu'il expliquait dans sa langue chuintante à un Aksumite ou un Méroéen lequel des petits monstres il s'était réservé pour son service personnel ; ils discutèrent encore un peu et Rāma espéra qu'ils ne tomberaient pas d'accord.

Mais le Nabatéen conclut :

« C'est entendu. »

Au cou du petit Śeşa nu et incapable de comprendre ce qui lui arrivait, il lança une corde épaisse, au bout de laquelle pendait une clochette métallique. Puis, le tenant en laisse, il le fit avancer à pas comptés et s'éloigna de la mine extraordinaire.

« Śeşa ! crièrent ses deux frères. Petit bout ! »

Ils pleuraient, sans parvenir à s'arrêter, et en dépit des piques et des fourches qui les repoussaient, ils avançaient, ils essayaient de suivre le frère que jamais ils n'avaient quitté.

« Śeşa ! »

Leurs pleurs déchirèrent la nuit, la lune, et tout le monde se tut.

Ils sanglotèrent longtemps.

Ils sanglotaient encore quand la caravane des hommes d'Aksum et de Méroé quitta la route des ruines de Mazaber pour partir explorer, là où les hommes sont noirs, les territoires des forêts et des lacs de l'Ouest lointain, réputés riches en or, en diamant et en étain, qui valaient si cher sur le marché.

Aphrīkā

Rāma a trouvé le Paradis, le Général et le Brûlé l'ont suivie. Paisiblement, ils vivent au bord d'un grand lac où les hommes auraient pu être heureux. Ils se disent au revoir.

1

Entre des rangées d'obélisques blancs, au petit jour, la caravane quitta le royaume aksumite.

Enchaînés par des cordes épaisses auxquelles étaient suspendues les clochettes qui tintaient sans cesse, Rāma, le Général des Morts, le Brûlé et les deux Śeṣa restants avançaient à la façon habituelle des esclaves qui suivent le mouvement de leur maître. Il leur paraissait avoir régressé dans le temps et être revenus à une étape antérieure de la vie des hommes. Ils n'étaient pas maltraités par leurs propriétaires, des marchands et des soldats d'Aksum qui n'avaient pas fait allégeance à la croix du Christ et qui portaient par-dessus leur corps bronzé et leurs cheveux crépus d'amples robes teintées à l'ocre rouge argileux. Il semblait au Brûlé qu'il s'agissait de renégats ou d'officiers déchus du roi converti Ezana, dont le Nabatéen leur avait conté l'histoire : parfois, le Brûlé entendait dans la bouche des hommes à cheval et à chameau, quand ils crachaient de haine et de dépit, le nom romain de Frumentius, un affranchi qui avait converti le souverain d'Aksum à la nouvelle religion.

Ils n'avaient pas la charité des chrétiens à l'égard des lépreux et ils avaient décidé de s'en servir comme d'un bouclier à l'égard des hommes noirs sauvages de l'Ouest, mais les Aksumites n'étaient pas très

cruels. Ils donnaient à boire à leurs hommes, à manger une fois par jour, au coucher du soleil, et ils ne les frappaient que s'il était nécessaire de les faire marcher droit. Lorsque les Śeṣa s'écartaient de la route, les hommes en ocre rouge les fouettaient à l'aide de brides de cuir cloutées de fer. Les deux Śeṣa restants dépérissaient. Rāma, le Général et le Brûlé n'avaient pas l'occasion de se plaindre de leur sort, de l'infortune générale, tant ils se faisaient de souci pour leurs petits compagnons. C'était la ruine de ce qu'ils avaient été. La bouche sèche, accablés par la lèpre, ils souffraient.

Rāma n'avait plus d'herbes et de racines de l'Himalaya à faire bouillir, pour les soulager. Elle aurait aimé leur parler, mais les hommes d'Aksum leur imposaient le silence dans les dunes. Ils semblaient craindre des tribus sauvages, à l'approche des régions où ils s'enfonçaient avec l'espoir de leur arracher de l'or, de l'argent, du cuivre et de l'étain. D'après le Brûlé, c'était pour faire frapper de la monnaie, car ils manquaient d'argent pour lever des troupes contre Ezana le converti. C'était pour cette raison que les Aksumites rebelles marchaient vers l'ouest.

Derrière une longue bande désertique, ils traversèrent la savane. Le bruit des clochettes les rendait fous. Après s'être élevés haut sur la longue route des hommes, ils avaient chu dans une dépression profonde du passé, et vivaient comme les hommes qui, jadis, vivaient comme des chiens. Ils étaient devenus les chiens des Aksumites.

Les Śeṣa étaient méconnaissables, de sorte qu'on ne savait plus les distinguer l'un de l'autre. L'un des deux, quel qu'il fût, mourut dans la savane, entre quelques bosquets épineux, et il fallut que les autres, en sanglots, le traînent jusqu'à la fin du jour dans la poussière, car les Aksumites avaient refusé de s'arrêter pour le détacher et rendre sa dépouille à la terre ; ils le pleurèrent en silence, après avoir été rappelés à l'ordre et dûment fouettés. La caravane atteignit peu avant le crépuscule une source, où les montures purent se désaltérer. On délivra un instant les lépreux de leur cordée et on en détacha les clochettes, qui résonnaient dans leur esprit même la nuit, puis les Aksumites parlèrent aux lépreux et Rāma dit :

« Peut-être qu'ils nous demandent si nous avons un rite, pour le brûler ou pour l'enterrer ? »

Ils ne se comprenaient pas.

« Peut-être qu'ils nous insultent, surtout... », maugréa le Général. Il

avait tellement maigri qu'il était devenu fin comme une femme. Sur son torse les poils avaient poussé, mais sur sa tête les cheveux étaient tombés.

À la fin de la courte pause, ils durent laisser les Aksumites porter le corps du Śeṣa dans un trou qu'ils avaient creusé, dont ils eurent le droit de s'approcher seulement une fois le trou comblé.

« Maintenant tu es Śeṣa tout entier », dit Rāma au petit Bout qui restait. Épuisé et hagard, il n'était pas certain qu'il ait réalisé la perte de sa moitié.

Son tour vint rapidement : il périt quand, après avoir longé de hauts plateaux et traversé un fleuve bleu, ils passèrent par une fissure où l'érosion avait laissé couler l'eau. Au sortir de la passe, lorsqu'ils pénétrèrent dans un pays dominé par un haut cratère, le Śeṣa dodelina puis le Général et le Brûlé qui se trouvaient respectivement devant et derrière lui dans la cordée durent le soutenir en tirant sur la corde. Après quelques heures, quand ils firent vibrer la corde, il ne bougea plus.

« Il est mort ! »

Ils crièrent, et les coups de fouet ne purent les faire taire.

Peut-être parce qu'ils avaient hurlé et attiré l'attention des hommes de la région, ils furent attaqués peu après par de petits groupes de guerriers noirs, qui portaient des couronnes de plumes, des bracelets de fer, et qui maniaient la lance et la masse en modulant un cri qui rappelait celui du loup d'Abyssinie, qu'ils avaient aperçu sur les marchés aux animaux d'Aksum. Débordés, les Aksumites crurent faire peur aux hommes noirs en exposant en première ligne les lépreux. Mais les guerriers sauvages qui venaient de derrière l'énorme cratère ignorèrent les monstres et luttèrent avec les soldats de l'Est, qui battirent bientôt en retraite. Les hommes noirs hurlèrent de joie afin de célébrer la victoire. En guise de butin, ils ramenèrent les chameaux et les lépreux, qui marchaient au rythme de leurs nouveaux maîtres, la bouche sèche, ne sachant plus dans quelle langue humaine supplier leurs possesseurs.

Ils obéirent, du moins quand ils comprenaient les ordres qui leur étaient donnés.

Au soir seulement, dans un camp de fortune établi au pied du cratère, ils purent faire la preuve que leur compagnon était mort et ils eurent le droit de le détacher. Le lépreux fut réduit en cendres sur un

lit de roseaux et Râma, le Général et le Brûlé n'eurent pas le temps de déplorer sa perte : dès l'aurore, ils avaient été échangés contre des armes de fer à une autre tribu.

Ainsi, devenus une simple monnaie d'échange, parce qu'ils excitaient la curiosité des hommes noirs, ils furent vendus et achetés durant des semaines.

2

Enfin ils parvinrent aux abords d'une mer intérieure ou d'un grand lac bleu.

Après être passés de main en main, ils devinrent la propriété d'un peuple à la peau qui leur sembla la plus sombre, dont le chef ou le roi, ils ne le savaient pas, se tenait droit, nu à l'exception d'un pagne très finement tressé, orné de décorations métalliques forgées où figuraient une inscription en forme de serpent et des bouquets de plumes qui ressemblaient à celles du paon. Dans ses pas marchaient des hommes et des femmes aux seins lourds, qui transportaient des jarres d'argile cuite. Sur son visage avait été peint avec le plus grand soin un plein disque d'indigo, qui évoquait une bouche céleste. Il était très beau.

En deux journées de marche, il conduisit les lépreux, auxquels il ne cessait pas de parler, sans que ceux-ci n'y comprennent rien, à une grappe de villages aux huttes coniques, du côté occidental du lac. Il désigna à l'horizon des antilopes couronnées et il sourit.

Il ne fit pas défaire leurs liens, mais leur prodigua des soins, après les avoir inspectés. Il ne semblait pas le moins du monde effarouché par la lèpre. Ses yeux profonds étaient noircis par du khôl semblable à l'encens de leur pays natal, peut-être pour protéger ses yeux du soleil et retenir les poussières du sol de terre battue.

Au bord du lac, avant la forêt qui commençait un peu plus loin, il y avait une région plate, marécageuse par endroits, qui se résorbait de temps en temps dans de vastes pelouses parcourues par des chemins de terre entre les huttes. Ces sentiers conduisaient sur la rive à un groupe de constructions en faisceaux de roseaux posés sur des pilotis. En face, au milieu des eaux absolument bleues, on apercevait par temps clair une île touffue, que l'homme noir montra et dont il parla beaucoup.

Il parut à la princesse que l'homme, peut-être leur roi, s'appelait

NZita, mais ni le Général des Morts ni le Brûlé n'avaient entendu ce nom dans la bouche de leur nouveau maître, qui s'adressait presque toujours à Rāma.

Quand ils s'installèrent, il décida enfin de rompre leurs liens. Libres de marcher, mais abasourdis par le souvenir de la fatigue et de la faim, les lépreux errèrent quelques heures dans le village, où ils étaient l'objet de la plus vive curiosité de la part des femmes. Elles demeuraient dans les huttes, d'un côté de la sente principale de terre battue, à proximité des bois où des arbustes à caoutchouc, des arbustes à baies rouges et roses fleurissaient et ornaient la lisière de leur monde. Ils comprirent vite qu'ils n'avaient pas intérêt à la franchir. Sous le soleil éclatant sur le rivage du grand lac, le Brûlé et le Général hagards s'assirent puis s'allongèrent. Les enfants des hommes, qui venaient des cabanes d'un côté de la sente de terre battue, s'attroupèrent, les encerclèrent pour mieux les voir et les toucher. Ils se laissèrent faire.

À demi ensommeillé, le Général remarqua que de la fumée s'élevait lentement des cabanes.

« Ils font un feu.

— C'est une forge », murmura le Brûlé, qui vit sortir les hommes noirs en sueur.

Après quelques jours, ils apprirent à connaître l'organisation du royaume, qui forgeait le métal, l'échangeait contre des esclaves et des hommes aux villes de l'autre côté du lac, proches des plateaux secs. Ils travaillaient le fer, mais aussi les fleurs, dont ils extrayaient de la couleur et le bois fin qu'ils tressaient pour construire leurs huttes tressées, qui ressemblaient à des capuchons d'hommes enterrés. Ils élevaient des chèvres, ils faisaient de la poterie, ils cultivaient du sorgho et du millet. Les femmes allaient nues, les hommes aussi. Seuls NZita et quelques vieux chamanes qui demeuraient sur les pilotis au bord du lac arboraient un pagne. Bientôt les lépreux abandonnèrent aussi leurs vêtements.

Ils apprirent à s'incliner devant les trois arbres sacrés du village et à prononcer des paroles rituelles dont ils ne comprenaient pas le sens, mais devinaient la fonction et la nécessité. Le temps qu'ils retrouvent toute leur force, on les nourrit, on leur donna à boire de l'eau claire. Un soir, Rāma s'exclama devant le spectacle du lac bleu :

« C'est le paradis ! Nous sommes arrivés. »

Ni le Général des Morts ni le Brûlé ne réagirent. Ils avaient appris à

s'accroupir comme les hommes d'ici, plutôt que de s'asseoir. Ils attendaient la nuit tant qu'il faisait jour et le jour dès qu'il faisait nuit, en pensant à Śeṣa.

« Nous sommes séparés maintenant.

— Pourquoi ? demanda la princesse.

— Tu l'as déjà oublié ? Notre ami est mort.

— Ah. »

Elle sourit.

« Il reviendra, dans une autre vie. »

Et comme passait aux lisières de la forêt une girafe encore jeune, au long cou tendu vers les branches les plus vertes des arbres, elle dit :

« Tiens, c'est peut-être lui. Qui sait ? »

3

De temps en temps, ils avaient le sentiment qu'ils étaient revenus aux débuts du temps, au commencement du monde. Ils avaient remonté le cours de la terre jusqu'au tout premier souffle de Brahmā ou du dieu créateur, quel que fût son nom.

Au moindre craquement de la terre, le lac et la forêt se réveillaient, peuplés d'oiseaux multicolores, dont le Brûlé apprenait avec patience à distinguer le plumage, le chant et le comportement. Dans les sables, entre les touffes d'herbe, les vers abondaient que les enfants asticotaient et qu'ils mangeaient parfois en s'esclaffant, toujours accroupis. Le temps passait parfois très vite, parfois très lentement, malgré la régularité des activités, des événements, des jours et des saisons. La pluie fréquente et soudaine, lourde et légère à la fois, était toujours signe qu'il se passerait quelque chose bientôt. Plus le temps passait, plus le Brûlé et le Général découvrirent de menues différences dans ce qui leur avait d'abord paru le cours immuable des choses.

La première, Rāma fut arrachée à leur oisiveté et conduite auprès de NZita dans la demeure sur pilotis des vieux, des sages, des chamanes : elle y apprit très rapidement la langue des gens du pays. Puis le Général fut apporté aux hommes qui travaillaient dans les cabanes où l'on forgeait le fer. Le Brûlé quant à lui se trouva entraîné avec les jeunes femmes aux seins nus, qui cueillaient à la lisière de la forêt que l'on n'avait pas le droit de franchir.

Les aigrettes et les cormorans vivaient en compagnie des hommes sur les grandes pelouses où toute la journée les jeunes enfants vaquaient ; c'est cette pelouse que le Brûlé traversa dans un sens et le Général dans l'autre, afin d'être initiés aux secrets respectifs des femmes et des hommes.

Il faisait beau, et très bleu, ce jour-là.

NZita avait pris la princesse par le bras et il avait commencé à lui faire comprendre que le feu était tabou dehors, qu'il servait exclusivement à la forge du fer, dans les cabanes. Celle qu'il avait aimée, sa première épouse, était morte dans les flammes. La princesse comprit qu'elle était, à cause de sa gueule déformée de lépreuse, le souvenir de cette femme brûlée. Et NZita l'emmena en compagnie des passeurs et des chamanes du culte du dieu unique, comme du soleil dans le ciel, dans l'une des barques amarrées près de la demeure sur pilotis, afin de lui faire visiter l'île sacrée, qu'il appela la Bouche.

« La Bouche ?

— La bouche du monde, d'où le monde est sorti. C'est le lac. »

Sur l'île, elle apprendrait à parler tout à fait comme eux, et à connaître ce qu'il y avait à savoir du monde ici. Là-bas, pensait NZita, le monde était différent. Mais il ne désirait pas découvrir d'où elle venait. Il en avait une vague idée : elle revenait des morts, car plus on s'éloignait des hommes qui demeurent près de la Bouche, plus on pénétrait dans le domaine des morts.

Tout autour des barques, la princesse observa les pêcheurs, qui remontaient dans des filets de corde tressée des poissons encore frétilants, parmi lesquels ils rejetaient à l'eau tous ceux qui portaient du bleu, pour ne garder que les rouges et les jaunes, dont la chair blanche rôtie était très appréciée les jours de fête.

Les femmes faisaient cuire le poisson, dont les hommes ne devaient pas toucher l'intérieur. Mais parmi les femmes il y avait des hommes, et la princesse remarqua que certains hommes étaient mariés avec d'autres hommes. Quelques femmes plus âgées avaient aussi pour épouses des jeunes filles. Les filles encore plus jeunes, avant l'âge d'être mariées, qui riaient tout le temps quand le Général et le Brûlé traversaient nus la pelouse, se cachaient les dents éclatantes de blanc en plaisantant à mi-voix. Elles appréciaient le Général, qui fut bientôt invité dans leur hutte, après quoi il se vanta auprès du Brûlé de baiser chaque soir une indigène différente.

« Elles sentent le con de la bouche, et la bouche du con, tout est inversé par rapport à chez nous. Elles aiment être prises par le cul, mais elles m'épuisent vite la bite, dit-il vulgairement, accroupi de bon matin au bord du lac brumeux.

— Ah, répondit le Brûlé, qui cherchait à comprendre cette société.

— Bah, c'est simple, c'est pareil que partout ailleurs. C'est une société de démons : nous sommes sortis du monde, nous voilà passés dans les enfers. Aux enfers aussi, les démons mangent, chient, baisent et font la guerre. »

Puis il retournait travailler à la forge, en attendant les ordres de Rāma.

Revenue de l'île au beau milieu de la Bouche du monde, Rāma avait changé. Fidèle à NZita, comme l'épouse au mari, elle considérait qu'il était de son devoir de le suivre et de l'assister, et fit son éloge auprès de ses deux amis.

Elle n'était plus esclave. Elle vivait dans la demeure royale, clôturée de roseaux, sur pilotis. D'abord le Brûlé estima que c'était un bien pauvre palais, par comparaison avec ceux de Samudragupta ou des Lichchhavi qu'il avait visités. Ici, il n'y avait rien de construit en pierre, en marbre, rien de gravé dans la roche, rien de durable. Puis, les jours passant, le temps changeant, il trouva les abris plus adéquats. Les maisons de compost, de boue, de terre et de branchages, sous un toit de chaume de roseaux finement tressés, résistaient à la pluie, ne donnaient jamais ni trop chaud ni trop froid, et n'étaient pas trop grandes, pas trop petites. Chacun ou presque savait les construire. Tout se décomposait après plusieurs mois : on établissait une nouvelle hutte un peu plus loin. Au cours d'une vie, chacun gardait le souvenir de son parcours, des habitats où il avait dormi et aimé. Dans l'esprit des hommes, il existait une carte secrète qui retraçait les chemins de chacun, tressés avec ceux des autres.

Au Général, la chose n'apparaissait pas sous le même jour : il avait écumé les huttes des jeunes nubiles, dont il avait (selon son expression) travaillé le fondement, et au fond de tout ça il avait vu, disait-il, la même merde que partout ailleurs :

« Les hommes veulent faire la guerre et niquer les bonnes femmes. Quant aux filles, elles ont envie qu'on les fasse jouir. Après elles croient qu'elles sont amoureuses, elles chialent quand elles comprennent qu'elles ont été trompées, donc elles veulent se venger, alors elles font

de la magie bizarre, avec les fleurs, les parfums et les poisons.

— Je ne vois pas les choses comme toi.

— Tu es castré, rappela le Général des Morts.

— C'est vrai. »

Mais le Brûlé aimait la compagnie des jeunes filles avec qui il apprenait à cueillir les bouquets. Au-delà des champs d'éleusine, dont on cuisait et écrasait les graines goûteuses, et de millet que les hommes et les femmes entretenaient, au-delà des enclos de chèvres, à la limite du monde connu, où les premiers grands arbres dressaient le rideau du dehors, le Brûlé, que les filles rieuses avaient rebaptisé « Fleur brûlée », apprit la différence entre les roseaux dont les faisceaux permettaient de tresser les toits résistants à la pluie et le papyrus à la tige ligneuse, reconnaissable à son ombelle de feuilles disposées en étoile, qui servait aux palissades. Il apprit à juger de la qualité du bois de bananier et connut le cycle des lianes fleuries, des arbustes et des plantes herbacées à la frontière du monde. Aussi, il commença à recueillir le latex liquide, utilisé par les hommes de NZita pour empoisonner leurs lances et leurs flèches, quand ils combattaient ceux que les filles appelaient les autres ou les sauvages. Le sang de la plante à latex coulait vite et bien, et Fleur brûlée devint experte dans la cueillette de ce caoutchouc dangereux.

Au retour de la tournée, après avoir aussi recueilli des baies odoriférantes, dont il ne pouvait pas reconnaître le parfum, du pistil et des graines, il faisait bouillir à l'abri de la hutte des femmes les feuilles d'indigotier fermentées, pour en extraire le colorant.

Tout ce qui était beau, ici, était bleu.

Mais dès qu'il voulait, par grand beau temps, avancer un peu plus profondément dans les bois pour cueillir des fleurs et des graines supplémentaires, les filles criaient, hurlaient de peur et le rattrapaient, en le secouant par les épaules. Elles le considéraient désormais comme l'une des leurs, et Fleur brûlée elle-même se sentit femme. Elles lui apprirent à craindre les « autres », dans la forêt.

« Pourquoi ne faut-il pas aller là-bas, dans la direction où le soleil se couche ?

— Ils ont chassé un autre peuple dans les bois, un peuple de sauvages », crut comprendre le Général.

Ils mangeaient tous les deux, à l'heure où se rencontraient les hommes et les femmes, et le Général disposait d'un peu de temps avant d'aller honorer l'une des compagnes de Fleur brûlée, qui avait envie de

chevaucher en riant l'étranger. Parce que le Général était encore à demi humain à leurs yeux, l'amour qu'elles faisaient avec lui équivalait plus à de la masturbation de jeune fille, à l'aide d'un objet inanimé, qu'à un rapport sexuel.

Le Général le savait. Il n'en tirait ni gloire ni plaisir. Il faisait son devoir, le temps que la princesse, disait-il, recouvre ses esprits et qu'on se tire tous de ce merdier.

« Pourquoi ? demanda Fleur brûlée. La princesse avait besoin d'un havre de paix. Elle croit que c'est le paradis, elle voudra finir sa vie ici.

— Bah ! » Et le Général cracha. « Ce sont des conneries. Ils ne valent pas mieux qu'ailleurs. Il faut continuer.

— Je ne sais pas. »

Fleur brûlée contempla le soleil qui se couchait sur le grand lac bleu. Près du rivage, NZita discutait accroupi en compagnie de Rāma, qui riait.

4

Ils se marièrent dans la forêt d'arbres morts.

De ce jour, elle s'appela Rhaxma, c'est-à-dire « la douce » dans la langue de NZita. Elle était devenue l'homonyme de la morte, dont elle reçut nue dans la forêt d'arbres secs les cendres au fond d'un pot. Sur ce pot avait été dessiné un drôle de motif : une grille bleue d'indigo, des cercles blancs et des croissants de lune noire. Rhaxma, la première femme de NZita, qui s'était marié cinq fois depuis lors, rejoignit les autres épouses, qui pour certaines l'adoraient, pour d'autres la jalousaient. Elle s'éloigna un peu plus du Général et de Fleur brûlée, qui ne connaissaient rien des intrigues du palais.

Ils virent que la maladie avait progressé sur le visage de leur bien-aimée.

Mais la lèpre ne dégoûtait pas NZita qui, au terme de la cérémonie de mariage, lui fit peindre avec de l'ocre rouge, du jus de sycomore, de la résine d'un arbre qui poussait sur les pentes rocheuses et dans les ravins profonds, un maquillage magnifique. Sur le front, elle portait une grille bleue d'indigo, des cercles blancs de craie et des croissants de lune noire dessinés au charbon. Parmi ses cheveux, qu'elle perdait, il fit couler du miel et de la résine.

Elle honora le dieu unique des lieux, puisque dans le ciel il n'y a qu'un seul soleil, qui meurt et qui renaît lors de chaque journée, et elle célébra les ancêtres des hommes. Elle lut dans leurs ossements sacrés.

Maintenant, en dépit de son âge, elle espérait avoir un enfant de NZita.

Il semblait que ses conversations intimes avec lui l'avaient rendue amoureuse. Quand elle croisait le Général, elle disait du bien du roi. Elle essayait d'expliquer qu'elle avait trouvé quelque chose qui s'approchait du bonheur qu'elle avait recherché si longtemps et qu'elle souhaitait à ses compagnons aussi.

« C'est un bon endroit pour nous reposer, après avoir beaucoup voyagé. »

Elle avait changé. Quand elle ne portait pas le maquillage indigo, elle commençait à ressembler à une vieille femme.

« Je veux me reposer. Laissez-moi, s'il vous plaît. »

La vie passa ainsi, douce et régulière. La pluie donnait le rythme du monde, puis les jours et les nuits, puis les saisons. De temps en temps, NZita achetait de l'autre côté du lac des esclaves, des hommes, de la main-d'œuvre. Beaucoup de jeunes gens, qui s'ennuyaient, partaient, quittaient le royaume, ils allaient à la conquête des terres du Sud, où ils s'installaient avec des femmes étrangères.

« Pour elle, dit le Général, c'est le paradis ; pour moi c'est l'enfer. Et toi, qu'est-ce que tu vois ? »

Fleur brûlée répondit :

« Des hommes. »

Ils discutaient à l'abri de la pluie, sous l'auvent d'une hutte :

« Je ne la reconnais plus. Elle a été ensorcelée par ce salaud.

— Elle est libre...

— Nous l'avons suivie jusqu'ici !

— Tu es libre aussi.

— Tu ne crois plus à... » Il cherchait les bons mots : « la Bouche du monde, la joie, la libération de tous les hommes... Tu sais bien ! » Mais les mots, maintenant qu'il les prononçait, sous ce ciel et devant ce lac, sonnaient faux.

« Je ne sais pas. Et toi ? »

Elle concevait bien la déception de ses compagnons, mais lorsqu'elle les voyait chaque matin, de part et d'autre de la grande prairie, partir apprendre le savoir du métal et le savoir des fleurs, elle souriait et elle était heureuse qu'eux deux au moins aient survécu assez longtemps pour l'accompagner à l'écart des grands empires violents.

Ensuite, elle tournait le dos à la forêt, à la prairie, au village traversé par la sente de terre battue et pénétrait dans le palais sur pilotis où elle se convertissait avec les chamanes, les prêtres, les conteurs, les vieux et les vieilles du peuple des hommes à la légende du lieu. Contrairement à eux, elle ne pensait pas, parce qu'elle avait voyagé loin, que l'humanité s'arrêtait ou s'estompait au-delà du lac, mais elle estimait que la vérité du lac se trouvait auprès du lac, et la vérité de chaque lieu dans ses propres dieux. Il y avait un lac, un soleil et un seul dieu ici, où les divinités de son pays natal, Brahmā, Viṣṇu, Kṛṣṇa, Śeṣa, Agni et les autres n'étaient pas nées, n'étaient jamais venues et ne viendraient probablement jamais.

La vérité s'écrivait sur les pots de céramique où les décorations en cercle, en triangle, en croissant de lune expliquaient peu à peu qui était chacun, par rapport au dieu initial et final, et Rhaxma en apprenant qui procédait de quoi, qui était le fils et qui était le père, espérait accéder à la connaissance de l'Unique que NZita lui avait promise. Contre des céramiques que les femmes qui n'étaient plus en âge de procréer ou qui avaient déjà donné suffisamment naissance sculptaient, on échangeait des jeunes filles nubiles. Ainsi, Rhaxma encouragée par NZita espérait s'unir bientôt à une fille fertile, pour devenir mère.

Parfois, elle ne croyait plus à la vérité du lieu, parce qu'elle se souvenait des mensonges et des illusions qu'elle avait traversés. Il lui arrivait de penser à la façon du Général que rien, jamais, ne serait tout à fait vrai parmi les hommes. Mais c'était passager et NZita, qui savait lui masser les os du crâne quand elle était possédée par le doute, l'avait progressivement conduite sur la voie paisible où elle laissait le temps passer, en renonçant à chercher le salut de tous les êtres. En lui tenant la tête à deux mains, comme s'il reconduisait de force ses pensées trop abstraites dans son crâne et son crâne dans son corps, il savait la faire redevenir elle-même, ici et maintenant, et c'était le plus important.

NZita était un bon roi, qui cherchait à satisfaire son épouse Rhaxma.

Afin d'encourager le Général des Morts, elle obtint qu'il devînt le forgeron du Roi, qui avait pour charge de produire l'armement

personnel de ses hommes, les haches, les pointes de lance et les masses qui serviraient à châtier les « autres » dans la forêt, lors de la prochaine expédition. Et le Général fut aussi chargé de la formation des nouveaux guerriers.

Il parut à Rhaxma que le Général s'enthousiasmait de cette responsabilité. Il trouvait sa place, avant de devenir un vieil homme, dans ce royaume où leur long périple les avait menés.

Quant à Fleur brûlée, après avoir appris à connaître les plantes, les graines et les racines des lisières de la forêt, elle fut envoyée aux cuisines du roi NZita. Des hyacinthes des eaux, des fleurs jaunes et mauves, des fleurs en forme de trompe, qu'il faut bien distinguer du poison de cette plante fatale aux inflorescences splendides, qui pousse vite, aux feuilles coriaces vert foncé, elle tirait les parfums qui teintaient et qui relevaient les mets du roi et de ses proches.

Évidemment, le royaume n'était pas tout à fait équitable pour tous ; il y avait des hiérarchies. Mais à l'abri du marché des empires, la société du lac était encore la meilleure image du bonheur perdu des hommes. Et Rhaxma estimait que c'était mieux que rien. Sinon, tout irait au néant, et les hommes avec.

Elle était presque satisfaite.

Et puis un beau jour, le Général disparut des forges.

6

Avec des armes pour se défendre, il s'était enfoncé seul dans la forêt.

Fleur brûlée vivait désormais seule avec Rhaxma, qu'elle voyait de moins en moins, sinon aux repas du roi. Elle douta, mais le soir où elle aperçut le signal convenu, elle fit ce qu'il fallait faire et, sans rien dire à la princesse, elle servit la nourriture rituelle à NZita, qui sourit, qui la remercia et qui reprit la discussion, accroupi dans la demeure sur pilotis au bord du lac, en compagnie des chamanes du dieu unique.

Fleur brûlée attendit.

Là-bas, dans la forêt profonde, d'autres femmes aperçurent le signe, la lumière orageuse du feu, mais personne ne s'en inquiéta car les « autres » sauvages brûlaient parfois spontanément, comme il arrive aux démons qui se consomment.

Fleur brûlée patienta.

Après quelques minutes, le roi NZita fut pris de spasmes violents, et il vomit. À son chevet, Rhaxma la douce fit humecter dans de l'eau claire des tissus et demanda à Fleur brûlée des graines torréfiées ; elle alla en chercher. Mais c'était peine perdue. La fièvre augmentait et le roi délirait. Parmi ses proches épouses, on commença à chuchoter des plaintes contre Rhaxma, et on parla du latex qui communique le poison à la pointe de la lance des guerriers, dont l'odeur reconnaissable fut dénoncée par certaines.

« Agni ! geignit la princesse, qui ne l'avait plus appelé par son ancien nom depuis trop longtemps, qu'est-ce que tu as fait ? » Déjà la princesse et lui se trouvaient aux arrêts, parqués dans l'enclos aux faisceaux serrés de roseaux. Par les fentes sous la palissade de leur cellule, la princesse à genoux tenta de voir ce qui se passait quand elle entendit la panique qui se répandait parmi le village :

« Il y a le feu ! » s'exclama-t-elle.

Mais Agni ne dit rien. Agenouillé, il espérait que la princesse comprendrait par elle-même ce qu'ils avaient entrepris pour son bien.

« Non... »

Elle pleura.

Dehors, le feu avait surpris les hommes et les femmes accaparés par l'agonie du roi, et les huttes de part et d'autre de la sente de terre cendrée brûlaient. Mais très vite, tous ceux qui essayaient de contenir les flammes dont ils avaient si peur furent attaqués par les « autres » qui sortaient de la forêt en piétinant les plants de sorgho et de millet. Ils attaquaient, et les sauvages étaient armés de pointes de fer.

« Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Rien.

— Ne mens pas. Ne me mens pas. Ne me mens jamais. »

Il s'inclina :

« Le Général est parti dans la forêt et il a armé les sauvages. Il pensait qu'ils ne connaissaient que le silex. Il leur a apporté des lances, des haches et des masses. Le Général viendra nous libérer. »

Elle ne répondit rien. Elle essaya de crier au secours, pour qu'on la libère. Elle aurait voulu se rendre au chevet de son époux. Elle espérait encore soigner NZita, car elle connaissait les plantes. Mais on ne l'entendait pas. Dehors, dans la cohue, à la lumière de la lune, les sauvages assassinaient les hommes du royaume en débandade.

La princesse s'accroupit. Elle était impuissante.

« Pourquoi ?

— Nous reprendrons la route. Nous marcherons plus loin vers l'ouest, comme tu le souhaitais. Nous suivrons les sauvages. D'ici quelques années, les hommes de ce royaume seraient devenus comme nous, tu le sais bien. Ils conquièrent des terres au sud, et les hommes d'Aksum descendent du nord. Ils marchandent déjà avec eux. Ils ont un roi. Dans deux générations, ton roi sera l'équivalent de Samudragupta, ni pire ni meilleur que lui. C'est déjà fini.

— Nous n'irons pas plus loin. Nous sommes trop vieux.

— Nous irons aussi loin que nous pourrons. C'est ce que tu as toujours dit.

— Je n'ai plus la force..., protesta la princesse, en larmes.

— Nous t'aiderons. »

Et l'eunuque se redressa : à travers la palissade de roseaux, derrière laquelle on percevait les bruits du massacre, les hommes et les femmes qui gémissaient, il appela le Général des Morts.

« Où est-il ? Il devait venir nous chercher. »

Puis, patiemment, l'eunuque essaya d'entamer les roseaux du bout des doigts. Il y perdit l'un de ses derniers ongles et se rappela de bien se soigner dès qu'ils seraient à l'abri. Une blessure dont on reste inconscient, pour un lépreux, c'est la mort assurée. Il avait aussi perdu une dent et, à l'aide de cette incisive, il cisaila la corde qui retenait les roseaux. Petit à petit, il ménagea dans le mur une fente par laquelle il put faire passer sa main dehors, dans la nuit, au-dessus du lac. Il faufila sa tête et observa au grand air la ville détruite : les forges avaient brûlé. Les cadavres étaient déjà nombreux. Mais il ne vit aucune trace du Général.

Au prix d'un grand effort, il parvint à faire sortir la princesse, qui découvrit son paradis en ruine. Les « autres », qu'on devinait dans l'ombre plutôt qu'on ne les voyait, étaient plus petits que les hommes de NZita. Ils portaient un cache-sexe, des osselets blancs en travers des narines, des lèvres, avaient les cheveux courts, légèrement brûlés et manifestaient bruyamment leur joie d'avoir anéanti leurs ennemis.

« Fuyez ! »

Quand l'eunuque et la princesse, en équilibre au bord de la plateforme de roseaux sur pilotis, se retournèrent, ils aperçurent le Général. Le vieil homme surnageait à peine, la tête hirsute au-dessus

des eaux noires du lac.

« Général ! »

Il ne savait pas nager.

Il avait tenté d'échapper aux hommes sauvages qu'il avait pourtant conduits jusqu'ici. Acculé au bord du lac, il avait été contraint de descendre dans les eaux froides qu'il craignait tant, qu'il avait redoutées toute sa vie, en se tenant toujours à bonne distance.

« Général, vous allez vous noyer ! »

Il commençait déjà à sombrer. L'eunuque voulut plonger pour le rejoindre, mais il était trop loin et la princesse le retint :

« Laisse-le. »

Le Général était content. Perdant pied, il s'était tourné pour faire face au royaume en flammes, et il jouissait du spectacle, en regardant le village flamber. « C'est bien joué ! beuglait-il, tout en s'efforçant de rester à flot. Bien joué ! » Il était heureux d'avoir réussi : il avait tout détruit.

« Princesse ! » cria-t-il une dernière fois.

Elle n'eut pas le courage de rester silencieuse, et lui répondit :

« Quoi, Général ? »

— Princesse ! » Il riait. « Pas vrai que c'est bien joué ? »

Et elle hocha la tête.

« Ne pleurez pas, princesse ! Je reviendrai. »

Mais déjà les pilotis, attaqués par le feu au bord du lac, commençaient à céder sous leur poids, et le Général hurla :

« Protège-la ! »

L'eunuque prit la princesse par les épaules et avec précaution l'entraîna le long du quai qui s'enfonçait dans le lac.

Ils lui avaient tourné le dos et regagnaient le village, ou ce qu'il en restait. Hélas, ils n'entendirent pas les dernières phrases du Général, qui voulut les prévenir du danger.

C'était trop tard, sa tête cédait sous les flots lents, lourds, noirs du lac et il avait été englouti.

À peine le pied posé sur le rivage, ils avaient été faits prisonniers par les « autres ».

Ce n'étaient pas des hommes très méchants, mais une fois de plus, ils ne se comprenaient pas. Lorsque la princesse parlait dans la langue de NZita, ils n'y entendaient rien, et leur propre langue était fort différente, compliquée, chargée de longues voyelles que quelques drôles de consonnes articulaient, mais qui rendaient difficile de distinguer des noms ou tout simplement des mots, quand comme la princesse on était habitué aux langues de l'Est et du Nord.

Alors que les hommes et les femmes noirs du bord du lac avaient été impitoyablement exécutés, il ne fut pas fait le moindre mal à l'eunuque et à la princesse. Ils furent conduits dans une cage aux lourds montants de bois, depuis laquelle ils purent assister, au soleil levant, au désastre encore fumant. Il ne restait rien de l'ancienne cité. Les dépouilles n'avaient pas été ramassées. En lieu et place des habitations, il ne subsistait que de petits tas de cendres. Tout paraissait plat. Il eût été difficile à un œil étranger d'admettre qu'il avait existé ici une civilisation. Quelques lames de fer traînaient encore par terre, sur le chemin de terre. Il y avait des chiens. La prairie d'herbes rases paraissait jaune, grise, brûlée. Les chèvres s'étaient enfuies, les enclos étaient éventrés, les cultures piétinées.

Au loin, sur la plage, la princesse crut reconnaître le corps de NZita. Des hommes de la forêt avaient commencé à le débiter en morceaux, qu'ils jetaient ensuite dans des sortes de paniers en osier. Afin de faire la preuve de leur triomphe, ils découpaient les villageois.

Il fit bientôt chaud, au bord de l'eau, sur la terre cendreuse où la cage avait été disposée, au fond de laquelle, en pagne, l'eunuque et la princesse forcés de s'asseoir, parce que la cage était trop exigüe, recherchaient l'ombre. Ils avaient soif et un homme de la forêt vint leur porter de l'eau fraîche dans une outre en foie d'antilope. Il sourit, il n'avait plus de dents. Longuement, avec curiosité, il les observa et il parut ne manifester aucune crainte de la maladie contagieuse, qu'il ne connaissait certainement pas. Il passa une main à travers les barreaux de bois pour la leur tendre, sans peur d'être mordu. En réponse, la princesse lui présenta son moignon lépromateux et l'homme intéressé la contempla avec étonnement et respect.

Puis il repartit couper en morceaux une jeune fille qui avait été la compagne de cueillette de Fleur brûlée. Et l'eunuque détourna le regard, pour ne pas la voir devenir des quartiers de chair, un cœur, un foie et de vagues entrailles.

« Ils ne sont pas mauvais, dit-il tout de même du bout des lèvres. Ils vous aiment bien.

— Oui, admit la princesse.

— Ce sont des hommes aussi. »

Et ils se turent. Ils n'étaient plus que deux, et l'eunuque ne put se retenir de s'estimer heureux, à la fin, de partager cette cage avec l'amour de sa vie. Collé contre la princesse qui avait vieilli, défigurée par la maladie, bossue, épuisée mais toujours aussi douce, il profita des heures du matin, où tout était plus beau. Rien ne pressait. Chantant parfois en chœur avec une belle harmonie, les hommes de la forêt démembraient les hommes du lac. Il arrivait que l'un d'entre eux, à la lumière éclatante du soleil, brandisse un organe interne sanguinolent, peut-être avec une plaisanterie. Il arrivait que les autres rient, accroupis çà et là sur le champ de bataille, affairés eux aussi. Ils épongeaient la sueur qui dégoulinait de leur front. De temps en temps ils jetaient un regard interrogateur en direction de la cage, où l'eunuque essayait de leur sourire en réponse. Mais ils regardaient seulement la princesse.

Ils lui rendaient un hommage silencieux.

Dans la bouche

Avant la fin du jour, ils furent emmenés dans la forêt parfumée, dont ils ne pouvaient plus sentir les essences exotiques.

Les hommes habitaient à plusieurs jours de marche des villages qui se confondaient presque avec les bois, entre les troncs et parmi les lianes. Ils avaient de nombreux enfants, qui manifestèrent leur joie à leur arrivée et observèrent avec fascination la princesse lépreuse à la peau grise, assise au fond de la cage, qui dormait la tête contre l'épaule de l'homme brûlé. On les installa bientôt sur un terre-plein, dans une sorte de clairière, où les femmes préparaient une fête. Tout le monde était heureux et, quand ils riaient, les hommes renversaient la tête vers l'arrière en refermant les yeux. Les jeunes enfants grimpaient sur leur dos, quand ils ne restaient pas accrochés sur les épaules de leurs mères qui transportaient de larges poteries, plus grossières que celles des hommes du lac et ne comportant aucun ornement, sur des feux alimentés grâce à du petit bois ramassé par les adolescents. Ils avaient déjà débité de la viande des animaux de la forêt, qui pendait à des crochets fichés dans le tronc des arbres. L'air exhalait un parfum que l'eunuque ne parvenait pas à identifier, parce qu'il n'avait plus de nez.

Au centre des attentions, l'eunuque et la princesse fatiguée, qui prenait un peu de repos, et qu'il caressait sans la sentir sous ses doigts, humaient en vain la lumière fraîche du matin. Ils contemplèrent les hommes qui venaient les saluer par dizaines, et ils les saluèrent à leur tour. Sortis des tas de branches sous lesquels ils dormaient, les hommes revenus de la chasse, les hommes victorieux à la guerre s'étaient massés et parlaient entre eux, comme s'ils racontaient à ceux qui étaient assis plus loin ce qu'ils avaient vu.

Paisible, l'eunuque cligna des yeux, aveuglé par la fumée qui

montait des marmites de terre cuite où dans de l'eau et de l'huile, du gras, les femmes avaient jeté des parties des animaux, qui avaient commencé à bouillir. Elles remuaient sur le feu la nourriture en psalmodiant. De temps en temps le chant s'élevait, se communiquait des femmes aux hommes, les oiseaux à houpette se taisaient, et la forêt devenait mélodieuse et humaine. La princesse respira, rouvrit les yeux.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ils chantent. »

Au-dessus d'eux, les enfants décorèrent une liane de fleurs blanches inconnues des Indiens, avant d'en offrir une, timidement, à la princesse, qui remercia un gamin. Elle voulut l'embrasser, mais il s'enfuit et partit se réfugier derrière sa mère, auprès de la marmite. La femme éclata de rire, frotta le sommet du crâne du gosse et le rassura, tandis que la princesse piquait la fleur blanche, aux cinq pétales en étoile tirés comme des langues, derrière l'oreille ; elle n'avait plus de cheveux depuis longtemps, mais elle était encore coquette.

« Tu es très belle, lui assura l'eunuque.

— Merci. »

Ils mangeaient convenablement et les enfants leur portèrent du bouillon à boire, du bouillon au gras qui leur purgea l'estomac et les nourrit pour une journée. La soupe n'avait pas mauvais goût.

Puis les hommes commencèrent à célébrer. L'un d'entre eux s'approcha de la cage et murmura à l'oreille de l'eunuque et de la princesse une formule mystérieuse, qui mit les autres en joie ; ils applaudirent, ils brandirent leurs armes, des couteaux de silex aiguisés, des bâtons sculptés : peut-être qu'ils attendaient quelqu'un.

« Eux aussi ont un roi, soupira l'eunuque.

— Peut-être. »

Réveillée, la princesse s'était accroupie et, les moignons posés contre un lourd montant de la cage, elle approcha son visage du dehors, pour mieux observer les hommes.

« Je les aime », dit-elle.

Il sourit.

Ce serait une belle fête. Sur le terre-plein où la cage était posée, des oiseaux paradisiaques multicolores dansaient et pépiaient, pourchassés parfois par des enfants, qui tendaient à leur père une plume arrachée à l'oiseau. Des sortes de cochons domestiques cherchaient dans le sol, sous la mousse au pied des grands arbres, de quoi manger. C'était la

nature.

Longtemps l'eunuque eut des difficultés à interpréter le sens des gestes des hommes, sur leur droite, qui préparaient sur un feu nourri une marmite de terre cuite plus grande et plus profonde que les autres, qu'ils étaient quatre au moins à porter, avec délicatesse, pour ne pas la laisser basculer dans le feu ; ils parlaient.

Peu à peu, il comprit.

La princesse avait compris bien avant lui.

Blême, il se tourna vers elle et chercha avec les mains à lui agripper le cou, le visage, pour la protéger et lui interdire de voir.

« C'est bon, dit-elle en se dégageant de son emprise paniquée, je n'ai pas peur. »

Il commença à pleurer, à implorer pardon. Il revoyait toute leur vie, jusqu'à maintenant, jusqu'ici, et la logique de l'ensemble, la logique nécessaire et cruelle qui s'imposait maintenant avec clarté à sa pensée lui fit si mal qu'il hoqueta, désespéré, jusqu'à ce que des hommes, sans chercher à lui faire mal, le réduisent au silence à coups de bâton.

« Calme-toi. »

Il respira. Serrant fort entre ses bras ses propres genoux, recroquevillé, il découvrait désormais d'un œil différent le spectacle qui les attendait ; c'était une horreur qui s'annonçait depuis longtemps et qu'il n'avait pas vue venir.

« Ils vont nous manger.

— Non, dit doucement la princesse, qui cherchait à le rassurer en lui caressant comme naguère les tempes, les joues, le front. Non, ils ne te mangeront pas, mon ami.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es déjà trop cuit. Tu es brûlé. »

Et, amusée par sa propre plaisanterie, elle rit.

« Et toi ? »

Elle ne dit rien.

« Princesse ! Et toi ? »

Ils avaient préparé le repas. Tout le monde attendit. On s'impatientait. Les hommes et les femmes imposèrent le silence aux enfants.

« Ils ne te mangeront pas, essaya de se convaincre l'eunuque. Ils ne mangeront pas une lépreuse. Tu es...

— Tu trouves que je suis monstrueuse ? »

Elle sourit.

« Je ne suis pas bonne à être mangée ? »

Il bafouilla.

« Tu as la lèpre...

— Oui. Ils vont me célébrer, ils vont m'honorer. C'est une chance.

— Princesse...

— Écoute. Ils me mangeront et je passerai en eux. »

En parlant elle lui jeta de nouveau ce regard illuminé qui faisait d'elle une éternelle enthousiaste, qui plaisait et qui faisait peur à l'eunuque.

« Nous sommes trop faibles. Je me suis beaucoup trompée. Il faut plus de temps. Il nous faudra plus que des années, il nous faudra des siècles. Eux, ils assimileront la lèpre. Ils la transmettront peut-être à leurs fils, à leurs filles, aux fils et aux filles de leurs enfants. Ils ont raison de nous manger. C'est comme ça que l'homme change. La maladie passera dans leur estomac, dans leur foie, dans leur cœur, dans leur corps tout entier. Ils feront l'amour, ils auront une descendance. La lèpre progressera, et ce ne sera plus la nôtre.

— Princesse...

— L'homme devient, il ne reste pas toujours le même. Un jour l'homme aura la lèpre en lui, mais ce sera une très bonne lèpre, une lèpre adaptée. Il ne saura plus souffrir. »

Exaltée, enfiévrée, elle prédit l'avenir et lui décrivit l'humanité future :

« Les dieux sortiront de nous. Ce sont des êtres qui changent de sexe, qui vivent longtemps, très longtemps, qui choisissent leur mort et qui ne la subissent pas, ils communiquent à travers le vent, par le verre, par le fer, ils communiquent tout le temps. Ils sont propres et ne souffrent jamais. Ils sont grands, habitent des villes immenses au bord des eaux, vont dans des véhicules qui avancent sans le vent, ils ont mêlé leur chair au métal, ils savent lire dans le cerveau, ils savent tout de l'intérieur, ils connaissent le corps de l'homme comme ils connaissent les étoiles. Est-ce qu'ils sont heureux ? »

La tête lui tournait, elle psalmodiait à son tour, accrochée aux barreaux de la cage, et l'eunuque essaya de lui recouvrir le corps avec un pagne, parce qu'il lui semblait qu'elle avait pris froid.

« Je suis le Royaume, dit-elle. Eux, ce sont les habitants. Il faut qu'ils viennent en moi. »

Déjà les hommes de la forêt dénouaient les cordes qui scellaient la porte de la cage en bois, et ils invitèrent sans violence la princesse à en sortir, avant de la tirer et de la pousser, avec précaution, sur le terre-plein. Elle était si ankylosée par l'attente qu'elle ne tenait plus debout. Elle chancelait. Ils la débarrassèrent du pagne et la mirent nue.

« Princesse ! »

Il ne savait plus quoi dire, derrière les barreaux. Il lui dit qu'il l'aimait.

« Je sais. »

Absolument nue, malade, incapable de rester droite, au terme de son long voyage, et toussant à cause de la fumée, à genoux la princesse avança par elle-même vers le bûcher.

« Nous nous retrouverons. »

Sans qu'il ait le temps de la prévenir du coup qui partit de derrière, elle fut assommée par la masse d'un homme debout, qui semblait le chef et qui la frappa à la base du crâne. L'eunuque ne savait pas si elle était encore vivante quand ils la suspendirent par les pieds au crochet enfoncé dans le tronc de l'arbre sacré.

Il continuait à lui parler, il l'encourageait, il lui disait de tenir bon.

Les gestes des hommes étaient lents et précis. Sans discuter, ils enfilèrent un bâton dans l'anus de la princesse, afin de ne pas laisser de merde s'écouler, et quand ils l'ouvrirent en deux, ils firent passer sous elle un pot pour ne pas perdre les entrailles et en recueillir le sang précieux, épais, vermillon, qui s'en échappait par flots continus.

« Princesse, pardonne-moi ! »

Il pleurait.

Est-ce qu'elle était encore consciente ? Ils tranchèrent d'abord les bras, en cherchant l'articulation, après avoir fait craquer les cartilages, puis ils arrachèrent les jambes et de petits groupes se scindèrent afin de préparer chaque membre indépendamment, pendant que celui qui semblait diriger les opérations cherchait sous la cage thoracique les organes vitaux ; le cœur battait encore, mais irrégulièrement, quand, toujours lié par des artères et des veines, il sortit de sa niche et le chef souriant le brandit au-dessus de sa tête, en s'aspergeant du sang de la princesse comme d'une éponge plongée dans l'eau pure, avant de le jeter dans une petite marmite d'huile bouillante où une femme le fit revenir sur un côté puis sur l'autre ; il prit une couleur grisâtre, semblable à la chair de la tortue ou du cerf.

« Princesse... »

Et l'eunuque ne cessait pas de discuter avec elle, pendant que les hommes ravis s'arrachaient de petites portions de son cœur palpitant dont l'essentiel fut réservé à ceux qui avaient vaincu au bord du lac, qui en picorèrent chacun une bouchée. Ils terminèrent le travail d'équarrissage et de dépiautage. La tête pendait au bout du cou, démantibulée, mais l'eunuque pouvait encore deviner les yeux fixes, les yeux bleus de la princesse des lépreux, de la femme qui avait voulu sauver les hommes, de l'amour de sa vie et bien au-delà, qui gardait la bouche ouverte. Elle avait toujours l'air douce, mais étrangement arrêtée dans un mouvement inachevé, et peut-être déçue.

« Ne sois pas déçue, lui dit l'eunuque, accroupi dans la cage. Ne te fais pas de souci. Tu reviendras. Je te le promets. Je suis sûr qu'ils te cherchent déjà. Śeşa, le Général... Le petit Śeşa, le petit vert nous cherchera et il nous retrouvera. »

Au beau milieu des huttes tressées où des chiens jouaient avec les oiseaux et les enfants excités par la cérémonie, les hommes et les femmes se disposèrent en cercle pour attendre la viande qui cuisait. Du corps de la princesse, il restait le squelette grand ouvert du haut de son corps, moins la tête, qui avait été fendue, dont on avait retiré le cerveau aussi, pour le donner aux plus petits, aux fils du chef. La tête avait cédé et roulé dans la mousse. On ne voyait plus qu'un torse comme d'une statue vandalisée, dont les poumons avaient été vidés par le dos.

Pour la blanchir, on avait gratté la peau.

L'eunuque vit des enfants à la bouche teintée par le sang, qui criaient et qui s'amusaient, s'approchant de lui avec de la viande sur les lèvres. Ils restaient un instant immobiles devant lui, le ventre tendu vers l'avant ; puis ils passaient leur chemin.

Sur le terre-plein, on donnait aux plus vieux, aux impotents le bout des doigts de pied qui avaient été brisés, la graisse autour de certains organes que l'eunuque, qui se forçait à regarder afin de comprendre comment le corps humain était composé, pour en tirer un savoir, puisque la princesse l'avait toujours encouragé à connaître, ne distinguait plus tout à fait. Les femmes, qui échangeaient avec des politesses malicieuses des colliers de fleurs, des bracelets de cuir, se peignaient le visage, tout en dégustant les organes génitaux internes de la princesse, et le gras de ses cuisses. La langue était allée aux jeunes gens ambitieux. Les hommes, après le cœur, avaient dévoré le foie. Le

banquet dura. On déchirait les chairs qui restaient. Ils profitaient de l'odeur, décollaient la peau, les tendons résistants, les nerfs filandreux, les muscles qui accrochaient encore aux os blanchis. À l'aide d'un long couteau en silex, l'homme divisait à l'intention des siens les parties de la partie dont il avait hérité. Un enfant, là-bas, avait chipé un petit morceau du pied aux vieillards courroucés. Il en retira l'ongle noirci, il croqua dans la viande puis la mastiqua avec joie, le regard dans le vide, et une femme qui lavait les pots passa, lui fila une claque derrière la tête. Il grogna, rongea tout de même l'os.

Ils chantèrent encore un peu, certains s'assoupirent, l'excitation était passée.

Ils digéraient.

Peu à peu, le silence gagna la forêt. Les oiseaux se firent entendre. Le feu lentement s'éteignit. Les enfants faisaient la sieste. Il était tard dans la journée. À la fin, un enfant de la forêt vint à proximité de la cage, sur le terre-plein où tout le monde reposait en désordre, à demi assoupi. Après l'avoir observé avec attention, il ouvrit la cage et repartit en courant.

Le soleil était absorbé par les feuillages épais. Le petit royaume paisible ne s'intéressait plus à lui et l'eunuque brûlé put sortir de la cage en boitant. Il fit quelques pas, tâcha de se redresser.

Il n'avait nulle part où aller.

Il chercha quelques restes de la princesse, mais ici il ne trouverait plus rien de ce qu'elle avait été. Dans ce monde, elle avait disparu. Un jour, peut-être, quelqu'un comme lui retrouverait quelqu'un comme elle. Ailleurs, Dieu sait où, l'un ou l'autre de leurs anciens compagnons les cherchait déjà. Ou bien ce n'était qu'une idée sous le coup de l'exaltation : ils étaient tous morts, pour toujours, et il était encore vivant. Il était de nouveau seul, lui l'homme jaune de tristesse. Il crut céder au désespoir absolu. Lentement, il parcourut le village des hommes de la forêt et il hésita entre partir ou rester. Il s'accroupit. Il faisait bon.

C'était bientôt la nuit.

Śeṣa
revient
et
devient
Sōshi-ka
verte

Chapitre 10

SŌSHI-KA

Royaume de Wa, 587

Élevée sur le continent dans la croyance que tout revient, Sōshi-ka retourne dans l'archipel où elle est née et participe à la conversion des habitants méfiants. Elle cherche ses âmes sœurs, dont elle a été séparée, et croit successivement reconnaître un vieillard rouge de colère, un jeune homme qui ressemble à un renard, deux femmes qui pourraient être ses amies, un compagnon aux dents de lapin et un noiraud.

Elle espère.

Au treizième jour du troisième mois de la deuxième année qui suit le décès de Bidatsu Tenno, un beau et grand bâtiment inhabituel revient de Koguryō, qu'ils appellent ici le royaume de Kudara, dans le royaume de Wa, qu'ils appellent Nihon là-bas. Bien qu'ayant l'apparence et les couleurs des navires de l'étranger, le bateau a été construit dans l'archipel et il s'en retourne de la péninsule, afin de conduire l'héritier du clan Soga auprès de l'Empereur, après un long séjour chez les barbares de l'autre côté des mers, où on mange les hommes et où les animaux dominant les êtres humains, d'après la légende. Le bâtiment ressemble, mais en beaucoup plus grand, à ces fines figures d'argile posées sur un piédestal cylindrique qui font le bonheur des enfants : il a la forme d'un arc renversé, on dirait que sa proue et sa poupe émergent de l'océan comme des cornes, ou plutôt à la manière des bois de cerf dans la forêt. Au milieu d'une profusion d'armes et d'étendards des Soga qui se sont soumis à la nouvelle religion, entre deux mâts de pin claquent des voiles carrées recherchant le vent avec autant d'appétit que le chien en quête de viande quand il a faim.

« Est-ce que tu veux manger ? » demande le soldat à la jeune fille grande, pâle et seule au bastingage. Il s'approche d'elle, à l'abri des alizés qui blanchissent le ciel fou, et lui tend un bol d'émail dont la viande bouillie a déjà été consommée à demi.

« C'est tout ce qu'il reste. »

Elle a peu d'appétit.

« Manger de la viande, explique-t-elle aux soldats, c'est comme manger de l'homme, car on ne sait jamais exactement qui revient, ni sous quelle forme. Peut-être est-ce la chair de ton ancien compagnon

que tu déchires avec les dents, peut-être est-ce ton père que ta gueule engloutit, ta mère que tu digères...

— Ha ha... mais alors elle ressortira par-derrière ! » rit le soldat.

Puis il retrouve le sens des convenances :

« Pardonne-moi, ma dame. »

Le jeune homme se courbe en grimaçant à cause des crampes, qu'il doit à la promiscuité forcée avec le reste de la troupe tout au long du voyage, il fait pénitence, il s'accroupit en tâchant de soulager ses reins contre le bordage crénelé, pour déguster la sauce de son ragoût et il renifle bruyamment, retenant du bout du pied son casque de fer renversé en forme de soupière qui s'agite sur le plancher, à cause des vagues.

« Tu es la fille verte ?

— Qui ?

— C'est comme ça qu'ils t'appellent. Les autres soldats, en tout cas. »

Encore dans la primeur de son noviciat, la fille aux cheveux courts coiffés en queue-de-cheval (on dirait un garçon) et à la peau très délicate (on dirait une fille) rougit. Comme si elle avait été froissée par son regard insistant, elle se racle la gorge et lisse les plis de sa tunique aux fils cuivrés, qui imite celle de l'ancienne bhikkhuni du sangha qu'elle avait été sur le continent.

« Tu es jolie. Lorsque tu pries, tu dois détourner l'attention des moines ? »

Elle n'a pas treize ans.

« Là d'où je viens, il n'y avait pas d'hommes religieux, à part le père Soga. Donc je ne sais pas, seigneur soldat.

— Ah ! ne dis pas seigneur quand tu dis soldat, voyons. Les mots ne vont pas ensemble, c'est comme entre "dame" et "putain". Enfin, pardonne-moi pour ce mot. »

Il rougit aussi, car il n'a pas encore le double de son âge.

« Montre-moi comment tu pries, je suis curieux de ton dieu. Tu pratiques l'illumination du bodhisattva, comme maître Soga ? Que dit ton dieu ? »

Avec emphase et pleine d'espoir comme le nouveau-né qui regorge de vie, elle déclare :

« Dieu dit que tout revient ! Ce qui meurt s'en retourne.

— Bien. » Il hoche la tête. « Comme nous, qui retournons au pays.

Et c'est tout ? Ton dieu ne dit pas plus que ça ? »

Sōshi-ka, la plus jeune des sœurs moniales exilées dans la péninsule pour y suivre l'enseignement doctrinal, était étourdie et n'avait jamais manifesté de goût pour la pensée abstraite : d'une parole, elle retenait la voix et ses inflexions sensibles, d'un commandement le geste, d'un homme le corps, et d'une doctrine la manière ; mais les idées pures ne lui étaient pas familières. Du Bouddha bleu de Paekche, des leçons quotidiennes de sa maîtresse, elle n'avait conservé rien d'autre que la foi, la flamme et l'enthousiasme. Elle peinait donc à en transmettre le contenu et le concept exact.

« Eh bien ! s'exclame le soldat qui rote afin de célébrer la fin du repas. Tu n'es pas très douée pour le prêche... Ils ne t'envoient pas ici pour convertir le peuple, j'espère ! »

Et il rit encore, son rire s'envole au-dessus du navire avec le vent.

Désormais la fille a compris qu'il ne cherche pas à la blesser, et elle plaisante aussi, son éclat de rire dans l'air se confond avec celui de l'homme, le bruit de leur conversation devient comme la mer, mêlée, marbrée d'écume blanche, qui va et vient avant l'orage.

Curieux, le soldat la scrute d'un peu plus près. Décoiffée par les alizés, sous les haubans et les étendards aux insignes circulaires brisés du clan Soga, elle vient de découvrir sur le dos de sa main un papillon tête de mort.

Vive et drôle, la jeune fille aimait les insectes, qui venaient souvent la visiter comme si elle était souveraine des formes de vie inférieures, élue par les lucioles et les moustiques nerveux des marécages, qu'elle relâchait sans leur faire le moindre mal : même les vers de sable sur le rivage herbeux, elle ne les asticotait pas à la façon des autres enfants cruels, et se contentait de les arroser d'eau claire entre les ajoncs, pour les voir frémir, vibrer, vivre.

Tout ce qui vit n'aime pas vivre. Elle, oui.

Peut-être son âme ne tient-elle qu'à cet amour évident qu'elle a de la vie. Rien sous sa robe ni sous sa peau n'est hanté par la mort, la corruption, la destruction, l'anéantissement. Le néant n'est rien pour elle. Orpheline, elle n'a pas trop souffert de la mort prématurée de ses parents pauvres, qu'elle n'a pas connus. Soga l'a presque adoptée, et elle lui en sait gré. C'est une fille de cour espiègle, qui a suivi le maître à la fine moustache et à la barbiche sur laquelle enfant elle avait pris l'habitude de tirer avec malice, en dépit des protestations de ses sœurs

plus âgées, qui espéraient qu'elle témoigne à l'égard de leur père un respect plus conventionnel et moins d'affection facétieuse. Là-bas, sur le continent où Soga l'avait conduite, pour qu'elle suive l'enseignement nouveau de la Voie, sous le règne de P'yongwon Wang, elle avait trouvé le bonheur dans la communauté spirituelle de ses sœurs. Selon le temps qu'il faisait au monastère et sur les routes du continent qu'elles sillonnaient, elle sentait la vie varier en elle. Son cœur n'était qu'oscillation, comme le courant d'air ou le flot de la rivière, et lorsqu'il commençait à faire chaud elle brûlait, mais dès que l'air se rafraîchissait, elle devenait aussi dure que la glace. En hiver sa peau très fine laissait transparaître le mélange des trois couleurs qui ornent les plus belles jarres de sancai : le jaune de l'oxyde de fer, le vert de l'oxyde de cuivre, le violet du manganèse ; la plupart du temps, le vert l'emportait. Ses sœurs la comparaient à une pousse effrontée du printemps. Aujourd'hui elle cherchait un nouveau sol pour prendre racine.

« Quel est ton nom ?

— Sōshi-ka.

— D'où viens-tu ?

— J'ai quitté ma famille. »

Accoudé au bordage sous la promesse d'orage, l'homme sans armure, aux morceaux de cuir couturés et ajourés, ne porte ni arc ni sabre courbe ; il tient à la main droite une lance au bois lourd. Désireux de deviner l'avenir, il respire l'air chargé d'iode, annonciateur de la pluie, mais vierge de tout signe favorable ou défavorable.

« Ah, tant pis ! »

Voilà quelques jours, après l'embarquement sous la surveillance des forces du royaume de Silla, le soldat a eu très mal à l'estomac, il a même commencé à vomir, et ses camarades se sont moqués de lui. La jeune fille, qui engage spontanément la conversation avec n'importe quel étranger, l'a abordé et l'a soigné. Sans rien lui demander, avant-hier au soir, elle l'a purgé à l'aide d'herbes médicinales du continent qu'elle garde au sec dans son baluchon, et le soldat, qui s'est endormi rasséréné, n'a pas encore eu le temps de remercier la moniale du maître qu'il escorte. Aujourd'hui, tandis que les autres sont occupés à la manœuvre des voiles, tâche dont il a été dispensé, il trouve enfin le courage de lui adresser la parole. Elle voyage seule, sans compagne ni chaperon. Même le maître se tient avec ses conseillers à l'autre bout du

bateau, soucieux de politique plutôt que de la jeune fille.

« Il n'apprécierait pas de me voir te parler, murmure-t-elle. Je sais que les hommes me trouvent jolie et je dois faire attention. Naguère, lui avoue la fille, mes cheveux noirs en ailes de corbeau ne poussaient pas. Et puis il m'est tombé du ciel une chevelure de femme, et les hommes dans les villages se sont mis à me dévisager. Au port, il a fallu me couper les cheveux. »

Elle peut passer également pour mâle ou femelle, et se laisser désirer des deux sexes.

Sōshi-ka est excellente actrice : elle sait prendre la voix des gens sans la leur voler et emprunter leurs manières pour mieux les rendre. Au soldat, elle propose une imitation espiègle de maître Soga, dont le front pèse contre les sourcils comme le fagot de bois mort sur le dos du malheureux. Elle contrefait la manière fébrile avec laquelle il se saisit de son éventail de commandant, en adoptant une attitude outrée. Avec une grosse voix elle tonne, elle rouspète :

« Soldat ! Est-ce que vous faites la cour à cette dame ? »

Dit ainsi, le maître devient ridicule.

Le soldat rit, il ne s'arrête plus, il redevient heureux. Bien sûr, le soldat de Soga a un bec-de-lièvre qui le rend demi-monstrueux, mais il n'y prête pas d'importance, et Sōshi-ka non plus. Ses dents sont gâtées, et il sourit tout de même. Ses cheveux gras négligés ont été relevés, attachés à la hâte au sommet de son crâne, qu'il baisse pour fouiller dans la poche de cuir retourné qu'il porte toujours à la taille, près du sabre mal emmanché de la piétaille. Il n'est ni archer ni cavalier.

« Regarde. »

Après un court conciliabule intérieur, le soldat aux ordres de Soga, mais qui provient du royaume de Koguryō, lui tend une bague encrassée qu'il gardait au fond de la poche. La fille est jolie et, comme à tout ce qui est beau, il a envie de lui faire un cadeau. Voilà un an, l'homme est parti en expédition vers l'ouest, où l'on vendait les affaires des morts sur les marchés. Là, il a acheté ce bijou.

« Cette bague est très vieille, dit-il. Regarde bien, on dirait du cuivre frappé et tordu. On pourrait croire que c'est fait d'une seule pièce, mais il s'agit de deux anneaux d'or et d'argent enchâssés. La rouille, la saleté les ont incrustés pour toujours, comme le corail dans les mers du Sud. »

Sur la pointe de ses pieds chaussés de soie, Sōshi-ka observe la chose, car la main du soldat est trop haute et trop large : elle peine à

voir. Mais quand elle parvient à contempler le bijou, il lui semble qu'elle regarde le monde de l'origine à la fin, et cette révélation l'estomac, ressuscite en elle avec simplicité la leçon compliquée du Bouddha. Fiévreuse, elle resserre sa queue-de-cheval et fronce les sourcils.

« Ne le fronce pas trop, ton front est beau quand il est lisse. Il reflète l'absence de soucis.

— Hum ! Tu peux parler, toi. Tu n'es pas très beau. »

Elle regrette d'avoir prononcé cette parole avant même que le dernier mot ne soit sorti de sa bouche.

Pourtant le soldat ne semble pas vexé. Du bout des doigts, tachés de la viande grasse qu'il vient d'avaler, il essaie de refermer son bec-de-lièvre par-dessus ses dents pourries, puis il hausse les épaules et fait signe que c'est peine perdue :

« C'est ainsi. Moi je ne suis pas joli, toi oui.

— Pardonne-moi... »

Elle s'incline et attend que l'homme lui fasse relever la tête.

« Arrête. Je ne suis pas un prince de la cour. Je ne donne pas de pardon, alors ne m'en demande pas. »

Sans savoir pourquoi, elle l'embrasse sur la joue.

Le soldat est confus, il bégaye et lui tend le bijou :

« Tiens, prends ça.

— Non, c'est à toi.

— À toi... »

Puis il pousse du poing, la bague au creux de la main, contre l'estomac de la jeune fille. Peut-être est-il un peu trop pressant.

« Disons que c'est pour nous deux, alors, dit-elle.

— Pourquoi ? Soit c'est à moi, soit c'est à toi.

— Mais il y a deux anneaux. Peut-être que nous sommes liés. »

Il rit :

« Ah, ça c'est bien les bonnes femmes ! Rien n'est lié. Enfin... »

Il réfléchit et aborde avec précaution les limites de ce qu'il a jamais examiné par la pensée, car le soldat n'est pas un sage :

« Tout est lié, rien n'est lié. Je n'en sais rien. En tout cas, toi et moi pas plus que n'importe quoi. »

Sōshi-ka est déçue. Elle se sent désavouée.

Désireuse de renouer le lien défait avec le soldat, elle l'interroge au sujet de l'avenir, dont il semble connaître les signes :

« Comment prévoir ce qui va se passer ?

— Ma mère savait ces choses. Ce sont des histoires de savants. Le p'ungsu chiri... Le vent et l'eau, je crois.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Pour choisir ta maison et ta tombe, tu dois étudier le site où les vents et les eaux forment un nœud.

— Comme ici ? »

Et Sōshi-ka grelotte dans sa robe de moniale, lève les yeux au ciel pour suivre du regard les courants ascendants qui voudraient arracher le navire aux flots froids et bouillonnants à la fois, à l'approche de l'île.

Tout tourbillonne.

« Est-ce que c'est un site ?

— Non, renifle le soldat. C'est un passage.

— Le monde, dit Sōshi-ka, est un passage : c'est ce qu'enseigne le Bouddha.

— Oh, ton dieu dit ça. Il n'est pas le seul. Tu vas prêcher pour lui à Wa, pour le compte de Soga ?

— Nous, pour dire Wa, nous disons Nihon.

— C'est la même chose. Il y a une façon ancienne et une façon nouvelle de le dire. Vous vous faites la guerre, mais vous dites pareil.

— Nous ne faisons pas la guerre. Soga veut la paix.

— Ah ah ! C'est ça. Tu verras.

— Tu vois l'avenir ? Tu vois la guerre ? »

Le ciel gorgé de pluie avortée s'assombrit.

« Je ne vois rien du tout. Je ne suis pas savant. Toi, tu as étudié de l'autre côté. Nous arrivons bientôt. Lorsque nous nous reverrons, peut-être que tu m'expliqueras la vérité.

— Je te le promets. »

Le soldat crache dans l'eau agitée. Puis il désigne la terre, masse lourde et brumeuse qui rend l'horizon obèse et pèse contre la mer.

« Vois ! »

À l'horizon apparaissent des petits navires de bois, de modestes hako-gata taillés dans le tronc du pin densiflore des plaines du Kantō, où est née Sōshi-ka. Paysans, marins et soldats affluent à la rencontre de l'embarcation du clan Soga, qui revient de la péninsule porter la bonne nouvelle, et elle essaie en fronçant les sourcils de deviner au loin quelque chose de familier.

Tout lui semble étranger.

« Je suis née là-bas, mais ça ne me dit rien. Toi, par contre, tu me rappelles quelqu'un. »

En se retournant vers le soldat, Sōshi-ka ajoute :

« Je crois que je t'ai déjà rencontré dans une vie antérieure.

— Peut-être même que nous étions mari et femme ! rit l'homme.

Qui sait ? »

Elle sourit :

« Peut-être. »



Contrairement aux puissantes forteresses du district de Bukhansanju et de Jangana qu'elle a entraperçues lors de son séjour sur le continent, le château du clan Mononobe, vers lequel ils font route, n'est pas ceinturé par de hauts remparts de pierre surmontés de construction de bois, elles-mêmes chapeautées d'un toit de tuiles rouges ; il s'agit d'une résidence plus ancienne et plus archaïque, récemment sédentarisée, dont les palissades ont été renforcées par du pisé, de la terre compactée comme si elle avait été cuite, et l'ensemble de la citadelle, lourde, basse, brune et fondue dans le sol, évoque un repli grasseux du paysage boisé, plutôt qu'un élégant ornement posé sur le corps nu du pays.

Parmi les moniales bouddhistes venues du continent témoigner de la foi nouvelle, seule Sōshi-ka accompagne le ministre Soga. Il y a déjà quelques mois, la séparation avec les sœurs bien-aimées et l'esprit du Bouddha sur la péninsule a été l'épisode le plus dramatique de la courte vie de la jeune fille. Depuis qu'elle a été arrachée à ses compagnes pour revenir dans le royaume de Wa, ou de Nihon, représenter la croyance dans l'abandon des attaches terrestres, elle erre comme une somnambule dans un pays inconnu où elle est pourtant née, dont elle ne connaît que peu de choses, suivant à distance respectueuse, en compagnie d'hommes en armes, de cavaliers et d'archers inquiets, à l'aguet d'un piège ennemi, Soga Umako no Sukune qui parade en kimono aux brocards de soie brillante du continent et qui ne lui adresse plus le moindre regard.

Aujourd'hui, relevant les pans de sa robe longue de couleur vert glauque et trotinant sur ses jambes trop courtes, elle devine à peine par-dessus l'épaule de fer des guerriers où ils vont. Ce ne sont plus qu'épaisses cuirasses de cuir, plaques métalliques couturées, lamelles

articulées, casques effrayants dont la visière brise le regard, sabres, lances, étendards, cuivre frappé, cordages et quelques chevaux qui vont la bave au mors. Tant bien que mal, elle se contorsionne pour découvrir par en dessous le chemin caillouteux et l'intérieur du pays, mais entre les jambières, au rythme du cliquetis mécanique des armées, elle ne trouve rien d'autre que de la fougère vierge racornie par la fin de l'automne, et quelques vipères. Elle éprouve la lame sévère du froid, frissonne et cherche en vain un col à son vêtement trop léger pour le climat de l'île.

Bientôt, les hommes de Soga Umako no Sukune passent de hautes portes en bois consacrées aux esprits des eaux, des pierres et des forêts. Mécontents de pénétrer ainsi dans un giron hostile, les gens de Soga murmurent et, après d'interminables négociations au cours desquelles chacun donne pour raison de sa méfiance la défiance de l'autre, la troupe visiteuse est désarmée : leurs hôtes s'accroupissent en ligne, les mains grandes ouvertes, afin de laisser passer les Soga jusqu'au castel des Mononobe.

Là, le ministre de l'Empereur siège dans la grande cour du château, qui a été couverte de draps et de tentures, aux armoiries du clan des chasseurs de daims.

Le seigneur Soga doit s'entretenir avec Mononobe no Yugehi no Moriya no Ōmuraji, en l'absence de Nakatomi no Katsumi no Daibu, l'allié habituel des Mononobe. Et, assis en tailleur au centre de la cour, le chef du clan Mononobe attend la délégation du ministre ennemi. Même si elle ne sait pas pourquoi, Sōshi-ka sait qu'ils s'opposent. Le long des palissades, les partisans des Mononobe guettent les nouveaux arrivants, accueillis et servis par des domestiques, après le thé et la libation aux esprits, invoquant les kamis d'ici, cependant que les troupes de Soga regardent sans mot dire : ils connaissent les esprits d'antan, mais ils croient à une autre vérité. Ils ne l'affirment pas en public et tout a lieu comme autrefois, à la manière des ancêtres, dans le respect de la coutume à laquelle l'Empereur est attaché.

Les titres interminables des Mononobe sont clamés, et le nom de leur ancêtre Nigihayahi no Mikoto est célébré, lui qui descend en ligne directe des dieux venus sur la terre avant la fondation du royaume par Jimmu Tennō. Pendant le temps que dure l'exposition des titres, Sōshi-ka, accroupie en position déferente, ne peut retenir sa curiosité et s'autorise un coup d'œil rapide en direction de la rangée des hommes

sévères, l'éventail à la main, qui se toisent et attendent leurs noms et leurs armes. Elle les observe sans amour et sans haine : les mâles de l'espèce humaine aiment l'honneur, ils s'enorgueillissent de leur lignée, ils exhibent pour tout espoir d'éternité la gloire de leur nom. Détaillant du coin de l'œil les visages concentrés, cramoisis, presque sur le point d'exploser dans l'attente de leur titre, et du titre de leur ennemi, les rides au coin des yeux par lesquelles semblent s'étirer leurs têtes burinées, coiffées, ornées, parfois tatouées des hommes d'un camp et de l'autre, elle se rend soudain compte qu'elle a oublié où était son parti : elle devient incapable de distinguer le sien et l'autre. Où se trouve Soga, semblable à tous les autres, grimé sous le casque de parade ? Est-ce Mononobe ? Est-ce lui ? Silencieusement les deux rangs se font face. À la fois timides comme des enfants et hostiles comme des bêtes les hommes de part et d'autre de la cour, ordonnés derrière leurs chefs de clan, s'empoignent déjà par le regard et luttent immobiles. Pour quoi ? Ils auraient pu se battre pour l'amour des femmes, mais des femmes ici il n'y en avait plus. Brusquement Sōshi-ka s'amuse de son erreur, de son omission : il y en a une au moins, et c'est elle. Est-ce qu'ils s'affrontent pour sa personne ? Elle voudrait pouffer à cette idée, amusée.

Les yeux fixés au sol, en position de suppliante, Sōshi-ka prie en silence pour son maître et père, même si elle n'est plus tout à fait capable de le reconnaître dans la cour d'honneur et de le différencier de son ennemi juré. Puis, contrainte à baisser le regard, parce qu'elle sent qu'on la surveille, elle fixe des yeux entre ses genoux un caillou blanc inégal qui pourrait être le crâne d'un animal minuscule du passé, qu'une fourmi rouge essaie péniblement de déplacer ; le caillou frémit, tremble, mais il est trop lourd, la fourmi essaie encore. Sōshi-ka brûle de l'aider, hélas elle doit garder les mains jointes et assister impuissante à l'échec de l'insecte.

Pendant que les officiels dans la cour d'honneur commencent à délibérer, elle perd toute notion du temps, le sang peut-être lui monte à la tête, ou bien n'y descend plus, parce qu'elle demeure tête baissée en signe de soumission depuis une heure, peut-être deux, elle n'en sait rien et, enivrée, abasourdie aussi, voyant les dimensions de l'univers se réduire à l'archipel, les dimensions de l'île à celles de la forteresse, de la cour, et celles de la cour à son champ de vision, elle contemple la scène du monde limité à une portion de pavage, dans la faille duquel la pierre

blanche a roulé, et que la fourmi, qui lui semble prendre maintenant une taille démesurée, aussi grande qu'un homme debout, dressée sur ses pattes arrière, s'efforce de faire basculer.

« Essaie encore..., murmure Sōshi-ka.

— Quoi ? »

Le dignitaire à côté d'elle, secrétaire d'un officier de Soga, l'a entendue et la réprimande.

Elle s'excuse, se tait, attend.

Que disent les hommes ?

Elle sait qu'ici on prétend que Soga est tombé sous la coupe des moines étrangers qui ont accompli le voyage vers l'ouest, tels que Jimyeong et Wongwang. On connaît ses liens avec les diplomates du continent, et pour Mononobe Soga n'est rien de plus qu'un traître à la patrie, qui a pris langue avec les Shen et les Sui. Derrière le dieu se cachent l'argent, les navires, les écritures et le pouvoir des hommes d'outre-mer, qui voudraient faire de l'archipel leur vassal ; Mononobe ne peut se résoudre à l'accepter. Soga trahit, Mononobe reste fidèle.

Puis, incapable de se concentrer sur la litanie des paroles rituelles échangées par les deux camps ennemis agrégés dans la cour du palais, alors que le froid est tombé et que la lumière a durci dans l'air, Sōshi-ka, la tête baissée, doit se contenter de se représenter à partir des bribes de conversation courtoise, des non-dits, des froissements du tissu, de ceux qui se relèvent, de ceux qui se rassoient, des aides de camp, des ministres aux insignes gravés, des ambassadeurs qui se succèdent, s'offrent des cadeaux, font valoir des titres, puis se taisent. Ainsi font les hommes pour ne pas se battre, mais pour lutter tout de même.

Avec difficulté, elle essaie de traduire la cérémonie, pourtant il lui est impossible de déterminer qui l'emporte, qui se trouve en position de force et si son père a la main sur le vieux Mononobe. Il est fugitivement question, dans la bouche d'un dignitaire local, du stupa élevé sur la colline de Ono. C'était une provocation, peut-être : un mémorial bouddhiste en terre de Wa.

Toujours penchée, Sōshi-ka contemple le caillou blanc inégal et immobile. Elle sourit et pense qu'il s'agit peut-être du plus beau monument dressé à la gloire du Bouddha. Elle voudrait le dire à la fourmi et la féliciter, mais la fourmi est partie. Où est-elle ? Sōshi-ka est saisie par une angoisse soudaine et, tremblante, relève les yeux.

À la gauche de Mononobe, un genou à terre, un secrétaire qui tient

à bout de bras l'étendard des Mononobe relate l'incident du point de vue de son maître et Sōshi-ka, éblouie par ce qui reste du soleil de l'après-midi, observe émerveillée la discussion, qui porte sur l'incident de Ono.

Son père Soga no Omi Umako no Sukune avait fait ériger un stupa rituel au nord de la colline de Ono, afin de déposer la relique obtenue d'un certain Tattō au sommet de la colonne. Dans son bon droit, Mononobe no Yugehi no Moriya no Ōmuraji s'était assis sur une chaise étrangère en osier et avait fait brûler le stupa, avant de jeter l'idole dans le canal de Naniwa.

À son tour, un porte-parole de Soga se lève et, après les formules de circonstance, il explique que les habitants de la région, après l'incendie et la destruction du temple du Bouddha, se sont lamentés : « C'est comme si notre corps brûlait, recevait des coups et en était brisé. » Par souci de la Voie et du bien-être du peuple, Soga Umako no Sukune a résisté et a voulu restaurer le mémorial dans l'espoir de conjurer le fléau.

« Baisse la tête ! »

D'un coup d'éventail multicolore, un homme la soufflette et lui indique le sol, que Sōshi-ka retrouve : pavé, gris, dur et froid. Elle sourit : la fourmi rouge est revenue, elle n'a pas perdu espoir puisqu'elle a entrepris d'escalader le caillou.

Tandis que l'animal, encouragé en silence par la jeune fille, glisse, cherche les anfractuosités de ce qui doit représenter à ses yeux un obstacle colossal, même si ce n'est qu'un petit galet pour Sōshi-ka, les hommes entreprennent de régler la querelle qui oppose les Soga et les Mononobe. Tout est tendu et l'assistance manifeste son désaccord, voire sa réprobation par des chuchotements qui vont contre le protocole, lorsqu'un camp avance une version des faits qui contredit celle du camp adverse : ce n'est plus sur des idées qu'ils ne s'entendent pas, mais à propos des faits eux-mêmes.

Les hommes bouillonnent tout autour de Sōshi-ka, elle sent à leur sueur odorifère leurs passions et leur désir de se battre monter comme la chaleur au matin, après la nuit froide sans lune ; la cour de Mononobe semble scandalisée qu'ait été mentionné par un porte-parole des Soga le nom d'un officier. C'était le commandant des gardes de la tombe temporaire qui avait empêché le prince Anahobe de prendre par la force l'impératrice Kashikiyahime. Elle portait le deuil

de son époux sur la tombe de l'empereur Bidatsu. Après l'incident, d'après ce que comprenait Sōshi-ka à toute cette sombre histoire, Anahobe avait réclamé la vie de l'officier qui avait protégé la veuve. Il avait voulu punir ses enfants aussi. Mononobe no Moriya avait obtempéré et les avait exécutés de ses propres mains, tandis que Soga no Umako avait essayé de l'en empêcher. Soga était juste et désobéissant ; Mononobe obéissant et injuste.

Les hommes parlent en termes allusifs et équivoques de cet événement sordide de l'an passé. Les politesses et les citations noient bientôt le cœur du sujet, auquel Sōshi-ka ne comprend plus rien, sinon qu'ils veulent se battre et qu'ils vont se battre.

Elle soupire.

Au sommet du caillou blanc, la fourmi rouge tourne en rond ; elle ne sait plus quoi faire.

Soudain, comme transpercée par la lumière au milieu de l'obscurité qui lui était devenue familière, Sōshi-ka entend prononcer son propre nom.

« Sōshi-ka. »

C'est la voix de son père et maître.

Paralysée, Sōshi-ka tente de se concentrer sur l'insecte qui s'est lui aussi figé sur le minuscule rocher et qui lui tient tête.

« Sōshi-ka ! »

L'homme derrière elle qui l'a frappée du coin de son éventail multicolore la saisit par le col pour l'obliger à redresser la tête et à faire face. Paniquée, Sōshi-ka, dont la robe tire de travers à la gorge, garde un genou à terre mais, ankylosée, essaie de déplier sa jambe pour se relever, sans succès : elle fait preuve de maladresse devant l'assemblée entière, le parterre des hommes qui l'observent en silence.

Elle essaie d'esquisser au moins la révérence qui convient.

Puis, lentement, elle sent son attention qui se déporte vers un individu en particulier, auquel tous les regards des autres hommes la reconduisent : en vérité, ils le regardent tous et lui seul la contemple. À la gauche de Mononobe, ce guerrier dévisage Sōshi-ka comme le loup sa proie. Il est vieux, gras, et, quand il grimace, il révèle des dents jaunes. D'abord, elle croit apercevoir une bête à la tête noire, puis découvre, étourdie par la situation et au centre de toutes les attentions, qu'il a la face presque entièrement tatouée.

Cet homme chuchote à l'oreille de son chef de clan.

Après quoi Mononobe no Yugehi no Moriya no Ōmuraji demande à Soga, son ennemi :

« Donne cette fille à marier à mon vieux maître d'armes. »

Sōshi-ka frissonne et pour la première fois, faisant preuve de l'insolence d'une femme mal élevée, elle interpelle son père spirituel, son maître :

« Père ! »

Mais l'homme placé dans son dos la fait rasseoir de force. Derrière la rangée des hommes assis devant elle, elle devine encore les pupilles noires du maître d'armes de Mononobe. À la façon du chasseur aux aguets après avoir lancé une première fois son harpon dans la chair de sa proie, il suit la fille des yeux derrière le rideau d'arbres, blessée par son regard, dans l'attente du coup de grâce : son visage entier a été peint, encre et couvert de noir, de violet, d'une gueule de dragon qui paraît cracher son visage comme si c'était du feu et de la fumée. Malheureusement, les autres hommes discutent à présent, se penchent, échangent et lui bouchent la vue. De toute manière elle doit regarder par terre, elle ne voit plus la tête de l'homme, elle ne peut pas s'assurer d'avoir rêvé, elle ne peut pas chercher confirmation de sa première impression. Elle frissonne, referme les paupières et écoute la réponse de Soga. Sans attendre, le noble ministre de Bouddha déclare d'une voix claire et franche à son adversaire :

« C'est d'accord. »

La fille est donnée. Elle scelle l'accord. Alors, se séparant à une vitesse aussi exagérée que la lenteur avec laquelle ils s'étaient rencontrés, les Soga et les Mononobe se saluent et se tournent le dos.

Accroupie, Sōshi-ka sent tout le long de ses jambes maigres de jeune fille des crampes qui l'empêchent de bouger et, prisonnière de son accroupissement, elle demeure un peu trop longtemps sur le pavé, crispée, en position de suppliante.

« S'il vous plaît... »

Lorsqu'elle ouvre les yeux, personne ne l'entend : ils quittent tous la grande cour accompagnés par le frémissement d'oiseaux huppés qui, d'un seul mouvement, fuient la forêt pour migrer vers les lacs.

Dans la précipitation, incrédule, Sōshi-ka voudrait se relever mais les crampes lui coupent les jambes, elle trébuche et se rattrape d'une main, qu'elle érafle contre le pavé inégal. Sa sandale s'est prise entre deux pavés et quand elle la ramasse, le rouge aux joues et la robe fripée,

fébrile et isolée, elle s'aperçoit qu'elle vient sans le vouloir d'écraser la fourmi sous le caillou qui a roulé. C'est un grand malheur qui la touche et qui la fait pleurer. Elle voudrait s'accroupir pour dire adieu au petit animal, mais elle n'a pas le temps de s'attarder. Déjà un homme de Mononobe la traîne par la manche sans égards, lui fait remettre de l'ordre dans sa robe, et elle trébuche, boite, se ridiculise de nouveau devant les soldats de la caravane du maître d'armes qui l'attendent avant de repartir au pays.

Elle cherche Soga pour lui dire au revoir : il n'est plus là.

Au-dessus des murs, la montagne, rude, paraît avoir été taillée au marteau.



Le froid est clair : tout s'y dessine avec plus de netteté ; la campagne ancestrale du pays de Wa a perdu sa profondeur en même temps que ses couleurs, et le tout s'apparente à un vaste vide blanc sans forme, sur quoi quelques arbres finissent, mais dont l'œil de Sōshi-ka ne parvient jamais à découvrir le début, happé et avorté dans les nuages. La pointe des grands pins seule est tracée au noir, fine et sèche, et les branches nues forment des labyrinthes où le regard perd son chemin, d'embranchement en embranchement : les corbeaux, eux, s'y repèrent.

Baissant la tête avec humilité, Sōshi-ka prie et s'efforce de retrouver le mantra de ses sœurs. Avec elle, Sōshi-ka ne transporte pas d'affaires personnelles, elle a oublié le petit baluchon où on a plié à la hâte sa belle robe de soie rigide : par négligence, elle l'a laissée au contingent des soldats de Soga, vite repartis loin des terres ennemies. À sa ceinture, discrètement enfilée et cachée sous un repli du tissu qui bouffe, elle conserve tout de même la bague du soldat. Durant le voyage pénible vers l'intérieur des terres de l'île centrale de l'archipel de Nihon, le maître d'armes, son nouveau mari, ne s'est pas incliné une seule fois pour lui sourire ou lui parler. Avant de mettre le pied à l'étrier, il s'est contenté de lui demander tandis que s'ébranlait leur convoi à travers les montagnes boisées, à l'abri des châtaigniers qui frémissaient de froid :

« Sais-tu monter ? »

Jamais Sōshi-ka n'avait grimpé sur le dos d'un autre animal, et il avait fallu l'attacher, comme s'il s'était agi d'un ballot d'herbes folles fauchées par un paysan du domaine, par les chevilles et par les poignets,

en travers d'un mulet. Une vieille servante lui avait glissé avant le départ :

« Sois brave. »

Pourquoi ?

Après plus d'une semaine de convoi désagréable et silencieux, ils parviennent à une nouvelle forteresse de taille modeste, aux hautes marches taillées, qui abrite un village, des huttes de paille, auprès desquelles campent des sortes de samourais qui n'ont pas de quoi payer leur équipement : ils sentent fort, il leur manque des dents, leur sourire est agressif malgré eux ; ils sont sans doute heureux de voir une femme.

Au centre de la forteresse se dresse une tour carrée, au pied de laquelle une cantine et des cuisines, dans un seul bâtiment en terre divisé en pièces rectangulaires, servent de maison aux femmes, qui couchent dans le fond. Avant de repartir sillonner ses terres, le maître d'armes, qui ne lui a toujours pas adressé la parole, l'a fait conduire ici, où l'accueille son beau-frère, le frère de son épouse morte en couches : il a le nez crochu et brisé, mais semble inoffensif.

La nuit est courte et elle dort profondément, épuisée et seule : le maître n'est pas là.

Étourdie par les changements incessants de sa situation, Sōshi-ka voudrait sortir de la forteresse au petit matin, mais quelqu'un la siffle et deux paysans la rattrapent : le beau-frère, qui parle avec un accent local auquel elle ne comprend rien, lui explique sans doute qu'elle n'a pas le droit de mettre le nez dehors. Comme elle essaie de faire entendre qu'elle doit se laver, après sept jours de voyage dans les montagnes épineuses, il part chercher près des forges qui longent les murailles une laisse de cuir qu'il attache autour de son cou, avant de la conduire à un ruisseau, en contrebas du petit château. Il la surveille tandis qu'elle se débarbouille le visage et se lave les cheveux dans l'eau glacée, incapable de reconnaître son propre reflet dans l'onde dure comme de la pierre.

Frissonnante de peur de prendre froid sur le chemin du retour, tenue en laisse, les cheveux trempés qui gouttent encore contre ses épaules, elle remonte en tunique légère de coton les hautes marches taillées à même le granit au-dessus du sol sablonneux et argileux de la forêt, jusqu'à la forteresse où les hommes qui se curent les dents l'observent. À même la terre, une fille des cuisines a jeté une peau de renard fraîchement tué et dépecé, que le maître d'armes a abandonnée à son intention avant de s'en aller en mission, car dans le pays il fait

beaucoup plus froid qu'à la capitale. Le renard qui pue la mort lui couvre le col et lui servira d'oreiller. Après avoir laissé à sécher sa robe de moniale, Sōshi-ka a enfilé dans la pénombre de l'arrière-cuisine, où elle partage sa couche avec les femmes et les filles, un kimono de coton déchiré aux manches qui lui était destiné : une autre femme l'a porté. Elle se sent maigre et mal faite dans la peau de cette dame d'une grande beauté dont elle aurait usurpé la place.

Le pays est sévère.

Le long des contreforts de pierre qui renforcent les palissades de bois et les murs de terre, les forges du maître d'armes des Mononobe chauffent l'endroit, un nid de braise dans le froid ; çà et là des fagots, des tas de bois glanés par les paysans alentour qui viennent servir le maître sont ensuite rompus par les femmes, qui ne portent pas de kimono comme Sōshi-ka et qui alimentent en continu le feu des cuisines, au sol tapissé de paille. Les samouraïs désœuvrés attendent. Par-dessus la cour, la tour veille ; mais le maître n'est pas encore rentré et la tour reste fermée.

Personne ne lui parle et elle entend mal ce qu'ils disent quand ils discutent entre eux. Assise près de la porte des cuisines, sur un rondin râpeux, Sōshi-ka s'ennuie et observe l'activité de la journée dans la forge des Mononobe. Son nouveau kimono tient en deux pièces : le haut ouvre légèrement sur sa poitrine chétive, mal couverte par la peau du renard, et elle a froid ; les manches se révèlent trop courtes, mal ajustées. Une jupe plissée lui tombe sur les mollets et aux pieds. Elle a gardé ses chaussons de soie, qui ne sont pas adaptés au pays, que la boue a maculés, crottés et qui lui pèsent autant que des sabots de bois.

De temps en temps, elle croit entendre le mot « putain », que le soldat au bec-de-lièvre avait déjà prononcé sur le navire qui la conduisait sur l'île ; mais elle n'arrive pas à lire avec certitude les lèvres des hommes qui flânent dans la cour du château : ils se mouchent dans les doigts, ils n'ont pas beaucoup plus chaud qu'elle, à moins d'aller brûler dans les forges, de l'autre côté du mur, et la plupart, courbés comme des animaux craintifs, révèlent, quand ils tournent leur face dans sa direction, une blessure ou une brûlure. Par pitié pour eux, pense-t-elle, mais c'est sans doute par apitoiement sur elle-même, elle pleure et une femme vient la réprimander, sans qu'elle saisisse tout à fait les termes du reproche.

Peu à peu, elle devine la langue, mais le pays reste un mystère.

Parfois, il lui semble que l'humanité est trop faible pour tenir ensemble toutes les différences ; parfois elle redevient forte, au contraire, elle se sent comme eux et elle les sent comme elle, et elle enrage d'autant plus de sentir les fausses apparences qui les séparent. Au troisième jour de son séjour, elle obtient du beau-frère au nez crochu qu'il la conduise en laisse par-delà le torrent glacé, là où la rivière serpente, en bas des collines pelées. On y trouve des galets, du sable et des vers translucides sur lesquels elle prend plaisir à verser un filet d'eau claire ; puis une hirondelle à la tête noire surgit d'entre les ajoncs et l'hirondelle des rivages picore, becquette les insectes, au grand plaisir du beau-frère, qui s'en amuse, tape contre l'épaule de Sōshi-ka et lui montre l'oiseau qui tue les vers et s'en nourrit. Sōshi-ka sourit aussi. Ils se comprennent.

Le soleil enfin a percé le ciel blanc. Elle obtient du beau-frère qu'il dénoue légèrement l'attache en cuir à son cou, qui lui laisse une marque rouge, parce que c'est trop serré.

Elle respire.

Chaque fois qu'elle peut retourner en elle, Sōshi-ka cherche le souvenir des règles et des préceptes de la moniale. Elle tâche de se souvenir de sa famille d'appartenance et rêve, imagine ou se remémore les aventures du temps où ils allaient ensemble. Sans avoir accédé au shikshamana qui n'est pas encore de son âge, Sōshi-ka a entendu parler de liberté de confession et des interdits qui pèsent au contraire ici, à Nihon, sur les bouddhistes ; elle sait qu'elle n'obtiendra jamais le droit ni l'autorisation de son mari d'être ordonnée : sa vocation est finie.

Déjà la mémoire des siens faiblit, sans ternir, mais exposé à la lumière plus violente du moment présent, le passé, sans disparaître, perd de sa consistance, la netteté de ses formes et le contraste général des scènes. Tout apparaît bientôt à Sōshi-ka au soleil blanc de maintenant : il lui semble, dans ces instants de lucidité cruelle, qu'il n'y a que ce qu'il y a, et que ça n'existe qu'ici et aujourd'hui. Le souvenir ne tient qu'à elle, et elle ne se trouve pas assez forte pour le soutenir ; comme quand elle soigne un oiseau, elle tente de prendre soin de ses souvenirs, ils boitillent, ils sont vivants, quoique fragiles, et elle se dit, le cœur oppressé par cette certitude : du moment où je cesserai de les nourrir, ils mourront. Bien sûr, elle aurait aimé que le passé revienne la sauver, du moins la relever après l'effondrement de sa vie ; mais c'est le contraire qui a lieu. Elle est devenue la mère de son passé, dont elle se

croyait la fille.

L'hiver envahit le pays, qui de blanc devient gris.

Le soir venu, sur le lit recouvert de paille, elle a très froid aux pieds. Les autres femmes, par respect ou par peur, sont parties dormir dans l'autre pièce de l'arrière-cuisine. Quand il fait noir, le beau-frère vient se branler au pied de sa couche, il ahane, astique vite et fort son sexe qu'elle ne voit pas ; mais si elle ouvre les yeux elle imagine qu'elle découvrira la lumière de ses pupilles humides. Accroupi comme un chien près du lit, il serre les dents, il jure, il râle, bave, surtout il laisse du sperme sur les montants en bois, qu'elle doit nettoyer avant le lever du soleil, par crainte que les femmes ne le voient. Du chiffon avec lequel elle frotte, elle sent l'odeur âcre, sans oser goûter du bout de la langue la texture de la chose des hommes, qui lui semble presque féminine, blanchâtre et peut-être sucrée.

Au troisième soir, le maître d'armes rentre de sa tournée et le beau-frère cesse de l'importuner.

Aussi le maître installe la femme dans ses appartements de la tour, afin de la protéger de la piétaille, des valets et de la jalousie du village ; il fait chauffer le poêle, il laisse poser par les femmes des cuisines, envieuses, des peaux de loup sur la paille du lit, et creuser dans la pierre, à défaut de commodes impériales, des niches profondes pour les bijoux et les vêtements, mais qui demeurent vides, puisque Sōshi-ka n'a pas de dot.

Puis, de nouveau, il s'en va.

Désormais, Sōshi-ka dispose d'une chambre où retrouver la familiarité de ses images et de ses rêves, que la trop grande promiscuité dans les baraques des cuisines lui avait fait perdre ; grâce au silence et à l'ennui, elle se souvient du passé. Elle retrouve foi dans l'enseignement qui lui avait été prodigué, et l'illumination telle une flamme nourrie par le bois redevient vive dans son esprit, comme si la vérité se nourrissait du temps libre.

Libre, elle ne cesse de l'être qu'au retour du maître, quelques jours par semaine. Quand en bas de la tour il est annoncé, elle se nettoie la peau à l'éponge végétale, elle se soigne le teint, elle étale une couche de la poudre blanche que la mère du maître, qu'il a fait venir de loin, lui a offert en cadeau de bienvenue, mais qui lui donne l'apparence des cadavres, et elle enfle le kimono reprisé de la première épouse du maître, morte en couches, emportant l'enfant et abandonnant sans

descendance le maître d'armes des Mononobe. De la première mariée, on ne dit jamais rien, et Sōshi-ka ne peut que deviner sa taille et la forme de sa poitrine quand elle se sent trop étroite dans l'ample vêtement de la morte.

Puis elle s'agenouille, près du feu du poêle à charbon, et pose l'éventail de la famille à la gauche de son poignet, afin d'attendre en position cérémonielle son époux.

D'un geste, l'homme lui fait signe de mettre fin au rituel. Mais il faut tout de même qu'elle se dispose à la possibilité de la cérémonie, pour qu'il ait le plaisir de lui ordonner d'agir sans contrainte. La complicité des époux commence alors, quand la société a refermé les yeux.

Elle le remercie. L'armure tankō est lourde, sans l'aide d'un autre homme, un jeune apprenti samouraï pâle et mal nourri, le maître d'armes ne peut s'en défaire et l'étirer à gauche et à droite jusqu'à s'en extraire par le milieu ; c'est une vieille armure à la cuirasse de bois laqué, rouge-brun, dont les lamelles métalliques sont nouées par du cuir effiloché : charge à Sōshi-ka d'en vérifier la solidité, la résistance, avant de commander à une servante qui sait filer de nouveaux nœuds de cuir pour le maître.

Tout en racontant les difficultés de sa journée, le maître laisse son apprenti samouraï au teint pâle le soulager de l'armure, puis il le congédie, agacé, et le jeune homme ne peut s'empêcher de jeter un regard à la femme, qui détourne le sien. Une fois seul, le maître voudrait se confier : il aimerait trouver chez son épouse une oreille compréhensive, consciente de la guerre qui déchire les hommes, des faibles dont il est entouré et des forts qui le cernent, de loin, tels les loups gris, prêts à lui sauter à la gorge ; le monde des hommes est dur, sans pitié, mais la fille ne le comprend pas. Elle n'est d'aucun secours pour son mari.

Pour le réconforter, elle lui répète comme une idiote des paroles toutes faites qui proviennent de son enseignement bouddhiste, elle parle du dharma, elle demande de tout pardonner, elle évoque vaguement le flux infini de la vie. Et lui, ulcéré, tâche de lui rendre compte des affrontements, des camps, de la confiance trahie, des erreurs de stratégie, de sa hiérarchie. Elle répond par de la pitié. Il insiste : Mononobe s'aveugle, sa haine ne lui permet pas de voir le progrès des Soga auprès des clans de second rang, à la cour de

l'Empereur.

Elle prie pour les Soga et pour les Mononobe.

« Tu ne comprends rien ! C'est soit nous, soit eux. S'ils gagnent, nous sortirons de la mémoire des hommes. Si nous l'emportons, nous les rayerons de l'histoire du pays.

— Mais... Il y a de la place pour les deux. Et puis peut-être que Soga a jadis été un Mononobe, et Mononobe un Soga.

— Quelle sottise. Tu raisones comme un enfant. »

Puis il grommelle :

« Qu'est-ce que je vais faire de toi ? »

En dénouant les bandes de tissu, elle découvre que le maître a le sexe petit et gris, il n'est pas agressif, pourtant elle a peur.

« Ne t'inquiète pas, répond-il, je ne te violerai pas tant que tu ne seras pas d'ici. Je ne touche jamais aux étrangères. » Il avale le thé amer du soir. « Je veux que tu admettes, lui explique-t-il. C'est important. C'est important pour toi. »

Elle ne dit rien.

« Tu veux que je t'honore ? »

Elle ne dit rien.

« Tu ne veux pas ? Je n'ai pas envie. »

Puis il soupire :

« La journée a été dure. »

Elle acquiesce.

« Toi aussi ? »

Il rit, redevient sérieux :

« Admets.

— Quoi ?

— Avoue, reconnais. »

Elle ne sait pas de quoi il parle.

« Ton dieu n'existe pas. En tout cas ici. Il ne viendra pas te sauver, tu sais.

— Je n'ai pas de dieu... »

Il la frappe, mais sans la blesser, comme pour la soulager d'un mauvais rêve passager.

« Tu avais un dieu là-bas. Le dieu de Soga. Le Bouddha.

— Non...

— Ne me dis pas non. »

Cette fois-ci, il la frappe pour la sortir du sommeil.

« Mets-toi à genoux. Voilà. »

Le vieux maître se tient nu devant elle, les jambes écartées, le ventre large et la bite pendante.

« Tu connais les croyances de ton pays, n'est-ce pas ?

— Oui, répond-elle timidement.

— Regarde-moi.

— Oui.

— Ne dis pas oui. »

Elle reste silencieuse.

Petit à petit, tout autour de la bite fripée du maître, elle observe de plus près la profusion de ses tatouages tribaux, qui évoquent l'histoire du pays. Partout sur sa peau on peut lire le récit des origines, de la lignée, du pouvoir, des combats des hommes sur cette terre. Elle lit l'unité qui est devenue deux, le serpent tranché, le premier esprit, les jumeaux, le Soleil et la Lune, puis la procession des dieux et des hommes : le monde tel qu'il a été et tel qu'il sera.

« Vois. »

Elle fronce les sourcils et essaie de lire sa bite, son ventre, ensuite son torse, son cou où s'enroule le dragon et sa tête où s'ouvre la gueule de l'esprit de la région. Elle fait le tour de sa poitrine scarifiée, et l'avenir s'enroule dans le passé : il n'y a rien d'autre, le temps accomplit le tour de l'homme. Maintenant, le chaos terrifiant des encres qui faisait ressembler la face du maître civilisé à celle d'un sauvage prend le sens d'une histoire immémoriale, dont elle ne saisit pas très bien le détail, mais dont elle comprend le sens : c'est ainsi, et ce ne sera pas autrement. Avec toute la patience dont il est capable, il lui explique qu'à Wa les hommes n'écrivent pas la lettre sur le papier, ainsi que font les hommes des Han, ces étrangers de l'Ouest, mais inscrivent le vrai à même la chair, pour se souvenir, de père en fils :

« Et toi, tu me donneras un fils, peut-être plusieurs.

— Oui. »

Il la gifle.

« Ne dis pas : oui. Obéis d'abord. Ensuite essaie de comprendre. »

Il s'agace.

« Tu ne comprends pas, je le sens. Tu résistes. »

Sōshi-ka cligne des yeux désespérée et, ne sachant plus si elle doit parler ou se taire, voudrait signifier qu'elle n'a rien contre lui ni personne, bien au contraire, et qu'elle est prête à honorer et à accueillir

la vie.

Il s'est assis, épuisé. Il respire fort, comme s'il était en colère, alors qu'il devrait trouver la paix du soir.

« C'est simple : il y a des esprits de ce lieu. Ailleurs, il y a d'autres esprits. Mais je suis né ici, et tu vis ici aussi. Tu dois te soumettre comme moi aux esprits du temps de mon père, et du père de mon père. »

Elle fait signe qu'elle a compris.

« Soga aimerait accueillir ton dieu par-delà les mers. Est-ce que tu veux qu'il fasse mourir nos esprits ? Est-ce que tu désires qu'on les oublie ? »

Échauffée, les joues rosissantes, elle relève la tête avec la pleine conscience de son insolence et lui explique :

« Ils ne sont pas perdus ! C'est comme le dessin sur votre torse, seigneur. Ils reviendront, tout reviendra, ils sont déjà revenus, votre père était un homme de bien, j'en suis certaine, aujourd'hui il doit être un animal noble qui va dans la forêt, peut-être un cerf, il revit et le cycle se poursuit jusqu'à ce que... »

Il la gifle violemment, du revers de la main. Cette fois-ci c'est pour la punir et lui faire mal. Il lui ordonne à coups de poing de pleurer et durant un court instant son ventre de graisse frémit, comme outragé.

« C'est assez. »

Il s'arrête avant de prendre plaisir à la purge.

« Va te coucher. »

L'œil gonflé mi-clos, en pleurs, elle s'allonge sur le flanc, dos à lui, et elle tremble. Elle n'a pas peur de lui, mais elle a honte qu'il l'ait châtiée, après avoir cru qu'elle pourrait s'exprimer librement comme avec un compagnon et faire résonner son âme à elle dans son esprit à lui. Au fond de la chambrée silencieuse, sur la paille étalée contre le sol de terre compactée, elle gît et entend son âme sonner dans le vide, sans le moindre écho : c'est seulement la solitude.

« Ferme les yeux, dit-il, adouci. Je suis ton mari. »

Puis il souffle tel un bœuf des rizières, il s'assoit nu près du feu, il grogne, il grommelle, il s'endort, masse puissante de graisse posée sur le siège à trépied. Elle l'écoute s'assoupir, et on dirait qu'en dormant l'homme devient bon. Elle n'ose pas ouvrir les yeux, pourtant, et tend l'oreille jusqu'à percevoir son ronflement, dans le rythme régulier duquel elle croit lire une belle âme, un époux compréhensif, un homme bourru et blessé, qu'elle saura peut-être soigner — aujourd'hui

ou au cours de la vie qui suivra.



Si deux serpents frères avaient été, il y a longtemps, figés dans la pierre, si la pierre était devenue de l'or pour l'un et de l'argent pour l'autre, et si la chose avait rétréci avec les siècles, ce serait devenu cette bague.

C'était l'un des rares signes auxquels Sōshi-ka avait encore accès, qui portait la preuve de l'existence d'un monde au-delà de sa vie présente, circonscrite par les frontières du domaine du maître, dans le clan Mononobe, sur le pays Wa. Il y avait aussi son propre corps, qui avait voyagé et qui contenait tel un coffre abîmé par les cahots, vidé par la rapine et abandonné sur le bord du chemin, ses souvenirs. Mais à l'exception de la bague et de son corps, rien ne lui prouvait qu'il existât autre chose sur terre que ce qui se trouvait ici.

Au soir tombé, maintenant que le beau-frère la laisse tranquille, en attendant la venue de son mari, Sōshi-ka, droite comme un bâton, reste allongée en chemise de nuit de laine et laisse tourner le bijou entre son pouce et son index : parfois, la main d'une femme d'antan lui apparaît, semblable à celle d'un spectre, ajustée exactement à l'anneau, et elle sursaute ; puis la mémoire du métal s'épuise, et de nouveau il n'y a rien. La chambre est silencieuse, comme la région, l'hiver, la terre. Elle apprend à rester femme. Elle fait usage de son temps libre pour se coiffer : deux longues langues noires de part et d'autre de la raie au milieu de son crâne. Durant ses journées bien remplies, Sōshi-ka n'a pas un instant à elle, parce qu'elle doit apparaître, sourire et se courber sans cesse ; mais elle ne ressent que du vide pendant la nuit : elle imagine que son propre fantôme sert aux fantasmes sexuels de la plupart des hommes du château. Elle le sait. Ils se branlent la bite en laissant tourner dans leur esprit l'image de la femme aux longs cheveux noirs, droite et digne, tandis qu'elle attend, seule au fond de son lit, que ses dizaines de doubles, qui appartiennent aux hommes, après les avoir frustrés et satisfaits, lui reviennent vers minuit, pour se réunifier et s'endormir.

Elle soupire.

Observée de près, la bague ne révèle pas la régularité parfaite du cercle : ce n'est pas une idée, seulement une approximation dans le

métal d'une figure qui a hanté l'esprit des hommes. Le diamètre intérieur de la bague n'est pas partout le même, et l'objet quand on s'en approche prend une forme cabossée, comme la vie lorsqu'on lui impose de ressembler à la pensée. En réalité, trouve Sōshi-ka, c'est la bague qui est parfaite et le cercle des savants qui n'en est qu'une imitation ratée : le cercle ne brille pas, et aucune main ne l'a jamais porté au doigt ; le cercle n'a le souvenir de rien ; le cercle n'a marié personne ; le cercle n'a pas d'histoire ; le cercle n'a jamais commencé et il n'a jamais fini, le cercle pur, c'est comme la vérité, une imposture et une erreur de la vie.

Au contraire, la bague possède un charme qui attire Sōshi-ka comme un animal curieux : elle la tourne, la retourne jusqu'au vertige, en se figurant les vies antérieures de toutes les femmes qui l'ont portée ; mais elle pense aussi aux vies à venir de celles qui la trouveront, et qui rêveront d'elle à leur tour, sans même la connaître. Dans la chambre, Sōshi-ka, qui attend l'heure où ses fantômes qui excitent l'imagination des hommes lui reviendront enfin, se dit : quelle malédiction d'être née femme... Elle aurait pu vivre comme son père, comme le maître, eût-elle seulement reçu entre les jambes une bite pour ensemençer les autres femmes plutôt que ce trou qu'ils voudraient tous remplir.

Au petit matin, elle descend en cuisine coiffée et vêtue en dame, afin de demander aux servantes avec timidité du vinaigre de riz pour nettoyer le bijou. La fille malingre qui sait filer, qui n'ose pas lui rendre son regard et qui dit s'appeler Midori, lui tend un gobelet d'étain rempli de mauvais vinaigre, puis attend qu'elle la délivre de son obligation, sans manifester le désir de discuter avec sa maîtresse ; aussi Sōshi-ka la laisse-t-elle vaquer à ses occupations.

Après ses visites de courtoisie à sa belle-mère et les libations offertes aux kamis du feu de la forge et de la forêt, tout heureuse, elle revient dans l'antichambre de ses appartements de pierre grise frotter avec une pièce de tissu imbibé de vinaigre les deux anneaux enchâssés, et elle pense au soldat avec un bec-de-lièvre. Exaltée, elle croit que le destin l'a liée à cet homme, et que l'image spirituelle de ce lien est le bijou dont le métal brille. Il reluit. L'or et l'argent vieillis retrouvent leur lustre, à mesure que Sōshi-ka souffle à la surface de la petite chose, et il lui semble par magie faire revenir à la vie les générations de femmes dont le doigt a porté la bague. Ensuite, avec délicatesse, elle parvient à désolidariser les deux anneaux, qui ont été forgés l'un dans l'autre. L'or

tient suspendu à l'argent, et l'argent suspendu à l'or : Sōshi-ka décide d'être l'argentée et prie pour destiner ses pensées au soldat que son imagination revêt d'une armure dorée. Pourvu qu'il survive à la guerre. Au soleil couchant sur le paysage gris-blanc, elle s'accoude à la meurtrière de la citadelle et laisse étinceler le bijou à la lueur de l'astre du jour, comme une captive qui enverrait un message de détresse.

Excité sans doute par la lumière aveuglante du métal précieux à la fenêtre, un oiseau volette avec difficulté dans le ciel du soir, et se pose sur le rebord pierreux, à distance respectable de Sōshi-ka, qui cesse de jouer telle une enfant avec le soleil et le bijou brillant.

« L'oiseau ? »

C'est une hirondelle des rivages, qu'elle reconnaît à sa queue de sirène, son jambage noir, avant que l'oiseau ne replie le demi-éventail de ses ailes pour boiter sur la pierre inégale, à l'étage de la tour. L'hirondelle est blessée.

« Pauvre bête... »

Doucement, Sōshi-ka la recueille, nettoie sur son plumage le sable des sols où l'oiseau a creusé, et dont l'odeur marine lui rappelle les rives du pays d'où elle vient. Puis, sous sa queue raccourcie, en fouillant vers sa gorge et son ventre blancs, mais souillés par de la boue, elle trouve du sang séché. À la base de l'aile gauche, elle touche la chair entaillée, mordue par un serpent, et comprend que l'aile ne tient plus qu'à un fil de chair. Rassurant l'animal des vasières et des carrières de sable, perdu dans les montagnes boisées, elle le caresse, puis lui aménage une litière de coton et de soie, étaie avec de la paille et bande avec du lin l'aile de l'hirondelle, cache le tout derrière son coffre à bijoux, dans la niche taillée à même la pierre. Heureusement, l'hirondelle est muette. Elle a faim et dans la cour, à l'étonnement des filles de cuisine, Sōshi-ka descend chercher un ver de vase, près de l'étang putride qui empuantit la base des fortifications, où les hommes pissent et où les ordures s'accumulent. Elle donne le ver à becqueter à l'oiseau.

Puis elle se rallonge.

Je suis si seule, pense Sōshi-ka.

Peu de temps après, comme une fièvre subite, du sang lui coule du ventre entre les cuisses. Exténuée, elle peine à se lever, paniquée à l'idée d'avoir sali les draps avant l'arrivée du maître, elle se tient au mur de pierre, passe la porte, cherche le pot de chambre et essaie de lutter contre l'évanouissement le temps de se nettoyer l'orifice. Enfin,

recouvrant ses esprits, elle comprend, en se souvenant de l'avertissement de ses sœurs, que c'est le signe qu'elle peut avoir des enfants.

Elle était enfant il y a trop peu de temps encore, elle ressent de la difficulté à s'imaginer mère. Heureusement, tant qu'elle croira au cycle des âmes et à l'enseignement de l'Éveillé, à la vérité derrière le voile de la douleur et l'apparence des corps, le maître ne la fertilisera jamais de force. Mais elle ne sait plus si elle doit croire pour ne pas qu'il lui fasse l'amour, par simple stratégie, ou parce qu'il faut tenir à sa foi. Puis elle entend l'oiseau remuer à la tête de son lit et, après s'être épongé le sang qui sent le fer des armes rouillées, à l'aide d'une ceinture précieuse qu'elle lavera demain, elle rajuste sa robe et marche jusqu'à la couche. N'ayant rien à donner à manger à l'oiseau, elle lui tend sans réfléchir la concrétion du sang sorti de son sexe, pourpre et brun, qui commence à former une croûte sur le linge, pour qu'il picore et reprenne des forces.

Il mange de sa menstrue.

De toute la nuit, l'époux n'est pas venu.

Descendant en cuisine, Sōshi-ka a avalé trop vite son bol de riz : elle en a assez d'ingérer de ce riz sauvage, pas tout à fait blanc. Mais le riz ici, c'est déjà trop. Les paysans, elle le sait, le mêlent au millet, parce que les rizières, loin d'ici et près des côtes, sont rares. C'est un luxe, pour la maîtresse de la citadelle, de se rassasier de ce mets. Pour cette raison, les filles de la cuisine l'envient et se méfient d'elle.

Tout le monde semble maigrelet.

La mère du maître, une vieille femme timide, presque invisible et sans méchanceté, enjoint à Sōshi-ka de faire des efforts. Elle n'aimait pas le père du maître, lui confie-t-elle, et il était violent (ce qui n'est pas le cas du maître lui-même, la rassure-t-elle). Mais elle a appris à le connaître et à l'aimer. Le soir où il est mort, il lui a tenu la main et pour la première fois, avant de partir rejoindre les esprits, il l'a appelée « ma femme », il l'a regardée dans les yeux et l'a embrassée sur la joue. Aujourd'hui, dit la vieille femme fripée au fond du siège en osier, comme chaque après-midi quand Sōshi-ka lui rend visite, les jeunes filles voudraient aimer et rêvent de l'homme qui les embrassera : comme les Soga, ce sont des idées qui viennent de l'étranger ; l'homme et la femme se lassent : le dernier baiser de son mari lui a été plus précieux, et il était plus beau que le premier baiser de toutes les

amoureuses frivoles. Il lui a donné le sentiment d'exister.

Sōshi-ka, tourmentée par son ventre, acquiesce et demande à disposer.

« Vous ne m'écoutez pas. »

Elle s'excuse.

« Un jour, grimace la vieille, vous serez à ma place. Vous essaieriez de parler à une petite idiote. Et vous comprendrez. »

Sōshi-ka lui adresse une révérence, pour avoir le droit de partir.

« Disposez. »

Elle aurait voulu lui expliquer que le gros sexe de l'homme ne pourrait pas entrer en elle, car son trou est trop étroit, elle aurait aimé lui dire en toute franchise qu'elle était déjà liée par la bague aux femmes des siècles passés, à ses sœurs, ses camarades, mais la vieille femme aurait répondu :

« Ici, tu n'es liée qu'à ton mari. »

Sur le chemin de la citadelle, Sōshi-ka fiévreuse relève sa robe sans couleur, car les pigments sont onéreux, et s'emploie en désespoir de cause à ressusciter en elle l'idée et l'image de l'illumination, l'enthousiasme de l'ancienne camaraderie : il fallait qu'elle tienne à la certitude que tout serait un jour délivré, que tout allait et que tout revenait, que les âmes déliées se retrouveraient, que dans cette vie sa solitude n'était qu'une apparence trompeuse. Mais l'unité, le retour et la délivrance étaient des mots. Tout ce que Sōshi-ka sentait pour l'heure, c'était l'odeur du bois fumé, la lumière froide, le cri de crécelle de la vigie, le cliquètement des armes de la compagnie qui revenait de patrouille et la silhouette lourde de son mari, le maître d'armes des Mononobe, de retour de la chasse, qui lui fait signe de se préparer, dans la grand-cour boueuse : ils mangeront ensemble.

Montée dans sa chambre pour se laver à l'eau claire le visage, les mains, pour changer de vêtement et donner à sa coiffure l'éclat que l'époux réclamait, qui lui disait toujours : « tu as de beaux cheveux, mais tu ne sais pas comment les coiffer », Sōshi-ka à genoux cherche dans la niche de pierre à la tête du lit l'hirondelle des rivages blessée, mais la bête n'est plus ici. S'est-elle enfuie ? Déjà guéri, l'oiseau avait peut-être trouvé le moyen de s'envoler et de s'enfuir de la chambre. Sans grand espoir de pouvoir s'en assurer, Sōshi-ka vérifie par la fenêtre et n'aperçoit rien d'autre que la lumière lasse du soir.

Puis elle descend l'escalier irrégulier et rejoint en silence son mari

dans la pièce où sur le sol couvert d'un tapis de laine les plats sont déjà servis : il l'attend. Sōshi-ka s'assoit et tente de retrouver la dignité de l'épouse traditionnelle. Les esprits sont invoqués, elle pense à Bouddha. Enfin le maître d'armes relève l'assiette d'émail posée sur un bol et pousse au-devant de Sōshi-ka le plat chaud.

À l'intérieur du bol, elle trouve l'oiseau mort, grossièrement cuisiné.



« Est-ce que tu sais pourquoi j'ai fait ça ?

— Non.

— Il faut que tu manges de la viande pour honorer les esprits. Il faut que tu cesses de croire que ton amour est dans l'oiseau. C'est un enfantillage. Il faut t'endurcir, si tu veux survivre. »

Le maître d'armes de Mononobe sent très fort entre les doigts de pieds, car il sue en abondance. « C'est bon de suer », aime-t-il dire, quoiqu'il ne dise jamais grand-chose : il se montre méfiant à l'égard des mots. Sur ce point, Sōshi-ka et lui pourraient s'entendre en silence, mais leur silence est toujours un malentendu. Très vite, il s'en agace. À la fois chauve et velu, il écarte les jambes et il ne peut s'empêcher de lui faire la leçon :

« L'Empereur est faible, se plaint-il, et il écoute de plus en plus Soga. »

Le cœur de Sōshi-ka bondit quand il évoque le nom de Soga, et elle essaie de le dissimuler. Mais le maître est intelligent, il devine quand elle essaie de masquer son amour et sa joie : tu te trompes, voudrait-elle dire.

« Cet homme est bon, se contente-t-elle de répondre, et il a raison à sa façon.

— Le monde est à l'envers, cul par-dessus tête, comprends-tu ? s'énerve le maître. Le monde renverse la vérité. Donc Soga a tort d'avoir raison, il est mauvais d'être bon. Il n'est pas adapté à notre monde. C'est ainsi. »

Tandis qu'elle lui nettoie la crasse entre les doigts de pieds, sans parvenir à le débarrasser de l'odeur âcre et écœurante, il essaie de la convaincre :

« Pourquoi nos esprits ? Pourquoi les esprits d'ici plutôt que d'ailleurs ? C'est ce que tu te demandes. Tu te dis qu'il est ridicule de

croire au renard argenté, à la Lune et à ce petit bout de terre ? Tu voudrais croire au monde entier ? »

Elle baisse la tête.

« Tu crois que tout revient, tu crois que tout progresse ? Vraiment ? Eh bien, frotte-moi les pieds, puisqu'ils puent. Lave-les jusqu'à ce qu'ils sentent bon, si tu as raison. Voilà le progrès. »

Elle part chercher une seconde bassine de métal. Dans l'eau elle plonge avec maladresse les pieds épais et noués d'oignons cartilagineux du vieux maître.

« L'eau est froide ! Allez, ouste, de l'eau chaude. »

Il soupire :

« Quelle piètre épouse. Mais je t'éduquerai. »

Puis il lui relève le menton qu'il pince entre deux doigts :

« Tu ressembles à un petit animal. »

Sōshi-ka contemple ses ongles noirs, la moitié du gros pouce, couturé par une cicatrice qui rentre vers l'intérieur, un énorme oignon et de la corne jaune lui donnent l'allure du membre d'un vieux démon fielleux.

« Je te dégoute. »

Il attrape d'une main ses beaux et longs cheveux noirs, et lui plonge la tête dans la bassine où il vient de laisser tremper ses pieds dégueulasses.

Elle étouffe. Elle se débat.

« Voilà, tu es comme moi maintenant. Tu te crois meilleure ? Tu ne vaux pas mieux. Ne me juge pas du haut de la colline. Descends, viens avec moi dans la vallée, viens m'expliquer qui a raison et qui a tort. Alors ? J'attends. »

Tâchant de recracher l'eau noirâtre, le jus de ses pieds, et le visage défait, la poudre blanche mal agglomérée du fond de teint, Sōshi-ka démêle ses cheveux trempés. Elle a le hoquet et se trouve réduite une fois de plus aux sanglots.

« Tu pleures comme une femme. »

Elle pleure franchement.

« Tu crois que je suis méchant. Est-ce que je suis méchant ? »

Et il approche sa grosse main lourde de sa tête, attrape sans se presser les cheveux de son épouse, les noue autour de son poing et lui approche de nouveau la gueule du bassin.

« Arrête. »

Elle n'arrive plus à résister.

« Arrête ! »

Elle cesse de pleurer.

« C'est mieux, voilà. »

La fille retombe sur les fesses, devant lui qui pose les mains contre les genoux, assis sur le tabouret. Dans la bassine, l'eau trouble s'est calmée. De temps en temps, une gouttelette dégringolant des longs cheveux poisseux de Sōshi-ka tombe dans l'eau trouble et fait renaître à la surface des cercles concentriques qui s'effacent vite.

« Montre-moi tes cheveux. »

Elle les lui donne à flatter.

« Ils sont beaux, c'est vrai. J'aime encore mieux lorsqu'ils sont sales. »

Il soupire :

« Comment faut-il faire avec les femmes ? Dis-le-moi, je suis fatigué, j'ai essayé avec ma première épouse. Je n'y suis pas parvenu.

— Vous l'aimiez ? »

Il rit :

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Est-ce que vous étiez liés, tous les deux ?

— Tu es jeune. Tu accordes trop d'importance aux mots. »

Il réfléchit. Tout de même, il voudrait lui répondre.

« Est-ce que je t'aimais d'amour ? C'est ça ? Est-ce que nous étions liés, comme les amants dans les poèmes ? Ha ha ha ! »

Il s'amuse, il se racle la gorge.

« Je vais te dire quelque chose... Les esprits sont une occasion de croire. Je n'ai pas la prétention ni la bêtise de croire aux esprits, je crois à ceux qui y ont cru. Je célèbre mes pères. Et ma mère, et la mère de ma mère, et les premiers hommes. »

Du bout du pied, il remue l'eau sale dans la bassine :

« Est-ce que tu comprends ? »

Elle ne peut pas dire oui.

Le mari la regarde. Maintenant il ricane. Il est morne, vieux, gris, la tête tatouée, les cheveux encore abondants en couronne autour du crâne luisant, les cheveux gris comme de la cendre et un torse de statue :

« Idiote, tu ne connais rien. Ta religion c'est d'ignorer. »

Un jour, le maître d'armes de Mononobe part dans la campagne environnante châtier les paysans qui n'ont pas payé leur dû en grain et en hommes, car il assemble ses troupes en vue de l'affrontement avec les Soga ; il se fait du souci. À la forteresse, il a confié sa femme au jeune samouraï pâle qui lui sert parfois d'apprenti, qui possède un arc et qui sait monter, mais qui ne possède pas encore de quoi entretenir sa monture : il est endetté. Au maître, auquel il doit l'entière vérité, l'apprenti a juré de ne pas perdre de vue son épouse, en échange d'une charge de fantassin à la prochaine guerre.

« D'où viens-tu ?

— Je suis le fils de mon père », répond fidèle à la tradition le jeune homme qui n'a pas voulu se servir de la laisse de cuir que lui a proposée Sōshi-ka, avant d'aller se promener au bord du ruisseau, parce que cet accessoire n'était pas convenable pour une dame.

Elle l'en a remercié.

Taciturne, il sert le maître. Selon le code, il n'a pas le droit de fréquenter de femme, donc il ne la regarde jamais les yeux dans les yeux, il marche à bonne distance d'elle dans la neige blanche qui s'écoule entre les fougères. Si elle s'arrête, il attend. Parfois, elle fait mine de ralentir, dans l'espoir qu'il s'approche d'elle, mais il ralentit aussi. Quand elle retourne dans ses appartements, à travers l'épaisse cloison en pin, elle l'entend s'entraîner au sabre de bois, puis prier son maître. Son armure est incomplète, il n'est pas riche. C'est un jeune homme blême, aux beaux traits réguliers d'animal affamé et il a le charme de ceux qui ont faim, qui n'ont dans le ventre et sur le visage rien de satisfait. Il essaie de gagner l'estime de son maître, qui est difficile.

Petit à petit, en l'amadouant comme les vers de sable, les hirondelles et les chiens errants, Sōshi-ka est parvenue à le faire parler :

« Je m'appelle Renard.

— Ce n'est pas un nom.

— C'est le nom qu'on me donne.

— C'est vrai que tu ressembles...

— Ne te moque pas — et il la menace de son bâton.

— Ce n'est pas une moquerie. Tu n'as pas d'autre nom ?

— Non.

— Tu mens...

— Je ne peux pas te mentir, ni à mon maître ni à toi. C'est une étape de mon apprentissage. »

Souvent, il plisse les yeux lorsqu'il la voit assise au bord du chemin caillouteux, et lève la main comme s'il allait la saluer, pour se protéger les yeux du soleil : elle aime son geste, car il démontre son intention innocente de ne jamais la quitter des yeux, même un instant, même s'il se retrouve aveuglé par la lumière. Un matin, au bord du torrent, après s'être baignée et lavée, en sachant qu'il la surveillerait en position de vigie raide et fidèle, à quelques pas de là, elle se penche entre les rochers pour ajuster ses chaussons et il crie :

« Mamushi !

— Quoi ?

— Un serpent ! »

À coups de bâton, les jambes écartées, il assomme une vipère gris pâle, dont les anneaux de forme irrégulière, sur son flanc, cernés de noir, dessinent des bagues enchâssées.

La vipère Mamushi, estourbie par le jeune homme, s'est enroulée sur elle-même et se traîne, blessée...

« Arrête. »

Accroupie, Sōshi-ka, la poitrine nue, se penche vers l'animal et cherche le moyen de le soigner.

Il grimace :

« Tu voudrais aider un serpent ?

— Oui.

— C'est une vipère...

— Je sais.

— Tu soignes les oiseaux...

— Et alors ? Je soigne aussi les serpents.

— Les serpents tuent les oiseaux.

— Les hommes tuent les serpents, répond sèchement Sōshi-ka. Est-ce que tu crois que je te laisserais sans soins, si tu étais blessé ? »

Renard reste coi.

Psalmodiant sur une seule note, Sōshi-ka sait calmer la vipère Mamushi, et, l'enroulant autour de son bras, elle se redresse, elle sourit et pose les mains contre ses hanches devant le garçon, avec fierté.

Renard ferme les yeux.

« Tu as peur.

— Ce n'est pas ça... »

Il hésite.

Puis elle se souvient qu'elle se tient torse nu. Elle rit.

« Tu dois me protéger. Souviens-toi : tu ne dois pas me perdre de vue. »

Mis au supplice, le jeune samouraï entrouvre un œil et lui demande de se couvrir.

« Je suis couverte. »

Puis elle laisse glisser la vipère Mamushi à la tête noire d'une épaule sur l'autre, qui descend jusqu'à ses seins et cache ses tétons sombres et épais.

« Si tu viens comme ça à la forteresse, ils te traiteront de sorcière.

— Hmm. » Elle s'amuse. « Peut-être qu'ils auront raison. Regarde. »

Glissant avec délicatesse les doigts dans la gueule de la vipère, elle en écarte les crocs et recueille le venin qui goutte au creux de sa paume innocente.

« Avec ce poison, je peux tuer n'importe qui.

— Arrête.

— Je croyais que tu voulais tuer ?

— Pas comme ça, je... je veux user d'un moyen honorable.

— Ah.

— Repose ce serpent, je t'en prie, demande le jeune homme mal à l'aise.

— Très bien. »

Et elle laisse aller la vipère, puis éponge le venin dans le tissu des manches rajustées de son kimono de soie, qu'elle enfle et ceinture.

« Tu peux regarder, maintenant. »

Fâché, le jeune samouraï marche devant elle sur le chemin du retour. Dès le lendemain, quand la nouvelle que la guerre a éclaté dans la plaine leur est parvenue, il ne lui laisse plus le droit de sortir : il prétexte qu'il doit aller aux forges préparer son équipement et la laisse seule enfermée dans la tour. Par la fenêtre, elle entend les enfants rire. Elle prie le Bouddha pour retrouver son père et ses sœurs. Puis elle s'ennuie de sangloter ou d'espérer comme font les femmes, et décide le soir même d'aller défier Renard.

« Apprends-moi à me battre », lui dit-elle.

Renard fronce les sourcils :

« Ce n'est pas pour les dames.

— Apprends-moi à me défendre.

— Non, je suis désolé, je ne peux pas. »

Elle ferme les yeux, elle réfléchit.

« Renard ?

— Oui ?

— Quelle est la couleur de mes tétons ? »

Il demeure silencieux.

« Réponds à ta maîtresse. Tu me dois la vérité, oui ou non ?

— Oui.

— Quelle est la couleur de mes tétons ?

— Tes seins... tes seins sont blancs, maîtresse.

— Idiot. Pas les seins, les tétons. La pointe.

— Ils... sont... noirs.

— Comment le sais-tu ? »

Il ne dit rien.

« Tu les as vus.

— Je...

— Je le dirai au maître. C'est mal.

— Non !

— Je poserai la question devant lui.

— Je ne dirai rien !

— Tu mentiras devant ton maître ?

— Je...

— Alors apprend-moi à me battre. »

Sans un mot, Renard part chercher un bâton droit en bois de chêne dans la réserve, monte dans la tour et il le lui confie, sans la regarder dans les yeux.

« Tu es fâché ? »

Il l'attaque une première fois.

Elle tombe.

Il attend qu'elle se relève, l'attaque par l'autre côté, et la frappe.

« Hé ! »

Mais le lendemain, elle a appris à esquiver.



Après des semaines d'entraînement en compagnie de Renard, Sōshi-ka se sent fière et a entrepris de devenir une bonne épouse auprès

de son mari. Au cœur de l'hiver, elle participe à l'effort de collecte des réserves en vue de l'affrontement : elle est descendue aux cuisines glaciales, où les femmes et les gueux ne l'aiment pas, mais elle les encourage ; elle montre l'exemple et à l'aide de son bâton d'entraînement et du petit bois sec elle s'est bricolé un balai, à l'aide duquel elle déblaie la poussière du camp.

En vue des premières manœuvres, Renard a quitté la forteresse. Il accompagne le maître et les soldats dans les collines boisées où tous attendent les Soga. Sōshi-ka a perdu son compagnon et elle a renoué avec les filles et les femmes du camp, épluchant les légumes, nettoyant les casseroles, les marmites, jetant les pelures et les ordures aux lapins, derrière le bâtiment des cuisines.

Est-ce cela, se demande-t-elle, être une femme ? Comment l'être convenablement ? Et pourquoi ? Est-ce à cause de mon ventre, parce que je reçois la semence de l'homme d'où naît l'enfant ? Et il lui arrive, assise après l'effort, de contempler son ventre trop malingre, d'où il lui semble que la vie ne sortira pas et où la vie aurait déjà peine à entrer : elle se sent vivante, mais pas quand elle est femme ; alors, elle s'imagine asséchée, lit de rivière, cours du torrent épuisé, lorsqu'il fait chaud l'été.

À Midori, elle tente de faire la conversation, pour partager en sa compagnie la féminité à laquelle elle est assignée : c'est une paysanne maigrichonne, boudeuse et boiteuse. Mais Midori ne l'apprécie pas, la juge hautaine, prétentieuse dans son langage et ses gestes dès qu'elle lui prête main-forte pour nettoyer les fourneaux, par exemple, car c'est la dame du seigneur. Ce qu'elle peut lui donner par générosité, Midori le doit par nature, puisqu'elle sert. Midori craint les sorts et les sorcières aussi. Toutefois, passant outre sa défiance à l'égard de la maîtresse, de l'étrangère et de la magicienne que lui semble être Sōshi-ka, qui a eu une vie trop différente de la sienne pour qu'elle puisse s'en sentir complice, elle prend du plaisir à lui enseigner quelques manières simples, elle s'étonne que Sōshi-ka, qui n'a jamais appris qu'à prier, n'en ait pas idée, et Midori se sent supérieure en lui apprenant le bon moyen d'estourbir le poisson d'eau douce, de l'écailler en vitesse et surtout, puisque c'est ce qu'elle préfère faire, de quelle manière ouvrir le lapin, lui retourner la peau, faire saillir sa tête ensanglantée et, une fois pendu au crochet, comment sous ses yeux rouges révoltés trancher sa chair, ses muscles, à l'articulation de ses os, et le débiter en morceaux découpés comme l'aiment les hommes. Assise sur un tabouret, avec l'air

idiot de la servante au service de la servante, Sōshi-ka la regarde faire et l'assiste parfois.

Puis, les mains enduites de l'odeur pénétrante de la viande, enthousiasmée par le sang, elle sort des cuisines à midi, elle se lave au puits dont la margelle a été fendue par le gel, observe le haut rideau d'arbres gris comme la fumée par-dessus les murs de la citadelle, cherche le soleil au-dessus de sa tête, se le représente qui brille à l'identique à travers toutes les régions du monde, redescend avec la lumière dans le camp, écoute le bruissement de l'activité des hommes qui exposent près de la forge les armes aiguisées, le métal poli, lustré, et attend le retour de son mari, qui arrive par la grande porte, à cheval.

Le maître a passé plus d'une semaine avec Nakatomi et Mononobe dans les établis où l'on travaille à finir d'assembler les armures et les harnachements des officiers : là-bas, le camp est de jour comme de nuit illuminé par des étincelles.

Au matin, le maître n'a pas dormi.

Il est injuste et violent. À Sōshi-ka qui était prête à le recevoir avec l'amour qu'elle réserve à l'image idéalisée qu'elle s'est fabriquée de lui dans l'autel privé de son esprit, il fait remarquer qu'elle est maigre et qu'elle ne donne pas envie. Il lui ordonne de manger, il lui crie aussi qu'elle ne sait pas faire à manger, qu'elle ne tient pas les cuisines comme le faisait sa première femme, en résumé qu'elle ne vaut rien. Se sentant coupable d'avoir provoqué son ire, elle ferme les yeux et prie.

Elle ne veut pas manger de la viande, qui lui donne des hauts-le-cœur, mais il fait préparer un bol de ragoût du lapin, mal chauffé et encore à demi cru, et lui intime l'ordre d'avalier. Il faut manger pour vivre.

Elle essaie, pourtant la viande remonte à peine passée par sa bouche, c'est le dégoût contre lequel elle ne peut rien qui lui commande de l'expulser.

Elle a vomi. La viande gâchée gît sur le pavé.

« À qui est-ce que tu appartiens ? Dis-le.

— J'appartiens aux miens, murmure-t-elle.

— Qui ? Tes sœurs ? Ceux avec qui tu te promenais en liberté dans une autre vie ? C'est ça ? C'est vraiment ça que tu crois ? Au fond de ta tête... »

Et d'une seule main gantée il serre le petit crâne de Sōshi-ka, comme s'il pouvait l'ouvrir de la façon dont il fait parfois éclater les

œufs d'hirondelle : il essaie de tenir ensemble dans son poing la tête de la femme et son esprit, mais il ne le peut pas. Il maugrée :

« Si seulement j'avais le moyen de t'ouvrir en deux et de voir là-dedans à quelles faussetés tu crois... Tu es l'épouse du maître, est-ce que tu le sais ?

— Oui.

— Ne dis pas oui. Les hommes se moquent de moi, les femmes attendent que je te baise, et je ne fourre pas ma queue dans une étrangère, pas dans le lit conjugal, ce serait faire insulte à ma mère et à la mère de ma mère. Tu comprends ? »

Elle ne dit rien.

Enfin il la relâche.

« Qu'est-ce qui m'a pris de t'arracher à ce démon de Soga ? Il m'a jeté un sort, n'est-ce pas ? Tu es une sorcière ? »

Elle fait signe que non.

« Ha ha ha, je deviens fou, je me comporte mal. Je me fous de te posséder ou que tu me possèdes. »

Il lui broie le poignet. Il lui tord le bras et Sōshi-ka gémit. D'abord le samouraï les suit, puis le maître lui ordonne de rester à la porte du camp. Ils descendent à travers bois, le maître ne respecte pas le sentier, en bottes, en chemise, il foule au pied les fougères, le peu qu'il reste de nature vive et verte sous le givre et les neiges.

Il la conduit au ruisseau.

« Mets-toi nue. »

Elle tremble de froid, elle est maigre, les os saillent et ses côtes dessinent une cage dont elle est l'oiseau prisonnier.

« À genoux. »

Sur la rive, une vieille tortue va, qui l'observe. Nue, Sōshi-ka, qui tente sans y parvenir de recouvrir son corps, sa poitrine et son pubis de la pudeur que lui offrent encore ses mains, cherche dans la tortue une amie, à défaut un témoin. La tortue, en silence, avance.

Elle espère que c'est l'âme d'un proche, d'un être aimé, d'un homme aimant, qui par-delà les siècles la voit, et qu'elle n'est pas seule, invisible, sinon aux pierres aveugles, à la nature indifférente des arbres, aux animaux qui n'ont pas d'intérêt pour elle, qui vaquent et cherchent leur nourriture et leur propre survie, et au maître qui voudrait la tuer. Si elle doit mourir ici, elle espère que quelqu'un, à travers la tortue, l'apercevra. Elle sourit à l'animal, tout en se courbant secouée par les

maines fortes et féroces de l'époux, qui la fait mettre à genoux.

« Rends-toi compte. »

Exaltée par l'imminence de la mort, elle ne pense qu'à l'âme qui se cache sous la carapace de la tortue, qu'elle n'aperçoit déjà plus, son visage poussé de force contre la surface de l'eau glacée.

Elle ne se rend compte de rien.

Furieux, il l'étouffe au fond du torrent, plonge toute sa tête et la maintient dans l'étau où les doigts crochus du froid qui pénètre par sa peau à travers ses muscles, par ses os, dans sa tête, qui la rend folle, qui entre en elle, la déloge, la sort d'elle-même et lui donne l'envie de hurler ; mais il faut garder les yeux et la bouche fermés, afin de conserver une chance de vivre.

Pourquoi vivre ?

Elle se dit : Si tu crois, tu sais que tu revivras. La prochaine vie sera meilleure que celle-ci. Elle pense à la tortue, lente, ridée, sage, sa seule compagne.

La jeune fille sait qu'il vaudrait mieux mourir maintenant. Mais elle n'y arrive pas. Elle ne parvient pas à ouvrir la bouche, à livrer ses poumons fragiles à la brûlure, à l'incendie du froid. Elle a trop peur du mal, trop peur du rien.

L'homme lui laisse relever la tête, elle inspire bruyamment, elle hoquette. Où est la tortue ? Elle ne la voit plus.

Mais elle sait ce qu'il fait : il lui fait sentir qu'elle ne croit pas.

Il a raison.

Si elle croyait vraiment, elle accepterait la mort volontiers, puisque la mort n'est rien.

Elle ne peut pas, donc elle ne croit pas.

Voilà, il l'a brisée.

« Je vais mourir, seigneur. Je t'en supplie... »

Sa peau délicate semble brûlée à présent par le froid dévorant ; elle n'entend plus par ses oreilles, le son de sa voix ne lui parvient que par le canal de son crâne, de sa poitrine, tout résonne étouffé, elle ne voit qu'à travers un rideau de glace contre lequel tambourine l'obscurité. Elle supplie.

L'homme relâche son étreinte et elle respire enfin.

« Tu admets ? Tu as eu peur de mourir. »

Puis il la laisse reprendre son souffle.

« Est-ce que tu as admis à cause de la peur ?

— J'ai peur de vous, chuchote-t-elle.

— Tu as peur de moi ? »

Il grommelle :

« Peur de moi, ça ne suffit pas. Remercie l'esprit de la rivière. »

Bleuie par le froid, elle murmure pour elle-même une prière. Elle prie Bouddha.

« Tu pries encore ton dieu. »

Il crache :

« Tu n'y crois même pas vraiment ! Pourquoi ? »

Il la saisit par les cheveux poisseux, qu'il noue autour de son poignet, afin de lui replonger le visage dans les eaux affamées qui l'engloutiront.

Mais il s'interrompt.

« Allez, rhabille-toi... Vois à quoi tu nous obliges. Tout cela est déshonorant. »

Il soupire.

« Tu veux faire de moi un être mauvais ? Je ne comprends pas pourquoi tu t'obstines. C'est l'ordre du monde... »

Maladroitement, il tente de saisir les mains ouvertes de l'invisible, la lumière froide et franche, l'eau d'une absolue clarté, le banc de rochers blancs, la tortue grise qui avec lenteur continue d'avancer vers eux, qui tord le cou pour offrir sa tête ridée à Sōshi-ka...

« Tout ça... Cette tortue, c'est la protectrice du clan de ma mère... »

Il prend soudain le ton de la confiance :

« Je suis du clan de la tortue, toi aussi... Et... »

Il ne parvient pas à saisir dans l'air l'esprit subtil qu'il aimerait lui rendre évident.

« Tu dois le respecter. Tu m'entends ?

— Oui », admet-elle.

Mais il sait que c'est par crainte de sa propre colère, il enrage d'autant plus et la pousse sur le chemin du retour.

« Vois ce que donne ton dieu. Tu me rends méchant. Je ne veux pas te faire de mal. Dis-moi comment faire ?

— Je ne sais pas..., murmure-t-elle. Je peux faire semblant. »

Et soudain il éclate de rire :

« Ah ! Chienne. Chienne de femme. »

Puis il demeure silencieux.

Empêchée par les tremblements de froid de revêtir son kimono de

soie déchiré, elle laisse choir le vêtement dans l'eau et éclate en sanglots. Le maître d'armes le ramasse, le tord, l'essore, pendant que nue et n'essayant même plus de protéger sa vertu, elle s'épuise en larmes, s'assoit effondrée sur le rocher, la tortue impassible à ses pieds tord le cou et l'observe avec curiosité. Sōshi-ka caresse sa carapace et le maître, qui a tenté sans succès de faire sécher le kimono, le jette dans la boue, sur le rivage, et se défait de sa lourde fourrure de loup dont il enveloppe Sōshi-ka, incapable de s'arrêter de trembler, livide, froide et blanche, qui tend encore la main vers la tortue, quand le maître d'armes la prend dans ses bras, la soulève et l'emporte vers les forges.

Du pied, doucement, avec respect, il écarte la tortue qui lui barre le chemin pour remonter le sentier qui mène à la forteresse.



À la veille du départ des troupes des Mononobe contre l'offensive des idées de l'étranger défendues par le clan Soga, le maître d'armes organise un grand banquet militaire, auquel sont conviées les femmes qui doivent confier leur honneur aux garçons qui iront mourir pour elles. Dans la cour de la forteresse, sur la terre battue, des tréteaux ont été montés pour soutenir des plateaux où du gibier, du millet au gras et du riz pour tout le monde ont été cuisinés par Midori et les autres filles de cuisine, qui pleurent depuis plusieurs jours les hommes, pâles ou rouges, qui se préparent à descendre dans la plaine affronter les troupes de Soga et de ses alliés, sous les ordres d'un jeune frère Mononobe : il faut faire la guerre, mais la victoire semble peu probable aux hommes de la région, qui doivent abandonner les champs pour marcher au côté de cavaliers armés qui voudraient faire la preuve de leur supériorité sur les bouddhistes.

On a beaucoup bu d'alcool de riz fermenté.

Pour la première fois, Sōshi-ka a trouvé l'audace de se confier à Renard, qui est revenu tout fier des premières manœuvres.

Il l'écoute dire, mais il répond :

« Le maître a raison. Tu connais nos traditions. Ici c'est ainsi. Là-bas c'est autrement.

— Mais là-bas, les autres hommes pensent comme toi... J'en viens.

— Tu es une femme. Tu ne sais pas comment sont les hommes.

— Je vous regarde.

— Ha ha ! » Il rit. « Non, tu ne sais pas.

— Ils rient comme toi.

— Ce sont des hommes, sans doute. Ils vivent, donc ils rient. Qu'est-ce que cela peut faire... ?

— Il y a de la vie partout et toujours, qui meurt et qui revient, et...

— Bah, ce sont des idioties qui naissent dans la tête des femmes comme les enfants dans leur ventre. C'est ton ventre qui parle.

— Et toi ?

— Je ne sais pas. Je répète ce que mes pères ont dit. Il n'y a rien d'autre à respecter.

— La vie...

— Quelle vie ? La tienne, la mienne, la leur ?

— C'est la même vie. »

Renard gigote sur son siège de bois noir et Sōshi-ka s'efforce de respecter l'usage qui exige qu'elle ne le regarde pas quand elle lui parle, toujours de profil, avec douceur et le visage baissé, mais elle sent que Renard l'observe de biais.

« Votre Bouddha est faible », dit-il.

Le garçon est plus âgé qu'elle, mais à peine. Il a la vantardise du jeune homme qui affleure sous son attitude réservée, qui pouvait sembler mûre mais qui n'était due qu'à l'obéissance forcée. Il cherche à se faire valoir, et il y peine car la fille a connu l'autre continent, elle a descendu la montagne, elle a été à la forteresse Mononobe, elle a traversé le grand détroit, elle a fréquenté les hommes de Silla, de Paekche, de Koguryō.

Embarrassé par cette femme à la fois plus jeune et plus savante que lui, Renard parfois improvise, parfois devient cassant, violent, afin de pallier son manque d'autorité sur elle. Mais cela, elle ne le sait pas, car c'est une fille jeune et qui ne peut penser à d'autre garçon qu'à celui-ci, qui n'est ni très beau ni très intelligent, mais qui, aussi chétif qu'un poulet déplumé, quelques poils au-dessus de la lèvre, est le seul qu'elle connaisse dans le pays ; donc elle l'écoute, amoureuse.

« Chaque lieu a ses dieux. Cela a toujours été ainsi.

— La vérité est la même partout.

— Non. C'est peut-être la vérité là-bas, ici la vérité est différente.

— Vous allez combattre ? Vous allez affronter Soga ?

— Oui. Je crois qu'il y aura la guerre, c'est une bonne chose.

— Vous allez mourir ?

— J'espère, pour l'honneur de mon maître. Mais j'espère tuer d'abord.

— Tu veux tuer des hommes ? »

Le jeune samouraï hésite.

« Oui, bien sûr. Quel guerrier ne le voudrait pas ?

— Mais pourquoi ?

— Tu es une femme, toi, tu as envie de donner la vie. Un homme a envie de tuer, pour prouver sa valeur.

— Mais... Tu n'auras pas plus de valeur à mes yeux si tu tues quelqu'un. Je serai triste.

— Les autres hommes me respecteront. Et s'ils me respectent... »

Renard hésite quant au mot à choisir :

« Tu m'aimeras un peu plus... Tu me craindras aussi, mais tu me trouveras plus beau quand j'aurai vaincu d'autres hommes. Les femmes sont ainsi. »

Il tâche d'avoir l'air d'un homme ; il renifle, il ne sait trop qui imiter : son maître a cessé de vouloir paraître un homme depuis longtemps, il est trop vieux pour cela ; quant aux autres, à l'image du beau-frère au nez crochu, ils n'ont jamais atteint ce stade de virilité idéale que le vieux maître a déjà dépassé. Il n'y a pas de bon modèle, ici. Donc il s'invente des manières d'homme, mais quand il pose sa coupe, Renard peine à retenir une quinte de toux, surpris par les coups au ventre et à la tête que donnent l'alcool trop fort. Il fait l'effort de résister et de paraître insensible.

Elle pouffe de rire.

« Quoi ? »

La fille a eu un père, et elle a vu des hommes. Elle s'amuse de ce qu'elle croit être une pitrerie, il s'en vexe, car c'était un effort sincère pour lui signifier sa force de caractère.

Renard s'en veut déjà d'avoir ouvert cette discussion avec la femme du maître. Il s'est avancé, il s'est découvert et, à la lumière de la femme, il s'est ridiculisé. Il ne faut jamais leur faire confiance, pense-t-il.

Agacé, il exprime son mépris pour les paysans, et elle comprend que les parents de Renard étaient très humbles.

« Ils ne connaissent pas la gloire, l'honneur. Leur vie est petite. Ils servent sans savoir.

— Mais toi, où iras-tu après la mort ? lui demande Sōshi-ka, de plus en plus entreprenante et qui l'observe de profil, à la dérobée et à la

lumière des flambeaux de la fête.

— Je reposerai auprès des esprits. J'espère qu'on se souviendra de moi, j'espère avoir honoré et être honoré. Je me souviens d'eux, on se souviendra de moi. »

Il hésite, une dernière fois échaudé, mais lui accorde sa confiance :

« J'espère que tu te souviendras de moi, ma dame. »

Et il s'incline tout en se relevant, sur le point de quitter la table d'honneur du banquet.

Transportée par une impulsion soudaine, Sōshi-ka arrache la bague accrochée à sa ceinture de soie. Discrètement, elle la lui glisse dans la main, à la fois jeune, jaune et calleuse, qu'elle referme contre le bijou lisse et froid, et le fait frissonner comme jamais. Il ne veut pas, elle insiste :

« Pour te porter chance. Lorsque tu combattras, tu penseras à moi. Je te protégerai. »

Renard ne dit rien et s'en retourne blême et gringalet.

À l'issue du long banquet nocturne, le maître passe ses troupes en revue, encourage les samouraïs de la montagne, les archers et les cavaliers qui possèdent leur propre équipement, leur remet la bannière traditionnelle du clan Mononobe, il porte un toast avec eux et tous célèbrent la guerre qui vient à la lueur du flambeau.

Déjà couchée, Sōshi-ka allongée droite, les yeux fermés, enivrée par l'instant sacré, prie, rêve du Bouddha qui, dans son imagination qui bat aussi vite et fort que son cœur, devient Soga, demeure un instant une image stable et bleutée, puis se trouble et prend les traits juvéniles, bravaches et terrorisés comme seul peut encore l'être le visage d'un enfant, du jeune samouraï, dont le beau profil lui apparaît sur un médaillon qui se découpe sur le ciel infini, cerné par le double anneau d'or et d'argent brillant. Alors l'esprit de Sōshi-ka n'est plus que désir, qui gémit sauvagement dans son sommeil, la tourne et la retourne, en sueur sous le drap rêche, parce qu'elle pense à lui.



Il ne reste que les femmes : tous les hommes sont partis.

En vérité, en plus des vieillards impotents, il en reste un, c'est le beau-frère au nez crochu qui a pour charge de surveiller les femmes. Toutes les fois qu'elles désirent s'en aller au ruisseau, il les conduit en

laisse. Elles ne l'aiment pas : il est pervers et il vient désormais chaque soir se branler au milieu du dortoir, où Sōshi-ka a décidé de descendre dormir elle aussi, pour ne pas rester seule tout en haut de la tour carrée.

« Pourquoi est-ce qu'aucune n'ose le frapper ? demande un jour Sōshi-ka.

— Parce qu'il le dira au maître.

— Vous expliquerez ce qu'il fait.

— Il parlera, et nous n'aurons pas le droit de répondre.

— Il faudrait, gémit Midori, qu'il ne parle plus du tout. »

Et la nuit même, Sōshi-ka verse dans le jus de la viande qu'il se fait préparer, parce qu'il adore le lièvre sauvage cuisiné, le venin de la vipère Mamushi qu'elle avait conservé dans une petite fiole de corne.

Il s'étrangle et meurt après avoir été paralysé plusieurs heures.

Aux autres femmes, Sōshi-ka conseille de jeter le corps aux orties, loin d'ici. Elle ne parle pas du poison, elle dit simplement qu'elles sont libres désormais. Personne ne les surveille : la mère du maître est partie à la cour de Nara.

Une fille, plus vive que les autres, remercie Sōshi-ka : elle travaille aux latrines et s'appelle Akiko. En compagnie d'Akiko et de Midori, Sōshi-ka entreprend de réformer la vie au château. C'est le printemps, on attend les fleurs, on entend les rires. De bon matin, au ruisseau, Sōshi-ka, Akiko, Midori et quelques filles de la cuisine partent laver leurs vêtements, puis elles les étendent sur des cordes, entre les acacias dont les troncs blancs sont bagués de noir par le printemps précoce : il paraît, dit Akiko, que celle qui plante un acacia se mariera.

« Qui veut se marier ? »

Midori s'esclaffe :

« Tu es déjà mariée, toi ! »

Et Sōshi-ka éclate de rire :

« J'avais oublié... »

Souvent, les filles conservent à son égard la distance et la gêne respectueuses qui sied aux dames, mais de temps en temps elles la charrient aussi.

Délestées de leurs chemises, elles décident de se baigner.

Akiko a des seins lourds et asymétriques. Et puis les poils au-dessus de son sexe sont nombreux et drus.

« Les hommes aiment ça », explique-t-elle.

En battant des bras dans l'eau là où elle a pied, car elle ne sait pas nager, elle bavarde à propos du jeune samouraï : elle l'aime. Sōshi-ka promet de parler d'elle à Renard.

« Renard ?

— Oui, c'est comme ça qu'il s'appelle. »

D'abord elles rient, se moquent d'elle, prétendent qu'elle l'a inventé ; puis il apparaît que seule Sōshi-ka connaît le petit nom de l'homme, et les deux autres se renfrognent.

Midori est laide.

« Je ne sais pas ce que j'ai pour moi, soupire-t-elle.

— Cherche.

— Je ne suis pas très rapide, je boîte. Je sens la viande.

— Es-tu gentille ?

— Je n'en ai pas l'occasion. On me demande, on m'ordonne et j'obéis, c'est tout.

— Mais tout de même...

— Allez, arrête ! Tu es gentille, toi, parce que tu es une dame, et puis voilà ! »

Sōshi-ka est désolée.

Il est déjà midi et les chemises n'ont pas séché. Aussi décident-elles en gloussant de rentrer nues aux forges : les autres filles les accueillent avec des ricanements, des cris d'enfants, et à la fin tout le monde finit nu.

« Personne ne nous voit ! »

Elles s'amuse, prennent un bain de boue et décident de ne rien faire à manger pour le lendemain. On ira cueillir des baies rouges près du ruisseau.

Comme Sōshi-ka est inventive, et parce que Midori et Akiko la suivent volontiers, en quelques jours la vie change. Elles ne dorment plus dans les cuisines, mais toutes ensemble dans les appartements de la tour carrée, elles filent et à partir des draps se cousent de longues robes qui rendent les gestes faciles et qui autorisent à courir. Les vieillards ne voient rien : elles les nourrissent quand il le faut et ils font la sieste au soleil qui chasse l'ombre froide du grand bâtiment noir. Peu de filles ont eu l'occasion, depuis qu'elles ne sont plus des gamines, d'explorer leur propre contrée : bien sûr, le pays semble rude, mais quand on le parcourt à plusieurs, en guettant les baies acidulées, les petits insectes cornus dans les fourrés, il est opulent. Sōshi-ka apprend à ses sœurs à

faire sortir les vers de sable, à chanter avec les hirondelles, à cesser de craindre la vipère Mamushi et à laisser aller en paix les lièvres sauvages qui nichent dans les terriers profonds.

C'est amusant, et plus personne n'a envie de retourner travailler.

Midori, Akiko et Sōshi-ka sont devenues amies.

« À la lumière je te trouve belle », disent à Midori ses deux amies. Midori a une mauvaise peau, grasse, rougeaude, les joues luisantes et une dent gâtée juste sur le devant. Elle est renfermée, il lui arrive de bégayer.

« Frotte-toi la peau avec de l'eau, de la cendre et du gras !

— Et puis tu sais faire la cuisine.

— Il n'y a rien à manger, si j'épouse un homme qui travaille les champs, je n'aurai rien à cuisiner. Mais... »

Sōshi-ka pleure.

« Pourquoi ?

— C'est triste. Tu ne connaîtras jamais d'homme. »

Midori hésite :

« Ce n'est pas le problème. J'en connais déjà beaucoup, comme Akiko, dans les latrines.

— Quoi ? »

Elle lui explique :

« Les hommes aiment qu'une femme prenne leur sexe dans sa bouche. »

Et Akiko éclate de rire :

« Tu es une bonne suceuse !

— C'est dégoûtant. »

Sōshi-ka reste interdite :

« Tu lui manges le sexe ? Ou tu le lui lèches seulement ?

— Mais non. Voilà comment il faut faire. »

Les trois amies s'entraînent ensemble au bord de l'eau, nues au soleil.

« Sōshi-ka, pose-toi sur le rocher moussu. Voilà. Assieds-toi sur ton poing. Maintenant, tends le pouce entre tes cuisses. Comme ceci...

— Hi hi ! »

Midori plie un genou et elle lèche le pouce de Sōshi-ka, qui frissonne.

« Dis-moi : Oh, c'est bon.

— Oh, c'est bon.

— Non, allez, avec plus d'énergie !

— Oh, c'est bon !

— C'est bon !

— Oui, oui, c'est bon.

— Et voilà. »

Midori crache sur le pouce de Sōshi-ka, entre ses cuisses, sous son sexe presque encore imberbe. Au passage, elle dépose un léger baiser sur sa vulve, puis la lui mord en grognant, pour plaisanter, et Sōshi-ka contemple son pouce qui dégouline de bave.

« C'est comme ça que ça se passe.

— Et après, explique Akiko, l'homme est gentil.

— C'est important. Il faut que tu le saches. Lorsque les hommes sont énervés, s'ils veulent entrer en toi, tu peux les calmer comme ça. Ensuite, ils ne frappent plus. »

Et toutes les trois éclatent de rire.

Puis on entend, au loin, une sœur qui sert de vigie, à l'entrée du bois, qui crie :

« Il y a quelqu'un ! Quelqu'un ! Un homme vient ! »

À la hâte, les filles se rhabillent alors que leurs habits sont encore trempés et remontent avec précipitation vers les forges.

Une charrette approche, cahin-caha.

C'est Renard, qui conduit la carriole où sont entassés des blessés, qui geignent et qui gémissent.

La guerre a commencé.



Renard est revenu des premiers combats, entre le mont Ikomi et le mont Shigi, et il prétend qu'il est blessé, il dit qu'il a combattu, mais Sōshi-ka devine qu'il n'en est rien. Il est chargé seulement de ramasser les morts et les vivants.

Avec dépit, Sōshi-ka constate que les femmes, redescendues de la tour carrée dans les cuisines, ont pris en charge le soin des blessés : tout est redevenu comme avant.

Or Renard ne veut pas montrer sa blessure, parce qu'il a été touché trop près des parties intimes. Midori insiste et Akiko affirme qu'elle le veillera la nuit.

Mais il refuse et demande finalement, comme elles insistent, que ce

soit Sōshi-ka.

Dès cet instant, Midori et Akiko se rembrunissent. Elles partent aux fourneaux préparer le brouet de millet pour le soir et le matin, et laissent Renard en compagnie de Sōshi-ka. Tous deux montent dans la tour.

« Comment est-ce ?

— Quoi ?

— La guerre. »

Il secoue la tête, qu'il a longue, fine et pâle.

« C'est beau. Le seigneur Mononobe a attaqué par le flanc, comme ceci, dans la grande plaine, et les armées de Soga, qui sont des troupes de vauriens de l'étranger, ont fui dans les hauteurs. Mais le maître les a coincées entre les deux monts. »

Il hoche la tête :

« Beaucoup d'hommes ont montré leur valeur.

— Toi, montre ta blessure. »

Il rougit :

« Non. C'est... » Il hésite. « Je ne peux pas. »

Sur un coup de tête, Sōshi-ka s'accroupit devant lui et commence à dénouer les cordelettes en cuir qui retiennent son pantalon, mais il proteste, il résiste et elle doit glisser ses mains dans ses mains, fouiller par-dessous, pour tâcher de trouver son sexe.

Il se remet debout, le pantalon tombe et Sōshi-ka voit bien qu'il n'a rien. Il ment, il n'est pas blessé. Il ne s'est pas battu.

Il bégaye :

« C'est déjà passé... Je me suis vite remis.

— Ah... », dit-elle.

Ensuite, ils parlent longtemps et se couchent l'un à côté de l'autre. Renard raconte sa vie, Sōshi-ka aussi et elle sait qu'elle est la moitié de la bague, et lui l'autre ; elle se sent enlacée, comprise et compréhensive à la fois. Quand elle se réveille, elle est à demi en lui et lui à demi en elle, encore habillés sur le lit du maître. C'est Midori qui ouvre la porte et qui annonce à Renard qu'il doit repartir au front.

Il faut qu'il reconduise là-bas les hommes qui ont été soignés, dont les blessures étaient superficielles. Ils sont beaucoup à avoir aggravé leurs plaies. Mais les femmes n'aiment pas les lâches, donc elles les renvoient au combat.

Renard répète qu'il espère combattre, et Sōshi-ka lui répond qu'elle

espère aussi qu'il combattra, elle l'espère sincèrement.

Puis la carriole bringuebalante s'éloigne des forges.

Les femmes enterrent les morts au pied des murs. Ni Akiko ni Midori n'adressent plus la parole à Sōshi-ka, qui se sent de plus en plus seule. Personne ne descend se baigner au ruisseau. Les filles en robe longue restent à la cuisine et ne disent mot. Il reste trois blessés graves, qui agonisent sur la paille et à qui on apporte des louches d'eau. On ne peut pas faire mieux.

Sōshi-ka aurait voulu aimer, et elle est prête à aimer n'importe qui, n'importe quoi ; mais presque tout se refuse à sa générosité : on désire la baiser, la conquérir, l'humilier, la domestiquer, lui faire rendre raison ou lui faire rendre grâce. On ne veut pas être aimé d'elle, et Sōshi-ka en conçoit de la tristesse.

Un beau matin, elle est réveillée dans la chambre de la tour carrée par sept femmes, conduites par Akiko et Midori, qui tiennent au bout d'un bâton une vipère Mamushi à la tête noire, trouvée sur le seuil des forges. Il y a un nid. Elles accusent Sōshi-ka d'avoir attiré les serpents. Midori prétend qu'elle nourrit des oiseaux, des hirondelles, pour les livrer aux vipères, et Akiko déclare que la mère du maître avant de partir lui a parlé de la tatareri, cette sorcière qui connaît le poison pour tuer les hommes : elle avait peur que Sōshi-ka n'en fasse usage afin de se débarrasser de son fils.

Les femmes se souviennent du mari de la sœur du maître et des circonstances de sa mort.

Après délibération avec ses compagnes, Midori décide qu'on fera le procès de Sōshi-ka.

Si elle est coupable, ajoute Akiko, on la brûlera.

Puis elles la rouent de coups et la conduisent dans l'arrière-cuisine, la frappent à coups de balai et l'enferment pour la journée, le temps que se constitue le tribunal des femmes.

Peut-être qu'elles se calmeront et qu'elles entendront le langage de la raison. Mais dans la cour, par la fenêtre grillagée, Sōshi-ka les entend crier, et elle comprend qu'elles la feront monter au bûcher, qu'elles la tueront pour de bon.

Et puis elle reviendra.

D'abord, Sōshi-ka accepte son sort et elle attend, la chemise de nuit déchirée, assise sur une marmite renversée.

Finalement il lui semble qu'elle n'aura pas la force de brûler, et

quand les femmes reviennent à la porte, ouvrent le loquet, elle attrape le balai à deux mains, elle en arrache les branchettes mortes de hêtre qui lui servent de poils, et elle applique scrupuleusement les leçons de Renard. Après avoir esquivé, elle frappe du tranchant. Elle recule d'un pas, assène un coup par le milieu, projette l'autre main en avant et en entraînant toute l'épaule fait revenir le bâton de l'arrière vers l'avant, pour frapper fort et juste.

Elle bat les femmes, les met à terre.

Les pieds nus, elle court, franchit la porte et dévale la pente.



Elle s'est enfuie.

Sans savoir comment, elle pense retrouver son seul ami.

Une fois passé le torrent, dans la forêt épaisse du pays, elle cache ses traces, se nourrit de baies rouges et roses. À l'approche des villages des collines, elle se coupe les cheveux à l'aide du couteau dérobé à Midori dans les cuisines et se comprime la poitrine avec le drap qui lui servait jusqu'ici de baluchon. Il lui semble, en s'observant dans le reflet d'une mare, qu'elle est grande et bâtie comme un jeune homme mal nourri, dont elle pourrait imiter la voix. Les pieds nus, sans les chaussons de soie de femme qu'elle portait auparavant, elle avance avec précaution dans la région encore sauvage, et il lui plaît d'être indépendante, même si pour prix de cette indépendance elle doit rester seule.

Régulièrement, dans l'ornière des chemins en contrebas, elle entend, parfois même elle voit passer des hommes à cheval, cliquetant de métal, qui vont au combat ou en reviennent, par maigres troupes de deux ou trois, et sans tout à fait le vouloir elle progresse vers le front.

Seule, Sōshi-ka entreprend de voler aux quelques hommes qu'elle a connus leur façon de faire et tente de pisser debout, de garder les jambes écartées quand elle s'assoit, de regarder droit devant et de rendre sa face sévère plutôt que de sourire. Avec de l'exercice, il lui semble devenir vite et bien un jeune garçon et le monde change à mesure que sa manière de le voir et d'y marcher se transforme.

Mais elle n'est toujours pas certaine de savoir quoi faire. Sōshi-ka ne comprend pas ceux qui comprennent le monde. Comment font-ils ? Il lui paraît naturel, pour vivre, de se laisser saisir par l'univers plutôt que de le saisir. Dans sa main, quand elle ramasse de l'eau ou de l'air, il n'y a

rien ; l'eau et l'air l'entourent pourtant. Elle aime être transie, enveloppée comme dans la main d'un dieu géant par les événements. Elle se laisse aller, sans direction ni plan.

À l'occasion, dans les champs qui se civilisent peu à peu, elle imite si bien l'hirondelle qu'en chantant elle la fait taire de surprise ; puis elle chante avec elle. Cet accord furtif avec un autre être rouvre en elle la blessure de la solitude : ses sœurs se trouvent loin, son père l'a vendue, son époux est à la guerre, le jeune homme qu'elle aime aussi, et les femmes dont elle croyait faire partie l'ont trahie.

La douleur revient régulièrement et lui rappelle l'enseignement du Bouddha, ou ce qu'elle en a retenu. Souffrir lui est pénible, bien sûr, mais ce n'est jamais à ses yeux une malédiction, seulement un malheureux accident : elle a mal, et tant pis.



En plein été de la troisième année après le décès de Bidatsu, sur le mont Shigi, les troupes des deux camps, des Soga et des Mononobe, s'affrontent pour la bataille finale. C'est de cette montagne que Sōshi-ka s'est approchée après quelques jours de marche obstinée, inconsciente de rejoindre le centre de l'empire en guerre. Croyant errer, en suivant la rumeur, les convois, les troupes allant et venant, elle parvient aux abords du mont verdoyant. Au bord des chemins sur lesquels elle croise des maraudeurs et des paysans qui fuient, elle entend parler du premier assaut. On la prend pour un samouraï dépenaillé, sans argent et sans engagement, qui cherche une armée.

Le premier jour et le jour suivant, lui explique un vieil édenté qui a été camelot et qui a perdu son chargement, pillé par les deux troupes, les Mononobe ont fortifié leur position en construisant des palissades en faisceaux de plants de riz résistants, qui les ont protégés des flèches et qui ont empêché la charge des cavaliers : les Soga ont été défaits.

Sōshi-ka imagine qu'elle devrait être triste et avoir une pensée pour son père.

Mais ce n'est pas terminé. Ils se sont repliés là-bas, dans le vallon au pied du mont Ikomi, tandis que les hommes de Mononobe tiennent la position élevée, sur la montagne et derrière les palissades.

Et elle pense cette fois au maître d'armes, son mari, et à Renard.

Après avoir remercié le vieil homme, hésitant toujours entre le mont

Ikomi et le mont Shigi, elle entreprend de grimper le long des chemins escarpés sur une colline entre les deux qui retient dans les herbes le printemps, alors que la chaleur de l'été prend du temps pour tomber du ciel. Toujours pieds nus, elle franchit les postes désertés, aux poteaux plantés de flèches en plumes d'oie, s'enfonce dans les bois de pin et de cerisiers encore en fleur, dont les pétales flétris par la bataille forment sur le sol un tapis pourrissant. À l'ombre d'un arbre tordu, elle découvre un premier cadavre, un homme qu'elle croit mort, mais qui n'est que mourant. Il agonise parmi les fleurs qui sentent l'alcool fort.

Avec précaution, Sōshi-ka s'approche du corps, qui bouge encore. L'homme, touché à la gorge, gargouille plutôt qu'il ne parle et, quand il bouge, c'est avec le ridicule d'un pantin de chiffon.

Retrouvant des manières de femme, Sōshi-ka sans s'en apercevoir s'agenouille, s'incline, lui rend hommage, lui prend la main et lui demande de quoi il a besoin.

Il ne peut pas parler.

Inutile, Sōshi-ka attend, l'ombre et le vent se déplacent, là-bas une clairière troue les bois. Il fait bon. Est-ce qu'elle devrait achever le malheureux ? Derrière l'arbre, elle trouve son équipement et, dans un fourreau en peau de raie, son sabre ensanglanté, qui prouve qu'il a tué, puis l'armure légère dont il s'est délesté avant de choir au pied du cerisier, la gorge trouée, le ventre ouvert et la tripe noire.

Il lui semble qu'elle devrait lui tenir compagnie et quelques minutes durant, sans rien dire, elle s'accroupit non plus comme une fille mais ainsi que font les hommes et lui serre la main, qui palpite encore. Puis, fouillant parmi ses affaires éparses dans la fougère, elle déniché une gourde en corne à demi remplie et lui donne à boire, lui permet du moins d'humecter ses lèvres ; comme tout animal reconnaissant, il hoche la tête et elle demeure près de lui afin de lui prodiguer chaleur et contact. Elle se blottit même contre lui. Il meurt lentement.

Bien sûr, elle aimerait mieux connaître l'enseignement de l'Illuminé. Elle s'en veut de ne pas avoir retenu les paroles du Bouddha bleu.

Elle lui dit :

« Tu reviendras, ne t'en fais pas. »

Mais c'est tout ce qu'elle sait.

Puis, après le cri du hibou aux yeux ronds qui annonce la nuit, l'homme pousse toutes sortes de cris. Elle croit que c'est la fin. Du

revers de la main, elle lui nettoie le front, avant de lui refermer les yeux. Pourtant il résiste, garde les yeux ouverts, sursaute, se débat, s'accroche à elle, embarrassée, qui doit se dégager.

Que faire ?

L'homme perd du sang, et c'est un puits sans fond. Il n'en finit pas de rendre l'âme ; il la garde, il la tient serrée au fond de la bouche et refuse de l'ouvrir pour lâcher prise.

« Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, dit-elle en tâchant de le reconforter. Bouddha a certainement dit ça, ou quelque chose qui y ressemble. Quel est ton nom ? »

Il gargouille.

« Hmm. »

Enfin, elle cesse de parler et laisse le jour tomber, assise les jambes écartées, le cul contre un rocher moussu, à deux ou trois pas de lui. Elle nettoie le sabre, rafistole le fourreau en peau de raie ; elle admire l'arme et, à la façon de Midori qui savait coudre et filer, elle renforce l'armure ajourée, aux lamelles métalliques défaits. Ce faisant, elle essaie d'entretenir la conversation.

Elle parle de ses sœurs, de Soga, de Mononobe, du maître d'armes, de Renard et de Midori.

« J'ai eu beaucoup d'amis, beaucoup de compagnons. »

Elle voudrait lui rendre la mort plus facile, et il lui semble qu'une sorte de complicité les unit dans la nuit. Elle aurait préféré connaître son nom, mais elle s'invente une histoire, elle lui invente une famille, une femme mariée qu'il aime en secret, une vocation de chevalier, elle fait le récit résumé de sa vie, de ses exploits, oh mais de ses petites lâchetés aussi !, et comme personne ne vient, elle poursuit. C'est une histoire qui lui plaît, et elle est contente de l'avoir rencontré. Elle lui trouve de la noblesse, du moins de la dignité.

Puis elle se tait.

« Écoute ! »

La nuit tombée parle à son tour : c'est le frou-frou des hautes futaies, le cri du hibou aux yeux ronds et tout là-haut l'agitation du clan Soga ou Mononobe, qui tient les fortifications du mont. À cet instant, elle réalise qu'elle ne sait toujours pas pour quel camp l'homme combat. Elle-même ne s'est pas décidée.

« Es-tu avec les Soga ou les Mononobe ? »

Quand elle se lève et marche doucement vers son compagnon

allongé au pied du grand cerisier, afin de chercher son insigne, son étendard qui flotte au vent, elle s'avise qu'il a trépassé. Il ne bouge plus. C'est fini, l'homme n'est déjà plus là. Eh bien, opine Sōshi-ka, il doit être passé dans autre chose. Peut-être est-il ce papillon qu'elle voit voler à la lumière de la lune, dans le bois sombre, ou cet insecte carapacé qui rampe sous un buisson. Inquiète, elle se tient sur la pointe des pieds pour ne pas l'écraser.

Puis, assurée que l'homme a basculé dans une autre vie, elle commence à dépouiller son cadavre, enfile ses chausses trop larges, attache à l'aide d'une ceinture de cuir son baudrier et le fourreau de son sabre à la taille. Le casque ne lui convient pas. Toutefois, elle trouve de quoi se grimer mieux qu'auparavant en samourai crédible. Après avoir serré le drap autour de sa poitrine, elle se peint les paupières et les joues. Pour se donner des mains d'homme, elle racle la terre molle et humide, se noircit les ongles, s'érafle la peau, la rougit.

Une fois tout à fait homme, elle laisse derrière elle une montagne et commence à escalader l'autre.



Les Soga se sont retirés et, au troisième jour de la bataille, leurs troupes démoralisées se sont enfoncées au pied du mont Ikomi, avant de s'y installer. Quant à la majeure partie du camp Mononobe, qui tient les hauteurs du mont Shigi, elle s'agite bruyamment afin d'effrayer l'adversaire encaissé.

Ne sachant pas où elle va, Sōshi-ka ignore, avant d'être arrêtée, si elle rejoint les Mononobe ou les Soga. Les sentinelles qui la menacent, à la lueur de torches, lui apprennent qu'elle a rejoint les Mononobe :

« Qui es-tu ?

— Je suis le fils de mon père », dit Sōshi-ka.

Empruntant le timbre de voix de Renard, mais avec l'assurance du maître, elle raconte son histoire inventée de femme mariée, d'amour déçu, d'engagement chevaleresque : elle en veut aux Soga, elle vient s'engager auprès de l'ennemi.

« Pourquoi ? demande méfiant l'officier qui a rejoint les vigies.

— Leur dieu veut tuer nos esprits. C'est l'esprit de nos pères, et des pères de nos pères. »

Le soldat acquiesce.

« Voilà qui est bien dit. Tu es jeune, tu parles bien. Est-ce que tu sais te battre ? »

Et il demande à l'une des sentinelles d'attaquer le vagabond, qui esquive vite et avec agilité. À la place du bâton, Sōshi-ka manie le sabre du mort et blesse à l'aine la sentinelle.

« Bien, bien ! » s'exclame impressionné celui qu'elle prend pour un officier.

C'est en réalité un chevalier débraillé qui, à la lumière proche des torches, révèle des dents de lapin et une armure en pièce de cuir de lièvre mal cousu. Il a l'haleine fétide, mais il est bon camarade et promet à Sōshi-ka un engagement : trois pièces d'argent contre son sabre. Puis il l'introduit dans le camp des Mononobe. De loin, en contrebas, elle aperçoit les lumières des Soga éparpillées dans la nuit.

« Comment est-ce que tu t'appelles ?

— Renard.

— Ce n'est pas un nom !

— C'est le mien. »

Et elle porte la main au pommeau de son sabre.

« Ne t'avise pas de te moquer...

— Oh ! Du calme ! »

Il rit.

« Le maître d'armes de Mononobe se trouve-t-il ici ? demande-t-elle.

— Le maître... » Il fait non de la tête. « Mononobe, Nakatomi et leurs seigneurs sont redescendus dans la plaine et les rizières, pour retourner au château du clan.

— Ah. Il est vivant ?

— Le maître ? Oui, il vit ! Pourquoi est-ce que tu poses la question ? Tu le connais ?

— Non. Je veux connaître l'état de nos forces et nos positions. »

Il rit de nouveau :

« Je ne te dirai rien. Tu es peut-être un espion à la solde des Soga, qui sait ? »

Elle reste silencieuse.

« Je plaisante. Viens ! »

Et le soldat déshérité aux dents de lapin lui fait traverser le camp de nuit, qui ressemble aux forges infernales de l'hiver, quand elle résidait dans la forteresse du pays, mais à ciel ouvert et en haut des montagnes. Pour occuper le Shigisan, il a fallu abattre les arbres aux feuilles rouges

et jaunes et dresser de longues palissades inoki, qui serpentent à flanc et sentent le plant de riz sec. Sur le plateau abrité des vents, les mercenaires, les paysans enrôlés de force ont établi un camp qui ressemble en plus petit au monde des hommes : le bois a brûlé, les vêtements prennent l'odeur du cramé dans la nuit fraîche, les tentes versent d'un côté, rien ne tient tout à fait, il fait à la fois trop chaud et trop froid, sans ordre des feux crépitent, où les hommes ont embroché des lièvres, des poissons d'eau douce pêchés dans le vallon, et la chair, la viande recouvrent l'odeur des blessés, qui se sont chié dessus et qui reposent désormais sur des draps blancs sales, à l'écart des tentes. Quand elle marche, Sōshi-ka bute contre des branchages cassés, du tissu maculé de sang et de merde, de la paille et des faisceaux de plants de riz, qui roulent par fagots à travers le camp, qui frappent les étendards Mononobe, aux trois cercles brisés, qu'on entrevoit à la lueur des lampions hissés avec des cordages afin de signaler à l'ennemi, sur le versant de l'autre montagne, le symbole des hommes d'ici. On les insulte régulièrement et certains, qui ont bu, lancent à travers la nuit, vers l'autre côté, des ordures, des os, de la chiure.

Autour d'un feu, le chevalier aux dents de lapin laisse s'asseoir Sōshi-ka, qu'il présente comme un samouraï de valeur aux autres soldats emmitouflés dans leurs peaux et leurs fourrures, peu engageants, qui grognent et préféreraient cuver, puis dormir. Pourtant, l'homme aux dents de lapin est un excellent compagnon et Sōshi-ka trouve les hommes très cordiaux entre eux. Il a quelques amis, qui deviennent vite ses amis aussi. L'un d'eux, qui plaisante volontiers et avec qui elle se lie, parce qu'il rit facilement à ses traits d'esprit et n'a pas la timidité renfrognée des femmes, est un bel homme presque noir de peau et blanc de cheveux. Il a déjà connu trois guerres. Après avoir assuré sa relève à la sortie du camp, venu partager sa viande avec eux, il remercie Sōshi-ka, qui n'a pas faim, de lui donner sa part du rable et, la main posée contre son épaule, échauffé par le feu, par l'atmosphère, par le soir de victoire, il propose à Sōshi-ka un divertissement qu'elle accepte, curieuse et enjouée.

En compagnie du noiraud aux cheveux blancs et de Dents de lapin, qu'elle tance à cause de sa sale tête de lièvre bouilli, elle va à travers le camp et à l'écart de la grand-tente du commandement, elle découvre un drap qui a été tendu, offert au vent. On devine des ombres à travers, à la lumière des lampes. Les hommes rient avant d'y pénétrer, ensuite

ils geignent, dit le noiraud, après ils pleurent et parlent du passé. À la fin, ils s'endorment.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Ha ha ! Tu plaisantes ! » Il cligne de l'œil. « Tu le sais bien. »

Sōshi-ka attend à l'entrée, elle hésite.

Puis ils la poussent et elle bascule dans un espace minuscule, circonscrit par des draps tendus, maculés de sang, de semence aussi, où ça sent l'encens. De la fumée grise flotte près d'une lampe qui brûle du pitchpin, auprès de laquelle se tient, la poitrine nue, une grande fille laide aux yeux louches.

Ce soir, l'aide de camp des Mononobe a autorisé les femmes à entrer dans le camp et les kisaeng du continent, les prostituées de la péninsule, qu'on fait venir par barques, ont été payées par le clan.

« Viens. »

La fille ne sait prononcer qu'une ou deux phrases dans la langue des hommes de Wa. Elle a des cernes et semble fatiguée. Sōshi-ka peine à comprendre l'excitation des hommes, alentour, qui trébuchent en ôtant avec précipitation leur pantalon. La fille est triste et disgracieuse. Quand elle vous regarde, on dirait toujours qu'elle vise quelqu'un derrière vous et elle donne envie de se retourner.

La fille soumise sourit, se frotte les mains et les écarte. Elle exhale l'encens étranger de mauvais calambac, le savon de cendres graissées, la sueur et le foutre d'un autre. C'est dégoûtant.

Sōshi-ka grimace.

Elle essaie de parler à la grande fille qui a peut-être son âge, peut-être un peu moins. Puis elle retient un cri de surprise. Très entreprenante ou pressée, la fille a ouvert le devant de son armure mal lacée, volée au mort sous le cerisier, pour chercher les cordelettes et les fils du pantalon, parmi l'armature de cuir et de bois.

« Attends, dit Sōshi-ka doucement, tu vas te blesser à cause des lamelles de métal. Elles coupent. Je vais le faire moi-même. »

La fille, qui ne vient pas de l'île, ne comprend pas. Elle croit avoir mal fait, s'arrête, baisse la tête comme si elle devait être punie, cesse de regarder.

Peut-être qu'il suffit de laisser passer quelques minutes, puis de repartir, se dit Sōshi-ka. Mais de l'autre côté du drap froissé, le noiraud et Dents de lapin ont commencé à faire agenouiller deux filles et paraissent vaguement, d'après ce qui transparaît du jeu d'ombres, leur

entrer dans le cul qu'ils flattent à la façon de la croupe des juments. Ils l'apostrophent :

« Alors, Renard ? »

Il faut qu'elle s'exécute.

Péniblement, Sōshi-ka se défait de la partie droite de l'armure rigide, glisse son bras dans le dos, laisse passer ensuite sa main agile entre ses cuisses et tend le pouce à l'endroit de son trou de femme. Puis elle sourit, rassurante, et fait signe à la fille de venir. De la main gauche, elle l'accompagne avec délicatesse, guide la tête de la prostituée pour lui faire sucer son pouce comme une enfant.

« Ha ha ! s'amuse le noiraud et Dents de lapin, qui applaudissent de l'autre côté du drap blanc sale.

— C'est bon, ça ! C'est bon ! C'est bon ! l'encourage Dents de lapin.

— C'est bon ! » répond en écho Sōshi-ka.

Bientôt elle crie :

« Oh oui ! »

Enfin, c'est assez. Elle retire la fille, crache sur son doigt, laisse la salive couler, ajoute de la morve de son nez, s'essuie dans le drap et referme son armure inconfortable en grommelant. Elle voudrait ajouter un mot amical à l'intention de la fille qui louche, qui se couvre les seins, apeurée dans un coin, près de la lampe dont la lumière flageole :

« N'aie pas peur. Tu reviendras. Tout revient. Ce sera différent. Peut-être que tu seras un homme, la prochaine fois. »

Elle cherche une autre leçon de Bouddha, ne trouve pas.

« Tu verras bien. »

Et en relevant le drap sale, elle retrouve le noiraud et Dents de lapin, qui s'esclaffent :

« T'es bon, toi ! »

Elle rit avec eux, ils rient et bras dessus, bras dessous, ils vont fêter en bonne camaraderie leur dernière nuit avant l'assaut.

« On mourra demain ! exulte Dents de lapin.

— Ouais, acquiesce Sōshi-ka, affalée contre un tas de vêtements déchirés, au coin du feu.

— Mes amis, remarque avec une larme au coin de l'œil le noiraud, c'est beau de devoir mourir ainsi. »

Et Sōshi-ka le trouve aussi.

Tous les trois, ils regardent les étoiles éternelles dans le ciel, ils commencent à les compter, abandonnent, tentent de les nommer,

renoncent, ils sont fiers d'être mortels, ils imaginent les esprits comme des lucioles et les lucioles comme des étoiles et les ancêtres de tous les hommes cloués dans le ciel noir de la nuit, comme autant d'yeux qui les contemplent — et que voient les dieux ? Ils les voient, ils voient les hommes. Ils les regardent affalés, ivres morts, satisfaits, au coin du feu qui s'éteint, avant la bataille, ils voient les amis qui vont combattre, ils dévisagent les mortels, et ils les aiment.

« Ils nous aiment », dit Sōshi-ka.

Dents de lapin s'est endormi.



Accoudé, parce qu'il ne trouve pas le sommeil, le noiraud lui sourit.

« Tu es un drôle d'homme, Renard. Quand tu t'endors, tu ne ronfles pas.

— Je ne dormais pas.

— Ah, c'est pour ça. Tu n'as pas le moindre poil autour de la bouche.

— Je suis en retard.

— Ah. »

Il hoche la tête et tâche de nourrir le feu qui gémit, frémit, grésille.

« Est-ce que tu penses que nous allons tuer tous les Soga, demain ? demande-t-elle. Ou bien nous allons tous mourir ?

— Les Soga ont plusieurs rois et un seul dieu, nous avons un seul roi et plusieurs dieux. »

Alors Sōshi-ka le corrige :

« Les rois des bouddhistes ne sont pas ce que tu appelles des rois, toi.

— Comment le sais-tu ? Tu connais l'enseignement de leur dieu ? »

Elle prétend que non. Mais elle a voyagé.

« Hum. »

Il lui apprend que dans la journée le prince Shotoku des Soga a coupé un arbre sacré et l'a fait sculpter à l'image des Quatre Rois célestes du bouddhisme, avant de le disposer contre son front ; Shotoku et Soga no Umako ont juré de construire un temple aux Quatre Rois célestes ; les hommes des Soga se sentent donc revigorés.

« Nous... »

Il renifle.

« Les Mononobe sont de la vieille école. Ils ont envoyé les putains, ils nous ont refourgué de l'alcool de riz et ils consultent les esprits dans le vallon, en attendant la bataille. Ils ont un plan trop compliqué.

— Tu le connais ?

— Je ne te dirai rien. »

Dents de lapin est un féal d'un vassal des Mononobe, il est heureux de quitter pour la première fois son champ, de niquer aussi, et de tuer, un peu. S'il doit mourir ici, il n'en est pas malheureux. Mais le noiraud, c'est différent : il combat depuis longtemps, pour bien des maîtres. Il préférerait ne pas crever ici.

Dans l'obscurité, il est très superstitieux et procède par toutes sortes de gestes, de déplacements, de formules compliquées qui échappent à Sōshi-ka ; chaque heure ou presque, il adresse une attention à tel ou tel esprit du lieu, mais si Sōshi-ka lui pose une question, il est incapable d'expliquer la fonction, l'attribut précis de ce dieu.

« C'est le dieu, voilà tout, marmonne-t-il.

— Tu y crois ?

— Et toi ? »

Sōshi-ka s'invente une vie, qui est en fait celle du jeune samouraï.

« Tu es beau », murmure le noiraud qui tend la main pour l'approcher de ses joues et Sōshi-ka frémit.

Le cœur serré, elle éprouve un instant le sentiment d'une proximité intense avec l'homme mûr comme un grand chêne, et hésite à lui confier la vérité, mais il se lève, il va pisser.

« Tu devrais faire de même. »

Troublée, elle se dégourdit les jambes, attend un instant puis s'en va dans les fourrés. Il fait noir et le silence a emporté le souvenir de la fête.

Pour pisser, après avoir délacé les coutures de l'armure, Sōshi-ka tâche en général de rouler une feuille d'eucalyptus et de diriger le jet amer loin des jambes, mais elle est fatiguée et décide d'uriner comme une femme.

Quand elle se retourne, elle découvre le noiraud qui l'a suivie. Est-ce qu'il voulait baiser avec elle dans les fourrés comme certains hommes le font parfois avec d'autres hommes ?

« Je dois te dénoncer. Je suis désolé.

— Non, s'il te plaît. »

Elle ferme les yeux, elle a sommeil, le combat de demain lui paraît si proche :

« Je t'en prie. Ne fais pas cela. C'est idiot.

— Ce n'est pas bon. »

Et il récite une formule traditionnelle.

« Le noiraud... Je veux juste me battre... »

Elle hésite.

« ... mais pas contre toi. Nous nous battons tous les deux, demain, contre l'ennemi.

— Non... »

Il ne sait pas quoi ajouter.

« Ce n'est pas bon.

— S'il te plaît. Pense que les dieux nous regardent. Ils ont envie de nous voir nous battre l'un à côté de l'autre. Nous sommes amis.

— Non. »

Et il lui tourne le dos, pour se diriger vers la grand-tente du campement.

« Arrête ! »

À contrecœur, Sōshi-ka sort le sabre du fourreau en peau de raie. La lame mal aiguisée fend la nuit, dans les arbres du petit bois, et elle l'implore une dernière fois.

« Non. Non. »

Le noiraud aux cheveux blancs qui paraît gris dans la pénombre refuse d'entendre raison.

« Je sais me battre, dit Sōshi-ka. Ne me dénonce pas et demain je me tiendrai à côté de toi sur le champ de bataille.

— Non. »

Il panique, il a attrapé sa hallebarde rouillée avec laquelle il la menace.

« Réfléchis. »

Il n'est pas si expérimenté qu'il le prétendait. Les mouvements de l'arme semblent désordonnés. Elle essaie de le tenir en garde. Mais il se prend le pied dans une racine biscornue, il trébuche, avance, recule, ne sait plus. Enfin, désespéré, il attaque de front.

Et elle le tue, d'un seul coup.

Pourquoi ?

Quel idiot. Mais elle ne le regrette pas. Il reviendra. De-ci de-là, dans le minuit, elle cherche une âme d'animal, peut-être même un arbre. L'homme est encore là, sous une forme différente. Sōshi-ka remonte son pantalon, referme avec peine l'armure couture après couture ; elle

imagine que le Bouddha lui aurait posé la main sur l'épaule, ou bien son père, Soga, et qu'il lui aurait dit : la vérité c'est que c'est comme ça. C'est toujours comme ça. Ne t'en fais pas.

Voilà, c'est comme ça.

C'est la leçon.

Après avoir jeté le corps, qui roule le long des pentes du mont Shigi dans le noir, elle retrouve son chemin, salue les sentinelles et s'allonge auprès du feu presque éteint, devant lequel ronfle Dents de lapin. Elle essaie de ronfler à la façon d'un homme. Elle se racle la gorge, elle cherche à laisser son souffle rouler par vagues dans le haut du palais, elle respire comme un bœuf, mais reste silencieuse.



Peu avant que le soleil ne se lève, le temps est venu de se préparer à l'affrontement et les sentinelles aux lances dont les lames d'argent brillent déjà réveillent les hommes patauds, engourdis, qui à la hâte renouent les cordelettes de leur pantalon de coton, cherchent les armes près du feu éteint.

« Où est le noiraud ? demande Dents de lapin.

— Il est parti.

— Le salaud...

— Il reviendra.

— On n'est plus que tous les deux. »

La brume épaissit l'air sur le mont Shigi, et les deux compagnons peinent à rejoindre leur troupe, qui doit défendre l'entrée des palissades en faisceaux de plants de riz, dont certaines parties se sont effondrées durant la nuit, à cause de la beuverie. En passant derrière la tente rouge carmin du commandement, vide, Sōshi-ka reconnaît les prostituées apeurées, assises sur le tas de draps sales, qui ont froid et qui attendent : elles n'ont pas été escortées hors du camp avant la bataille.

« C'est par là. »

Depuis le lever, Sōshi-ka a pris Dents de lapin sous son aile, parce qu'il est mort de trouille, parce qu'il n'arrête pas de dire qu'il se bat mal, qu'il ne s'est jamais tout à fait battu, et elle le dirige jusqu'à l'entrée du camp, où les vigies qui n'ont pas encore fui annoncent, au milieu d'ordres de plus en plus contradictoires, que tous doivent redescendre par l'autre versant, pour rejoindre Mononobe no Moriya,

ses officiers et le gros des troupes à cheval, qui tiennent leur position vers Shibukawa.

« Où est-ce ? »

Dents de lapin répond :

« C'est à l'orient, dans la région de Kawachi, près de la forteresse de Mononobe.

— Ah ! s'exclame Sōshi-ka. J'y suis allée !

— Quand ? »

Elle ne répond pas et donne l'ordre à Dents de lapin de tenir le sud de la porte, près des buissons cendrés, sous le grand cèdre. Las, ils ne sont plus qu'une dizaine, sous le commandement d'un mercenaire âgé.

Pendant une heure environ, le temps que le soleil rosâtre monte de la terre au ciel et dissipe quelques nuages avant, comme exténué par avance, de céder au brouillard, Sōshi-ka attend en silence. Du fourreau écaillé en peau de raie, qui pèse à sa taille trop fine de jeune femme, elle a sorti le sabre recourbé à la lame qui manque de tranchant. Son poignet délicat supporte avec difficulté le poids de la chose. De temps en temps il lui faut la laisser reposer contre le tronc subéreux d'un arbuste déraciné, en travers du chemin. Le chant des hirondelles du rivage lui donne du courage, et elle rend moitié de ce courage à Dents de lapin en chantonnant à son tour le sutra du Lotus Blanc, dont elle n'a retenu que les premiers mots :

« Hokkekyō. »

Dents de lapin tente de psalmodier : « Hokkekyō », mais le mercenaire âgé le frappe d'un coup de bâton courbé et le rappelle à l'ordre :

« Qu'est-ce que tu chantes ? C'est un chant des Soga ! Abruti ! »

Puis on entend dans la confusion et les fourrés brumeux monter la rumeur d'hommes qui braient, couinent comme des porcs, courent droit devant, semblables aux sangliers noirs qui foulent au pied la fougère, et à bout de souffle finissent l'ascension du mont Shigi à travers la végétation fournie. Plissant les yeux, fronçant les sourcils, Sōshi-ka se penche dans l'espoir de deviner le visage des ennemis, des Soga, mais elle n'a pas commencé à les apercevoir qu'ils sont déjà là, et ils ont tué deux hommes à coups de hache. Tout le monde hurle, si ce n'est de douleur, c'est de terreur, ou pour se donner du cœur.

Sans réfléchir, cherchant à bien faire selon l'enseignement de Renard, Sōshi-ka se dispose, le pied droit avancé, la main opposée

dressée droit devant l'adversaire, la main qui tient le sabre reculé, afin de se donner le temps et l'espace nécessaires pour chercher le point où frapper, accomplir avec le bras un demi-cercle, solliciter l'épaule et à la fin seulement, d'une torsion du poignet, toucher et laisser pénétrer la lame à l'endroit précis où l'armure fait jour.

Puis, aussi soudainement qu'elle a frappé, elle inverse la position de ses pieds, recule, retire l'arme et projette la paume vers l'avant en criant pour fixer le prochain adversaire. Deux fois, trois fois, elle s'exécute, avec le souci de réussir son geste. À la fin seulement, elle réalise qu'elle a tué deux hommes et que le troisième, touché au foie ou à l'estomac, se roule à terre en hurlant le nom de sa mère.

« Hum. »

D'un rapide coup d'œil à travers la brume et la fumée froide, à la porte des palissades fragiles qui ont commencé à céder, Sōshi-ka avise les combattants dans un périmètre dangereux tout autour d'elle, puis cherche du regard Dents de lapin, désarmé, qui tente d'échapper à un soldat à l'équipement complet, sur le point de le transpercer de sa longue lance à la pointe de bronze.

L'homme porte tatoué sur le front un troisième œil grand ouvert et il hurle :

« Pour Soga ! »

Mais Sōshi-ka s'interpose déjà. Peinant à affronter un combattant aguerri, elle ne peut mieux faire que de le détourner de Dents de lapin et de contrer ses attaques vives, précises, bien placées, à la lance. Chaque fois, elle parvient tout juste à dévier le cours de la lame étincelante, en frappant dur contre le bois de la hampe, et l'arme part de côté ou sur le bas, au lieu de venir se planter dans sa poitrine.

Sōshi-ka recule.

« Cours ! » crie-t-elle à Dents de lapin.

Il se relève, malin comme le paysan qu'il est, il sait feinter. Il siffle, ramasse un galet et le jette à la gueule du samouraï au troisième œil, qui ne porte pas de casque couvrant et qui jure en portant la main à son crâne.

Puis Dents de lapin détail et Sōshi-ka, qui doit se défaire de la ceinture et du fourreau pour aller plus vite, le suit dans la mêlée : sur le plateau, les hommes de Soga ont franchi les palissades trop fragiles et débordent les partisans de Mononobe, qui ont cru dominer les autres mais se trouvent pris au piège, attaqués de toutes parts et sans solution

de repli.

Voilà l'enfer.

Sōshi-ka n'a plus peur de la mort, ni de tuer.

« Il reviendra », dit-elle chaque fois qu'elle tranche une peau tannée, des muscles tendus, chaque fois qu'elle brise les os frêles d'un jeune homme. Elle plante le sabre, de plus en plus lourd à mesure qu'il se couvre de sang, dans le cul d'un paysan, car la plupart des mercenaires sont partis.

Ils restent des campagnards, partisans des deux camps, et quelques rares officiers qui enjoignent aux hommes de mourir dignement.

Certains, à terre, font semblant d'être déjà morts pour ne pas avoir à crever. Sōshi-ka, bonne imitatrice, envisage un instant de faire de même, mais elle se sent vivante et n'a pas envie de feinter. À dire vrai, l'exaltation commence à l'enivrer aussi fort que la bière d'hier, le désir aussi, et le besoin de protéger et de secourir Dents de lapin la font se sentir aussi puissante qu'un homme.

Parfois, au beau milieu du champ, tout en revient au duel : devant elle qui trébuche sans but, elle trouve un ennemi en garde.

Cet homme, jambes écartées, renifle, se mouche, rôde au-devant d'elle et de Dents de lapin, caché derrière son dos, qui pleure comme une femme. L'homme hésite à attaquer, il laisse basculer son poids, car il a un gros ventre, d'un côté puis de l'autre.

Sōshi-ka se concentre, il faut rester simple et sereine. D'emblée elle le déchire en plein milieu, mais son ventre est trop gras, il couine, et le sabre demeure prisonnier de sa chair et de ses tripes. Elle jure, tente de récupérer l'arme.

« Pars ! dit-elle. Tu reviendras. »

Hélas, le sabre enfoncé trop profondément dans le bide ouvert de l'autre refuse de lui revenir. « Viens ! supplie-t-elle. Allez. » Après s'être battue à mains nues contre le gros gaillard, elle lui flanque un coup de pied, et son pied est chaussé de cuir renforcé de métal à la pointe, dans les parties génitales : il bascule vers l'arrière, l'entraîne avec lui et la petite Sōshi-ka se retrouve à ramper sur le gros, désespérément agrippé à ses cuisses. Tête-bêche, la gueule entre les cuisses du gars, elle le mord peut-être à la bite, peut-être à côté, elle ne sait plus, parce qu'il pisse le sang, et les yeux embués, couverts de son sang, elle s'emploie à se dégager, empoigne le sabre, s'appuie sur ses pieds, ou bien ceux de l'homme, elle n'en sait rien, pour faire levier, ahane, tire afin de

récupérer l'épée fichée dans le ventre du gars qu'elle a transpercé de part en part, qui s'est plantée dans la terre brune et sèche du plateau recouvert par la fumée d'un incendie.

La forêt brûle.

Surtout, le sang qui coule sans fin de l'homme la submerge.

Elle aurait dû mourir étouffée sous le gros gaillard qui pisse rouge, mais elle sait retenir son souffle assez longtemps, et elle s'en sort. Soudain, elle repense au maître, son mari, qui lui avait plongé la tête sous l'eau. Où se trouve-t-il à cet instant ?

« Dents de lapin ! »

Elle ne voit plus rien. Lâchant le sabre, elle roue de coups l'homme qui refuse toujours de crever. « Pars, bon sang ! Meurs maintenant ! Meurs ! » Elle hurle. « Allez ! » Mais quand elle décide d'avancer sur ses coudes pour se désempêtrer, les mains de l'homme tiennent encore les chevilles de Sōshi-ka et la poigne d'acier du gros paysan ne la lâche pas :

« Lâche-moi ! »

Elle enrage.

Puis, au jugé, tout en décrassant ses paupières bouchées par le sang comme par de la boue, parce qu'elle sent le gros qui remonte le long de son corps, les viscères à l'air, en sifflant par la gorge ouverte, pour l'entraîner avec lui dans la mort, elle trouve un caillou blanc, elle râle, elle rugit afin de se redonner de la force, lève la pierre, frappe au hasard, le rate, arrache une oreille seulement au malheureux, qui s'efforce de basculer par-dessus elle, le ventre transpercé par le sabre, pour l'empaler maladroitement avec le manche. Après deux tentatives ratées, Sōshi-ka parvient enfin à lui fracasser le crâne. Il cesse de gigoter.

À présent, il pèse de tout son poids, qui doit faire le double de celui de Sōshi-ka, contre ses jambes, et il lui faut le pousser partie par partie, avant qu'elle puisse se relever hagarde, sans arme, l'armure brisée ouvrant sur sa chemise déchirée : le drap blanc fripé contient à grande-peine ses seins.

« Dents de lapin ? »

Sur le terrain légèrement en pente, on dirait que les cadavres ont commencé à verser ; ils dévalent et s'accumulent à un endroit précis du champ, à mesure que les hommes de Soga progressent. Les soldats tombés s'ajoutent aux arbres qu'ils avaient abattus.

Plus agile, plus souple que les hommes, Sōshi-ka parvient à

s'échapper. À la lisière du bois, elle contemple le paysage désordonné, la bataille déjà finie et les corps qui ont survécu de ceux qui relèvent la visière de leur armure pour reprendre leur souffle, quand les autres l'ont perdu.

Puis elle bute contre un garçon assis en travers, qui attend à l'ombre d'un cèdre : c'est Dents de lapin qui sourit.

Elle est heureuse de le retrouver.

« Tu vas bien ? »

Il dort les yeux ouverts.

« Pardon, je ne t'ai pas protégé comme je l'avais dit... Dents de lapin ? »

Il tombe et Sōshi-ka découvre que l'arrière de sa tête a été ouvert par une masse d'armes. Il est mort assis, implorant sans doute qu'on le laisse en vie.

Il était gentil, Dents de lapin, elle l'aimait bien.

Bouddha pense que c'est bien ainsi, s'imagine Sōshi-ka. Tout revient, il faut que tout commence par partir : Bouddha l'a dit. C'est la leçon. Bouddha l'a sans doute pensé lorsque le Gautama est sorti de son palais pour la première fois et qu'il a vu la misère de ce monde. Je suis sûre que Bouddha a tué aussi, tu sais, explique Sōshi-ka à Dents de lapin dont elle essaie de nettoyer l'arrière du crâne avant de l'allonger dans une position convenable.

Bien sûr, Dents de lapin ne tient pas droit, même allongé, parce que son corps a été déséquilibré par la blessure. Il s'effondre sur le flanc. Peut-être qu'il est fatigué. Elle lui dit au revoir, tousse, expectore un filet de sang, se nettoie la bouche, le visage, puis pénètre dans les sous-bois, avise un tas de linge qui appartenait à la cohorte des prostituées, roule en boule un hakama au motif de fleurs brodées.

Un cheval hennit.

Dans son dos, la défaite est évidente. Remontant des pentes boisées jusqu'à la clairière de la cerisaie où les hommes des Mononobe errent en déroute, les partisans de Soga chantent leur victoire.

Elle repense à son père et s'émerveille de ce qu'il y a toujours des êtres pour être heureux quand d'autres désespèrent.

Puis Sōshi-ka se défait de l'armure, elle se déshabille, ne garde que la chemise de coton noir, gris et blanc ivoire, défait le pan de drap qui pend à sa poitrine et cherche à quitter au plus vite le champ de bataille du mont Shigi. Il n'est pas encore midi quand elle débouche au pied du

mont, sur le chemin où attend la carriole chargée de ramasser les morts.



La charrette est à moitié vide : une demi-douzaine de cadavres seulement y ont été jetés ; mais le cheval qui la tirait est mort, affalé contre ses jambes avant, la tête baissée et la croupe relevée.

« Est-ce qu'il y a quelqu'un ? »

Accoudé au moyeu d'une roue de la charrette des morts, au soleil poussiéreux de midi, c'est Renard qui lui apparaît affalé, immobile.

Sōshi-ka soupire et le croit mort. Mais en s'approchant de lui, lasse d'être triste, elle le voit soudain reprendre vie, grimacer, gémir et à sa vue hurler à pleins poumons :

« Sorcière !

— C'est moi. »

Elle s'accroupit :

« Idiot, est-ce que tu es blessé ? »

Il se plaint beaucoup. Une flèche Ya aux plumes de cygne lui a presque transpercé la cuisse, et l'empêche de marcher. Il prétend qu'il va mourir.

« Mais non, voyons. »

Elle a vu mourir beaucoup d'hommes aujourd'hui :

« On ne meurt pas d'une flèche dans la cuisse. Ce n'est rien. »

Il pleure :

« Je vais perdre ma jambe.

— Arrête. »

Accablé à la lumière du soleil, il continue de geindre. De la bataille il n'a rien vu.

« Tu as perdu. Mononobe a perdu.

— Hélas... »

Il se répand en plaintes et lamentations.

« Tais-toi. »

Et Sōshi-ka blottie contre lui passe une main sur sa bouche, la plaque contre ses lèvres, qu'elle referme d'autorité :

« Chut. »

Il vient une troupe d'hommes qui descendent du mont par la sente sinueuse entre les cerisiers.

« Écoute-moi bien... », chuchote-t-elle. Sortant de sous sa chemise le hakama de femme aux fleurs brodées qu'elle a dérobé là-haut, elle entreprend de déshabiller Renard, qui résiste, qu'elle gifle afin de s'en faire obéir, et puis elle lui fait enfiler la robe. Après quoi elle glisse un bâton entre ses dents et, sans le prévenir, arrache la flèche aux plumes de cygne. Il défaille. Sōshi-ka le décoiffe, laisse retomber ses beaux et longs cheveux contre ses épaules. Il n'a pas un seul poil au menton. C'est presque un joli garçon. Quant à elle, elle se débarrasse de ses pantalons et ouvre sa chemise contre ses seins blancs, ses tétons noirs. Puis elle se presse contre Renard, étourdi ou éteint par la douleur, qui ne dit plus rien.

Lorsque les hommes à cheval passent devant eux, dans la poussière, ils avisent les deux femmes.

« Regarde ces deux putains.

— Celle-ci est blessée, elle ne vaut rien.

— Elle peut encore sucer !

— Laisse... », répond l'officier, qui porte le troisième œil tatoué sur son front. Un instant, il dévisage Sōshi-ka, croit peut-être la reconnaître. Mais ce n'est qu'une femme. Il la salue tout de même, par galanterie.

Elle demande de l'aide et de l'eau.

« Il y a une rivière, plus bas. Où sont les autres dames de votre compagnie ? »

Sōshi-ka fait signe qu'elle ne sait pas.

« Attendez là. »

L'homme au troisième œil tatoué observe parmi les cadavres entassés dans la charrette, ne trouve que des corps ennemis, il crache sur le tas de morts, puis reprend la bride de cuir noir en main et conduit la troupe vers la forteresse de Mononobe où les attend Soga.

La poussière demeure quelques instants en suspension après le passage des chevaux, pique les yeux de Sōshi-ka, qui tousse, éternue. Le soleil est haut, il fait chaud.

« Viens », dit-elle à Renard.

En glissant un bras contre la taille de son compagnon grisé en jolie femme livide, elle va lentement et descend jusqu'à la rivière aux flots tavelés de vert et de gris souris ; près de la source, c'est marécageux.

Un beau harle huppé, à la poitrine rouge, a trouvé un corps à becqueter.

« Va-t'en ! » crie Sōshi-ka, chassant l'oiseau à coups de pied. Elle se

penche et repousse le cadavre dans l'eau en espérant que le courant suffira à l'emporter, mais le cadavre se prend dans les gros galets, où le harle à crête recommence à le picorer, tandis que Sōshi-ka peine à nettoyer et soigner Renard, à cause de l'eau trouble du ruisseau, tout en contemplant l'autre homme mort. Sōshi-ka soupire et doit transporter le cadavre un peu plus loin, dans le bois de grands hêtres buna, qui poussent jusqu'au soleil. Ensuite elle installe Renard, qui commence à peine à reprendre ses esprits, dans une grotte venteuse, un nid d'ombre fraîche de l'autre côté du cours d'eau.

Habillé et coiffé en femme, il est plus beau que lorsqu'il était un garçon.

Après avoir étalé au fond de la grotte où sifflent les courants d'air sur le sol de sable le drap qui lui servait à comprimer ses seins, excitée et encore recouverte de sang, Sōshi-ka défait les nœuds de sa robe de prostituée en l'embrassant ; elle cherche sa langue du bout de sa langue, elle ne trouve que sa bouche. Le garçon est timide. Elle sourit. Jamais Sōshi-ka n'a fait l'amour, mais il lui semble que lui en revient la mémoire, comme si déferlait sur elle l'océan, la masse de tous les désirs des hommes et des femmes avant sa naissance, et elle trouve le geste juste sans l'avoir accompli auparavant, apaisant l'angoisse du jeune homme, elle écarte les pans de sa chemise et lui offre ses seins blancs aux tétins noirs. Le jeune homme tremblant, qui n'arrive pas à replier la jambe, la dévore fébrilement du regard, attend l'autorisation de la toucher, mais elle est déjà occupée à faire entrer son sexe fin et bien tendu dans le sien, il se plaint, « baise ! », elle serre les dents, « baise-moi maintenant ! », elle voudrait son sexe à la place du sien, elle préférerait lui foutre son trou dans la queue, et elle imagine un moment qu'elle est lui, qu'il est elle, jusqu'à ce qu'elle perde le sens de leurs positions réciproques, emmêlés dans les vêtements déchirés de femme, s'agrippent et grimpent l'un sur l'autre.

Et c'est fini.

Renard allongé, vide mais enfoncé en elle jusqu'à la garde, déborde de semence, que Sōshi-ka frotte du bout des doigts, pour mieux la goûter, mélange de sécrétions de l'homme et de la femme. Puis, toujours chaude, elle le sent refroidir. Elle le chevauche encore, mais l'énergie, la vie l'ont quitté. Il gémit faiblement, à la façon du harle.

« Sōshi-ka... »

Il y a longtemps qu'on ne l'a pas appelée par son nom. Il lui

semblait depuis quelques jours porter le patronyme de Renard. Et elle se dit que c'est bien ainsi. Elle sourit, descend de l'homme en veillant à ne pas trop peser contre sa cuisse blessée.

« Je t'aime. »

Il a le sentiment d'avoir désobéi, dit-il.

« Pourquoi ? »

— Un apprenti ne doit pas connaître la femme.

— Apprenti quoi ?

— Pour devenir guerrier.

— La guerre est finie. »

Il geint encore :

« Je n'ai rien vu.

— Il n'y avait rien à voir.

— Tu as vu ? »

Elle hausse les épaules.

« Tu as combattu, toi ? »

Et il est jaloux.

Donc elle ment pour ne pas froisser son honneur :

« Je ne me suis pas battue.

— Ah. »

Mais, peut-être rattrapé par le remords, il précise :

« Tu pouvais. Tu te bats bien. »

Il ajoute même :

« Mieux que moi. »

Et elle sourit.

« Nous sommes tous les deux ! Sans toi, dit-elle, le monde est froid, il est mort. »

Il ne dit rien.

« Avec toi, le monde est vivant. »

Il est toujours silencieux.

« Nous quitterons le pays. »

Il murmure :

« Les Mononobe ont perdu. Ils ont perdu leur nom, ils ont perdu leur titre. Nous ne serons accueillis nulle part.

— C'est pour ça que nous quitterons le pays. Nous rejoindrons mes sœurs, sur le continent.

— Je n'ai jamais voyagé.

— Tu verras. »

Il se tait.

« Le monde est plus grand que ce que tu crois.

— Là-bas... »

Il se tait de nouveau.

« ... il y a d'autres dieux, c'est différent. Tu verras.

— Ah. »

Depuis qu'ils ont fait l'amour, il parle peu. Il semble à Sōshi-ka que quelque chose s'est rompu, mais elle ne sait pas quoi. Entre ses jambes écorchées, du sang coule : elle n'en dit rien à Renard. Lui, taciturne, s'est construit une béquille à l'aide d'une branche de hêtre en forme de fourche, et il sort à la fin de la journée de la grotte humide pour leur chercher de quoi manger.

« Je peux cueillir des baies sauvages, dit Sōshi-ka.

— Non, je m'en occupe. »

Une heure après, il revient et brandit fièrement un lapin qu'il a abattu à coups de pierre :

« Tu vois, je suis agile.

— Je ne mange pas de lapin. »

Il proteste.

Et elle lui fait confiance, le regarde embrocher l'animal dont elle a dû retirer avec dégoût la peau, à la manière de Midori, pour le cuire en grimaçant sur un feu qu'il a eu toutes les peines du monde à allumer. On dirait que le lapin aux yeux rouges et fixes la contemple, chaque fois que la broche tourne et qu'il lui fait face : l'animal lui en veut.

« Est-ce qu'on n'est pas heureux ? »

Pourtant, elle se sent mal. Il est loin d'elle, elle est loin de lui. À cause de la viande, la voilà malade. Prise de fièvre, elle se plaint à son tour. Allongée au fond de la grotte trop venteuse, elle croit perdre la vue. Il prend soin d'elle, mais elle en perd conscience.

La nuit dure longtemps.

Quand elle se réveille, il l'a abandonnée.

D'abord, elle a pensé qu'il était parti chercher de l'eau douce, afin de la rafraîchir, parce qu'elle avait trop chaud, mais elle a attendu une heure, deux, trois, et il n'est jamais revenu. Il n'a pas laissé de mot : il ne savait pas écrire. Il a seulement abandonné la bague d'or et d'argent qu'il portait en médaillon autour du cou, et qui lui avait porté chance jusqu'à présent. Est-ce que c'est un geste intentionnel ? Ou bien est-ce qu'étourdi comme la plupart des hommes il l'a oubliée, de sorte que

Sōshi-ka prend pour un signe lourd de sens ce qui n'est qu'une négligence ?

Elle n'en sait rien.

En tout cas, Renard n'ira pas bien loin. Apprenti aux ordres du maître d'armes des Mononobe vaincus, il sera capturé dans un village pauvre. Contre une récompense de quelques pouces de grain, on le donnera et il sera pendu haut et court par les autorités locales désormais soumises aux Soga.

Peut-être qu'il se balance déjà au bout d'une corde, peut-être que le jeune homme maigre dont les poils sur les joues tardaient à pousser, qui avait l'air d'un enfant affamé, est mort depuis des heures, peut-être qu'il est passé ailleurs, autrement. Il reviendra, essaie de se dire Sōshi-ka.

Il est peut-être déjà là.

Tout autour d'elle, la jeune femme cherche un insecte juvénile, une fourmi rouge pâle, un papillon tête de mort, une vipère Mamushi. Mais il n'y a rien ni personne, dans la grotte au fond des marais tièdes. C'est un désert des âmes.

Il faut repartir.

Elle ramasse la bague, déchire la chaîne de cuivre au bout de laquelle elle pendait et la glisse à son annulaire droit.

Sōshi-ka amaigrie, affaiblie, pleure, retrouve le drap sale sur lequel ils dormaient tous les deux et s'en sert pour se comprimer de nouveau la poitrine.

Un goût amer à la bouche, elle sort de la grotte qui siffle comme les poumons de la terre, éblouie par le jour, se perd dans les marécages, les pieds nus, parce qu'il lui a volé ses chausses trouées, elle cherche une sente, trouve le chemin des villages d'Ikomi et mendie au bord de la route.

Elle essaie de rallier la forteresse de Mononobe, le château lourd, bas et brun, de pisé par où elle est arrivée au pays il y a déjà un an.



Aujourd'hui, Sōshi-ka sait se repérer dans le pays et identifie près de la rivière Ega la claire les routes commerçantes et militaires qui convergent sur le fort de Mononobe, dont la partie nord semble écroulée, éventrée sous le soleil d'été. Elle reconnaît l'endroit et se

revoit, si jeune, marcher innocente au milieu des soldats de Soga jusqu'à la forteresse de terre et de pisé, observant naïvement le mouvement à cause du vent du nord des fougères au bord des chemins, entre les silhouettes métalliques des hommes qui marchaient au pas.

Naguère elle aurait pleuré en repensant au passé ; mais aujourd'hui elle ne sanglote plus autant. Elle se souvient et elle se jure idiote.

Après y avoir réfléchi, décidée à retrouver les siens, Sōshi-ka choisit de reprendre l'apparence d'une femme pour pénétrer dans le domaine Mononobe, tombé aux mains des fidèles de Soga. À l'entrée du camp, des étendards bouddhistes ont remplacé les insignes aux trois cercles brisés du clan traditionaliste. Dans un fossé d'orties, au petit jour, Sōshi-ka s'est refait une beauté. Elle porte les cheveux courts, mais en se rafraîchissant les joues et en souriant timidement, la tête baissée, elle sait retrouver une posture digne d'une dame. Contre la bague d'or et d'argent qui valait beaucoup mieux, elle a obtenu d'un vieux camelot un kimono complet à la mode des Sui, un mauvais hakama de coton léger, aux motifs de dragon approximatifs et qui se noue par l'arrière.

À petits pas, comme vont les femmes, Sōshi-ka s'est approchée de la citadelle Mononobe.

Les hommes de garde l'ont saluée et elle n'a rencontré aucune résistance lorsqu'elle a voulu passer la grande porte, pour entrer dans la cour pavée où il y a quelques mois le clan Mononobe accueillait le clan ennemi pour une discussion qui avait mal tourné. Aujourd'hui, il n'y a plus que des femmes en habit de travail qui vont et viennent à travers la grande cour, qui lavent les lieux après la bataille. Mononobe n'est plus là. Les siens ont fui, ils se sont éparpillés dans le pays, ils ont perdu leur titre et changé leur nom. Ici, les femmes font dresser les nouveaux étendards, dans l'attente de l'arrivée des Soga.

À Sōshi-ka, une vieille dame en robe triangulaire donne l'ordre de broser le pavé. Il y a des feuilles de gingko jaune sur les dalles, du sang aussi.

Au beau milieu de la cour, dans une cage de fer, on dirait qu'un animal, une bête féroce a été exposée. Sans s'en soucier, les femmes s'affairent tout autour, lessivant à genoux les étendards et les draps, et l'eau mêlée à la cendre grasseuse des savons s'écoule comme par des gouttières entre les rainures du pavé, où Sōshi-ka passe la brosse et le balai.

Elle s'approche de la cage.

C'est un homme.

Assis seul, le ventre lourd quoique amaigri par les récents événements, entièrement tatoué, un dragon violacé lui remontant de la gorge jusqu'aux joues, la gueule ouverte autour de son nez et de ses yeux bridés, par la fente étroite desquels il regarde encore, droit devant lui, la défaite, le maître d'armes de Mononobe attend. Il est nu. Parfois, une femme qui relève la tête et s'éponge la figure, à cause de la chaleur de l'été, désigne son sexe rabougri, rit et attire l'attention des autres, qui s'esclaffent à leur tour ; il arrive que l'un ou l'autre lui lance à la tête un seau d'eau sale, et il détourne le visage, sans baisser le regard, puis recrache l'eau turbide et d'un geste rapide de la main la fait s'écouler le long de son corps boudiné, dans les replis gras duquel le liquide s'attarde.

Il n'a pas reconnu Sōshi-ka.

Prise de pitié, elle s'approche, elle lâche le balai, s'agenouille devant la cage et joint les mains.

« Seigneur... »

Elle dit doucement :

« Vous me reconnaissez ? C'est moi, Sōshi-ka. Votre femme... »

Elle prie pour lui. Puis elle tend les mains à travers la cage.

Il l'ignore. Sans rien dire, lentement, il lui tourne le dos. Il grogne, grommelle comme d'habitude. Peut-être qu'il ne sait plus qui elle est.

« Regardez-moi. Je suis votre épouse... », chuchote-t-elle. Elle voudrait ne pas se faire entendre des autres. Mais déjà on l'a remarquée, étrangement agrippée aux barreaux métalliques de la cage, au beau milieu de la grande cour.

On chuchote.

« Seigneur, s'il vous plaît... »

Sōshi-ka cherche le regard du maître.

« Je suis là... »

Il ne la voit pas.

Trois hommes en armes et en habits de cérémonie ont fait leur entrée dans la cour, et les filles les laissent passer avec respect.

L'un d'eux s'exclame :

« Qui est cette femme ? »

Ils viennent chercher le maître d'armes de Mononobe pour l'exécuter. Le traître sera décapité sans les honneurs, dans l'arrière-cour du bâtiment.

Affolée, Sōshi-ka à genoux, mal fagotée en servante, se tourne et commence à supplier les trois officiers. Elle demande grâce pour le noble maître d'armes, son mari.

Leur chef porte un troisième œil tatoué sur le front, qu'il fronce. Il se souvient :

« Qu'est-ce qu'elle fait là ? Cette femme n'est pas une servante ni une dame. C'est une prostituée, je l'ai aperçue près du mont Shigi. »

Il se baisse et tient le menton de Sōshi-ka, en pleurs comme le saule au bord de l'eau, au creux de la main :

« C'est toi, n'est-ce pas ? »

Il a un doute, l'inspecte d'un peu plus près, puis ordonne qu'elle soit renvoyée où il lui appartient d'être.



Au pied de la forteresse, on trouve des draps tendus, derrière lesquels les prostituées attendent.

Les hommes des Soga qui débarquent du front viennent fêter la victoire. Au milieu des draps suspendus à des cordes, nouées à des crochets de fer sur les murs de la citadelle et à des poteaux plantés dans la terre molle des champs, Sōshi-ka doit chercher au fond d'un tas de linge de quoi se vêtir en semblant de courtisane ; une fille l'aide et, quand elle relève ses cheveux, Sōshi-ka remarque qu'elle louche.

La fille se souvient, cligne des yeux, panique un instant, mais Sōshi-ka la rassure, lui prend les mains, et dans la minute qui suit la fille louche accepte de prétendre qu'elle ne l'a jamais rencontrée. Dans une langue qui lui est inconnue, elle lui parle, puis dans la langue de Wa, elle lui dit seulement :

« Sucer d'abord. »

Et Sōshi-ka lui répond :

« D'accord. »

Soulevant un drap, la fille s'en va dans la chambre voisine. En plein jour les ombres paraissent moins nettes, donc Sōshi-ka ne la voit pas faire, mais l'entend contenter un soldat.

Puis c'est au tour de Sōshi-ka, qui se trouve surprise par l'intrusion de trois hommes en armes, qui sentent fort la sueur et la merde, passés par l'issue du fond. L'un d'entre eux a posé ses mains épaisses, calleuses contre ses yeux, elle ne voit rien, tandis qu'un autre a baissé sa robe,

sans la déchirer. Ils parlent fort, ils s'appellent camarades, ils rient et Sōshi-ka comprend que sans la forcer on la penche vers l'avant, cependant que quelqu'un derrière elle tâtonne sous son cul, cherche l'entrée avec les doigts et lui ouvre les lèvres serrées de l'orifice, pour essayer de faire passer sa queue molle, qui s'entasse quelque part dans les plis de la chair, entre son con et son cul. Il n'arrive pas à entrer, et les autres se moquent de lui.

À présent, Sōshi-ka n'a plus de mains posées contre les yeux qui l'empêchent de voir, mais elle se tient penchée vers l'avant, accoudée à un tabouret trépied et elle n'aperçoit rien d'autre que le bas du drap, qui va et vient sous le vent léger, sur l'herbe rase, la terre brune et molle, où un scarabée cornu déploie ses ailes et s'envole.

Puis elle ne voit plus rien, parce que l'homme de derrière est passé devant elle et sortant son sexe petit et gris de ses pantalons crottés, il le lui présente et le lui offre avec maladresse ; Sōshi-ka se souvient de Midori et d'Akiko, mais quand elle doit prendre la chose qui sent la viande faisandée dans la bouche, elle s'étouffe, elle tousse et l'homme peste.

« C'est bon, ça ! Allez, allez ! » dit l'un de ses amis, qui claque les fesses de Sōshi-ka. Tentant de se remémorer la technique de Midori, elle voudrait apporter un peu de paix à l'homme nerveux, qui n'est pas très sûr de lui et qui demande à ses amis de sortir, de le laisser seul.

« Profite ! »

Ils s'amusent.

Maintenant qu'elle se retrouve seule avec lui, Sōshi-ka essaie de bien faire et suce l'homme avec toute la délicatesse dont elle est capable. Mais il s'excite bientôt, il glapit, lui agrippe le crâne, lui fourre toute la chose trop loin dans la gorge et elle doit se dégager. Alors un flot de liquide âcre surgit et comme la mer quand on plonge, et quand on boit de l'eau sans le vouloir, la semence déferle et il lui faut la recracher.

L'homme s'excuse, il rit.

Toujours penchée, Sōshi-ka laisse le sperme lui filer entre les lèvres. Finalement elle rit aussi et leurs rires sonnent ensemble. Il fait bon. L'homme lui offre à boire.

Éblouie par la blancheur, entre quatre draps, encore un peu étouffée, Sōshi-ka la poitrine nue cherche à s'éponger les mains, avec lesquelles elle vient de se nettoyer les lèvres. Elle a bavé.

« Merci », dit-elle en prenant la jarre à thé remplie d'alcool de riz

qu'il lui tend.

« Comment tu t'appelles ? »

Alors seulement, Sōshi-ka relève la tête, et elle le voit. Elle le reconnaît. Et cette fois, elle pleure et ne pourra plus cesser de pleurer ; ou bien, quand elle s'arrêtera, elle ne pleurera plus jamais.

Il a un bec-de-lièvre.

« Pourquoi pleures-tu ? »

Il est gentil avec elle.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— Tu ne te souviens pas ? »

Et les sanglots lui sortent non plus seulement des yeux, mais de la bouche, de la gorge, des poumons, tout en elle secouée par des spasmes pleure la fin, l'oubli. Tout a été humilié. L'homme ne se souvient pas.

« De quoi ? »

Sōshi-ka est incapable de reprendre son souffle, et elle voudrait lui dire : sur le grand navire, au treizième jour du troisième mois de la deuxième année qui suivait le décès de l'Empereur Bidatsu, sur un grand et beau navire qui revenait de la péninsule et qui allait en pays de Wa...

« Quoi ? »

— Tu m'as donné cette bague encrassée, d'or et d'argent, ces deux anneaux qui étaient liés... Et j'étais si jeune... On m'avait coupé les cheveux... On m'avait séparée de mes sœurs et de mon père d'adoption... Je découvrais le monde... J'allais sur la mer qui sépare Koguryō du pays... Je t'avais pris les mains et je t'avais promis de te dire la vérité, le jour où je te reverrais... »

Il ne dit rien.

Il ne parle pas encore, mais ça lui revient. Le rouge de la honte profonde lui monte aux joues.

« La vérité... C'est que j'ai tout oublié et toi aussi... La vérité, c'est que tout le monde oublie... On ne se souvient de rien. »

Et elle ne peut que répéter, entre deux longs sanglots inconsolables, ni de femme ni d'homme, des sanglots humains ou animaux :

« De rien. De rien du tout. »

Il a un peu vieilli, le soldat au bec-de-lièvre. Il a pris du poids, parce que parmi les troupes de Soga, sans doute, on mange bien. Il a combattu, à coup sûr. Il a tué et il n'est pas mort. Il lui revient vaguement en tête la mémoire des jours d'orage où, traversant le

détroit, il avait parlé avec cette jeune fille à la robe verte de moniale du Bouddha, et il avait pensé qu'il n'existait rien de plus pur en ce monde. Maintenant c'est une prostituée.

Au bout d'un interminable moment de silence, Sōshi-ka brisée, assise de travers par terre, sur la terre molle et brune où volettent des scarabées cornus comme des casques, entre quatre draps blancs maculés de boue et de sperme séché, reprend son souffle. Elle se mouche au creux de l'un des draps et se couvre la poitrine d'un bras, replié contre ses petits seins. Lui, il ne dit rien, le pantalon encore baissé, la bite molle, le bec-de-lièvre lui ouvre la bouche même quand il la ferme. Il reprend à boire. Il redonne de la bière à la fille, qui termine la jarre et la jette par terre, la brisant en deux. Il n'ose plus faire un geste, il n'a pas le courage de se rhabiller. Haut par-dessus eux, le soleil de Nara brille contre les draps, et de l'autre côté, où l'ombre ne tombe pas encore car il est tout juste midi, la fille louche agite le tissu pour savoir si tout se passe bien, Sōshi-ka le remue en retour, pour répondre qu'il n'y a pas de problème. Rassurée, la fille qui louche relève le tissu de son côté afin d'accueillir un nouveau client.

« Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? » murmure le soldat au bec-de-lièvre.

Elle aurait aimé prendre le temps de parler, lui dire : Tu m'avais offert cette bague, que j'ai donnée à un homme, qui me l'a rendue, et puis je l'ai vendue. Voilà. C'est la seule leçon de tout ça. Mais elle sait désormais que tout ce qu'ils pourraient se dire sera oublié, comme paille au vent, et qu'il ne sert à rien d'y réfléchir.

Donc elle se redresse, elle peigne sa chevelure noir de jais et lui ordonne :

« Sors-moi d'ici. »

Après s'être recoiffée, elle prend à la louche un peu d'eau dans le bassin commun sous les draps, afin de se purifier la bouche.

« Je ne dirai rien. »

Le soldat retrouve la mémoire. C'est une moniale, une des filles spirituelles de Soga, son maître.

Il tremble :

« Pardonne-moi.

— Je ne dirai rien, n'aie pas peur. Mais sors-moi d'ici. Amène-moi à Soga.

— Je...

— Débrouille-toi. »

Il tombe à genoux :

« Pardonne-moi. »

Mais elle lui tourne le dos.

« Ne me demande pas de pardon, je ne peux pas te le donner. »

Et elle se rhabille.

« Amène-moi à lui, c'est tout.

— Oui, ma dame. »



Au matin du treizième jour du troisième mois, des années plus tard, Sōshi-ka va au bord de la mer agitée respirer l'air du large et regarde les marins, les paysans, les soldats qui rendent désormais hommage aux stupas du Bouddha autorisés le long du rivage, les jours d'orage. Les temps ont changé. Quand ils la croisent, ils s'inclinent et baissent le regard. Elle salue à son tour et poursuit son chemin, accompagnée à plusieurs pas de distance par les très jeunes moniales qui suivent l'enseignement du monastère.

Il arrive qu'elle reconnaisse chez une jeune fille quelque chose qui, peut-être, brillait sur son propre visage quand elle avait le même âge, même si elle n'est plus certaine que quoi que ce soit passe d'un être à l'autre, à travers le temps ; elle connaît la leçon, elle sait la réciter et l'apprendre aux jeunes filles, au monastère, tout comme la moniale Zenshin le lui avait appris sur le continent, il y a longtemps.

Mais ce ne sont que des mots.

À l'époque, à l'âge de douze ans, elle vénérât Soga no Umako comme un père et elle se sentait si proche de ses deux sœurs, la jaune et la rouge, disciples de Zenzo et Keizen, elles-mêmes disciples de Zenshin, qui lui procuraient nourriture, vêtement, protection et affection, qu'elle était certaine d'avoir vécu déjà plusieurs vies en leur compagnie, d'avoir sillonné les routes du monde toutes les quatre.

C'étaient les beaux jours de sa jeunesse.

Après avoir retrouvé ses sœurs, qui sont venues s'installer sur l'archipel pour accompagner Soga no Inumune, à la suite de son mariage, Sōshi-ka a vite compris qu'elle s'était trompée depuis le début : ses sœurs, elle les avait perdues. Ce n'était pas elles, ce n'avait jamais été elles. Il n'existait pas de lien substantiel entre Sōshi-ka et ces

femmes. Elles ne partageaient rien de profond, et quand elle leur avait raconté ses aventures, ses déboires sur l'île, leurs paroles avaient été superficielles, de réconfort et de convenance. Elle avait eu tort : ni Soga ni les sœurs n'étaient ses parentes d'âme. Elles ne formaient pas de bhunti, elles n'avaient pas vécu ensemble des aventures fabuleuses dans quelque vie antérieure que ce soit. Ses véritables sœurs, Sōshi-ka ne les avait jamais retrouvées. Il y a sur cette terre probablement des milliers de milliers, et plus encore, de formes de vie, d'hommes, de femmes, d'animaux cornus ou ailés, d'insectes, de larves des sables, de poissons argentés, de serpents crochus, d'arbres en fleur, de fougères, de brins d'herbe, et parmi cette masse considérable d'âmes, elle n'était pas parvenue à rencontrer ses parentes, ses camarades véritables ; cette fois-ci, dans cette vie, elle était restée seule du début à la fin.

Je n'étais pas liée à ces êtres-là, pense Sōshi-ka, qui fait tourner deux fois la bague qu'elle porte à son doigt, trop serrée dès que ses mains gonflent, lorsque le temps change avec brusquerie. C'est un anneau d'argent forgé ici, dévoué au Premier Roi céleste. Mais c'est un anneau froid. Il la consacre à son mari, rien de plus.

Jadis, après avoir retrouvé ses sœurs et Soga à la fin de son aventure au pays, elle avait pleuré seule, dans sa chambre claire : à la maison, elle ne se sentait pas chez elle. Elle était malheureuse.

L'âme a longtemps erré, l'âme esseulée n'a pas retrouvé les siens. Du moins a-t-elle cessé de s'agiter. Sōshi-ka est une grande femme mûre à l'apparence calme, à présent, qui impressionne les jeunes filles. Elle porte une longue robe de soie verte, elle honore le Bouddha, elle fait le bien quand l'occasion s'en présente ; sinon, elle suit les préceptes sacrés. Parfois, l'envie lui vient encore d'aller comme aujourd'hui se promener, chercher sur la rive des vers de sable et écouter le chant insouciant de l'hirondelle des rivages, pour harmoniser avec elle, mais bien vite, elle se sent ridicule et la scène naïve ressemble trop au passé.

Elle a déjà été jouée, c'est fini.

Tout s'oublie et rien ne revient.

Quand elle rentre après s'être promenée toute la journée, parcourant les appartements du monastère aux hauts murs de pierre chapeautés de tuiles, elle salue ses deux vieilles sœurs, elle fait semblant depuis si longtemps d'être leur parente qu'elle ne ment pas, quoiqu'elle ne dise pas tout à fait la vérité quand elle prétend les aimer et vénérer de tout son cœur l'enseignement qui lui a été prodigué et

qu'elle transmet à son tour aux jeunes gens. Puis, passant en toute discrétion le long des cloisons de pin pâle, fines comme le papier, à la mode du continent et qui sentent l'encens, l'aloé du royaume de Silla, là où les scribes écrivent comme chez les Han, elle rend visite à ses deux garçons, ses beaux enfants qu'elle prend dans ses bras.

« Viens », dit alors une voix de l'autre côté du mur blanc.

Elle obéit à son mari et se déshabille avec chasteté, puis démaquille son visage fardé.

Il a retiré son armure, déjà, et l'attend assis sur le lit où il respire lourdement, les pieds trempés dans une bassine d'eau froide, qui lui calme les douleurs incessantes qu'il ressent dans les articulations. Il est très âgé. Sa fine moustache et sa barbiche sont devenues grises et déplumées. Le vieux Soga no Umako, son père spirituel, son ancien père adoptif, lui ouvre les draps du lit. C'est maintenant son mari.

« Viens, ma femme. »

Et elle sourit, dans l'ample chemise blanche qui convient aux épouses elle s'agenouille, remercie avec lui les Quatre Rois célestes, récite le sutra : « Tout ce qui meurt reviendra », après quoi le chef âgé du clan Soga parle librement à sa femme. Il lui caresse les longs cheveux noirs coiffés en ailes de corbeau, il lui dit qu'il a trop vécu, et qu'elle a beaucoup vécu elle aussi. Il lui parle des complots ourdis à la cour de l'Empereur, il lui raconte les péripéties des derniers défenseurs des Mononobe et des Nakatami, il lui fait le récit de ce qui va et de ce qui ne va pas, de ses peurs, ses espoirs, ses soucis, il s'en remet au Bouddha et peu à peu il s'endort ainsi que font les vieillards, la bouche ouverte, en ronflant.

Avant de sombrer, il lui dit :

« Nous sommes liés. »

Et doucement elle répond que oui, mais elle n'y croit pas.

Sōshi-ka
revient
et
devient
Kamekura

Chapitre 11

ATTENDS-MON-RETOUR

Ngaatjatjarra, 869

Après avoir longtemps attendu sur un continent désert, Kamekura tourne le dos aux siens, à la tradition, au monde de toujours, rencontre une vieille connaissance et découvre qu'ils ont des ennemis.

Il embarque.

Durant la nuit, Kamekura avait rêvé d'un blanc, d'un noir et d'un gris.

Dans les bras de son épouse qui ronflait, le nez et les sinus congestionnés, il se réveilla en sursaut et, incapable de bouger, il cligna des yeux et contempla sa condition à la lueur de la lune : le foyer familial était mort depuis des heures, il n'y avait dans la nature tout autour de la famille rien d'amical ni d'hostile ; le désert à cet endroit du temps était somptueusement indifférent aux hommes. Les croûtes rocheuses, les dunes fossilisées, les herbes sèches pouvaient sembler arides au premier regard mais elles étaient luxuriantes de souvenirs, elles contenaient l'histoire du monde aux yeux de qui décidait d'y croire. Demain, Kamekura et les siens marcheraient en direction des terres brûlées voisines, qui se souvenaient de vieilles alliances et de guerres féroces, afin de chasser le python peut-être, qui le premier avait planté la graine et invité l'eau du ciel sur la terre ; l'arbre qui en avait résulté était devenu de la pierre, où le python avait creusé sa résidence, après quoi le conflit avec les serpents venimeux et jaloux avait éclaté, qui avait conduit au séisme, à la séparation, à la naissance de la souffrance, à la mort du dieu et à la fin de toujours, aux débuts du temps. Depuis lors, tout se répétait. Mais les problèmes avec son épouse se dissiperaient, il l'espérait, à mesure de leur marche, qui les éloignerait du lieu où, jeunes mariés insouciant, ils s'étaient déjà disputé puis séparés, après la naissance de leur première fille, à mi-distance des falaises de ses souvenirs d'enfance et de la source du pouvoir de pleurer et de faire pleuvoir de sa famille d'alliance, près des larges trous d'eau potable du printemps.

Kamekura et son épouse s'étaient réconciliés plus au nord, en

direction des sables ondulés où naissent les varans, qui chassent les serpents venimeux et jaloux.

À l'endroit où ils dormaient, comme toujours sur le bord des routes invisibles le long desquelles vont les hommes qui marchent inlassablement, le désert vu par les milliers d'yeux des étoiles s'étalait plat, brun comme la peau douce du nouveau-né, mais aussi sec que la bouche du vieillard, une plaine infinie sur le continent deux fois infini, qui menait au nord à la mer turquoise où Kamekura avait hâte de pouvoir retourner se promener et errer seul, comme chaque fois qu'il reprenait sa liberté ; il toussa.

Mastiquant à la manière un peu trop bruyante des vieux dégueulasses qui avec l'âge prennent leurs aises et n'ont plus peur de susciter sur la face de leurs proches un rictus de dégoût, Kamekura avança la partie inférieure de sa mâchoire puis, en grognant, introduisit entre la chair tendue de sa joue flasque et ses gencives un doigt crochu, à l'ongle crasseux. Avec surprise, il constata que ses dents, surtout ses canines cariées, avaient encore bougé. Poussées de l'avant par une force inconnue et par une rangée de nouvelles dents qui étaient apparues de manière incongrue, elles formaient désormais une couronne condamnée, en déséquilibre : on eût dit une rangée de vieillardes terrorisées, poussées au bord du vide par un deuxième rang de jeunes filles sorties de terre comme par miracle.

C'était peut-être le cycle des générations qui voulait cet étrange renouvellement.

Il médita quant au caractère surprenant de ce signe mais, même avec les années, Kamekura n'avait pas développé d'aptitude pour la pensée : il aimait et il avait toujours aimé marcher, rire et faire rire, apprendre, construire, détruire parfois, chier, dormir ; il aimait vivre.

Pourquoi une nouvelle rangée de dents, à son âge ?

Il découvrit sur le tard que c'était la douleur plutôt que le cauchemar peuplé par du blanc, du noir et du gris qui l'avait réveillé en sursaut ; la douleur était vive, franche, fulgurante. Elle suintait de ses gencives à vif comme du gras au soleil et dégoulinait vers le haut, le long de son nez, jusqu'à envelopper d'une graisse brûlante l'intérieur de son crâne dans un étau mol et cuisant.

Tel un petit enfant, il se plaignit de la chaleur écoeurante ; il n'aimait jamais que quelque chose contrarie en lui la vie. Il détestait avoir mal.

« Kamekura... Tu es une petite nature et tu aimes te faire plaindre », murmura l'épouse qui interrompit ses ronflements, se retourna dans le lit de terre sèche, nue et les seins pendants, leva une main à l'aveuglette, qu'elle colla sans ménagement sur sa bouche puis, à tâtons, contre son crâne qui vibrait d'un signal inconnu de douleur brusque, flasque et pierreux à la fois.

Elle l'appela doucement du petit nom de jadis. Kamekura portait un autre nom avant l'initiation du tjukurpa, qu'elle seule connaissait encore. C'était leur secret marital.

Il avait été une femme, il avait été un homme, il avait été jeune, il avait été vieux, il avait été humain, un animal terrestre, un animal céleste, un animal marin... Et puis, durant l'initiation, il avait pris l'identité de Kamekura pour de bon.

Redevenu présent dans le présent, souffreteux et allongé sur le dos, observant les myriades d'étoiles familières de l'été, miroirs des trous d'eau du printemps dans le sol habité, Kamekura réfléchit et mastique une fleur violacée de l'herbe à houppe. Dans son cache-sexe en cuir de reptile, il cherche une poignée de fleurs jaunes séchées du mulga.

Apaisé par le médicament, il se tourne, se retourne auprès de sa vieille femme, l'épouse qui se comporte comme sa sœur, qui a cueilli aujourd'hui en bouquets odoriférants les fleurs de l'acacia, les boutons jaunes des rameaux épineux où les oiseaux trouvent pour un temps leur foyer, puis s'envolent. Charmé par le jaune clair, mélancolique des grappes parfumées, il retrouve la paix, il ferme les yeux et se sent à la maison.

Comme l'acacia dans le désert de sable rouge, pourtant, Kamekura s'estime parfois seul parmi les siens. Comme l'acacia aussi, il prodigue autour de lui une ombre généreuse, il donne des graines fertiles, il a des enfants qu'il aime et qui l'aiment, il distribue les fruits à gousse qui les nourrissent, il est fait d'un bois souple et qui durcit quand il est sec ; il sait prendre soin.

Kamekura fait bouillir le bois et traite les maladies.

C'est un ngankari qui sait et qui soigne.

Il imite les hommes, il imite les arbres ; il apporte à ses semblables le bienfait de l'essence végétale, il rend aux rares arbustes solitaires du désert la bénédiction de l'eau et du feu ; par l'eau claire, il cultive les plantes, grâce à la flamme violente, il maîtrise, il sculpte les massifs d'herbes et le souvenir des forêts.

« Je m'appelle Kamekura », annonce-t-il toujours aux semblables inquiets qu'il croise dans le désert, nom qui signifie « Attends-mon-retour » dans la langue de ceux qui parlent lentement et qui circulent au nord du monde.

Bien sûr, il connaît de nombreuses langues, il imite, il plagie, il parle la langue de ceux qui disent ceci comme ci, de ceux qui disent ceci comme ça, ceux qui disent « ngaatjat », ceux qui disent « nyangtjat ». Ceux qui disent « oh non ! » vivent plus à l'ouest, il les comprend à peine.

Sur le continent, les êtres humains vivent dispersés tels des grains de sable lancés en l'air qui attendraient encore de retomber. Un jour, les hommes ont été nombreux et serrés sur le sol ; un beau jour, ils le redeviendront. Pour l'instant, tous s'agitent en suspension, loin les uns des autres. C'est du moins ce que pense Kamekura.

Il entretient avec le temps de toujours, aux origines du monde, une relation de croyance et de défiance à la fois : il croit à ce que disait son père, et le père de son père, il se soumet aux siècles passés ; il admet que toujours le temps de toujours a existé, mais il n'est pas certain que toujours il existera.

Tout de même, il l'inculque à ses fils, ses filles, sa sœur comme une épouse, son épouse comme une sœur — car les enfants d'une sœur et d'un frère tiennent dans la même main et il a pour Pitji, le petit dernier de sa sœur, le même amour que pour le fils aîné de son épouse. Tous ensemble, hommes, femmes, enfants, ils marchent comme au premier jour, ils mangent des serpents à crocs, des varans tinka, des lézards écaillés quand il fait rouge écarlate et mauve le soir, ils grignotent les larves douceâtres réfugiées dans les racines de l'acacia, et Kamekura offre aux enfants de sa sœur et de son épouse des fourmis de miel lorsqu'il fait rouge comme le sang, au petit matin.

Toujours les hommes vont, ils épousent le mouvement du soleil qui monte et qui descend, les humeurs qui bouillonnent à l'intérieur du cœur et qui refroidissent dans le foie, la douleur qui lancine, qui fulgure, qu'on évite, et le plaisir qui appelle puis délaisse l'homme épuisé, qui s'endort et qui se réveille. Il n'y a pas d'autre vie que la vie, avait coutume de répondre l'oncle sévère et grimaçant, aux pieds torves qui sentaient la sueur séchée, lorsque le jeune Kamekura lui demandait ce qu'il y avait de l'autre côté.

« De quoi ?

— De la terre, de la mer, des hommes...

— Il n'y a rien. Il y a nous, vous et eux. Nous sommes ceux qui souffrons.

— Mais qui sont-ils, eux ?

— Nous sommes des Ngaatjatjarra, qui disons “ngaatjat” pour dire ceci. Dans ta famille, vous dites “nyang”, nous disons autrement. Ceux du Nord parlent avec lenteur, ils prononcent très différemment de nous et de vous.

— Mais eux... ?

— Il n'y a personne. Regarde-toi, renverse tout et tu verras l'autre côté du monde. »

Encore embarrassé par la poussée de la double rangée de dents de travers qui a interrompu son sommeil et qui le maintient éveillé avant l'aurore, Kamekura s'étire et s'observe dans le miroir de la nuit qui finit.

Kamekura est grand, il n'est pas fort mais il est craint. Celui qui sait et qui soigne a le ventre gonflé, rebondi comme une outre pleine d'eau fraîche après la pluie soudaine, à proximité des collines. Bringuebalant, le grand-père se trimballe la peau sur les os et les os sous la peau, il garde les cheveux fournis comme le bosquet épineux, la barbe aussi, et tout le monde le respecte parce que ses yeux sont verts, du vert émeraude de l'étranger, raison pour laquelle pendant l'initiation il s'appelait « celui-qui-vient-de-l'étranger-et-qui-va-à-l'étranger ».

Il porte la cendre du feu dans les cheveux, les bras secs et noueux comme l'acacia épineux avant d'être abattu. Dans son cache-sexe en cuir de serpent, le pénis de sa vie de mâle pend à la manière des peaux mortes. Son épiderme tel celui des hommes bien nés reflète la belle couleur du sol natal : il est brun. Par alliance, il appartient aux Ngaatjatjarra mais il fait aussi peur aux siens qu'un étranger, parce qu'il sait, et il les rassure parce qu'il soigne : il extrait de l'acacia, du karltu karltu, des graines velues et des herbes hautes à la lisière des terres brûlées, la raison d'une bonne haleine, de selles bien moulées, d'un estomac insensible à l'acidité, d'une semence fertile, d'une urine presque pétillante et translucide, qui donnent à l'homme le sourire irréprochable du début de matinée. Kamekura traîne les pieds aux talons calleux, il aime une fois par an s'éloigner des siens jusqu'à la mer, afin de se promener dans le passé.

Il fait alors semblant de récolter les graines dont il a besoin pour

guérir les siens : on le trouve étrange, on le craint, mais on le laisse libre de marcher à l'écart du groupe.

Plus qu'aucun autre sur cette terre, il est allé loin, il a franchi l'horizon devant, derrière et par les côtés, il est allé voir au-delà des collines au creux desquelles passe la couche des rivières éphémères, qui se remplissent d'eau douce un matin et s'assèchent le jour suivant, le lit des sables bordés de quelques rares arbustes dont il connaît le nom et l'utilité. Il connaît le monde.

Il possède la science des trous d'eau qui font peur et reconduisent l'esprit aux esprits anciens, donc tout le monde le suit.

Et puis parfois, accroupi, Kamekura se souvient qu'il n'appartient pas à cette tribu.



Ce matin, il pleut.

Les pluies sont toujours très violentes, elles crachent la rage des nuages, puis disparaissent après quelques jours de colère, aussi furtivement qu'elles étaient apparues. Dans le calme, l'eau s'écoule et creuse les trous, qui sont au sol ce que les étoiles sont au ciel : la lumière là-haut et l'eau ici-bas scintillent de mille points brillants, dessinant des constellations qui signifient la structure même du temps.

Dans le sable ocre du désert, les lignes d'eau peignent le passé, comme les ongles de l'homme qui gravent et sculptent le bois du totem de mémoire, ou le fer rubané le long des rocs rouges, qui livrent l'image du mouvement universel. Les hommes forts comme les Ngaatjatjarra marchent au rythme du monde.

C'est du moins ce qu'il raconte aux enfants, son fils ou son neveu Pitji, parce que les enfants ont besoin d'histoires. En réalité, il arrive à Kamekura de croire qu'il n'y a que ce qu'il y a : c'est-à-dire une terre pauvre, des hommes pauvres, dans un coin insignifiant de l'univers, où ils survivent depuis des générations à moitié nus, en s'efforçant tant bien que mal d'arracher quelques souvenirs à l'oubli.

Chaque soir et chaque matin, ils changent de feu. Quand il pleut, ils n'allument rien, ils attendent que le ciel soit essoré. Aucun foyer ne dure plus qu'un feu ; quand le feu est éteint, le foyer aussi, les hommes, les femmes et les enfants se mettent en quête d'une autre lumière. Comment faire autrement ? Celui qui s'arrête est mort, celui qui

continue vit ; nous vivons ainsi depuis toujours, vous vivez d'une autre manière, et les autres ne vivent pas ; il y a nous, vous et eux.

Eux dont on ne parle jamais faisaient l'objet d'une véritable obsession quand il avait l'âge qu'a atteint aujourd'hui le fils de son fils. Sans cesse il redemandait à l'oncle : Qui sont ceux qui ne sont pas comme nous ? Y a-t-il des hommes de l'autre côté de la terre ? Et, avec fierté, il ajoutait : Est-ce qu'ils te connaissent ? Puis : Est-ce qu'ils me connaissent, moi ?

Or l'oncle refusait de répondre, parfois il entrait dans des colères noires. Il arrivait qu'il le corrige à coups de branchages urticants du mulga, qu'il le gifle ou qu'il plonge sa tête dans l'eau glacée d'une source. Il l'aimait mais il l'avait souvent humilié, et Kamekura s'était juré de ne jamais agir ainsi à l'égard de ses propres enfants.

Il aurait tant aimé demander, une fois parvenu au terme de son existence : Ai-je été comme mon oncle, comme mon père ? Comme le père de mon père ? Ai-je été le même, à peine différent ? Ai-je été comme nous tous, comme vous peut-être ? Ou bien suis-je quelqu'un d'autre ?

Mais à qui le demander ?

L'épouse le connaissait mieux que personne, et l'ignorait aussi plus qu'aucun autre. Auprès de sa femme, il avait le sentiment d'être une imitation, et une mauvaise imitation, de lui-même, qu'elle prenait pour la vérité même de sa personne. Elle se moquait de lui, sans gentillesse ni cruauté. « Tu ne me trompes pas, Kamekura. » Et s'il l'agaçait, elle l'appelait de nouveau de son petit nom d'avant l'initiation.

Son épouse qui est comme une sœur, plus âgée que lui, a l'habitude au soir tombé de s'allonger auprès de lui et de lui caresser le front dans le noir. Ils dorment dans le lit des sentiers du passé, tracés invisibles à travers le désert : le souvenir est une maison pour l'esprit respectueux des ancêtres. Inlassablement le soir Kamekura longiligne, maigre, aux articulations douloureuses, aux cartilages usés, apprend à son fils et au fils de sa sœur, jeunes gens impatients, à ne pas humilier hier au nom d'aujourd'hui.

« Kamekura ! répondent-ils. Arrête de raconter le passé. Nous voulons vivre maintenant.

— Il faut apprendre à regarder partout autour de soi les traces d'antan.

— Mais nous vivons ici et maintenant. »

Et ainsi de suite.

« Kamekura..., chuchote la femme assoupie à l'abri du vent et de l'averse. Tu les énerves.

— Je raconte les histoires comme il convient aux enfants.

— Ils ne t'écoutent plus. Ils ont grandi et tu es trop vieux. Ils savent que tu ne crois pas toi-même aux histoires que tu racontes. »

Il sourit :

« Ce n'est pas grave, ils m'entendront comme j'entendais la voix de mon oncle et la voix de ton père.

— Tu n'écoutais rien, tu faisais semblant. » Elle sourit. « Je me souviens de toi, mon amour, je vois encore l'invisible quand je me souviens, et tu te tiens de nouveau là, le front haut, beau, mince comme une jeune fille. Tu étais vert dans ta vigueur, tu croyais à toutes ces idées, tu visais au-delà et tu recherchais tes âmes sœurs... »

Il rit, la pluie dégouline le long de leurs peaux tannées par le soleil, qui ne savent plus trop sentir la caresse miraculeuse de l'eau.

« Tu es ma femme comme ma sœur !

— Je t'aime.

— Je t'aime aussi. »

Puis ils s'endorment au pied d'un mamelon rocheux, où le fer rubané dessine des couches alternées de rouge sang, de jaune de la gemme solaire, de vert de jade et de bleu clair, qui raconte les vieilles années du crocodile, ses larmes, son désir, sa colère et la paix qu'il a gagnée dans la pierre.

Mais Kamekura, gêné par ses incisives nouvelles qui insistent derrière les anciennes, ne trouve pas le sommeil, et le sommeil ne le trouve pas en retour. La famille dort, ronfle, bénie, et il a été oublié par la nuit. Il crache du sang vermillon, il lutte contre la fièvre ainsi qu'un enfant avec son petit frère querelleur.

À proximité des collines du crocodile, la silhouette d'un kangourou gris sous la pluie est le signe d'un changement inattendu ; Kamekura croit l'apercevoir et s'assoit près du foyer qui faiblit à cause de l'averse du soir. Il tâche de contempler le monde sans y superposer l'histoire fabuleuse du passé hérité de ses pères : de l'air froid, un grand arbre, du bois mouillé, des branches aux doigts croisés, de la brume moussue, le ciel large, un désert plat, les étoiles qui vacillent, des fleurs de mimosa, la fumée épuisée, l'herbe arrosée, le lac salé, la lumière diffuse, la lune, la nuée, l'odeur de l'ombre, la pluie qui a fini, la poussière

agglutinée, le roc luisant, les racines qui affleurent, le sable piétiné, le soleil absent, la tempête qui attend, la terre enrhumée et le vent : cela suffit à faire le monde.

Qu'est-ce que je suis, dans ce monde-ci ?

Une âme dans un corps, ou juste un corps, ou juste une âme.

Le voici étourdi par la douleur aux dents, au crâne, qui lui remonte le long du nez épaté, comme la migraine, la méchante céphalée des jours de pluie. Pour faire passer le mal, il mâchonne une feuille d'eucalyptus lancéolée, sans avoir pu la faire bouillir.

À cause de la plante amère qu'il a ajoutée à la décoction, qui provient du site initiatique, il tousse, il aimerait mordre ses dents et se les arracher — mais voilà qu'il a une vision inattendue.

Kamekura voit, entend, sent des êtres de cauchemar, superposés au fond de ses yeux.

Il découvre abasourdi Noir au-dessus de lui, qui s'appelle Maru, Blanche qui a pour nom Pulparru et Gris Maru-Pulparru.

Noir, c'est-à-dire Maru, est l'esprit de l'étranger invoqué jadis par son oncle pour le punir et qu'il craignait quand il était enfant. Noir dit, chante, sort du continent et gronde comme le tonnerre :

« Il y a un dieu, il se souvient de tout ! Il se souviendra de toi pour venir te punir. »

Noir, c'est Dieu. Il y a de multiples divinités, mais Noir est un seul dieu, c'est le seul dieu. C'est un dieu d'ailleurs, le dieu d'hommes lointains, et leur dieu colérique.

Kamekura s'excuse auprès de lui :

« Je n'ai pas été éduqué dans ton culte, Maru, je ne pouvais pas te rendre grâce ni croire en toi. Je suis d'un peuple différent. »

Et le dieu Noir rit :

« Je n'accepte pas d'excuses des hommes. Tu es maudit ! Né au mauvais moment, au mauvais endroit. Tu n'as jamais cru en moi, et pourtant j'étais là. »

Aux pieds du dieu Noir apparaît Blanche. Blanche, c'est l'oubli.

Blanche dit tout à l'inverse de Noir :

« Il n'y avait rien, il y a quelque chose, puis il n'y aura plus rien. On oubliera, tout s'oubliera. Ce qui n'est plus n'est pas, c'est tout, et il en va pour toi comme pour tout. Tout a souffert, tout cessera de souffrir, ça s'arrêtera. Le monde aura été vain. Il n'y a pas de mémoire. Les pierres que tu vénères ne sont que des pierres. Le sol où tu lis tes chemins

ancestraux est en fait amnésique. La matière n'a pas de souvenirs. »

Noir se tient debout et il est habillé de très étranges vêtements inexplicablement compliqués, de boucles d'oreilles, d'ornements, de robes brodées qu'il appelle « la civilisation » ; il lui manque toutes les dents et sa gueule vomit de la nuit. Il règne au-delà de son royaume. Alors que Kamekura ne connaît pas la soumission, il doit ployer l'échine devant lui et l'appeler du nom inconnu de Roi des rois, de Seigneur et de Créateur.

« Soumets-toi. Un jour je viendrai sur vos terres. Les pauvres ne possèdent que leur pauvreté... Où est votre propriété ? Je vous volerai ce qui ne vous appartient même pas. »

Blanche est assise nue, ou plutôt elle n'a ni pieds ni jambes ; elle n'a pas de tête non plus : à présent, elle a disparu. Puis elle prend temporairement la forme d'un ver géant, dénué d'anus, qui se cabre de douleur, coupé en deux et qui, translucide devant le soleil, oublie tout et efface le monde de la surface du monde.

Alors seulement Kamekura avise le petit Gris. Il ne l'avait pas vu.

Le Gris est partout, nulle part aussi.

Parfois homme parfois femme, jeune et morte à la fois, Gris c'est une foule ; c'est l'ensemble effrayant des êtres encore à naître. Sans parvenir à les décrire en détail, Kamekura devine dans le grouillement des êtres humains et animaux des gens occupés qui n'ont pas la moindre idée de son existence à lui, qui ne connaissent ni son nom ni celui de son peuple, et qui piétinent ses souvenirs. S'ils pouvaient le connaître, ils auraient pour lui de la condescendance ou du mépris, mais ils sont soulagés de le savoir mort, enterré, poussiéreux, inexistant. Alors Kamekura se découvre absolument nul aux yeux de ses semblables des temps futurs. Terrorisé, il entend la rumeur du peuple énorme de demain, des âmes à venir qui le foulent aux pieds, et il voit son monde familier, pourtant infini, piétiné par le progrès, par l'histoire, par les enfants des enfants de ses ennemis, et par les derniers descendants de ses fils et de ses filles aussi.

Il se tourne vers le Roi des rois, le grand Noir, et l'implore de conserver quelque chose d'aujourd'hui à transmettre au lendemain, mais le Noir sourit édenté et dit :

« Tu n'as pas de chance, je suis le dieu de ceux qui viendront te chasser pour te tuer. Je te promets l'enfer. »

Fiévreux et larmoyant, Kamekura s'en remet à Blanche l'oubli et

demande :

« Anéantis-moi. Je préfère disparaître. Je cesserai de croire à mes divinités, je ne reconnaitrai plus que ton pouvoir. Aux hommes, je ferai passer le mot : il ne reste rien de rien. »

Mais Blanche qui supprime tout s'était déjà supprimée et il n'y a plus devant le vieillard que le petit Gris :

« Il y a trop de naissances, il y a trop d'esprits. Il y en aura de plus en plus. Vous les hommes anciens, vous existerez de moins en moins, ensevelis sous les hommes nouveaux.

— Quelle sorte d'homme es-tu ? demande Kamekura.

— Je suis ton prochain, je me nourris de toi, je suis l'histoire et toi, tu es ma viande. »

Ses babines se découvrent.

Alors Kamekura comprend qu'il sera mangé un jour ou l'autre, et il hurle.

« Que se passe-t-il, mon époux ?

— Je ne sais pas, marmonne Kamekura, en se roulant dans la poussière agglomérée, moite de sueur. J'avais de la douleur, j'ai cauchemardé, j'ai pris peur et j'ai vu... »

Auprès de sa femme, tout ce qu'il a cru rêver lui paraît absurde et il prétend ne se souvenir de rien.

« Mon beau front trop haut, viens. »

Ils ont passé l'âge de faire l'amour mais ils le font tout de même.



Au petit matin lorsque le rouge des terres est de la couleur du sang, après que l'aube a coulé du ciel, il part en compagnie du fils de l'épouse et du fils de la sœur, qui sont comme les doigts de la même main, et ils chassent.

Ils basculent de l'autre côté de la colline du crocodile.

Le trou d'eau sec est le puits d'où le passé remonte. Il faut imaginer, explique Kamekura à ses enfants, que le temps à la manière du désert connaît des dépressions ; il est stable et semble éternellement plat ; mais quand on est familier du désert il possède des courbes, des replis, des méplats, il est granuleux aussi, et à certains endroits il est percé : le temps fuit.

Aux bords du site initiatique de son propre père, il fait contempler aux jeunes gens impatients la trouée. Il se revoit jeune homme aussi impatient qu'eux, écoutant à moitié le prêche de l'oncle dont il a hérité la science et les longs discours. Entre deux clignements d'œil, à l'ombre du long mur orangé de fer rubané, où les lignes du roc figurent le lent mouvement de toutes choses vers l'avant, il explique le caractère sacré du site après un coup de calebasse et se donne l'autorité de décider de l'ouverture de la chasse.

Il fait les gestes ; il fait semblant de savoir.

Mais ses gestes lents et précis sont vides de sens.

La chasse n'a plus rien de glorieux, de nos jours. Le temps des héros est fini. Il s'agit de débusquer quelques serpents aux crocs venimeux et jaloux, de les enfumer et de les frapper à l'aide de la calebasse, ou bien de harponner une poignée de varans tinka grâce aux lances à la pointe de bois effilée par les femmes, durant la pluie.

Pourtant les fils sont nerveux. Ils chuchotent, ils sautent à pieds joints d'excitation.

« Venez, dit Kamekura, parce qu'il sait ce qu'ils pensent, ce qu'ils désirent dans leurs corps bourgeonnants de jeunes mâles qui espèrent prouver leur valeur. Venez chasser. » Et le sourire qui se dessine, qui découvre l'émail brillant des dents blanches du fils et du neveu, c'est le souvenir du sien, il y a des années de cela. Il tâche de revenir vers celui qu'il a été, afin de lui apprendre à considérer avec moins de sévérité l'attitude docte de son oncle, dont il a pris la place : hélas, il ne peut plus retourner dans le cœur scellé de l'enfant ; il est trop tard, et le fils et le neveu l'apprendront à leur tour à leurs dépens quand ils le remplaceront.

« Venez. »

En silence, ils arpentent les terres vagues que les pères des proies arpentaient déjà, lorsque l'oncle et lui partaient en vadrouille. Il y a peu à chasser ici, à part quelques rares reptiles : mais c'est assez pour se donner l'illusion de combattre.

Les jeunes croient qu'il y a un vainqueur et un vaincu, ils espèrent une guerre de mouvement. Les anciens pensent que c'est une guerre de position, et d'éternelle observation. Ils savent qu'il y a à gagner et à perdre dans chaque camp, ils ont compris que les pertes et les gains sont négociés et renégociés à chaque génération entre les groupes ; les serpents prospèrent, les hommes en tuent quelques-uns ; les serpents

leur font peur et limitent l'expansion des hommes autour des trous d'eau.

Pour lancer la chasse, Kamekura cherche l'humidité : il connaît mieux que personne l'emplacement, la distribution souterraine des sources, et à trois ou quatre pas de distance près, Kamekura est capable d'indiquer où creuser pour dénicher une nappe, une poche d'eau prisonnière après l'averse.

Mais il a mal aux dents et il se perd aujourd'hui, il les perd aussi.

Derrière ses incisives la seconde rangée prête à expulser la première le tourmente : dans sa mâchoire une autre mâchoire, dans ses os les os d'un autre... Un étau serré autour de son crâne lui pèse et se referme. La douleur qu'il éprouve à la face lui bouffe l'esprit, l'intelligence et le langage. Donc il balbutie et, la calebasse du maître à la main, il ne parvient pas à terminer sa phrase, reste en suspens, observant les enfants et les fils des enfants qui le regardent, accroupis et incrédules.

C'est son fils qui reprend la tête du groupe éparpillé et qui dit :

« Suivez-moi. Dirigeons-nous vers les terres brûlées. »

Régulièrement, ceux qui disent « ngaatjat » et ceux qui disent « nyangtjat » brûlent avec soin une partie de leurs terres. Depuis le temps de toujours, quand l'éclair a frappé pour la première fois le sol du continent infini, après que le fluide subtil a parcouru les nerfs des êtres vivants, le feu est l'instrument des dieux et des hommes, qui sculptent le paysage limité par les eaux, qui dessinent les frontières de la forêt et des hautes herbes sèches : comme le peintre avec le pigment, celui qui sait trace avec la torche à même le sol et indique les régions des êtres.

En cette saison, ceux de l'Est ont décidé de redessiner la grande ligne d'orient, de chasse et de vagabondage, et un mince réseau de flammes parcourt déjà les collines.

Lorsqu'ils parviennent au but, là où l'horizon crépite, fasciné par les flammes en dépit des protestations des jeunes gens qui l'accompagnent, de la nourriture séchée, des graines de piritu piritu en bandoulière, le cache-sexe fourni, Kamekura approche plus près qu'il ne faut du rideau de feu.

Le feu se souvient de lui.

Il lui rappelle quelqu'un qu'il ne connaît pas.

Qui est-ce ?

Dans le miroir des hautes flammes sur la plaine embrasée, sourd aux

cris de ses compagnons, de son fils et de Pitji, Kamekura entrevoit l'image inversée d'une aventure, d'une complicité, d'une camaraderie qui lui manque si cruellement dans cette vie-ci. Bientôt, étourdi par la douleur de ses dents, il se trouve encerclé par la danse frénétique des flammes qui frémissent, semblables aux serpents du rite archaïque.

Ensuite il revient à lui, paniqué.

De part et d'autre, le feu a refermé les portes de la maison brûlante et brûlée. Kamekura demeure dans le giron embrasé de la mort.

« Ngankari ! crie son fils épouvanté de l'autre côté du rideau de flammes. Papa, reviens ! » Mais il ne le peut plus.

Il tombe à genoux, vieil homme découragé par sa propre stupidité : il s'est condamné en suivant le fantôme d'histoires qui n'existent que dans son esprit.

Il accepte de mourir.

Alors qu'il croit périr, une bête colossale, au pelage comparable seulement à la flamme, un waltaka à la crinière digne du soleil, pénètre le cercle, observe un court instant le vieil homme à genoux et incline la gueule. Kamekura croit que l'animal, le dieu, veut le manger. Mais la bête le mord et ne le blesse pas. Elle le traîne après elle et traverse la barrière aveuglante du feu.

Recroquevillé de l'autre côté de l'incendie, il rouvre les yeux à quelques pas des siens, qui s'agitent et lèvent paniqués leurs bâtons pointus en direction de la bête qui contemple Kamekura avec l'œil d'un ami, d'un parent.

« Qui es-tu ? »

Le fils lance le premier une arme acérée à la tête de bois durci qui blesse la bête au flanc droit. Ensuite le fils ordonne aux Ngaatjatjarra de charger pour prendre l'animal à revers par la gauche : il veut sauver son père de la bête étrangère.

« Arrêtez ! »

Kamekura, chancelant mais qui se relève tant bien que mal, leur intime l'ordre de cesser la poursuite : déjà l'animal a fui. En direction des collines, il a couru en rugissant dans une langue inconnue des chiens sauvages et des kangourous gris.

Redevenu celui qui soigne et qui sait, Kamekura retient le mouvement de hargne des jeunes gens, avides de prouver leur valeur au combat, de vaincre le démon à la peau dorée, dans l'espoir de raconter à leurs propres enfants un exploit qui assurerait la pérennité de leur

nom, ici, à la lisière des terres brûlées.

« Pourquoi, père ? » crie le fils. L'injustice frappe en plein ventre le jeune garçon qui vient de le sauver mais qui subit déjà ses remontrances.

« Laisse-la vivre. Je la connais. Je crois que je la connais. »

Les larmes aux yeux, le fils frappe du pied dans le sable :

« Tu mens ! »

Il crache.

« Tu défendrais l'honneur d'un démon étranger plutôt que de donner de la valeur à ton propre fils ! »



Les jours passent et il ne parvient pas à oublier l'apparition.

« Même lorsque tu m'appelles, dit l'épouse, tu prononces son nom.

— Quel nom ?

— Le waltaka à la crinière comme le soleil, celui que tu appelles le jaune ou le doré.

— Eh bien ?

— Dans ton sommeil, tu l'appelles à toi. Tu étais le sorcier, mais cette chose t'a ensorcelé. »

Mal à l'aise, Kamekura rit, il dément.

Elle pleure :

« Tu ne sais plus où tu vas. Tu prétends nous mener mais tu ne lis plus le sol ni le passé depuis longtemps. La pluie nous a désorientés, nous errons depuis dix jours dans le désert sans un seul trou d'eau, les collines de l'est sont passées à l'ouest, le sud se trouve au nord, et c'est comme si le soleil et la nuit s'étaient inversés dans ton esprit : tu t'éveilles et tu marches après le crépuscule, il faut que je te retienne d'aller la retrouver.

— Qui ?

— La chose. »

Il veut rassurer l'épouse comme une sœur, mais elle pleure :

« Hélas, qu'allons-nous devenir ? Celui qui sait est ignorant. La misère de ce monde est trop grande. »

Les enfants, qui n'ont pas mangé d'acacia ni de larve de miel durant tout le cycle de fertilité d'une femme pleurnichent et se roulent dans la terre ocre, brune, sèche et déshydratée. Le petit Pitji a de la fièvre.

« Ils ont mal, Kamekura. Nous attendons ton retour.

— Je suis ici.

— Celui que tu as été a fui. Il ne reste que son apparence.

— Où est passée ton âme ? » implore sa sœur.

Accroupi en position de ngankari à la place du ngankari, le frère de l'épouse qui n'a jamais rien compris essaie d'interpréter les faits. Du temps de toujours, l'imbécile heureux ne connaît que les mots qui sont aux idées comme les collines aux trous d'eau, des indices et des abords — rien de mieux, rien de profond ; il prétend que Kamekura est malade et qu'un démon de l'esprit femelle du crocodile, qui a transité par l'estomac des Nyangtjatjarra d'Orient, après lui avoir dévoré le foie, s'est logé dans son esprit. C'est une fable grossière pour les crétins, et Kamekura voudrait en donner la preuve, mais on ne le laisse pas s'exprimer. Il est trop tard : il a failli.

La sécheresse après l'averse rend les hommes amers ; la faim, cruels.

Le crépuscule indigo et violet déchiré par les nuages bleus lourds du soir le rappelle à sa condition et à la nature des choses : comme toujours, avant la nuit, le passé paraît l'emporter sur maintenant.

« Papa, dit le fils, tu as été trompé par la chose de l'étranger.

— Tu es tombé amoureux d'elle, crache l'épouse. Avoue. Admets-le, au moins.

— Non... », répond Kamekura, le ventre gonflé de ne pas avoir mangé, les doigts osseux en croix par-dessus le bide. Obnubilé par la douleur de ses dents, absent à lui-même et aux autres, il met du temps à comprendre qu'il assiste à son propre procès.

Il fait tout de même l'effort de les observer au peu de lumière de la lune qui monte.

« Est-ce que vous êtes tous contre moi ? »

Il sent que les jeunes gens ligüés se sont approchés dans son dos et qu'ils s'apprêtent à le ficeler.

« Kamekura, tu es fou ! Cesse ! supplie sa femme. Reviens vers nous, sinon la chose te dévorera ! Elle mange ton âme ! »

Bien sûr, il veut se débattre mais ils plaquent sans peine le vieillard au sol, ils lui font goûter la poussière sèche, la fine poudre du monde d'hier ; il s'étouffe, puis le fils lui porte un violent coup de calebasse à l'arrière du crâne.

Kamekura s'évanouit.

Tel le varan solitaire, il lève la paupière encroûtée par la poussière rose et contemple sa condition.

Le voilà prisonnier.

Le bon vieux Kamekura ne peut plus marcher, enfermé dans un cercle ancestral tracé au sol, plus solide, plus épais qu'une montagne.

Dans la carte éternelle du monde, il se trouve assigné à un point mort, au fond de la prison des années. Dessiné par ses propres fils, le cercle dans la poussière sèche indique au prisonnier les limites qui lui sont assignées : il ne peut pas sortir sans tenir pour rien le nom, la valeur, la dignité, le souvenir de ses propres pères, qui le gardent encerclé. Une fois par jour, les femmes viennent le nourrir et déposent des graines, des céréales craquantes au creux de la main, à travers une ouverture pratiquée par le fils lui-même dans le cercle tracé ; ensuite, l'enfant le referme, à l'aide d'un bâton noueux d'acacia durci. Même les paroles des hommes ne franchissent plus la barrière inscrite à même le sol.

Kamekura ne voit rien au-delà de ce mur invisible, il n'entend rien au-delà de la palissade immatérielle qui le sépare des siens ; il ne peut regarder qu'à la verticale et voir le soleil passer une fois par jour, quand il se situe au zénith. Pour le reste, pire que la nuit, il est condamné à l'inexistence.

Sous ses pieds la marche du temps a rendu la peau semblable au roc, mais souple comme du cuir tanné. En équilibre sur ses talons durs, tranchants et tranchés par la pierre effilée, qui ont saigné sans qu'il le sente, Kamekura essaie timidement de deviner le monde du dehors à travers la prison où les siens l'ont jeté.

De l'autre côté, sans doute, le désert rouge, morne quand il est vide d'idée, attend. Rien n'a changé auprès du foyer familial dont il est privé, mais Kamekura ne peut s'empêcher de repenser à l'animal majestueux.

Où et quand l'a-t-il rencontré ? Il n'appartient pas au temps de toujours. C'est un être inconnu des anciens.

« Kamekura ! »

Il n'a pas entendu qu'on l'appelait.

« Libérez-moi.

— C'est pour ton bien, le temps que tu redeviennes toi-même.

Attends et sois patient... », lui demande en pleurs sa sœur assise en tailleur de l'autre côté du cercle, quand elle lui fait passer le repas, par l'embrasure que le fils, imperturbable et insensible aux prières de son père, a ouvert pour quelques minutes dans la cellule invisible.

« Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Tu chantes la nuit, tu appelles ta femme "jaune", tu parles de l'autre côté du monde. Tu es envoûté.

— Vous ne comprenez pas. Elle vient d'un autre continent. Le monde est grand. C'est...

— Tais-toi. »

De rage, il secoue la tête, il essaie de plonger les doigts crochus dans sa propre bouche ensanglantée, il voudrait en arracher les dents qui poussent, les satanées dents de trop.

« Arrête ! Tu es taré ! »

La lèvre violette, il tombe sur le cul, pitoyable vieillard.

Il se demande : Qu'est-ce qui demeure du sang coulé quand il a séché, quand le soleil a percé la croûte et que la poussière s'en est allée avec le souffle purificateur de l'été, quelques semaines plus tard ; quand les traces de pas des morts ont été effacées après l'hiver, et les traces de ceux qui les avaient connus l'hiver suivant, et la piste respectueuse de leurs enfants des années plus tard, et ainsi de suite. De ce qui a souffert, il demeure toujours un indice ténu, des témoins, quelques conséquences bonnes ou mauvaises, une voie déviée, un nœud dans les cordages des chemins infinis du monde infini. De ces nœuds minuscules qui s'entremêlent et s'accumulent avec le temps, il émerge comme de grains de sable entassés une étendue vierge et plate, une fois de plus, sur laquelle de nouveaux vivants inscrivent leurs traces, vont leur route, dessinent une voie, distinguent des camps, s'affrontent et versent le sang, se tordent en croyant se tenir droit, biaisent les sentiers, coupent les voies, le mouvement et le vent, changent l'ordre des trous d'eau, des campements, des sites sacrés, plantent et déracinent les acacias... Tout se noue, devient plus petit, s'accumule et s'aplatit ; puis, de nouveau, une étendue vierge. Voilà la vérité. Depuis des siècles, les ancêtres se souviennent, oublient, se souviennent... Il nous reste des traces de traces, et à la fin plus rien.

Il rit, il montre les dents.

« Rien !

— Tais-toi.

— Et toi, ma femme, tu es jalouse ! Jalouse !

— Ferme-la.

— Tu crois que je vais coucher avec la bête pour lui donner du plaisir, tu crois que je vais lui flatter le poil pour lui faire un enfant ?

— Ta gueule.

— Ha ha ! Non. Je sais pourquoi tu es jalouse... Tu as peur que je me souvienne d'elle, c'est ça ? C'est pour ça. »

Affolée, l'épouse demande à son fils aîné de refermer la porte invisible.

« Tu n'es plus que du vent mauvais qui imite la forme de ta viande ! » crache-t-elle. Ensuite, il n'entend rien. Le cercle symbolique sur le sol étouffe les sons.

Accroupi, il renifle.

« Jalouse. Parce que je me souviens. Mais pas de toi. Ah ça, non, pas de toi. »

Il remue, bascule d'avant en arrière tel un idiot ou un fou.

« Je me souviens. »

À présent, Kamekura a le choix. Ou bien le cercle tracé dans la terre est la construction puissante des siècles, l'autorité, la forteresse des esprits, le mur du rêve concret ; ou bien c'est un simple sillon imaginaire dans la poussière. Il regarde le sol et se demande s'il y lit encore la tradition : il convoque les intelligences des hommes, du père de son père, il attend de voir et d'entendre les âmes des siens dessiner formes, silhouettes, mille cercles concentriques et repeupler le désert.

Peut-être, pourtant, qu'il n'y a rien d'autre que lui, accroupi, fait de chair, de muscles, de nerfs et d'os, un vieil idiot aux peintures verdâtres sur la peau sèche, fripée par les années, le ventre gonflé et l'anus dilaté, les jambes longues, lentes et maigres, les cheveux blanchis, crépus et les lèvres épaisses ; peut-être qu'il n'y a que de la terre, un peu d'eau cachée, et de l'air, du vent, un souffle qui balaie maintenant la plaine ; peut-être qu'au-delà il y a d'autres animaux, d'autres hommes qui vivent moins bien ou mieux ; peut-être que rien n'est pour toujours.

Il doute.

Kamekura voudrait avancer la main dans la nuit, pour toucher la barrière invisible. Mais il a peur.

Il garde les deux mains derrière le dos. Il respecte encore sa prison.

Et il a sommeil.

Le combat intérieur l'épuise. Il pense sans cesse à l'animal inconnu,

puis il s'en veut d'avoir trahi l'épouse, il peste contre son propre enfant, après quoi il se traite de mauvais père, il bannit les siens, il s'exile par la pensée, il voit la barrière, ou bien il devine à travers la barrière : il ne sait plus trop.

Surtout, il a mal et, dans son cache-sexe, il ne trouve plus de feuilles d'eucalyptus bouillies, séchées, afin d'apaiser la souffrance ; il bave, sa bave orangée mousse et il s'efforce de recracher une dent branlante. À son tour, il tremble.

Parce qu'il s'endort accroupi sans s'en apercevoir, Kamekura vacille, il n'a pas fait attention, il chancelle et roule subitement dans la poussière. Torturé par le sommeil et par la faim, voilà qu'il a franchi le cercle. Il s'en excuse tout de suite, se redresse et court regagner la prison symbolique ; mais il s'arrête, ébahi : s'il peut rentrer librement dans la cellule, c'est qu'elle n'existe pas, c'est qu'il n'est plus capable de se la représenter. Mais si elle existe, il ne peut pas la franchir, donc il lui est impossible de retourner à l'intérieur du cercle. Affolé, il observe autour de lui, en silence, la nuit vide, la famille qui dort, le foyer qui faiblit sous les étoiles claires de l'été, il dévisage le monde comme d'habitude et rien d'autre ne lui apparaît que la terre sèche, poussiéreuse, plate, les replis et les méplats des collines, à l'horizon, les corps assoupis de ses semblables quasi nus, la peau brunie, indistincts dans l'obscurité et, à ses pieds, mal tracé dans la poudre du sol, un cercle approximatif et enfantin, coupé net par l'empreinte hasardeuse de ses pas. Non loin de là traîne le bâton de bois sec d'acacia avec lequel le cercle a été dessiné ; le monde vide de tradition s'ouvre à lui.

Il part.



Libre avant l'aurore, Kamekura retrouve la science ancestrale des traces et repère les empreintes de la bête inconnue.

Il n'existe ni tribu ni clan, mais des lignes de force que Kamekura sait encore déchiffrer, assez pour trouver sa route dans le vide ou le trop-plein du désert, surpeuplé de trajectoires qu'il commence à voir s'estomper, comme le cercle imaginaire de sa prison.

Afin de soigner son hémorragie à la bouche, il arrache sans réfléchir des feuilles d'eucalyptus, des baies qu'il frotte, qu'il écrase pour fabriquer des emplâtres à la va-vite, en traînant des pieds dans la terre

gâtée. Il dort en marchant, il ne perd pas de temps : il sait que les siens le pourchassent sans doute déjà.

Il se représente son fils et le fils de la sœur qui s'unissent pour le traquer et il les trompe. Avec malice, il marche de côté, il escalade des dunes dont il provoque ensuite l'avalanche de sable rouge, ocre et brun, afin de recouvrir ses empreintes, il dessine des cercles, des spirales, il joue avec l'esprit des chasseurs encore trop jeunes et inexpérimentés.

À l'horizon, il imagine la source d'où l'animal étranger est issu. Exalté et écrasé à la fois par le mal, il se sent plié en quatre : avec le bruit de colosses qui fouleraient aux pieds sa cervelle, la douleur l'assourdit, résonne entre les quatre murs de son crâne, tremble comme tremble la terre et le laisse hagard.

En trottant à l'écart des grandes voies de circulation de l'esprit de son peuple, à midi, quand le désert est violet, Kamekura se raconte que le waltaka à la crinière couronnée est un signe qui lui a été envoyé : il appartient à une histoire secrète ; il est la fleur d'un arbre qui pousse à travers des générations d'animaux et d'hommes, dont les branches sous les années dessinent la forme de la vérité.

Peut-être aussi qu'il n'est qu'un taré qui a abandonné sa famille pour suivre les traces d'une bête moribonde, dont il est tombé amoureux sur le tard.

Mais il devine quelque chose dans sa folie.

Vacillant, Kamekura imagine et voit à la fois des campements, des villes de verre, de sable translucide, la lumière du soleil devenue un feu subtil qui court dans les membres des êtres de l'avenir, qui marchent plus vite que l'oiseau ne vole, la terre ouverte, tranchée et blessée, la terre vieille et un monde neuf, le minerai du fer chauffé, le métal formant des concaténations de pièces sculptées par millions, d'immenses roues crénelées, des sculptures miniatures qui donnent l'heure, du feu liquide partout et des images lumineuses qui clignotent dans le ciel...

Il trébuche, se relève, recouvre de la cendre qui protège du soleil la peau de ses épaules, son front dégarni et ses cheveux crépus. Encore ébahi par la vision de l'avenir, il renifle, traque les traces de l'animal, du feu il cherche la fumée, du vent le sifflement. Il recueille avec fébrilité les indices que le sol accepte encore de lui dévoiler, même s'il ne croit plus en lui. Entre les souvenirs d'anciens campements, en remontant

vers le passé, donc vers le nord, Kamekura assoiffé s'écarte du chemin traditionnel.

Parmi les acacias dorés de sa jeunesse, à l'orée du rivage, il déniché une figue mûre : le figuier est plus petit, rachitique que naguère. Le temps a passé. Puis le doux nectar du pirpiri lui met l'eau à la bouche et il sent dans l'air l'odeur aventureuse de la mer.



La terre rouge perdait peu à peu sa couleur pour se fondre dans le bleu de l'océan. La langue de sable glissait sous les eaux transparentes et profondes. Quelques nuages voilaient le crâne du ciel, obscurcissaient la barrière de corail et de turquoise ; comme les éclairs dans le ciel d'orage, de minces filaments blancs vibraient sous la surface des eaux.

Alors Kamekura, qui venait au bord de la mer en pèlerin, une fois par an, pour observer les limites de son monde, découvrit sur sa droite un gigantesque rocher noir qu'il n'avait encore jamais remarqué.

Qu'est-ce que c'était ?

On eût dit, à quelques minutes de distance, une roche sacrée émergeant du sable orange et brun. C'était une chose nouvelle, c'était un événement. La chose était en bois et quelqu'un l'avait construite avec des doigts de géant mais une patience de fourmi. Elle ressemblait, en plus grand, à ces barques fragiles que les hommes du Nord qui parlent lentement utilisent afin de naviguer à la surface des eaux, en prenant le risque de dériver sur le terrain instable et liquide qui ne conserve le souvenir de rien, qui va et qui vient au gré des vents et dont le passé gît enfoui sous les coraux.

La chose était échouée.

Elle avait la taille d'un dieu, de l'animal rêvé d'un temps très ancien, fabriqué en boiserie, brisé par les vents et rejeté sur la langue de sable, gisant sur le flanc, endormi ou tué. C'était l'épave d'une construction des hommes, comparable aux maisons de ceux qui cessent de marcher le long des chemins, une construction flottante, beige, noire et marron, un cadavre de centaines d'arbres probablement, taillés, sculptés et assemblés ; c'était le cadavre d'une œuvre étrangère.

C'était un bateau.

À mesure qu'il approchait, en clopinant sur la plage, dont les flots

lui léchaient les pieds meurtris, brûlés par le sable abrasif, Kamekura comprit : c'était un vaisseau de l'au-delà, des terres de l'autre côté des mers, des hommes d'un autre continent.

À l'ombre du navire, il aperçut une silhouette.

Il ne voyait pas un homme, il en voyait trois.

Il y avait là un homme blanc, un homme noir et une femme grise.

Échoués et armés, ils venaient de loin.

Il leur fit signe, ne sachant trop s'il devait signaler sa présence aux étrangers qui ressemblaient étrangement aux dieux de son rêve prémonitoire.

Dès qu'ils le repérèrent, ils le prirent en chasse.

Il était pour eux une proie. Ils usaient d'arcs précis et perfectionnés, de lances aux pointes de pierre triangulaire ou de minerai taillé, dont l'une le blessa vite au bras. Ne sachant trop où se tourner dans le vide immense de la plage, Kamekura tourna en rond, étourdi, et offrit le flanc aux hommes échoués avec l'énorme navire, qui avaient faim de lui.

Ils n'avaient pas la grandeur de son rêve : c'étaient sans conteste des semblables, d'une espèce comparable, mais d'un tout autre genre, qui portaient des vêtements lourds, des cuirs ornés, des bijoux aussi compliqués qu'une flamme sur le torse, les jambes et la tête. L'un était très noir de peau, l'autre très blanc ; la troisième, gris d'argent, restait assise et attendait que les deux premiers aient pris au piège Kamekura, qui cria dans trois langues différentes :

« Pitié ! »

Une nouvelle flèche de fer vola.

Kamekura pensa : Tant qu'ils voudront vivre, tu devras mourir. Ils sont là pour te détruire. Ils pensent que tu es faible. Tu ne peux pas les combattre. Tu dois demander pitié, et pitié c'est mourir.

Je suis le serpent, eux les chasseurs.

Il courait, mais la vieillese tenait fermement ses chevilles, le ralentissait ; la vieillese sortait en ricanant du sol, de ce sol qu'il avait trahi et, en agrippant ses jambes avec des doigts crochus, elle l'enfonçait dans le sable. Il cherchait du souffle, mais l'air le punissait : il ne croyait plus en son pays, alors le pays lui refusait ce don du ciel.

Débrouille-toi, murmurait la terre et grondait l'atmosphère.

Puis l'animal jaune surgit et rugit, faisant taire le continent tout entier.

La bête épouvanta le blanc, le noir et le gris, qui le connaissaient déjà et dont les silhouettes, sous le soleil qui frappait fort, apparurent bientôt tassées par l'angoisse ; Kamekura devina qu'elles hésitaient. Le waltaka sans prévenir jaillit en saisissant le grand étranger blanc à la jambe. Dans la seconde qui suivit, Kamekura perçut le son aigu, flûté et humain de la voix étrangère au corps soudain troué par les crocs de la bête, puis sa plainte déchirante. Ahuris, les deux autres prirent la fuite maladroitement, en s'éloignant de l'ombre du bâtiment échoué.

L'animal jaune avait mordu à la gorge le blanc, qui saignait comme un homme ; il était mort sur le coup.

Ce n'était pas un dieu, constata Kamekura quand il s'en approcha. C'était un ennemi. Même mort, il paraissait lui répéter avec la haine des vivants : « Je reviendrai. » L'animal en avait débité un quartier de viande. C'était un être quasi identique aux Ngaatjatjarra mais livide, à la carnation blême, loin de la belle couleur du sol natal ; c'était un homme exsangue.

Il gisait enveloppé dans du tissu coupé, couturé, prisonnier de plusieurs couches de linge sali, et ses pieds se trouvaient enfermés dans du cuir fripé.

Les deux autres, le noir et le gris, couraient encore vers l'horizon, à l'est où il n'y a rien, quand Kamekura se redressa.

« Ils reviendront... », dit-il à l'animal.

Le grand waltaka à la crinière jaune l'avait sauvé.

Sous le soleil éclatant, Kamekura à bout de souffle, encore terrorisé par la vision, contemplait l'animal étranger : en dépit de sa maigreur, la bête étique était magnifique, et ses muscles saillaient, ses mâchoires aussi. Elle avait mangé une portion de l'homme mort, mais elle avait encore faim.

Elle rugit, ses moustaches frémirent.

Une flèche de fer était restée plantée entre deux de ses côtes apparentes.

« Viens. Je vais te soigner... »

Sa queue en pinceau aux poils jaune sombre balaya fièrement l'air et elle se laissa approcher. Kamekura retira la pointe de flèche.

Hésitant entre la douleur et le soulagement, la bête rugit, fit peur à Kamekura, s'assit, trôna, chia, abandonna ses selles sans se retourner et partit profiter de l'ombre fraîche du bateau.

Une fois reposé et repu, le grand waltaka revint, s'approcha de

Kamekura et cogna sa grande gueule contre la petite tête de l'homme, comme pour le saluer. Elle le reconnaissait.

« Mon ami... », dit le vieux sage ému.

On eût dit que la bête était fâchée d'être heureuse. En montrant les crocs, elle entreprit de se poulécher la tête, les épaules, de lustrer son poil brûlé.

« Laisse-moi faire. »

Il lava l'animal à l'aide d'éponges de feuilles séchées, imbibées de l'eau de la rivière qui s'écoulait dans la mer.

Tant qu'il put, il le nourrit ; il se sacrifia, le ventre vide, pour lui apporter, parce que la bête était tenaillée par une faim colossale à la mesure de sa taille, des lézards écaillés, des varans, des œufs, parfois même du bois mort, et l'animal sage, mélancolique, hochant la gueule, mangeait sa pitance mais n'était jamais rassasié.

« Je suis désolé », s'excusait Kamekura.

Puis les vibrisses de l'animal frémissaient et il s'endormait.

Un matin, il plut.

« Le monde change », acquiesça Kamekura, heureux de discuter avec son vieil ami. Il lui expliqua le cycle des saisons.

Sur la plage détrempée, à l'ombre du navire noir, Kamekura réfléchit et imagina les siens qui étaient sur ses traces, qui le retrouveraient bientôt. Puis il contempla la bête malade qui avait besoin de soins, endormie à son côté, satisfaite de l'avoir trouvé, et dont le flanc montait et descendait en suivant les battements de son cœur. Encouragé par la confiance qu'il lui faisait, Kamekura lui flatta le pelage mais l'animal, surpris, tressauta et redressa la gueule ; il grogna et Kamekura, par prudence, retira sa main.

Il lui vint alors l'idée de chercher à l'intérieur du bâtiment de quoi partir en expédition sur la mer.

L'homme trouva dans les entrailles du navire, où pourrissaient déjà au milieu de bijoux dorés, d'images bizarrement précises et fausses, de jarres, d'amphores, de bols de terre cuite, des cages où avaient été enfermés des animaux inconnus. Au grognement méfiant de son ami, Kamekura comprit que la bête s'était échappée de l'une de ces cages où elle avait été enfermée, dans le ventre de cet énorme bâtiment échoué. Il espéra trouver d'autres animaux vivants venus de l'étranger, mais il n'y avait plus que des cadavres en décomposition d'êtres qui ne lui étaient pas familiers.

« Nos vieux compagnons doivent nous attendre de l'autre côté. »

À force d'explorer le vaisseau échoué sur la plage, Kamekura découvrit une barque fêlée, mais qu'il serait facile de réparer, qu'il traîna derrière lui jusque dans un trou sablonneux. La pluie crachait encore, mais la bouche du ciel serait bientôt amère et sèche.

Il expliqua à l'animal :

« Nous allons retourner chez toi... »

Mais il hésita :

« Je veux dire : *chez nous*. »

Puis il lui demanda des nouvelles des autres ; il imaginait qu'il existait une sorte de famille secrète à travers l'histoire, à travers les continents, dont il faisait partie.

Dans sa barbe de vieillard facétieux, Kamekura rit des rugissements de protestation de l'animal :

« Tu es trop mélancolique, tu es trop pessimiste, mon ami. Tu es tout jaune. »

L'homme chantonait des airs légers et guillerets, tout en brossant la barque et il crut que lui reviendraient par réminiscence les techniques d'autres vies, donc il bricola l'embarcation en promettant à la bête épuisée de la reconduire bientôt vers les leurs ; ils partiraient à la recherche de ceux qui manquaient encore à l'appel, dispersés sans même le savoir sur les terres étrangères.

Quand il fit de nouveau beau temps, sous le soleil radieux qui suit souvent les pluies soudaines, le vieil homme siffla la bête affaiblie, il lui offrit de la viande débitée du cadavre de l'ennemi, de l'homme blanc, mais la viande avait pourri et les mouches à merde s'en nourrissaient déjà. Il fit monter son ami dans l'embarcation, puis il poussa, ses pieds s'enfoncèrent dans le sable mou et il parvint à lancer à la mer la coquille de bois, dans laquelle il grimpa à son tour. À l'aide d'un linge, un tissu déchiré aux pantalons de l'ennemi blanc, Kamekura empoigna les rames et s'efforça de faire avancer la barque vers l'horizon.

Après quelques heures en plein soleil, au beau milieu des eaux, gêné par sa douleur à la mâchoire, il défaillit et laissa choir les rames mal emmaillotées dans l'océan. Il jura, il toussa puis chercha à rassurer l'animal, qui rugissait de peine et de dépit, paniqué aussi, sans doute, par le souvenir de son esclavage sur le grand bateau de l'étranger. La bête était aux aguets, effrayée.

« Cesse de te faire du souci, je suis avec toi. »

Kamekura était heureux.

« Nous sommes deux. »

La nuit passa et au matin il plongeait la main dans l'océan de nouveau accueillant, il noua un linge humide sur son crâne afin de se protéger du soleil :

« Écoute-moi bien... À l'avenir, nous serons identiques aux dieux : animaux, hommes, jeunes ou vieux, plantes, peu importe, nous n'aurons jamais mal, nous vivrons longtemps, très longtemps, assez longtemps pour vouloir mourir, pour aimer mourir, nous aurons la science de la foudre, nous déplacerons les eaux, nous redessinerons la surface de la terre, nous connaissons l'intérieur de la terre, nous nous observerons depuis les étoiles les plus lointaines, nous changerons de peau comme de vêtement, nous ne serons soumis à rien ni à personne, et nous serons généreux, nous serons de meilleurs dieux que ceux qui nous ont faits.

« Qu'est-ce que tu en dis ? »

Il sourit.

Blottie avec crainte à la poupe de la barque malmenée par les flots, la bête protesta faiblement ; Kamekura prit sa plainte pour un encouragement.



C'était une barque de bois humide et noir, aux rebords peints en blanc et dont le fond avait été calfaté avec du tissu grisâtre déchiré. Construite sur un continent étranger, avec le vaste bâtiment qui s'était échoué sur la plage, elle saurait retrouver par elle-même, pensa Kamekura, le chemin de son pays natal. Toutes choses sont attirées par le site originel où elles ont été conçues : il espérait que la barque de bois, aveugle et sans pensée, retrouverait d'instinct le lieu d'où elle venait. Là-bas, dans le pays natal de l'animal, les attendaient leurs compagnons.

L'océan violent sur lequel il n'avait jamais vogué dans cette vie n'était pas comme la terre hypermnésique construite selon des couches ordonnées du passé, d'événements dont la mémoire pouvait retenir la structure de façon à s'y orienter ; c'était un élément fluide et toujours changeant. Agrippé au rebord blanc piqueté d'échardes et dont la peinture s'écaillait, le visage battu par le crachin marin mousseux,

Kamekura jeta un œil inquiet aux flots qui l'enveloppaient à présent : l'horizon était partout, il ne pouvait plus deviner leur point de départ ni viser une quelconque ligne d'arrivée.

« Nous voilà bien mal embarqués ! » cria-t-il avec entrain à l'animal féroce, assis fièrement comme un enfant sur son séant à la poupe instable de la coquille de noix, qui contemplait avec suspicion la mer de plus en plus agitée dans laquelle ils s'enfonçaient.

C'était un compagnon silencieux mais cordial : il ne reprocha jamais à Kamekura, cet incorrigible bavard, de lui conter la longue histoire du monde afin de le distraire un peu et de l'édifier. Peu attentif au récit, il se nettoyait les pattes scarifiées, il se léchait les cuisses moribondes à l'aide de sa longue langue râpeuse, étirait et rétractait ses griffes en ronronnant dans un souffle sourd, jusqu'à ce que Kamekura remarquât combien il souffrait du manque de nourriture : l'animal devenait nerveux.

« Il faut te montrer patient. »

Mais Kamekura n'avait pas la moindre idée du temps que prendrait la traversée pour rejoindre les âmes de tous leurs amis.

« Est-ce que tu te souviens si ton voyage a été long, à l'aller ? Des heures, des jours, des semaines ou des mois ? Dis-moi. »

L'animal était muet, et il devenait méchant. Lorsque Kamekura essayait de s'approcher, pour lui offrir de l'écorce tendre à mâchonner, la bête laissait claquer sa queue panachée, elle montrait les crocs aiguisés et à plusieurs reprises elle le mordit. Puis, les yeux mi-clos, elle s'allongea et mastiqua dans le vide.

À son tour, Kamekura se sentit découragé.

Les quelques graines et la viande brune et corrompue de l'ennemi furent bientôt épuisées : dans le cuir de son cache-sexe humide, il ne restait que des miettes et du sable. Les poissons argentés sous la surface des eaux, Kamekura ne savait pas comment les pêcher. Quant à son compagnon à la crinière d'or pâle, il avait perdu le courage de tendre la patte et de rafler sous l'écume le fretin de passage. Malade, il attendait immobile, bousculé seulement par le roulis.

Il bruina.

Kamekura avait grand froid et la faim s'empara autant de lui que de son ami : il hallucina, il crut voir de la chair tomber du ciel, il fut illusionné par le rideau de pluie où, comme des images de lumière mouvante, ses désirs se trouvaient projetés et flottaient en l'air, sans

qu'il puisse jamais s'en saisir, dessinant devant ses yeux de la chair rose, tendre et saignante, comme un beau rêve de viande ; il voulait manger.

Bientôt, il ne pensa plus à rien d'autre.

Il avait deux fois trop de dents, et rien à mastiquer : le monde était pauvre en ressources, la surface de la mer plus encore que la région misérable d'où il venait. De l'écume baveuse il ne naissait aucun aliment et l'horizon semblait désert. Il en vint à vouloir se nourrir de lui-même et fixa du regard un endroit qui lui semblait charnu sur ses mains trop malingres, entre deux doigts, pour s'imaginer comestible : il n'était pas très appétissant, sa peau trop vieille et basanée avait été épuisée par la chaleur, le soleil, les années ; il était sec, dur, et ne désirait même pas sa propre viande.

Il soupira.

Toujours enthousiaste malgré la mer démontée, les flots lourds et le ciel entraîné dans leur lourdeur, Kamekura regarda filer le vent qui biseautait le visage, ouvrit la bouche, essaya de se nourrir de l'air ambiant. Les yeux clos, il se représenta ensuite ses ancêtres, ses pères, et il se délecta à l'idée de gober le passé ; c'était une masse immense, un poids mort, il l'avalerait, il croquerait dedans, il le déchiquetterait avec joie, mettant en pièces les hommes de jadis, les animaux obèses, les plantes grasses, toute la viande encore fraîche du temps perdu, il se ferait le plaisir de la dévorer jusqu'au trognon ; il en était ravi par avance.

Kamekura se sentit tout joyeux d'avoir joué ce vilain tour aux hommes d'hier, en attendant d'être mangé par ceux de demain.

Il voulut rouvrir les yeux et partager sa satisfaction avec son compagnon, lui expliquer comment d'un seul coup, d'une seule bouchée, il avait mangé mille ans d'histoire, qu'il venait d'effacer de la mémoire de ses semblables, mais devant lui, sous les rafales de vent pluvieux, rauque et gris, l'animal se dressait, les babines retroussées ; sa robe jaune brûlé tremblait et sous la peau abîmée des triceps agressifs saillaient. La bête n'était pas inquiète, mais aux aguets.

Elle chassait.

« Qu'est-ce que tu as vu ? Une proie ? demanda Kamekura étourdi et il se retourna pour observer derrière lui l'horizon barré, incolore : Il n'y a rien. »

Lentement, l'homme retrouva sa position, assis droit devant l'animal à la gueule frémissante. Il n'y avait personne d'autre que lui.

« Nous arrivons bientôt... », supplia Kamekura, sur ce ton enfantin qu'il prenait dès qu'il se plaignait.

« S'il te plaît... »

Dans les yeux ahuris de la bête, Kamekura vit la faim devenir de l'envie puis, à cause de l'instinct, le désir irréprensible de le manger, lui.

Kamekura eut peur de mourir : il voulut fuir, mais il ne le pouvait pas, prisonnier qu'il était de la petite barque. Bien vite, il reprit son souffle, se ravisa et fit l'effort de comprendre la nature de son ami.

« D'accord, mange si tu as faim, mais fais vite... Je ne veux pas souffrir. »

L'animal s'était approché de l'homme maigre, déformé et consumé par l'appétit, il le dominait maintenant de tout son être et l'observait avec une retenue qui suscitait en lui, partout sur sa gueule, une douleur visible : il se retenait encore de le tuer.



Après avoir longtemps hésité, Kamekura se représenta la carte complète de son corps et les parties qui n'étaient pas nécessaires à la vie.

Avec précaution, il choisit d'offrir d'abord à son ami le bras gauche, jusqu'à l'articulation avec l'épaule, et il ferma les yeux en suppliant la bête de se montrer délicate. Dans un premier temps, elle ne voulut pas de sa viande et Kamekura s'amusa de leur pudeur réciproque :

« Tu ne veux pas de moi, je suis trop vieux, je sens mauvais ! Allez, tu mourras si tu ne manges pas une partie de moi, au moins : je te la donne, c'est à toi. Ensuite... Je survivrai peut-être assez longtemps pour voir l'autre continent. Cela ne sert à rien de mourir tous les deux comme des idiots affamés l'un par l'autre. Pas vrai ? »

L'animal avait sa propre sagesse. Enfermé dans sa faim violente et son envie de le dévorer, il était retenu par une étrange familiarité, qu'il ne comprenait pas, un compagnonnage ancestral entre espèces qui l'incitait à protéger l'homme plutôt qu'à s'en repaître. Mais, au nom même de la confiance que l'animal lui accordait, après plusieurs heures de négociations par les gestes entre les deux formes différentes de vie qui se devinaient sans se comprendre tout à fait, la bête décida d'attaquer.

Couvert par la tempête, Kamekura hurla longtemps ; il retrouva avec

la voix brisée du vieillard le cri déchirant du nouveau-né, il pleura, il insulta dans toutes les langues qu'il connaissait son ami qui avait mordu, déchiré sa chair et qui la mâchait à présent ; enfin il sanglota, il en appela aux ancêtres de sa terre, il maudit la mer et puis il s'évanouit.

Quand il se réveilla, soumis à la fièvre et perdant encore beaucoup de sang, il vit le grand waltaka jaune à peine repu, qui léchait la plaie de l'homme et le veillait au creux de la barque flageolante, errant sur les eaux agitées, sous le soleil mauve du soir.

Kamekura n'avait plus qu'un bras.

Avec le passage des heures, il s'affaiblit. Les veines rompues, le ventre vide et la bouche sèche, il comprit qu'il ne passerait pas la nuit ; il pleura. Il avait envie de vivre.

Mais il manquait de force pour franchir enfin l'obscurité ; le ciel noir, les eaux à son image l'endormaient et la barque ralentie par les ténèbres, dans le froid qui venait, lui interdisait de croire qu'il pourrait survivre à la lune.

Puis, écarquillant les yeux encroûtés par le sel marin, Kamekura observa l'ami qui s'approchait, qui miaulait, qui lui faisait proposition de quelque chose, et soudain il comprit que le waltaka lui offrait l'une de ses pattes à manger. Affalé sur le flanc et les côtes découvertes, la bête tendait cette patte dans les ténèbres étoilées, la posait avec beaucoup de douceur contre le ventre creux de l'homme affamé et fébrile, à l'agonie. Si l'homme voulait détourner le regard, l'animal agacé, d'un coup de griffe, attirait de nouveau son attention, et Kamekura contempla donc le don qui lui était fait.

« Je ne peux pas... »

La bête protesta.

« Tu crois ? D'accord. »

Il essaya de ne pas lui causer de douleur inutile en découpant du mieux qu'il put, malgré la nuit, le membre qui lui était offert, suivant les lignes anatomiques de l'animal inconnu, les tendons solides qu'il tâta à l'aveugle, les muscles bandés forts qui se retenaient, même si un corps vivant ne peut s'empêcher de protester contre son démembrement : il saignait en abondance, d'un sang épais et doux dont Kamekura se nourrissait, qu'il buvait comme de l'eau claire à la source, pour reprendre des forces, et le tissu nerveux du beau waltaka, déjà en charpie, souffrit un peu plus du découpage approximatif de l'homme. Celui-ci chantonait afin d'apaiser son ami. Enfin, désespéré

par sa propre maladresse, incapable de trancher, il décida d'arracher, à l'aide de la lame en bois d'acacia durci qu'il avait emportée avec lui, puis avec ses ongles (il en perdit quelques-uns dans l'affaire), enfin avec les dents, la patte arrière de l'animal qui céda. L'animal se défendait encore par réflexe, griffait et rugissait, mais ça craqua, le membre se détacha dans un flot pourpre, dans quoi l'homme mordit puis croqua.

Il mangea la viande crue, vite et sans en gaspiller le moindre bout de chair.

Puis, à la fois écœuré et ému, il dormit.

Sa propre plaie commençait à cicatriser, mais mal : elle était purulente. Pourtant il souffrait moins qu'il ne se faisait de souci pour son ami, recroquevillé, une patte en moins, dans la mare de sang violet et sec, à l'autre bout de la barque que les vents contraires, au matin, ballottaient. À l'aide du petit bois arraché aux rebords, il construisit un foyer. À l'abri des vents, il y alluma un feu éphémère. Ensuite, à l'aide d'une sorte de tison, il essaya de cautériser tant bien que mal la blessure ouverte de la bête, qui avait juste assez d'énergie et de vie pour protester encore contre cette brûlure.

Jusqu'au midi morne et gris, Kamekura se montra très préoccupé : l'animal était de nouveau mourant. L'énergie lui manquait, la vie s'écoulait hors de lui.

Le brouillard blanc monta des eaux maussades dans l'air qui se réchauffait et Kamekura sourit : il savait quoi faire pour lui redonner de la force et de la vie.

Et il tendit l'autre bras.



Après de longues semaines de marche silencieuse dans le désert du Nord, au-delà des champs d'acacias en fleurs, la sœur, l'épouse, le fils de la sœur et le fils de l'épouse avaient appris à s'orienter à tâtons sans celui qui savait et qui soignait. Elles n'avaient plus besoin de lui pour se repérer et pour suivre ses traces. Accompagnés par les enfants qui avaient pu se désaltérer dans les sources argentées et les trous d'eau, ils avaient découvert au fur et à mesure de leur marche, sur la piste de Kamekura, la belle région vallonnée du Nord où ils n'étaient jamais venus, qui débouchait sur une immense plage vide où la mer turquoise étincelait. Quand elles aperçurent sur la grève luisante une barque de

bois échouée, l'épouse et la sœur crièrent et agitèrent les bras en l'air. Puis elles envoyèrent en éclaireur le fils qui courait vite et bien, qui traça sur la plage une ligne droite ; c'était en réalité une succession en pointillé de pas légers, à peine imprimés dans le sable, jusqu'à l'embarcation rejetée sur le rivage après la tempête. La barque gisait à demi enfoncée dans le sol moelleux, comme absorbée et digérée par la terre fraîche du continent encore humide après l'orage.

À l'intérieur, le jeune fils découvrit une image qui le laissa interdit, incrédule et muet. Et sa mère et sa tante avaient beau appeler, de loin, depuis la plus haute dune, pour lui demander ce qu'il avait vu, il se retourna lentement, agitant dans le vide la calebasse du chef dont il avait hérité, incapable de répondre ou de faire quelque signe que ce soit. Il attendait qu'elles découvrent la chose par elles-mêmes, incertain de sa réalité et soupçonnant qu'il rêvait longtemps après la fin de la nuit ou qu'il était le jouet d'une hallucination, à cause d'une mauvaise racine de mulga.

« Qu'est-ce que tu vois ? »

Il ne dit rien.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Quand elle parvint à bout de souffle au pied de la barque échouée, au terme de leur périple à la poursuite de l'homme devenu fou, la femme tira sur le linge gris sale qui recouvrait encore pour partie le fond de l'embarcation déjà moisie par l'humidité, rongée par le sel. Et elle vit allongés, enlacés ou plutôt emmanchés l'un dans l'autre, bizarrement complémentaires, le cadavre de l'homme et celui de l'animal qui ne faisaient plus qu'un, une moitié du premier dévoré jusqu'à l'os, amputé des membres supérieurs et inférieurs droits, additionnée à une moitié du second, auquel manquaient les pattes du côté gauche. Même les têtes, ou plutôt la gueule de l'un et le visage de l'autre, avaient fini par fusionner, à mesure qu'ils s'étaient nourris réciproquement. Ils avaient pris l'apparence d'un organisme unique et monstrueux, mais qui paraissait avoir enfin trouvé la paix, après avoir longtemps erré. Carcasse chimérique de deux espèces au thorax amalgamé, aux côtes ouvertes entrecroisées comme les doigts fébriles d'un couple d'amoureux, la chose souriait, d'un sourire figé, grotesque et radieux à la fois, au moment de mourir de faim ou des blessures qu'ils s'étaient infligées l'un à l'autre. Chacun avait donné à son compagnon une moitié de soi. Le dessus de la bouche et le dessous de

la gueule, aux mandibules, aux mâchoires et aux dents impossibles à discerner, presque fondus par un feu invisible et noir, ne formaient plus qu'un trou solaire, qui aurait parlé ou rugi d'une seule voix s'il l'avait pu. Avant que les courants de la mer ne les repoussent sur la terre dont ils ne s'étaient jamais éloignés de beaucoup, sous l'étoile du jour qui dardait ses rayons avec dureté, exposant déjà leur dépouille à la pourriture et au travail méticuleux des vers, ils avaient réussi à se donner l'illusion que la frontière impitoyable entre les êtres avait été franchie. Pourvu que l'illusion ait été belle..., pensa la femme. En rejoignant la sœur qui ne parvenait pas à savoir s'il fallait en rire ou en pleurer, s'il fallait y croire ou en douter, observant médusée le spectacle aberrant, l'épouse du ngankari au front haut, qu'elle avait aimé à sa manière, dit d'une voix tremblante qu'elle espérait que l'homme mystérieux et tourmenté qui lui avait servi de mari ne souffrait plus, selon la formule rituelle transmise de génération en génération parmi les siens. En s'écartant de la tradition, elle ajouta qu'elle avait bon espoir qu'il ait tué la douleur en lui au moment de mourir et de disparaître. Elle était à la fois navrée et envieuse de la folie de cet homme, parce qu'elle se sentait emprisonnée ici et maintenant, victime de ce monde, de sa situation, de cette vie et d'elle-même. Kamekura était parvenu à s'en échapper, pendant un instant, parce qu'il était mort persuadé d'avoir été un seul et même esprit à travers plusieurs corps, et d'avoir abrité plusieurs esprits dans un seul et même corps. Veillés par le bleu de la mer et le soleil qui ensanglantait le ciel, l'homme aux yeux verts et le fauve étranger gisaient confondus et soulagés, si le malheur est de vivre toujours séparé, heureux du seul bonheur qu'espèrent ceux qui luttent contre la souffrance, heureux comme peu l'auront été avant la fin, convaincus d'avoir divisé leur chair et multiplié leurs âmes.

Et ce n'est pas fini

Table des âmes

PARADISE

La souffrance

NAISSANCE

DE LA SOUFFRANCE

L'autre moitié du ver

LE VER

La pignification

JURAMAIA

Le front du fils

FRONT HAUT

« Moi » Le Buisson d'Eanna

Le front du Roi

Les Yeux

NOSTOS

ti-hu-lu-tsé

(le front)

Le joyau du lion

Lucifer le Sacerdote

L'eulha Gémant du Sâ-Bôh, Brûlé

avatar de Kîsma

Sôsh-ka

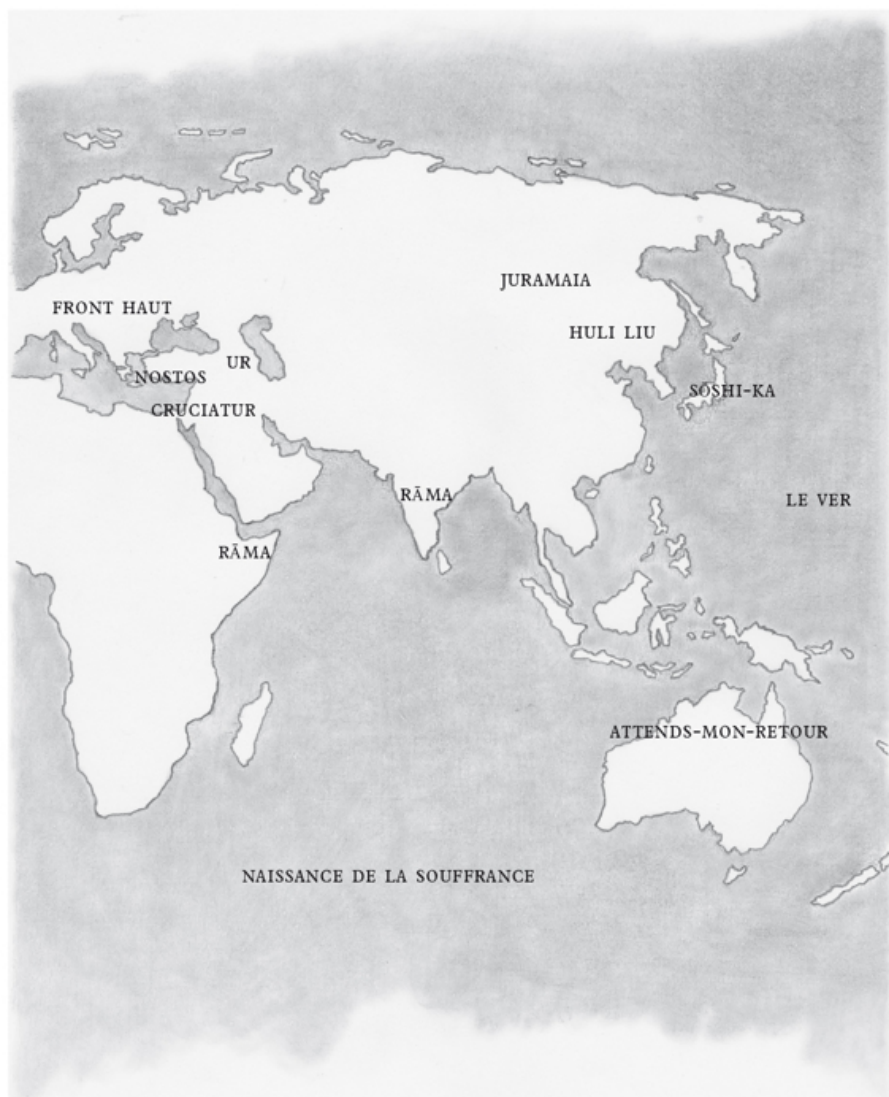
SÔSHI-KA

Kha-ktra

ATTENDS-

MON-RETOUR

Carte des âmes



Références

PRINCIPALES SOURCES, LIBREMENT INTERPRÉTÉES

Donald M. Broom, *The Evolution of pain*, *Vlaams Diergeneeskundig Tijdschrift*, 70, 2001.

Brenda Gavilán, Elena Perea-Atienza et Pedro Martínez, « Xenacoelomorpha : a case of independent nervous system centralization ? », *Philosophical Transactions of the Royal Society of London. Series B, Biological Sciences*, 371, 5 janvier 2016.

Zhe-Xi Luo, Chong-Xi Yuan, Qing-Jin Meng et Qiang Ji, « A Jurassic eutherian mammal and divergence of marsupials and placentals », *Nature*, 476, 25 août 2011.

Marylène Patou-Mathis, *Neanderthal. Une autre humanité*, Perrin, 2009.

Frederick Coolidge et Thomas Wynn, *How to think like a Neandertal*, Oxford University Press, 2012.

Martin Kuhlwilm, Sergi Castellano *et alii*, « Ancient gene flow from early modern humans into Eastern Neanderthals », *Nature*, 530, 25 février 2016.

L'Épopée de Gilgameš. Le grand homme qui ne voulait pas mourir, traduction de Jean Bottéro, « L'Aube des peuples », Gallimard, 1992.

Leonard Woolley, *Ur Excavations*, British Museum & Museum of the University of Pennsylvania to Mesopotamia, 1934.

Jean-Jacques Glassner, *Écrire à Sumer. L'invention du cunéiforme*, Éditions du Seuil, 2000.

- Pascal Butterlin, *Les Temps proto-urbains de Mésopotamie. Contacts et acculturation à l'époque d'Uruk au Moyen-Orient*, CNRS Éditions, 2003.
- Véronique Grandpierre, *Histoire de la Mésopotamie*, « Folio Histoire », Gallimard, 2010.
- La Bible*, traduction de Henri Meschonnic, Desclée de Brouwer, 2001-2008.
- Homère, *Odyssée*, traduction de Philippe Jaccottet (1955), La Découverte, 1982.
- Robert Drewes, *The End of the Bronze Age. Changes in warfare and the catastrophe ca. 1200 B.C.*, Princeton University Press, 1995.
- Eric H. Cline, *1177 avant J.-C.. Le jour où la civilisation s'est effondrée*, traduction de Philippe Pignard, La Découverte, 2016.
- Annales du royaume de Lu ou Printemps et Automnes*, traduction de Séraphin Couvreur, Les Belles Lettres, 1951.
- Alain Reynaud, *Une géohistoire. La Chine des Printemps et des Automnes*, « Géographiques », Reclus, 1992.
- René Grousset, *Histoire de la Chine* (1942), Payot, 2004.
- John Lagerwey (dir.), *Religion et société en Chine ancienne et médiévale*, « Patrimoines-Orient », Éditions du Cerf-Institut Ricci, 2009.
- Flavius Josèphe, *La Guerre des Juifs contre les Romains*, traduction d'André Pelletier, Les Belles Lettres, 1975.
- Hermann Broch, *La Mort de Virgile* (1945), traduction d'Albert Kohn, « L'Imaginaire », Gallimard, 1980.
- Geneviève Rodis-Lewis, *La Morale stoïcienne*, PUF, 1970.
- Paul Veyne, *La Vie privée dans l'Empire romain* (1985), « Points Histoire », Éditions du Seuil, 2015.
- Jesus Seminar, *The Five Gospels : The Search for the Authentic Words of Jesus*, Polebridge Press, 1993.
- Le Rāmāyana de Vālmāki*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1999.
- Madan Mohan Singh, *Life in North-Eastern India in Premauryan Times*, Motilal Banarsidass, 1967.
- James McHugh, *Sandalwood and Carrion : Smell in Indian Religion and Culture*, Oxford University Press, 2012.

- The Periplus of the Erythraean Sea*, traduction de George Wynn Brereton Huntingford, Halkuyt Society, 1980.
- Karl W. Butzer, « Rise and Fall of Axum, Ethiopia. A Geo-Archeological Interpretation », *American Antiquity*, vol. 46, n° 3, 1981.
- Jean-Pierre Chrétien, *The Great Lakes of Africa. Two Thousand Years of History*, traduction de Scott Strauss, Zone Books, 2006.
- Florence Burgat, *L'Humanité carnivore*, Éditions du Seuil, 2017.
- William George Aston, *Nihongi : Chronicles of Japan from the Earliest Times to A.D. 697*, Japan Society of London, 1896.
- Laurent Dousset, *À la recherche des Aluridja. Parenté et organisation sociale chez les Ngaatjatjarra du désert de l'Ouest australien*, École des Hautes Études en sciences sociales, 1999.

Remerciements

À Agnès Gayraud, qui a vu l'œuvre se faire et qui l'a faite avec moi.

À mes parents, Monique Landry et Denis Seel, Patrick Garcia et Domenica Brassel, qui m'ont raconté toutes les histoires du monde et m'ont patiemment appris à les raconter à mon tour.

Merci pour sa lecture à Flora Katz.

Merci pour toutes les discussions qui ont nourri ce livre à :

Perrine Bailleux, Vivien Bessières, Mathieu Bonzom, Flore Boudet, Isabelle Bryskier, Étienne Chambaud, Christophe Charrier, Caroline Chaspoul, Emanuele Coccia, Bojana Cvejic, Jean-Baptiste Del Amo, Arnaud Despax, Laurent de Sutter, Laurent Dubreuil, Laurent Ferri, Martin Fortier, Richard Gaitet, Julien Gouarde, Donatien Grau, Alexandre Guirkinger, Léonard Haddad, Sylvia Hansel, Eduardo Henriquez, D.E. Lucas, Louis Morelle, Vincent Normand, Hélène Paris, Loïc H. Rechi, Jan Ritsema, Lucie Schmiedlechner, Antoine Seel, Juliette Sol, Xavier Thiry, Louisa Yousfi...

© *Éditions Gallimard*, 2019.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA MEILLEURE PART DES HOMMES, roman, « Folio » no 5002, 2008.
MÉMOIRES DE LA JUNGLE, roman, « Folio » no 5306, 2010.
EN L'ABSENCE DE CLASSEMENT FINAL, nouvelles, 2012.
LE SAUT DE MALMÖ ET AUTRES NOUVELLES, « Folio 2 € » no 5722, 2014.
FABER, roman, « Folio » no 5913, 2013.
7, romans, « Folio » no 6331, 2015.

Aux Éditions Denoël

LES CORDELETTES DE BROWSER, roman, « Folio » no 5693, 2012.

Aux Éditions Autrement

LA VIE INTENSE. Une obsession moderne, 2016.

Chez d'autres éditeurs

L'IMAGE, essai, Atlande, 2007.
NOUS, ANIMAUX ET HUMAINS, essai, Bourin Éditeur, 2011.
FORME ET OBJET. UN TRAITÉ DES CHOSES, essai, Presses universitaires de France, coll.
« Métaphysiques », 2011.
SIX FEET UNDER. NOS VIES SANS DESTIN, essai, Presses universitaires de France, 2012.
NOUS, Grasset, 2016 (« Le Livre de poche. Biblio Essais » no 34904).
KALÉIDOSCOPE, I. Images et idées, recueil d'articles, Léo Scheer, 2019.

TRISTAN GARCIA

Âmes

« — J'ai peur de la croix. Il paraît que ce n'est pas très long, mais c'est le dernier moment, il faut le passer, et ça fait mal. J'ai peur d'avoir encore mal. Je n'ai pas le courage, et... S'il y avait quelque chose d'agréable après, mais il n'y a rien... J'ai peur que ça dure, j'ai peur d'avoir la respiration coupée, de sentir une enclume contre mes poumons. J'aimerais être mort. Je ne veux pas attendre. Je ne veux plus vivre maintenant, je voudrais que ça finisse tout de suite, sans avoir à y penser.

— Tu vis. Tu ne mourras jamais. »

À travers les siècles, depuis la toute première étincelle de douleur au sein d'un organisme, quatre âmes se croisent, se battent, se ratent et se retrouvent. Successivement animales et humaines, elles voyagent au néolithique, en Mésopotamie, à travers la Méditerranée à l'âge de bronze, dans la Chine ancienne des Wu, sous l'Empire romain, dans le royaume indien de Samudragupta ou au beau milieu du désert australien. Elles meurent, elles reviennent. Chacune de leurs existences est l'occasion d'un récit, petite partie d'une fresque dont le sens se dévoilera peu à peu : l'épopée des oubliés, le chant des perdants, le grand livre des êtres morts dans l'ombre. Des femmes, des esclaves, des lépreux, des enfants ou des bêtes en sont les héros.

Âmes est un projet ambitieux et désespéré de ressusciter tout ce qui a vécu, petit ou grand, rare ou nombreux, misérable ou glorieux. C'est aussi un foisonnant roman d'aventures pour notre époque, un roman multiple, décentré de l'Occident et attentif à tous les êtres. C'est enfin la Légende dorée de notre

monde, adressée aux temps futurs.

Tristan Garcia est né en 1981. Il est l'auteur de quatre romans aux Éditions Gallimard, dont La meilleure part des hommes en 2008, Faber en 2013 et 7 en 2015, qui a reçu le prix du Livre Inter 2016.

Cette édition électronique du livre
Âmes de Tristan Garcia
a été réalisée le 10 décembre 2018 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072798344 - Numéro d'édition : 337354).
Code Sodis : N98129 - ISBN : 9782072798375.
Numéro d'édition : 337357.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo